





Bibliothèque
de Champy, fils aîné.



John Carter Brown.



C
Le Clime No 1417 — 2p.

to by S. Citri de la Guette.

Titte and 1 leaf sent to

Rivarolo Papi — Feb 3, for

facsimile

W. Carter

HISTOIRE
DE LA CONQUÊTE
DU
MEXIQUE,
OU

DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

*Revue de l'histoire
sans titre*

Traduite de l'Espagnol de Don ANTOINE
DE SOLIS.



A PARIS,

Chez ROBERT PEPIC, rue Saint Jacques, à l'Image
S. Basile, au dessus de la Fontaine S. Severin.

M. DC. XCI.


AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Chouan





P R E F A C E.

 **L'**HISTOIRE de la Conquête du Mexique a été reçue en Espagne avec tant d'approbation, que l'on a crû qu'elle en meritoit au moins quelque partie, si elle paroïssoit traduite en nôtre Langue. Ce n'est pas que la force & la pureté de son stile, la grace & le tour de ses expressions, & la difference qui se trouve presque toujours entre l'original & la copie, ne dûssent donner de la crainte pour le succez d'une traduction ; mais on a esperé quelque indulgence pour ce qu'elle pourroit avoir de foible & de forcé, en faveur de ses agrémens plus essentiels à l'Histoire, qui ne dépendent point de la diction, & qui peuvent servir de solides instructions à ceux qui travaillent sur de pareils sujets. Il est aisé de remarquer en celui-ci, que Dom Antonio de Solis n'a pas témoigné moins de jugement dans le choix de son sujet, que dans celui des modeles qu'il s'est proposé d'imiter. On y void avec quelle adresse il a sçû placer ses digressions, distribuer ses reflexions de Morale & de Politique, & ménager son stile : mais ce qui merite le plus d'attention, est qu'il donne par tout un si beau jour aux actions de Hernan Cortez, qu'il s'en faut peu qu'il n'en fasse un Heros ; & si cet exemple nous fait voir de quelle importance est le choix d'un Historien, pour

P R E F A C E.

la gloire d'un Prince ou d'un grand Homme, il nous apprend d'ailleurs de quelle maniere on doit juger de leur conduite, dont un Auteur nous montre comme il luy plaît, le bon ou le méchant côté, lorsqu'il sçait employer adroitement les talens d'un habile Ecrivain : mais on ne pretend point donner ce nom à ceux qui ne debitent que des éloges, chargez de lâches flateries, ou des Satyres noircies d'impostures, & de traits d'une passion interessée. Il est certain que Cortez avoit ses défauts, comme tous les autres hommes : il n'étoit peut-être pas si delicat en Politique, ni si reflexif que Solis nous le dépeint ; mais il suffit pour la justification d'un Auteur, que les événemens s'accordent avec les délibérations du conseil de son Heros. La verité n'y perd rien de ses droits, & le Lecteur y trouve son compte ; car le but principal de l'Histoire est l'instruction : c'est le fruit que nous tirons des exemples qu'elle nous propose, lorsque nous sommes persuadez qu'ils ne sont pas faits à plaisir, comme ceux des Romans, qu'on se donne toujours la liberté de critiquer dans la pratique ; parce qu'on ne les considere que comme les Ouvrages d'une speculation souvent trop outrée. Il n'en est pas de même de l'Histoire ; lorsque les faits en sont constans, ils sont toujours à la portée de l'imagination : & pour ce qui est des maximes ou des reflexions sur quoy on fait rouler ces événemens, quel tort nous fait-on de nous en donner de belles & de justes, lorsque le caractère des personnages dont on represente les actions ne les détruit pas. C'est principalement dans une Histoire particuliere, que l'on peut se donner cette

P R E F A C E.

liberté, que l'on pourroit justifier, s'il étoit nécessaire, par les exemples de Saluste, & de Tacite même dans la Vie d'Agricola, qui passe pour le chef-d'œuvre de cet Historien. C'est sur ces excellens modèles, que nôtre Auteur a formé son dessein, avec tant d'art & de jugement, qu'il s'est arrêté précisément à la Conquête du Mexique; craignant sans doute que la suite de cette Conquête, ne l'engageât dans un fâcheux démêlé, entre le respect qu'on doit à la vérité, & l'inclination qu'il avoit pour son Heros. Il sçavoit que la prise de Mexique eut quelques circonstances peu favorables à la gloire de Cortez, dont il ne vouloit point ternir le lustre : & il faut demeurer d'accord qu'elle fût venue jusques à nous avec le même éclat, si ce qui se passa en cette occasion ne luy eût donné quelque atteinte. C'est ce qu'on a crû être obligé de rapporter en peu de mots, & d'instruire en même-tems le Lecteur, du reste de la Vie de ce Conquerant.

Le but des Espagnols en ces expéditions, n'étoit pas seulement la gloire; ils cherchoient encore de l'or : & ils furent bien surpris, après tant de perils & de fatigues, de voir que les richesses de la Ville de Mexique ne leur paroissent pas capables de remplir toute leur avidité. Cette dangereuse passion les poussa à commettre d'horribles cruautés, qui leur ont été reprochées par des Auteurs de leur Nation même. Cortez n'en fut pas exempt, au moins par une foible complaisance qu'il eut pour le Tresorier Julien d'Alderete, que presque tous les Historiens chargent du crime d'avoir fait mettre sur des char-

P R E F A C E.

bons ardens Guatimozin , & un de ses Favoris ; afin de les obliger par cet horrible supplice , à découvrir les tresors de Motezuma , que l'on supposoit qu'ils avoient cachez. Ce fut en cette occasion , que le Prince entendant un cri que la douleur faisoit pousser à son Favori , luy dit , en le regardant fierement : *Et moy , suis-je sur un lit de roses ?* Ce mot obligea l'Indien , à marquer son respect jusques à la mort , qu'il souffrit sans se plaindre davantage , en cet effroyable tourment. On en tira Guatimozin , pour le faire mourir plus honteusement , quelque-tems après : car les Indiens aiant conspiré contre les Espagnols , Cortez qui le crut coupable , & même le Chef de cette conspiration , le condamna à être pendu publiquement , avec quelques autres Nobles Mexicains ; & la sentence fut exécutée à Izalcanal , durant le Carnaval de l'année 1525. Cette revolte ne fut pas la seule qui donna de l'exercice à Cortez. Christophle d'Olid , qu'il avoit honoré de sa confiance & de plusieurs bien-faits , s'étoit déjà soulevé contre son bien-faicteur , & avoit traité avec Diego Velasquez , à dessein de se rendre luy-même indépendant , & d'usurper une espece de tyrannie , sous pretexte de rentrer dans l'obéissance. Ce Rebelle tua quelques Espagnols , & même défit une armée que Cortez avoit envoyée contre luy , sous le Commandement de François de las Casas : mais enfin , Gilles Gongales d'Avila & las Casas , qu'Olid retenoit prisonniers , conspirèrent contre luy ; & après l'avoir surpris à table , où ils luy donnerent quelques coups de poignard , ils se saisirent de sa personne , assistez de ses pro-

P R E F A C E.

pres Soldats , & le firent décapiter à Naco.

Cependant Cortez avoit envoié divers Capitaines, pour découvrir & peupler de nouvelles Provinces, & avoit fait la paix avec François de Garay, en luy faisant épouser Dona Catalina Pizarro sa fille naturelle. La mort de Garay, qui arriva peu de tems après à Mexique, & celle de Diego Velasquez, qui mourut de regret à Cuba, en l'année 1523. le délivrerent de deux Concurrens fâcheux & incommodes : & les Lettres de l'Empereur, qui le nommoient Gouverneur General de la Nouvelle Espagne, l'avoient mis en état de jouir tranquillement du fruit de ses travaux. Il s'appliqua alors à fonder de nouvelles Villes, & à introduire la Foi Catholique parmi les Indiens, par le moien des Religieux qu'on luy avoit envoiez d'Espagne. Ces soins reüssirent au-delà même de ses esperances : & après avoir apaisé les deux revoltes dont on a parlé, & parcouru les Provinces de ce vaste Empire, Cortez revint à Mexique, où il fut reçu par les Habitans, avec les mêmes démonstrations de joie, qu'ils auroient pû témoigner pour un de leurs Empereurs. Ce General étoit alors au plus haut point de sa gloire, aimé comme un pere, & respecté comme un Souverain par les Espagnols & par les Mexicains, lorsque l'envie, qui s'attache toujours aux vertus éminentes, surtout quand la fortune se lasse de les persecuter, luy suscita de nouveaux sujets de chagrin, qui ne finirent qu'avec sa vie.

Pamphile de Narvaez étoit passé en Espagne, où il accusoit Cortez de toutes les violences que luy-

P R E F A C E.

même s'étoit attirées par sa conduite : & comme il y avoit long-tems qu'on n'avoit reçu à la Cour des nouvelles de Cortez , la disposition des esprits ne luy étoit pas favorable ; & on prenoit des mesures pour luy ôter le Gouvernement de la Nouvelle Espagne. Dom Diego Colom sollicitoit cet emploi , & offroit de lever mille hommes à ses dépens ; afin d'aller prendre ce General dans Mexique même. On nomma Nuño de Guzman pour Gouverneur de Panuco ; Simon de Alcazava Portugais , obtint le Gouvernement de la Province de Honduras ; & pour comble de disgrâce , Jean de Ribera Secrétaire & Agent de Cortez à la Cour d'Espagne , devint un des plus malicieux censeurs de la conduite de ce General , qu'il décrioit , par l'infame motif d'une passion intéressée. Cet homme s'étoit broüillé avec Martin Cortez , sur le paiement d'une somme de quatre mille ducats que son fils luy avoit envoiée , & que Ribera refusoit de donner. Ses calomnies faisoient une étrange impression ; & on étoit prêt de pourvoir au Gouvernement de Mexique , lorsque le Duc de Bejar , qui étoit proche parent de la femme de Cortez , entreprit sa défense avec tant de succès , qu'il obtint de l'Empereur , qu'on attendroit des nouvelles de la part de ce General. Elles arriverent enfin , telles qu'on pouvoit les souhaiter d'un Sujet fidele & affectionné , & soutenuës par un present de soixante mille pistoles , & d'un canon d'argent , que Diego de Soto apporta , & qui parut une piece fort rare , & d'un tres-grand prix.

La vûe de ces richesses fit son effet ordinaire ; &

P R E F A C E.

tant que la chaleur de la joie subsista, on n'osa plus douter du zele & de la fidelité de Cortez: après quoy les soupçons revinrent, & obligerent le Conseil de l'Empereur, à prendre l'expedient d'établir un Juge Souverain à Mexique, pour éclairer la conduite du General. On choisit pour cette Charge le Licentié Louïs Ponce, parent du Comte d'Alcaudete, qui partit, assisté du Bachelier Marc d'Aguilar, qui avoit déjà fait le voiage de Saint Domingue. Cortez les reçut à Mexique, avec beaucoup de joie; & Ponce étant entré en exercice de sa Charge, publia les ordres de l'Empereur, dont neanmoins l'exécution fut suspenduë, par la mort de ce President. Aguilar luy succeda, & prit des mesures qui auroient chagriné Cortez, si la mort de cet homme ne l'avoit délivré de sa persecution. Mais elle recommença bien-tôt, avec plus de violence, par la brutalité d'Alonse de Estrada, qu'Aguilar avoit nommé pour remplir cette Charge, suivant le pouvoir qu'il en avoit reçu de l'Empereur. Ce Juge ne ménagea rien de tout ce qui pouvoit offenser Cortez. Il fit couper la main à un des Domestiques de ce General; & il le poussa si cruellement, que les Indiens, & les Espagnols mêmes, luy offrirent leurs services, pour se soulever contre la tyrannie du President; mais Cortez n'avoit ni l'esprit, ni le cœur d'un rebelle; & Dieu permit que l'Evêque de Tlascala vint à Mexique, où il fit tant par ses soins, qu'il accommoda ces deux ennemis, & remit le calme dans la Ville.

Cortez avoit équipé quelques vaisseaux sur la mer du Sud, à dessein de découvrir les Isles Moluques, &

P R E F A C E.

d'en tirer le cloud de girofle , & les autres Epiceries; mais ce voïage fut malheureux. La plus grande partie de l'équipage de ces vaisseaux perit en mer; & ceux qui resterent tomberent entre les mains des Portugais, qui les conduisirent en prison à Malaca. Il prit alors la resolution d'aller en Espagne, sur les pressantes sollicitations du Cardinal Loaisa President du Conseil des Indes, & Confesseur de l'Empereur. Ce Prelat, ami de Cortez, luy avoit écrit que sa presence dissiperoit les calomnies qu'on avançoit contre sa conduite & contre sa fidelité, & qu'il luy étoit important de se faire connoître à l'Empereur. Cortez avoit encore dessein de se marier, aiant perdu sa premiere femme. Ainsi il partit de Mexique, & arriva l'an 1528. en Espagne, où il apporta une somme tres-considerable en or, & en autres pieces rares & curieuses, qu'il avoit tirées de ses Conquêtes.

L'Empereur luy fit des caresses & des faveurs extraordinaires, dont la plus éclatante fut, que ce General étant malade, & n'aïant pas beaucoup de confiance aux remedes des Medecins d'Espagne, Charles luy fit l'honneur de le visiter en son logis, où Cortez luy presenta un Memoire, qui informoit sa Majesté de son zele & de ses services; & quand il fut gueri, il accompagna l'Empereur jusques à Saragosse. Ce Prince alloit alors en Italie, pour recevoir la Couronne de l'Empire; & avant que de partir, il voulut récompenser le merite & les grands services de Cortez. Il luy donna la Vallée de Huaxac en titre de Marquisat; la

Charge

P R E F A C E.

Charge de Capitaine General de la Nouvelle Espagne , & des Provinces & Côtes de la Mer du Sud ; le pouvoir de les conquerir , & d'y établir des Colonies , avec la vingtième partie de toutes ces Conquêtes en propriété , pour luy & pour ses heritiers. L'Empereur luy offrit encore l'Habit de l'Ordre de saint Jacques , que Cortez ne voulut point prendre , sans avoir en même-tems une Commanderie : aussi Charles luy refusa le Gouvernement de Mexique , qu'il demandoit. Ce refus vint de la politique du Conseil d'Espagne , qui ne souffroit pas que les Conquerans crussent avoir un droit acquis sur le Gouvernement des Provinces qu'ils avoient conquises. C'est ainsi qu'on en avoit usé avec Christophle Colom : mais on consola Cortez par d'autres graces , dont il eut lieu d'être satisfait.

Narvaez ne cessoit pas de fatiguer les Ministres de ses plaintes , & de donner des Memoires contre Cortez , qu'il accusoit d'être un Tyran ; parce qu'il luy avoit crevé un œil , quand il fut pris à Zempoala : ajoutant que ce General avoit autant d'or en barres , qu'il y a de fer en toute la Biscaye ; & qu'il avoit fait mourir Louïs Ponce , & François de Garay ; outre plusieurs autres calomnies , qui toutes fausses qu'elles étoient , ne laissoient pas de fortifier les soupçons jusques à ce point , qu'on eut dessein d'envoier à Mexique Don Pedro de la Cueva , homme severe jusques à la ferocité. Neanmoins on prit enfin le parti d'ériger une Cour Souveraine à Mexique , sous le nom de Chancelle-

P R E F A C E.

rie, composée d'un President, & de quatre Auditeurs. Ce President, apellé Nuño de Guzman, fit citer Cortez, alors absent, & mit en vente tous les biens de ce Conquerant : mais l'Empereur étant informé de l'injustice de cette procedure, ôta la Charge à ce Juge passionné, & luy substitua Dom Antoine de Mendoza, qui vint à Mexique, & rendit à Cortez tous ses effets ; renvoyant Guzman prisonnier en Espagne.

Ainsi Cortez retourna en la Nouvelle Espagne, avec sa femme Dona Juana de Zuniga : & il y fut reçu avec des marques si éclatantes de joie, tant de la part des Indiens, que de celle des Espagnols mêmes, que la Chancellerie de Mexique en prit de l'ombrage. On obligea Cortez à faire enregistrer ses Patentes de Capitaine General ; & on luy fit défense d'entrer dans la Ville de Mexique. Ces divisions pousserent les Indiens à un si haut point d'insolence, qu'ils tuerent en peu de jours, plus de deux cens Espagnols : & ils étoient prêts de passer à une revolte generale, lorsque l'Archevêque fit connoître à l'Audience Roïale, qu'il n'y avoit que le General qui pût appaiser cette émotion. Ainsi ils l'appellerent à Mexique, où son autorité, & quelques châtimens qu'il fit des principaux rebelles, firent rentrer les Indiens dans le devoir de l'obeïssance.

Après cela, Cortez envoya des vaisseaux, pour découvrir toute la côte de la Nouvelle Espagne du côté de la mer du Sud, sous le commandement de Diego Hurtado. Le malheureux succès

P R E F A C E.

de cette expedition, qui luy coûta des sommes immenses, ne le rebuta point. Il s'embarqua luy-même; mais ce voiage fut disgracié en toutes les circonstances. Plusieurs de ses vaisseaux perirent; d'autres furent écartez par la tempête; & Mendoza fut nommé Viceroy du Mexique. La seule consolation qui resta à Cortez, fut une occasion de secourir le Marquis Dom François Pizarre, qui étoit assiégé par une effroyable multitude d'Indiens. Cortez luy envoya deux vaisseaux chargez d'armes & de vivres, sous la conduite de Fernand de Grijalva, & leva six mille hommes à ses dépens, qu'il fit passer au Perou, & qui chasserent les Indiens. Pizarre luy en témoigna sa reconnaissance, par un present tres-considerable qu'il envoioit à la femme de Cortez; mais Grijalva le retint, & ne revint point à Mexique.

Cortez étoit déjà retourné en cette Ville, où il se broüilla avec le Viceroy, d'une maniere qui ne fit honneur ni à luy, ni à Mendoza, par les Lettres qu'ils écrivirent l'un contre l'autre en Espagne, & qui ne portoient que le caractere de leurs passions. Enfin, ce General revint en Espagne en l'année 1540. pour se défendre contre le Procez que le Procureur Fiscal du Conseil des Indes luy avoit fait, sur le nombre de ses Vassaux dans les Terres dont on luy avoit accordé la propriété: & luy, qui en avoit conquis tant de milliers à sa Majesté, eut le chagrin de voir qu'on vouloit luy retrancher une partie des siens. Il accompagna Charles-Quint à l'expédition d'Alger, suivi de ses deux fils: & quoyqu'il y servît avec sa valeur & son activité ordinaires, on luy donna la mortification

P R E F A C E.

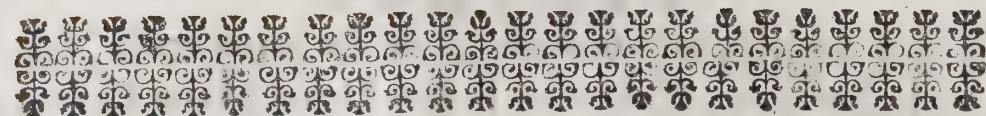
de ne l'appeller point au Conseil de guerre, quoy qu'on y admît des gens qui n'avoient ni l'experience, ni la consideration qu'il avoit meritée par l'importance de ses services. Ce fut en ce voiage qu'il perdit cette piece d'un prix inestimable, dont les Auteurs ont parlé si diversement. Les uns ont dit que c'étoit une perle d'une grosseur surprenante, & parfaite en sa figure, qui étoit en poire : qu'il avoit fait graver sur cette perle ces mots Latins, *Non surrexit major*; & qu'en la montrant à quelques-uns de ses amis, sur le tillac d'un vaisseau, elle luy échapa, & tomba dans la mer. Les Espagnols en parlent autrement : ils disent que ce joiau consistoit en cinq émeraudes, qui valoient cent mille ducats. Sandoval n'en compte que trois ; & Sanchez dit que c'étoit deux vases d'émeraude, qui n'avoient point de prix. Quoyqu'il en soit, tous ces Auteurs conviennent, que Cortez fit la plus grande perte après l'Empereur, en ce malheureux voiage : & lorsqu'on eut pris la resolution de lever le siege, on dit qu'il offrit de le continuer, & même de prendre la Ville, avec les seuls malades de l'armée ; ce qui paroît un peu outré. Aussi l'Auteur de sa Vie n'en dit rien ; mais qu'il demanda tous les Soldats Espagnols, & la moitié des Allemans & des Italiens : & que cette proposition, fort approuvée par tous les Soldats de l'armée de terre, fut rejetée par l'avis des Officiers & des Soldats des vaisseaux, & même par le Duc d'Albe.

Cortez suivit la Cour durant quelques années, fort dégoûté par les Procez que ses ennemis luy suscitoient ; surquoy neanmoins on ne décida rien. Enfin il

P R E F A C E.

alla à Seville, resolu d'aller finir ses jours en la Nouvelle Espagne, & de voir sa fille Dona Maria Cortez, qu'il avoit promise à l'heritier du Marquis d'Astorga. Il étoit déjà attaqué d'une douleur d'estomac, & d'autres maux, qui l'obligerent de s'arrêter à Castilleia de la Cuesta, où sa maladie redoubla & l'emporta enfin, à l'âge de soixante & trois ans, le deuxième jour de Decembre 1554. Il fut enterré avec tout l'éclat que ses grandes actions meritoient, dans le lieu de la sepulture des Ducs de Medina Sidonia; laissant un fils nommé Dom Martin Cortez, & trois filles, qui furent mariées en des Maisons tres-Illustres. La perte de ce grand Homme fut generalement regrettée. & ceux-mêmes qui l'avoient persecuté si cruellement durant sa vie, se virent contraints d'avoüer après sa mort, que toutes les récompenses de ce monde n'avoient rien d'égal à la grandeur de ses services & de son merite.





T A B L E

D E S C H A P I T R E S

contenus en ce Volume.

L I V R E P R E M I E R.

- CHAPITRE PREMIER. **O**N fait voir la nécessité de diviser l'Histoire des Indes en plusieurs différentes parties, afin d'en donner une parfaite connoissance. page 1
- CHAP. II. Les raisons qui ont obligé à écrire séparément l'Histoire de l'Amerique Septentrionale, ou Nouvelle Espagne. 5
- CHAP. III. Les malheurs dont l'Espagne étoit affligée, lorsqu'on entreprit la conquête de l'Empire du Mexique. 7
- CHAP. IV. Etat où se trouvoient les Roïaumes éloignez de l'Espagne, & les Isles de l'Amerique, qui avoient déjà reçu le nom d'Indes Occidentales. 11
- CHAP. V. Les malheurs de l'Espagne cessent à la venue du Roi Charles V. Première expedition pour la conquête de la Nouvelle Espagne. 15
- CHAP. VI. Jean de Grijalva entre dans la riviere de Tabasco: Ce qui luy arriva en ce lieu. 19
- CHAP. VII. Grijalva poursuit sa navigation, & entre dans une riviere, qu'il nomme Rio de Banderas, où il apprend les premières nouvelles de Motezuma Empereur de Mexique. 23
- CHAP. VIII. Grijalva continuë à découvrir, jusques à la Province de Panuco. Ses aventures dans la riviere nommée Rio de Canoas. Il se resout de retourner à l'Isle de Cuba. 26
- CHAP. IX. Difficultez qui se rencontrent au choix d'un Commandant pour la nouvelle flotte. Qui étoit Hernan Cortez, dont le merite obtient enfin la preference pour cet emploi. 30

TABLE DES CHAPITRES.

- CHAP. X. Les ennemis de Cortez tâchent de le broüiller avec Diego Velasquez : Ils n'y reüssissent pas ; & Cortez sort du port de Saint Jacques , avec sa flotte. 33
- CHAP. XI. Cortez passe à la Ville de la Trinité avec sa flotte , qu'il fortifie d'un nombre considerable de Soldats. Velasquez entre en défiance , par les artifices des ennemis de Cortez. On fait de grandes diligences pour l'empêcher de partir. 36
- CHAP. XII Cortez passe de la Trinité à la Havane , où il fait sa derniere recrue , & souffre une seconde persecution de la part de Velasquez. 39
- CHAP. XIII. Cortez prend la resolution necessaire pour s'empêcher de tomber entre les mains de Velasquez. Les justes motifs de cette resolution , & ce qui se passe jusques au tems de son départ. 42
- CHAP. XIV. Cortez nomme les Officiers de sa flotte. Il part de la Havane , & arrive à l'Isle de Cozumel , où il fait la revue de ses troupes , & anime ses Soldats. 46
- CHAP. XV. Les Habitans de l'Isle de Cozumel recoivent la paix que Cortez leur offre. Il fait amitié avec le Cacique. On abat les Idoles , par l'ordre de Cortez , qui donne ses premiers soins à l'introduction de la doctrine de l'Evangile parmi ces Barbares , & à retirer quelques Espagnols , qui étoient prisonniers à Iucatan. 51
- CHAP. XVI. Cortez se met en mer avec sa flotte , & est obligé par un accident , de relâcher à la même Isle. Jerôme d'Aguilar , qui étoit prisonnier à Iucatan , arrive durant ce séjour , & rend compte au General des aventures de sa captivité. 56
- CHAP. XVII. Cortez suit sa route , & vient à la riviere de Grijalva , où les Indiens s'opposent à sa descente. Il combat contre eux , & fait débarquer ses gens. 60
- CHAP. XVIII. Les Espagnols forcent la Ville de Tabasco. Ils vont au nombre de deux cens reconnoître le pais , & sont poussez par les Indiens , qu'ils soutiennent avec beaucoup de valeur , & font leur retraite sans perte. 65
- CHAP. XIX Les Espagnols combattent contre une puissante armée d'Indiens de Tabasco & de leurs Alliez. On décrit leur maniere de combattre , & la victoire de Cortez. 69
- CHAP. XX. On fait la paix avec le Cacique de Tabasco : & les Espagnols , après avoir celebré en cette Province la Fête du

TABLE

- Dimanche des Rameaux, se rembarquent, & continuent leur
voiage.* 75
CHAP. XXI. *La flotte arrive à Saint Jean d'Vlia. Les Sol-
dats descendent à terre, & Cortez reçoit une Ambassade de
la part des Officiers de Motezuma. Qui étoit Dona Ma-
rina.* 80
-

LIVRE SECOND.

- CHAPITRE PREMIER. **T** Eutilé General des troupes de Motezuma, &
Pilpatoc Gouverneur de la Province, viennent
visiter Cortez de la part de Motezuma. Ce qui se passe entr'eux,
& avec les Peintres qui tirent le portrait des Espagnols & des-
sinent leur armée. page 85
- CHAP. II. *La réponse de Motezuma arrive, avec un tres-riche
present; mais il refuse la permission que Cortez demandoit, d'aller
à Mexique.* 90
- CHAP. III. *La proposition de Cortez est tres-mal reçüe à Mexi-
que. Qui étoit Motezuma. La grandeur de son Empire; & l'é-
tat où il se trouvoit, lorsque les Espagnols arriverent en ce Pais-
là.* 95
- CHAP. IV. *On rapporte les divers prodiges, & autres si-
gnes qui parurent à Mexique avant l'arrivée de Cortez, & qui
firent connoître aux Indiens, que la ruine de cet Empire étoit
proche.* 100
- CHAP. V. *François de Montexo revient, après avoir recon-
nu la Ville de Quiabiscan. Les Ambassadeurs de Motezu-
ma arrivent, & s'en retournent avec peu de satisfaction. Les
Soldats Espagnols se mutinent; & Cortez les appaise par son
adresse.* 105
- CHAP. VI. *On publie le retour en l'Isle de Cuba. Les Soldats
que Cortez avoit mis dans ses interêts, font des protesta-
tions contre ce retour. Le Cacique de Zempoala recher-
che l'amitié des Espagnols; & on fonde la Ville de Vera-
Cruz.* 110
- CHAP. VII. *Cortez, dans la premiere assemblée qui se tient à
Vera-Cruz, renonce à la Charge de Capitaine General que Diego
Velasquez*

DES CHAPITRES.

Velasquez luy avoit donnée. La Ville & les Habitans font une nouvelle élection de sa personne, pour commander l'armée.

CHAP. VIII. L'armée marche pour aller à Quiabitslan, & passe par Zempoala, où le Cacique reçoit les Espagnols avec beaucoup d'honneur. On a de nouvelles connoissances de la tyrannie de Motezuma.

CHAP. IX. Les Espagnols vont de Zempoala à Quiabitslan. Ce qui se passe à leur entrée dans cette Ville, où l'on est encore informé du mécontentement de ces Peuples. Cortez fait arrêter six Officiers de Motezuma.

CHAP. X. Les Caciques de la Montagne viennent assurer Cortez de leur obeissance, & luy offrir leurs troupes. On fortifie la Ville de Vera-Cruz, où on reçoit une nouvelle Ambassade de la part de Motezuma.

CHAP. XI. Les Zempoales trompent Cortez, en luy faisant prendre les armes contre les Habitans de Zimpazingo, qui étoient leurs ennemis. Cortez les oblige à faire la paix, & soumet cette Province.

CHAP. XII. Les Espagnols retournent à Zempoala, où ils viennent à bout d'abatre les Idoles, après quelque résistance de la part des Indiens; & le principal Temple de la Ville est changé en une Eglise de la tres-sainte Vierge.

CHAP. XIII. L'armée retourne à Vera-Cruz. On dépêche des Envoyez à l'Empereur Charles V. pour l'informer de tout ce qu'on avoit fait. Cortez appaise une autre sédition, par le châtiment de quelques mutins, & prend la résolution de faire échouer ses vaisseaux contre la côte.

CHAP. XIV. Cortez étant prêt à partir, est averti qu'il paroît des navires à la côte. Il va à Vera-Cruz, & fait prendre sept Soldats de la flotte de François de Garay. On se met en marche: & l'armée, après avoir beaucoup souffert en passant les montagnes, entre dans la Province de Zocothlan.

CHAP. XV. Le Cacique de Zocothlan rend une seconde visite à Cortez, & exagere la grandeur & la puissance de Motezuma. On prend la résolution d'aller à Tlascala; & on est instruit à Xacazingo, des Peuples de cette Province, & de la forme de leur Gouvernement.

CHAP. XVI. Les Envoyez de Cortez vont à Tlascala. La ma-

TABLE

- niere dont on y recevoit les Ambassadeurs ; & ce qui se passe dans le Senat , sur le sujet de la paix qu'on leur offre de la part des Espagnols. 161
- CHAP. XVII. Les Espagnols prennent la resolution de s'approcher de Tlascala , à cause de la detention de leurs Envoiez. Ils combattent contre un gros de cinq mille Indiens , qui leur avoient dressé une embuscade ; après quoy ils sont attaquez par toutes les forces de la Republique. 167
- CHAP. XVIII. L'armée de Tlascala se rassemble en plus grand nombre , & donne une seconde bataille , où elle est défaite , par la valeur des Espagnols , & par un nouvel accident , qui la met en desordre. 174
- CHAP. XIX. Cortez appaise une nouvelle mutinerie de ses Soldats. Les Habitans de Tlascala prennent les Espagnols pour des Enchanteurs. Ils consultent leurs Devins ; & par leur conseil , ils attaquent durant la nuit le quartier des Espagnols. 181
- CHAP. XX. Le Senat ordonne à son General de faire cesser les hostilités. Il n'obeit point , & prend la resolution d'insulter le quartier des Espagnols. On découvre & on chatie ses espions ; & l'on commence à parler d'un traité de paix. 187
- CHAP. XXI. De nouveaux Ambassadeurs de Motezuma viennent au quartier , pour essayer de rompre le traité avec les Tlascalteques. Le Senat demeure dans la resolution de rechercher la paix ; & Xicotencal se charge luy-même de la negotiation. 193

LIVRE TROISIEME.

- CHAPITRE PREMIER. **L**E voiage des Envoiez de Cortez à la Cour d'Espagne. Les contradictions & les embarras qui retarderent l'expedition de cette affaire. page 199
- CHAP. II. Motezuma fait de grands efforts pour rompre le traité de paix. Des Envoiez de la Republique viennent continuer leurs instances pour l'obtenir. Cortez marche avec son armée , & fait son entrée dans la Ville. 206
- CHAP. III. Description de la Ville de Tlascala. Les Senateurs se

DES CHAPITRES.

- plaignent de ce que les Espagnols marchent avec leurs armes. Ils attribuent ce procédé au peu de confiance qu'on avoit en eux. Cortez les satisfait, & tâche de leur faire quitter le culte des Idoles. 212
- CHAP. IV. Cortez dépêche les Ambassadeurs de Motezuma. Diego d'Ordaz va reconnoître le Volcan de Popocatepec ; & on prend la résolution d'aller à Cholula. 218
- CHAP. V. On decouvre de nouveaux indices de la trahison des Habitans de Cholula. L'armée marche vers cette Ville, suivie de quelques Compagnies de Tlascalteques. 224
- CHAP. VI. Les Espagnols font leur entrée à Cholula, où on tâche de les surprendre, par un accueil agreable à l'exterieur. On decouvre la trahison que les Habitans avoient formée ; & on dispose toutes choses pour les châtier. 230
- CHAP. VII. On punit les traîtres de Cholula ; après quoy Cortez rétablit la tranquillité dans la Ville, qui se soumet entierement ; & reconcilie ces Peuples avec ceux de Tlascalala. 6
- CHAP. VIII. Les Espagnols sortent de Cholula. Ils trouvent un nouvel obstacle sur la montagne de Chalco ; & Motezuma pretend les arrêter, par les enchantemens de ses Magiciens. 242
- CHAP. IX. Le Seigneur de Tezcuco, neveu de Motezuma, vient visiter Cortez de la part de cet Empereur. On continuë la marche ; & on fait alte à Quiltavaca, au dedans du lac de Mexique. 248
- CHAP. X. L'armée passe jusques à Iztacpalapa, où on dispose toutes choses pour faire l'entrée dans Mexique. On décrit la pompe avec laquelle Motezuma sortit, pour recevoir les Espagnols. 254
- CHAP. XI. Motezuma vient le soir du même jour, visiter Cortez en son logement. Le discours qu'il fit, avant que de donner audience au General ; & la réponse de Cortez. 260
- CHAP. XII. Cortez va voir Motezuma dans son Palais, dont on décrit la grandeur & la magnificence. On rapporte ce qui se passa en leur conversation, & en d'autres qu'ils eurent sur le sujet de la Religion. 266
- CHAP. XIII. Description de la Ville de Mexique ; de son

TABLE

- air ; de sa situation ; du Marché de Tlateluco ; & du plus grand de ses Temples dedié au Dieu de la Guerre.* 272
- CHAP. XIV. *Les différentes Maisons que Motezuma avoit pour son divertissement. Ses Cabinets d'armes, ses Jardins, ses Parcs, & les autres bâtimens considerables au-dedans & au-dehors de la Ville.* 279
- CHAP. XV. *On décrit l'exaëtitude, la pompe & l'ostentation dont Motezuma se faisoit servir dans son Palais. Les mets qu'on servoit sur sa table. Ses audiences ; & les autres particularitez de son æconomie & de ses plaisirs.* 285
- CHAP. XVI. *Les grandes richesses de Motezuma. La maniere dont on gouvernoit ses Finances, & dont on rendoit la Justice ; & d'autres particularitez du Gouvernement Civil & Militaire des Mexicains.* 292
- CHAP. XVII. *Le stile dont les Mexicains se servoient pour mesurer & compter leurs années, & les mois. Leurs Fêtes, leurs Mariages, & leurs autres Coûtumes dignes d'être remarquées.* 299
- CHAP. XVIII. *Motezuma continuë ses caresses & ses presens aux Espagnols. Cortez reçoit des lettres de Vera-Cruz, qui l'informent du combat où Jean d'Escalante avoit été tué : surquoy il prend la resolution de s'assurer de la personne de Motezuma.* 306
- CHAP. XIX. *On se saisit de la personne de Motezuma. La maniere dont cette action fut conduite ; & comment elle fut reçüe par ses Sujets.* 314
- CHAP. XX. *La conduite de Motezuma dans sa prison, envers ses Sujets & les Espagnols. On amene prisonnier Qualpopoca, & Cortez le fait punir du dernier suplice ; faisant mettre des fers aux mains à Motezuma, durant l'exécution de cette sentence.* 321

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER. **O**N permet à Motezuma de se montrer en public, en allant à ses Temples, & à ses di-

DES CHAPITRES.

verrissent ordinaires. Cortez prend quelques mesures qu'il jugeoit nécessaires. On doute si les Espagnols entreprirent en ce tems-là, d'abatre les Idoles dans la Ville de Mexique.

329

CHAP. II. On découvre une conspiration qui se formoit contre les Espagnols, par le Roi de Tezcucó. Motezuma l'appaise par son adresse & par les avis de Cortez, & châtie celuy qui étoit l'auteur de la trahison.

337

CHAP. III. Motezuma prend la resolution de renvoyer Cortez, en répondant à son Ambassade. Il assemble les Nobles de son Empire, & dispose leurs esprits à reconnoître le Roi d'Espagne pour le legitime heritier de cet Etat; en arrêtant qu'on luy rende le devoir d'obeissance, & qu'on luy paie un tribut, comme à un Prince qui descendoit de leur premier Conquerant.

345

CHAP. IV. Cortez est mis en possession de l'or & des pierreries qui composoient les presens de l'Empereur, & des Nobles. Motezuma luy dit avec fermeté, qu'il se prepare à partir. Cortez cherche à prolonger son départ, sans repliquer à l'Empereur, au même tems qu'il reçoit l'avis que des vaisseaux Espagnols sont arrivez à la côte.

352

CHAP. V. On rapporte les nouvelles mesures prises par Velasquez, pour ruiner Hernan Cortez. L'armée & la flotte que Velasquez envoie contre ce General, sous la conduite de Pamphile de Narvaez. L'arrivée de ce Commandant à la côte de la Nouvelle Espagne, & son premier effort pour reduire les Espagnols de Vera-Cruz.

358

CHAP. VI. Les précautions que Cortez prend, pour éviter une rupture ouverte. Il introduit un traité de paix, que Narvaez ne veut pas recevoir: au contraire, il publie la guerre, & fait arrêter le Licentié Luc Vasquez d'Aillon.

365

CHAP. VII. Motezuma continuë les témoignages de son affection aux Espagnols. On ne peut se persuader son changement, que quelques Auteurs attribuent aux diligences de Narvaez. Cortez prend la resolution de partir, & l'exécute, après avoir laissé à Mexique une partie de ses Soldats.

373

CHAP. VIII. Cortez marche vers Zempoala; & sans obtenir les troupes qu'il esperoit tirer de Tlascala, il poursuit sa marche jusques à Motalequita, où il reprend la negociation d'un traité.

TABLE

- de paix ; mais aiant reçu une nouvelle injure , il se resout à la guerre. 381
- CHAP. IX. Cortez s'avance jusques à une lieuë de Zempoala. Narvaez se met en campagne , avec son armée : Le mauvais tems l'oblige à se retirer ; & sur cette nouvelle , Cortez forme le dessein de l'attaquer dans son quartier. 388
- CHAP. X. Cortez arrive à Zempoala , où il trouve de la resistance. Il remporte la victoire , & prend Narvaez ; reduisant son armée à servir sous son Commandement. 394
- CHAP. XI. Cortez soûmet à ses ordres la Cavalerie de Narvaez , qui étoit en campagne. Il reçoit l'avis que les Mexicains avoient pris les armes contre les Espagnols qu'il avoit laissez à Mexique. Il marche avec toutes ses forces , & entre dans cette Ville sans combattre. 401
- CHAP. XII. Les motifs qui avoient obligé les Mexicains à prendre les armes. OrdaZ sort avec quelques Compagnies , pour reconnoître l'état de la Ville. Il donne dans une embuscade ; & Cortez se détermine à la guerre. 408
- CHAP. XIII. Les Mexicains attaquent le quartier des Espagnols , & sont repoussez. Cortez fait deux sorties contre eux : & quoyqu'il les eût batús en ces deux rencontres , il voit peu d'esperance de les reduire. 415
- CHAP. XIV. Motezuma exhorte Cortez à se retirer. Ce General luy offre de sortir , aussi-tôt que ses Sujets auront quitté les armes. Ils donnent un autre assaut au quartier. Motezuma leur parle de dessus la muraille , & est blessé , sans pouvoir les reduire. 412
- CHAP. XV. Motezuma meurt , sans vouloir recevoir le Baptême. Cortez envoie son corps dans la Ville. Les Mexicains celebrent ses obseques. On rapporte les bonnes & les mauvaises qualitez de ce Prince. 429
- CHAP. XVI. Les Mexicains reviennent assieger le quartier. Cortez fait une sortie , & gagne un de leurs Temples qu'ils avoient occupé. Il les met en déroute , & fait le plus de dégât qu'il peut dans la Ville ; à dessein de les étonner , & de se retirer plus aisément. 436
- CHAP. XVII. Les Mexicains proposent un traité de paix , à dessein de faire perir les Espagnols par la famine. On penetre leur intention ; & Cortez assemble ses Capitaines. Ils

DES CHAPITRES.

prennent la resolution de sortir de Mexique cette nuit même.

CHAP. XVIII. L'armée marche en bon ordre; & à l'entrée de la digue les Indiens se découvrent, & l'attaquent de toutes leurs forces, par terre & par eau. Le combat dure long-tems; & enfin elle prend terre auprès de Tacuba, avec une difficulté & une perte considérables.

CHAP. XIX. Cortez marche vers Tlascala. Quelques troupes des Villes voisines le suivent de loin, jusques à ce que s'étant jointes avec celles des Mexicains, elles attaquent les Espagnols, & les obligent à se retirer dans un Temple.

CHAP. XX. Les Espagnols continuent leur retraite, avec une furieuse fatigue & de grands obstacles, jusques à ce qu'étant arrivés à la vallée d'Otumba, toutes les forces des Mexicains furent rompues & défaites dans un combat.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER. L'Armée entre dans la Province de Tlascala, & va loger à Gualipar. Les Caciques & les Senateurs envoient visiter Cortez. On celebre l'entrée des Espagnols, par des fêtes publiques; & on est assuré de l'affection de ces Peuples, par de nouvelles preuves.

CHAP. II. On reçoit l'avis que la Province de Tepeaca s'étoit soulevée. Des Ambassadeurs de Mexique viennent à Tlascala; & on découvre une conspiration que le jeune Xicotencal formoit contre les Espagnols.

CHAP. III. On entre dans la Province de Tepeaca; & après avoir vaincu les rebelles, qui étant assistés des Mexicains, avoient présenté la bataille aux Espagnols. On prend leur Ville, que l'on fortifie sous le nom de Segura de la Frontera.

CHAP. IV. Cortez envoie plusieurs Capitaines, pour réduire ou châtier les Villes rebelles; & marche en personne vers celle de Guacachula, contre une armée de Mexicains, qui défendoient leurs frontieres de ce côté là.

CHAP. V. Cortez avance les preparatifs dont il avoit besoin

T A B L E

pour l'entreprise de Mexique. Il reçoit par hazard un secours de Soldats Espagnols. Il vient à Tlascalá, où il trouve que Magiscatzin étoit mort. 497

CHAP. VI. *De nouveaux secours de Soldats Espagnols arrivent à l'armée de Cortez. Les gens de Narvaez, qui avoient demandé leur congé, retournent à l'Isle de Cuba. Cortez dresse une seconde Relation de son expedition, & dépêche de nouveaux Envoyez à l'Empereur Charles V.* 504

CHAP. VII. *Les Envoyez de Cortez arrivent en Espagne, & passent à Medellin, où ils demeurent, jusques à ce que les troubles de l'Etat étant cessez, ils puissent se rendre à la Cour, où ils obtiennent la recusation de l'Evêque de Burgos.* 511

CHAP. VIII. *Ce qui se passa en toute cette affaire, jusques à sa conclusion.* 517

CHAP. IX. *Cortez reçoit un nouveau secours de Soldats & de munitions : Il fait la revue de son armée. Les Alliez en font autant, à son imitation. On publie des Ordonnances ; & on commence la marche, à dessein de s'emparer de Tezcucó.* 524

CHAP. X. *L'armée marche, & surmonte plusieurs obstacles. Le Roi de Tezcucó envoie une Ambassade, pour tromper le General. On luy répond en mêmes termes ; ce qui donne lieu de s'emparer de la Ville, sans résistance.* 530

CHAP. XI. *L'armée étant logée dans Tezcucó, les Nobles viennent offrir leur service au General. Il rend le Roiaume à celui qui en étoit le legitime heritier ; laissant l'usurpateur sans aucune esperance d'être rétabli.* 536

CHAP. XII. *Le Roi de Tezcucó reçoit le Baptême en public ; & Cortez marche avec une partie de son armée, pour se saisir de la Ville d'Iztacpalapa, où il a besoin de toute sa prévoyance, pour éviter de tomber dans une embuscade que les Indiens luy avoient dressée.* 541

CHAP. XIII. *Les Provinces de Chalco & d'Otumba demandent secours à Cortez contre les Mexicains. Il en donne la charge à Gonzale de Sandoval & à François de Lugo, qui défont les ennemis, & amènent des prisonniers, par le moien desquels Cortez propose encore la paix à l'Empereur de Mexique.* 546

CHAP. XIV. *Gonzale de Sandoval conduit les brigantins à Tezcucó ; & durant qu'on leur donne la dernière main, Cortez sort avec*

DES CHAPITRES.

- avec une partie de son armée , pour aller reconnoître les bords du grand lac.* 551
- CHAP. XV. *Cortez va à Ialtocan , où il trouve de la résistance. Il surmonte les obstacles , & passe jusques à Tacuba ; & après avoir vaincu & défait les Mexicains en plusieurs combats , il fait sa retraite.* 556
- CHAP. XVI. *Un nouveau secours d'Espagnols arrive à Texcoco. Sandoval marche au secours de ceux de Chalco. Il défait par deux fois les Mexicains en pleine campagne , & prend à force d'armes les Villes de Guastepeque & de Capistlan.* 563
- CHAP. XVII. *Cortez fait une nouvelle sortie , pour reconnoître le lac du côté de Suchimilco. Il fait en chemin deux combats fort périlleux contre les ennemis , qui s'étoient fortifiés sur les montagnes de Guastepeque.* 569
- CHAP. XVIII. *L'armée passe à Quatlavaca , où elle défait les Mexicains ; & de là à Suchimilco , où elle obtient une autre victoire , avec plus de difficulté , & un extrême danger de Cortez.* 576
- CHAP. XIX. *On châtie la conspiration de quelques Espagnols , contre la vie de Cortez , par le supplice d'un Soldat ; & un mouvement seditieux de quelques Tlascalteques , par la mort de Xicotencal.* 583
- CHAP. XX. *On met à l'eau les brigantins ; & après avoir partagé l'armée , pour attaquer en même-tems par les chaussées de Tacuba , d'Iztacpalapa & de Cuyoacan , Cortez s'avance sur le lac , & rompt une grande flotte de canots des Mexicains.* 589
- CHAP. XXI. *Cortez va reconnoître les postes de son armée sur les trois chaussées , & trouve par tout que le secours des brigantins étoit nécessaire. Il en laisse quatre à Sandoval , quatre à Pierre d'Alvarado , & se retire à Cuyoacan avec les cinq autres.* 595
- CHAP. XXII. *Les Mexicains mettent en usage divers stratagèmes pour leur défense. Ils dressent une embuscade de leurs canots contre les brigantins. Cortez est battu dans une occasion considérable , & poussé jusques à Cuyoacan.* 602
- CHAP. XXIII. *Les Mexicains celebrent leur victoire , par le sacrifice des Espagnols. Guatimozin trouve le moyen d'effraier les Alliez , dont plusieurs desertent de l'armée de Cortez. Ils retournent en*

TABLE DES CHAPITRES.

*plus grand nombre ; & on prend la resolution de se poster dans la
Ville même.* 611

CHAP. XXIV. *On fait les trois attaques en même-tems ; &
les trois corps de l'armée se rejoignent en peu de jours , dans la
Place de Tlateluco. Guatimozin se retire au quartier le plus éloi-
gné ; & les Mexicains font plusieurs efforts , & usent de diverses
ruses pour traverser le dessein des Espagnols.* 616

CHAP. XXV. *Les Mexicains font un effort pour se retirer
par la voie du lac. Grand combat de leurs canots contre les bri-
gantins , à dessein de faciliter la retraite de Guatimozin. Il est
enfin pris , & la Ville se rend à Cortez.* 624

Fin de la Table des Chapitres.



P R I V I L E G E
du Roy.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY
DE FRANCE ET DE NAVARRE ; A nos amez &
feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement,
Maîtres des Requêtes Ordinaires de nôtre Hôtel, Prevôt de
Paris, Baillis, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & tous au-
tres nos Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nôtre bien amé
JEAN BOUDOT Marchand Libraire & Imprimeur de Paris
Nous a fait remontrer, que sous nôtre Permission, il desire-
roit faire imprimer & donner au Public, un Livre intitulé
HISTOIRE DE LA CONQUESTE DU MEXIQUE,
ou DE LA NOUVELLE ESPAGNE. A CES CAUSES,
Nous avons audit Boudot permis & octroïé, permettons &
octroïons par ces Presentes, d'imprimer ou faire imprimer le-
dit Livre, par tel Libraire ou Imprimeur, en tel volume,
marge, caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, pen-
dant le tems de huit années consecutives, à comencer du jour
que ledit Livre sera achevé d'imprimer; iceluy vendre & distri-
buer par tout nôtre Roïaume. Faisons défenses à tous Librai-
res, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, ven-
dre, ni distribuer ledit Livre, sous quelque pretexte que ce
soit, même d'impression étrangere & autrement, sans le consen-
tement dudit Exposéant, ou de ses aïans cause; à peine de con-
fiscation des Exemplaires contrefaits, trois mille livres d'amen-
de, & de tous dépens, dommages & interêts : A condition
qu'il sera mis deux Exemplaires dudit Livre en nôtre Bibliote-
que publique, un en celle de nôtre Cabinet des Livres de nô-
tre Château du Louvre, & un en celle de nôtre tres-cher &
feal Chevalier le Sieur Boucherat, Chancelier de France :
comme aussi de faire imprimer ledit Livre sur de bon papier &
en beaux caracteres, suivant les Reglemens de la Librairie &
Imprimerie, des années 1618. & 1686. que l'impression s'en fera
dans nôtre Roïaume, & non ailleurs, & de faire enregistrer ces

Presentes sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de nôtre bonne Ville de Paris; le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons faire jouir l'Exposant & ses aïans cause, pleinement & paisiblement; cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens contraires. Voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre, l'Extrait des Presentes, elles soient tenuës pour dûëment signifiées; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers Secretaires, foy soit ajoutée comme à l'Original. Mandons au premier nôtre Huissier ou Sergent, faire pour l'exécution des Presentes, tous Exploits, Significations, & autres Aêtes de Justice requis & necessaires: de ce faire te donnons pouvoir, sans demander autre Permission; CAR tel est nôtre plaisir. **DONNE'** à Paris, le cinquième jour de Juin, l'an de Grace mil six cens quatre-vingt-dix, & de nôtre Regne le quarante-huitième. Signé, Par le Roi en son Conseil, **BOUCHER**, avec paraphe; & scellé du grand Sceau de cire jaune.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 3. Juillet 1690. suivant l'Arrêt du Parlement, du 8. Avril 1653. & celui du Conseil Privé de Sa Majesté, du 27. Fevrier 1665. Signé, P. AUBOÛYN, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le vingt-deuxième jour de Fevrier mil six cens quatre-vingt-onze.

RPJC





HISTOIRE
DE LA
CONQUESTE
DU
MEXIQUE.
OU
DE LA NOUVELLE
ESPAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

*On fait voir la nécessité de diviser l'histoire des Indes en
plusieurs parties différentes , afin d'en donner
une parfaite connoissance.*



E m'étois engagé avec plaisir au dessein de continuer l'histoire generale des Indes Occidentales, composée par Antoine de Herrera , & jusqu'au moment où j'ay reconnu les difficultez de cette entreprise , j'ay lû avec beaucoup d'aplication tout ce qui a été écrit sur ce sujet , avant & après Herrera,

A

2 HISTOIRE DE LA CONQUESTE

tant par les Auteurs étrangers, que par ceux de nôtre nation. Cette lecture m'a fait remarquer, qu'autant que ce nouveau monde est éloigné du nôtre, autant les Auteurs étrangers se sont écartez de la verité sur ce qu'ils ont rapporté des Espagnols, avec peu de discernement, & peut-être encore plus de malice; puis qu'ils employent des livres entiers à exagerer seulement les fautes de quelques particuliers, sans autre dessein que celui d'effacer le merite des bonnes actions faites en general. D'autre part j'ay trouvé que nos Auteurs ne s'accordent point dans la relation qu'ils font des principaux evenemens, & leurs contradictions marquent bien le risque que la verité court de recevoir quelque alteration, lors qu'elle vient de loin: étant certain que plus une chose s'éloigne de sa source, plus elle perd de sa pureté naturelle.

Le devoir qui m'engageoit à refuter les premiers, & le desir que j'avois d'accorder les contradictions des autres, devoient ce semble m'obliger à presser l'exécution de mon dessein. Mais il a été suspendu par la recherche des memoires, & par l'attente des relations qui me paroissoient nécessaires pour servir comme de fondemens à cet ouvrage. Car encore que ce travail soit obscur, & qu'il n'ajoute rien à la gloire d'un Auteur; néanmoins il ne peut s'en exempter: puis que s'il consomme le tems sans éclat dans son cabinet, il a néanmoins le plaisir de tirer la verité toute pure du desordre de ces differens memoires, semblable aux Architectes qui ramassent sans aucun ordre une infinité de materiaux avant que de travailler à la construction d'un édifice. C'est néanmoins de cette confusion qu'ils tirent la perfection du dessein qu'ils ont conçu, & l'on est surpris de voir insensiblement sortir de la poussiere, & d'un embarras de pierres & de bois, un bâtiment qui a toutes les graces & toutes les proportions de la belle Architecture.

Pour revenir à mon sujet, j'ay trouvé qu'une histoire generale embrasse une si grande quantité de faits indépendans les uns des autres, que j'ay crû qu'il étoit presque impossible de les allier ensemble sans les confondre: défaut qui vient peut-être de la foiblesse de mon esprit, ou de son peu d'étendue. Quoy qu'il en soit je vois que l'histoire des Indes a pour fondemens trois grandes actions qui peuvent être comparées avec tout ce que les siècles passez ont produit de plus éclatant sur ce sujet.

DU MEXIQUE

3

La premiere nous charme par le recit du grand courage de Christophle Colom , tant durant le cours de son admirable navigation , qu'en la découverte de ce nouveau monde. La seconde fait briller la conduite & la valeur de Hernan Cortez , en ce qu'il souffrit pour conquerir la Nouvelle Espagne , dont on ne connoît point encore l'étendue ni les bornes. La troisième surprend par le recit des aventures de François Pizarre , suivies des exploits de ses successeurs , qui ont soumis à l'Espagne ce vaste Empire de l'Amerique méridionale , qui devint le théâtre de plusieurs funestes tragedies , & d'incidens si extraordinaires. Voila trois illustres sujets d'autant d'Histoires qui pourroient remplir nos Annales de plusieurs grands exemples de valeur , de constance & d'autres qualitez remarquables en l'une & en l'autre fortune. De sorte qu'en donnant toujours à sa memoire un agréable emploi , on peut encore fortifier son esprit & son cœur par des instructions solides & d'un grand usage. Mais comme dans l'histoire generale des Indes , ces trois sujets ont une liaison reciproque les uns avec les autres , & que chacun d'eux en particulier , en a avec d'autres exploits de moindre consideration ; il n'est pas aisé de les reduire aux bornes d'une seule narration , ni de garder l'ordre des tems sans l'interrompre plusieurs fois , & mettre en pieces , pour ainsi dire , le sujet principal , par le détail des circonstances.

Cependant les maîtres de l'art , qui ont donné le nom de transition à ces discours , qui conduisent l'esprit du recit d'un événement à quelqu'autre sujet , nous ordonnent d'observer le rapport , que les parties ont à leur tout avec tant de justesse , que le corps de l'Histoire ne paroisse point difforme , soit en le chargeant de membres inutiles , soit en retrenchant ceux qui luy sont nécessaires pour y conserver l'agrément de la diversité. Il faut selon leurs preceptes que la liaison de ces membres soit si délicate , que l'on ne puisse l'apercevoir , & que la difference des faits soit si bien ménagée qu'elle ne fasse remarquer ni defaut ni confusion ; & cet avantage d'entrelacer les événemens avec tant d'adresse , qu'ils ne paroissent point se soutenir les uns les autres par une espece de digression , est un effort d'esprit dont peu d'Historiens sont capables. Car si l'on veut reprendre toutes les circonstances du sujet que l'on a quitté , on tombe dans l'inconvenient de

4 HISTOIRE DE LA CONQUESTE

la repetition, & d'une ennuyeuse longueur, & si on les néglige, le stile en devient obscur & inégal. Cependant il faut éviter également ces deux vices qui effacent toutes les bonnes qualitez d'un Auteur.

Ce defaut commun à toutes les Histoires generales, se trouve encore plus grand, & presque inevitable en celle des Indes Occidentales. Elle comprend deux Empires d'une tres-grande étendue, dont chacun contient une infinité de Provinces, & plusieurs Isles. Ces païs étoient gouvernez par des Rois, ou Caciques, dont les uns étoient sujets ou tributaires des deux Empereurs du Mexique & du Perou; & pour ceux dont ils ne recevoient ni tribut ni hommage, le seul éloignement de leur païs faisoit leur sureté. Toutes ces Provinces, ou petits Roïaumes avoient donné sujet à autant de différentes conquêtes, sous divers Conquerans. On formoit en un même tems plusieurs entreprises, toutes sous des Capitaines tres braves, mais peu connus. Ils conduisoient chacun une troupe de soldats, & cette troupe se donnoit le nom d'armée, avec quelque sorte de raison, tant par raport à ses desseins, qu'au succez des expeditions. Il s'y faisoit plusieurs combats contre des Princes, & en des lieux dont les noms ne fatiguoient pas seulement la memoire, mais encore la langue en les prononçant. Ainsi l'Historien de ces exploits se voyoit obligé d'employer des transitions frequentes & obscures; & l'abondance de la matiere embarassoit la narration. Car il étoit contraint de rebattre sur des événemens de peu d'importance, ou de les supprimer entierement; & il falloit que le Lecteur revint souvent à ceux qu'il avoit laissez comme suspendus, ou qu'il donnât continuellement un fâcheux exercice à sa memoire.

Ce n'est pas que je veuille dire qu'Antoine de Herrera Auteur tres-exact, n'ait réussi autant qu'il se pouvoit dans le dessein qu'il avoit pris de composer une histoire generale; je ne voudrois pas seulement le suivre, je souhaiterois encore le pouvoir faire avec autant de succez. Que si je ne trouve en son ouvrage ni l'ordre ni la clarté dont il avoit besoin pour se faire entendre, j'avoüe qu'il ne pouvoit luy en donner davantage, étant engagé à décrire tant de faits differens, qu'en laissant les uns pour reprendre les autres, pressé par l'ordre des tems, il n'a pû quelque fois s'empêcher d'en confondre la suite, & celle des événemens.

CHAPITRE II.

*Les raisons qui ont obligé à écrire séparément l'Histoire
de l'Amerique Septentrionale, ou Nouvelle
Espagne.*

L'Histoire de la Nouvelle Espagne meritoit d'être tirée de cet embarras, & de cette obscurité, & c'est à quoy je me suis appliqué en l'écrivant à part, afin qu'en la mettant en son jour, autant qu'il est possible à la médiocrité de mon génie, ce qu'elle a de merveilleux tienne les esprits suspendus sans leur faire de violence, & ce qu'elle a d'utile puisse instruire sans dégoûter. J'ay choisi ce sujet entre les trois dont j'ay parlé; parce que comme les actions de Christophle Colom & ses premières conquêtes ne sont point mêlées avec d'autres événemens, elles sont décrites agréablement, & sans confusion, dans la première, & la seconde décade de Antoine de Herrera. Pour l'Histoire du Perou, elle se trouve séparée en deux volumes que l'Inca Garcilasso en a composé; & cet Auteur est si exact à choisir ses memoires, & si fleuri dans son stile, pour le tems auquel il écrivoit, que je condamnerois de temerité celui qui entreprendroit de le surpasser, & donnerois beaucoup d'éloges à quiconque pourroit l'imiter en achevant cette Histoire. Pour ce qui regarde la Nouvelle Espagne, ou elle a manqué d'Auteurs qui meritent le nom d'Historiens, ou elle se void en la nécessité de les défendre contre les reproches que la posterité est en droit de leur faire.

François Lopez de Gomara est le premier qui a traité ce sujet, mais sans discernement & sans exactitude. Il rapporte ce qu'il a entendu dire, & l'assûre aussi hardiment que s'il l'avoit vû, sans trouver aucune difficulté en ce qui choque la vraisemblance, ni repugnance en ce qui est impossible.

Antoine de Herrera l'a suivi, & a travaillé en partie sur les memoires de cet Auteur, & après eux Bartelemi Leonard d'Argensola a écrit sur la même matiere, sans éviter les mêmes défauts: sur quoy il est moins excusable; car il nous a donné

6 HISTOIRE DE LA CONQUESTE

les premiers exploits de cette conquête dans les Annales d'Aragon, tellement mélez & confondus avec son principal sujet, qu'ils y paroissent amenez de fort loin, & n'y tenir lieu que d'un épisode. Il raporte ce qu'il a trouvé dans Herrera; mais quoy que son stile soit plus clair & d'un meilleur caractère, il est si fort interrompu & embrouillé par le mélange des autres événemens, que ce qu'il y a de grand & d'heroïque en cette entreprise, est affoibli par les digressions; en sorte que l'on ne le reconnoît plus, ce qui est aisé à remarquer en plusieurs endroits de son Histoire.

On a vû paroître depuis une histoire particuliere de la nouvelle Espagne, qui est un ouvrage posthume de Bernard Diaz del Castillo. Elle a été mise en lumiere par un Religieux de la Mercy, qui en avoit tiré le manuscrit de la bibliothèque d'un grand & sçavant Ministre, où elle avoit été long-tems comme ensevelie, peut-être à cause des inconveniens qui n'ont pas été reconnus, ou qu'on luy a pardonné lors qu'on en a permis l'impression. Cette Histoire passe aujourd'huy pour veritable, à la faveur de son stile grossier, & sans aucune politesse, qui luy a donné du crédit auprès de bien des gens; comme s'il étoit une marque de la sincerité de son Auteur. Neanmoins quoy qu'il ait l'avantage d'avoir écrit ce qu'il a vû, la lecture de son ouvrage fait connoître que ses vûes n'étoient pas nettes, ni assez exemptes de passion pour ajuster les mouvemens de son esprit & de sa plume sur les regles de la verité. Il paroît aussi satisfait de son ingenuité, que mal-content de sa fortune; l'envie & l'ambition se produisent à découvert en plusieurs endroits, où ces deux passions s'évaporent en plaintes contre Hernan Cortez, qui est le principal heros de cette Histoire. Il cherche à penetrer ses desseins afin d'y trouver à redire, & d'effacer ainsi la gloire du succez: & il propose comme des régles infaillibles de conduite, non pas les ordres & les commandemens du General, mais les bruits extravagans qui couroient parmi les soldats, quoyque dans cette profession, il n'y ait pas moins d'esprits grossiers & ignorans qu'ailleurs, & que dans toutes il soit également dangereux de permettre les raisonnemens à des personnes qui n'ont que l'obéissance en partage.

Ce sont là les raisons qui m'ont obligé d'entreprendre de

DU MEXIQUE.

7

tirer cette Histoire de l'obscurité où elle étoit envelopée , & de venger les outrages que l'on y a faits à la vérité. Je m'aideray néanmoins des Auteurs que j'ay citez , en toutes les occasions où je n'auray point de fondement raisonnable de m'écarter de ce qu'ils ont écrit ; & je me serviray des autres relations & memoires particuliers , que j'ay rassemblez , pour autoriser ce que j'en rapporteray , sans passion & sans aucun autre attachement que celui qu'on doit avoir à la vérité. Je ne pretens point étaler ce qui ne doit être que supposé , ni perdre le tems à faire un détail inutile des menuës circonstances , qui gâtent le papier par des recits contre la bien-seance , ou qui le remplissent de faits indignes d'être marquez , & qui ne servent qu'à enfler un volume , sans contribuer à la majesté de l'Histoire. Mais avant que de venir à l'exécution de ce dessein , il sera bon de faire voir l'état auquel les affaires d'Espagne se trouvoient lors que l'on commença la conquête du nouveau monde , afin d'en découvrir le principe avant que d'en marquer le progres , & que cette connoissance serve comme de fondement à l'édifice que j'ay entrepris.

CHAPITRE III.

Les malheurs dont l'Espagne étoit affligée lors qu'on entreprit la conquête de l'Empire de Mexique.

L'Année 1516. n'est pas moins remarquable à l'Espagne par la date des mouvemens qui l'agiterent alors , que par celle du bonheur dont elle a ressenti les effets , & qui commença pércifément en ce tems là. Cette Monarchie se trouvoit émeuë de tous côtez par des troubles & des divisions , d'autant plus à craindre , que le repos dont elle jouïssoit au dehors étoit alteré par les maux qui l'attaquoient au dedans , jusqu'à la menacer de sa dernière ruine. Car encore que la fidelité des peuples ne fût pas entierement corrompue , néanmoins leur propre inclination les retenoit plutôt que les motifs d'une obeïssance imprimée par l'autorité de ceux qui gouvernoient. Cependant ce fut en ce même tems qu'elle vit naître dans les Indes Occidentales sa plus grande prospérité , par

8 HISTOIRE DE LA CONQUESTE

la découverte de la Nouvelle Espagne : qui non seulement a étendu fort loin ses conquêtes , mais encore a augmenté la gloire de son nom en le doublant. C'est ainsi que la fortune & le tems se jouent des choses de ce monde , par le mélange des biens & des maux , qui se succèdent les uns aux autres dans une revolution continuelle.

1515.

Le Roi Catholique Dom Ferdinand étoit mort dès l'année précédente ; & comme les mesures qu'il avoit prises pour la conservation & pour l'accroissement de ses Etats , manquèrent par la mort de leur auteur , on découvrit insensiblement la grandeur de cette perte , par les troubles & les desordres qui la suivirent ; de la même manière que l'on juge de la grandeur des causes par l'importance de leurs effets.

Toute l'autorité du gouvernement demeura entre les mains du Cardinal , Archevêque de Tolède , Dom François Ximenez de Cisneros. Ce Prelat avoit une fermeté d'esprit incomparable , une vaste & sublime intelligence , & un courage invincible , & il possédoit en un même degré la piété , la prudence , & la constance. Ces vertus & ces qualitez héroïques se trouvoient alliées dans son ame sans se nuire les unes aux autres par la diversité de leurs interests. Mais comme il avoit trop d'attachement à ce qu'il avoit une fois résolu , & qu'il n'oublioit rien pour soutenir l'honneur de son jugement en ces occasions , il laissoit souvent échapper celles de faire le bien , en cherchant le mieux ; ainsi son zele n'étoit point si propre à corriger les esprits inquiets , que cette grande roideur d'intégrité étoit capable de les irriter.

Jeanne fille unique des Rois Ferdinand & Isabelle , seule Reine & legitime heritiere des Roïaumes d'Espagne , étoit alors à Tordesillas , où elle ne voyoit personne , à cause de ce fâcheux accident qui avoit blessé son imagination , dont la vivacité luy donnant de trop fortes impressions des objets , l'avoit privée de l'usage du raisonnement , ou reduite à raisonner faux de ce qu'elle comprenoit.

Le Prince Charles , Premier de ce nom entre les Rois d'Espagne , & Cinquième entre les Empereurs , tenoit sa Cour en Flandre. L'accident de sa mere luy avoit acquis la Couronne avant le tems. Cependant comme il n'étoit pas encore en sa dix-septième année , qu'il n'avoit point été nourri en Espagne ,
d'où

D U M E X I Q U E. 9

dont il ne connoissoit pas encore les interêts ni les maximes, & que ses premieres inclinations étoient préoccupées en faveur des Ministres Flamans: toutes ces circonstances donnoient lieu à de tristes reflexions, qui faisoient apprehender sa venue à ceux mêmes qui la jugeoient necessaire au bien de l'Etat.

L'Infant Dom Ferdinand frere de Charles, & moins âgé que luy, marquoit en cette grande jeunesse un esprit meur & sage; mais il témoignoit du chagrin de ce que le Roi Ferdinand son ayeul ne l'avoit pas nommé sur son dernier testament pour gouverner ses Roïaumes, quoy qu'il luy eust donné autrefois cet emploi, par la disposition qu'il fit à Burgos. Ainsi bien qu'il s'efforçât de se contenir dans les termes de son devoir, néanmoins par les reflexions qu'il faisoit, & qu'il entendoit faire à ceux qui approchoient de sa personne, il sçavoit fort bien remarquer, que s'il n'eût jamais été choisi pour une pareille charge, cela pouvoit s'attribuer au defaut de son âge; mais que de s'en voir exclus après l'avoir possédée, c'étoit une défiance qui offensoit directement sa personne & sa dignité. En sorte qu'il ne pouvoit cacher le peu de satisfaction qu'il avoit du gouvernement établi: ce qui étoit tres-dangereux dans la conjoncture des affaires, parce que tous les esprits étant en mouvement, ce Prince aimé du peuple, tant par l'honnêteté de ses manieres, qu'à cause qu'il étoit né en Castille & qu'il y avoit été élevé, pouvoit se flatter d'en être suivi; & si les factions que l'on apprehendoit avoient une fois éclaté, un mouvement si naturel auroit pû en causer beaucoup d'autres tres-violens.

Ces embarras furent augmentez par un autre qui n'étoit pas moins chagrinant pour le Cardinal Ximenez. C'est que le Doyen de Louvain Adrien Florent, qui depuis fut Pape sixième de ce nom, avoit été envoyé de Flandres, pour tenir en apparence le rang & la qualité d'Ambassadeur auprès du Roi Ferdinand; mais ce Roi étant mort, il fit paroître les pouvoirs qu'il avoit de prendre possession de ses Roïaumes au nom du Prince Charles, & de gouverner en son absence: ce qui fit naître une contestation débattue de part & d'autre avec beaucoup de chaleur; sçavoir si ces pouvoirs avoient plus de vertu & d'autorité, que ceux dont le Cardinal étoit revêtu. Sur quoy les Politiques de ce temps là exercèrent leurs speculations avec trop de liberté & peu de respect, parce que leurs raisonnemens prenoient tou-

jours quelque teinture des différentes passions qui les formoient. Ceux qui aimoient la nouveauté pretendoient que le Cardinal n'étoit qu'un Gouverneur nommé par un autre Gouverneur, puis que le Roi Ferdinand n'avoit plus que ce titre depuis la mort de la Reine Isabelle. Les raisons de l'autre parti n'avoient pas moins d'insolence, puis qu'elles alloient à donner l'exclusion à tous les deux Ministres. On soutenoit que le même défaut se rencontroit en la nomination du Doyen, parce qu'encore que le Prince Charles eût l'avantage d'être le legitime successeur du Roïaume d'Espagne, il ne pouvoit du vivant de sa mere pretendre d'autre qualité que celle de Gouverneur, de la même maniere que son ayeul en avoit usé. Ainsi ils déclaroient ces deux Princes incapables de communiquer à leurs Magistrats l'autorité souveraine, parce qu'étant inseparable de la personne du Roi, elle ne reside point en celle d'un Gouverneur.

Comme les Ministres reconnurent que ces disputes en s'échauffant donnoient de rudes atteintes à leur dignité & à leur autorité, ils concerterent ensemble pour unir leurs pouvoirs, & cette resolution étoit la plus sage qu'ils pouvoient prendre, s'ils eussent pû de la même maniere accorder leurs genies : mais la dureté du Cardinal heurtoit à tout moment la douceur d'Adrien. Le premier ne pouvoit souffrir de compagnon dans ses desseins, & l'autre soutenoit les siens avec peu de fermeté, & sans aucune connoissance des Loix & des Coûtumes de la Nation. Cette division entre les Gouverneurs en fit naître une autre entre les Sujets ; en sorte que leur obeïssance étant partagée comme l'autorité se trouvoit desunie, cette diversité de mouvemens dans l'Etat produisoit le même inconvenient que feroient deux gouvernails en un navire, qui par leur differente agitation formeroient une tempête au milieu même du calme.

On reconnut bien tôt par les effets, combien cet état étoit perilleux, lors que les mauvaises humeurs dont la Republique abondoit vinrent à s'irriter. Le Cardinal qui n'avoit pas besoin d'un grand effort de persuasion pour attirer son collegue dans ses sentimens, ordonna que les Villes du Roïaume prissent les armes, & qu'en chacune on fist un rôle de ceux qui pouvoient les porter, pour leur en apprendre le maniment, & la prati-

DU MEXIQUE.

II

que de l'obéissance qu'ils devoient à leur Chef. Pour cet effet il donna des appointemens aux Capitaines, & plusieurs exemptions aux Soldats. Les uns disoient que cet établissement ne regardoit que sa propre seureté; d'autres croyoient qu'il preparoit ces forces pour reprimer l'insolence des Grands: cependant l'expérience montra bien-tôt que ce mouvement étoit à contre-temps; parce que les Grands qui possédoient des Seigneuries hereditaires, se trouverent offensez de ce que l'on mettoit les armes entre les mains du peuple, ce qui étoit capable d'allumer un feu tres-difficile à éteindre en une si fâcheuse saison. Ils crurent alors découvrir la source d'un bruit qui avoit couru, que les Gouverneurs armez de ces forces de reserve vouloient discuter l'origine de leurs Fiefs, & le fondement des droits qu'ils exigeoient de leurs vassaux. Les peuples mêmes parurent agitez de différentes passions: quelques Villes enrôlerent des Soldats, firent des revûes, & dresserent des lieux publics pour les exercices militaires; mais en d'autres ces remèdes qu'on preparoit contre la guerre furent considerez comme des gages de la liberté, qui pouvoient donner quelque atteinte à la tranquillité publique; & en toutes également, cette nouveauté étoit d'une dangereuse consequence, parce que les Villes qui demeurerent dans leur devoir, ne laisserent pas de reconnoître les forces dont elles pouvoient appuyer leur desobéissance; & celles qui furent rebelles se trouverent en main de-quoy soutenir leur revolte, & corrompre ou forcer la fidelité des autres, en jettant le trouble dans tout le Royaume.

CHAPITRE IV.

*Etat où se trouvoient les Roïaumes éloignez de l'Espagne,
& les Isles de l'Amerique qui avoient déjà reçu
le nom d'Indes Occidentales.*

LEs autres Domaines de la Couronne d'Espagne ne souffrirent pas moins que la Castille en cette conjoncture: en sorte qu'il n'y eut, pour ainsi dire, aucune pierre qui ne fût ébranlée, & dont on ne pût craindre avec raison la ruine de tout l'édifice.

12 HISTOIRE DE LA CONQUESTE

L'Andalousie se trouvoit affligée par la guerre civile que Dom Pedro Giron fils du Comte d'Urena avoit excitée, pour s'emparer des Etats du Duc de Medina-Sidonia. Comme ce Comte en pretendoit la succession du chef de sa femme Dona Mencia de Gusman, il avoit choisi la voie des armes pour expliquer ses droits, voulant autoriser ses violences sous le nom de justice.

* Henri d'Albret.

La Navarre étoit comme partagée entre deux grandes Maisons, dont les noms se sont rendus si celebres aux dépens de leur Patrie. Ces Maisons étoient celle de Beaumont & celle de Gramont, dont les querelles s'étoient rallumées avec beaucoup d'ardeur. Ceux de Beaumont partisans d'Espagne, employoient les noms specieux de droit & de raison, pour venger leurs injures particulieres contre leurs ennemis; & ceux de Gramont, qui après la mort de Jean d'Albret & de la Reine Catherine, s'étoient déclarez pour le * Prince de Bearn son fils, s'appuyoient sur la protection de la France, dont ils menaçoient les autres. L'un & l'autre parti étoit difficile à reduire, parce qu'ils couvroient leur haine des apparences de fidelité; & le nom du Roi, dont ils faisoient tous deux un méchant usage, ne leur servoit que d'un pretexte pour exercer leur vengeance & pour nourrir la division.

En même temps l'Arragon vid naître une contestation d'une tres dangereuse consequence, sur le gouvernement de ce Roïaume, dont l'Archevêque de Saragosse Dom Alfonse d'Arragon se trouvoit chargé par le testament du feu Roi Ferdinand son pere. La souveraine Magistrature du Roïaume, qu'ils appellent *El Justicia*, étoit alors entre les mains de Dom Juan de Lanuza, qui s'opposoit avec un peu trop d'opiniâtreté aux pretentions de l'Archevêque, sous un pretexte veritable ou mandé, disant qu'il ne convenoit pas au repos de l'Etat, que l'autorité absolue demeurât entre les mains d'une personne à qui sa naissance pouvoit inspirer des desseins trop relevez. Ce principe fut le fondement de plusieurs autres disputes qui s'agitoient entre les Gentishommes, & que l'on pouvoit considerer comme des raffinemens trop subtils sur la fidelité que l'on doit aux Princes. Cependant comme ces discussions passaient de la Noblesse aux esprits grossiers du peuple, ils donnoient atteinte aux devoirs de l'obeïssance & de la sujétion.

DU MEXIQUE. 19

Le feu des troubles s'allumoit en Catalogne, & dans le Roïaume de Valence, par la brutalité naturelle des bandits, qui n'étant pas satisfaits de se voir maîtres absolus à la campagne, s'emparoiént déjà des Bourgs, & se rendoient redoutables aux Villes mêmes: ce qu'ils faisoient avec tant d'insolence & de confiance, que l'ordre de la Justice étant renversé, les Magistrats étoient obligés à se cacher, & laissoient regner par tout la cruauté. Ainsi les plus grands crimes passoient pour des actions de valeur, & acqheroient de la reputation à la malheureuse posterité des coupables.

Les premières proclamations du regne de la Reine Jeanne, & du Prince Charles, furent reçues à Naples avec beaucoup d'applaudissement. Cependant au milieu de la joie publique, on vid naître un bruit dont la source ne fut pas connue, quoy qu'il fût aisé d'en remarquer la malignité.

On insinuoit que le feu Roi Ferdinand avoit nommé pour heritier du Roïaume de Naples le Duc de Calabre, qui étoit alors prisonnier dans le Château de Xativa. Ce bruit méprisé d'abord, traîna durant quelques jours parmi le peuple, comme un simple murmure; mais enfin, s'étant revêtu de l'apparence d'un secret fort mystérieux, il s'accrut tout d'un coup, & passa en une espece de sedition déclarée, qui mit la Noblesse en alarme, & causa beaucoup de peine à tous ceux qui tenoient le parti de la raison & de la vérité.

En Sicile le peuple prit les armes contre le Vice-Roi Dom Hugue de Moncade, avec tant de fureur, qu'il obligea ce Vice-Roi d'abandonner le gouvernement de ce Roïaume entre les mains de la populace, dont les extravagances allerent bien plus loin que celles des Napolitains; parce qu'elles étoient soutenues par quelques Seigneurs, qui sous prétexte du bien public, titre ordinaire de toutes les seditions, faisoient servir la fureur du peuple d'instrument à leur vengeance, dans la pensée de s'élever par là au plus haut degré, d'où l'ambition précipite souvent ceux qu'elle possède.

L'éloignement des Indes ne fut point capable de les garantir de la malignité de cette influence generale, qui dominoit alors sur toutes les parties de cette Monarchie. Tout ce qui avoit été conquis en ce nouveau monde se reduisoit aux Isles de Saint Domingue, de Cuba, de Saint Jean de Port-ric, & de

14 HISTOIRE DE LA CONQUESTE

la Jamaïque, outre une petite partie de la Terre ferme qui avoit été peuplée dans la Province de Darien, & à l'entrée du Golfe d'Uraba. C'est dans ces bornes qu'étoit renfermé tout ce qui se comprenoit sous le nom d'Indes Occidentales, qui leur fut imposé par les premiers Conquerans, seulement à cause que l'éloignement & la richesse de ce pais leur paroissoit avoir beaucoup de rapport avec les Indes d'Orient, qui ont tiré leur nom du fleuve Indus. Le reste de cet Empire d'Occident ne consistoit pas tant en des realitez, qu'en de hautes esperances fondées sur les diverses découvertes faites par quelques Capitaines Espagnols, avec des succez differens, & plus de peril que de profit. Cependant en ce peu de pais possédé par les Espagnols, la valeur des premiers Conquerans ne subsistoit plus même dans la memoire; & l'avarice possédoit tellement l'esprit & le cœur de leurs successeurs, qu'ils ne songeoient qu'à s'enrichir, après avoir renoncé au soin de leur conscience, & à celui de leur reputation, sans lesquels l'homme demeurant abandonné à la brutalité de sa concupiscence naturelle, devient plus farouche & plus cruel que les bêtes qui luy font la guerre. Ainsi on ne rapportoit de ce nouveau monde, que des larmes & des plaintes sur les maux que l'on y enduroit. L'interêt des particuliers avoit pris la place de celui du public, & du zele que l'on doit avoir pour la Religion: & ce desordre achevoit de détruire les pauvres Indiens, accablez sous le poids de l'or qui leur coûtoit tant de fatigues, pour satisfaire une passion dont ils n'étoient pas possédez; étant obligez à chercher à travers mille perils un métal qu'ils méprisoient, & à maudire l'ingrate fertilité de leur patrie, qui leur attiroit une si cruelle servitude.

Le Roi Dom Ferdinand informé de ces déreglemens, s'étoit appliqué à y apporter du remede, & les soins regardoient particulièrement les Indiens, qu'il desiroit proteger & attirer à la Foi: ce qui a été toujours la premiere vûë de nos Rois. Pour cet effet il donna plusieurs ordres, & publia des Loix; mais tous les moyens dont il se servoit perdoient leur force en s'éloignant, de la même maniere qu'une flèche tombe au pied du but lors qu'il est hors de la portée du bras qui la décoche. Mais encore que la mort du Roi eût empêché de recueillir le fruit de ses bonnes intentions, le Cardinal Ximenez demeura con-

flamment dans la resolution de suivre les desseins de son Maître, afin de réduire une fois cet Etat dans les termes de la raison & de l'équité. Pour cet effet il se servit de quatre Religieux de l'Ordre de saint Jérôme, sages & vertueux, qu'il envoya dans l'Amerique avec le titre de Visiteurs, accompagnez d'un Ministre de son choix, revêtu de la qualité de Juge de la residence: en sorte que ces deux Jurisdicions bien unies entr'elles, avoient une autorité redoublée qui s'étendoit sur tout. Mais à peine furent ils arrivez aux Indes, qu'ils s'apperçurent que la difference qu'il y a entre la pratique & la speculation, desarmoit toute la rigueur de leurs instructions: & ils ne firent presque autre chose que reconnoître de plus près les maux de cette forme de gouvernement, qui s'empirerent par le peu de vertu du remede que l'on y appliquoit.

CHAPITRE V.

Les malheurs de l'Espagne cessent à la vûe du Roi Charles V. Premiere expedition pour la conquête de la Nouvelle Espagne.

LEs affaires de la Monarchie Espagnole étoient en cet état lors que Charles V. en prit la possession actuelle, par l'entree qu'il fit en Espagne au mois de Septembre de l'année 1516. Sa venue fit cesser d'abord tous les mouvemens, & le calme revint insensiblement, comme si l'orage eût été dissipé par la presence du Prince: soit par une secrette vertu que Dieu accorde aux têtes couronnées; soit que les soins de la Providence concourent également à soutenir la majesté des Rois, & le devoir de leurs Sujets. La Castille fut la premiere à ressentir les effets de ce bonheur, qui se communiqua bien-tôt à tous les autres Roiaumes, & passa aux Etats du dehors de l'Espagne, comme la chaleur naturelle se répand du cœur en toutes les parties du corps, au grand soulagement des membres. Ces influences pacifiques penetrerent bien-tôt jusques dans l'Amerique, où le seul nom du Roi fit autant d'effet, que sa presence en avoit fait ailleurs. On ne s'y proposa plus que des conquêtes: les Sol-

46
dats sentirent renaître leur vigueur & leur courage; & on comença de travailler aux deslins, qui ouvrirent le chemin à la conquête de la Nouvelle Espagne, dont le Ciel destinoit l'Empire à nôtre auguste Monarque dans ces commencemens de son regne.

Le Capitaine Diego Velasquez gouvernoit alors l'Isle de Cuba. Il y étoit passé en qualité de Lieutenant sous Dom Diego Colom second Amiral des Indes, & il y avoit eu tant de bonheur, que l'on regardoit la conquête de cette Isle comme l'ouvrage de sa valeur, & les Colonies qui s'y étoient établies comme l'effet de ses soins. Cette Isle étant la plus Occidentale de toutes celles qui avoient été découvertes, & la plus proche du Continent de l'Amérique, les terres de ce Continent y étoient mieux connues; néanmoins on y doutoit encore si elles étoient ou Isles ou Terre-ferme: mais on parloit de leurs richesses avec autant de certitude, que si on en avoit été assuré par le témoignage des yeux; soit que cette assurance fût fondée sur ce que l'expérience en avoit découvert dans les conquêtes qui s'étoient faites; soit à cause du peu de chemin que les prosperitez dont on se flatte ont à faire, pour passer de l'imagination à la persuasion.

La connoissance & la reputation de ce pais s'accrurent beaucoup en ce temps-là, par le rapport des Soldats qui avoient accompagné François Fernandez de Cordouë à la découverte d'Iucatan, qui est une Peninsule qui touche aux frontieres de la Nouvelle Espagne: car encore que cette expedition n'eût pas été fort heureuse, & que l'on n'eût pas achevé la conquête de ce pais, à cause de la mort de ce Capitaine, & de plusieurs de ses Soldats tuez en combattant genereusement contre les Indiens; on en tira néanmoins l'avantage d'avoir une connoissance plus sûre & plus nette de cette contrée; outre que les Soldats, quoyque blesez pour la plus grande partie, ne montroient point un courage abattu: au contraire, à travers les exagerations de ce qu'ils avoient souffert en cette entreprise, on remarquoit en eux une ardeur pour y retourner, qui animoit encore tous les autres Espagnols; quoy qu'à la verité les discours & l'exemple de ces Soldats fissent moins cet effet, que les bijoux qu'ils avoient apportez de leur découverte. Ces bijoux étoient d'un or fort bas, & il y en avoit peu; mais les applaudissemens

plaudissemens qu'ils reçurent en augmentoient infiniment le titre ; chacun se promettant alors de grandes richesses de cette conquête : & ces ouvrages de l'imagination s'élevoient d'autant plus haut, qu'ils étoient fondez sur le rapport des yeux.

Quelques Ecrivains ne demeurent point d'accord, que le premier or que l'on ait vû de la Terre-ferme soit venu d'Iucatan. Ils se fondent sur deux raisons ; la premiere, que cette Province ne produit point d'or : la seconde est, la facilité que l'on trouve à contredire une personne qui ne se défend pas. Pour moi j'ai suivi des Relations qui rapportoient de bonne-foi ce que leurs Auteurs ont vû, sans m'amuser à discuter, comme si c'étoit un fait de grande importance, si cet or venoit d'Iucatan ou de quelque autre Province ; sçachant qu'il y a bien de la difference entre produire de l'or, & en avoir chez soy. J'ajoute que la circonstance qui marque que les Indiens de ce pais-là n'avoient de l'or que dans leurs Temples, selon ces mêmes Relations, est une preuve qu'il leur étoit rare & precieux, puis qu'ils l'employoient seulement au culte de leurs Dieux, comme le plus riche temoignage qu'ils pussent donner de leur veneration.

Diego Velasquez voyant tous les esprits prévenus de l'imagination des grands avantages que la conquête d'Iucatan promettoit à ceux qui la poufferoient à bout, il forma le dessein de s'élever jusqu'à la qualité de Gouverneur en chef : car encore que la dépendance où il étoit sous l'Amiral Dom Diego Colom, ne roulât plus que sur un simple titre, dont cet Amiral ne faisoit aucun usage, néanmoins Velasquez s'en trouvoit encore incommodé ; parce qu'un rang subalterne ne soutenoit pas assez à son avis les hautes esperances qu'il avoit conçûes, & rendoit son bonheur imparfait. Dans cette vûë il resolut de poursuivre la conquête de la Province d'Iucatan ; & l'ardeur avec laquelle les Soldats accouroient de tous côtez pour s'enrôller, ayant encore élevé ses esperances, il fit publier qu'il vouloit entreprendre cette expedition. Il mit bien-tôt sur pied les troupes necessaires pour cette entreprise ; & il les fit embarquer en trois petits vaisseaux & un brigantin bien équipé, & bien pourvûs de vivres & de munitions.

Velasquez nomma pour General Jean Grijalva, qui étoit son parent ; & pour Capitaines Pierre d'Alvarado, François Mon-

texto, & Alphonse d'Avila, Cavaliers dont la qualité étoit connue, & qui étoient encore plus estimez dans ces Isles, par leur procedé civil & obligeant, qui est le principal caractere de la Noblesse, quoyque tous les Nobles ne luy conservent pas ce rang qui luy est dû. Cependant, quoyqu'on eût assemblé sans peine jusqu'à deux cens cinquante Soldats en comptant les Matelots & les Pilotes, & que tous les retardemens parussent insupportables à des gens qui fondoient sur ce voyage toute l'esperance de leur fortune, ils ne pûrent se mettre en mer que le huitième jour d'Avril de l'année 1518.

1518.

Leur dessein étoit de tenir la même route que celle qui avoit été suivie à l'autre voyage; mais étant emportez par les courants, ils déchûrent de quelques degrez, & allerent aborder à l'Isle de Cozumel, qui fut leur premiere découverte. Les Espagnols firent quelques provisions, sans aucune opposition de la part des Indiens; après quoy ils se rembarquerent: & ayant regagné l'avantage qu'ils avoient perdu, ils se trouverent en peu de jours à la vûe d'Iucatan. Ainsi après avoir doublé la pointe de Cotoché, qui est la partie de cette Province la plus avancée vers le Levant, ils tournerent vers le Ponant, & cinglerent au long de cette côte qu'ils laissoient à main gauche, jusqu'à la rade de Potonchan, ou Champoton. Comme c'étoit le lieu où François Hernandez de Cordouë avoit été défait, le desir de venger sa mort, plus que celui de prendre des vivres, obligea les Espagnols à mettre pied à terre. Ils battirent les Indiens: & ce combat ayant repandu la terreur de leurs armes par toute la Province, ils se rembarquerent, fort résolus de pousser plus avant cette découverte.

Ils reprirent donc la route du Ponant, sans s'éloigner de la terre qu'autant qu'il étoit nécessaire pour éviter le peril d'un naufrage. Cette côte leur paroissoit tres belle, & d'une grande étendue. Ils y découvroient de tems en tems des édifices bâtis de pierre: cette maniere de bâtir extraordinaire dans les Indes, leur caufoit de la surprise; en sorte que l'empressement qu'il y avoit à qui en découvreroit le premier, pour les montrer aux autres, joint à l'admiration, faisoit paroître ces bâtimens comme de grandes Villes, où ils croyoient voir des tours, & tous les autres ornemens que leur imagination fabriquoit, & ils les faisoient remarquer à leurs compagnons. Sur quoy on peut dire:

que les objets , qui suivant la regle ordinaire diminuent par l'éloignement, en étoient augmentez en cette rencontre. Quelqu'un des Soldats ayant dit alors , qu'il trouvoit ce país fort semblable à l'Espagne , cette idée plut si fort à tous ceux qui l'écoutoient , & demeura si bien imprimée dans leur esprit , que l'on ne trouve point d'autre raison de ce nom de *Nouvelle Espagne* , qui est demeuré à ce Roïaume-là. Il le doit ainsi à un discours échapé au hazard , & relevé temerairement ; sans que l'on puisse concevoir quelle force ou quel agrément a pû luy donner le pouvoir de faire une telle impression sur la memoire des hommes.

C H A P I T R E V I.

Jean de Grijalva entre dans la riviere de Tabasco : Ce qui luy arriva en ce lieu.

N Os vaisseaux suivirent la côte jusqu'à l'endroit où la riviere de Tabasco descend dans la mer par deux embouchures. C'est une des rivières navigables qui entre dans le Golfe de Mexique ; & depuis cette découverte , elle a pris le nom de Grijalva , pour laisser le sien à la Province qu'elle arrose , & qui est une des premières de la Nouvelle Espagne , entre celles d'Iucatan & de Guazacoalco. Ce país paroïssoit couvert d'arbres tres-hauts , & si peuplé au long des deux bras du fleuve , que Jean Grijalva resolut , avec l'approbation generale de tous ses gens , d'entrer dans cette riviere pour reconnoître le país , où il esperoit faire quelque progres considerable. On jetta la sonde , & l'on trouva qu'il n'y avoit de fond que pour porter les deux plus petits bâtimens. Ainsi le General y fit embarquer tout ce qu'il avoit de gens de guerre , laissant à l'ancre les deux autres vaisseaux , avec une partie des Matelots. Les Soldats commençoient avec beaucoup de peine , à surmonter la force du courant de l'eau , lors qu'ils apperçurent un nombre considerable de canots pleins d'Indiens armez , outre ceux qui étoient à terre en diverses troupes , qui par leur mouvement sembloient dénoncer la guerre , & vouloir défendre

l'entrée de la riviere, par des cris & par ces postures que la crainte fait faire à ceux qui souhaiteroient éloigner le peril à force de menaces. Mais les nôtres, dont le courage se proposoit des entreprises bien plus difficiles, s'avancerent en bon ordre jusqu'à la portée du trait. Le General défendit de tirer, ni de faire aucun mouvement qui ne fût pacifique. L'étonnement des Indiens sembloit leur avoir ordonné la même chose: ils admiroient la fabrique des vaisseaux, les habits, & les visages des Espagnols, si differens des leurs; & la surprise que cette vûë leur causoit les rendoit immobiles, comme si l'attention de leurs yeux eût suspendu la fonction de tous leurs autres membres. Grijalva prit adroitement ce temps pour mettre pied à terre, suivi de la plus grande partie de ses gens: ce qu'il fit avec beaucoup de diligence, & sans aucun danger. Il forma d'abord un bataillon, & donna ordre que l'on fît comprendre aux Indiens qu'il venoit sans aucun dessein de leur faire du mal. Ce soin fût commis à deux jeunes Indiens qui avoient été pris en la premiere expedition, & qui avoient reçu au Baptême les noms de Julien & de Melchior. Ils entendoient la langue des peuples de Tabasco, qui approchoit de celle qui leur étoit naturelle; & ils avoient appris la nôtre, en forte qu'ils se faisoient entendre avec quelque difficulté: mais dans un lieu où sans cela on auroit été réduit à s'expliquer par signes, cette maniere de s'énoncer tenoit lieu d'une grande éloquence.

Leur envoi rassûra les Indiens, & environ trente d'entre eux prirent la hardiesse de s'avancer avec quelque précaution; car ils vinrent en quatre canots, faits chacun du tronc d'un seul arbre, creusé de maniere qu'il y en avoit qui pouvoient contenir quinze ou vingt hommes, telle est la grosseur de ces arbres, & la fertilité de la terre qui les produit. On se salua de part & d'autre; & Grijalva après les avoir apprivoisez par quelques presens, leur fit un petit discours, dans lequel il leur fit entendre, par le moyen d'un Truchement, *que luy & tous les Soldats qu'ils voyoient étoient Sujets d'un Monarque tres puissant, qui commandoit à tous ces pais d'où ils voyoient naître le Soleil: qu'il venoit leur offrir de la part de ce Prince, la paix & toute sorte de bonheur, s'ils prenoient la resolution de se soumettre à son obeissance.* Ce discours fut écouté des Indiens avec une attention

mêlée de quelques marques de chagrin ; mais un de ces barbares ayant imposé silence à tous les autres, répondit avec beaucoup de discrétion & de fermeté : *que cette paix qu'on leur offroit accompagnée de propositions d'hommage & de sujétion, ne luy paroïssoit pas d'une bonne espece ; & qu'il ne pouvoit s'empêcher d'être surpris, d'entendre qu'on leur parlât de reconnoître un nouveau Seigneur, sans sçavoir s'ils étoient contens de celui qu'ils avoient : que pour ce qui regardoit la paix ou la guerre, puis qu'il ne s'agissoit maintenant que de ces deux points, ils en parleroient avec leurs anciens ; & qu'ils rapporteroient la réponse.*

Ils se retirèrent après cette conclusion, dont les Espagnols demeurèrent surpris : mais un moment après ils passèrent à d'autres reflexions. Quelque plaisir qu'ils eussent d'avoir rencontré des Indiens qui pouvoient raisonner & discourir, ils comprenoient bien que ces peuples en feroient plus difficiles à vaincre ; & que s'ils sçavoient bien parler, ils sçauroient encore mieux combattre : au moins avoient-ils à craindre plus de valeur de ces esprits plus éclairés, puis qu'il est constant que la tête agit encore davantage à la guerre, que les mains. Mais ces considérations, que les Capitaines & les Soldats faisoient chacun à sa manière, n'étoient proposées que comme des reflexions d'une prudence dont le cœur ne se sentoît pas. Ils sçurent bien-tôt à quoy ils devoient s'en tenir : les mêmes Indiens revinrent avec toutes les marques de gens qui demandent la paix. Ils dirent que leurs Caciques la recevoient, sans néanmoins y être poussés par la crainte de la guerre, ni par celle d'être vaincus avec la même facilité que ceux d'Iucatan, dont ils avoient appris la défaite : mais parce que les nôtres ayant remis à leur choix la paix & la guerre, ils se croyoient obligés de prendre le meilleur. Ils apportèrent un regale de quantité de fruits & d'autres vivres du païs, pour gages de l'amitié qu'ils venoient lier : & quelque temps après, leur principal Cacique parut, accompagné de peu de gens sans armes, pour montrer la confiance qu'il avoit sur la bonne-foi de ses hôtes, & sur celle dont il leur donnoit des marques sinceres. Grijalva le reçut avec des témoignages de joie & de civilité, auxquelles l'Indien répondit par des soumissions à sa manière, qui ne laissoient pas de conserver quelque gravité véritable ou affectée. Après les premiers complimens, il fit approcher ses domestiques char-

21 HISTOIRE DE LA CONQUESTE

gez d'un autre present, qui consistoit en plusieurs pieces dont le prix n'égalait pas le travail. Il y avoit des garnitures de plumes de diverses couleurs, des robes de coton extrêmement fin, & quelques figures d'animaux dont ils se paroient, couvertes d'un or foible & léger. Ces figures étoient de bois, & ils appliquoient l'or en petites lames. Le Cacique, sans attendre le remerciement de Grijalva, luy fit comprendre par le moyen des Truchemens, *que son but étoit la paix, & celui de se regaler de donner congé à leurs hôtes, afin que cette paix pût subsister.* Le General répondit, *qu'il estimoit fort ses presens & sa liberalité, & que les Espagnols avoient résolu de passer plus avant, sans s'arrêter en ce lieu là, ni luy donner aucun sujet de plainte.* Grijalva en avoit déjà formé le dessein, tant par l'inclination qu'il sentoit de répondre de bonne grace à la sincérité & aux honnêtés de ces peuples, que pour le besoin qu'il avoit de laisser derrière soy une retraite & des amis, dans les accidens qui pouvoient arriver. Il prit ainsi congé du Cacique, & retourna à ses vaisseaux après avoir fait des presens de quelques bagatelles qu'on fait en Espagne; & qui étant de peu de valeur, ne laissoient pas d'avoir auprès des Indiens la grace & le prix de la nouveauté: ce qui surprendroit moins les Espagnols maintenant, que ces peuples sont accoutumés d'acheter au prix des diamans, le verre qu'on leur apporte des pays étrangers.

Antoine de Herrera & les Auteurs qui le suivent, ou qui ont écrit après luy, ont dit que ce Cacique presenta au General des armes complettes d'or fin, dont il l'arma luy-même avec tant d'adresse, qu'elles paroissent faites exprés pour luy: & cette particularité est trop remarquable pour avoir été oubliée par les Auteurs plus anciens que Herrera. Il pouvoit l'avoir prise de François Lopez de Gomara, qu'il refute néanmoins en d'autres circonstances. Cependant Bernard Diaz del Castillo, qui se trouva present à cette entrevûe, & Gonzale Fernandez d'Oviedo qui écrivoit en ce temps là dans l'Isle de Saint Domingue, ne parlent point de ces armes, quoy qu'ils ayent décrit en détail tout ce qui s'apporta de Tabasco. Je laisse à la discretion du Lecteur, de juger de la foi que l'on doit avoir pour ces Auteurs, croyant qu'il m'est permis de rapporter ce fait, sans condamner ceux qui peuvent en douter.

CHAPITRE VII.

Grijalva continuë sa navigation, & entre dans une riviere qu'il nomme Rio de Banderas, où il apprend les premieres nouvelles de Motezuma Empereur de Mexique.

Grijalva & ses compagnons poursuivirent leur voyage toujours sur la même route ; & ils virent en plusieurs endroits des païs bien peuplez, sans qu'il leur arrivât rien de considerable, jusqu'à une riviere qu'ils nommerent *de Banderas*, ou des Bannieres, à cause que sur ses bords, & par toute la côte, ils virent plusieurs Indiens qui avoient une espece de banderolle blanche attachée au bout de leurs demi-piques. La maniere dont ils les agitoient, accompagnée de signes, de cris, & d'autres actions que les Espagnols pouvoient distinguer, faisoit comprendre qu'ils étoient là comme amis ; & tout cela sembloit inviter nos gens à descendre, plutôt qu'à se retirer.

Le General ordonna donc à François de Montexo de s'avancer avec quelques Soldats en deux chaloupes, pour reconnoître l'embouchure de la riviere, & le dessein des Indiens. Ce Capitaine ayant trouvé un endroit où la descente étoit aisée, & voyant d'ailleurs que le procedé des Indiens ne donnoit lieu à aucun soupçon, fit avertir le General qu'il pouvoit s'approcher en toute sûreté. Tous les Soldats mirent pied à terre, & furent reçûs des Indiens avec des cris de joie qui marquoient leur admiration. Sur quoy trois d'entre-eux se détacherent de la troupe : leurs ornemens faisoient assez connoître qu'ils étoient des plus considerables. Ils s'avancerent ; & après s'être arrêtez autant de tems qu'il en falloit pour remarquer qui étoit le Commandant, par les marques de respect que les autres luy rendoient, ils allerent droit à Grijalva, qu'ils saluerent fort civilement. Il les reçut de la même maniere : mais comme nos Truchemens n'entendoient point la langue de ces Peuples, ces complimens se reduisirent à des signes de joie de part & d'autre,

& à quelques paroles qui ne faisoient que du bruit, sans qu'on en pût comprendre la signification. Cependant les Indiens presenterent aux nôtres une maniere de festin de plusieurs sortes de viandes, qu'ils avoient préparé sur des nattes de palmes, à l'ombre de quelques arbres. L'appareil de ce repas, quoyque rustique & mal ordonné, ne déplut point aux Soldats affamez : & après ce rafraîchissement, les trois Indiens manderent à leurs gens d'apporter quelques lingots d'or qu'ils avoient caché jusqu'à ce moment. La maniere dont ils les montroient sans les laisser aller, faisoit comprendre que leur dessein n'étoit pas d'en faire un present, mais d'en acheter les marchandises qui étoient sur les vaisseaux, dont ils avoient eu des nouvelles. On étala aussitôt plusieurs ouvrages de verre, des peignes, des couteaux, & d'autres instrumens de fer & de l'etain, qui pouvoient passer en ce pais-là pour des bijoux de grand prix ; puis que l'ardeur que les Indiens montroient de les avoir, les faisoit monter effectivement bien au-delà de leur juste valeur. On troqua donc ces bagatelles contre différentes parties d'un or, qui véritablement étoit d'un titre fort bas, mais en si grande abondance, qu'en six jours que les Espagnols s'arrêterent en ce lieu-là, le commerce auquel nos gens donnoient le nom de rachat, monta à la valeur de quinze mille marcs d'or.

Je n'ai pû sçavoir la raison qui a fait nommer rachat cette sorte de trafic, ni pourquoy on appelle racheté, cet or qui à parler proprement, passe dans une plus grande servitude ; étant certain qu'il est, pour ainsi dire, plus libre aux lieux où il est le moins estimé. Néanmoins, comme j'ai trouvé ce terme en usage en toutes nos Histoires, & même avant elles dans les Relations des Indes Orientales, j'ai crû que je pouvois m'en servir ; puis que lors qu'il s'agit d'expliquer les choses par les paroles, on ne doit pas avoir tant d'égard à la raison, qu'à l'usage, qui suivant le sentiment d'Horace, est le maître & le souverain legitime des langues, & qui donne & ôte comme il luy plaît, ce rapport qui se forme dans l'oreille, entre les mots & les choses dont ils sont les signes.

Grijalva voyant donc que les rachats avoient cessé, & que ses vaisseaux étoient en danger, à cause que cet ancrage étoit traversé du vent de Nord, il prit congé de ces Indiens, qu'il laissa tres-satisfaits, & resolut de poursuivre sa découverte.

Avant

Avant que de partir, il apprit à force de questions & de signes, que ces trois Indiens qui commandoient aux autres étoient sujets d'un Monarque qu'ils appelloient Motezuma : que l'Empire de ce Prince s'étendoit sur plusieurs Provinces tres-riches en or, & en toute sorte de commoditez : qu'ils étoient venus par son ordre en cet équipage pacifique, pour reconnoître le dessein des Espagnols, dont il sembloit que les approches donnoient du chagrin. D'autres Auteurs ajoûtent plusieurs choses à cette relation ; mais il n'est pas vrai-semblable que ces connoissances pûssent aller plus loin qu'on l'a dit : & c'étoit même en apprendre beaucoup dans une conversation où les mains seules s'expliquoient aux yeux, faisant en cette occasion l'office de la langue & des oreilles.

Ils suivirent leur navigation sans perdre la terre de vûë : & voyant deux ou trois petites Isles au dessous du vent, ils descendirent en celle qui depuis ce tems-là fut appelée l'Isle des Sacrifices, parce qu'un parti d'Espagnols s'étant avancé pour reconnoître quelques édifices, qui paroissoient bien au-dessus de plusieurs autres, ils y rencontrèrent des Idoles de différentes figures, & toutes horribles. Elles étoient posées sur des Autels, où l'on montoit par des degrez, proche desquels il y avoit six ou sept corps humains immolez depuis peu, & mis en quartiers après leur avoir arraché les entrailles. Ce terrible spectacle surprit nos gens, & leur inspira de l'horreur ; leur esprit se trouvant partagé entre la compassion & la colere, qui les pouffoit à venger de telles abominations.

Ils ne s'arrêtèrent pas long-tems en cette Isle, parce qu'il y avoit peu de commerce à faire avec ses habitans, que la crainte avoit écartez. Ainsi ils passerent à une autre qui n'étoit pas éloignée de la Terre-ferme, & dans une situation qui formoit entre elle & le Continent une rade fort étendue & fort sûre pour mettre les vaisseaux à l'abri des vents. Ils l'appellerent l'Isle de Saint Jean, tant en considération du jour auquel ils l'avoient abordée, qui étoit celui de Saint Jean-Baptiste, qu'en l'honneur de leur General qui portoit le même nom ; mêlant ainsi la devotion avec un peu de flaterie. Un Indien donna occasion au surnom qui luy fut ajoûté, parce qu'en montrant de la main la Terre-ferme, dont il sembloit vouloir apprendre le nom, il repeta plusieurs fois ce mot, *Culua*. En sorte que pour distin-

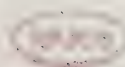
guer cette Isle de la Ville de Saint Jean de Port-ric, ils la nommerent Saint Jean d'Ulua. Elle est petite & presque toute de sable; & son terrain est si peu élevé au dessus de l'eau, qu'il en est quelquefois couvert. Cependant, malgré ces incommoditez, elle a eu l'avantage de former le port le plus fréquenté & le plus celebre de toute la Nouvelle Espagne, du côté qui regarde la mer du Nord. Ils demeurèrent quelques jours en cet endroit, parce que les Indiens de la Terre-ferme accouroient de tous côtez avec de l'or, dont ils croyoient tromper nos gens en le troquant contre du verre.

Grijalva considerant alors que son instruction étoit limitée au seul pouvoir de découvrir & de trafiquer, sans faire aucun établissement, ce qui luy étoit défendu expressément; se résolut de donner avis à Diego Velasquez des grandes découvertes qu'il avoit faites, afin qu'il luy envoyât de nouveaux ordres pour fonder une Colonie, si c'étoit son dessein, & pour en tirer des secours d'hommes & de munitions. Il dépêcha pour ce sujet le Capitaine Pierre d'Alvarado sur l'un des quatre navires, qu'il chargea de tout l'or, & des autres curiositez qu'ils avoient trafiquées avec les Indiens. Grijalva vouloit donner du credit à sa découverte par la montre de ces richesses, croyant qu'elles feroient goûter la proposition d'un établissement, pour lequel il avoient beaucoup d'inclination; quoyque François Lopez de Gomara nous veuille persuader le contraire, & prenne ce sujet pour accuser ce General de bassesse d'esprit & de peu de courage.

CHAPITRE VIII.

Grijalva continuë à découvrir jusqu'à la Province de Panuco. Ses aventures dans la riviere nommée Rio de Canoas. Et la resolution qu'il prit de retourner à l'Isle de Cuba.

AU même-tems qu'Alvarado partit pour Cuba, les vaisseaux qui restoit quitterent l'Isle de Saint Jean d'Ulua, pour continuer leur voyage, en cinglant toujours à la vûe de la



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY



Riviere de Panuco autrement Rio de Canoas

terre. Ils suivirent la côte, qui retournoit vers le Nord. Ils avoient alors en vûë les deux montagnes de *Tuspa* & de *Tusta*, qui s'étendent fort loin entre la mer & la Province de *Tlascala*; après quoy ils entrèrent dans la riviere de *Panuco*, qui est la dernière Province de la Nouvelle Espagne du côté qui regarde le Golfe de Mexique. Enfin les vaisseaux allerent mouïller à l'entrée de cette riviere appelée *Rio de Canoas*, ou des Canots, parce qu'au moment qu'ils s'occupoient à la reconnoître, ils furent attaquez par seize canots remplis d'Indiens armez, qui à la faveur du courant de la riviere, vinrent insulter le navire qu'Alfonse d'Avila commandoit. L'attaque commença par une grêle de fleches; & puis ayant coupé un des cables du navire, ils l'aborderent avec une resolution, qui toute barbare qu'elle étoit, auroit pû passer pour une action d'extrême vigueur, si elle avoit été favorisée de la fortune. Mais les autres vaisseaux étant venus au secours, les Soldats sauterent dans les chaloupes, & chargerent les Indiens si brusquement, qu'ils renverserent quelques canots, & tuerent plusieurs hommes, sans qu'on pût presque distinguer le moment de l'attaque de celui de la victoire: en sorte qu'il ne resta des ennemis, que ceux qui eurent assez de prudence pour connoître le peril, & assez de diligence pour l'éviter par la fuite.

On ne jugea point à propos de suivre cette victoire, à cause du peu d'avantage qu'il y avoit à esperer. Ce fut ce qui obligea à lever les ancres, & à suivre la côte jusqu'à un Cap ou pointe de terre qui se pouffoit fort avant dans la mer. Il sembloit que cet obstacle la mît en fureur, & qu'elle voulût éprouver sa force contre la fermeté des rochers. Malgré tout ce que les Pilotes mirent en usage pour doubler ce Cap, les vaisseaux furent toujours repouffez par le reflux des vagues, non sans un extrême peril d'en être renversez, ou d'aller se briser contre la côte. Cet accident obligea les Pilotes à faire des protestations, qui furent autorisées par un applaudissement general. Cette longue navigation, avoit répandu dans tous les esprits un chagrin qui les rendoit plus attentifs à la consideration du danger. Le General qui n'avoit pas moins de prudence que de courage, assembla tous ses Capitaines & les Pilotes, pour consulter sur le parti qu'on devoit prendre en cette rencontre. On pesa dans ce Conseil les difficultez qu'il y avoit d'aller plus

avant, & l'incertitude du retour. On voyoit qu'un des navires étoit en mauvais état, & qu'il avoit besoin d'être radoubé : que les vivres commençoient à se corrompre ; & que les Soldats étoient rebutez par tant de fatigues. D'ailleurs, le dessein d'un établissement étoit combattu par les ordres de Diego Velasquez ; outre qu'il y avoit peu d'apparence de l'entreprendre sans secours. Ainsi il fut conclu tout d'une voix, de retourner à Cuba, afin de prendre les mesures justes & nécessaires pour achever cette entreprise, qui avoit déjà manqué par deux fois. Les navires reprirent la même route qu'ils avoient déjà faite ; & on reconnut en passant d'autres endroits de la côte, sans s'y arrêter beaucoup, mais avec assez de profit sur le commerce. Enfin ils arriverent au port de Saint Jacques de Cuba le quinzième du mois de Novembre 1518.

Alvarado y étoit arrivé quelques jours avant eux, & il fut parfaitement bien reçu du Gouverneur Velasquez. Il publia avec une extrême joie la découverte de ces grands & riches Païs, dont les quinze mille marcs d'or étoient une preuve éclatante, sans qu'il fût besoin d'appuyer la relation d'Alvarado par des exagérations.

Le Gouverneur regardoit ces richesses avec un plaisir qui luy faisoit quelquefois douter du rapport de ses yeux. Il fit répéter plusieurs fois à Alvarado les circonstances de cette découverte, qui avoient toujours pour luy la grace de la nouveauté. Mais son plaisir fut bien-tôt mêlé de quelque chagrin contre Grijalva, sur ce qu'il n'avoit point fait d'établissement en un Païs où il avoit été si bien reçu. Alvarado tâchoit de l'excuser ; mais comme il avoit été un de ceux qui proposèrent de s'établir à la riviere des Bannieres, ses raisons se sentoient de la foiblesse ordinaire à ceux qui veulent soutenir quelque chose contre leur inclination. Velasquez accusoit Grijalva de lâcheté, & se repentoit de l'avoir choisi pour General en cette expedition. Il se proposoit d'en commettre le soin à quelque homme plus ferme & plus vigoureux, sans faire de reflexion sur le dégoût que ce choix pouvoit donner à un parent à qui il devoit le bonheur qui élevoit si haut ses esperances. Mais le premier effort de la fortune dans l'esprit des ambitieux, est d'attaquer la raison, & d'y effacer la reconnoissance des services qu'on a reçus. Velasquez n'avoit plus d'autres pensées que celles

d'arriver bien-tôt, & à quelque prix que ce fût, à toute la félicité qu'il se promettoit de cette découverte. Son imagination ne formoit plus que de grands desseins ; & ses espérances alloient à un point où il n'avoit osé porter ses desirs.

Il ne perdit pas un moment à chercher les moyens d'achever cette conquête, à qui le nom de Nouvelle Espagne donnoit une haute réputation. Il communiqua son dessein aux Religieux de saint Jérôme qui étoient à Saint Domingue, d'une manière qui sembloit ne rechercher que leur approbation. Il envoya aussi un homme à la Cour d'Espagne, avec une ample relation, & tout ce qui étoit nécessaire pour faire valoir cette entreprise. Il y avoit joint un mémoire où ses services n'étoient ni oubliés ni affoiblis, demandant quelques grâces pour récompense, & le titre d'Adelantado dans les conquêtes qu'il méditoit.

Velasquez avoit déjà acheté quelques vaisseaux, & dressé l'appareil d'une nouvelle flotte, lorsque Grijalva vint mouiller au port. Il trouva dans l'esprit du Gouverneur autant de chagrin contre sa personne, qu'il en avoit espéré de reconnaissance. Il s'en vit blâmer aigrement & en public ; & sa modestie ne luy permettoit pas de faire valoir ses excuses. Il représenta néanmoins à Velasquez l'instruction qu'il luy avoit donnée par écrit, où il luy défendoit de s'arrêter à faire aucun établissement ; mais les hautes pensées du Gouverneur avoient tellement gâté sa raison, qu'en demeurant d'accord des ordres qu'il avoit donnés, il traitoit de crime le respect qu'on avoit eu pour eux.



CHAPITRE IX.

Difficultez qui se rencontrent au choix d'un Commandant pour la nouvelle flotte. Qui étoit Hernan Cortez, dont le merite obtient enfin la preference pour cet emploi.

Velasquez sçachant combien il importe d'exécuter promptement ce que l'on a résolu, & que les occasions s'échappent lorsqu'on laisse passer le moment favorable, fit promptement radoubler les vaisseaux qui avoient servi au voyage de Grijalva, dont avec ceux qu'il avoit achetés il composa une flotte de dix navires, depuis quatre-vingt jusqu'à cent tonneaux. Il usa de la même diligence à les armer & à les équiper; mais il balançoit encore sur le choix de celui qu'il devoit nommer pour conduire cette expedition. Il cherchoit un homme brave, ferme, & résolu, qui sçût se démêler dans toute sorte d'occasions, & prendre son parti à propos; qui n'eût aucune attention à son intérêt ni à sa propre gloire, mais seulement à celle de son Commandant: & c'étoit, selon son idée, chercher en un même sujet la grandeur du courage avec la bassesse de l'esprit. Ainsi comme ces deux extrémités subsistent rarement ensemble, Velasquez fut quelques jours à se déterminer. La voix publique decidoit en faveur de Grijalva, & pour l'ordinaire elle rend justice au vrai merite. Ses bonnes qualitez & ses services parloient en sa faveur, outre une connoissance exacte de la route qu'il falloit tenir, & des manieres du País.

Ses concurrens étoient Antoine & Bernardin Velasquez, proches parens du Gouverneur, Baltasar Bermudez, Vasco Porcallo, & d'autres Cavaliers, tous d'un merite à prétendre à des emplois plus relevez: mais aucun d'eux ne vouloit reconnoître que le sien en particulier, sans rendre justice à celui des autres; & c'est ce qui arrive presque toujours, quand on diffère à remplir les emplois; ce qui ne sert qu'à attirer les prétendants, & à multiplier les plaintes des malheureux.

Velasquez ne sçavoit encore à quoy se résoudre; il estimoit

leur merite, mais il craignoit qu'un tel emploi ne leur fit naître des pensées d'indépendance. En cette incertitude il prit conseil d'Amador de Lariz Tresorier du Roi, & d'André de Duero qui étoit son Secrétaire. Ces deux hommes, qui avoient l'entière confiance du Gouverneur & qui le connoissoient à fonds, luy proposerent Hernan Cortez qui étoit leur intime ami. Ils parloient de son merite en des termes fort réservés, afin que le conseil ne parût point intéressé, & de faire comprendre au Gouverneur que l'amitié n'y avoit que la moindre part. La proposition fut bien reçûe; & ils se contenterent de cette bonne disposition de Velasquez, laissant faire le reste au tems & à la réflexion, esperant avec ce secours le persuader entierement dans une autre conversation.

Avant que de passer plus avant, il sera bon de dire qui étoit Hernan Cortez, & par quels détours son heureuse destinée le conduisit à la gloire d'être par sa valeur & par sa prudence, le Conquerant de la Nouvelle Espagne. J'appelle destinée ce qui n'est, à parler Chrétienement, que cette disposition souveraine & impenetrable de la cause première, qui laissant agir les causes secondes subordonnées à sa providence, comme des moyens convenables à la nature, produit, avec la liberté du choix que Dieu a donné aux hommes, tout ce qui arrive par sa permission, ou suivant ses ordres. Cortez nâquit à Medellin Ville de l'Estremadure, de Martin Cortez de Monroy, & de Catherine Pizarre Altamirano; & ces deux noms illustres marquent assez la noblesse de son extraction. Il s'appliqua aux Lettres humaines en sa première jeunesse, & fit son cours à Salamanque durant l'espace de deux années, qui suffirent pour luy faire connoître qu'il forçoit son inclination naturelle, & que la vivacité de son esprit ne s'accordoit pas avec cette diligence sédentaire que l'étude demande. Il revint chez son pere, resolu de suivre la profession des armes; & ses parens l'envoyerent en Italie, où le nom du grand Capitaine Gonsalve de Cordouë, suffisoit pour donner de la reputation à ceux qui servoient sous luy. Mais étant sur le point de s'embarquer, Cortez fut attaqué d'une longue & dangereuse maladie, qui luy fit changer de dessein, mais non pas de profession. Il resolut donc de passer aux Indes, où la guerre qui se faisoit encore dans les Isles, attiroit les gens, plutôt pour faire connoître leur valeur, que

pour fatisfaire leur avarice. Ses parens ayant approuvé sa résolution, il y passa en l'année 1504. avec des lettres de recommandation pour Dom Nicolas d'Obando Grand Commandeur de l'Ordre d'Alcantara, qui étoit son parent, & qui commandoit alors en l'Isle de Saint Domingue. Du moment qu'il fut connu dans cette Isle, il gagna l'estime & l'amitié de tout le monde, & se rendit si agreable au Commandeur, qu'il luy donna une place dans sa maison, & luy offrit toute sa protection & ses soins pour luy établir une fortune considerable. Ces avantages, quelque grands qu'ils fussent, ne furent point capables d'arrêter le mouvement de son inclination. Le repos dont on jouïssoit en cette Isle entierement soumise, luy paroïssoit un état violent; en sorte qu'il demanda congé pour aller servir en l'Isle de Cuba, où la guerre duroit encore. Il fit ce voyage avec l'agrément de son parent, & d'abord qu'il fut arrivé il chercha les occasions de signaler sa valeur, & son exactitude à obeïr, qui sont les premieres qualitez d'un homme de guerre. Ainsi distingué par son courage & par sa prudence, il acquit bien-tôt la qualité de brave Soldat, & celle de bon Capitaine.

Cortez étoit bien fait de sa personne, d'une phisionomie agreable; & ce bel extérieur étoit soutenu par d'autres qualitez qui le rendoient encore plus aimable. Il parloit toujours bien des absens: sa conversation étoit sage & enjouée, & sa generosité si grande, que ses compagnons n'avoient pas moins de part que luy en tout ce qu'il possédoit, sans souffrir qu'ils publiassent ses bienfaits comme des obligations. Il épousa dans cette Isle Catherine Suarez Pacheco Demoiselle d'une illustre extraction, & d'une haute vertu. La recherche de cette fille luy fit plusieurs affaires, où Diego Velasquez se trouva mêlé, & le fit mettre en prison, jusqu'à ce que l'accord étant fait, tant avec le Gouverneur, qu'avec les parens de la Demoiselle, Velasquez luy servit de parrain; & ils lierent une amitié si forte, qu'elle alloit jusqu'à la familiarité. Le Gouverneur luy donna un Département d'Indiens, & la Charge de Juge Roïal en la ville de Saint Jacques. Cet emploi, qui ne s'accordoit qu'à des personnes distinguées, donnoit rang entre les Conquerans les plus qualifiez.

Tel étoit l'état de sa fortune, lorsque Amador de Lariz &
André

André de Duero le proposerent pour la conquête de la Nouvelle Espagne. Ils le firent avec tant d'adresse, que quand ils revinrent trouver Velasquez armez de nouvelles raisons pour le convaincre, ils le trouverent entierement déclaré en faveur de leur ami, & si fort prévenu que Cortez étoit le seul à qui il pût confier le soin de cette expedition, qu'ils reconnurent qu'ils n'avoient plus rien à faire, que d'applaudir à son choix; & qu'il leur auroit obligation d'une chose qu'ils souhaitoient encore plus que luy. Ils convinrent avec luy, qu'il étoit important de déclarer promptement ce choix, pour se délivrer de l'importunité des pretendans; & Duero n'oublia pas d'apporter une diligence extraordinaire à dresser le Brevet de la Commission, ce qui dépendoit de son emploi. Il étoit conçu en ces termes : *Que Diego Velasquez, en qualité de Gouverneur de l'Isle de Cuba, & de Promoteur des découvertes d'Yucatan & de la Nouvelle Espagne, nommoit Hernan Cortez pour Capitaine General de la Flotte, & des Pais découverts, ou que l'on découvrirait à l'avenir.* L'amitié que le Secrétaire Duero portoit à Cortez, l'obligea d'y ajouter toutes les clauses les plus honorables & les plus avantageuses qu'il pût s'imaginer pour étendre ses pouvoirs, sous prétexte de garder les formalitez ordinaires en de pareils actes.

CHAPITRE X.

Les ennemis de Cortez tâchent de le brùiller avec Diego Velasquez : ils n'y réussissent pas ; & Cortez sort du Port de Saint Jacques avec sa Flotte.

Cortez reçut cette nouvelle Charge avec toutes les démonstrations d'une parfaite reconnoissance envers le Gouverneur ; & le ressentiment qu'il avoit de la confiance que Velasquez luy témoignoit, n'étoit pas moins vif, que celui qu'il eut depuis, lorsqu'il vint à luy marquer de la défiance. Cette nouvelle fut bien-tôt publiée, & reçûe avec autant de joie par ceux qui souhaitoient voir finir ces irresolutions, qu'elle causa de chagrin aux autres qui briguoient cet emploi. Les deux

parens de Velasquez furent les plus hardis à déclarer leur mécontentement. Ils firent de grands efforts pour jeter des soupçons dans l'esprit du Gouverneur. Ils luy disoient : *Que c'étoit fort hazarder, d'accorder tant de confiance à un homme qu'il avoit si peu obligé. Que s'il jettoit ses yeux sur la conduite de Cortez, il y trouveroit peu de sûreté, parce qu'il accordoit rarement ses paroles avec les effets. Que ses manieres agreables & flatueuses, & sa liberalité, n'étoient que des artifices qui devoient le rendre suspect à ceux qui ne s'attachent pas aux simples apparences de la vertu. Qu'il témoignoit trop d'empressement à gagner le cœur des Soldats ; & que des amis de cette sorte, lo s'qu'ils sont en grand nombre, on en fait aisement des partisans. Qu'il se souvint des dégoûts que la prison luy avoit causez. Qu'on ne faisoit jamais de veritables confidens des gens à qui on avoit donné de pareils sujets de plainte ; parce que les blessures de l'esprit, ainsi que celles du corps, laissent des impressions qui reveillent le souvenir de l'offense, lorsque l'on se voit en pouvoir de s'en venger.* Ils ajoûtoient d'autres raisons plus specieuses que substantielles, au préjudice de la bonne-foi ; parce qu'ils déguisoient du nom de zele, ce qui n'étoit qu'une pure jalousie.

On dit que Velasquez allant un jour à la promenade avec Cortez, les deux parens du Gouverneur, & quelques-uns de ses amis, un fou qui le divertissoit ordinairement par ses plaisanteries, luy dit assez brusquement : *Seigneur Diego, vous avez fort bien fait ; mais il nous faudra bien-tôt une autre flotte pour courir après Cortez.* Quelques Auteurs ont traité de prédiction cette boufonnerie, sur le fondement que les fous atrapent souvent la verité, & sur l'impression que cette prophetie (puisqu'il leur plaît de luy donner ce nom) fit sur l'esprit du Gouverneur. Nous laissons aux Philosophes à décider, si la connoissance de l'avenir peut être un effet des égaremens de l'imagination ; & si un jugement dont les organes sont démontez, peut s'élever à cet excez de penetration. Pour moi, je crois que c'est faire tort à l'esprit de l'homme, que de faire tant d'honneur aux noires vapeurs d'une bile déreglée : que les envieux de Cortez avoient inspiré ce discours au boufon ; & que leur malice étoit bien dépourvûë de raison, puisqu'elle recherchoit le secours de la folie.

Cependant Velasquez soutint avec vigueur l'honneur de son jugement, dans le choix qu'il avoit fait ; & Cortez ne son-



In hoc signo
vinces

Isle de Cuba Port St. Jacques.

gea plus qu'à hâter son départ. Il arbora son étendart, qui portoit le signe de la Croix, avec ces mots en Latin : *Suivons la Croix, nous vaincrons en vertu de ce signe.* Il parut avec un habit fort galant ; & cet équipage, qui convenoit à son air noble & guerrier, s'accordoit encore mieux avec son inclination. Il emploïa avec profusion tout son bien, & ce qu'il emprunta de ses amis pour acheter des vivres, des armes & des munitions, afin que la flotte fût plutôt en état de partir ; cherchant par même moïen à attirer des Soldats à sa suite. Il pouvoit épargner cette dépense. La reputation de cette entreprise, & celle du General, faisoient plus de bruit que tous les tambours : de sorte qu'en peu de jours on enrôlla trois cens Soldats, entre lesquels étoient Diego d'Ordas principal confident du Gouverneur, François de Morla, Bernard Diaz del Castillo qui a écrit cette Histoire, & d'autres Gentilshommes dont les noms se verront en d'autres endroits.

Le tems du départ étant arrivé, on donna les ordres pour assembler les Soldats, qui s'embarquerent en plein jour, tout le peuple étant accouru à ce spectacle. La nuit, Hernan Cortez accompagné de ses amis, alla prendre congé du Gouverneur, qui l'embrassa & luy fit plusieurs autres caresses ; & le matin étant venu, Velasquez le conduisit au port, & le vid monter sur son vaisseau. Le détail de ces circonstances pouvoit être retranché, & paroîtroit ennuyeux, s'il n'étoit nécessaire pour sauver la reputation de Cortez, que des Auteurs accusent d'avoir donné fort mal-à-propos des marques d'une extrême ingratitude, en faisant revolter la flotte qu'il commandoit avant que de sortir du port. Herrera le rapporte ainsi, & il est suivi par tous ceux qui ont copié son histoire. Ils disent, contre toute sorte d'apparence, que Cortez, à la faveur de la nuit, avoit été chercher les Soldats dans leurs maisons, & que leur aiant donné un rendez-vous au port, il s'étoit embarqué secrètement avec eux : Que Velasquez en aiant eu avis au matin, avoit suivi la flotte pour sçavoir les motifs de cette action ; & que Cortez s'approchant de luy dans une chaloupe bien armée, luy avoit déclaré avec mépris, qu'il ne reconnoissoit plus ses ordres. Mais j'ai suivi Bernard Diaz, qui rapporte ce qu'il a vû, & qui paroît bien plus veritable. En effet, le bon sens peut-il souffrir qu'on croie qu'un hom-

me aussi habile que Cortez l'étoit, quand même il auroit déjà formé le dessein de se rendre absolu, eût rompu indiscretement avec Velasquez, avant que de se voir hors de sa juridiction : car il devoit toucher avec sa flotte en plusieurs autres endroits de cette Isle, pour prendre des hommes & des vivres qui luy manquoient ? D'ailleurs, quand on pourroit se persuader qu'un homme aussi adroit & aussi pénétrant, eût été capable de faire cette faute, est-il vrai-semblable que dans une Ville où il y avoit alors tres-peu d'habitans, Cortez eût pû durant la nuit aller par les maisons ramasser trois cens hommes, entre lesquels étoit Ordaz creature du Gouverneur ; & d'autres Cavaliers de ses amis ; & qu'il les eût fait embarquer, sans qu'aucun d'eux se fût avisé d'avertir Velasquez de ce procédé extraordinaire ? Le bruit de ce mouvement n'auroit-il pas éveillé ceux qui avoient tant d'intérêt d'observer sa conduite ? ou si cela n'étoit pas arrivé, n'auroit-on pas sujet d'admirer le merveilleux effet du silence des premiers, & de la negligence des autres ? Ce n'est pas que je veuille nier que Cortez ne se soit écarté de l'obéissance qu'il devoit à Velasquez ; mais cela n'arriva que dans la suite, & par des motifs qui seront expliquez.

CHAPITRE XI.

Cortez passe à la Ville de la Trinité avec sa Flotte, qu'il fortifie d'un nombre considerable de Soldats. Velasquez entre en défiance, par les artifices des ennemis de Cortez. On fait de grandes diligences pour l'empêcher de partir.

1518.

LA Flotte sortit du Port de Saint Jacques de Cuba le dix-huit de Novembre 1518. & rasant la côte de l'Isle du côté du Nord en tirant vers l'Orient, elle arriva en peu de jours à la Ville de la Trinité, où Cortez avoit quelques amis, qui le reçurent avec bien du plaisir. D'abord il fit publier son dessein ; & plusieurs Cavaliers des principaux de la Ville s'offrirent à le suivre. Les plus considerez étoient Jean d'Escalante, Pierre Sanchez Farfan, & Gonzale Mexia. Peu de tems après, Pierre

d'Alvarado, & Alfonse d'Avila vinrent le joindre ; & ce renfort luy fut tres-agreable, tant parce qu'ils avoient commandé en qualité de Capitaines dans l'expédition de Grijalva, qu'à cause qu'Alvarado amenoit avec soy les quatre freres Gonzale, George, Gomez, & Jean d'Alvarado. De ce lieu la flotte alla reconnoître la Ville du Saint Esprit, peu éloignée de la Trinité. Cortez y augmenta sa suite des personnes d'Alfonse Hernandez Portocarrero, Gonzale de Sandoval, Rodrigue Rangel, Jean Velasquez de Leon parent du Gouverneur, & de plusieurs Gentilshommes dont les noms paroîtront plus à propos, quand on rapportera leurs exploits. Ce renfort de Noblesse, & celuy de cent Soldats que l'on tira de ces deux Villes, augmentèrent considerablement les forces & la reputation de cette armée, outre les munitions, les armes, les vivres, & quelques chevaux que Cortez y acheta de ses deniers, dont il faisoit encore part à tous ceux qui en avoient besoin pour faire leur équipage. Ainsi il gaignoit l'esprit & le cœur de tout le monde par sa generosité, & par les esperances que sa conduite leur donnoit, lorsqu'ils le voïoient commander en General, sans oublier, dans les occasions, de leur marquer qu'il se consideroit encore comme leur compagnon.

Cependant la flotte étoit à peine sortie du port de Saint Jacques, que les envieux de Cortez firent de nouveaux efforts pour reveiller les soupçons du Gouverneur, suivant la conduite des lâches, qui n'ont de la hardiesse que pour déchirer les absens. Velasquez écoutoit leur discours, & quoyqu'il en parût offensé, ils reconnurent néanmoins dans son esprit un penchant à la jalousie, dont ils esperoient se servir pour ruiner toute la confiance qu'il avoit en Cortez. Dans ce dessein, ils dresserent une intrigue avec le secours d'un vieillard appelé Jean Millan, qui malgré une profonde ignorance, se piquoit d'être un sçavant Astrologue : autre sorte de fou, atteint d'une autre espece de folie. Cet homme poussé par les ennemis de Cortez, après avoir pris de grandes précautions pour s'assurer du secret, fit au Gouverneur un discours en termes misterieux sur cette expédition, *qui devoit, disoit-il, avoir un succez heureux & malheureux*, assurant que les astres s'expliquoient ainsi. Quoyque Velasquez eût assez d'entendement pour reconnoître la vanité de ces pronostics, cependant comme ils donnoient dans son

foible, qui étoit le soupçon, le mépris qu'il avoit pour l'Astrologue n'empêcha pas qu'il ne reçût les impressions que les autres prétendoient luy donner.

Sur de si foibles fondemens, Velasquez prit la resolution de rompre avec Cortez, en luy ôtant le commandement de la flotte. Il dépêcha aussi-tôt deux Couriers à la Ville de la Trinité, avec des lettres pour tous ses confidens, & un ordre fort exprès à François Verdugo son cousin, & Juge Roïal de cette Ville, tendant à dépousséder juridiquement Hernan Cortez de la Charge de Capitaine General; supposant que son emploi étoit déjà revoqué, & qu'il y avoit nommé une autre personne. Cortez fut averti fort à propos de ce contre-tems; mais son courage n'en fut point abatu, par la difficulté du remede qu'il devoit y apporter. Il se fit voir à ses amis & aux Soldats, pour reconnoître l'interêt qu'ils prenoient à l'injure faite à leur Capitaine, & pour sçavoir, par le jugement que les autres feroient de son bon droit, s'il pouvoit y fonder quelque assurance. Il les trouva tous non seulement dans ses interêts, mais encore résolus à s'opposer au tort qu'on vouloit luy faire, quand ils devroient se porter aux dernieres extrémités. Il est vrai que Diego d'Ordaz & Jean Velasquez, comme creatures du Gouverneur, témoignèrent moins de chaleur que les autres; mais ils furent aisément réduits à convenir d'une chose qu'ils ne pouvoient empêcher. Cortez aiant ces assurances, alla trouver le Juge, qui n'ignoroit pas les sujets qu'il avoit de se plaindre. Il representa à Verdugo, *le peril qu'il couroit en se déclarant protecteur de l'injustice que Velasquez luy faisoit. Qu'elle offensoit tous les Cavaliers qui l'accompagnoient en ce voyage; outre ce qu'il y avoit à craindre de la fureur des Soldats, dont il n'avoit gagné l'affection que pour être plus en état de servir le Gouverneur, & qui ne reconnoissoient encore ses ordres que par les soins qu'il se donnoit pour les ramener dans l'obeissance.* Ce discours fut fait avec une sincerité, qui sans s'écarter des termes de la modestie, ne faisoit paroître aucune foiblesse d'esprit & de courage. Verdugo assez persuadé qu'on faisoit une injure à Cortez, & sentant par grandeur d'ame, beaucoup de repugnance à devenir l'instrument d'une pareille violence, luy offrit non seulement de suspendre l'exécution des ordres de Velasquez, mais encore de luy écrire, afin de l'obliger à changer de resolution, qui ne pouvoit s'exé-

couter sans causer un mouvement tres-dangereux, en mutinant tous les Soldats de l'armée. Ordaz & les autres Officiers confidens du Gouverneur, offrirent à Cortez de luy rendre le même office, & écrivirent sur le champ. Cortez y joignit ses lettres, dans lesquelles il faisoit des plaintes tendres & cordiales de la défiance que Velasquez luy témoignoit, sans appuyer sur le chagrin qu'elle luy donnoit, dont néanmoins il conservoit le ressentiment: mais comme il n'étoit pas encore tems de le faire éclater, il ne vouloit point paroître offensé, pour n'être point obligé d'entrer en des éclaircissmens qu'il vouloit éviter.

CHAPITRE XII.

Cortez passe de la Trinité à la Havane, où il fait sa dernière recrue; & souffre une seconde persecution de la part de Velasquez.

Après qu'on eût pris ces mesures, qui paroissoient capables de remettre l'esprit du Gouverneur, Cortez voulant continuer son voiage, envoia par terre Pierre d'Alvarado avec une partie des Soldats, pour conduire les chevaux, & faire encore quelques levées sur la route. Ainsi la flotte partit pour aller au port de la Havane, où la côte Occidentale commence à se tourner au Nord. Les vaisseaux sortirent du port de la Trinité avec un vent favorable, mais au lieu de suivre la route où Cortez étoit, ils s'en écartèrent durant la nuit, & ne s'aperçurent de l'erreur des Pilotes, & de leur mauvaise manœuvre, qu'à la pointe du jour. Cependant comme ils se voioient fort avancez, ils continuèrent la navigation jusqu'à la Havane, où les Soldats prirent terre. Pierre de Barba Gouverneur de la Ville sous les ordres de Velasquez, les reçut avec joie, & leur donna des marques de sa liberalité: mais rien ne les consolait de l'absence de leur General. Ils témoignent tous du regret de ne l'avoir pas attendu, & de n'être pas retournés pour le chercher: Enfin ils ne songeoient qu'à faire en sorte que leurs excuses fussent bien reçues de Cortez quand il

seroit arrivé. Ces sentimens se tournerent en inquietudes, quand ils virent que ce retardement alloit si loin, qu'on avoit lieu de croire qu'il luy étoit arrivé quelque disgrâce. Les opinions étoient différentes. Les uns crioient qu'on armât promptement deux ou trois chaloupes, pour aller chercher le General dans toutes les Isles qui étoient sur la route qu'on avoit tenuë. Les autres proposoient qu'on élût un Commandant en son absence. Cette proposition étoit faite dans un fâcheux contre-temps. Cependant, comme personne n'étoit encore en droit de commander, tout le monde formoit des résolutions, & on n'en exécutoit aucune. Celuy qui appuioit le plus l'opinion d'élire un Commandant, étoit Diego d'Ordaz; parce qu'ayant la confiance du Gouverneur, il avoit assez de mérite pour être choisi. Il esperoit que se trouvant en place, ce luy seroit un droit acquis pour être Commandant en chef: mais enfin, l'arrivée de Cortez avec son vaisseau finit toutes ces contestations, qui durèrent sept jours.

La raison de son retardement fut, que la flotte passant de nuit sur de certains bancs qui se rencontrent entre le Port de la Trinité & le Cap de Saint Antoine, assez près de l'Isle *Pinos*, son navire, plus grand & plus chargé qu'aucun des autres vaisseaux, toucha sur ces bancs; en sorte qu'il fut en danger de se renverser. Cet accident fort perilleux, servit à faire connoître la vigueur & l'activité de Cortez. La vûë du danger ne l'étonna point: il courut d'abord au remède, & donna ses ordres avec tant de présence d'esprit, que sans apporter de la confusion par un trop grand empressement, il ne laissa pas de faire travailler avec une extrême diligence. Son premier soin fut de faire mettre à la mer l'esquif, où on embarqua tout ce qui chargeoit trop le navire, pour le porter sur une petite Isle de sable qui étoit en vûë du naufrage. Ainsi le navire étant alogé, on le mit à flot; & lorsqu'il fut hors des bancs, l'esquif alla reprendre la charge, & on continua la route. Cette manœuvre consuma sept jours entiers: & cet accident, dont Cortez se tira si heureusement, augmenta beaucoup l'estime qu'on avoit pour luy.

Barba luy offrit son logis; & l'on a vû peu de troupes marquer plus de véritable joie pour le retour d'un General. Le nombre des Soldats croissoit tous les jours: plusieurs des habi-

tans de la Havane s'enrôlerent ; & entre les Gentilshommes on remarqua François de Montexo, qui fut depuis Adelantado d'Iucatan, Diego de Soto del Toro, Garci Caro, Jean Sedeno, & d'autres personnes de qualité & fort riches, qui donnerent une grande reputation à cette entreprise, & acheverent de fournir la flotte de ce qui luy manquoit. On emploïa quelques jours à ces apprêts : mais comme Cortez sçavoit ménager jusqu'au tems de son loisir, il prit celuy-ci pour faire mettre à terre toute l'artillerie, qu'il fit nettoïer, & éprouver les pieces, commandant aux Canonniers d'en reconnoître exactement la portée. Et comme il y avoit en ce pais-là une grande abondance de coton, il en fit faire des armes défensives. C'étoit comme des couvertures de coton piquées, taillées en forme de casaques, & qui s'appelloient *Eiscaupiles*. Cette armûre inventée par la necessité, & faite de fer, fut depuis fort approuvée, lorsqu'on connut par experience, qu'un peu de coton piqué mollement entre deux toiles, étoit de meilleure défense que le fer, contre les fleches & les dards des Indiens ; parce qu'elles perdoient leur force, par la seule raison qu'elles ne trouvoient, pour ainsi dire, qu'une molle resistance ; outre qu'en demeurant attachées aux casaques, elles perdoient encore leur activité, sans aller blesser les autres, comme elles font en glissant sur les armes.

Cependant Cortez faisoit tous les jours faire à ses Soldats l'exercice, tant de l'arquebuse, que de l'arbalète & de la pique. Il leur faisoit encore pratiquer toutes les différentes évolutions, en leur enseignant à former un bataillon, à défiler en ordre, à charger l'ennemi, faire une retraite, & se saisir d'un poste. Il les instruisoit luy-même, en donnant ses ordres, & faisant le premier tous ces mouvemens, à l'exemple des plus fameux Capitaines de l'antiquité, qui donnoient de feintes batailles, & de faux assauts, afin d'apprendre aux nouveaux Soldats le métier de la guerre dans les veritables occasions : Et cette discipline que les Romains pratiquoient avec tant de soin durant la paix, leur étoit si recommandable, qu'ils donnerent à leurs armées le nom d'*Exercites*, à cause de cet exercice qu'ils enseignoient aux Soldats.

Il emploïoit la même diligence à faire les provisions dont on avoit besoin ; & chacun voïoit avec plaisir approcher le

42 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
terme du départ, lorsque Gaspar de Garnica domestique de Diego Velasquez, arriva à la Havane. Il portoit de nouveaux ordres à Pierre de Barba, à qui le Gouverneur commandoit absolument, qu'il ôtât à Cortez le commandement de la flotte; & qu'il l'envoîât prisonnier à Saint Jacques, avec une escorte sûre. Il luy marquoit combien il étoit offensé du procédé de Verdugo, qui avoit laissé échaper à la Trinité, l'occasion de déposséder Cortez: & son chagrin, qu'il exprimoit en des termes tres-forts, faisoit voir à Barba ce qu'il avoit à craindre, en n'obeïssant pas avec plus de fermeté. Le Gouverneur mandoit encore à Diego d'Ordaz, & à Jean Velasquez de Leon, d'assister Barba pour l'exécution de ce qu'il luy commandoit. Cortez fut bien-tôt averti de plusieurs endroits, de ce qui se passoit, & par Garnica même. On l'exhortoit à prendre ses mesures, puisque celui-là même qui luy avoit fait la grace de luy confier le soin de cette entreprise, l'en vouloit priver d'une maniere si préjudiciable à son honneur, & l'affranchissoit de la honte de passer pour ingrat, en ruinant par sa violence les droits de l'obligation, qui l'engageoit à la reconnaissance.

CHAPITRE XIII.

Cortez prend la resolution necessaire pour s'empêcher de tomber entre les mains de Velasquez. Les justes motifs de cette resolution : & ce qui se passe jusqu'au tems de son départ.

Quoyque Hernan Cortez fût un Cavalier d'un courage invincible, il ne laissa pas d'être ébranlé par cette nouvelle atteinte, d'autant plus sensible, qu'elle étoit moins attendue: car il s'étoit persuadé que Velasquez auroit été satisfait, de ce que tous ses amis luy avoient écrit sur le premier ordre envoyé à la Ville de la Trinité. Mais en voyant arriver un nouveau, armé de tout ce qui pouvoit marquer une opiniâtreté sans retour dans l'esprit du Gouverneur, il commença à

raisonner avec un peu plus d'attention & moins de sang froid, sur le parti qu'il devoit prendre. D'un côté il se voïoit élevé & loué par tous ceux qui le suivoient ; & de l'autre , abatu , & condamné comme un criminel à une injuste prison. Il reconnoissoit que Velasquez avoit fait quelques avances de son argent pour équiper la flotte ; mais que ses amis & luy avoient fait la plus grande partie de la dépense , & attiré presque tous les Soldats par leur credit. Il rappelloit dans son imagination toutes les circonstances de l'injure qu'on luy faisoit ; & s'arrêtant sur les mépris qu'il avoit soufferts jusqu'alors , il s'en vouloit du mal , & blâmoit sa patience. Ce n'étoit pas sans sujet , car cette vertu se laisse mener jusqu'à de certaines bornes qui luy sont marquées par la raison ; mais quand on la pousse plus loin , elle devient bassesse & insensibilité. Cortez étoit encore affligé de voir ruiner cette entreprise , s'il en abandonnoit la conduite. Mais ce qui le perçoit jusqu'au vif , étoit de voir que cette affaire alloit mettre en compromis son honneur , dont la conservation auprès de ceux qui en connoissent le prix , touche encore de plus près que celle de la vie.

Ce fut sur ces reflexions , & en cette conjoncture , que l'esprit de Cortez justement irrité , prit la premiere resolution de rompre avec Diego Velasquez. Cela montre bien que Herrera ne luy a pas rendu justice , lorsqu'il a marqué cette premiere rupture dans la Ville de Saint Jacques , & de la part de Cortez , qui venoit de recevoir une grace singuliere , & toute recente. Mais on s'en tient à ce qui est écrit par Bernard Diaz del Castillo , qui n'est pas pas trop favorable à Cortez ; puis que Gonzale Fernandez d'Oviedo assure , que celui-ci se maintint dans l'obeïssance à l'égard du Gouverneur , jusqu'à ce qu'étant avancé dans la nouvelle Espagne , il eut des raisons pour se déclarer indépendant , en envoiant rendre compte à l'Empereur , des premiers succez de cette conquête. Le soin que je prens d'effacer cette premiere tache dont on a voulu noircir Cortez , ne doit point paroître une digression hors du sujet. Aucun intérêt ne m'oblige à flatter ceux dont j'entreprends la défense , ni à blâmer la conduite des autres : cependant , quand la verité me marque le chemin que je dois prendre , pour justifier les premieres démarches d'un homme qui a sçu se donner tant d'éclat par ses actions , j'ai crû que je devois la suivre , & me faire

un plaisir de rencontrer la certitude en ce qui sert à établir sa réputation.

Ce n'est pas que je ne sois convaincu que le devoir d'un Historien est de marquer les actions par leur véritable caractère, sans déguiser, ou passer sous silence celles qui méritent d'être blâmées; puisque les exemples qui servent à imprimer de l'horreur pour le vice, ne sont pas moins utiles, que ceux qui nous portent à imiter la vertu. Mais je crois que c'est une marque d'un esprit mal tourné, de prendre plaisir à chercher le mauvais sens dans les sentimens des hommes, & de debiter ses malignes conjectures comme des veritez. Ce défaut se reconnoît en plusieurs Ecrivains, qui ont pris Tacite pour leur modele. Ils ont l'ambition de l'imiter; mais comme ses agrémens sont au dessus de leurs forces, ils croient entrer dans son esprit, lorsqu'ils découvrent leur malice par de fausses interpretations, où l'art a beaucoup moins de part, que leur inclination corrompue.

Pour revenir à notre Histoire, je dirai que Cortez voyant qu'il n'étoit plus tems de dissimuler les sujets de plaintes qu'il avoit, & que les ménagemens n'étoient plus d'aucun usage, puisqu'ils nuisent ordinairement aux résolutions fermes & vigoureuses; il résolut de prendre son parti, & de se servir des forces qu'il avoit en main, selon qu'il étoit nécessaire dans la conjoncture où il se trouvoit. Dans ce dessein, il prit des mesures pour éloigner Diego d'Ordaz, avant que Barba se déterminât à publier les ordres qu'il avoit reçus du Gouverneur. Cortez n'ignoroit pas les efforts que d'Ordaz avoit fait pour faire nommer un Commandant en son absence, & cela luy rendoit sa fidélité fort suspecte. Ainsi il luy ordonna de s'embarquer pour aller prendre des munitions qu'on avoit laissées à Guanicanico, qui est un port situé de l'autre côté du Cap Saint Antoine, & d'attendre en ce lieu le reste de la flotte. Il pressa l'exécution de cet ordre avec son activité ordinaire, sans néanmoins marquer trop de chaleur; & fut ainsi débarrassé d'un homme qui pouvoit luy être fort incommode. De là il alla voir Jean Velasquez de Leon, qu'il mit aisément dans ses intérêts, parce que celui-ci n'étoit pas satisfait du Gouverneur, & qu'il avoit l'esprit plus docile, & moins artificieux que Ordaz.

Après avoir pris ces précautions, il se montra à ses Soldats, à qui il déclara la nouvelle persécution dont il étoit menacé. Ils vinrent tous s'offrir à luy, également résolus de l'assister, quoyque differens dans la maniere d'expliquer leur zele. Les Gentilshommes le marquoient, comme étant une suite naturelle de leur reconnoissance pour les obligations qu'ils luy avoient: mais les Soldats parurent si échauffez, que l'émotion qui paroissoit en leur discours, & par leurs cris, donna de l'inquiétude à Cortez, quoyqu'elle se fît en sa faveur: & leurs mouvemens & leurs menaces justifient assez, que la raison perd beaucoup de ses avantages, quand elle passe entre les mains de la multitude.

Pierre de Barba connoissant qu'il ne falloit point differer d'appaiser ce mouvement, avant qu'il fût en sa dernière force, chercha Hernan Cortez; & paroissant en public avec luy, calma toutes choses en un moment, en disant tout haut, *Qu'il n'avoit aucun dessein d'exécuter l'ordre du Gouverneur; & qu'il n'auroit jamais de part à une si grande injustice.* Ainsi les menaces se tournerent en applaudissemens: & Barba voulant témoigner la sincérité de ses intentions, dépêcha publiquement Garnica avec une lettre pour le Gouverneur, où il luy mandoit: *Qu'il n'étoit pas tems de songer à arrêter Cortez, suivi d'un trop grand nombre de Soldats, qui ne souffriroient point qu'on le maltraitât, & qui n'étoient point disposés à luy donner cette marque de leur obéissance.* Il exagéroit fort adroitement l'émotion que son ordre avoit causée entre les gens de guerre, & le peril où elle avoit jetté la Ville & tout son peuple. Il concluoit par un avis qu'il donnoit à Velasquez, de retenir Cortez par la voie de la confiance, en ajoûtant de nouvelles graces à celles qu'il luy avoit faites: & qu'à toutes risques, il valoit mieux esperer de sa reconnoissance, ce qu'il ne pouvoit obtenir de la persuasion ni de la force.

Cortez aiant fait cette diligence, ne songea plus qu'à presser son départ, qui étoit nécessaire pour appaiser entierement les esprits des Soldats, qui n'étant pas entierement revenus de leur chagrin, témoignoiient de nouvelles inquietudes, sur le bruit qui couroit que Velasquez venoit en personne pour faire un affront à leur General. En effet, les Auteurs disent qu'il avoit pris cette resolution; surquoy il hazardoit beaucoup; &

auroit fort mal reüssi : car l'autorité est un argument bien foible, pour disputer contre ceux qui ont de leur côté la raison & la force.

CHAPITRE XIV.

Cortez nomme les Officiers de sa flotte. Il part de la Havane, & arrive à l'Isle de Cozumel, où il fait la revue de ses troupes, & anime ses Soldats.

UN brigantin de mediocre grandeur s'étant joint à la flotte qui étoit de dix vaisseaux, Cortez partagea tous ses gens en onze Compagnies, une dans chaque vaisseau. Il nomma pour Capitaines Jean Velasquez de Leon, Alfonse Hernandez Portocarrero, François de Montexo, Christophle d'Olid, Jean d'Escalante, François de Morla, Pierre d'Alvarado, François Saucedo, & Diego d'Ordas; car le connoissant homme de merite, il ne l'avoit pas éloigné pour luy faire injustice, & il vouloit luy donner un emploi dont il luy fût obligé. Cortez se reserva le commandement de l'Amiral, & donna celui du brigantin à Gines de Nortes. Le soin de l'artillerie fut commis à François d'Orozco brave Soldat, qui s'étoit signalé dans les guerres d'Italie; & la Charge de Pilote major fut donnée à Antoine d'Alaminos, qui avoit une grande experience sur ces mers, pour avoir eu le même emploi dans les deux voïages de François Fernandez de Cordouë, & de Jean de Grijalva. Après cela, Cortez dressa des instructions pour ses Officiers; prevenant, par un détail fort long, mais fort exact, toutes les difficultez qui pouvoient naître dans les differentes occasions. Le jour de l'embarquement étant arrivé, on chanta avec beaucoup de solemnité la Messe du S. Esprit, que tous les Soldats entendirent fort devotement, en offrant à Dieu le commencement d'une entreprise dont ils attendoient le progrès & la fin de son divin secours. Toute la flotte ne faisant plus qu'un seul corps de troupes réglées, Cortez, pour le premier acte de la Charge de General, donna le mot à l'armée, qui fut, *Saint Pierre*, afin de marquer qu'il choisissoit ce saint

Apôtre pour être le Patron de cette expedition, ainsi qu'il l'avoit déjà pris pour celui de toutes ses actions dès sa plus tendre jeunesse. Après quoy il donna ordre à Pierre d'Alvarado de prendre le devant par le côté du Nord, pour aller chercher d'Ordaz à Guanicanico; & après leur jonction, d'attendre la flotte au Cap Saint Antoine. Les autres vaisseaux devoient suivre l'Amiral; & en cas que le vent ou quelque autre accident les séparât, prendre la route de l'Isle de Cozumel, découverte par Grijalva, & peu éloignée de la terre qu'ils cherchoient. Cortez remettoit en ce lieu à prendre ses résolutions, & les mesures nécessaires pour achever l'entreprise.

Ils partirent enfin du port de la Havane, le dixième du mois de Fevrier de l'année 1519. Le vent fut d'abord favorable: mais suivant son inconstance ordinaire, il souleva au coucher du Soleil, une furieuse tempête, qui les mit en grand desordre. La nuit étant venue, les vaisseaux furent obligez de se separer, de crainte de se briser en se heurtant: & ils s'abandonnerent au gré du vent qui les forçoit. Le navire ou François de Morla commandoit fut le plus maltraité, un coup de mer ayant rompu son gouvernail; en sorte qu'il fut en grand danger de perir. Il tira plusieurs coups, pour avertir du peril où il se trouvoit; ce qui mit en grande inquietude les autres Capitaines, à qui l'attention qu'ils avoient au danger qui les menaçoit, ne faisoit pas oublier celui de leur compagnon. Chacun fit ses efforts pour s'en tenir le plus près qu'il pouvoit; tantôt en soutenant la furie du vent & des vagues, & tantôt en cedant à leur violence. Enfin, la tempête cessa avec l'obscurité: & lorsque la lumiere put faire distinguer les objets, Cortez courut le premier au vaisseau qui étoit en danger, & tous les autres en firent de même; en sorte qu'avec ce secours on raccommoda le gouvernail, & on remit le navire en état de poursuivre la route.

En même tems, Alvarado, que Cortez avoit envoié joindre Diego d'Ordaz, étant chargé par la même tempête, se trouva au jour bien plus enfoncé dans le Golfe qu'il ne pensoit; car la peur de briser contre la côte l'avoit obligé à se jeter en pleine mer, ce qui étoit le parti le moins dangereux. Son Pilote connut sur sa boussole, & sur sa carte, qu'ils étoient beau-

1519.

coup déchûs de la route qui leur étoit prescrite, & si éloignez du Cap Saint Antoine, que ce seroit une entreprise fort difficile de vouloir y retourner. Il proposa donc, qu'il étoit plus à propos de passer en droiture à l'Isle de Cozumel. Alvarado laissa cela à son choix : il luy representa néanmoins l'ordre de Cortez ; mais d'une maniere foible, & qui paroissoit l'en dispenser. Ainsi ils continuerent leur navigation, & arriverent en cette Isle deux jours avant l'armée. Ils mirent pied à terre, à dessein de se loger dans un Bourg que le Capitaine & quelques Soldats avoient remarqué au voiage de Grijalva : mais ils le trouverent sans habitans, parce que les Indiens aiant reconnu que les Espagnols prenoient terre, s'étoient retirez plus avant dans le païs, avec le peu de hardes qu'ils avoient.

Alvarado étoit jeune & plein de feu, tres-brave Soldat, & capable d'entreprendre tout sous les ordres d'autrui ; mais aiant encore trop peu d'expérience pour en donner de son chef. Il crut qu'en attendant l'armée, il seroit honteux à un Commandant d'être sans action : & sur ce principe, il marcha avec sa troupe pour reconnoître le païs. Ils trouverent un autre Village, éloigné d'une lieue de celui où ils étoient logez. Les Indiens l'avoient abandonné ; mais ils y avoient laissé quelques vivres, & des poules, que les Soldats confisquerent à leur profit, comme des dépouilles de l'ennemi. Ils trouverent encore des joiaux autour d'une Idole, dans une espee de Temple, & quelques instrumens de sacrifices qui étoient d'or mêlé de cuivre ; & tout cela parut de bonne prise. Cependant cette expedition entreprise temerairement, ne leur apporta aucun profit, & ne servit qu'à effaroucher les Indiens, & à faire un obstacle au dessein que l'on avoit de gagner leur amitié. Alvarado s'apperçut, quoyqu'un peu trop tard, que ce mouvement n'étoit pas dans les regles ; & il se retira à son premier poste, après avoir pris deux Indiens & une Indienne, qui n'avoient pû se sauver à propos.

Le lendemain, Cortez arriva avec toute la flotte, aiant envoié ordre à Diego d'Ordaz de le venir joindre, jugeant, comme il étoit vrai, que la tempête auroit empêché Alvarado d'exécuter son commandement. Quoyque ce General eût de la joie de le voir arrivé sans aucun accident, il ne la témoi-
gna

gna pas : au contraire , il fit mettre le Pilote en prison , & fit une severe reprimande au Capitaine , de ce qu'il n'avoit pas suivi ses ordres , & de ce qu'il avoit eu la hardiesse d'entrer dans l'Isle , & de permettre à ses Soldats d'en saccager quelques habitations. Il luy fit cette leçon en public , & d'un ton de voix ferme & absolu ; voulant qu'elle servît d'instruction pour tous les autres. Après quoy , il fit venir les trois Indiens prisonniers ; & par le moïen de Melchior qui luy servoit de Truchement , son compagnon étant mort , il leur fit comprendre qu'il ressentait un extrême déplaisir du tort que les Soldats leur avoient fait. Il commanda qu'on rendît l'or & toutes les hardes qu'ils voulurent choisir ; & il les mit en liberté , après leur avoir fait present de quelques bagatelles pour leurs Caciques ; afin qu'à la vûe de ces témoignages d'amitié , les Indiens perdissent la crainte qu'ils pouvoient avoir conçûe.

L'armée campa sur le bord de la mer , & s'y reposa durant trois jours , sans faire aucune démarche , pour ne point augmenter la fraïeur des Indiens. Après quoy Cortez aiant fait des bataillons de chaque compagnie , fit une revûe generale. Il s'y trouva cinq cens huit Soldats , dix-sept chevaux , & cent neuf tant Maîtres de vaisseau , que Pilotes , & Matelots. Il avoit outre cela , deux Chapelains ou Aumôniers , qui étoient le Licentié Jean Diaz , & le Pere Barthelemi d'Olmedo Religieux de Nôtre-Dame de la Merci , qui accompagnèrent le General jusqu'à la fin de la conquête.

Après cette revûe , Cortez étant retourné à son logis , accompagné de tous les Capitaines , & des Soldats les plus considerables , s'assit au milieu d'eux , & leur parla en ces termes : *Mes amis & mes compagnons , quand je considere le bonheur qui nous a réunis tous dans cette Isle , & que je fais reflexion sur les traverses & les persecutions dont nous sommes échapez , & sur les difficultez qui se sont opposées à nôtre entreprise ; je reconnois avec respect la main de Dieu qui nous a assiste , & j'apprens par cette disposition de sa divine Providence , qu'elle nous promet un heureux succez d'un dessein dont elle a daigné favoriser le commencement. C'est le zele que nous avons pour luy , & pour le service de nôtre Roi , ce qui part d'un même principe , c'est ce zele qui nous pousse à entreprendre la conquête de ces pais inconnus ; & Dieu combatra*

50 HISTOIRE DE LA CONQUESTE

pour sa cause, en combattant pour nous. Mon dessein n'est pas de vous déguiser les difficultez qui se presentent. Nous avons à soutenir des combats sanglans & furieux, des fatigues incroyables dans les factions, les attaques d'un nombre infini d'ennemis, où vous aurez besoin d'employer toute votre valeur. Outre que la nécessité de toutes choses, les injures du tems, & la difficulté des chemins exerceront votre constance, que l'on peut nommer une seconde valeur, & qui n'est pas un moindre effort du courage; puisque vous sçavez que la patience acheve souvent à la guerre, ce que les armes n'ont pu faire. C'est par cette voie qu'Hercule a mérité le nom d'Invincible, & c'est ce qui a fait donner le nom de Travaux à ses exploits. Vous vous êtes accoutumés à pâtir & à combattre dans ces Isles que vous avez soumises; mais notre entreprise est bien d'une autre importance, & nous y devons apporter bien plus de fermeté, puisque la résolution se mesure sur la grandeur des obstacles. Il est vrai que nous sommes en petit nombre; mais l'union faisant la force des armées, semble encore les multiplier: & c'est ce que nous devons attendre de la conformité de nos sentimens. Il faut, mes amis, que nous n'ayons tous qu'un même avis, quand il s'agira de prendre des résolutions; une même main, quand il faudra les executer: que nos intérêts soient communs, & notre gloire égale en tout ce que nous acquerrons. La valeur de chacun de nous en particulier, doit établir la sûreté de tous en general. Je suis votre Chef, & je serai le premier à hazarder ma vie pour le dernier des Soldats: vous aurez à suivre mon exemple encore plutôt que mes ordres. Je puis vous assurer, que dans cette confiance je me sens assez de courage pour conquérir le monde entier; & mon cœur se flatte de cette espérance, par un de ces mouvemens extraordinaires qui surpassent tous les presages. Je finis, car il est tems de faire succéder les effets aux paroles. Que ma confiance ne vous paroisse pas un excès de temerité; elle est fondée sur ceux qui m'environnent maintenant: & tout ce que je n'ose attendre de mes propres forces, je l'espere de vous.

Durant que Cortez leur inspiroit ainsi par son discours cette ardeur qu'il ressentait en luy-même, on l'avertit que quelques Indiens se montroient assez près du camp; & encore qu'ils fussent separez & defarmez, le General commanda que les Soldats prissent les armes, & qu'ils se missent en ordre de bataille derriere les lignes, jusqu'à ce qu'on

eût reconnu si les Indiens s'approchoient, & quel étoit leur dessein. 51

CHAPITRE XV.

Les Habitans de Cozumel reçoivent la paix que Cortez leur offre. Il fait amitié avec le Cacique. On abat les Idoles par l'ordre de Cortez, qui donne ses premiers soins à l'introduction de la doctrine de l'Evangile parmi ces Barbares, & à retirer quelques Espagnols qui étoient prisonniers à Iucatan.

Les Indiens étoient en petites troupes, & paroissoient consulter entre-eux, comme des gens qui observoient les mouvemens des Espagnols, dont la tranquillité leur donnoit de l'assurance. Les plus hardis s'approchoient peu à peu, & comme on ne leur faisoit point de mal, ils étoient suivis des autres : ainsi quelques uns vinrent insensiblement jusques dans le camp, où ils furent reçus par le General, & par tous les autres si agreablement, qu'ils appellerent leurs compagnons. Dès le même jour il en vint un grand nombre, & ils se mêlerent parmi les Soldats avec tant de familiarité, de douceur & de confiance, qu'on avoit peine à remarquer en eux la moindre marque de surprise : & on connut bien-tôt qu'ils étoient accoutumés à voir des étrangers. Il y avoit en cette Isle une Idole fort reverée de tous les Indiens, & dont la reputation attiroit les peuples de plusieurs Provinces de la Terre-ferme, qui venoient en grandes troupes à son Temple, avec beaucoup de respect. Ainsi les Insulaires de Cozumel avoient un commerce perpetuel avec des nations différentes en langage & en habillemens : & c'est ce qui leur fit paroître moins étrange l'arrivée des Espagnols, au moins ce qui les empêcha d'en témoigner leur étonnement.

La nuit étant venue, ils se retirerent en leurs maisons. Le jour suivant, leur principal Cacique vint saluer le General. Il avoit plusieurs Indiens à sa suite, mais sans ordre & sans pro-

preté; & venoit luy-même faire son ambassade & son present. Cortez le reçut avec joie & fort civilement. Il luy fit entendre par son Interprete, *Qu'il luy sçavoit bon gré de sa visite; & qu'il luy offroit son amitié, & celle de tous ses Soldats.* Le Cacique répondit, *Qu'il recevoit ces offres; & qu'il étoit homme à en bien user.* On entendit un des Indiens de la suite du Cacique, qui repeta plusieurs fois en son jargon le nom de *Castille*: & Cortez, à qui tous les divertissemens n'ôtoient jamais l'attention, remarqua cette parole, & commanda à l'Interprete de s'éclaircir de ce qu'elle signifioit. Cette remarque, qui parut alors faite par hazard, fut, ainsi que nous le verrons, d'une tres-grande importance, pour faciliter la conquête de la Nouvelle Espagne.

L'Indien disoit, que les Espagnols ressembloient fort à certains prisonniers qui étoient dans la Province d'Iucatan, nez en un païs qui se nommoit *Castille*. Du moment que Cortez eût appris cette nouvelle, il se resolut de delivrer ces prisonniers, & de les attacher à son service. Il s'en informa plus particulièrement, & sçût qu'ils étoient au pouvoir de quelques Indiens de grande autorité, dont la residence étoit deux journées avant dans la Terre-ferme d'Iucatan. Cortez communiqua son dessein au Cacique, pour sçavoir si ces Indiens étoient guerriers, & de quel nombre de Soldats il auroit besoin pour retirer les prisonniers. Le Cacique luy repartit sur le champ en habile homme, *Que le plus seur seroit de les racheter par quelques presens, parce que que si on y alloit par la voie des armes, on les exposerait à être massacrés par leurs maîtres: & quelque châtiment qu'il en fît, il les pe droit toujours sans ressource.* Le General embrassa son avis, avec admiration, de voir un sens si droit & si politique en un Indien, à qui le peu de participation qu'il avoit du rang de Prince, devoit avoir enseigné quelques principes de ce qu'on appelle raison d'Etat.

Il ordonna aussi-tôt à Ordaz, de passer avec son vaisseau & sa compagnie à la côte d'Iucatan, par le trajet le plus proche de l'Isle de Cozumel, qui étoit environ de quatre lieues. Il devoit mettre à terre des Indiens que le Cacique avoit choisis, qui portoient des lettres aux prisonniers, & quelques pieces de peu de valeur pour le prix de leur rançon. Ordaz avoit ordre de les attendre durant huit jours, qui étoient le

terme dans lequel ils avoient promis de rapporter la réponse.

Cependant Cortez marchoit avec toute son armée, pour reconnoître cette Isle. Il avoit ordonné qu'aucun Soldat ne quittât les rangs, de peur qu'ils ne fissent quelques outrages aux Insulaires, s'ils se débandoient. Il leur disoit, *Que cette nation étoit pauvre & sans défense: Que la bonne-foi qu'elle avoit témoignée meritoit bien d'être recompensée par un bon traitement; & que leur misere ne donnoit point de tentation à l'avarice. Qu'ils ne devoient point tirer de ce petit coin de terre, d'autres richesses qu'une bonne reputation. Ne pensez pas, ajoutoit-il, que celle que vous acquerrez ici se renferme dans les bornes étroites d'une misérable Isle: le concours des pelerins qui s'y rendent en foule, comme vous le sçavez, portera votre nom en d'autres Païs, où l'impression qu'on aura de nôtre douceur & de nôtre équité, nous sera fort utile pour faciliter nos desseins. Ainsi nous en aurons moins à combattre, aux lieux où il y aura plus à gagner.* C'est par de semblables discours qu'il retenoit ses Soldats dans le devoir sans les mutiner. Le Cacique l'accompagna par tout, suivi de plusieurs Indiens, qui accouroient en diverses troupes, à dessein de troquer des vivres & d'autres provisions, contre du verre & d'autres choses pareilles, dont ils étoient si charmez, qu'ils ne croioient jamais les paier trop cher.

Le Temple de l'Idole si reverée des Indiens n'étoit pas éloigné de la côte. Il étoit de figure quarrée, bâti de pierre, & d'une architecture qui n'étoit point méprisable. L'Idole avoit la figure d'homme; mais d'un air si terrible & si affreux, qu'il étoit aisé d'y reconnoître les traits de son original. Toutes les Idoles adorées par ces misérables peuples, avoient le même air de visage: car bien qu'elles fussent différentes pour la matiere & la fabrique, & même pour la representation, elles étoient toutes conformes dans leur laideur abominable; soit que ces Barbares ne connussent point d'autres modeles; ou que le Demon leur apparoisant tel qu'il est, laissât cette idée dans leur imagination. Ainsi le plus grand effort de l'habileté de l'ouvrier consistoit dans l'expression de la plus hideuse figure.

On dit que cette Idole se nommoit Cozumel, & qu'elle avoit donné à l'Isle le nom qu'elle conserve encore aujourd'hui; mal à propos, si c'est celui que le Demon s'étoit imposé: &

cette erreur s'est glissée par inadvertance, & contre la raison, en toutes les Cartes. Quand les Espagnols arriverent à ce Temple, ils y trouverent un grand concours d'Indiens, & au milieu d'eux un Sacrificateur, dont l'équipage étoit différent de celui des autres, par un certain ornement, ou espece de couverture qui cachoit à peine la nudité. Il sembloit qu'il prêchât, ou qu'il voulût leur persuader quelque chose par des tons de voix, ou des gestes fort ridicules: car il se donnoit des airs de Predicateur, avec toute la gravité & l'autorité que peut avoir un homme qui laisse paroître tout ce que la nature même ordonne de cacher. Cortez l'interrompit; & se tournant vers le Cacique, il luy dit: *Que pour maintenir l'amitié qui étoit entre-eux, il falloit qu'il renonçât au culte de ses Idoles, afin de persuader la même chose à ses sujets par son exemple.* Après quoy il le tira à part avec son Interprete; & il luy fit connoître son erreur & la vérité de nôtre Religion, par des argumens sensibles, & accommodez à la portée de son entendement, mais si convainquans, que l'Indien en fut comme étourdi, & n'osa jamais se hasarder d'y répondre, aiant assez de jugement pour connoître son ignorance. Il demanda seulement la permission de communiquer cette affaire à ses Sacrificateurs, auxquels il laissoit une autorité souveraine de décider en matiere de Religion. Cette conference aboutit à faire venir en presence du General, ce venerable Predicateur accompagné d'autres personnes de sa profession, qui crioient tous fort haut; & ces cris déchifrez par l'Interprete, étoient des protestations de la part du Ciel, contre ceux qui seroient assez temeraires pour troubler le culte qu'on rendoit à leurs Dieux; dénonçant qu'on verroit le châtiment suivre immédiatement cet attentat. Leurs menaces ne firent qu'irriter Cortez, & les Soldats accoustumés à interpreter les mouvemens qui paroissoient sur son visage, comprirent aussi-tôt son intention, & se jetterent sur l'Idole avec tant d'ardeur, qu'elle fut mise en pieces en un moment, aussi bien qu'une grande quantité de petites statuës placées autour d'elle en différentes niches. Ce fracas mit les Indiens en une horrible consternation: mais quand ils virent que le Ciel étoit fort tranquille, & que la vengeance promise tardoit beaucoup, le respect qu'ils avoient pour cette Idole se tourna en mépris. Ils se fâchoient de voir leurs Dieux

si pacifiques ; & cette passion fut le premier effort que la vérité fit dans leurs cœurs. Les autres Temples ou Chapelles passerent par le même destin : & le plus considerable étant nettoïé de tout ce débris de l'Idolatrie , on y éleva un Autel , sur lequel on mit une Image de la sainte Vierge : Et vis-à-vis de l'entrée du Temple , Cortez fit dresser une grande Croix , qui fut taillée par les Charpentiers de la flotte , avec autant de zele que de diligence. Le lendemain on dît la Messe sur cet Autel ; & le Cacique y assista accompagné de ses Indiens , mêlez avec les Espagnols. Ces Barbares y parurent tous dant un silence qu'on eût pris pour devotion : & peut-être étoit-ce un effet naturel du respect qui est imprimé par la majesté de nos saintes Ceremonies , ou un effet surnaturel du Mystere adorable contenu dans ce Sacrifice.

Cortez occupoit ainsi ses Soldats , durant le terme des huit jours qu'il avoit donnez à Ordaz , pour attendre les Espagnols qui étoient esclaves à Iucatan. Ordaz les attendit tout ce tems-là , & revint enfin , sans avoir eu aucunes nouvelles ni des prisonniers , ni des Indiens qu'on avoit envoïez pour les chercher. Cortez en eut bien du déplaisir ; mais craignant que ces Barbares ne l'eussent trompé par un faux rapport , afin de s'attribuer les presens qu'on envoïoit pour la rançon , & pour lesquels ils avoient tant de passion , il ne voulut pas retarder son voïage , ni témoigner sa défiance au Cacique. Au contraire , il prit congé de luy fort civilement , marquant beaucoup de satisfaction ; & sur tout , luy recommandant la Croix , & cette sainte Image qu'il luy confioit ; *esperant* , disoit-il , *de son amitié , qu'il luy feroit rendre le respect qui luy étoit dû , jusqu'à ce qu'étant mieux instruit de la vérité , son esprit en reçût les lumieres.*



CHAPITRE XVI.

Cortez se remet en mer avec sa flotte, & est obligé par un accident de relâcher à la même Isle. Jérôme d'Aguiar, qui étoit prisonnier à Iucatan, arrive durant ce séjour, & rend compte au General des aventures de sa captivité.

Cortez se remit en mer dans le dessein de suivre la route que Jean Grijalva avoit tracée, & de découvrir ces terres où son obéissance trop exacte l'avoit empêché de s'établir. La flotte avoit le vent en poupe; & tout le monde sentoît de la joie de cette heureuse navigation, lorsqu'un accident considérable vint troubler ce plaisir. Le vaisseau de Jean d'Escalante tira un coup de canon: & tous les autres Capitaines aiant jetté les yeux sur ce navire, remarquerent qu'il avoit beaucoup de peine à suivre; & un moment après, qu'il retournoit vers l'Isle d'où ils étoient partis. Cortez comprit d'abord la raison de ce mouvement: & sans s'amuser à délibérer, il manda à toute la flotte de suivre son vaisseau. La diligence qu'Escalante fit à regagner l'Isle, étoit tres-necessaire pour sauver le navire, qui avoit une voie d'eau si difficile à étancher, qu'il couloit à fond sans ressource, s'il eût arrivé un moment plus tard à l'Isle, quoyque toute la flotte eût fait force de voiles pour venir à son secours.

On mit pied à terre; & le Cacique accourut sur la côte, un peu embarrassé de ce prompt retour: mais d'abord qu'il en eût scû la raison, luy & ses Indiens s'emploierent avec beaucoup d'ardeur à décharger le vaisseau, & à le reparer: les canots des Indiens, qu'ils manioient avec une adresse admirable, étant d'un tres-grand service en cette occasion. Durant qu'on preparoit tout ce qui étoit necessaire, le General, accompagné du Cacique & de quelques Soldats, alla visiter le Temple. Il trouva la Croix & l'Image de la sainte Vierge au même état qu'il les avoit laissez; remarquant outre cela, avec beaucoup de joie, des témoignages de la veneration de ces

ces peuples dans la propreté de ce Temple, les parfums qu'ils y avoient brûlez, outre les fleurs & les ornemens dont ils avoient paré l'Autel. Il remercia le Cacique du soin qu'il en avoit pris; & l'Indien s'en fit honneur auprès de tous les Espagnols, dont il recevoit les complimens, pour avoir souffert durant deux ou trois heures au plus, que la Croix & l'Autel demeurassent sur pied, comme si c'eût été un effet de sa bonne conduite.

Cet accident qui obligea Cortez à retarder son voiage, mérite une considération particuliere: car on void des evenemens qui étant dans l'ordre des choses possibles & dépendantes de la fortune, ont néanmoins un caractère qui les met au dessus de ce qu'on appelle hazard, ou cas fortuit. Ceux qui virent interrompre le cours de la navigation, & un navire prêt à couler bas, pouvoient regarder cet embarras comme une disgrâce qui n'avoit rien d'extraordinaire: mais quand on considérera que le même tems qui étoit nécessaire pour racommoder ce navire, ne l'étoit pas moins pour donner lieu à la venue d'un des prisonniers qui étoient à Iucatan; que cet homme sçavoit assez les différentes langues de ces peuples, pour suppléer au besoin que l'on avoit d'un Truchement; & enfin qu'il fut un des principaux instrumens de cette conquête; lors donc qu'on entrera dans ces reflexions, on n'accordera point à la fortune toute la gloire de ce succez: & on y reconnoîtra avec respect les dispositions de la Providence. On emploïa quatre jours à donner un radoub au vaisseau; & au dernier jour, comme l'armée étoit prête à s'embarquer, on découvrit de fort loin un canot qui traversoit le Golfe d'Iucatan; & revenoit droit à l'Isle. On reconnut bien-tôt après, qu'il portoit des Indiens armez: & tout le monde fut surpris de voir la diligence qu'ils faisoient pour gagner l'Isle, & le peu de crainte qu'ils témoignent de nôtre flotte. Le General fut averti de cette nouveauté; & il donna quelques Soldats à André de Tapia, avec ordre de se mettre en embuscade sur la rade où ce canot devoit aborder, & de reconnoître le dessein de ces Indiens. Tapia prit un poste à couvert; d'où aiant vû que ces hommes descendoient à terre, armez d'arcs & de fleches, il les laissa éloigner du bord de la mer; & leur aiant coupé le chemin du retour, il courut sur eux. Les Indiens prenoient

déjà la fuite, si un d'entre-eux ne les eût retenus. Il les rassura ; & s'avancant vers nos gens, il cria en Castillan, qu'il étoit Chrétien. Tapia le reçut entre ses bras, ravi de cette heureuse aventure, & le conduisit au General, suivi de ces Indiens, que l'on reconnut être les mêmes Envoiez qu'Ordaz avoit laissez à la côte d'Iucatan. Le Chrétien étoit presque nu, n'ayant d'habits que ce qui servoit à rendre sa nudité moins indecente. Une de ses épaules étoit chargée d'un arc & d'un carquois ; & l'autre d'une mante en maniere de cape, au bord de laquelle il avoit attaché des Heures de la sainte Vierge, qu'il tira d'abord, en les montrant à tous les Espagnols, & attribuant à cette devotion qu'il avoit toujours conservée, le bonheur de se revoir entre des Chrétiens. Chacun s'empressoit à luy en faire des complimens, qu'il rendoit avec tant d'émotion, qu'il ne pouvoit encore se défaire des termes qu'il avoit appris parmi les Indiens, & former une periode entiere, sans en mêler quelqu'un qu'on n'entendoit pas. Cortez luy fit de grandes caresses ; & le couvrant luy-même du capot qu'il portoit, il s'informa en gros qui il étoit, ordonnant après cela qu'on luy donnât un habit, & qu'on le regalât. Il publioit à tous les Soldats cet effet de sa bonne fortune, qui devoit se communiquer à leur entreprise, pour avoir tiré un Chrétien de ce miserable esclavage, n'ayant encore en vûe d'autre motif que celui de la charité.

Cet homme se nommoit Jérôme d'Aguilar, natif d'Ecija, où il avoit reçu quelques Ordres sacrez ; & selon ce qu'il rapporta depuis de ses aventures, il avoit demeuré près de huit ans en cette captivité. Il avoit fait naufrage sur des bancs que les gens de mer appellent de *los Alacranes*, dans une caravelle qui passoit de la côte de Darien à l'Isle Saint Domingue : & comme il s'étoit jetté dans l'esquif avec vingt de ses Compagnons, la mer les poussa sur les côtes d'Iucatan, où ils furent pris, & menez en un païs des Indiens *Caribes*, c'est-à-dire mangeurs de chair humaine. Leur Cacique fit d'abord mettre à part ceux qui étoient les mieux nourris, pour les sacrifier à ses Idoles, & faire un celebre festin des miserables restes de ce sacrifice. Un de ceux qui furent reservez pour une autre occasion, à cause de leur maigreur, fut ce Jérôme d'Aguilar. Il fut lié rudement, & néanmoins bien nourri, par un motif qui n'é-

toit pas moins barbare, puisqu'ils ne l'engraissoient que pour servir de mets à un autre repas; brutalité surprenante, que la nature abhorre, & que l'on ne sçauroit rapporter qu'avec autant d'horreur. Cependant Aguilar se tira le mieux qu'il pût d'une cage de bois, où ils l'apâtoient, non pas tant pour sauver sa vie, que pour chercher un autre genre de mort. Il marcha durant quelques jours, s'écartant des habitations, & sans autre aliment que des herbes & des racines. Enfin il tomba entre les mains de quelques Indiens, qui le presenterent à un autre Cacique, ennemi du premier. Il le trouva moins inhumain; soit qu'il voulût affecter de paroître plus honnête que son ennemi, ou qu'il eût en effet de l'aversion pour ses coutumes barbares. Aguilar servit ce dernier Cacique l'espace de plusieurs années. Les premieres furent fort rudes, car on l'obligeoit à des travaux au-dessus de ses forces. On le traita mieux dans la suite, son maître étant apparamment gagné par le soin qu'il prenoit de luy obeïr, & plus encore par sa modestie, que le Cacique éprouva en de certaines occasions qui firent éclater sa chasteté, mais dont le recit choqueroit la bienfiance: car il n'y a point d'esprit si barbare, qui ne laisse paroître quelque inclination pour la vertu. Ainsi ce Cacique luy donna de l'emploi auprès de sa personne; & Aguilar acquit en peu de jours son estime & sa confiance.

Le Cacique en mourant le recommanda à son fils, qui luy conserva son emploi; & même Aguilar trouva des occasions plus favorables d'augmenter son credit & sa faveur. Quelques Caciques voisins déclarerent la guerre à celui-ci, qui remporta sur eux plusieurs victoires, dûes à la valeur & à la conduite de l'Espagnol. Il devint donc le favori de son maître, & se vid si respecté & si autorisé, que lorsqu'il reçut la lettre de Cortez, il luy fut aisé de traiter de sa liberté, qu'il demanda comme une récompense de ses services, & qu'il obtint par le moïen des presens qu'il fit comme de son chef, quoyqu'on les eût envoïez pour sa rançon.

C'est ce qu'il dît de ses aventures, ajoûtant que de tous les Espagnols qui avoient été pris avec luy, il ne restoit qu'un Matelot appelé Gonzale Guerrero, natif de Palos de Moguer: Qu'il luy avoit communiqué la lettre de Hernan Cortez, & fait tous ses efforts pour l'amener avec soi, mais inutilement;

60 HISTOIRE DE LA CONQUESTE

parce que ce malheureux étoit marié à une Indienne fort riche, dont il avoit trois ou quatre enfans : Qu'au moins c'étoit sous ce pretexte d'amour & de tendresse, qu'il avoit voulu cacher son aveuglement, qui ne luy permettoit pas de quitter un état qui luy paroissoit si heureux; bien qu'en effet il fût tres-déplorable, puisqu'il en preferoit les obligations à son honneur, & à sa Religion. Je n'ai point trouvé en toutes les Relations des conquêtes de nôtre nation en l'Amerique, qu'aucun autre Espagnol ait commis un crime semblable; & celui-ci n'étoit pas digne que son nom passât à la posterité; mais je n'aurois pu l'effacer dans les écrits des autres; & je ne dois point oublier ces exemples, qui nous instruisent de la foiblesse de la nature humaine, puisqu'ils servent à faire connoître jusqu'à quel point de misere elle peut aller, lorsque Dieu l'abandonne.

CHAPITRE XVII.

Cortez suit sa route, & vient à la riviere de Grijalva, où les Indiens s'oposent à sa descente. Il combat contre eux, & fait débarquer ses gens.

LEs Espagnols partirent pour la seconde fois de cette Ile, le quatrième jour de Mars de l'année mil cinq cens dix-neuf; & sans qu'il leur arrivât rien de considerable, ils doublerent la pointe de Cotoché, qui, ainsi qu'on l'a dit, est la partie la plus Orientale de la Province d'Iucatan. Ils suivirent la côte jusqu'à la rade de Champoton, où le General mit en délibération, si l'on mettroit pied à terre. Il le souhaitoit, afin de châtier ces Indiens de la resistance qu'ils avoient faite à Jean de Grijalva, & avant luy à François Fernandez de Cordouë. Les Soldats qui s'étoient trouvez en l'une & en l'autre occasion, poussés d'un esprit de vengeance, appuioient son sentiment avec chaleur: mais le Pilote major & tous les autres de sa profession, s'opposèrent à cette resolution, par un raisonnement qui ne souffroit point de repliche. C'est que le vent qui étoit tres-bon pour continuer le voiage, étoit entièrement

contraire pour aller à terre. Ainsi la flotte passa outre, & alla mouïller à la riviere de Grijalva. On n'eût pas besoin de déliberer en ce lieu-là : le bon accueil que ces peuples avoient fait aux Espagnols, & l'or-qu'ils en avoient tiré, étoient des charmes violens pour attirer tous les Soldats à terre. Cortez eut de la complaisance pour l'ardeur de ses gens ; trouvant d'ailleurs qu'il étoit à propos de se conserver l'amitié de ces peuples. Cependant il n'avoit pas dessein de faire un long séjour en ce pais-là : & toutes ses vûës n'alloient qu'à entrer au plutôt sur les terres qui dépendoient de l'Empire de Motezuma, dont Grijalva avoit eu la premiere connoissance en ce lieu ; car la maxime du General étoit, qu'en ces expeditions il falloit aller droit à la tête, plutôt qu'aux autres membres, afin d'entamer le plus difficile avec ses forces entieres.

Comme il connoissoit cette riviere, par le rapport qu'on luy en avoit fait, il n'eût pas de peine à faire son ordre pour l'entrée. Il laissa les plus grands navires à l'ancre, & fit embarquer tous les Soldats bien armez sur ceux que la riviere pouvoit porter, & sur les chaloupes. Ils commençoient à forcer le courant de l'eau, dans le même ordre que Grijalva avoit tenu autrefois, lorsqu'ils apperçurent un nombre infini d'Indiens qui occupoient avec leurs canots les deux bords de la riviere, sous la défense de plusieurs autres Indiens qui étoient à terre, en différentes troupes. Cortez s'approchoit toujours en un ordre forr serré, aiant défendu de tirer un seul coup, ni de marquer par aucun autre mouvement, qu'on les voulût attaquer. Il imitoit encore en cette conduite Jean de Grijalva, ne cherchant qu'à bien reüssir, sans s'arrêter à la fausse gloire de passer pour original, & sçachant ce que hazardent ceux qui prétendent se fraïer de nouveaux chemins, & qui ne visent qu'à se distinguer de leurs predecesseurs. Les Indiens poufsoient des cris horribles, à dessein d'épouvanter nos gens ; & lorsqu'on en pût entendre quelques paroles, Jérôme d'Aguilar fit connoître qu'il entendoit la langue de cette nation, qui étoit la même, à peu près, que celle d'Iucatan ; & Cortez rendit graces à Dieu, de ce qu'il luy avoit donné un si habile Truchement par des voies si extraordinaires. Aguilar dît qu'entre ces cris, il entendoit plusieurs menaces ; & que sans doute ces Indiens n'étoient pas pacifiques. Sur quoy Cortez

62 HISTOIRE DE LA CONQUESTE

faisant arrêter le reste de sa flotte, fit avancer seulement un esquif qui portoit Aguilar, pour demander la paix, & les remettre à la raison. Il n'alla pas bien loin; & revint dire au General, que les Indiens étoient en grand nombre: qu'ils étoient résolus de défendre l'entrée de la riviere; & si obstinez, qu'ils avoient refusé fort insolemment de l'écouter. Cortez n'avoit pas dessein de commencer ses conquêtes par ce pais-là, & il ne vouloit point se faire des embarras qui pussent retarder son voiage; mais voïant qu'il étoit engagé, il crut qu'il luy seroit honteux de reculer, & qu'il seroit d'une dangereuse consequence de laisser impunie l'insolence de ces Barbares.

On approchoit de la nuit, dont l'obscurité paroît encore plus affreuse aux Soldats en un pais inconnu. C'est pourquoy Cortez se tint dans son poste, afin d'attendre le jour; & donnant ce tems qui retardoit son entreprise à ce qui pouvoit en assurer le succez, il fit venir toute l'artillerie de ses gros vaisseaux, & commanda que les Soldats prissent leurs escaupiles, ou casques piquées, qui résistoient aux coups de fleches. Il donna plusieurs autres ordres qu'il jugea necessaires, sans augmenter ni diminuer l'idée du peril. C'est ainsi que Cortez mit tous ses soins à faire reüssir cette premiere action de ses troupes; sçachant combien il importe de bien débiter, principalement à la guerre, où les premiers succez, lorsqu'ils sont heureux, donnent de la réputation aux armées, & augmentent la valeur des Soldats: la premiere occasion aïant l'avantage d'être comme un préjugé de celles qui la suivent, auxquelles il semble qu'elle communique quelques heureuses influences, par une vertu secrette.

Aussi-tôt que le jour parut, les vaisseaux se rangerent sur une ligne courbe en forme de demi-lune, dont la figure alloit en diminuant jusqu'aux chaloupes, qui étoient aux deux pointes. La largeur de la riviere en cet endroit, laissoit assez d'espace pour s'avancer en cet ordre; ce qu'on fit avec une lenteur qui sembloit convier les Indiens à faire la paix. Cependant on découvrit bien-tôt leurs canots en la même disposition qu'ils étoient le jour précédent, & d'où ils faisoient les mêmes menaces. Le General ordonna que personne ne bougeât, jusqu'à ce qu'ils vinssent à la charge; disant aux Soldats,

Qu'en cette occasion il falloit employer le bouclier avant que de se servir de l'épée ; parce que la justice seroit du côté de ceux qui se tiendroient simplement sur la défensive : Et afin d'obtenir encore quelque chose par la raison, il fit avancer Aguilar une seconde fois, pour offrir la paix aux Indiens, & les assurer que cette flotte étoit de leurs amis, qui ne demandoient à traiter avec eux, que pour leur avantage, sous la foi de l'alliance qu'ils avoient contractée avec Jean de Grijalva : Qu'en les repoussant ils faussioient leurs sermens, & donnoient aux Espagnols une occasion de s'ouvrir le chemin par les armes : Qu'ainsi le mal qu'ils en recevroient leur seroit imputé.

La réponse qu'ils firent à cette ambassade fut le signal de l'attaque. Ils s'avancerent à la faveur du courant, jusqu'à la portée des fleches, dont ils tirerent tout à coup une si grande quantité, des canots & des bords du fleuve, que les Espagnols furent assez embarrassés à se couvrir : mais aiant attendu, suivant leurs ordres, la premiere décharge, ils chargerent à leur tour, avec tant de promptitude & de vigueur, que les canots leur laisserent bien-tôt le passage libre, la plus grande partie des Indiens épouvantés de la mort de leurs compagnons, s'étant jettée dans l'eau. Nos vaisseaux s'avancerent ainsi sans obstacle jusqu'aux bords de la riviere, à main gauche, où les Soldats descendirent ; mais sur un terrain marécageux, & couvert de buissons : en sorte qu'ils se virent obligés à rendre un second combat ; car les Indiens qui s'étoient jettés dans les bois, & ceux qui étoient échappés du combat naval, se réunirent, & revinrent furieusement à la charge. Les fleches, les dards, & les pierres qu'ils lançoient de tous côtes, augmentoient l'embarras, qui n'étoit déjà que trop grand en un terrain si incommode. Cependant Cortez formoit un bataillon, sans cesser de combattre : car les premiers rangs faisant tête aux ennemis, couvroient ceux qui descendoient des vaisseaux, & leur donnoient la liberté de se ranger pour les soutenir.

Le bataillon étant formé à la vûe des ennemis, dont le nombre croissoit à tous momens, le General détacha le Capitaine Alfonse d'Avila avec cent Soldats, pour aller à travers le bois attaquer la Ville de Tabasco, capitale de la Province qui avoit le même nom, & qu'on sçavoit n'être pas

éloignée, par ce qui avoit été reconnu aux voïages precedens. Après quoy Cortez marcha fort serré contre cette multitude effroïable d'Indiens, qu'il poussa avec autant de hardiesse que de peine, les Soldats combattant dans l'eau jusqu'aux genoux. On rapporte du General, qu'exposant sa personne comme le moindre Soldat, il laissa un de ses souliers dans la fange, & combatit long tems en cet état, sans s'appercevoir qu'il luy manquoit un soulier, ni en ressentir l'incommodité, par un genereux transport qui luy ôtoit l'attention pour sa personne, afin de l'appliquer toute entiere à son devoir.

Après que les Espagnols eurent passé le marais, les Indiens commencerent à mollir, & disparurent un moment après, entre ces buissons. Leur fuite venoit en partie, de ce qu'ils avoient perdu l'avantage du terrain, & en partie aussi de la crainte de perdre leur Ville, aïant découvert la marche du Capitaine d'Avila, ainsi qu'on le reconnut depuis, par le grand nombre de ceux qui accoururent pour la défendre.

Elle étoit fortifiée d'une espece de muraille, dont ils se servoient presque dans toutes les Indes. Ce mur étoit composé de gros troncs d'arbres enfoncez en terre en façon de palissades, & joints de telle maniere, qu'il y avoit des ouvertures pour tirer leurs fleches. L'enceinte étoit de figure ronde, sans redans, ni aucune autre défense; & l'extremité des deux lignes qui formoient le cercle, étoit pratiquée en sorte, que l'une de ces lignes avançoit sur l'autre. Elles laissoient pour l'entrée un chemin étroit à plusieurs retours, où ils élevoient deux ou trois guerites, ou petits châteaux de bois, qui servoient à loger leurs sentinelles; cette fortification suffisant contre l'effort des armes de ce nouveau Monde, où par une heureuse ignorance on ne connoissoit point encore ce qu'on appelle art de la guerre, ni ces machines & ces remparts dont la malice ou la necessité ont enseigné l'usage aux hommes.

CHAPITRE XVIII.

Les Espagnols forcent la Ville de Tabasco. Ils vont au nombre de deux cens reconnoître le País, & sont poussés par les Indiens, qu'ils soutiennent avec beaucoup de valeur, & font leur retraite sans perte.

Cortez arriva à la Ville plutôt qu'Alfonse d'Avila, parce que ce Capitaine avoit été retardé par d'autres marais, & des lacs qu'il avoit trouvez en son chemin. Le General fit rejoindre sa troupe au bataillon; & sans donner aux ennemis le tems de se reconnoître, ni aux siens celui d'examiner le peril, il poussa tête baissée droit à la palissade. Il fit seulement distribuer quelques haches, ou autres instrumens propres à couper les pieux, & dit en peu de mots: *Mes amis, la Ville que vous voyez doit être cette nuit notre logement. Ceux que vous venez de vaincre à la campagne s'y sont retirez: & cette méchante muraille qui les couvre, leur ôte un peu de crainte, mais elle ne les défend de rien. Suivons notre victoire, avant que ces Barbares oublient leur coutume du fuir devant nous, ou que nôtre retardement leur laisse prendre quelque assurance.*

Tous les Soldats marcherent en même-tems avec une égale resolution; & écartant la grêle des fleches avec leurs boucliers, & leurs épées mêmes, ils parvinrent bien-tôt au pied de la palissade. Les ouvertures leur servirent d'embrasures ou de canonieres pour tirer; en sorte qu'ayant éloigné les Indiens à coups d'arquebuse & d'arbalète, ceux qui ne tiroient point eurent moyen de mettre à bas une grande partie de cette sauvage fortification. Ils entrèrent sans resistance, parce que les Indiens s'étoient retirez au fond de la Ville: mais on reconnut qu'ils avoient coupé les rues par d'autres palissades de même matiere. En ces lieux ils firent tête pour quelques momens, mais sans beaucoup d'effet, parce qu'ils étoient embarrassés par leur grand nombre; & ceux qui se retiroient en fuyant d'un retranchement à l'autre, mettoient en desordre les autres qui vouloient combattre.

Il y avoit au centre de la ville une grande place, où les Indiens firent encore un furieux effort : mais nos gens l'ayant soutenu fort vaillamment, les ennemis lâcherent le pied, & s'enfuirent dans les bois en desordre, & par grosses troupes. Cortez ne voulut pas qu'on les suivît, afin de donner aux Soldats le tems de se reposer, & aux Indiens celui de songer à la paix, dont la fraïeur pourroit leur inspirer le desir.

Tabasco demeura ainsi aux Espagnols. Cette Ville étoit grande & fort peuplée, avec toutes les marques d'une Ville de guerre : car ils en avoient fait sortir leurs familles & leurs meubles, & y avoient fait provision d'une grande quantité de vivres. Ainsi l'avidité des Soldats trouva peu dequoy se satisfaire, mais il y en avoit de reste pour la nécessité. Il y en eût quatorze ou quinze de blesez, & entre les autres nôtre Historien Bernard Diaz. Je l'ai suivi en cela même qu'il rapporte de ses exploits ; car on ne peut luy refuser la gloire d'avoir été un brave Soldat : & le stile de son Histoire fait voir, qu'il s'expliquoit mieux avec l'épée, qu'avec la plume. Il mourut un nombre considerable d'Indiens : mais on ne pût sçavoir au vrai ce qu'il y eut de blesez, parce qu'ils avoient beaucoup de soin de les retirer, leur plus grand point d'honneur à la guerre, étant de ne point donner à leur ennemi des sujets de joie, en voyant la perte qu'il leur avoit causée.

L'armée passa la nuit en trois Temples qui étoient sur la même place où l'on avoit donné le dernier combat. Cortez fit luy même la ronde, & posa ses sentinelles avec autant de soin & d'exactitude, que s'il avoit eu en tête un corps d'armée puissant, & composé de vieilles troupes ; sçachant qu'on ne peut avoir trop de précaution à la guerre, où les plus grandes pertes naissent d'un excez de sécurité, la défiance n'étant pas moins nécessaire à un Capitaine, que la valeur.

Le retour de la lumiere fit voir par toute la campagne, autant que la vûë pouvoit s'étendre, un profond silence, & nulles marques de l'ennemi. On envoya reconnoître les bois voisins du quartier, où l'on trouva la même solitude. Cependant Cortez ne voulut point sortir de ses retranchemens : cette grande tranquillité luy donnoit des soupçons, qui s'augmenterent quand il eût appris que Melchior son Truchement, qui étoit venu de Cuba, s'étoit enfui cette même nuit, après avoir

laissé ses habits de Chrétien pendus à un arbre. Les avis que ce deserteur alloit donner aux Indiens, pouvoient avoir de tres-fâcheuses suites : & en effet, on verifia depuis, que c'étoit luy qui les avoit poussez à continuer la guerre, en les instruisant du petit nombre de nos gens, qui, disoit-il, n'étoient point immortels comme les Indiens se l'imaginoient ; ni leurs armes, qui leur faisoient tant de peur, n'étoient point des foudres. C'étoit néanmoins cette apprehension qui leur faisoit souhaiter la paix. Mais ce perfide ne fût pas long-tems à jouir de son crime : les mêmes Barbares qu'il avoit obligez à prendre les armes se voïant encore batus, se vengerent de son conseil, en le sacrifiant à leurs Idoles.

Cortez ne pouvant rien apprendre de certain par des conjectures, se resolut d'envoïer deux partis, chacun de cent hommes, commandez par Pierre d'Alvarado, & par François de Lugo. Ils avoient ordre de suivre deux chemins que l'on découvroit du quartier ; de reconnoître le païs ; & s'ils rencontroient les ennemis, de se retirer sans s'engager à un combat au-dessus de leurs forces. Ils partirent aussi-tôt : & après une heure de marche, de Lugo donna dans une embuscade d'un grand nombre d'Indiens, qui l'envelopperent de tous côtez, & l'attaquerent si brutalement, que tout ce qu'il pût faire, fut de mettre sa petite troupe en un bataillon quarré, faisant tête par tout. Ainsi tous combatoient à la fois : tout étoit avant-garde. Cependant le nombre des ennemis croissant à tous momens, redoubloit la fatigue & le danger, lorsque Dieu permit qu'Alvarado, qui s'étoit jetté dans un chemin qui l'écartoit toujours de son compagnon, rencontrât un marais, qui l'obligeant à un détour, il revint en un lieu où le bruit des coups d'arquebuse l'avertit du combat. Alvarado courut droit à ce bruit, & découvrit les troupes des ennemis, dans le tems que les nôtres étoient dans la dernière lassitude. Il s'approcha autant qu'il put à couvert d'un taillis, & dépêcha un Indien de Cuba, pour donner avis au General de cette rencontre ; après quoy il fondit sur la troupe qui étoit la plus proche, avec son bataillon fort ferré. Cette attaque fut si déterminée, que les Indiens luy quitterent la place, en fuïant de tous côtez, sans donner aux Espagnols le tems de les joindre.

Ce secours aiant fait reprendre haleine aux Soldats de Lugo, les deux Capitaines unirent leurs troupes, & doublerent les rangs, pour charger un bataillon d'ennemis qui leur empêchoit le retour au camp, afin d'exécuter l'ordre qu'ils avoient de se retirer.

Ils trouverent un peu de resistance, néanmoins ils s'ouvrirent un passage l'épée à la main, étant toujours attaquez, & quelquefois enveloppez par les Indiens. Pendant que les uns combattoient, les autres reprenoient haleine : & du moment qu'ils avançoient pour gagner du terrain, ils étoient chargez par le gros des ennemis, qu'ils ne pouvoient joindre quand ils tournoient la tête contre-eux, parce que les Indiens se retiroient avec la même vitesse qu'ils faisoient leurs attaques : & les mouvemens que cette foule de Barbares faisoit d'un côté & d'autre, paroissoient comme les flots d'une mer agitée par les vents.

Les Espagnols avoient fait ainsi trois quarts de lieuë dans un continuel exercice du corps & de l'esprit, lorsque l'on découvrit le General qui venoit à leur secours avec toute l'armée, sur l'avis qu'il avoit reçu d'Alvarado. A cette vûë les Indiens firent alte, & donnerent aux deux Compagnies le loisir de respirer un peu. Ils demurerent quelque tems en vûë, faisant connoître par leurs menaces, qu'ils ne craignoient pas ; néanmoins ils se separerent en plusieurs troupes, & abandonnerent aux nôtres le champ de bataille. Cortez se retira au camp, sans s'engager davantage, à cause qu'il falloit nécessairement penser les blesez, qui se trouverent au nombre d'onze dans les deux compagnies. Il en mourut deux ; & c'étoit beaucoup en une occasion de cette nature : & l'on considéra comme une grande perte ce que cette journée avoit coûté.



CHAPITRE XIX.

Les Espagnols combattent contre une puissante armée d'Indiens de Tabasco & de leurs alliez. On décrit leur maniere de combatre , & la victoire de Cortez.

ON fit en cette rencontre quelques prisonniers, que Cortez mit entre les mains de Jérôme d'Aguilar, pour les examiner séparément, & sçavoir sur quoy ces Indiens fondonnent leur obstination, & de quelles forces ils pretendoient la soutenir. Quoyque le rapport de ces prisonniers ne s'accordât pas en quelques circonstances; néanmoins ils convenoient, que tous les Caciques de cette contrée étoient assemblez pour secourir celui de Tabasco: Que le jour suivant ils devoient venir avec une armée tres-forte, afin d'exterminer tout d'un coup les Espagnols: & que les troupes qui avoient attaqué les deux compagnies, n'étoient qu'un petit détachement de cette effroyable armée. Ces avis inquieterent un peu le General: cependant il jugea qu'il devoit les communiquer aux Officiers, & agir par leur conseil, puisqu'ils avoient part à l'exécution. Il leur exposa le péril où ils étoient, le peu de monde qu'ils avoient, & les grands preparatifs que les Indiens avoient faits pour les accabler; sans leur cacher aucune circonstance du rapport des prisonniers. Il leur fit considerer d'autre part, la gloire de leurs premiers exploits, en opposant à leur vigueur & à leur courage, la foiblesse & la lâcheté des Indiens, & la facilité qu'ils avoient trouvée à les battre, tant dans la Ville de Tabasco, qu'au débarquement. Sur tout il appuïa ces considerations; de la honte & du peril qui suivroient la resolution de tourner le dos pour les menaces de ces Barbares, dont le bruit se répandroit bientôt, à la confusion des Espagnols, par tous ces Païs dont ils entreprenoient la conquête. Que cette perte de leur reputation les mettoit, à son avis, hors d'esperance de réussir en cette entreprise: qu'ainsi il falloit l'abandonner, ou se résoudre à ne quitter point ce Païs, qu'ils ne l'eussent ou pacifié, ou soumis. Cependant, qu'il ne proposoit cette resolution que comme son avis particulier,

n'ayant dessein de faire que ce qu'ils jugeroient le plus avantageux.

Ils étoient tous bien informez que cette déference de leur General n'étoit point une mauvaise affectation ; car il prenoit plaisir à recevoir conseil, & à rendre à la verité la soumission qui luy est dûë, lors même qu'un autre la découvre. C'est le caractère d'une ame grande & noble ; car il faut moins d'elevation d'esprit pour produire la raison, que pour la reconnoître dans les autres. Ainsi tout le monde dît son avis avec liberté ; & ils convinrent qu'on ne devoit pas abandonner ce Païs, avant que d'avoir soumis & châtié les Indiens. Après cette resolution, Cortez prit toutes les mesures propres à faire réussir son entreprise : il fit porter les blesez dans les vaisseaux, d'où on tira les chevaux & l'artillerie. Enfin, il ordonna que tout le monde se tint prêt à marcher le lendemain à la pointe du jour, qui étoit celui de l'Annonciation ; jour dont la memoire dure encore en ce Païs, à cause du succez de la bataille qui s'y donna.

Aussi-tôt que le jour parut, les Espagnols assisterent devotement à la Messe : après quoy le General donnant le commandement de l'Infanterie à Diego d'Ordaz, monta à cheval avec tous les autres Capitaines, & commença sa marche en suivant l'artillerie, qui n'avançoit pas beaucoup, à cause que le terrain étoit mol & gras. Ils arriverent en cet ordre à l'endroit, où, selon le rapport des prisonniers, les ennemis devoient s'assembler. Cependant ils n'y trouverent personne dont ils pussent tirer quelque connoissance, jusqu'à ce qu'étant proche d'un lieu appelé *Cintla*, environ à une lieuë de leur camp, ils découvrirent de loin une armée d'Indiens si nombreuse & si étendue, que de quelque côté qu'on jettât la vûë, on ne voïoit que des ennemis.

Il est à propos de décrire en quel ordre ils marchaient, & quelle est leur maniere de combattre, afin de donner une idée generale des autres actions qui se passerent en cette conquête, puisque toutes les nations de la Nouvelle Espagne ont la même maniere de faire la guerre. Leurs armes les plus ordinaires sont l'arc & la fleche. La corde de leurs arcs est faite de nerfs de quelques animaux, ou de poil de cerf filé. Les fleches, fautes de fer, sont armées d'os pointus, ou d'arêtes de poisson. Ils

avoient outre cela , une espece de dard qu'ils lançoient dans l'occasion ; & quelquefois aussi ils s'en servoient comme d'une demi-pique. Quelques-uns avoient encore des épées ou des sabres fort larges , dont ils escrimoient à deux mains , à peu près comme nos espadons : mais ces épées sont de bois ; & ils enchassent & collent des pierres à fuzil aux deux côtez , pour en faire le trenchant. Les plus robustes avoient encore des massues fort pesantes , armées au bout de pointes de cailloux. Enfin il y avoit des Indiens qui tiroient des pierres avec la fronde , avec autant de force que d'adresse. Leurs armes défensives , qui n'étoient en usage que pour les Caciques & les Capitaines , étoient des jupons de coton mal taillez , & des boucliers ou rondaches de bois , ou d'écailles de tortuë , garnies du premier métal qu'ils pouvoient trouver : l'or même étoit employé en quelques-unes , par tout où nous mettons du fer. Les autres Indiens combattoient tous nus , aiant le visage & le corps peints de diverses couleurs , dont ils se servoient par galanterie , ou afin de paroître plus affreux à leurs ennemis ; croiant que cette laideur les rendoit plus redoutables : Et c'est sur cette coûtume de certains peuples semblables aux Indiens , que Tacite a dit , que dans les combats on doit commencer à vaincre les yeux. La plus grande partie de ces Indiens avoit autour de la tête , une espece de couronne de diverses plumes élevées , croiant que cet ornement les faisoit paroître plus grands , & donnoit plus de relief à leurs troupes. Ils ne manquoient pas d'instrumens propres à les rallier , & à les animer dans les occasions. Ces instrumens étoient des flûtes faites de roseaux , des coquilles de mer , & une espece de tambours faits d'un tronc d'arbre creusé , & ratissé jusqu'à ce qu'ils pussent en tirer quelque son avec la baguette ; ce qui formoit une musique proportionnée au déreglement de leur esprit , & de leurs oreilles.

Ils formoient leurs bataillons d'une troupe de Soldats en confusion , & sans garder aucun ordre de rangs , ni de files : & ils laissoient quelques troupes de reserve , afin de soutenir ceux qui étoient rompus. Leur premiere attaque se faisoit avec beaucoup de ferocité. Ce qui paroissoit le plus terrible , étoit le bruit de leurs cris & de leurs menaces , dont ils étonnoient leurs ennemis. Quelques Auteurs ont attribué cette maniere

à la brutalité des Indiens, sans prendre garde qu'elle étoit anciennement en usage parmi plusieurs nations, & que les Romains même ne l'ont pas méprisée : car Cesar, dans ses Commentaires, appouve les cris de ses Soldats, & blâme le silence de ceux de Pompée. Et Caton le Censeur disoit, qu'il avoit remporté plus de victoires par les cris, que par les coups, l'un & l'autre croiant que ces cris procedoient d'un cœur ferme & assuré. Je ne prétens pas néanmoins justifier cette coûtume : je dis seulement, qu'elle n'étoit pas si barbare, qu'elle n'eût quelques exemples. Leurs armées étoient composées des naturels du País, assistez des troupes auxiliaires qui venoient des Provinces voisines, au secours de leurs confederez, conduites par leurs Caciques, ou par quelque Indien le plus autorisé. Elles étoient partagées en diverses compagnies ; mais leurs Capitaines ne servoient que de guides, sans donner aucuns ordres, que ces Barbares ne prenoient que de leurs passions. Ainsi c'étoit la fureur qui leur commandoit aux occasions, & souvent aussi la crainte : & dans leurs batailles, ainsi qu'il arrive toujours lorsqu'un grand corps de troupe combat sans ordre, ils fuïoient tous ensemble, avec autant de lâcheté qu'ils avoient témoigné de furie en attaquant.

Telle étoit la milice des Indiens ; & ce fut en cet ordre & cet appareil, que les Espagnols virent approcher peu à peu cette nombreuse armée, qui paroïssoit inonder toute la campagne. Cortez connut bien le peril où il étoit engagé ; cependant il ne perdit point l'esperance de s'en tirer avec honneur. Il anima ses Soldats d'un air gai, & prit son poste à l'abri d'une petite éminence qui l'empêchoit d'être envelopé par derriere, & d'où l'artillerie decouvroit à plaisir les ennemis. Pour luy, il monta à cheval, suivi de quinze autres, & se jetta assez avant dans un taillis, à dessein de charger les Indiens en flanc, quand il en seroit tems. Les ennemis étant à la portée des fleches, firent leur premiere décharge ; après quoy ils fondirent sur le bataillon des Espagnols avec tant de furie, & en si grand nombre, que les arquebuses & les arbalètes ne pouvant les arrêter, on en vint aux coups de main. Cependant l'artillerie faisoit un horrible fracas dans leurs bataillons. Comme ils étoient fort ferrez, elle en abatoit des pelotons entiers à chaque coup : mais ils étoient si obstinez, que du moment que la bale avoit fait

fait son effet , ils se rejoignoient , pour cacher , à leur maniere , le dommage qu'elle avoit causé ; criant avec un bruit horrible , & jettant en l'air des poignées de terre , afin que les ennemis n'apperçussent point ceux qui tomboient , & qu'on n'entendât point leurs plaintes.

Ordaz couroit de tous côtez , s'acquittant fort bien des devoirs d'un sage Capitaine , sans oublier ceux d'un brave Soldat : mais le nombre des ennemis étoit si effroïable , que les Espagnols n'avoient pas peu de peine à soutenir leurs efforts. Déjà il paroissoit que la partie n'étoit pas égale , lorsque Cortez sortit hors du bois , & donna à toute bride dans les bataillons les plus épais. Il n'avoit pû venir plutôt au secours des siens , à cause de quelques fosses qu'il avoit rencontrés. L'effort des chevaux & des Cavaliers ouvrit bien-tôt le passage. Les Indiens se voïant renversez , & blesez dangereusement , ne songerent plus qu'à fuir , jettant les armes , qu'ils ne considéroient plus que comme un embarras qui les rendoit moins legers.

Ordaz reconnut l'arrivée du secours , en voïant mollir la furie de l'avant-garde qui l'avoit attaqué , & qui commençoit à reculer à cause du desordre des dernieres troupes. Il s'avança avec son bataillon , & chargea ceux qui le pressoient , avec tant de vigueur , qu'il les poussa en combatant toujours , jusqu'au lieu d'où Cortez & les autres Capitaines avoient déjà chassé les ennemis. Ils se joignirent ensemble pour faire un dernier effort : & il fut necessaire de doubler le pas ; car les Indiens se retiroient fort vite , faisant néanmoins toujours tête , & lançant leurs dards. Cette forme de combat dura quelque tems ; & ils continuerent à faire la retraite en ordre , jusqu'à ce qu'étant poussez en un lieu plus étroit , & chargez brusquement , ils se mirent en desordre , & prirent ouvertement la fuite.

Cortez commanda qu'on fît alte , se contentant de sa victoire , sans répandre encore le sang de ces miserables. Il ordonna seulement qu'on fît quelques prisonniers , aïant dessein de s'en servir à faire un traité de paix ; car il n'avoit point d'autre but en cette expedition , qu'il ne regardoit que comme un moïen pour parvenir au capital de son entreprise. Il demeura plus de huit cens Indiens morts sur la place , & le nom-

74 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
bre de leurs bleffez fut beaucoup plus grand. Les nôtres ne perdirent que deux Soldats; mais il y en eut soixante & dix de bleffez.

Les Auteurs qui ont parlé de cette bataille, rapportent que l'armée des ennemis étoit de quarante mille hommes: & ces gens, quoyque Barbares, & nuds, suivant les reflexions de quelques Auteurs étrangers, avoient néanmoins des mains & des armes; & quand ils n'auroient pas eu cette valeur pure qui est propre aux hommes civilifez, ils ne manquoient pas de ferocité, qui est le partage des bêtes.

Ainsi, quoyque l'envie en ait publié, cette action de Tabasco est vraiment digne de la memoire qui s'en est conservée, en bâtissant une Eglise sous le nom de Nôtre-Dame de la Victoire, ce qui marque encore le jour auquel on avoit combattu: & ce même nom fut donné pour le même sujet à la premiere Ville que les Espagnols fonderent en cette Province. Cet heureux succez se doit attribuer principalement à la vigueur des Soldats, qui supleèrent par leur fermeté & par leur courage, à l'inégalité de leur nombre, comparé à celui des Indiens. Il est vrai qu'ils avoient l'avantage d'être postez & conduits avec beaucoup d'ordre, contre des ennemis sans aucune discipline militaire. Cortez ouvrit le chemin à la victoire, en rompant avec les chevaux ce grand corps d'Indiens; action dans laquelle il ne témoigna pas moins de conduite que de valeur, puisqu'on ne peut nier qu'un General n'acquiert pas moins de gloire à former un grand dessein, qu'à l'exécuter. Il faut avouer que les chevaux même eurent part à l'action, les Indiens aiant conçu une fraieur horrible de voir ces animaux qu'ils ne connoissoient pas, & qui dans la premiere surprise furent pris par eux pour des monstres composez d'un homme & d'une bête; de la même maniere que l'antiquité se figura des Centaures, sur quoy elle étoit beaucoup moins excusable.

On a écrit que l'Apôtre saint Jacques combatit ce jour-là en faveur des Espagnols, monté sur un cheval blanc: & on ajoûte que Cortez, poussé par la devotion particuliere qu'il avoit, attribuoit ce secours à un autre Apôtre, c'est à dire à saint Pierre. Cependant Bernard Diaz rejette ce miracle, en assurant que ni luy, ni aucun autre de ses compagnons ne

DU MEXIQUE.

75

l'avoient remarqué, & qu'il ne s'en étoit rien dit alors. C'est l'excez d'un zele pieux, d'attribuer au Ciel ces événemens qui succedent contre l'apparence, & contre ce qu'on en esperoit : & j'avouë que je n'ai pas beaucoup de penchant à donner dans ces excez. Je laisse volontiers aux causes naturelles ce qui peut leur appartenir dans les événemens extraordinaires ; néanmoins il est certain que ceux qui liront l'Histoire des Indes, y trouveront plusieurs veritez qui leur paroîtront des exagerations, & plusieurs actions qui ne peuvent attirer la creance, que sous le titre de miracle.

CHAPITRE XX.

On fait la paix avec le Cacique de Tabasco : Et les Espagnols, après avoir célébré en cette Province la Fête du Dimanche des Rameaux, se rembarquent, & continuent leur voyage.

LE lendemain, Cortez fit amener en sa presence tous les prisonniers, entre lesquels il y avoit deux ou trois Capitaines. Ils marquoient sur leur visage une extrême fraïeur, croiant que le vainqueur les traiteroit avec les mêmes cruautéz que celles dont ils usoient contre leurs captifs. Cependant le General les reçut avec beaucoup de douceur : & après les avoir rassûrez par ses discours & par des caresses, il les mit en liberté. Il leur fit même quelques presens peu considerables, en leur disant, *Que comme il sçavoit vaincre, il sçavoit encore pardonner.* Ce témoignage d'humanité fit un si bon effet, que peu d'heures après quelques Indiens vinrent au camp, chargez de mayz, de poules, & d'autres provisions, afin de faciliter par ce regale les ouvertures de la paix, qu'ils venoient proposer de la part du Cacique de Tabasco, qui étoit supérieur aux autres. Ceux qui portoient cette parole étoient du dernier ordre du peuple, & mal propres, ce qui fut remarqué par Aguilar : l'ordre de ce país étant de ne donner de semblables commissions qu'à des Indiens du premier rang, qui venoient avec toutes leurs parures. Ainsi, encore

que Cortez souhaitât la paix, il ne voulut pas recevoir la proposition, qu'elle ne fût dans les formes. Il ordonna donc, qu'on renvoïât les Indiens sans qu'ils l'eussent vû: & le Truchement les avertit de dire à leur Cacique, *Que s'il souhaitoit la paix, & l'amitié du General, il falloit qu'il l'envoïât demander par des hommes plus raisonnables & plus qualifiez.* Cortez sçavoit bien qu'on ne doit pas se dispenser de ces formalitez exterieures qui soutiennent l'autorité, ni souffrir que des personnes qui viennent en état de supplians, fissent des fautes d'inadvertance contre le respect auquel ils sont obligez; parce qu'en cette sorte d'affaires, les manieres sont presque aussi considerables que le fonds.

Le Cacique reconnut sa faute; & pour la reparer il envoya le lendemain trente Indiens plus qualifiez, parez de plumes & de colliers, & de ces autres choses à quoy toute leur magnificence se réduit. Ils étoient accompagnez d'autres Indiens, qui portoient un regale semblable au premier, mais bien plus abondant.

Le General leur donna audience, environné de tous ses Capitaines, affectant un air grave & severe; parce qu'il crut que sa douceur & son agrément naturel n'étoient pas à propos en cette action. Ils se presenterent avec de grandes soumissions; & après avoir fait la ceremonie qui leur étoit ordinaire lorsqu'ils vouloient témoigner la dernière veneration, ils exposèrent le sujet de leur ambassade. Cette ceremonie étoit d'encenser avec de petits brasiers où ils faisoient brûler du copal-anime, & d'autres parfums. Leur discours commença par des excuses frivoles de la guerre qu'ils avoient faite, & ils le conclurent en demandant la paix. Le General leur representa gravement les justes sujets qu'il avoit d'être offensé de leur procédé, afin que la vûe de leurs fautes donnât un plus grand lustre au pardon qu'il en accordoit, avec la paix que ces Ambassadeurs reçurent. Ainsi ils se retirerent tres-satisfaits, & même enrichis à bon marché, par des presens de peu de valeur, & qu'ils estimoient beaucoup.

Peu de tems après, le Cacique suivi de tous ses Capitaines & de ses alliez, vint saluer le General, faisant porter un present de mantes de coton, de plumes de diverses couleurs, & d'autres bijoux d'un or bas, & dont le travail surpassoit de

beaucoup la matiere. Il commença par offrir son present, comme s'il eût voulu s'en faire un merite, afin d'être mieux reçu. Cortez le caressa fort; & toute la visite se passa en complimens, & en des protestations reciproques d'une sincere amitié, qu'ils se firent par le moïen de l'Interprete. Les Capitaines Espagnols firent le même traitement aux Indiens qui accompagnoient le Cacique: on ne voïoit que des marques de paix, & des démonstrations de joie & de franchise, qui s'expliquoient par des gestes, au défaut de la langue.

Le Cacique prit congé du General, après avoir marqué un jour pour une autre entre-vûë: & afin de signaler sa confiance & sa bonne-foi, il commanda à ses sujets de retourner incessamment à Tabasco avec toutes leurs familles, pour rendre service aux Espagnols.

Le jour suivant il revint au camp, suivi des mêmes Indiens, outre vingt Indiennes fort parées à la maniere du païs. Il dît au General, qu'il luy en faisoit un present, afin qu'elles eussent soin durant son voïage, d'appréter à manger pour luy & pour ses compagnons: Qu'elles étoient des plus habiles à assaisonner delicatement tous les divers mets dont leur table étoit couverte, & particulièrement à faire le pain de mayz, ce qui étoit un emploi destiné de tout tems aux femmes.

Elles faisoient mouïdre ce grain entre deux pierres semblables à celles dont l'usage du chocolat nous a donné la connoissance: & lorsqu'il étoit reduit en farine, elles en faisoient de la pâte, sans avoir besoin de levûre ou de levain. Elles étendoient cette pâte sur des especes de tourtieres d'argille ou terre cuite, dont elles se servoient pour le mettre au feu, & luy donner la cuisson. C'est ce qui tenoit lieu de pain dans toute cette partie du nouveau Monde, où le mayz croissoit en abondance, par la providence de Dieu, qui reparoit par ce moïen le défaut du froment, dont ils n'avoient aucune connoissance. Ce pain de mayz est un aliment agreable au goût, & qui ne charge point l'estomac. Il y avoit entre ces femmes une Indienne d'une condition relevée, fort bien faite, & d'une beauté qui pouvoit passer pour rare. Elle fut baptisée quelque tems après, sous le nom de Marine: & nous verrons dans la suite ce qu'elle contribua à la conquête de la Nouvelle Espagne.

Cortez tira à part le Cacique & les principaux Indiens de sa suite, & il leur fit un discours, par le moïen de son Truchement. Il leur apprit, *Qu'il étoit Sujet & Ministre d'un Monarque tres puissant: Que son dessein étoit de leur procurer toute sorte de bonheur, en leur proposant d'obeir à ce grand Prince, de reconnoître la véritable Religion, & de renoncer aux erreurs de leur Idolatrie.* Il appuïa ces deux propositions de toute son éloquence naturelle, & de son autorité: en sorte que si les Indiens ne furent pas entièrement persuadez, au moins sentirent-ils du penchant à se rendre à la raison. Ils repondirent: *Qu'ils s'estimeroient fort heureux d'obeir à un Monarque dont le pouvoir & la grandeur se faisoient connoître par des Sujets d'une valeur si extraordinaire.* Ils s'expliquerent avec plus de retenue sur le sujet de la Religion.

La défaite de leur armée par un si petit nombre d'Espagnols, leur étoit un motif tres pressant, de douter si nos gens n'étoient point assistez par quelque Dieu supérieur à ceux qu'ils adoroient. Cependant ils ne pouvoient se résoudre à le confesser: & quoy qu'ils sentissent ce doute, ils ne se mirent pas beaucoup en peine de rechercher la vérité.

Les Pilotes pressoient le départ de la flotte, disant que le retardement la mettoit en danger de se perdre, suivant leurs observations. Ainsi quoyque le General eût du chagrin de quitter cette nation, sans la voir mieux instruite des veritez de nôtre Religion, il se vit obligé d'avancer son voïage. Comme on étoit proche du Dimanche des Rameaux, il marqua ce jour-là pour l'embarquement, disposant avant cela toutes choses, afin de celebrer cette Fête suivant l'usage de l'Eglise: car il donnoit toujours ses premiers soins aux devoirs de la Religion. On éleva donc au milieu du camp un Autel couvert de ramée en forme de Chapelle: & ce Temple rustique, mais fort propre, eut le bonheur d'être la seconde Eglise de la Nouvelle Espagne. Cependant on embarquoit les vivres & les munitions nécessaires pour le voïage. Les Indiens étoient d'un grand secours, & le Cacique accompagnoit toujours le General avec ses Capitaines, marquant toujours la même veneration pour luy, par une obeïssance tres-soumise. Frere Barthelemi d'Olmedo, & le Licentié Jean Diaz prirent plusieurs fois cette occasion, pour essayer de leur faire goûter les ouvertures que

le General leur avoit faites par son discours. Ils se servoient adroitement de ces desirs qu'ils marquoient, d'aller à la verité. Ils trouvoient en eux une docilité de gens convaincus, & beaucoup d'inclination à recevoir un autre Dieu, mais sans vouloir laisser aucun de ceux qu'ils reconnoissoient. Ils écoutoient avec plaisir; il paroissoit même qu'ils souhaitoient se rendre capables de comprendre ce qu'on leur disoit: cependant, à peine leur volonté avoit-elle donné entrée à la raison, que leur entendement la rejettoit. Tout ce que les deux Prêtres pûrent obtenir, fut de les laisser en d'assez bonnes dispositions, & de reconnoître que cet ouvrage demandoit plus de tems, pour preparer ces esprits rudes à reconnoître leur aveuglement.

Le Dimanche au matin, une foule incroïable d'Indiens accourut de tous côtez, pour voir la Fête des Chrétiens. La benediction des Rameaux étant faite avec les solemnitez accoutumées, on les distribua entre les Soldats; & l'on commença la Procession, où ils assisterent tous, avec autant de modestie que de devotion; spectacle digne de paroître aux yeux d'un peuple Chrétien, quoyqu'on puisse dire que la vûe de ces Infideles en relevoit l'éclat, ainsi que la lumiere tire son lustre de l'opposition des ombres. Cependant il ne laissa pas d'édifier en quelque maniere ces Indiens: car Aguilar les entendit s'écrier plusieurs fois: *Ce Dieu à qui des hommes si braves rendent tant de respect, doit être un grand Dieu.* La verité faisoit quelque impression dans leurs esprits; mais leurs consequences étoient mal tirées.

Après la Messe, le General prit congé du Cacique & de ses Capitaines, renouvelant la paix & l'amitié par des offres obligeantes; après quoy il alla s'embarquer: laissant ces Peuples plus obeïssans, que sujets à l'égard du Roy; & à l'égard de la Religion, en cette disposition qui consiste à desirer les remedes, ou plutôt à ne ressentir point de repugnance pour ceux que l'on propose.



CHAPITRE XXI.

La flotte arrive à Saint Jean d'Ulua. Les Soldats descendent à terre ; & Cortez reçoit une Ambassade de la part des Officiers de Motezuma. Qui étoit Dona Marina.

Les Espagnols mirent à la voile le jour suivant , qui étoit le Lundy après le Dimanche des Rameaux. Leur route étoit au Couchant, suivant toujours la côte. Ils reconnurent, sans s'arrêter, la Province de Guazacoalco, la riviere des Bannieres, ou *Rio de Banderas*, l'Isle des Sacrifices, & les autres lieux que Grijalva avoit découverts, & abandonnez en même-tems. Les Soldats qui avoient suivi ce Capitaine, se faisoient un plaisir de pouvoir apprendre aux autres les diverses aventures de cette expedition : & le General les écoutoit luy-même avec d'autant plus d'attention, qu'il s'instruisoit encore par le recit du malheureux succez que cette entreprise avoit eu, de ce qu'il devoit suivre ou éviter dans la sienne ; par cette regle de la prudence, qui nous apprend à tourner à nôtre avantage les fautes mêmes des autres. Enfin, ils aborderent à Saint Jean d'Ulua le Jeudy Saint à midi. A peine avoient-ils jetté l'ancre, entre l'Isle & la Terre-ferme du côté du Nord, que l'on vid venir de la côte voisine deux de ces gros canots que les Indiens appellent Piraguas. Ils en portoient quelques-uns, qui s'avançoient vers la flotte sans marquer aucune défiance. Ce procedé, avec certains signes qu'ils firent en s'approchant, fit connoître qu'ils venoient comme amis, & qu'ils demandoient audience.

Lorsqu'ils furent assez près du vaisseau du General pour s'en faire entendre, ils commencerent un discours en une langue inconnuë à Jérôme d'Aguilar. Cortez se trouva fort embarrassé, de voir que son Truchement luy manquoit, lorsqu'il luy étoit le plus nécessaire. Ce défaut luy parut un obstacle considerable à ses desseins ; mais Dieu, qui fait éclater les effets de sa Providence sous ce que les hommes aveuglez attribuent mal

mal à propos au hazard , ne luy refusa point son secours en cette necessité. Cette Indienne , que nous appellerons désormais *Donna Marina* , n'étoit pas éloignée de Cortez & d'Aguilar ; & elle reconnut l'embaras où ils étoient , par la surprise qui paroïssoit sur leurs visages. Elle dît à Aguilar en la langue d'Iucatan , que ces Indiens parloient celle de Mexique , & qu'ils demandoient audience au General. Cortez aiant appris cela d'Aguilar , commanda qu'on les fît monter sur son vaisseau ; & revenant de sa surprise , il rendit grâces à Dieu , reconnoissant qu'il étoit redevable à sa bonté infinie , du bonheur de rencontrer , contre son esperance , un sujet si propre à se faire entendre dans un païs où il avoit souhaité d'arriver avec tant de passion.

Donna Marina étoit fille du Cacique de Guazacoalco , Province sujette à l'Empereur de Mexique , & voisine de celle de Tabasco. Certains incidens rapportez diversément par les Auteurs , l'avoient fait enlever dès ses premieres années , à Xicalango , place forte sur la frontiere d'Iucatan , où il y avoit alors une garnison de Mexicains. Elle y étoit élevée dans un état qui ne convenoit pas à sa naissance , lorsque par une nouvelle injure de la fortune , elle devint , par vente ou par conquête , esclave du Cacique de Tabasco , qui en fit un présent à Cortez. On parloit à Guazacoalco , & à Xicalango la langue generale de Mexique , & à Tabasco celle d'Iucatan , qu'Aguilar sçavoit. *Donna Marina* parloit l'une & l'autre de ces langues : ainsi elle expliquoit aux Indiens en celle de Mexique , ce qu'Aguilar luy faisoit entendre en celle d'Iucatan , Cortez étant obligé d'attendre que ses paroles eussent fait ce tour , jusqu'à ce que *Donna Marina* eût appris le Castillan , ce qu'elle fit en peu de jours. Elle avoit l'esprit vif , la memoire heureuse , & d'autres bonnes qualitez qui marquoient une illustre naissance. Herrera dit qu'elle étoit née à Xalisco , l'amenant ainsi de fort loin à Tabasco , puisque Xalisco est sur la mer du Sud au fond de la nouvelle Galice. Il pouvoit avoir pris cette vision dans Gomara : surquoy je ne comprends pas pourquoy en cela , & en d'autres circonstances plus essentielles , il s'écarte de la Relation de Bernard Diaz del Castillo ; car Herrera avoit en main le manuscrit de cet Auteur , qu'il suit & qu'il cite en plusieurs endroits de son Histoire. Ce fut en cette occasion que *Donna Marina*

commença d'entrer dans la confidence du General ; à quoy elle appliqua toute l'adresse de son esprit , en luy servant de Truchement avec une fidelité tres-rare. Il est vrai que Cortez l'y engagea par des manieres que la pureté ne permet pas , aiant eu d'elle un fils nommé Dom Martin Cortez , qui ne laissa pas d'obtenir l'habit de Chevalier de saint Jacques , en consideration de la noblesse de sa mere. Les Politiques ont beau chercher des pretextes pour déguiser le vice de Cortez , en disant que c'étoit pour s'assurer d'autant plus de la fidelité d'une personne dont il dépendoit necessairement. Bien loin de recevoir ces excuses , on reconnoît en cette action l'emportement d'une passion déreglée ; quoyqu'on soit accoustumé dans le monde à voir donner le titre specieux de raison d'Etat , à ce qui n'est en effet qu'une foiblesse de raison.

Les Indiens étant en presence du General , luy dirent : *Que Pilpatoé & Teutilé , le premier , Gouverneur de cette Province , & l'autre Capitaine General pour le grand Empereur Motezuma , les avoient envoiez au Commandant de la flotte , pour sçavoir à quel dessein il étoit venu mouiller l'ancre en ce rivage , & afin de luy offrir leur secours , en tout ce qui luy seroit nécessaire pour continuer son voiage.* Cortez caressa fort ces Envoiez : il leur fit un present de bijoux. On les regala par son ordre , de confitures & de vin d'Espagne ; & après avoir ainsi disposé leur esprit en sa faveur , il leur répondit : *Qu'il venoit comme ami , traiter d'affaires tres-importantes à leur Prince & à tout son Empire : Qu'il verroit sur ce sujet le Gouverneur & le General ; & qu'il esperoit de leur honnêteté , un accueil aussi favorable que celui qu'on avoit fait l'année precedente à quelques personnes de sa nation.* Ainsi , après avoir tiré de ces Indiens quelque connoissance generale de la puissance de Motezuma , de ses richesses , & de la maniere dont il gouvernoit son Etat , Cortez les renvoia satisfaits & pleins de confiance.

Le jour suivant , qui étoit celui du Vendredi Saint au matin , tous les Soldats descendirent sur le rivage le plus proche de la flotte. Le General donna ordre que l'on tirât promptement hors des vaisseaux , les chevaux & l'artillerie , & que les Soldats , par brigades , allassent faire des fâcines pour se retrancher , sans oublier de mettre de bons corps de garde sur les avenues. Il fit dresser des barraques en nombre suffisant , pour défendre

les Soldats des ardeurs du Soleil, qui étoient insupportables. On mit l'artillerie en un poste qui commandoit sur toute la campagne ; & chacun fut bien-tôt logé, parce que plusieurs Indiens envoïez par Teutilé, vinrent aider aux Espagnols, & leur apportèrent beaucoup de vivres, par l'ordre exprés du General. Ces Indiens furent d'un grand secours à nos gens, avec leurs haches & leurs autres instrumens garnis de pierres à fuzil. Ils en coupoient des arbres propres à faire des palissades ; & après les avoir enfoncez fort avant dans la terre, ils entrelaçoient des branches & des feuilles de palmier, & élevoient ainsi en peu de tems les murailles & le toit même d'un logis, avec une adresse & une diligence surprenantes : car ils étoient grands maîtres en cet art, n'ayant point, en plusieurs endroits, d'autre architecture pour leurs bâtimens, dont ils regloient la structure & la capacité sur leurs besoins ; peut-être moins barbares en cela, que ceux qui élevent de vastes Palais, où néanmoins leur vanité se trouve encore trop à l'étroit. Les Indiens apportèrent aussi des mantes de coton, dont ils couvrirent les barraques des Officiers, afin qu'elles fussent encore moins penetra-
bles aux ardeurs du Soleil. Cortez choisit celle qui étoit la mieux bâtie & la plus grande, pour y faire élever un Autel fort paré, sur lequel il mit une Image de la tres-sainte Vierge ; & il fit planter une grande Croix devant la porte de cette Chapelle. C'est ainsi qu'il se préparoit à célébrer la Fête de Pâques ; & ses soins pour le Service Divin, ne le cedoient en rien à ceux des Ecclesiastiques. Bernard Diaz assure, que le jour même du débarquement on dît la Messe sur cet Autel : mais je ne crois pas que le Pere Barthelemi & le Licentié Diaz fussent si mal instruits de l'Office de l'Eglise, qu'ils ignorassent qu'on ne dit point de Messe le jour du Vendredi Saint. Cet Auteur avance quelquefois les choses fort temerairement, parce qu'il se fie trop à sa memoire : mais cela ne surprend pas tant, que de voir que cet article ait été copié mot à mot par Herrera ; & c'est en tous les deux une méprise, que je ne rapporte pas tant à dessein de censurer, que pour m'en faire une leçon sur ce qu'on doit apprehender des libertez que l'on se donne dans la chaleur de la composition.

Cortez apprit cependant par ces Indiens, que Teutilé étoit en cette Province, en qualité de General d'une armée tres-

84 HISTOIRE DE LA CONQUESTE, &c.
forte, afin d'achever de soumettre par les armes à l'Empire de Motezuma quelques places conquises depuis peu dans ce Gouvernement, dont Pilpatocé avoit la conduite pour ce qui regardoit le civil. Les offices qu'ils firent d'envoier des vivres, & des hommes pour travailler, n'étoient point volontaires, ainsi qu'on en pût juger par la suite; mais de gens étonnez, & pour ainsi dire étourdis par les nouvelles qui s'étoient répandues de l'action de Tabasco. Ces deux Mexicains confideroient prudemment, qu'ils se trouvoient avec des forces bien moindres que celles des Caciques qui s'étoient assemblez contre nous : c'est pourquoy ils eurent recours aux presens & aux honnêtetez, afin de se créer quelque obligation, sur des gens qu'ils ne pouvoient chasser par la force; & c'est ainsi que la crainte sçait prendre ses précautions, & qu'elle inspire la liberalité à ceux qui n'ont pas la hardiesse de déclarer leur haine.

Fin du premier Livre.





HISTOIRE

DE LA

CONQUESTE

DU

MEXIQUE,

OU

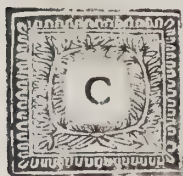
DE LA NOUVELLE

ESPAGNE.

LIVRE SECON D.

CHAPITRE PREMIER.

Teutilé General des troupes de Motezuma, & Pilpatoé Gouverneur de la Province, viennent visiter Cortez de la part de Motezuma. Ce qui se passe entr'eux, & avec les Peintres qui tirent le portrait des Espagnols, & dessinent leur armée.



ETTE nuit & le jour suivant se passerent dans une grande tranquillité, qui n'empêcha pas qu'on ne se tint fort sur ses gardes. Les Indiens venoient toujours au camp; les uns pour travailler, les autres pour troquer des vivres contre des merceries, sans qu'il arrivât rien de nouveau, jusqu'au jour de Pâques,

L. ij.

que Teutilé & Pilpatocé arriverent, suivis d'un grand cortège, pour saluer le General. Il les reçut au milieu de tous ses Capitaines, & des autres Officiers qui étoient autour de luy dans un grand respect, parce qu'ayant à traiter avec les Ministres d'un Prince bien au-dessus des simples Caciques, il étoit de la bien-seance de marquer plus d'autorité. Après les premiers complimens, dont les Indiens furent prodigues, & Cortez plus réservé, il les conduisit à cette baraque qui servoit de Chapelle, parce qu'il étoit tems de célébrer le Service Divin. Aguilar & Marine dirent aux Mexicains, *Qu'avant que de traiter du sujet de son voyage, le General vouloit s'acquitter des devoirs de sa Religion, & recommander à son Dieu, Seigneur de tous leurs Dieux, le bon succès de sa proposition.*

La Messe fut dite avec toute la solemnité que le tems & le lieu pûrent permettre. Le Pere Olmedo officia, assisté du Licentié Diaz, & de Jérôme d'Aguilar. Quelques Soldats instruits dans le chant de l'Eglise tinrent le chœur; & les Indiens assistèrent à toutes ces ceremonies avec une attention, qui n'étoit qu'un effet de la nouveauté, avoit néanmoins l'air de dévotion. On revint de l'Eglise au logis du General, qui traita superbement les deux Officiers de Motezuma, croiant qu'il falloit donner quelque chose à l'ostentation.

Après le repas, Cortez prenant un air grave & fier, dit aux Mexicains par l'organe de ses Truchemens: *Qu'il venoit de la part de Dom Charles d'Autriche Monarque de l'Orient, traiter avec l'Empereur Motezuma de matieres de grande importance, non seulement à la personne de l'Empereur & à son Etat, mais encore à tous ses Sujets en particulier: Que cette affaire ne pouvoit être proposée qu'en présence de l'Empereur même: Qu'ainsi il falloit nécessairement qu'il le vît; & qu'il esperoit en être reçu avec toute la civilité & la consideration qui étoient dûes à la grandeur du Prince qui l'envoioit.* La proposition de Cortez donna à ces deux Officiers un chagrin qui parut jusque sur leur visage: mais avant que d'y répondre, Teutilé commanda qu'on apportât un regale qu'il avoit préparé; & aussi tôt on vît entrer trente Indiens, ou environ, chargez de vivres, de robes de coton tres-fin, de plumes de différentes couleurs, & d'une grande caisse ou corbeille pleine de divers bijoux d'or, travaillez avec la dernière délicatesse. Teutilé presenta ces choses au General

dé fort bonne grace : & voyant que Cortez les recevoit agreablement, & qu'il les estimoit, il se tourna vers luy, & luy dît par la même voie des Interpretes : *Qu'il le prioit d'agréer ces témoignages de l'affection de deux esclaves de Motezuma, qui avoient ordre de regaler ainsi les étrangers qui abordoient sur les terres de son Empire, pourvu qu'ils fussent dans la resolution de continuer leur voyage, le plutôt qu'ils le pourroient faire : Que le dessein de voir l'Empereur souffroit trop de difficultez ; & qu'ils ne croioient pas luy rendre un mediocre service, de luy ôter cette pensée avant qu'il en eût éprouvé tous les inconveniens.*

Cortez, d'un air encore plus fier, repliqua : *Que les Rois ne refusoient jamais audience aux Ambassadeurs des autres Souverains ; & que leurs Ministres ne devoient point se charger du succez d'un refus si dangereux, sans en avoir des ordres bien précis. Que leur devoir en cette occasion, étoit d'avertir Motezuma de son arrivée : Qu'il leur accordoit du tems pour faire cette diligence, pourvu qu'ils assûrassent en même-tems leur Empereur, que le General des étrangers avoit résolu fortement de le voir, & de ne point sortir de son País avant cela, ne devant pas endurer qu'on fît cet affront à la personne du Roi qu'il representoit.* Les deux Indiens furent si étonnez de la maniere dont Cortez leur expliqua ses intentions, qu'ils n'osèrent luy contredire. Ils le prierent seulement, avec beaucoup de soumission, de ne faire aucun mouvement avant qu'ils eussent reçu la réponse de Motezuma, offrant cependant de l'assister des choses dont il auroit besoin.

Ces Officiers de Motezuma avoient amené avec eux des Peintres Mexicains, qui travailloient durant cet entretien, avec une diligence admirable, à représenter les vaisseaux, les Soldats, les chevaux, l'artillerie, & generalement tout ce qui étoit dans le camp. Pour cet effet ils avoient apporté des toiles de coton préparées & imprimées, où ils traçoient des figures, des paysages, & d'autres sujets, d'un dessein & d'un coloris qui pouvoient meriter quelque approbation des connoisseurs.

Bernard Diaz s'est diverti à exagerer l'habileté de ces Peintres, lorsqu'il dit qu'ils tirerent les portraits au naturel de tous les Capitaines Espagnols. Cela s'appelle outrer la verité, car quand les Indiens auroient possédé à fonds l'art de la Peinture,

ils n'eurent pas assez de tems pour prendre toute la diversité des traits, qui est néanmoins nécessaire à donner une parfaite ressemblance.

Les peintures se faisoient par l'ordre de Teutilé, qui vouloit donner à Motezuma une connoissance entière de tout ce qui regardoit les Espagnols. Les Peintres y ajoûtoient en certains endroits quelques caractères, à dessein, comme il sembloit, d'expliquer ce qui pouvoit manquer aux figures. C'étoit leur maniere d'écrire; car ils n'avoient point encore l'usage des lettres, ni cet art qui par des signes ou des élémens que les autres nations ont inventez, peint la voix, & rend visibles les sons.

Ils ne laissoient pas néanmoins de se faire entendre avec le pinceau, en représentant les objets matériels par leurs propres images, & le reste par des nombres, ou par d'autres signes, avec une disposition si juste, que le nombre, le caractère & la figure s'entr'aidoient réciproquement à exprimer la pensée, & formoient un raisonnement entier. On peut juger du génie de ces Peuples, par la subtilité de cette invention, semblable aux hieroglyphes des Egyptiens: mais avec cette différence, que ces derniers Peuples ne s'en servoient que par ostentation, & pour faire parade de leur esprit; au lieu que les Mexicains en faisoient un usage ordinaire, & qu'ils pratiquoient cette maniere d'écrire avec tant d'habileté, qu'ils avoient des livres entiers de ce stile, où ils conservoient la mémoire de leurs antiquitez, & donnoient à la posterité les annales de leurs Rois.

On avertit Cortez du travail de ces Peintres. Il sortit pour les voir, & fut surpris de la facilité avec laquelle ils exécutoient leurs desseins. On luy dit qu'ils exprimoient sur ces toiles, non seulement les figures, mais encore la conversation qu'il avoit eüe avec Teutilé; afin que Motezuma fût instruit de tout, & scût en même tems le dessein & les forces de l'armée Espagnole. Sur quoy Cortez, qui vouloit soutenir la fierté qu'il avoit témoignée, & qui avoit l'esprit vif & présent, comprit d'abord, que ces images sans action & sans mouvement, donneroient une idée qui ne seroit pas avantageuse à ses desseins. Il résolut d'animer la représentation, en faisant faire l'exercice à ses Soldats, pour faire paroître leur adresse & leur valetur, & donner en même tems une grande vivacité à la peinture.

Il ordonna donc de prendre les armes ; & aiant formé un bataillon ; & mis toute son artillerie en baterie, il dît aux Mexicains, *Qu'il vouloit leur faire les mêmes honneurs que l'on faisoit en son País aux personnes de distinction.* Après quoy étant monté à cheval avec tous les Capitaines, il commença par des courses de bagues ; & puis aiant partagé sa troupe en deux escadrons, ils firent entre-eux une espece de combat, en caracolant, & faisant tous les differens mouvemens de la cavalerie. Les Indiens surpris, & comme enlevez hors d'eux-mêmes, regarderent d'abord avec fraieur la fierté de ces animaux, qui leur paroissoient si terribles : & voiant en même tems leur docilité & ces effets de leur obeïssance, qu'ils ne comprenoient pas, ils conclurèrent, que des hommes qui les rendoient si soumis à leurs volontez, avoient quelque chose de surnaturel. Mais quand Cortez aiant donné le signal, les Arquebusiers firent deux ou trois décharges, suivies du tonnerre de l'artillerie ; la peur fit une si forte impression sur leurs esprits, que quelques-uns de ces Indiens se jetterent par terre : les autres s'enfuirent, sans sçavoir où ils alloient ; & les plus assurés cachèrent autant qu'ils pûrent leur fraieur, sous le masque de l'admiration.

Cortez les rassûra bien-tôt. Il s'approcha d'eux d'un air galant & agreable, & leur dit en riant, *Que c'étoit ainsi que les Espagnols faisoient des fêtes militaires, pour honorer leurs amis.* Cependant il ne visoit qu'à leur faire comprendre, à quel point ses armes étoient redoutables dans une veritable action, puisqu'un divertissement, qui n'en étoit que l'image, causoit tant de fraieur. On vid alors les Peintres Mexicains inventer de nouvelles figures & de nouveaux caracteres, pour donner de nouvelles expressions de ce qu'ils venoient de voir. Les uns dessinoient les Soldats armez, & rangez en bataille : les autres peignoient les chevaux dans le mouvement du combat. Ils figuroient un coup de canon par du feu & de la fumée ; & même le bruit, par quelque chose qui representoit un éclair, sans oublier aucune de ces terribles circonstances qui pouvoient exciter les soins, ou satisfaire la curiosité de leur Empereur.

Après l'exercice, Cortez ramena à son logis les deux Officiers Mexicains, qu'il regala d'un present de ces bijoux qui se

90 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
font en Castille, pendant qu'on en préparoit un bien plus considerable pour être offert de sa part à Motezuma; Ce present consistoit en diverses pieces curieuses de verre ou de crystal, une chemise de toile de Hollande, un bonnet de velours cramoisi, enrichi d'une medaille d'or qui representoit saint George, & une chaize de tapisserie, d'un ouvrage dont les Indiens firent tant d'estime, qu'elle fut mise entre les meubles les plus precieux de l'Empereur. Par ce témoignage de liberalité, quoyque peu considerable, & neanmoins magnifique aux yeux des Mexicains, Cortez voulut adoucir en quelque maniere le chagrin que sa resolution leur donnoit : & il les renvoia aussi satisfaits de son honnêteté, que surpris & embarrassés du dessein qu'il témoignoit.

CHAPITRE II.

La réponse de Motezuma arrive, avec un tres-riche present; mais il refuse la permission que Cortez luy demandoit d'aller à Mexique.

Les Mexicains s'arrêterent assez près du camp des Espagnols; & sur ce qui arriva depuis, on jugea que c'étoit pour délibérer de la maniere dont ils devoient se conduire en cette rencontre: car après la conference, Pilpatoé s'arrêta en ce lieu, sans doute afin d'observer de plus près les démarches des Espagnols. Le champ fut partagé en un instant. Aussitôt on vid élever un grand nombre de barraques; & en peu d'heures cette campagne deserte devint un gros bourg fort peuplé. Pilpatoé prit des mesures afin de prévenir la jalousie que cette nouveauté pouvoit causer à Cortez, en luy mandant, qu'il ne prenoit ce poste que pour être plus en état de luy fournir des regales pour sa personne, & des provisions pour son armée. Quoyqu'on eût penetré facilement l'artifice de cet Indien, on luy laissa tout le plaisir de croire qu'il nous l'avoit fort bien caché, puisqu'on en tiroit tout le profit; car ils nous apportoiennent des vivres en abondance: & la crainte qu'ils avoient que leur défiance & leurs soupçons ne fussent décou-

verts, redoubloit encore les soins qu'ils prenoient de ne laisser manquer d'aucune chose.

Teutilé alla jusqu'à son camp ; d'où il envoia en diligence à Motezuma , les avis de tout ce qui se passoit en cet endroit-là , avec les tableaux faits par son ordre , & le présent de Cortez.

Les Rois de Mexique tenoient pour cet effet un grand nombre de couriers disposez sur tous les grands chemins de leur Empire. On choisissoit pour cet emploi les plus legers entre les Indiens ; & on les exerçoit avec beaucoup de soin dès leur premiere jeunesse. Il y avoit des prix tirez du tresor public , pour celuy qui arriveroit le plûtôt à un lieu désigné. Le Pere Joseph d'Acosta, qui a observé & rapporté tres-exactement les coûtumes des Mexicains, dit que la principale école où on dressoit ces couriers, étoit le premier Temple de la Ville de Mexique, où étoit une Idole au haut d'un escalier de six-vingt degrez de pierre ; & que celuy qui arrivoit le premier aux pieds de l'Idole, emportoit le prix. Cet exercice pouvoit être enseigné ailleurs que dans un Temple : néanmoins c'étoit le plus doux & le plus raisonnable qui fût pratiqué au lieu qui servoit à cette carriere ; je veux dire sur ces degrez , qu'ils fouilloient fort souvent du sang des victimes humaines. Ces couriers se relaïoient de distance en distance , à peu près comme nos chevaux de poste : mais ils alloient encore plus vîte ; car en se succedant les uns aux autres sans aucun retardement , avant qu'ils fussent hors d'haleine , la vîtesse de la course duroit sans interruption jusqu'à la fin de la carriere.

L'Histoire generale rapporte, que Teutilé porta luy-même ses dépêches , & qu'il revint au bout de sept jours. Ce seroit une belle diligence pour un General : mais cela choque un peu la bien-seance ; outre qu'il y a soixante lieuës de Mexique à Saint Jean d'Ulva par le chemin le plus court. On n'a pas moins de peine à croire , que cette réponse fut apportée par un Ambassadeur exprés, que Bernard Diaz nommé Quintalbor , & que le Recteur de Villahermosa qui a publié cette Histoire de Diaz, fait accompagner par cent Nobles Mexicains : mais cela n'est pas important. Au fond, tous les Auteurs conviennent que la réponse vint en sept jours , & que Teutilé l'apporta au camp des Espagnols. Il la faisoit precéder par un présent

92 HISTOIRE DE LA CONQUESTE

de Motezuma, porté sur les épaules de cent Indiens; & avant que de prendre audience, il fit étendre contre terre des nattes qu'ils appellent *Petates* en leur langue, faites de feuilles de palmier; sur quoy on étala par son ordre, comme sur un buffet, toutes les différentes pieces qui composoient ce present.

Ces pieces étoient des mantes de coton, si fines & si bien travaillées, que leur difference avec la soie ne se reconnoissoit qu'en les maniant; plusieurs garnitures de plumes, & d'autres curiositez de même matiere, dont les diverses couleurs produites par la nature, & recherchées avec beaucoup de choix sur des oiseaux que ce país nourrit, étoient alliées ensemble avec tant d'adresse & de science, qu'en ménageant tous les differens jours, & mêlant les clairs & les bruns, ces Indiens osoient en former des tableaux, & représenter les objets au naturel, sans avoir besoin du pinceau ni des couleurs artificielles. Après cela on produisit diverses sortes d'armes, comme des arcs, des fleches & des rondaches, tout cela d'un bois précieux & rare, & suivi de deux grandes plaques rondes d'un travail singulier. La premiere, représentant le Soleil en bosse, étoit d'or: & l'autre d'argent, representoit la Lune. Après quoy on vid paroître quantité de joiaux d'or, & quelques-uns enrichis de pierreries. Ces pieces étoient des colliers, des bagues, & des pendans d'oreilles à leur maniere: mais il y en avoit encore d'un plus grand poids, & toutes d'or, travaillées en figures d'oiseaux & d'autres animaux, si délicatement, que le merite de l'ouvrage surpassoit de beaucoup le prix du métal.

Après que Teutilé eût exposé ces richesses aux yeux de tous les Espagnols, il se tourna vers leur General, & luy dit: *Que le grand Empereur Motezuma luy envoioit ces curiositez, pour luy témoigner sa reconnoissance du present qu'il luy avoit envoyé, & l'estime qu'il faisoit de l'amitié de son Roi: mais qu'il ne jugeoit pas à propos d'accorder la permission qu'il demandoit d'aller à sa Cour, parce que l'état de ses affaires ne le permettoit pas.* Teutilé fit tout ce qu'il pût pour donner des pretextes honnêtes à ce refus; disant, que les chemins étoient tres-difficiles; qu'on rencontroit sur la route des Nations barbares & indomtables, qui ne manqueroient pas de prendre les armes, afin de s'op-

poser au passage des Espagnols; alleguant encore d'autres raisons tirées de si loin, qu'il étoit aisé de comprendre qu'il y avoit du mystere, & quelque motif bien pressant, qui empêchoit Motezuma de se laisser voir aux Espagnols.

Cortez reçut le present avec des marques d'un profond respect; après quoy il répondit au General Mexicain: *Qu'il n'avoit pas dessein de déplaire à Motezuma en negligant ses commandemens; mais qu'il luy étoit impossible de retourner en arriere, sans blesser l'honneur de son Roi: & qu'il devoit poursuivre l'exécution des ordres qu'il luy avoit donnez, avec tout l'empressement qu'il étoit obligé d'avoir, pour la gloire d'une Couronne reverée par les plus grands Princes du Monde.* Il s'étendit un peu sur cet article avec tant de vivacité & de resolution, que les Mexicains n'osèrent luy repliquer. Ils offrirent seulement de redoubler leurs instances auprès de l'Empereur: & le General, en leur donnant congé, les chargea d'un autre present de même valeur que le premier qu'il avoit fait. Il les assûra qu'il attendroit encore en ce lieu la réponse de leur Maître; mais qu'il auroit beaucoup de chagrin si elle tarδοit à venir, & s'il se voïoit obligé à la solliciter de plus près.

Tous les Espagnols admirerent également la richesse du present de Motezuma; mais les jugemens qu'ils en firent furent bien differens, & cette contrariété s'augmentoît tous les jours dans la chaleur de la dispute. Les uns concevoient de hautes esperances d'une fortune avantageuse, & d'un heureux succez, fondé sur de si beaux commencemens. Les autres mesuroient la puissance de Motezuma sur la valeur de son present; d'où ils passaient aux raisonnemens sur la difficulté de cette entreprise, condamnant de temerité le dessein de la pousser plus avant, avec si peu de forces. On opposoit à ces raisons, la valeur & la fermeté du General, qui les assûroit du succez. Enfin, chacun parloit suivant le mouvement de ses passions, avec des exagerations ordinaires aux gens de guerre, entre lesquels on connoît mieux qu'ailleurs, ce que peut la vigueur de l'esprit, lorsqu'elle est soutenue par celle du cœur. Cortez les laissa discourir, sans déclarer son sentiment, jusqu'à ce que le tems eût calmé ces premiers mouvemens: après quoy, afin d'occuper les Soldats, ce qui est la meilleure voie pour faire cesser leurs raisonnemens, il commanda deux vaisseaux

pour aller reconnoître la côte, & chercher un port ou un ancrage plus sûr : car la rade où ils se trouvoient étoit battue du vent du Nord. Ils avoient encore ordre de choisir un lieu plus fertile que celui où ils étoient postez, afin d'y transporter le camp, en attendant la réponse de Motezuma. Il disoit que les Soldats souffroient trop sur ces sables brûlans, où la reverberation du Soleil rendoit la chaleur insupportable, & où leur repos étoit troublé durant la nuit, par une infinité de mosquitoes, ou cousins, qui les persécutoient horriblement. Cortez nomma pour Commandant de ces deux vaisseaux François de Montexo ; & il choisit luy-même les Soldats qui devoient l'accompagner, mêlant adroitement entre les autres, ceux qui avoient paru les plus grands raisonneurs sur les difficultés de cette expedition. Il ordonna à Montexo, d'aller le plus loin qu'il se pourroit, sur la route qu'il avoit déjà tenue avec Jean de Grijalva : qu'il marquât les lieux peuplez qu'il découvreroit au long de cette côte, sans les reconnoître de près ; & qu'il revint au bout de dix jours. Ainsi le General pourvut à ce qui étoit nécessaire : il donna de l'occupation aux esprits inquiets, & entretint les autres dans l'esperance de se voir bien-tôt soulager. Cependant il n'étoit pas luy-même sans inquietude, lorsqu'il consideroit la grandeur de cette entreprise, & la foiblesse des moïens qu'il se trouvoit entre les mains pour la pousser à bout, sans néanmoins que rien pût ébranler la resolution qu'il avoit prise d'aller jusqu'au fond, malgré tous les perils qui se presentoient ; sçachant d'ailleurs si bien se posséder, que les differens mouvemens qui agitoient son esprit, ne troubloient point cet air tranquille & gracieux qui paroissoit sur son visage.



CHAPITRE III.

*La proposition de Cortez est tres-mal reçûe à Mexique.
Qui étoit Motezuma, la grandeur de son Empire, &
l'état où il se trouvoit lorsque les Espagnols arriverent
en ce País-là.*

LA seconde nouvelle de la resolution de Cortez , alarma terriblement la Cour de Mexique. Motezuma dans les premiers transports de sa colere, se proposoit d'exterminer ces Etrangers qui avoient l'insolence de s'opposer à ses volontez : mais après avoir examiné de sang froid un dessein si violent , ce Prince tomba dans un accablement horrible ; & la tristesse & l'irresolution succederent à sa colere. Il assembla tous ses Ministres & ses parens , & tint avec eux des conseils dont on cachoit les délibérations avec beaucoup de mystere. On fit des sacrifices publics dans tous les Temples ; & le peuple , à son ordinaire , prit l'effroi de cette desolation dans l'esprit du Roi , & de ceux qui avoient part au gouvernement. De là il passa à des murmures , & enfin à des discours trop libres sur la ruine dont l'Empire étoit menacé par des presages qui l'annonçoient , suivant leurs anciennes traditions. Mais il est tems de faire voir quel étoit Motezuma ; en quel état son Empire se trouvoit alors ; & encore le sujet de ce trouble que la venuë des Espagnols jetta dans son esprit , & dans celui de ses Peuples.

L'Empire de Mexique étoit alors au plus haut point de sa grandeur , puisque toutes les Provinces qui avoient été découvertes jusqu'à ce tems-là dans l'Amerique Septentrionale , étoient gouvernées par ses Ministres , ou par des Caciques qui luy païoient tribut. Sa grandeur, du Levant au Couchant, étoit de plus de cinq cens lieuës ; & sa largeur , du Midi au Septentrion , s'étendoit jusqu'à deux cens lieuës en quelques endroits. Le País fort peuplé par tout , riche , & abondant en toute sorte de commoditez. Ses bornes étoient du côté du Septentrion, la mer Atlantique , que l'on appelle maintenant mer du Nord ,

qui lave ce long espace de côte qui s'étend depuis Panuco jusqu'à Iucatan. L'Océan que l'on nomme Asiatique, ou Golfe d'Anian, bornoit cet Empire du côté du Couchant, depuis le Cap Mindorin jusqu'aux extremités de la Nouvelle Galice. Le côté du Sud, ou Midi, occupoit cette vaste côte qui court au long de la mer du Sud, depuis Acapulco jusqu'à Guatimala, & revient auprès de Nicaragua, vers cet Istme ou détroit de terre qui divise l'Amerique en deux parties, attachées ensemble par cet Istme. Celuy du Nord, ou Septentrion, s'étendoit jusqu'à Panuco, comprenant cette Province entiere: mais ses limites étoient resserrées considerablement en quelques endroits, par les montagnes dont les Chichimeques & les Otomies s'étoient emparez. Ces Peuples farouches & barbares, sans avoir entre eux aucune forme de Gouvernement, habitoient, ou dans quelques trous sous terre, ou dans les cavernes des rochers; vivant de ce que la chasse leur fournissoit, & des fruits que leurs arbres produisoient sans culture. Cependant ils se servoient de leurs fleches avec tant d'adresse & de force, & ils sçavoient si bien se prévaloir de l'avantage qu'ils tiroient de la situation & des défilez de leurs montagnes, qu'ils avoient soutenu & repoussé plus d'une fois toutes les forces des Empereurs de Mexique: mais ils n'aspiroient à vaincre, que pour ne devenir pas sujets, & pour conserver leur liberté entre les bêtes sauvages.

L'Empire de Mexique avoit commencé, ainsi que plusieurs autres, sur des fondemens peu considerables, & étoit néanmoins parvenu à cette grandeur en l'espace de cent trente années; parce que les Mexicains, adonnez aux armes, & portez à faire la guerre par leur inclination, avoient assujeti par force les autres Nations qui peuploient cette partie du nouveau Monde. Le premier de leurs Capitaines fut un homme tres-habile & tres-brave, qui en fit de bons Soldats, en leur inspirant la connoissance & l'amour de cette gloire qui s'acquiert par les armes. Depuis ils élurent un Roi, donnant l'autorité souveraine à celuy qui étoit estimé le plus vaillant; parce qu'ils ne connoissoient point d'autre vertu que la valeur; ou s'ils en connoissoient quelqu'autre, ils ne luy accordoient que le second rang. Ils observerent toujours inviolablement cette coûtume, de prendre le plus brave pour leur Roi, sans avoir égard au droit de succession

ſucceſſion acquis par la naiſſance : néanmoins , lors que le mérite étoit égal , ils adjugeoient la préférence à celui qui étoit du ſang Roïal. C'eſt ainſi que la guerre , qui faiſoit leurs Rois , élevoit auſſi peu à peu & augmentoit leur Empire. D'abord l'emploi de leurs armes fut ſoutenu par la juſtice d'une légitime déſenſe , contre les attaques de leurs voiſins , qui vou- loient les opprimer ; & le Ciel les favoriſa par des ſuc- cesz avantageux : mais à meſure que leur puifſance ſ'ac- crut , ils renoncèrent à la juſtice , & s'érigerent en Ty- rans.

Nous verrons les progrez & les conquêtes de cette Nation , quand nous parlerons de la ſuite de leurs Rois , & que celle de nôtre Hiſtoire en ſera moins interrompue. Motezuma , ſelon les peintures de leurs Annales , fut l'onzième entre ces Rois , & le ſecond de ce nom : & même avant qu'il fût élu , ſes grandes qualitez luy avoient acquis l'eſtime & la veneration de tous les Mexicains.

Il étoit du ſang Roïal , & dès ſa plus tendre jeuneſſe il avoit fait la guerre , où par de grandes actions il s'étoit élevé juſ- qu'aux premiers emplois , avec l'approbation générale. Com- me ſa vanité trouvoit ſon compte en cette haute reputation , il revint à la Cour ; où ſe voïant applaudi , & conſideré comme le plus grand Capitaine de l'Etat , il crut qu'on ne pouvoit luy reſuſer le Sceptre à la première élection : & il commença de ſe regarder comme un homme digne de la Couronne , parce qu'il avoit oſé y porter ſes penſées & ſes deſſeins.

Dès ce moment il emploïa tout ce qu'il avoit d'adreſſe à ſe faire des amis , qu'il conſideroit alors comme le plus grand bonheur de la vie ; ſuivant en cela les maximes de la plus fine politique , qui toute ſcience qu'elle eſt , ne dédaigne pas quel- quefois de ſe mêler entre les Barbares , ou plutôt qui en fait elle-même , lors que ce qu'ils appellent raiſon d'Etat prend le deſſus ſur la droite raiſon. Il affectoit en toute ſorte de ren- contres , de marquer une grande obeïſſance , & beaucoup de veneration pour ſon Roi. Sa conduite étoit ſage & modeste ; toutes ſes actions & ſes paroles étoient composées ; ſes manieres graves ; & ſon procédé toujours égal : en ſorte que les Indiens diſoient , que le nom de Motezuma luy convenoit fort bien , parce qu'en leur langue il ſignifie *Le Prince ſevere* ; mais il

ſçavoit fort bien temperer cette ſeverité, en gagnant les cœurs par ſes liberalitez.

Cette conduite luy attiroit une grande conſideration, qui étoit encore beaucoup relevée par le zele qu'il témoignoit pour ſa Religion, le plus ſûr & le plus puiffant des moiens dont on ſe ſert pour ſe rendre le maître des eſprits, qui ne s'attachent qu'aux apparences. Pour cet effet Motezuma choiſit le Temple le plus fréquenté, où il fit conſtruire un appartement en maniere de tribune, expoſé à la vûe de tout le peuple, lorsqu'il emploïoit pluſieurs heures à recevoir les applaudiffemens qu'on donnoit à ſa fauſſe pieté, & à conſacrer entre ſes Dieux l'idole de ſon ambition.

Des manieres ſi concertées luy attirerent l'eſtime & la veneration de tout le monde; en ſorte qu'après la mort du Roi, il fut choiſi tout d'une voix par les Electeurs, & le peuple confirma leur choix par des démonſtrations d'une exceſſive joie. Toutes les grimaces de l'hipocriſie ne luy manquerent pas, pour colorer une feinte reſiſtance: il ſe fit chercher long-tems, en mourant de peur qu'on ne le trouvât pas; & il ne donna ſon conſentement à l'élection, qu'après toute la repugnance qui pouvoit le faire valoir. Mais à peine ſe vît-il ſur le Trône, que l'artifice ceſſant tout à coup, il ſortit d'un état qui faiſoit tant de violence à ſon naturel; & il laiffa paroître tous les vices qui s'étoient revêtus juſqu'alors des apparences de la vertu.

La premiere action où ſon orgueil ſe déclara, fut en renvoyant tous les Officiers qui compoſoient la maiſon du Roi, & qui étoient tirez des familles populaires, ou d'une mediocre condition. Motezuma ne voulut plus que des Nobles pour entrer dans toutes les Charges de ſon Palais, même pour les plus vilſ emplois, ſous le pretexte de la bien-ſeance. Il ne ſe laiſſoit voir par ſes Sujets que tres rarement, & par ſes Miniſtres & ſes Domeltiques, qu'autant qu'il étoit neceſſaire de ſe communiquer; faiſant entrer ainſi le chagrin de la ſolitude dans la compoſition de la Majeſté. Il inventa de nouvelles reverences, & des ceremonies inuſitées, pour ceux qui approchoient de ſa perſonne, en pouſſant inſolement le reſpect juſqu'aux bornes de l'adoration: & ſe figurant que la vie & la liberté de ſes Sujets dépendoient ſouverainement de ſon ca-

price, il exerça contre quelques-uns des cruautés horribles, afin que personne ne pût douter de son pouvoir.

Il crea de nouveaux impôts ; sans que la nécessité des affaires de l'Etat l'y obligât. Ces impôts se levoient par tête, sur cette prodigieuse multitude de peuple, & avec tant de rigueur, qu'on forçoit jusqu'aux pauvres mendiants à reconnoître leur dépendance, par le miserable tribut de quelques haillons, ou d'autres choses de cette nature, qu'ils venoient jeter à ses pieds, & que l'on portoit à son tresor.

Ces violences avoient jetté une grande fraïeur dans l'esprit de tous les Sujets de Motezuma : mais comme la crainte & la haine ne se separent gueres, quelques Provinces se revolterent ; & Motezuma voulut aller en personne châtier leur rebellion : car la jalousie qu'il avoit de son autorité, ne luy permettoit pas de mettre quelqu'autre que soi à la tête des armées ; & l'on ne peut douter qu'il n'eût tous les talens nécessaires pour les commander. Les seules Provinces de Mechoacan, de Tlascala, & de Tepeaca se maintinrent dans la revolte : & Motezuma disoit qu'il avoit differé de les soumettre, parce qu'il avoit besoin d'ennemis pour se fournir d'esclaves, dont il faisoit les miserables victimes de ses cruels sacrifices ; l'inhumanité de ce Prince paroissant jusque dans sa tolerance, & lors même qu'il épargnoit les châtimens.

Il y avoit quatorze années qu'il regnoit suivant ces maximes, lorsque Hernan Cortez aborda sur les côtes de son Empire. La dernière de ces années fut toute remplie de presages, & de prodiges affreux, que le Ciel envoïa ou permit, pour amollir la ferocité de ces Barbares, & pour rendre moins difficile aux Espagnols ce grand ouvrage, auquel la Providence les conduisoit par des voies si cachées, & avec des moïens si disproportionnez à la grandeur de l'entreprise.



CHAPITRE IV.

On rapporte les divers prodiges , & autres signes qui parurent à Mexique avant l'arrivée de Cortez , & qui firent connoître aux Indiens que la ruine de cet Empire étoit proche.

A Prés avoir donné cette connoissance de la personne & de l'Empire de Motezuma , il faut encore apprendre les raisons de la résistance opiniâtre que ce Prince & ses Ministres témoignèrent à rejeter les propositions de Cortez ; cette première difficulté qui traversa son entreprise étant un des premiers efforts que le Demon fit pour s'y opposer. Lorsque Jean de Grijalva aborda les côtes de Mexique , & que l'on reçut dans la Ville capitale la première connoissance de cette nouveauté , tant de differens prodiges parurent en même-tems par tout l'Empire , que Motezuma en prevoiant la ruine prochaine & comme assurée , tomba dans un terrible abatement , qui se communiqua bien-tôt à tous ses Sujets.

Une effroïable comette parut durant plusieurs nuits , comme une pyramide de feu , commençant à minuit , & s'avancant jusqu'au plus haut du Ciel , où la venue du Soleil la faisoit disparaître. Elle fut suivie d'une autre comette , ou nuée claire , en figure d'un serpent de feu à trois têtes , qui se levant en plein jour du lieu où le Soleil se couche , couroit avec une extrême rapidité jusqu'à l'autre horison , où elle disparoissoit , après avoir marqué la trace de son chemin dans toute cette étendue , par une infinité d'étincelles , qui s'évanoüissoient en l'air.

Le grand Lac de Mexique rompit ses digues , & inonda les terres qui sont sur ses bords , avec une impetuosité que l'on n'avoit point encore remarquée. Quelques maisons furent emportées par ce torrent , d'où l'on voioit sortir comme des bouillons à plusieurs reprises , sans qu'il fût arrivé aucune tempête de vent , ou d'autre mauvais tems , à quoy l'on pût attri-

buer un mouvement si extraordinaire. Un Temple de la Ville s'embrasa, sans qu'on pût découvrir la cause de cet incendie, ni trouver des moyens pour en appaiser la fureur, qui consuma jusqu'aux pierres, & le reduisit tout entier en cendres. On entendit dans l'air, en differens endroits, des voix plaintives qui annonçoient la fin de cette Monarchie : & toutes les réponses des Idoles repetoient ce funeste pronostic, le Demon prononçant par leurs organes ce que la science qu'il a des causes naturelles, qui étoient alors en grand mouvement, luy peut découvrir par conjecture dans l'avenir ; ou peut-être ce qu'il avoit appris par l'Auteur même de la Nature, qui luy donne quelquefois pour supplice, d'être l'instrument de la verité. On apporta à Motezuma plusieurs monstres de différentes especes, & tous horribles à voir, qu'il regarda comme de malheureux presages : En effet, si ces signes ont été nommez monstres par les anciens, à cause qu'ils montrent ou désignent quelque chose, on ne doit pas s'étonner qu'ils passassent pour presages entre des Barbares, dont l'ignorance n'étoit pas moindre que la superstition.

Deux prodiges fort remarquables entre les autres, rapportez par les Historiens de Mexique, acheverent d'accabler l'esprit de Motezuma ; & l'on ne doit pas les oublier, puisque le Pere Joseph d'Acosta, Jean Botero, & d'autres Auteurs graves & judicieux, ne les ont pas jugez indignes d'être remarquez. Quelques Pêcheurs rencontrèrent au bord du Lac de Mexique, un oiseau d'une grandeur extraordinaire & d'une figure monstrueuse. Ils s'en saisirent, & crurent qu'ils devoient le presenter à l'Empereur, à cause de la rareté du fait. L'oiseau étoit hideux à voir, & il avoit sur la tête comme une lame luisante en façon de miroir, où la reverberation des raïons du Soleil produisoit une lumiere triste & affreuse. Motezuma attacha d'abord ses yeux sur cette lame ; & en s'approchant pour l'examiner de plus près, il apperçut au dedans la representation d'une nuit, & des étoiles qui brilloient en quelques endroits, d'espace en espace, à travers l'obscurité ; le tout si naturellement, qu'il se retourna vers le Soleil, comme s'il eût douté qu'il fût jour en ce moment. Mais quand il revint au miroir, il y trouva d'autres objets bien plus effroïables, au lieu de la nuit. Il vit des gens inconnus & armez, qui venoient du côté de l'Orient,

& qui faisoient un horrible carnage de ses Sujets. Il fit appeler ses Prêtres & ses Devins, pour les consulter sur ce prodige; & l'oiseau demeura immobile, jusqu'à ce que plusieurs d'entre eux eussent fait la même expérience, & puis il s'échapa en un moment d'entre leurs mains, leur laissant un nouveau sujet de fraieur, par une fuite si prompte & si brusque.

Peu de jours après, un Laboureur, homme simple & grossier, vint au Palais, & demanda d'être introduit à l'audience de l'Empereur, avec tant d'instance & d'empressement, qu'il parut qu'il y avoit du mystère. On tint conseil sur ce sujet; & on conclut qu'il falloit l'écouter. Après qu'il eût fait ses révérences, cet homme, sans paroître ni étonné, ni embarrassé, fit un discours en son langage rustique, mais avec une liberté & une éloquence qui parurent être l'effet d'un transport surnaturel, comme si quelqu'autre eût parlé par sa bouche: Seigneur, dit-il au Roi, j'étois hier au soir occupé à cultiver mon héritage, lorsque je vis fondre sur moi, avec impetuosité, un aigle d'une grosseur extraordinaire. Il me prit entre ses serres; & m'enlevant durant un assez long espace, ~~il~~ me mit enfin à l'entrée d'une grotte, où un homme étoit en habit Royal, dormant entre des fleurs & d'autres parfums, & tenant en sa main une pastille allumée. Je pris la hardiesse de m'approcher; & je vis, ou votre figure, ou votre propre personne; sur quoy je n'oserois rien assurer, sinon qu'il me paroît encore que j'étois alors d'un sens rassé, & fort libre. La crainte & le respect me pouissoient à me retirer promptement, lorsque je fus arrêté par le commandement d'une voix, qui me parlant avec beaucoup d'autorité, ne me causa pas moins de fraieur, en m'ordonnant de prendre la pastille de votre main, & de l'appliquer en un endroit de votre cuisse qui étoit à découvert. Je me défendis autant que je le pûs, de commettre une action qui me paroissoit si insolente; mais la même voix d'un ton effroyable, me força d'obéir. Moy-même, Seigneur, sans pouvoir résister à cet ordre, la fraieur me rendant hardi, j'appliquai la pastille brûlante à votre cuisse; & vous souffrîtes la brûlure sans vous éveiller, ni faire aucun mouvement. J'aurois cru que vous étiez mort, si au milieu de la tranquillité de votre sommeil, qui vous ôtoit le sentiment, le mouvement de la respiration ne m'eût assuré de votre vie. Alors la voix, qui paroissoit se fermer dans le vent, me dit: C'est ainsi que ton Roi s'endort, en

s'abandonnant aux délices & aux vanitez, lorsque le courroux des Dieux gronde sur sa tête, & que tant d'ennemis viennent d'un autre Monde, pour détruire son Empire & sa Religion. Dis-luy qu'il s'éveille, pour apporter, s'il se peut, du remède aux malheurs qui le menacent. A peine la voix eût-elle fini ce discours, qui a fait une si forte impression dans mon esprit, que l'aigle me reprit dans ses serres, & me rapporta dans mon champ, sans me faire aucun mal. C'est l'avertissement que je vous donne, suivant l'ordre des Dieux : Reveillez-vous, Seigneur ; votre orgueil & votre cruauté les irritent. Reveillez-vous, encore une fois, & regardez combien votre assoupissement est dangereux ; puisque ce feu, que votre conscience y applique en maniere de cautere, n'a pas la force de vous en faire revenir. Cependant, vous ne pouvez plus ignorer, que les cris de vos Peuples ne soient parvenus jusqu'au Ciel, avant que d'arriver à vos oreilles.

Après ces paroles, ou d'autres semblables prononcées par ce Païsan, ou par l'esprit qui l'inspiroit, il tourna le dos, & sortit si brusquement, qu'aucun des Officiers de Motezuma n'eut la hardiesse de l'arrêter. Le Prince, néanmoins, suivant le premier mouvement de sa ferocité naturelle, alloit ordonner qu'on taillât en pieces cet insolent, s'il n'en eût été empêché par le mouvement d'une douleur extraordinaire qu'il sentit à sa cuisse. Il y fit regarder ; & tous ceux qui étoient presens apperçurent les marques d'une brûlure recente, dont la vûë effraïa Motezuma, & luy fit faire plusieurs reflexions, sans quitter le dessein de châtier le Païsan, en le faisant servir de victime pour appaiser la colere de ses Dieux : D'où l'on void ces avertissemens qui venoient du Demon, marquez du vice de leur origine ; puisqu'ils portoient plutôt à la colere & à l'obstination, qu'à la correction, & à la connoissance de sa faute.

Deux événemens si extraordinaires peuvent avoir été exagerez par la credulité de ces Barbares, qui les ont rapportez aux Espagnols. La foi, en ces occasions, a toujours son recours à la verité, qui ne nous défend pas de croire que le Demon ne mît toute sorte d'artifices en usage, pour irriter Motezuma contre les Espagnols, & pour susciter des obstacles à la predication de l'Evangile : car supposant que Dieu luy donne le pouvoir de se servir de toute l'étendue de sa

connoissance, il est certain qu'il a pû feindre ou former ces fantômes, ou apparences de monstres ; soit en leur donnant des corps visibles, d'un air épaissi & mêlé avec les autres éléments ; soit en corrompant les sens, & en trompant l'imagination : ce qui luy est plus ordinaire, & dont nous avons dans la sainte Ecriture des exemples, qui autorisent ce qui se trouve de même nature dans les Histoires prophanes.

Ces signes, ou plutôt ces prodiges qui parurent, tant dans la Ville de Mexique, qu'en plusieurs autres lieux de cet Empire, avoient tellement abatu l'esprit de Motezuma, & si fort étonné les plus sages de son Conseil, quand la seconde nouvelle de la résolution de Cortez arriva, qu'ils crurent voir fondre en ce moment sur leurs têtes tous les malheurs dont ils étoient menacés. Ils tinrent plusieurs assemblées extraordinaires, où les avis furent differens : les uns vouloient que l'on traitât comme ennemis, ces Etrangers qui entroient armez sur les terres de l'Empire, en un tems où tant de prodiges éclatoient de tous côtez ; parce qu'en les recevant, & en leur témoignant de la confiance, c'étoit s'opposer à la volonté des Dieux, qui n'avoient envoié ces avertissemens avant de les fraper, qu'afin de leur marquer ce qu'ils devoient faire pour éviter le châtiement. Les autres, plus prudens ou plus timides, voulant prévenir les malheurs qui pouvoient naître de la guerre, exagéroient la valeur de ces Etrangers, la violence de leurs armes, & la fierté de leurs chevaux. Ils représentoient le furieux carnage qu'ils avoient fait à Tabasco, dont l'Empereur avoit eu des avis bien assurés : & quoyqu'ils n'accordassent point une foi entiere à ce que les vaincus publioient, que les Espagnols étoient immortels, néanmoins ils n'osoient encore les considerer comme des hommes ordinaires. Ils trouvoient même en eux quelque ressemblance avec leurs Dieux, fondée sur ces foudres qui partoient de leurs mains, pour aller terrasser leurs ennemis ; outre l'empire qu'ils avoient sur ces bêtes si feroces, qui entendoient leurs commandemens, & qui combattoient en leur faveur.

Après avoir écouté ces différentes opinions, Motezuma prenant le milieu entre l'une & l'autre, conclut qu'il falloit refuser absolument à Cortez la permission de venir à la Cour,
& lu

& luy mander qu'il eût à se retirer au plutôt de dessus les terres de l'Empire : & pour l'obliger à obeïr de meilleure grace, il resolut de luy envoyer un présent de même valeur que le premier ; ajoutant que si les voies douces ne réussissoient pas, on auroit recours aux violentes, en levant une armée si forte, & de si bons Soldats, qu'on n'eût pas sujet d'apprehender la même disgrâce que celle qui étoit arrivée au Cacique de Tabasco. Qu'il ne falloit pas que la vûe du petit nombre de ces Etrangers fît naître du mépris pour eux, ou une vaine confiance ; puisque leur valeur extraordinaire & leurs armes épouvantables, étoient des avantages tres-considerables : sur tout après leur arrivée en ce País, en un tems funeste & malheureux, par l'apparition de ces divers prodiges, qui devoient redoubler l'attention que l'on faisoit sur les forces de ces Etrangers, redoutables jusqu'à ce point, que les Dieux emploïoient leurs soins à en prevenir les effets, en les annonçant.

CHAPITRE V.

François de Montexo revient, après avoir reconnu la Ville de Quiabitslan. Les Ambassadeurs de Motezuma arrivent, & s'en retournent avec peu de satisfaction. Les Soldats Espagnols se mutinent, & Cortez les apaise par son adresse.

Durant que la Cour de Motezuma étoit occupée à ces tristes reflexions, Hernan Cortez s'emploïoit à acquiescer tous les jours des connoissances plus particulieres de ce País-là, à gagner l'affection des Indiens qui venoient à son camp, & à élever le cœur de ses Soldats, par l'esperance de cette haute fortune que le sien luy promettoit. François de Montexo revint alors de son voïage, après avoir suivi la côte durant quelques lieuës, & découvert un Bourg d'Indiens, situé en un endroit où la terre étoit fertile & cultivée, & où la mer formoit une espece d'ance ou de Port, que les Pilotes

jugerent être propre pour mettre les vaisseaux en sûreté, à l'abri de quelques rochers fort élevez qui rompoient la force du vent. Ce lieu étoit éloigné de Saint Jean d'Ulua d'environ douze lieuës; & Cortez le regardoit déjà comme un poste où son armée seroit campée plus commodement: mais avant qu'il eût pris la resolution d'y aller, il reçut la réponse de Motezuma.

Teutilé arriva, suivi de deux Officiers generaux de l'armée qu'il commandoit. Ils portoient des brasiers, où ils faisoient brûler un baume aromatique appelé copal. Après que leurs ceremonies se furent exhalées, pour ainsi dire, en fumée, Teutilé fit produire le present, un peu moindre que celui qui fut fait à la premiere ambassade, mais composé de pieces de même espece & valeur, excepté quatre pierres vertes, en façon d'émeraudes, qu'ils appelloient *Chalcuities*. Le Mexicain appuyant sur cet article du present, dît à Cortez, avec beaucoup de gravité: *Que Motezuma envoioit ces pieces expressement pour le Roi des Espagnols, & qu'elles étoient d'un prix inestimable.* Mais on devoit faire peu de cas de ces exagerations, en un país où le verre passoit pour quelque chose de fort rare.

La harangue des Ambassadeurs fut courte & desagreable; & la conclusion de renvoyer leurs hôtes, sans replique. Il étoit déjà tard: & comme Cortez alloit leur répondre, on sonna l'*Ave Maria*, à la baraque qui servoit d'Eglise. Aussi-tôt le General se mit à genoux, & tous les autres Espagnols firent la même chose à son imitation. Leur silence, & cette marque de devotion surprirent Teutilé; & il pria Marine de luy apprendre ce que c'étoit que cette ceremonie. Cortez comprit ce qu'il demandoit, & crut qu'en satisfaisant à la curiosité de l'Indien, il seroit fort à propos de luy dire quelque chose de nôtre Religion. Le Pere Barthelemi d'Olmedo embrassa cette occasion avec beaucoup de joie; & tâchant de s'accommoder à la foiblesse des yeux de ces Infideles, il leur découvrit quelques lumieres des mysteres de nôtre Foi. Il employa son éloquence à leur faire concevoir: *Qu'il n'y avoit qu'un Dieu, qui étoit le principe & la fin de toutes choses: & qu'en adorant leurs Idoles, ils rendoient ce culte au Demon mortel ennemi du genre humain.* Il appuya sa proposition de quelques-unes

de ces raisons que l'on comprend aisément, & que les Indiens écouterent avec cette espece d'attention, qui marque que la force de la verité se fait sentir à l'esprit. Ce fut sur ce principe que Cortez répondit à Teutilé: *Qu'un des sujets de son ambassade, & le principal motif qui obligeoit son Roi d'offrir son amitié à Motezuma, étoit l'obligation que les Princes Chrétiens ont de s'opposer aux erreurs de l'Idolatrie. Qu'un de ses plus ardens desirs étoit de luy faire recevoir ces instructions, qui conduisent à la connoissance de la verité, & de luy aider à sortir hors de la servitude du Demon, invisible tyran de son Empire, qui exerçoit une tyrannie réelle sur l'Empereur même, dont il faisoit son esclave, quoy qu'à l'exterieur il fût un si puissant Monarque. Que comme il venoit d'un País si éloigné pour des affaires de telle importance, de la part d'un Roi plus puissant encore que Motezuma, il ne pouvoit se défendre de faire de nouveaux efforts, & de poursuivre fortement les instances qu'il avoit faites, jusqu'à ce qu'il eût obtenu une audience favorable, puisqu'il n'apportoit que la paix, ainsi qu'il étoit aisé de le juger par ceux qui l'accompagnoient, dont le petit nombre ne pouvoit donner aucun ombrage, ni faire croire qu'il eût d'autres desseins.*

Teutilé eût peine à attendre la fin de ce discours : il se leva brusquement; & marquant sur son visage de l'impatience mêlée de chagrin & de colere, il dît : *Que jusqu'alors le grand Motezuma avoit mis la douceur en usage, en le traitant comme son hôte : mais que s'il s'opiniâtroit à faire toujours la même réponse, ce seroit sa faute s'il se trouvoit traité comme un ennemi.* Alors, sans attendre d'autre replique, ni prendre congé, il sortit à grands pas, suivi de Pilpatoé, & des autres Indiens de son Cortège. Un procédé si cavalier embarrassa un peu Cortez, mais il revint en un moment : & en s'adressant à ses Officiers il leur dît en riant : *Nous verrons comment ils soutiendront la gageure. En tout cas, nous sçavons la maniere dont ils se batent; & les menaces ne sont souvent que des marques d'une prudente crainte.* Et pendant qu'on ferroit les diverses pieces du present, il railloit encore, en disant : *Que des Barbares n'achetoient pas à si juste prix la retraite d'une armée Espagnole; & que ces richesses offertes à contre-tems, étoient des gages de foiblesse, bien plus que de liberalité.* C'est ainsi qu'il sçavoit saisir jusqu'aux moindres occasions d'animer les Soldats : & cette même nuit

il doubla par tout ses corps-de-garde, quoyqu'il ne fût pas vrai-semblable que les Mexicains eussent une armée toute prête pour attaquer son camp; mais il regardoit comme possible tout ce qui pouvoit arriver. Et en effet, jamais un Capitaine n'eut trop de ces soins que la vigilance inspire; & souvent les heures qu'on croit qu'il donne au repos dans son Cabinet, sont celles qui paroissent le mieux employées quand il en sort.

Le retour du Soleil découvrit une nouveauté considerable, qui fit naître quelque alteration dans nôtre camp. Les Indiens qui peuploient les barraques construites auprès des Espagnols sous l'ordre de Pilpatoé, s'étoient retirez plus avant dans les terres; & il ne paroissoit pas un seul homme en toute cette campagne. Ceux des Villages ou des Bourgs voisins qui apportoit des vivres tous les jours, cessèrent aussi tout d'un coup d'en apporter: & ces commencemens d'une nécessité que la crainte fit sentir plutôt que l'effet, furent néanmoins suffisans pour dégoûter quelques Soldats, qui commencerent à regarder comme une temerité mal concertée, le dessein de peupler un Païs si sterile. Ces murmures haussèrent le ton à quelques partisans de Diego Velasquez: ils ne se cachoit plus pour dire dans les conversations; *Que Cortez jouïoit à les perdre; & que son ambition prenoit un vol que ses forces ne pouvoient soutenir. Qu'on ne pouvoit sauver du blâme de temerité, le dessein de se maintenir avec si peu de monde, sur les terres d'un si puissant Monarque. Qu'il falloit que tout le monde s'unît, pour crier que le retour étoit nécessaire en l'Isle de Cuba; afin de fortifier la flotte & l'armée, & donner un fondement plus assuré à cette entreprise.*

Cortez bien averti de ces bruits, employa tous ses amis & ses confidens pour penetrer les sentimens des Soldats en general; & il trouva que le plus grand nombre & les plus braves étoient de son parti. Sur cette confiance, il permit aux malcontens de venir le trouver, pour luy représenter leurs raisons. Diego d'Ordaz porta la parole pour tous les autres; & d'un air assez déconcerté & chagrin, il dit au General: *Que les Soldats étoient desesperez, & en termes de franchir les bornes de l'obeïssance & de la discipline; parce qu'ils avoient entendu dire, qu'on parloit de suivre cette entreprise où ils se voioient*

engagez : & qu'il falloit avouer que leur chagrin n'étoit pas tout-à-fait déraisonnable ; puisque ni le nombre des Soldats , ni l'appareil des vaisseaux , ni le fond des vivres & de munitions , n'avoient aucune proportion avec le dessein de conquérir un Empire si puissant, & d'une si vaste étendue. Que personne n'étoit assez ennemi de soi-même , pour vouloir se sacrifier au caprice d'autrui : & qu'il étoit nécessaire que l'on songeât à se retirer à Cuba , afin que Diego Velasquez pourvût la flotte d'un renfort considérable , & reprît le dessein de cette conquête , avec plus d'ordre & de forces.

Cortez écouta la harangue , sans paroître choqué , ni de la dureté de cette proposition , ni de celle du stile dont on luy parloit , & répondit à Ordaz d'un sang froid admirable : Qu'il luy étoit obligé de son avis , parce qu'il n'avoit point encore appris le dégoût de ses Soldats : qu'au contraire il croioit qu'ils devoient être contens , & pleins de confiance , puisqu'en cette expedition ils n'avoient point encore eu de sujet de se plaindre de la fortune ; si ce n'étoit qu'ils fussent fatigués de l'excez de ses caresses. Qu'un voiage sans traverses , favorisé de la mer & des vents ; des succès tels que leurs desirs même ne pouvoient s'en figurer de plus heureux ; l'assistance du Ciel , qui s'étoit déclaré pour eux à Cozumel ; une grande victoire à Tabasco ; le bon accueil & les regales qu'on leur avoit faits en ce Pais-là , n'étoient pas des principes dont on dût attendre une conclusion si desagréable : attendu même que l'éloignement fait paroître les obstacles plus grands qu'ils ne sont , & que ces monstres de l'imagination se dissipent souvent , quand on y porte la main. Néanmoins , que si les Soldats avoient si peu de confiance & de courage , comme on luy disoit , ce seroit une grande folie de compter sur leur secours , dans une entreprise de cette nature. Qu'il falloit donc prendre ses mesures pour retourner à l'Isle de Cuba , ainsi qu'ils luy proposoient : mais qu'il vouloit bien leur avouer , qu'il se trouvoit forcé à cette résolution par le conseil de ses amis , bien plus que par l'inclination des Soldats & du menu Peuple. Il ajoûta encore d'autres paroles , par lesquelles il desarma la malice de cette faction de mutinez , sans leur laisser aucun sujet de la faire éclater , jusqu'à ce qu'il prit son tems pour les desabuser : & cet art de dissimuler , dont on permet quelquefois le bon usage à la prudence , fit voir qu'il sçavoit se relâcher quand il étoit nécessaire , pour re-

110 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
venir avec de plus grandes forces à l'exécution de ses
desseins.

CHAPITRE VI.

On publie le retour en l'Isle de Cuba. Les Soldats que Cortez avoit mis dans ses interêts font des protestations contre ce retour. Le Cacique de Zempoala recherche l'amitié des Espagnols ; & on fonde la Ville de Vera Cruz.

Q Uelques heures après qu'Ordaz & ceux de sa cabale eurent présenté leur requête à Cortez, il fit publier par le camp, que tout le monde se tint prêt à s'embarquer le lendemain au matin, pour retourner à Cuba : & il donna pour cet effet des ordres aux Capitaines, de remonter avec leurs compagnies sur les mêmes vaisseaux qu'ils avoient déjà commandez. Cette resolution ne fut pas plutôt divulguée parmi les Soldats, que ceux qui étoient prévenus & gagnés en faveur du General, s'émurent en criant : *Que Cortez les avoit trompez, en leur faisant croire qu'ils alloient s'établir en ce Pais-là, & le peupler. Qu'ils ne vouloient ni le quitter, ni retourner à Cuba : ajoutant, que s'il avoit dessein de se retirer, il pouvoit l'exécuter, avec ceux qui avoient pris leurs mesures pour le suivre. Que pour eux, ils ne manqueroient point de Commandant ; & qu'il se trouveroit encore quelque brave Cavalier qui voudroit bien en prendre la charge.* Le bruit de ces discours s'augmenta jusqu'à ce point, que plusieurs de ceux que la faction contraire avoit entraînés dans ses sentimens, revinrent au parti du General. Ces gens crièrent plus haut que les autres ; & les amis de Cortez, qui avoient soulevé ce premier mouvement, se trouverent embarrassés à apaiser le dernier. Ils approuverent leur résolution, & offrirent d'en parler à Cortez, afin de l'obliger à suspendre celle qu'il avoit prise pour le retour. En effet, ils partirent aussi-tôt pour aller le chercher, afin de ne laisser point refroidir cette

nouvelle ardeur. Ils y allèrent, accompagnés de la plus grande partie des Soldats ; & lorsqu'ils furent en sa présence, ils luy dirent : *Que toute l'armée étoit prête à se soulever, à cause d'une nouveauté si surprenante.* Ils se plaignirent (ou feignirent qu'on se plaignoit) *Qu'une résolution de cette conséquence eût été prise sans demander l'avis des Capitaines.* Ils appuioient sur la honte & l'injure que le nom des Espagnols souffriroit, en abandonnant une entreprise, au seul bruit des difficultés qui pouvoient s'y rencontrer, & en tournant le dos sans tirer l'épée. Ils représentoient à Cortez ce qui étoit arrivé à Grijalva : *Que le chagrin de Velasquez avoit été fondé sur ce que Grijalva n'avoit pas fait d'établissement dans le País qu'il avoit découvert : Que c'étoit le sujet que Velasquez avoit pris, pour traiter ce Commandant de lâche, & pour luy ôter la conduite de la flotte.* Enfin, ils n'oublièrent rien de tout ce qu'il leur avoit luy-même dicté ; & il les écouta comme des gens qui le surprenoient, en luy apprenant un incident tout nouveau. Cependant Cortez fit toutes les façons qui étoient nécessaires. Il se fit beaucoup prier d'accorder une chose qu'il souhaitoit passionnément : à la fin, témoignant qu'il se rendoit, il dit : *Qu'il avoit été mal informé, parce que quelques personnes engagées bien avant dans l'intrigue d'une certaine faction.* (Il ne nomma personne, afin de paroître discret.) *Ces gens luy avoient assuré que les Soldats étoient desolés, & crioient qu'il falloit absolument abandonner ce País, & retourner à Cuba. Que comme il avoit donné dans cette résolution contre son goût, & par pure complaisance pour les Soldats, il demeureroit en ce País avec une satisfaction d'autant plus grande, qu'il les voïoit en des sentimens qui s'accordoient parfaitement avec le service du Roi, & l'obligation que de véritables Espagnols se font, d'aimer l'honneur plus que la vie : Mais qu'ils devoient comprendre qu'il ne vouloit que des Soldats de bon gré ; & que la guerre n'étoit point un emploi de forçats. Qu'ainsi, quiconque trouveroit bon de se retirer à Cuba, le pouvoit faire sans aucun obstacle ; & que dès ce moment il donneroit ordre qu'il y eût une embarcation saine, & des vivres préparés pour tous ceux qui ne se sentiroient pas disposés à suivre volontairement sa fortune.* Cette résolution fut reçüe avec de grands applaudissemens. Le nom de Cortez retentit par tout ; & on vîd des chapeaux voler en l'air de tous côtez, qui est une maniere dont les

Soldats expliquent leur joie. Les uns la produisoient comme ils la sentoient : les autres en montroient, pour ne se pas marquer par une mauvaise distinction ; & personne n'osa contredire la proposition d'un établissement. Ceux mêmes qui avoient appuïé les plaintes des mécontents, n'eurent plus la hardiesse de se déclarer. Ils firent des excuses à Cortez, qui reçut leurs raisons sans les approfondir, réservant à s'en plaindre en une meilleure occasion.

Il arriva en ce même-tems, que Bernard Diaz étant en sentinelle sur les avenues du camp, avec un autre Soldat, ils virent cinq Indiens qui descendoient d'une colline du côté du rivage de la mer, & qui s'avançoient vers le camp. Comme ils parurent à ces deux Soldats en trop petit nombre pour donner l'alarme, ils les laisserent approcher. Les Indiens s'arrêtèrent à quelque distance, & firent les signaux ordinaires pour marquer qu'ils venoient comme amis, & comme Ambassadeurs vers le General de l'armée. Diaz les prit sous sa conduite, laissant son compagnon au même poste, à dessein d'observer si ces Indiens n'étoient point suivis de quelques troupes. Cortez les reçut agreablement, & donna ordre qu'on les regalât, avant que de leur donner audience. Il remarqua qu'ils paroissoient être d'une Nation differente des Mexicains, à l'air & aux habits, quoyqu'ils eussent comme ces derniers les oreilles & la levre percées, où ils faisoient passer de gros anneaux & des pendans, qui pour être d'or, ne laissoient pas de les enlaidir. Leur accent étoit encore different ; en sorte que Marine & Aguilar étant arrivez, on reconnut qu'ils parloient une autre langue que celle de Mexique : & ce fut un grand bonheur, qu'un d'entre ces Indiens entendît & parlât cette dernière, avec quelque difficulté. Ce fut par son organe qu'on apprit, qu'ils étoient envoïez par le Seigneur de Zempoala, Province qui n'étoit pas fort éloignée, pour visiter de sa part le Chef de ces braves hommes, dont ils avoient sçu les exploits si admirables dans la Province de Tabasco. Que leur Cacique étant Prince guerrier, & aimant les hommes de cœur, luy demandoit son amitié ; insistant fort sur cette estime que son Maître faisoit des Soldats valeureux, comme s'il eût apprehendé que l'on n'eût attribué à la peur, des avances qui n'étoient que l'effet d'une inclination genereuse.

Cortez

Cortez reçut avec des démonstrations d'estime & de joie, les offres d'amitié & de bonne correspondance qu'ils luy faisoient de la part de leur Cacique. Il regardoit comme une grace singulière du Ciel, l'arrivée de ces Ambassadeurs, en un tems où il y avoit sujet de se défier des Mexicains : & elle luy parut d'autant plus signalée, qu'il apprit que la Province de Zempoala étoit sur le chemin qu'il falloit prendre pour aller en ce lieu que François de Montexo avoit découvert au long de la côte, & où il avoit dessein de porter son camp, & de s'établir. Il fit quelques questions à ces Indiens, pour s'informer plus particulièrement du dessein & des forces de leur Cacique ; & entr'autres choses, il leur demanda : *Pourquoy étant si voisins, ils avoient tardé si long-tems à luy envoyer cette Ambassade ?* A quoy ils répondirent : *Que ceux de Zempoala ne communiquoient pas volontiers avec les Mexicains, dont ils ne souffroient les cruantez qu'avec horreur.*

Cette nouvelle plut fort à Cortez ; & en poussant plus avant la recherche, il apprit que Motezuma étoit un Prince violent, & extrêmement haï, à cause de son orgueil insupportable, & de sa tyrannie, qui tenoit ses peuples soumis par la crainte, bien plus que par le devoir : & qu'en cette partie de son Empire, il y avoit quelques Provinces qui ne cherchoient qu'à secouer le joug. Dès ce moment, cet Empereur parut moins formidable au General : tous les artifices, & les voies par lesquelles il pourroit accroître ses forces par le nombre des alliez, se présenterent confusément à son imagination, & l'animerent extrêmement. Le premier moïen qui s'offrit, fut de se mettre du côté de ces Peuples affligés ; jugeant qu'il ne seroit ni difficile, ni déraisonnable, de former un parti contre un Tyran, entre des revolvez contre ses injustices. C'est ce qu'il se proposoit alors, & qu'il exécuta ensuite ; confirmant par cet exemple cette importante vérité : Que les plus grandes forces des Monarques sont fondées sur l'amour de leurs Sujets. Cortez dépêcha donc promptement ces Indiens, à qui il fit des presens, pour marques de son amitié, en leur promettant qu'il iroit bien-tôt luy-même rendre visite à leur Maître, afin d'établir entre-eux une confiance reciproque, & combattre à son côté, autant de fois qu'il auroit besoin de son assistance.

114 HISTOIRE DE LA CONQUESTE

Le General avoit dessein de passer par cette Province, pour aller reconnoître celle de Quiabisan, où il vouloit fonder son premier établissement, suivant le rapport qu'on luy avoit fait de la fertilité de ce Pais-là. Mais il avoit encore un autre bût, où il conduisoit insensiblement les esprits : sur quoy il étoit important d'avancer la resolution qu'il avoit prise, de donner une forme au Gouvernement de la Colonie, sur le lieu même où ils étoient campez. Il communiqua cette pensée aux Capitaines qui étoient attachez à ses interêts : & aiant réglé avec eux tout ce qui pouvoit adoucir cette proposition, on assembla les Espagnols, afin de nommer les Officiers qui devoient leur rendre la justice. La Conference fut courte ; & ceux qui sçavoient le secret du General, emporterent les voix. On nomma pour Alcaldes, ou Chefs du Conseil Souverain, Alonse Hernandez Portocarrero, & François de Montexo ; pour * Conseillers Alonse d'Avila, Pierre & Alonse d'Alvarado, & Gonzale de Sandoval. Jean d'Escalante fut Alguazil Major, ou Lieutenant Criminel : & on fit Procureur General François Alvarez Chico. On nomma aussi un Greffier, pour tenir les Registres du Conseil, & d'autres petits Officiers. Sur quoy, après qu'ils eurent tous fait le serment ordinaire, de garder la raison & la justice, suivant qu'ils y étoient obligez, par le service qu'ils devoient à Dieu & au Roi, ils prirent possession de leurs Charges avec les solemnitez accoutumées ; & ils commencerent à les exercer, en donnant à la nouvelle Colonie le nom de la *Villa Rica de Vera-Cruz*, qu'elle a toujours conservé, au lieu où on fonda la Ville. Ils l'appellerent Ville Riche, à cause de l'or qu'ils avoient vû en ce Pais-là : & le nom de la Vraie-Croix luy fut donné, parce qu'ils étoient descendus en terre le jour du Vendredi Saint, auquel on adore la Croix.

Cortez assista à ces fonctions comme un particulier, entre les autres Habitans ou Bourgeois de la Colonie : & quoyqu'il luy fût difficile de separer de sa personne cette espece de supériorité qui consiste en la veneration que le merite attire, il vouloit autoriser les nouveaux Officiers, par le respect qu'il leur rendoit ; afin de donner à tout le Peuple un exemple de l'obeïssance qu'on leur devoit. Sa déference étoit encore fondée sur une raison de Politique. Il avoit besoin de l'autorité

de ce Conseil, & de la dépendance des Sujets; afin que le bras de la Justice, & la voix du Peuple pûssent remplir les vuides de la Jurisdiction militaire, qui residoit en sa personne, en vertu de la délégation de Diego Velasquez. Mais comme ce Gouverneur l'avoit revoquée, il trouvoit son pouvoir appuyé sur de trop foibles fondemens, pour en user comme il le souhaitoit dans une entreprise de cette consequence. Ce défaut donnoit lieu à plusieurs reflexions, parce qu'il étoit obligé de dissimuler souvent avec ceux qui étoient sous son commandement; & il avoit un double embarras, de songer à ce qu'il devoit commander, & aux moïens de se faire obeïr.

CHAPITRE VII.

Cortez, dans la premiere assemblée qui se tient à Vera-Cruz, renonce à la Charge de Capitaine General que Diego Velasquez luy avoit donnée. La Ville & les Habitans font une nouvelle élection de sa personne pour commander l'armée.

AU matin du jour suivant, on assembla le Conseil, sous pretexte de traiter des moïens de conserver & d'augmenter la nouvelle Colonie. Quelques momens après, Cortez demanda la permission d'y entrer, disant qu'il vouloit proposer une affaire qui regardoit le bien public. Les Juges se leverent tous pour le recevoir: & luy, après avoir fait une profonde reverence à ces Seigneurs, qui representoient le Corps de Ville, alla prendre sa place après le premier Conseiller, & fit un discours à peu près en ces termes:

SEIGNEURS, ce Conseil, que Dieu par sa bonté nous a permis d'établir, represente la personne de nôtre Roi, à qui nous devons découvrir nos cœurs & nos pensées, & dire sans déguisement la verité, qui est de tous les hommages celui que les gens qui aiment l'honneur & la vertu luy rendent le plus volontiers. Je parois donc devant vous, comme si j'étois en sa presence, sans

avoir d'autre vûe que celle de son service ; sur quoy vous me souffrirez l'ambition que j'ai de ne le ceder à personne. Vous êtes assemblez pour deliberer des moiens d'établir cette nouvelle Colonie, trop heureuse de dépendre de votre conduite ; & j'ai crû que je ne vous importunerois pas, en vous proposant ce que j'ai medité sur ce sujet, afin que vous ne vous arrêtiez pas à des suppositions mal fondées, dont le défaut vous obligeroit à prendre de nouvelles conclusions. Cette Ville, qui commence aujourd'hui à s'élever sous votre Gouvernement, est fondée en un Pais peu connu & fort peuplé, où nous avons trouvé des marques de résistance qui suffisent pour nous persuader que nous sommes engagez en une entreprise perilleuse, où nous aurons également besoin de la tête, & des mains ; & où souvent il faudra que la force achève ce que la prudence aura commencé. Il n'est pas tems d'employer la seule politique & les conseils desarmez : Votre premier soin doit être de conserver l'armée, qui nous sert de rempart ; & mon premier devoir est de vous avertir, qu'elle n'a pas tout ce qui luy est nécessaire pour établir nôtre sûreté, & soutenir nos esperances. Vous sçavez que je l'ai commandée, sans autre titre que la nomination de Velasquez, qui n'a pas été plutôt expédiée en ma faveur, qu'il l'a révoquée. Je n'examine point ici, l'injustice de ses soupçons & de sa défiance ; il ne s'agit pas de cela : Mais on ne peut nier que la Jurisdiction militaire dont nous avons tant de besoin, ne subsiste plus en ma personne, que contre la volonté de celui qui pouvoit en disposer ; ainsi elle n'est plus fondée que sur un titre forcé, qui porte avec soi la foiblesse du principe dont il vient. Les Soldats n'ignorent pas ce défaut. Je n'ai point le cœur assez bas, pour exercer en commandant, une autorité sans vigueur & pleine de scrupules ; & l'entreprise que nous avons faite, ne doit point s'entamer avec une armée qui ne se maintient dans l'obéissance que par habitude, plutôt que par raison. C'est à vous, Seigneurs, qu'il appartient d'apporter le remède nécessaire à cet inconvenient. Votre assemblée, qui représente la personne du Roi, peut en son nom, pourvoir au commandement de ses troupes, en choisissant un sujet qui n'ait point contre soi ces défauts de pouvoir. Il y en a plusieurs en cette armée dignes d'un si bel emploi ; & il sera plus legitime, en quelque personne que ce soit, qui tiendra son autorité par une autre voie, ou qui la recevra de votre main. Pour moi, dès ce moment je me dépouille de tout le droit qui a pû m'en investir, & je renonce

entre vos mains, au titre qui me l'a acquise, afin de vous laisser toute la liberté du choix que vous devez faire, & de vous assurer que toute mon ambition se borne au bon succès de cette entreprise, & que sans me faire aucune violence, cette main qui a porté le bâton de General, saura fort bien se servir de la pique, ou de la lance; puisque si on apprend à commander en obéissant à la guerre, il y a aussi des occasions où le commandement est l'école de l'obéissance. Il finit en jettant sur la table les Provisions qu'il avoit de Diego Velasquez; & après avoir baisé le bâton de General, qu'il mit entre les mains d'un des Chefs du Conseil, il se retira à sa baraque.

L'incertitude de l'événement ne devoit pas luy causer beaucoup d'inquietude en cette action; car il avoit pris ses mesures d'une maniere qui laissoit peu de prise au hazard: néanmoins, il faut avouer qu'il y a quelque chose de noble & de fier en cette adresse dont il se servit, pour rejeter une autorité qui n'avoit plus ni force ni bien-seance. Le choix d'un General ne balança pas long-tems dans le Conseil: quelques uns y étoient entrez fort bien préparés sur ce sujet; & les autres n'avoient rien à opposer. Toutes les voix allerent donc à recevoir la démission de Cortez; mais à condition de l'obliger à reprendre le Commandement general de l'armée: Que le Conseil souverain de la Ville luy en donneroit les Patentes au nom du Roi, jusqu'à ce que sa Majesté eût déclaré sa volonté; & qu'on feroit part au Peuple de cette élection, pour voir comment il la recevrait; ou plutôt, parce qu'on ne doutoit pas que ce ne fût avec agrément. Le Peuple assemblé par la voix du Crieur public, apprit la renonciation de Cortez au titre de General, & l'arrêté du Conseil sur ce sujet. Ce dernier article fut reçu avec tout l'applaudissement que l'on avoit ou espéré, ou pratiqué. Quoiqu'il en soit, la joie éclata par de grandes acclamations: les uns felicitoient les Seigneurs du Conseil de leur bon choix: les autres demandoient Cortez pour General, comme si on le leur eût refusé; & s'il y en eût quelques-uns qui ne prissent point de part à la joie publique, leurs cris ne laissoient pas d'en donner des marques, quoyque feintes, ou du moins ils cherchoient quelque pretexte à leur silence. Après cette diligence, les Chefs du Conseil & les Conseillers, accompagnez de

la plus grande partie des Soldats, qui representoient le Peuple, allerent à la barraque d'Hernan Cortez, où ils luy signifient :

Que la Ville de Vera Cruz, au nom du Roi Dom Charles, l'avoit élu & nommé pour Gouverneur & General de l'armée qui étoit en la Nouvelle Espagne, en pleine assemblée de son Conseil, avec la connoissance & l'approbation de tous ses Habitans ; & en tant que besoin seroit, elle le requeroit, & luy ordonnoit de se charger de cet emploi, puisque cela importoit au bien public de la Ville, & au service de sa Majesté.

Cortez reçut cette nouvelle Charge avec beaucoup de civilité, & même de respect. Il l'appella toujours nouvelle ; afin de marquer par le nom même, la difference qu'il faisoit de celle-ci à l'autre, à laquelle il avoit renoncé. Dès ce moment il commença à donner les ordres, avec un certain caractère de grandeur & de confiance, qui fit bien-tôt impression sur l'esprit des Soldats, pour les porter à l'obéissance.

Les partisans de Velasquez témoignèrent peu de prudence en cette occasion : ils ne prirent aucunes mesures pour couvrir leurs passions, & ils ne sçurent pas ceder au torrent qu'ils ne pouvoient retenir. Ils tâchoient de ruiner l'autorité du Conseil, & en même-tems le credit du General, en blâmant son ambition, & parlant avec mépris de ces misérables abusez, qui n'en penetraient pas le fond. Comme le murmure a un venin caché, & je ne sçai quel droit d'autorité sur l'esprit de ceux qui l'écoutent, celui-ci faisoit un progres fort dangereux dans les conversations, où il ne manquoit pas de gens qui le recevoient, & le pouissoient en avant. Cortez fit ce qu'il put afin d'arrêter ce mal dès sa naissance, apprehendant qu'il n'entraînât les esprits qui étoient en mouvement, ou qu'il n'y mît ceux qui étoient aisez à ébranler. Il avoit éprouvé que sa patience n'étoit d'aucun usage en ces occasions, & que les voies de la douceur produisoient un effet tout contraire, & rendoient le mal plus dangereux : ainsi il se resolut à suivre celles de la rigueur, qui sont toujours les plus puissantes contre les insolens. Il fit donc arrêter & mettre aux fers dans les vaisseaux, où ils furent conduits, Diego d'Ordaz, Pedro Escudero, & Jean Velasquez de Leon. Ce châtiment porta la terreur dans l'esprit de tous les Soldats ; & Cortez trouva bon de l'augmenter, en disant avec une fermeté intre-

pide: *Qu'il les avoit fait prendre comme seditieux & perturbateurs du repos public ; & qu'il leur feroit faire leur proces , jusqu'à ce que leur tête eût répondu de leur opiniâtreté.* Il se maintint durant quelques jours dans cette severité feinte , ou veritable , sans les pousser en Justice ; parce qu'il souhaitoit de les corriger , plutôt que de les punir. D'abord on leur retrancha toute sorte de communication , qu'on leur permit au bout de quelques jours , par la permission du General , qui ne passoit néanmoins que pour une simple tolerance. Il se servit adroitement de cette voie pour leur détacher quelques-uns de ses confidens , qui les ramenerent insensiblement à la raison : en sorte que les chagrins étant dissipés de toutes parts , ils devinrent les plus fideles amis de Cortez , & des plus ardens à combattre auprès de sa personne , en toutes les occasions qui se presenterent.

CHAPITRE VIII.

L'armée marche pour aller à Quiabitslan , & passe par Zempoala , où le Cacique reçoit les Espagnols avec beaucoup d'honneur. On a de nouvelles connoissances de la tyrannie de Motezuma.

AUssi-tôt que le General eût fait arrêter ces prisonniers , il commanda Pierre d'Alvarado avec cent hommes , pour aller reconnoître le pais , & chercher des vivres , parce qu'on commençoit à sentir le besoin qu'on avoit de ceux que les Indiens apportent à l'armée. Ce Capitaine avoit ordre de ne faire aucune hostilité , & de n'en venir point aux armes , à moins que de s'y voir forcé par la necessité de se défendre. Il eut le bonheur d'exécuter ces ordres sans beaucoup de peine , parce qu'il n'alla pas loin sans trouver quelques Villages ou Hameaux , dont les Habitans avoient laissé l'entrée libre , en se retirant dans les bois. Les maisons abandonnées de leurs maîtres étoient fort bien garnies de maiz , de poules , & d'autres provisions : & les Soldats , sans faire tort aux édifices ni aux meubles , prirent seulement les vivres dont ils avoient be-

soin, comme choses acquises par le droit de la necessité; & ils revinrent au camp, chargez & contents.

Cortez, sans perdre de tems, donna ses ordres pour faire marcher l'armée, suivant le dessein qu'on avoit pris. Les vaisseaux mirent à la voile, pour aller à Quiabiflan; & l'armée suivit par terre le chemin de Zempoala. Elle avoit à droite la côte de la mer; & l'on fit quelques détachemens pour reconnoître la campagne, afin de prévenir tous les accidens qui pouvoient arriver en un País, où la confiance étoit une negligence condamnable.

Ils se trouverent en peu d'heures sur les bords de la riviere de Zempoala, proche de laquelle on bâtit depuis la Ville de Vera-Cruz. Comme cette riviere étoit profonde, il falut rassembler quelques canots ou bateaux de pêcheurs, que l'on trouva sur la rive, où l'armée passa, en laissant nager les chevaux. Cette premiere difficulté étant surmontée, les Espagnols arriverent à un Bourg, qu'ils reconnurent dans la suite être de la Province de Zempoala. Ils prirent à mauvaise augure de voir que les maisons étoient vuides, non seulement d'Habitans, mais encore de vivres & de meubles; ce qui marquoit une retraite premeditée, & faite avec ordre. Ils avoient seulement laissé dans leurs Temples quelques Idoles, avec des instrumens, ou couteaux de bois garnis de pierres à fuzil; & en quelques endroits, de miserables restes de la peau des victimes humaines qu'ils avoient sacrifiées, & qui causoient en même-tems de la pitié & de l'horreur.

Ce fut en ce lieu que l'on vid pour la premiere fois, non sans admiration, les livres des Mexicains, dont nous avons déjà parlé. Il y en avoit trois ou quatre dans ces Temples, qui contenoient sans doute les ceremonies de leur Religion. Ces livres étoient de toile, enduite d'une espece de gomme, ou de vernis. Leur figure étoit comme celle des anciens titres, composez de plusieurs peaux de parchemins fort larges, & collez ensemble. Ils plioient cette toile, en sorte que chaque double faisoit une feuille, & tous ensemble composoient le volume. Ils paroissoient, autant qu'on en pût juger à la vûë, écrits de tous côtez, ou plutôt griffonnez de cette espece d'images & de chiffres, dont les Peintres de

Teutilé

Teutilé avoient donné une connoissance bien plus parfaite.

L'armée logea dans les maisons les mieux bâties. On passa la nuit avec quelque incommodité, aiant les armes prêtes, & sur toutes les avenues de bonnes sentinelles, qui pussent assurer le repos des autres par leur vigilance. Le lendemain on reprit le même ordre de marche par le chemin le plus fraîé, qui descendoit vers le Couchant, en s'écartant un peu de la côte de la mer. On ne trouva en toute la matinée, personne dont on pût prendre langue, & rien qu'une solitude suspecte, dont le silence donnoit beaucoup à penser. Enfin, à l'entrée d'une tres-belle prairie, on découvrit douze Indiens qui venoient chercher le General, chargez d'un regale de poules, & de pain de mayz, que le Cacique de Zempoala luy envoïoit, avec de tres-humbles prieres de ne laisser pas de venir dans son Bourg, où il avoit fait préparer des logemens pour toute l'armée, & où il esperoit le traiter avec plus d'abondance & d'honneur. On apprit de ces Indiens, que le lieu de la résidence du Cacique étoit éloigné de celui où ils étoient, d'un Soleil, c'est à dire en leur langue, d'une journée de marche : car ils ne connoissoient point la division de l'espace en lieux ; & ils mesuroient les distances par le mouvement du Soleil, en comptant le tems, & non les pas du chemin. Cortez témoigna qu'il estimoit extrêmement le regale du Cacique ; & il luy renvoïa six Indiens, retenant les autres pour luy servir de guides, & pour tirer d'eux quelques lumieres de ce qu'il desiroit sçavoir ; ne se fiant pas encore à ces démonstrations d'honnêteté, qui paroïssent d'autant moins assurées, qu'elles étoient impreuës.

L'armée passa la nuit dans un Village de peu de maisons, dont les Habitans parurent fort empressez à bien traiter les Espagnols. Leur confiance & leur tranquillité firent juger que cette Nation souhaitoit la paix : & les conjectures ne se trouverent pas fausses, quoyque l'esperance se flatte quelquefois en de pareilles occasions. L'armée partit le matin, marchant vers Zempoala, sous la conduite de ses guides, qu'on ne suivoit pourtant qu'avec toutes les précautions nécessaires. Sur le soir, à la vûë du Bourg, vingt Indiens équippez fort galamment à leur maniere, sortirent pour recevoir le Gene.

ral; & après avoir fait toutes leurs ceremonies, ils luy dirent : *Que leur Cacique n'avoit pu venir avec eux, parce qu'il étoit incommodé : Qu'il les avoit envoyez pour luy en faire ses complimens ; & qu'il l'attendoit, avec beaucoup d'impatience de connoître des hôtes, dont la valeur faisoit tant de bruit, & de les recevoir dans son amitié, comme ils étoient déjà dans son inclination.*

Le Bourg étoit grand & peuplé, en une tres-belle situation, entre deux ruisseaux qui arrosoient une campagne tres-fertile. Ces ruisseaux venoient d'une montagne peu éloignée, d'une descente aisée & couverte d'arbres. Les maisons étoient de pierre, couvertes & crêpies d'une maniere de chaux blanche, luisante & polie, dont l'éclat faisoit un spectacle fort brillant aux yeux : en sorte qu'un des Soldats détachés revint avec précipitation au gros, criant : *Que les murailles étoient d'argent.* Cette vision réjouit beaucoup toute l'armée; & tel donna dedans de tout son cœur, qui fut après cela le premier à se railler de la bévûe de cet homme.

Toutes les ruës & les places publiques étoient remplies d'Indiens, accourus pour voir l'entrée, en tres-grand nombre, sans aucunes armes qui pûssent donner du soupçon, & sans faire d'autre bruit que celui qui naît ordinairement d'une grande multitude de peuple assemblé. Le Cacique sortit à la porte de son Palais. Son incommodité étoit une grosseur prodigieuse, qui ne l'embarrassoit pas moins qu'elle le défiguroit. Il s'approcha avec peine, appuyé sur les bras de quelques Indiens des plus nobles, du secours desquels il paroïssoit tirer tout son mouvement. Sa parure étoit, une mante de coton sur ce gros corps tout nud : la mante enrichie de plusieurs joïaux & pierres fines qui pendoient en plusieurs endroits, ainsi que de ses oreilles & de ses levres. Prince d'une tres-curieuse figure, dont le poids s'accordoit fort bien avec la gravité. Cortez eut besoin de toute la sienne pour empêcher les Espagnols d'éclater de rire : & comme il avoit aussi à travailler sur soi, il ajoûta une severité forcée, en donnant cet ordre. Mais à peine eût-on entendu le raisonnement du Cacique, lorsqu'il embrassa le General, & qu'il salua les autres Capitaines, qu'on reconnut son bon esprit, & qu'il gagna par les oreilles ce que les yeux luy refusoient. Son dis-

cours étoit juste & concerté. Il trencha ses complimens en peu de paroles, qui marquoient beaucoup d'honnêteté & de discretion ; & conclut en disant au General : *Qu'il se retirât en son quartier pour prendre du repos, & faire les logemens de son armée : Qu'il iroit luy rendre visite, afin de conferer ensemble plus commodément de leurs interêts communs.*

Ces logemens étoient preparez sous des portiques ou vestibules de plusieurs maisons, qui occupoient un assez grand espace, où tous les Espagnols trouverent moïen de se loger sans embarras, & où on leur fournit abondamment les choses dont ils avoient besoin. Le Cacique envôia annoncer sa visite par un présent de bijoux d'or, & d'autres curiositez, qui valoient bien deux mille marcs d'or. Il suivit de près son présent, accompagné d'un superbe cortège, sur une espece de lit de repos que ses principaux Officiers portoiént sur leurs épaules ; & sans doute les plus robustes étoient alors les plus dignes de cette marque d'honneur. Cortez accompagné de tous ses Capitaines, alla le recevoir hors la porte de son logis ; & luy donnant par tout le pas & la main, il le conduisit en son appartement, où il ne retint que ses Truchemens, parce qu'il vouloit luy parler en secret. Après le discours accoutumé sur les motifs de son arrivée en ce País, la grandeur de son Roi, & les erreurs de l'Idolatrie, il ajoûta : *Qu'un des principaux emplois de la valeur des Soldats qu'il conduisoit, étoit de détruire l'injustice, de châtier la violence, & de se ranger du parti de la justice & de la raison.* Il toucha cet article de propos délibéré, parce qu'il pretendoit mettre le Cacique sur la plainte contre Motezuma, & voir ce qu'il pouvoit attendre de son mécontentement, suivant ce qu'il en avoit appris. D'abord le changement qui parut sur le visage de l'Indien, fit connoître au General, qu'il avoit mis le doigt dans la plaie : mais avant que de répondre, il fit paroître par ses soupirs, qu'il avoit de la peine à déclarer ses maux. Enfin la douleur l'emporta ; & en déplorant sa misere il dît : *Que tous les Caciques de cette contrée se trouvoient dans un esclavage honteux & misérable, gemissant sous le poids des cruautés & de la tyrannie de Motezuma, sans avoir ni assez de force pour s'en tirer, ni*

assez de raison pour imaginer le remede qu'il y falloit apporter. Qu'il se faisoit adorer & servir par ses vassaux, comme un de leurs Dieux ; & qu'il vouloit qu'on reverât ses injustices & ses violences, comme des arrêts du Ciel. Qu'il n'osât pourtant pas luy proposer une entreprise aussi dangereuse qu'étoit celle de secourir ces pauvres affligés ; parce que Motezuma avoit trop de forces, & que Cortez avoit trop peu de sujet de leur être obligé, pour se déclarer ennemi d'un Prince si puissant : & que ce seroit ignorer les loix de l'honnêteté, que de pretendre acquerir son amitié, en luy vendant à un si haut prix le petit service qu'il luy avoit rendu.

Cortez entreprit de le consoler, en luy disant : Qu'il craignoit peu les forces de Motezuma, parce que les siennes étoient favorisées du secours du Ciel, & avoient un avantage naturel sur les Tyrans : mais que comme il étoit obligé d'aller à Quiabissan, ceux qui se sentoient opprimer par quelque violence, le trouveroient en cet endroit, en cas qu'ils eussent la raison de leur côté, & qu'ils voulussent l'appuyer du secours de ses armes. Qu'il pourroit cependant communiquer cette proposition à ses amis & à ses confederés, en les assurant que Motezuma cesseroit de les insulter, ou ne le pourroit faire, lorsque luy & ses Soldats auroient entrepris de le protéger. Ils se separerent sur cette assurance ; & Cortez donna aussitôt les ordres pour suivre sa marche, ayant gagné le cœur, & l'esprit du Caci-que, & sentant en luy-même une extrême joie de voir cet heureux acheminement à ses desseins, qui sortant alors, pour ainsi dire, des espaces imaginaires, commençoient à paroître possibles.



CHAPITRE IX.

Les Espagnols vont de Zempoala à Quiabiflan. Ce qui se passe à leur entrée dans cette Ville, où l'on est encore informé du mécontentement de ces Peuples. Cortez fait arrêter six Officiers de Motezuma.

LEs Espagnols étoient sous les armes, prêts à partir, lorsque quatre cens Indiens, se présenterent pour porter leurs valises & leur bagage, & pour aider à conduire l'artillerie. Ce secours fut d'un grand soulagement aux Soldats; & ils le regardoient comme une grace particuliere du Cacique, jusqu'à ce que l'on apprit de Marine, que c'étoit un usage réglé, que les Seigneurs assistassent les armées de leurs alliez de cette espece de somniers, qu'ils appelloient *Tamenes*, qui étoient accoutumés à marcher cinq ou six lieues avec leur charge. Le País que l'on découvrit en marchant, étoit fort agreable & riant, couvert en quelques endroits d'arbres, dont l'extrême hauteur faisoit un spectacle admirable; & en d'autres, de toutes sortes de grains, semez & cultivez avec soin. Cette vûë rejoûit les Espagnols, qui s'estimoient trop heureux de voïager en un si beau país. Au coucher du Soleil ils trouverent un Hameau abandonné, où ils se logerent, afin d'éviter l'inconvenient d'entrer de nuit dans Quiabiflan, où ils arriverent le lendemain à dix heures du matin.

On decouvroit de loin les maisons de ce Bourg, assez étendu, sur une hauteur de rochers qui sembloient luy servir de murailles, dans une situation très forte par sa nature, dont toutes les avenues étoient étroites, & en pente fort roide: & quoyqu'elles ne fussent défenduës de personne, on ne laissa pas d'y monter avec assez de peine. Le Cacique & les Habitans s'étoient retirez, pour s'éclaircir de loin de l'intention de nos gens; & l'armée s'empara de tous les postes, sans trouver personne dont on pût tirer quelque connoissance, jusqu'à ce qu'une compagnie arrivant à la place, où

les Temples étoient bâtis, il en sortit quatorze ou quinze Indiens, en équipage de grands Seigneurs à leur maniere. Ces gens, après un long prelude de reverences & de parfums, s'approchèrent, affectant de paroître en même-tems civils & assurés, & de déguiser leur crainte en respect; mouvemens aisez à confondre, par leur ressemblance. Cortez les rassura entierement, par ses caresses. Il leur fit present de quelques bagatelles de verre peint de bleu ou de verd, dont ceux qui en connoissoient la juste valeur, ne laissoient pas alors d'en estimer beaucoup l'usage. Après que ce regale leur eût ôté toute la fraïeur qu'ils dissimuloient, ils dirent: *Que leur Cacique s'étoit retiré par un dessein premedité, de crainte d'attirer la guerre en défendant l'entrée de sa Ville, ou de hazarder sa personne, en la confiant à une Nation qu'il ne connoissoit pas; & qui venoit le trouver les armes à la main. Qu'il n'avoit pû retenir ses Sujets épouvantés par cet exemple, & moins obliger que luy d'attendre le peril. Que pour eux, qui étoient bien au dessus du vulgaire, & qui devoient avoir plus de cœur, ils avoient offert de s'y exposer. Mais qu'au moment que le Cacique & ses Sujets apprendroient la douceur & l'honnêteté de leurs hôtes, qu'ils honoroient déjà beaucoup, ils reviendroient dans leurs maisons, & se feroient un honneur & un plaisir, de servir de si braves gens, & de leur obeir en tout.* Le General leur donna toute sorte d'assurance: & d'abord qu'ils furent partis, il commanda à tous les Soldats de laisser passer librement les Indiens, dont la confiance parut bientôt, en ce que quelques familles revinrent dès la même nuit; & peu de tems après, la Ville fut repeuplée de tous ses habitans.

Le Cacique arriva le dernier. Il amenoit celui de Zempoala pour être son protecteur; & ils étoient tous deux portés par leurs Courtisans, sur une espece de lit de repos. Zempoala fit des excuses fort adroites pour son voisin; après quoy ils tomberent d'eux mêmes sur les plaintes contre Motezuma, representant vivement, & quelquefois avec des larmes, les tyrannies & les cruautés de ce Prince, l'oppression de ses Peuples, & le desespoir de sa Noblesse. A quoy Zempoala ajoûta cette conclusion: *Ce monstre est si superbe & si fier, qu'après nous avoir appauvris & épuisés par ses impôts, s'enrichissant de nôtre misere, il veut encore entreprendre sur l'honneur de ses Vassaux, en nous*

ôtant par force nos filles & nos femmes , afin de souiller de nôtre sang les Autels de ses Dieux , après avoir sacrifié ces infortunées victimes , à d'autres usages plus cruels & moins honnêtes.

Cortez tâcha de les consoler , & de les disposer à faire une étroite alliance avec luy. Comme il s'informoit de leurs forces , & du nombre de ceux qui prendroient les armes pour maintenir la liberté , il vid entrer deux ou trois Indiens fort effraiez , qui parlerent à l'oreille aux Caciques , ce qui les jeta dans un trouble si violent , qu'ils se leverent aussi-tôt , pâles & éperdus , & ils sortirent sans prendre congé , ni achever leur discours. La cause de leur émotion parut bien-tôt , lorsqu'on vid passer par le quartier même des Espagnols , six Ministres de Motezuma , de cette espece de Commissaires ou Intendans qu'il envoioit par tout son Roïaume pour recueillir les tributs. Ils étoient richement parez de plumes , & de joïaux d'or en pendans , sur des mantes de coton tres-propres & tres-fines , suivis d'un grand cortege de serviteurs , dont quelques-uns tenoient au-dessus d'eux des parasols de plumes , qu'ils remuoient suivant qu'il étoit nécessaire , pour donner à leurs Maîtres , par ce mouvement officieux , l'air & l'ombre en même-tems. Cortez , accompagné de ses Capitaines , sortit pour les voir , à la porte de son logis ; & ces Indiens passerent sans luy faire aucune civilité , d'un air mêlé de colere & de mépris. Cette fierté émut la bile des Soldats , & ils l'auroient châtiée sur le champ , si le General ne les avoit retenus , se contentant alors d'envoïer Marine , avec une escorte suffisante , afin qu'elle s'informat des intentions de ces Ministres.

On apprit par cette voie , que les Mexicains avoient établi le Siege de leur Audience en une des maisons de la Ville , où ils avoient fait citer les Caciques. Qu'ils leur avoient fait en public des reprimandes tres-aigres de leur insolence , pour avoir reçu dans leurs Villes une Nation étrangere , ennemie de leur Roi. Qu'afin d'expier cette faute énorme , il leur commandoit de fournir , outre le tribut ordinaire , vingt Indiens propres à être sacrifiez aux Dieux.

Sur cet avis , Cortez envoïa querir les deux Caciques par

quelques Soldats, qui avoient ordre de les amener sans bruit. Lorsqu'ils furent arrivez, il leur fit croire qu'il avoit pénétré le fond de leurs pensées, afin d'autoriser par ce mystère, la proposition qu'il vouloit leur faire, en ces termes: *Qu'il sçavoit déjà la violence de ces Intendans, qui prétendoient leur imposer un nouveau tribut sur le sang humain, sans qu'ils eussent commis aucun crime, mais seulement reçu & logé son armée. Qu'il n'étoit plus tems d'endurer de semblables abominations: & que pour luy; il ne souffriroit pas qu'on exécutât devant ses yeux, des commandemens qui donnoient tant d'horreur. Au contraire, qu'il leur ordonnoit absolument, d'assembler leurs troupes, & d'aller prendre ces infames Ministres. Qu'il prenoit sur son compte, & sur la valeur de ses Soldats, la défense d'une action qu'ils entreprenoient par son ordre.*

Les Caciques furent embarrassés. Ils refusoient de prendre part à cette exécution, aiant le cœur & l'esprit abatus par l'habitude des souffrances, prêts à baisser les verges dont on les fouettoit. Néanmoins, Cortez redoubla son commandement, avec tant d'autorité, qu'ils n'osèrent désobéir, & ils allèrent se saisir des Ministres de Motezuma, avec extrême joie de tous les Indiens, qui applaudissoient à cette action. On leur donna une espee d'entraves ou de fers, dont ils se servoient dans leurs prisons, & qui étoient fort incommodés: car ils ferroient la gorge du prisonnier, & l'obligeoient à soulever à tous momens les épaules, contre la pesanteur du fardeau, afin de se donner la liberté de respirer. Les Caciques vinrent étaler à Cortez leur zele & leur vigueur en cette action, d'une manière qui avoit quelque chose de fort plaisant. Ils protestoient de leur faire souffrir ce jour-là même, le supplice qui étoit ordonné contre les traîtres; & voyant qu'on ne vouloit pas le leur permettre, ils demandèrent au moins, qu'ils pussent les sacrifier à leurs Dieux, comme s'ils leur eussent fait une grande grace.

Cortez s'assûra des prisonniers, par un bon corps-de-garde de Soldats Espagnols, & revint à son logis. Il fit de longues reflexions sur les moïens qu'il devoit choisir, pour se tirer de l'embarras dans lequel il étoit entré, en promettant aux deux Caciques de les protéger contre le peril qui les menaçoit, pour avoir obéi à ses ordres: car il ne vouloit pas rompre

rompre absolument avec Motezuma , ni perdre entierement sa confiance , mais seulement luy donner de la crainte & de la jalousie. Ce n'étoit pas une bonne voie pour arriver à ce but , que d'appuyer de ses armes la delicateſſe de quelques Vaffaux mécontents de leur Prince , ſans être provoqué par un nouvel outrage , & de fermer toutes les ouvertures au raccommodement ſans aucun pretexte. D'ailleurs , il regardoit comme un point de la derniere importance , la neceſſité de maintenir un parti formé contre l'Empereur , afin d'en être aſſiſté en cas de beſoin. Il jugea enfin , que le parti le plus ſûr étoit de ſe ménager avec Motezuma , en ſe faiſant un merite auprés de luy ; & de ſuspendre les effets de cette rebellion , en luy faiſant connoître , qu'au moins il luy rendroit le bon office , de n'appuyer point les revoltez , & de ne point profiter de leur deſobeiſſance , juſqu'à ce qu'il ſ'y vît forcé. La concluſion de ſes reflexions , qui luy déroberent quelques heures de ſommeil , fut donc , d'ordonner ſur le minuit , qu'on luy amenât deux des Miniſtres priſonniers , ſans les maltraiter. Il les reçut fort bien , & comme il ne vouloit pas qu'ils pûſſent luy attribuer le mauvais traitement qu'on leur avoit fait , il leur dît : *Qu'il avoit deſſein de les mettre en liberté : & pour leur témoigner qu'ils la recevoient uniquement de ſa main , qu'ils pouvoient aſſeurer leur Prince , qu'il travailleroit au plutôt qu'il luy ſeroit poſſible , à luy envoyer leurs compagnons qui étoient entre les mains des Caciques ; & qu'il feroit tout ce qui ſeroit le plus avantageux à ſon ſervice , afin de les obliger à reconnoître leur faute , & les réduire à ſon obeiſſance : parce qu'il ſouhaitoit la paix , & qu'il vouloit meriter par ſon reſpect & par ſes actions , toute la civilité qui luy étoit dûe , comme Ambaſſadeur & Miniſtre d'un tres-grand Prince.* Les Mexicains n'oſoient ſe mettre en chemin , de crainte que les Caciques ne les fiſſent tuer , ou remettre en priſon ; & Cortez fut obligé de leur donner une eſcorte de Soldats , qui les conduiſirent à la rade , où étoient ſes vaiſſeaux , avec ordre au Commandant , de les faire mener dans un eſquif hors des limites de la Province de Zempoala.

Les Caciques vinrent au point du jour voir le General , fort alarmez & affligez , de ce que deux de leurs priſonniers s'étoient échapez. A cette nouvelle , Cortez témoigna de la ſurpriſe & du chagrin. Il blâma la négligence des Indiens , &

prit cette occasion pour commander en présence des Caciques, que les autres Ministres de Motezuma fussent menez à la flotte. Il dit qu'il se chargeoit de les garder ; & ordonna aux Capitaines des vaisseaux, de les bien traiter, & de les divertir autant qu'ils pourroient. C'est ainsi qu'il se conserva la confiance des Caciques, sans perdre celle de Motezuma, dont le pouvoir si reveré & si redoutable entre les Indiens, luy paroissoit tres-considerable. Il voulut donc, afin de prendre des mesures sur tout, soutenir le parti des revoltez, sans s'y engager trop avant, & aussi sans perdre de vûë les occasions qui pouvoient l'obliger à s'y jeter ; sçachant fort bien ajuster les desseins qu'il se proposoit, avec le secret qui leur étoit necessaire, & qu'un habile General doit aller au devant de tous les accidens ; & leur ôter par la prevoïance, la force qu'ils peuvent tirer de la surprise & de la nouveauté.

CHAPITRE X.

Les Caciques de la montagne viennent assurer Cortez de leur obeïssance, & luy offrir leurs troupes. On fortifie la Ville de Vera-Cruz, où l'on reçoit une nouvelle Ambassade de la part de Motezuma.

LE bruit de la douceur des Espagnols, & du bon traitement qu'ils faisoient à leurs alliez, se répandit bien tôt par toute cette contrée. Les Caciques de Zempoala & de Quiabitslan donnerent des avis certains à leurs confederez, du bonheur dont ils jouïssent ; publiant qu'ils se trouvoient affranchis de toute sorte de tributs, & en possession d'une entière liberté, sous la protection d'une Nation invincible, qui penetrait jusqu'aux plus secretes pensées des hommes, & dont l'espece paroissoit fort élevée au-dessus d'eux. Ces discours coururent par tout, & furent encore augmentez par la renommée, dont le langage sert toujours de commentaire à la verité, qu'elle mêle souvent avec l'exageration. Déjà on

disoit publiquement dans toutes les Bourgades de ces Indiens, que leurs Dieux étoient arrivez à Quiabislan, d'où ils lançoient des foudres contre Motezuma : & cette imagination se conserva long-tems entre ces Peuples, dont la veneration, fondée sur ce faux principe, contribua beaucoup à la facilité de cette conquête. Cependant ils ne s'éloignoient pas entièrement de la vérité, en regardant comme envoiez du Ciel, des hommes qui, par un decret admirable de sa Providence, venoient pour être les instrumens de leur salut éternel : Et il y a beaucoup d'apparence que leur imagination, toute rude & toute grossiere qu'elle étoit sur ce sujet, fut néanmoins éclairée alors de quelque lumiere que le Ciel leur envoia, en faveur de leur bonne-foi.

Cette opinion qu'on avoit des Espagnols fit un si grand bruit, & le nom de liberté est si doux à ceux qui se croient opprimez, qu'en peu de jours on vid à Quiabislan plus de trente Caciques. Ils commandoient aux Peuples qui habitent les montagnes à la vûe de Quiabislan. Ces Indiens, appelez *Totonagues*, avoient plusieurs Bourgades fort peuplées. Leur langage & leurs coutumes étoient bien différentes de celles des autres Peuples de cet Empire. Ceux-ci étoient extrêmement robustes, endurcis à la fatigue, & propres à faire de bons Soldats. Les Caciques venoient offrir leurs troupes & leur obeïssance, & firent le serment de fidélité & d'hommage au Seigneur des Espagnols, en la forme qu'on le leur proposa, dont on dressa un Acte autentique reçu par le Greffier du Conseil. Herrera soutient que le nombre des Soldats qu'ils offrirent alloit au-delà de cent mille ; mais Bernard Diaz n'en dit rien, & on n'eut point d'occasion d'assembler ni de compter leurs forces. On ne doute point que le nombre n'en fût grand, ce Pais étant extrêmement peuplé d'hommes aisez à soulever contre Motezuma, sur tout, ceux des montagnes, portez naturellement à la guerre, & qui n'étoient assujetis à son Empire que depuis peu de tems.

Après cette espece de confederation, les Caciques se retirerent en leurs Provinces, prêts à suivre les ordres de Cortez. Alors ce General se résolut de donner une assiette fixe à la Ville de Vera-Cruz, qui jusqu'à ce tems-là avoit été, pour ainsi dire, errante avec l'armée qui la composoit, quoy-

qu'elle en fût distinguée par les fonctions qu'elle faisoit à part. L'assiette de la Ville fut choisie en une plaine, entre la mer & Quiabisslan, à demi-lieuë de ce Bourg. La qualité de la terre sembloit convier à faire ce choix, par sa fertilité, l'abondance de ses eaux, & la beauté des arbres qu'elle portoit, propres à fournir commodément le bois nécessaire aux bâtimens. On creusa les fondemens de l'enceinte, en commençant par l'Eglise. Les Officiers de la Ville se partagerent, assistez de tout ce qu'il y avoit de Charpentiers & de Massons, qui avoient néanmoins place de Soldats; & avec le secours des Indiens de Zempoala & de Quiabisslan, qui travailloient avec autant d'adresse & d'ardeur que les Espagnols, on éleva les maisons de basse architecture, qui avoit plus d'égard au couvert qu'à la commodité. L'enceinte de la muraille fut bientôt achevée, & faite de mortier; rempart suffisant contre les armes des Indiens, & qui soutient fort bien en ce Pais-là, le nom de fortification, qu'on luy donna. Tous les Commandans travaillerent à l'ouvrage, de la main, & des épaules même. Le General ne s'en exempta pas, croiant que le succès de cette fondation rouloit sur son compte, & n'étant point satisfait de quelques legeres marques de diligence, que plusieurs Commandans croient suffire pour donner l'exemple.

Cependant on recevoit à Mexique les premiers avis de l'entrée des Espagnols à Zempoala. On assûroit qu'ils avoient été accueillis favorablement par le Cacique, dont on tenoit la fidélité fort suspecte, & les Peuples peu obeïssans. Cette nouvelle émût Motezuma jusqu'à ce point, qu'il proposa d'assembler ses forces, & de marcher en personne, pour châtier cette insolence des Zempoales, soumettre toutes les autres Nations des montagnes, & prendre vifs les Espagnols, que son imagination destinoit déjà à servir de rares victimes au sacrifice solennel dont il vouloit remercier ses Dieux.

On commençoit à préparer ce qui étoit nécessaire pour cette expedition, lorsqu'on vid arriver à la Cour les deux Intendans que Cortez avoit renvoyez de Quiabisslan, qui firent leur rapport des aventures de leur prison; publiant qu'ils étoient redevables de leur liberté au General des Etrangers, qui les avoit fait escorter jusqu'en un endroit, d'où ils pussent se rendre en

sûreté à la Cour, afin de témoigner l'inclination qu'il avoit à la paix, & à rendre service à l'Empereur : celebrant d'ailleurs, la douceur & l'honnêteté de leur liberateur, par de si grands éloges, qu'il étoit aisé de juger qu'ils avoient conçu autant de respect pour Cortez, que de crainte pour les Caciques qui les avoient pris.

Cette nouvelle fit prendre d'autres mesures. La colere de Motezuma s'apaisa ; on cessa les préparatifs de la guerre, & on en revint à la voie de la negociation ; tentant par une nouvelle Ambassade & un nouveau present, de détourner Cortez de sa resolution. Le Prince prit ce temperament d'autant plus aisément, que son orgueil & sa colere n'effaçoient point le souvenir des marques du courroux du Ciel, ni des réponses de ses Idoles, qu'il regardoit comme des présages funestes à son entreprise, ou du moins qui l'obligeoient à différer la rupture ; gouvernant sa crainte de manière, qu'elle parût aux hommes un effet de sa prudence, & aux Dieux un témoignage de son respect.

Les Ambassadeurs de Mexique arriverent au camp des Espagnols, justement comme on achevoit de fortifier la nouvelle Ville de Vera Cruz. Ils amenoient avec eux, deux enfans cousins de Motezuma, gouvernez par quatre anciens Caciques, qui les assistoient de leur conseil, & les honoroient par leur respect. Leur cortège étoit magnifique ; & ils apportoient un regale de diverses pieces d'or, de plumes, de coton, qui valoit bien deux mille pistoles. Le discours des Ambassadeurs fut : *Que le grand Empereur Motezuma ayant appris la desobéissance de ces Caciques, & leur insolence, poussée jusqu'à prendre & maltraiter ses Ministres, avoit mis sur pied une armée formidable, pour venir en personne châtier ces criminels : mais qu'il avoit suspendu l'effet de cette resolution, pour ne se voir pas obligé de rompre avec les Espagnols, dont il souhaitoit l'amitié, & dont il avoit sujet d'estimer le Commandant, & de luy témoigner sa reconnaissance des soins qu'il avoit pris, de luy renvoyer ses deux Serviteurs, en les tirant d'une si rude prison. Que l'offre qu'il luy avoit faite, d'en user avec la même generosité à l'égard des autres, avoit été reçue de sa part avec une extrême confiance. Neanmoins, qu'il ne pouvoit s'empêcher de se plaindre amiablement, de ce qu'un homme si brave & si raisonnable pouvoit s'accorder à vivre entre*

des revoltez, dont l'insolence croissoit à l'ombre de ses armes. Qu'appuier la hardiesse des traîtres, étoit à peu près la même chose qu'approuver la trahison. C'est pourquoy l'Empereur luy demandoit qu'il s'éloignât du Pais, afin qu'il y pût faire tomber le châtiment que des rebelles meritent. Que l'amitié qu'il luy portoit l'obligeoit encore à luy donner un avis: Qu'il ne songeât pas à venir à sa Cour, à cause de la grandeur des obstacles & des perils qui traversoient cette entreprised. Ils s'étendirent sur cette dernière consideration, avec une abondance de raisons qui avoient toujours l'air mystérieux; & l'on voïoit bien que c'étoit là le principal article de leur instruction.

Cortez fit de grands honneurs à ces Ambassadeurs, & témoigna qu'il estimoit beaucoup la richesse du présent. Avant que de faire réponse, il commanda qu'on amenât les quatre Intendans prisonniers, qu'il avoit eu la précaution de faire venir. Ils le remercièrent du bon traitement qu'on leur avoit fait sur les vaisseaux: & le General les remit entre les mains des Ambassadeurs, afin de les disposer par cette action, à luy donner une audience favorable. Après quoy il leur dît: *Que par la liberté qu'il donnoit aux Ministres de Motezuma, la faute des Caciques de Zempoala & de Quiabisan devoit être expiée, & luy fort heureux de trouver cette occasion de signaler son zele pour l'Empereur, & luy donner ce premier témoignage de son obéissance. Qu'il avoïoit de bonne-foy, que la prise des Intendans avoit été une action trop hardie, quoyqu'elle se pût excuser par la violence de ces Ministres, qui non contents des tributs ordinaires dûs à sa Couronne, demandoient de leur propre autorité vingt Indiens, destinés à mourir misérablement dans leurs sacrifices. Qu'une si cruelle proposition étoit un abus qui ne pouvoit être toléré par les Espagnols, enfans d'une autre Religion, plus amie de la pieté & de la nature. Qu'il se sentoit extrêmement obligé à ces Caciques, qui luy avoient accordé de fort bonne grace une retraite sur leurs terres, lorsque Teutilé & Pilpatoc, qui gouvernoient ces Provinces, l'avoient abandonné si incivilement, en pechant contre les devoirs de l'hospitalité & le droit des gens, sans ordre de leur Prince, qui n'approuveroit pas leur procédé. Qu'il luy en donnoit seulement avis, parce que n'ayant en vûe que la paix, il ne cherchoit point à aigrir les choses par ses plaintes. Que le Pais & les Montagnes des Totonagues ne feroient aucun mouvement contraire*

au service de Motezuma ; & que luy-même ne le permettroit pas, parce que ces Caciques étoient ses amis, & ne mépriseroient point ses ordres. C'est pourquoy il se trouvoit obligé d'interceder pour eux, afin que l'Empereur leur pardonnât ce qu'ils avoient fait contre ses Ministres : n'ayant d'ailleurs point de iort, d'avoir reçu & logé son armée. Qu'il n'avoit rien à répondre au reste de leur harangue : mais lorsqu'il auroit le bonheur de se trouver aux pieds de l'Empereur, on connoitroit les motifs & l'importance de son Ambassade. Que les obstacles & les perils qu'ils luy représentoient, n'auroient pas le pouvoir de le détourner de ce dessein ; parce que les Espagnols, bien loin de connoître la peur, sentoient redoubler leur courage & leur ardeur à la vûe des dangers, ayant appris dès leur enfance à les affronter, & à chercher la gloire au milieu de ceux qui sont les plus redoutables.

C'est ainsi que Cortez répondit aux Envoiez de Mexique, en des termes qui découvroient assez sa fermeté, & l'adresse qu'il avoit, de soutenir & d'accroître toujours l'estime & la réputation. Il renvoia les Ambassadeurs, fort riches de toutes ces bagatelles que l'on fait en Castille ; avec un présent plus magnifique, mais de même espece, pour leur Prince.

On remarqua aisément le chagrin qu'ils avoient, de n'avoir pû obtenir que l'armée se retirât de dessus les terres de l'Empire, ce qui étoit l'unique but de leur negociation. Cependant leur envoi donna une tres-haute estime à Cortez & aux Espagnols, entre ces Peuples. Ils crurent que ce General devoit être quelqu'un de leurs Dieux, & même des plus puissans, puisque Motezuma, dont l'orgueil dédaignoit de plier le genouil dans les Temples même, le recherchoit avec tant de soumission, & sollicitoit son amitié par des presens, qui dans leur imagination n'étoient gueres moins que des sacrifices. Il resulta de cette idée, qu'ils perdirent une grande partie de la crainte qu'ils avoient de leur Prince, & qu'ils se donnerent aux Espagnols avec plus de soumission ; & jusqu'à cette haute extravagance, tout fut nécessaire, pour rendre possible un ouvrage si admirable, entrepris sur de si foibles fondemens : Dieu permettant ces choses, afin que ce dessein ne parût pas n'at-

tendre son succez que d'un miracle, ou qu'il ne vînt à se décrier par la temerité.

CHAPITRE XI.

Les Zempoales trompent Cortez, en luy faisant prendre les armes contre les Habitans de Zimpazingo, qui étoient leurs ennemis. Cortez les oblige à faire la paix, & soumet cette Province.

Q Uelque-tems après le Cacique de Zempoala vint à Vera-Cruz, accompagné de quelques Indiens des plus considérables, qu'il amenoit comme pour être témoins de la proposition qu'il vouloit faire. Il dît à Cortez : *Que l'occasion se presentoit de protéger & de défendre le Pais qui luy appartenoit, parce que des troupes de l'armée de Mexique s'étoient emparées de Zimpazingo, place forte éloignée de deux soleils, d'où ils faisoient des courses sur ses Sujets, pour ruiner les moissons, & faire d'autres hostilités, par où ils sembloient vouloir commencer à se venger.* Le General se trouvoit engagé à soutenir les Zempoales, afin de conserver son credit & son honneur. Il crut donc, qu'il luy seroit honteux de laisser impunie cette hardiesse des Mexicains ; & qu'en cas que ce fût un détachement de leur armée, il seroit bon de leur imprimer de la terreur, qui seroit perdre le courage aux autres Soldats de leur Nation. Sur quoy il résolut de marcher en personne à cette faction, où ils s'embarqua un peu legerement, parce qu'il ne connoissoit pas encore & les déguisemens, & les mengeries de ces Peuples, qui ont un penchant naturel & invincible à ce vice. Cortez s'arrêta donc au vrai-semblable, sans chercher à penetrer le vrai, & il offrit au Cacique, de marcher avec son armée, pour châtier ces ennemis qui troubloient le repos de ses alliez. Il ordonna qu'on luy tint prêt des porte-faix Indiens, afin de porter le bagage, & conduire l'artillerie : Ainsi après avoir réglé l'ordre de sa marche, le General prit la route de Zimpazingo, suivi de quatre cens Soldats Espagnols. Le reste fut
laissé

laissé pour défendre la Ville de Vera-Cruz.

En passant à Zempoala, les Espagnols trouverent deux mille Indiens de guerre, que le Cacique avoit mis sur pied pour servir sous le General en cette expedition. Cette troupe étoit partagée en quatre escadrons ou compagnies, avec leurs Chefs, leurs enseignes, & leurs armes, suivant leur discipline militaire. Cortez luy sçut fort bon gré de sa prévoïance & de son secours : & quoyqu'il eût fait comprendre au Cacique qu'il n'avoit pas besoin de ses Soldats, pour une entreprise de si peu de consequence, il les laissa venir à tout hazard, faisant valoir cette permission, comme s'il ne l'eût accordée que pour leur faire partager l'honneur de la victoire.

L'armée passa la nuit en des maisons à trois lieues de Zimpazingo; & le lendemain, à trois heures après midi, on découvrit la Ville, sur le haut d'une colline détachée de ces montagnes, entre des rochers qui cachoient une partie des bâtimens, & qui menaçoient de loin d'un accez tres difficile. Les Espagnols commencerent néanmoins à surmonter la fierté de ces rochers, avec beaucoup de fatigue, parce qu'ils craignoient de tomber en quelque embuscade; ce qui les obligeoit à doubler les rangs, ou à défiler, suivant que le terrain le permettoit, pendant que les Zempoales, ou plus legers, ou moins embarrassés dans ces sentiers, s'avancerent avec une impetuosité qui auroit pû passer pour valeur, quoyqu'elle ne fût en effet qu'un desir de se venger, & de voler. Les troupes de l'avant-garde étoient déjà dans la Ville, lorsque Cortez leur manda qu'ils fissent alte, afin d'attendre ses gens.

Il s'avança sans resistance jusqu'aux portes, où il déliberoit d'attaquer la place en même-tems par plusieurs endroits, lorsqu'il en sortit huit Sacrificateurs fort âgez, qui dirent qu'ils cherchoient le General de cette armée. On les mena en sa presence, où ils firent de profondes soumissions : on n'entendoit sortir de leur bouche que des sons pitoïables, qui sans avoir besoin d'Interpretes, ne marquoient que des protestations d'obeïssance. Leur habit, ou leur ornement, étoit une mante noire, dont le bord traînoit à terre, repliée en-haut à l'entour du col, en sorte qu'il en sortoit par derriere une piece en forme de capuchon, dont ils se couvroient la tête. Les cheveux qui leur descendoient jusques sur les épaules, étoient

horriblement mêlez, & endurcis par le sang des hommes qu'ils immoloient dans leurs sacrifices, & dont par une étrange & abominable superstition, ils conservoient les taches sur leur visage & leurs mains, qu'il ne leur étoit pas permis de laver; vrais Ministres de ces sales & impures Divinitez, dont l'ordure se découvroit par cette affreuse difformité.

Ils commencerent leur harangue, en demandant à Cortez, *Par quelle résistance, ou par quel crime les pauvres Habitans de cette innocente Ville avoient mérité le châtiment & l'indignation de ces braves gens, si fameux par toutes ces Provinces, par la réputation de leur clemence & de leur douceur.* Le General répondit: *Qu'il n'avoit pas dessein de faire tort aux Habitans de cette Ville; mais qu'il pretendoit châtier les Mexicains qui s'en étoient emparez, & qui en faisoient des sorties pour ravager les terres de ses amis.* Les Indiens repliquerent: *Que les troupes de Mexique qui étoient en garnison à Zimpazingo, s'étoient retirées par une espece de fuite, lorsqu'on publia la nouvelle de la prise des Ministres de Motezuma à Quiabitslan.* *Que s'il avoit été poussé à leur faire la guerre par la persuasion des Indiens qui l'accompagnoient, il devoit sçavoir que les Zempoales étoient leurs ennemis: Qu'ils l'avoient surpris, en feignant ces irruptions des Mexicains, afin de le rendre l'instrument de leur vengeance, par la ruine de Zimpazingo.*

Le discours de ces Sacrificateurs avoit un air de verité, que le trouble & les méchantes excuses de ceux qui commandoient les Zempoales découvrirent aisément; & Cortez ressentit leur imposture, comme un affront fait à ses armes. Il ne se chagrinoit pas moins de sa simplicité, que de la malice des Indiens: cependant sa raison se portant à ce qui étoit le plus nécessaire en cette occasion, il commanda d'abord à Cristophle d'Olid & à Pierre d'Alvarado, d'aller avec leurs compagnies ramasser tous les Indiens qui s'étoient avancez dans la Ville, & qui étant gorgés de pillage, avoient presque tous fait quelque butin considerable, en or ou en meubles, & enchaîné plusieurs prisonniers. Les deux Capitaines amenèrent tous ces pillards à l'armée, chargés honteusement de ce qu'ils avoient dérobé. Les misérables qu'ils avoient dépouillez les suivoient, chacun reclamant son bien par de hauts cris; en sorte que le General, pour les satisfaire & les consoler, fit détacher sur le

champ tous les prisonniers, & donner le butin aux Sacrificateurs, afin qu'ils prissent le soin de le rendre à ceux à qui il appartenait. Après quoy il fit venir les Chefs des Zempoales, qu'il reprit publiquement de leur insolence, en des termes rudes & fâcheux ; en leur déclarant, *Qu'ils avoient mérité la mort, pour l'avoir obligé par un crime punissable, à conduire son armée afin d'exercer leur vengeance.* Sur quoy les Capitaines Espagnols, qui étoient avertis, vinrent tous luy demander la grace de ces coupables ; ce qu'il leur accorda pour cette fois, après avoir fait assez de résistance, afin d'encherir la faveur singulière qu'ils tenoient de sa bonté : quoyqu'en effet il n'osât pas les châtier alors par la rigueur, comme ils le méritoient ; jugeant qu'on retient bien plus sûrement les nouveaux amis par les voies de la douceur, que par celles de la justice.

Cette action augmenta beaucoup l'estime & le crédit de Cortez entre les Peuples de l'un & de l'autre Cacique. Il commanda aux Zempoales de s'éloigner de Zimpazingo, où il entra avec les Espagnols, au bruit des acclamations de tous les Habitans, qui publioient qu'ils devoient la vie & la liberté au General des Etrangers. Le Cacique, suivi de plusieurs autres de cette contrée, le visita dans son quartier, avec un grand appareil : & ils luy jurèrent tous une amitié inviolable ; offrant de luy obéir, & de reconnoître pour leur Prince le Roi d'Espagne, dont le nom, aimé & reveré entre les Indiens, leur donnoit une extrême passion de devenir ses Sujets : & l'horreur qu'ils avoient alors pour la tyrannie de Motezuma, fut un puissant motif pour leur inspirer ces sentimens.

Avant que de partir, Cortez voulut accommoder les différens que ces Indiens avoient avec ceux de Zempoala. La jalousie des Caciques sur les bornes de leurs Provinces, & sur la juridiction, avoit fait naître ces différens, qui avoient passé jusques dans le cœur de leurs Sujets, & les entretenoit dans une haine qui donnoit lieu à des hostilités reciproques. Cortez dressa une espèce de traité de paix, qu'il proposa au Cacique de Zimpazingo : & prenant sur soi l'agrément de celui de Zempoala, il termina toutes leurs querelles, & les rendit amis. Après quoy il reprit la route de Vera-Cruz, aiant for-

140 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
tifié son parti par l'alliance de ces nouveaux Caciques, & ap-
paisé entre ses alliez, une division qui pouvoit être préjudi-
ciable au service qu'il en attendoit. Ainsi il ne laissa pas de
tirer un grand avantage de cette entreprise, qu'il n'avoit pas
concertée d'abord avec la prudence : & c'est le fruit que cet-
te vertu sçait recueillir de l'erreur même où elle tombe quel-
quefois, & qui sert au moins à luy faire connoître sa foiblesse,
puisque'il arrive souvent que toutes les mesures qu'elle ajuste
avec tant de soin, demeurent dans la premiere region des
êtres. C'est ainsi que l'Espagnol s'explique, & ce qu'on ap-
pelle en François, la simple speculation.

CHAPITRE XII.

*Les Espagnols retournent à Zempoala, où ils viennent
à bout d'abatre les Idoles, après quelque resistance de
la part des Indiens : Et le principal Temple de la
Ville est changé en une Eglise de la tres-sainte
Vierge.*

LE Cacique de Zempoala attendoit le General à quelques
maisons qui n'étoient pas éloignées de son Bourg ; & ces
maisons étoient fournies, par l'ordre du Cacique, de toutes
sortes de vivres & de rafraîchissemens pour l'armée. Il avoit
cependant beaucoup d'inquietude & de honte, de ce que la
fourbe avoit éclaté à sa confusion. D'abord il voulut s'ex-
cuser ; mais Cortez ne le permit pas, & luy dît : *Que tout
son chagrin sur ce sujet étoit dissipé, & qu'il ne souhaitoit que l'a-
mendement, l'unique satisfaction qui soit due aux pechez pardon-
nez.* De là ils allerent au Bourg, où le Cacique avoit prépa-
ré un autre present, de huit filles parées fort galamment,
entre lesquelles étoit sa cousine, qu'il destinoit au General,
afin qu'il luy fît l'honneur de l'épouser. Les autres étoient
pour les Capitaines, à qui le General devoit les distribuer
comme il luy eût plu ; afin, disoit l'Indien, *que les liens de l'ami-
tié qu'ils avoient contractée entre-eux, fussent encore plus étroite.*

ment serrez par ceux du sang. Cortez luy témoigna, *Que les marques de son affection & de sa bonne volonté leur étoient tres-agreables; mais qu'il n'étoit pas permis aux Espagnols d'épouser des femmes qui n'étoient pas de leur Religion: Qu'ainsi il différoit de les recevoir, jusqu'à ce qu'elles fussent Chrétiennes.* Il prit encore cette occasion pour le presser d'abandonner le culte des Idoles, parce qu'un homme ne pouvoit être parfaitement son ami, lorsqu'il luy étoit contraire sur un point si essentiel. Comme le General avoit trouvé beaucoup de raison en cet Indien, il avoit entamé ce discours, avec quelque confiance de le convaincre & de le reduire: mais le Cacique étoit si mal disposé à recevoir la lumiere de l'Evangile, & à sentir la force de la verité, qu'il osa bien prendre la défense de ses fausses Divinitez, sur la vaine présomption qu'il tiroit de la force prétendûe de son raisonnement, qui chagrina bien tôt Cortez; en sorte que se laissant emporter au zele de la Religion, il luy tourna le dos avec quelque sorte de mépris.

Une de leurs plus grandes fêtes arriva justement en ce tems-là; & les Zempoales s'assemblerent dans le plus celebre de leurs Temples, le plus secretement qu'ils pûrent, à cause des Espagnols. En ce lieu ils firent un sacrifice d'hommes, qu'ils immolerent par les mains de leurs Prêtres, qui faisoient cette horrible fonction avec les ceremonies que l'on rapportera en un autre endroit. On vendoit ces miserables victimes par pieces, que les Indiens achetoient & recherchoient comme une viande sacrée: le ragoût n'étoit pas moins bestial & moins abominable que la devotion. Quelques Espagnols, qui virent par hazard cette execrable boucherie, en eurent tant d'horreur, qu'ils en donnerent avis à leur General. Sa colere éclata d'abord, par l'émotion qui parut sur son visage. Les raisons qu'il croïoit avoir de conserver ses allies, cederent à la consideration d'un devoir plus juste & plus pressant: & comme la colere est une passion toujours impetueuse, quand même elle est conduite par la raison, il ne put retenir les menaces qui luy échaperent dans le premier emportement. Cependant il fit prendre les armes à tous les Espagnols; & aiant commandé qu'on amenât le Cacique & les principaux Indiens qui l'accompagnoient, il marcha avec eux & toute

la troupe en ordre de combat, vers cet abominable lieu, qu'ils appelloient leur Temple.

Les Ministres des sacrifices parurent à la porte; & comme ils avoient des soupçons de ce qui leur devoit arriver, ils poussèrent des cris effroïables, à dessein d'appeler le Peuple au secours de leurs Dieux. Au même-tems on vid quelques troupes d'Indiens armez, que ces Sacrificateurs avoient apostez à tout événement, ainsi qu'on l'apprit depuis: car ils sçavoient que les Espagnols avoient penetré le mystere de leur sacrifice, ce qui leur donnoit de la crainte. Le nombre des Indiens, qui s'étoient saisis de toutes les avenues, s'augmentoit considerablement; mais le General, qui n'avoit jamais l'esprit plus present qu'en ces occasions, fit crier par Marine: *Qu'à la premiere fleché qui seroit tirce, il feroit égorger le Cacique & tous ses Courtisans, qu'il tenoit en son pouvoir; & puis qu'il lâcheroit la main à ses Soldats, pour châtier cette insolence par le fer & par le feu.* Cette menace fit trembler tous les Indiens; & le Cacique tremblant encore plus que les autres, cria de toute sa force: *Qu'on mît bas les armes & qu'on se retirât.* Cet ordre fut exécuté avec tant d'empressement, qu'il fut aisé de connoître que les Indiens étoient trop heureux, de faire passer pour obeïssance ce qui n'étoit qu'une veritable crainte.

Cortez demeura avec ce Cacique & les Indiens de sa suite, qui par son ordre amenerent les Sacrificateurs. Il leur fit un discours contre l'Idolatrie, avec une éloquence au-dessus de la militaire. D'abord il leur ôta la crainte dont il les voïoit saisis; en les rassurant par des termes qui ne marquoient que de la douceur & de l'humanité, voulant les persuader par la raison, sans emploïer la violence. Il leur témoigna, *Combien les erreurs où il les voïoit plonger, luy donnoient de compassion. Il se plaignit, de ce qu'étant ses amis, ils refusoient de suivre son conseil en une affaire de cette importance. Il leur fit connoître qu'il ne cherchoit en cela que leur bien & leur avantage:* Et après leur avoir touché le cœur par les caresses, il passa aux raisons qui pouvoient convaincre l'entendement. Il leur rendit sensibles les abus énormes de leur fausse Religion: & après avoir exposé la verité presque en forme visible, il leur dît enfin: *Qu'il avoit*

resolu de ruiner tous ces simulacres du Demon ; & que s'ils vou-
loient executer par leurs propres mains un si saint ouvrage, il
leur en seroit éternellement obligé. Il voulut alors leur persua-
der de monter les degrez du Temple pour aller abatre les
Idoles ; mais ils ne répondirent à cette proposition, que par
des cris & par des larmes : jusques-là, que s'étant tous jet-
tez à terre, ils protestèrent : *Qu'ils se laisseroient plutôt ha-*
cher en mille pieces, que de mettre la main sur leurs Dieux. Cor-
tez ne voulut pas insister davantage sur un point qui leur
faisoit tant de peine : il commanda des Soldats pour en fai-
re l'exécution ; & ils y travaillèrent de si bon courage,
qu'en un moment on vid sauter en pieces, du haut en bas
des degrez, la principale Idole & toute sa suite, accom-
pagnée des autels mêmes, & de tous les detestables instru-
mens de ce culte impie. Les Indiens virent ce débris avec
beaucoup d'émotion & d'étonnement. Ils se regardoient,
comme s'ils eussent attendu à tous momens le châti-
ment que le Ciel devoit faire de cette action : mais com-
me ils virent le Ciel fort tranquille, ils tomberent bien-
tôt dans les mêmes pensées des Indiens de Cozumel ; car
voiant leurs Divinitez en pieces, sans qu'elles eussent ni
la force ni le pouvoir de se venger, ils cessèrent de les
redouter, & mépriserent leur foiblesse ; comme le mon-
de reconnoît par la ruine de ses Puissances, combien il
étoit abusé lorsqu'il en faisoit les objets de son adora-
tion.

Cette experience rendit les Zempoales plus dociles, & plus
soumis aux ordres du General : parce que s'ils avoient jusqu'a-
lors considéré les Espagnols comme des hommes d'une espece
fort au-dessus de la leur, ils se trouvoient maintenant obligez
d'avouer qu'ils étoient encore au-dessus de leurs Dieux. Cor-
tez sçachant ce qu'il avoit acquis d'autorité sur leurs esprits
par cette exécution, leur commanda de nettoier le Temple ;
ce qu'ils firent avec tant de joie & de zele, qu'ils jetterent au
feu toutes les pieces de leurs Idoles, afin de faire voir qu'ils
en étoient entierement desabusez. Le Cacique ordonna à ses
Architectes de laver les murailles du Temple, afin d'en effa-
cer toutes ces funestes taches du sang des hommes sacrifiez,
qui en faisoient le plus bel ornement. On leur donna ensuite

une couche de ce gez si blanc & si brillant, dont ils se servoient pour embellir leurs maisons ; & on y bâtit un Autel, où l'Image de la tres-sainte Vierge fut placée, parée d'une grande quantité de fleurs, & de quelques lumieres. Le jour suivant on y celebra le saint Sacrifice de la Messe, avec toute la solemnité que le tems & le lieu pûrent permettre. Plusieurs Indiens assisterent à nos ceremonies, mais avec plus d'admiration que d'attention, encore que quelques-uns se missent à genoux, voulant imiter autant qu'ils pouvoient la devotion des Espagnols.

On ne put les instruire à fond des principes de nôtre Religion, parce qu'il falloit plus de tems pour combattre leur ignorance & leur grossiereté, & que Cortez vouloit aussi commencer par la Cour de Motezuma, à soumettre cet Empire à la Foi. Cependant on les laissa dans des sentimens de mépris pour leurs Idoles, & de respect pour l'Image de la tres-sainte Vierge, offrant de la prendre pour leur Patrone, afin d'obtenir par son intercession l'assistance du Dieu des Chrétiens, dont ils reconnoissoient déjà le pouvoir par les effets, ou par quelques raisons de cette lumiere naturelle qui suffit pour connoître le mieux, & pour sentir la force de ces secours dont Dieu assiste toutes les creatures raisonnables.

On ne doit pas oublier ici la pieuse resolution d'un Soldat Espagnol, qui se voiant fort âgé, voulut demeurer seul entre ces Indiens mal reduits, afin d'avoir soin de la sainte Image, couronnant la fin de sa vie par ce saint emploi. Il se nommoit Jean de Torres ; Cordouë étoit sa Patrie : & l'action de ce Soldat, où la valeur avoit encore sa part, merite de passer avec son nom à la posterité.





THE UNIVERSITY OF CHICAGO



J. Van Beecq ping.

Vaisseaux de Cortez desagrés et échoués par ses ordres

M. J. Goussier del.

CHAPITRE XIII.

L'armée retourne à Vera-Cruz. On dépêche des Envoiez à l'Empereur Charles V. pour l'informer de tout ce qu'on avoit fait. Cortez appaise une autre sédition, par le châtiment de quelques mutins ; & prend la résolution de faire échoier ses vaisseaux contre la côte.

Les Espagnols partirent de Zempoala , qui fut appelé quelque-tems après la nouvelle Seville ; & comme ils arrivoient à Vera-Cruz , un petit vaisseau vint mouiller à la rade , où la flotte étoit sur les ancres. Il venoit de l'Isle de Cuba , sous le commandement du Capitaine François de Saucedo , né à Medina de Rioseco. Louis Marin , qui fut depuis Capitaine pendant la conquête de Mexique , accompagnoit Saucedo , & ils aménoient dix Soldats , un cheval & une jument , ce qui passa pour un secours considerable en cette conjoncture. Aucun de nos Auteurs n'a rapporté le sujet de leur voiage : & il est vrai-semblable qu'ils étoient partis de Cuba dans le dessein de chercher Cortez , & de s'attacher à sa fortune ; ce qu'on juge sur la facilité dont ils se joignirent à son armée. On apprit par cette voie , que le Gouverneur Diego Velasquez continuoit à menacer Cortez , avec une chaleur d'autant plus violente , qu'il étoit nouvellement enflé par le titre d'Adelantado de cette Isle , aiant reçu des Lettres qui luy donnoient un plein pouvoir de découvrir & de peupler. Il avoit obtenu ces avantages par l'intrigue d'un de ses Chapelains qu'il avoit envoié à la Cour , faire valoir ses services & ses pretentions : & sa nouvelle dignité le rendoit fier & inexorable , étant persuadé que l'accroissement de son autorité étoit un titre de la justice de ses plaintes.

Cortez apprit cette nouvelle avec assez d'indifference , au moins à l'exterieur ; n'aiant d'ailleurs l'esprit occupé que de la grandeur & de l'importance du dessein qu'il se propo-

soit : néanmoins il jugea qu'il étoit à propos de se hâter de rendre compte au Roi de ce qu'il avoit fait pour y parvenir. Il prit sur ce sujet des mesures avec les Officiers de Vera-Cruz, afin d'écrire à sa Majesté au nom de la Ville, & rendre à ses pieds les hommages de ce nouvel établissement. Ils luy faisoient un détail fort exact, des succez de cette entreprise, & des Provinces qui étoient déjà soumises à son obéissance; de la richesse, de la fertilité & de l'abondance de ce nouveau Monde, & de ce qu'on y avoit avancé en faveur de la Religion. Ils ajoûterent un projet de l'ordre qu'ils s'étoient proposé de suivre, pour reconnoître le fond de l'Empire de Motezuma. Le General pria instamment les Officiers du Conseil Souverain, d'appuyer principalement sur la valeur & la constance des Soldats Espagnols qui l'accompagnoient, sans oublier l'injustice & la violence du procédé de Velasquez; laissant d'ailleurs le champ libre à chacun, de parler de sa personne suivant ce qu'ils en pensoient. Ce n'étoit pas tant un effet de sa modestie, que de la confiance qu'il avoit en son mérite, plus qu'en ses paroles mêmes; outre qu'il sçavoit bien que ses louanges ne perdroyent rien du prix qui leur étoit dû, en passant par leurs mains : quoyqu'on ne choque point la bien-seance en parlant de ses propres actions, lorsqu'on ne fort point des termes de la vérité; sur tout en la profession des armes, où l'on pratique des vertus plus sinceres, & qui se trouvent assez bien récompensées, lorsqu'on ne leur dérobe pas la gloire de leur nom.

La lettre fut dressée dans toutes les formes; & la conclusion étoit une tres-humble supplication de la Ville & de l'armée, à sa Majesté, de nommer Hernan Cortez Capitaine General de cette expedition, sans aucune dépendance de Diego Velasquez; & d'autoriser par ses Lettres, le titre que la Ville & l'armée luy en avoient accordé, sous le bon plaisir de sa Majesté. Cortez écrivit à part des lettres, qui contenoient à peu près les mêmes choses; hors qu'il s'expliquoit plus fortement sur l'esperance qu'il avoit de réduire cet Empire à l'obéissance de sa Majesté, & sur les moïens qu'il se proposoit, de combattre la puissance de Motezuma par ses Sujets mêmes, revoltez contre sa tyrannie.

On choisit pour porter ces dépêches à la Cour, les Capi-

taines Alonse Hernandez Portocarrero, & François de Montexo. Il fut resolu au Conseil, qu'ils porteroient tout l'or & les joïaux rares ou precieux qu'ils avoient entre leurs mains, tant des presens de Motezuma, que des dons ou rançons des autres Caciques. Tous les Officiers, & les Soldats mêmes, cederent de bon cœur chacun sa part, afin d'augmenter le regale : & quelques Indiens s'offrirent volontairement à faire le voïage, pour être presentez au Roi, comme des premices de ces nouveaux Sujets qu'on luy acquerait. Le General envoya un present à part pour son pere, par un soin tres-digne de se trouver entre ceux qui occupoient alors son esprit. On équipa en diligence le meilleur vaisseau de l'armée, dont on donna la conduite à Antoine d'Alaminos Pilote major. Le jour de l'embarquement fut marqué au seizième de Juillet 1519. & ils mirent à la voile, après avoir invoqué l'assistance divine dans leur voïage, par une Messe solennelle du saint Esprit. Ils avoient un ordre précis de prendre leur route droit en Espagne, par le canal de Bahama, sans toucher en aucune maniere à l'Isle de Cuba, où les bizarreries de Velasquez étoient pour eux un écueil redoutable.

Au même-tems qu'on preparoit ce qui étoit necessaire pour ce voïage, quelques Soldats & quelques Matelots, gens qui ne connoissent gueres les loix de la reconnoissance, firent une nouvelle brigue, pour s'enfuir par mer, & aller avertir Velasquez, des lettres & du present que l'on envoïoit au Roi, au nom de Cortez. Leur intention étoit de prevenir le départ des Envoïez, afin que Velasquez eût le tems de croiser sur leur passage, & de prendre le vaisseau qui les portoit. Pour cet effet ils avoient gagné les Matelots d'un autre navire, & fait provision de vivres & de munitions : mais il arriva que la nuit même qu'ils devoient executer leur dessein, un des conjurez s'en repentit. Cet homme se nommoit Bernardin de Coria. Comme il alloit avec les autres pour s'embarquer, l'horreur du crime le frapa si vivement, qu'il se déroba d'eux, & vint en donner avis au General. D'abord il courut au remede, & disposa toutes choses avec tant de diligence & de secret, que tous les complices furent saisis dans le vaisseau même, sans qu'ils pussent desavouer leur crime. Il parut à Cortez digne d'une punition exemplaire, puisqu'il ne trou-

voit plus de sûreté en sa clemence. Le procez dura peu ; & on jugea à mort deux Soldats , qui furent exécutez comme principaux auteurs de cette conspiration. Deux autres furent condamnez au fouët ; & on pardonna à tout le reste , comme à des gens qui avoient été surpris & trompez : ce fut le pre-texte dont Cortez se servit , afin de n'être pas obligé de se défaire de tous les coupables. Neanmoins il fit encore couper un pied au principal Matelot du navire destiné à la fuite des conjurez : supplice extraordinaire , qui parut conforme à la nécessité où il se trouvoit , de faire en sorte que le tems ne pût effacer le souvenir du crime , qui avoit mérité une si rude punition ; la memoire en ces occasions , aiant besoin du secours des yeux , parce qu'elle retient à regret les especes qui blessent l'imagination.

Bernard Diaz del Castillo , suivi par Herrera , dit qu'un Ecclesiastique nommé Jean Diaz se trouva embarrassé en cette conjuration ; & que le respect de son caractère luy sauva la peine qu'il méritoit. Le même respect pouvoit l'exempter de cette note injurieuse , d'autant qu'il est certain que dans la lettre que Cortez écrivit à l'Empereur , datée du trentième Octobre 1520. & dont nous devons la connoissance à Jean-Baptiste Ramusio , ce General ne dit pas un mot du Prêtre Diaz , quoyqu'il nomme tous les complices de cette mutinerie : Ainsi , ou le crime qu'on luy impute n'est pas véritable , ou la même raison qui obligeoit Cortez à le cacher , nous doit engager à ne le pas croire.

Le jour que la sentence fut exécutée contre les coupables , Cortez acompagné de quelques-uns de ses amis , alla à Zempoala , aiant l'esprit fort agité par les différentes reflexions qu'il faisoit sur l'état present de ses affaires. La hardiesse de ces mutins luy donnoit de terribles inquiétudes : il la confideroit comme un retour des émotions qu'il croïoit avoir dissipées , & comme l'étincelle d'un feu mal éteint. Il se voïoit pressé d'avancer vers Mexique avec son armée ; ce qui pouvoit le jeter dans la nécessité de mesurer ses forces avec celles de Moteczuma : entreprise trop forte pour être tentée avec des troupes pleines de soupçons & de division. Il songeoit à subsister encore quelques jours avec ces Caciques , qui luy étoient affectionnez ; à faire quelques expéditions de peu d'importance , pour

donner de l'occupation à son armée ; & à jeter plus avant dans le País de nouvelles Colonies, qui pussent se donner la main avec celle de Vera-Cruz : cependant il trouvoit par tout de grandes difficultez. Enfin ces différentes agitations déterminèrent son esprit à une action, qui fit particulièrement éclater la grandeur de son ame, & la vigueur de son courage. Il prit la resolution de se défaire de sa flotte, en mettant ses vaisseaux en pieces ; afin de s'assûrer par cette voie de tous ses Soldats, & de les obliger à vaincre, ou à mourir avec luy : outre l'avantage qui luy en revenoit, d'augmenter ses troupes de plus de cent hommes, qui faisoient les fonctions de Pilotes & de Matelots. Il communiqua ce dessein à ses confidens ; & par leur moïen, & celuy de quelques presens qu'il répandit à propos, il disposa les choses en sorte, que les Matelots mêmes publièrent tous d'une voix, que les vaisseaux couloient à fond sans remede, étant entr'ouverts par le séjour qu'ils avoient fait dans ce port, & par la mauvaise qualité de l'eau. Leur rapport fut suivi d'un ordre que le General donna, & qui parut l'effet d'un soin tres-necessaire, de mettre promptement à terre les voiles, les cordages, les planches, & tous les ferremens qui pouvoient encore servir : après quoy il leur commanda de faire échoïer sur la côte tous les gros vaisseaux, sans reserver que les esquifs, pour l'usage de la pêche. La conduite & l'exécution d'un dessein si hardi, a été mise avec justice au rang des plus grands exploits de cette conquête ; & on aura peine à en trouver une de cette force, dans toute la vaste étendue de l'Histoire ancienne & moderne.

Justin rapporte qu'Agatocles, Roi ou Tyran de Sicile, aïant débarqué ses troupes sur les côtes d'Afrique, fit brûler les vaisseaux qui les avoient portez, afin d'ôter à ses Soldats la ressource qu'ils croïoient trouver dans une retraite. Polyene a celebré la memoire de Timarque Capitaine des Etoliens, par un trait d'une pareille resolution : & Fabius Maximus nous a laissé encore un pareil exemple, entre les autres statagêmes qui l'ont fait passer pour le plus habile Capitaine de son siecle, au moins si nous devons ajoûter plus de foi au rapport de Frontin, qu'au silence de Plutarque, qui ne dit rien de cette action. Quoyque l'exemple en ces occasions n'ôte rien à la

gloire de l'exploit, si nous considérons Cortez suivi d'une poignée de gens, en comparaison des nombreuses armées que les autres conduisoient; en un País beaucoup plus éloigné & moins connu, sans esperance de secours; entre des Nations barbares, redoutables par la ferocité de leurs mœurs & de leurs coûtes, & aiant en tête un Tyran si fier & si puissant, nous trouverons que son action fut soutenue d'une resolution encore plus ferme & plus heroïque: & en laissant à ces grands Capitaines la gloire d'être les originaux, parce qu'ils l'ont precedé, nous accorderons à Cortez celle de les avoir surpassés en marchant sur leurs traces.

On a peine à souffrir que Bernard Diaz, avec sa maniere ordinaire, où l'on doute s'il n'entre point autant de malice que de sincerité, se produise comme un des principaux Conseillers de cette grande action, usurpant sur Cortez la gloire de l'avoir imaginée. *Nous autres*, dit-il, *qui étions de ses amis, lui conseillâmes de ne laisser aucun vaisseau dans le port, mais de les faire échouer sur la côte.* Cet Auteur n'avoit pas bien concerté sa plume avec sa vanité, puisqu'il ajoûte après quelques lignes: *Il avoit déjà pris la resolution de faire échouer les navires; mais il vouloit qu'elle parût venir de nous.* Ainsi Diaz ne peut s'applaudir que d'un conseil, qui arriva après une resolution formée. La maniere dont Herrera note cette execution, est encore moins supportable, puisqu'il assure, *Que les Soldats demanderent qu'on se desist de la flotte; & qu'ils y furent animés & poussés par la finesse de Cortez:* (il se sert de ce terme) *afin de n'être pas tout seul obligé à paier les navires, & que toute l'armée entrât en cette obligation.* Il n'y a gueres d'apparence que Cortez se trouvât alors en état ni en lieu de craindre, que Velasquez lui fît un procez sur ce sujet; & cette pensée n'a aucune liaison avec les hauts desseins dont son esprit étoit entierement rempli. Si Herrera a pris cette imagination de Bernard Diaz, qui peut l'avoir forgée dans la crainte de paier sa part des navires brisez, il pouvoit la mépriser, comme une suite de ses murmures, qui ordinairement ont une tache d'interêt. Que si c'est une conjecture de cet Historien, qui a crû signaler son habileté à penetrer le fond des actions qu'il rapporte, il devoit considerer qu'il les dépouille de toute leur autorité, par la bassesse des motifs

qu'il leur attribuë ; & qu'il peche contre les regles de la proportion , en faisant produire de grands effets par de petites causes.

CHAPITRE XIV.

Cortez étant prêt à partir , est averti qu'il paroïssoit des navires à la côte. Il va à Vera-Cruz , & fait prendre sept Soldats de la flotte de François de Garay. On se met en marche ; & l'armée , après avoir beaucoup souffert en passant les montagnes , entre dans la Province de Zocothlan.

LE débris de la flotte affligea quelques Soldats , qui firent néanmoins à la raison , tant par l'exemple des mutins que l'on avoit châtiés , que par les discours de ceux qui avoient des sentimens plus justes. On ne parla donc plus que du voïage de Mexique ; & Cortez assembla son armée à Zempoala. Elle étoit composée de cinq cens fantassins , de quinze Cavaliers , & de six pieces d'artillerie. Il laissa cent cinquante hommes & deux chevaux en garnison à Vera-Cruz , & pour Gouverneur Jean d'Escalante , brave Soldat , vigilant , & des plus atachez à ses intérêts. Il ordonna fort précisément aux Caciques ses alliez , d'obeïr en son absence au Gouverneur , & de le respecter comme une personne à qui il laissoit toute son autorité : d'avoir soin de fournir des vivres , & des hommes pour travailler au bâtiment de l'Eglise , & aux fortifications de la Ville , dont il prenoit un soin extrême ; non pas tant par la crainte de quelque mouvement de la part des Indiens du voisinage , que sur le soupçon de quelque insulte de celle de Diego Velasquez.

Le Cacique de Zempoala tenoit deux cens Tamenes prêts à porter le bagage , & quelques troupes pour joindre à l'armée. Le General en choisit seulement quatre cens hommes , entre lesquels il y avoit quarante ou cinquante Nobles Indiens , des plus considerez en ce País là : & quoyqu'il les traitât dès ce

moment comme des Soldats, il les conduisoit en effet comme des ôtages, qui luy répondoient de la sûreté de l'Eglise qu'il laissoit à Zempoala, des Espagnols qui demeuroient à Vera-Cruz, & d'un jeune Page qu'il avoit laissé auprès du Cacique, afin de luy faire apprendre la langue de Mexique, & servir de Truchement en cas de besoin. En quoy on peut remarquer comment sa prévoiance s'étendoit sur tout ce qui étoit possible, quoyque fort éloigné.

Tout étoit disposé pour commencer la marche, lorsqu'il arriva un Courier dépêché par Escalante, qui donnoit avis au General, qu'il y avoit des vaisseaux à la côte, qui ne vouloient point se déclarer, quoyqu'on leur eût fait des signaux de paix, & toutes les diligences ordinaires en ces occasions. Un incident de cette conséquence n'étoit pas à négliger: aussi Cortez partit à l'heure-même, avec quelques-uns de ses Officiers, pour aller à Vera-Cruz, laissant la conduite de l'armée à Pierre d'Alvarado, & à Gonzale de Sandoval. Lorsqu'il arriva à la Ville, un de ces vaisseaux paroissoit à l'ancre, à une distance considerable de la terre; & peu de tems après, on découvrit sur la côte de la mer quatre Espagnols, qui s'approchèrent sans aucun soupçon, faisant connoître qu'ils cherchoient Hernan Cortez.

Un de ces hommes étoit l'Ecrivain du vaisseau, & les autres venoient pour être témoins d'une signification qu'ils prétendoient faire à Cortez, au nom de leur Capitaine. Ils l'avoient par écrit; & elle contenoit: *Que François de Garay Gouverneur de l'Isle de la Jamaïque, aiant ordre du Roi de découvrir & de peupler, avoit équipé trois navires, montez par deux cens soixante Espagnols, sous le Capitaine Alonso de Pineda, & pris possession de ce Pais du côté de Panuco: & que comme il étoit prêt d'établir une Colonie auprès de Naotlan, à douze ou quatorze lieues du côté du Ponent, ils le luy intimoient, & luy demanderent qu'il n'étendît point ses Colonies de ce côté-là.*

Le General répondit à cet Ecrivain: *Qu'il ne sçavoit ce que c'étoit, que requêtes & significations; & que cette matiere ne devoit point se traiter par des procédures. Que son Capitaine vînt le trouver, & qu'ils ajusteroient ensemble toutes leurs prétentions, puisqu'ils étoient tous Sujets d'un même Prince; & qu'ils devoient*
s'assister

s'assister reciproquement, lorsqu'il y alloit de son service. Il leur dît de s'en retourner avec cette réponse : mais comme ils n'en vouloient rien faire, & qu'au contraire l'Ecrivain s'emportoit avec peu de respect, disant : *Qu'il répondit en forme à sa signification* ; le General le fit arrêter, & se cacha avec ses gens, derriere quelques dunes, ou petites montagnes de sable, dont toute cette côte est couverte. Il y passa toute la nuit, & une partie du jour suivant, sans que le vaisseau fit aucune manœuvre, ne paroissant avoir d'autre dessein, que celui d'attendre le retour de ses envoiez : ce qui obligea Cortez à tenter par quelque stratagème, s'il ne pourroit point attirer à terre ceux qui étoient sur ce navire. Pour cet effet il commanda qu'on dépouillât les prisonniers, & que quatre Soldats revêtus de leurs habits, s'avancassent au bord de la mer, à dessein d'appeller les gens du vaisseau, en faisant signe de leurs capes. L'effet de ce stratagème fut, que quatorze ou quinze hommes armez d'arquebuses & d'arbalètes, vinrent dans un esquif : mais comme les Soldats travestis se retiroient, de peur d'être connus, & qu'ils se cachoient le visage en répondant à la voix de ceux qui les appelloient, ces hommes n'osèrent pas débarquer ; & on ne pût en prendre que trois, qui étant plus hardis ou moins sages que les autres, avoient descendu à terre. Les autres se retirèrent au navire, que cet accident obligea à lever les ancres, & à suivre sa route. Cortez avoit apprehendé d'abord, que ces vaisseaux ne fussent envoiez par Velasquez, ce qui l'auroit contraint de retarder son voiage : mais il ne s'embarraça pas des prétentions de Garay, qui pouvoient s'ajuster plus aisément, avec le tems. Ainsi il revint à Zempoala, avec beaucoup moins d'inquietude, & quelque profit, puisqu'il amenoit sept Soldats à son armée ; un Espagnol étant d'un si grand prix en cette conjoncture, que ces sept furent reçûs avec une extrême joie, & considerez comme une grande recruë.

Tout le monde se mit en état de partir ; & le General fit son ordre pour la marche. Il donna l'avant-garde aux Espagnols ; & les Indiens eurent l'arriere-garde, sous le commandement de Mamegi, Theuche, & Tamelli Caciques de la Montagne. Les plus robustes entre les Tamenes furent chargés de la conduite de l'artillerie : les autres portoient le ba-

gage. Le General détacha des coureurs, ou bateurs d'estrade, pour reconnoître devant soi; & l'armée marcha suivant cet ordre, le seizième Août de l'année 1519. Elle fut reçüe avec joie à Jalapa, Socochima, & Techucla, où elle prit ses premiers logemens, & dont les Peuples étoient dans nôtre alliance. On jettoit parmi ces Indiens pacifiques quelques semences de nôtre Religion; non pas tant pour les instruire de la verité, que pour leur donner des soupçons des erreurs dont ils étoient abusez. Le General les voïant si dociles & si bien disposez, étoit d'avis qu'on plantât une Croix en chaque Bourg qui se trouveroit sur le passage de l'armée, afin de les accoutumer au moins à reverer ce signe de nôtre salut; mais le Pere Olmedo & le Licentié Diaz s'y opposerent, en luy remontrant, *Que ce seroit une temerité, de confier la Croix à des Barbares mal instruits, qui pourroient la traiter avec indignité, ou peut-être la mettre au rang de leurs Idoles, s'ils avoient pour elle une veneration superstitieuse, sans sçavoir le mystere qu'elle representoit.* La proposition de Cortez étoit une marque de pieté; & c'en fut une de bon sens, de se rendre à la raison sans aucune resistance.

On passa de ces Bourgs dans les chemins tres-rudes de la montagne, qui fut une des premieres fatigues de ce voïage. Les Soldats y souffrirent beaucoup, étant obligez à traverser durant trois jours des montagnes desertes, par des sentiers étroits, & bordez de precipices. Il falut passer l'artillerie avec des machines, & à force de bras: mais ce qui fatiguoit le plus, étoit un tems desesperé, par un froid cuisant, & des pluies continuelles. Les pauvres Soldats, sans pouvoir élever une seule baraque, passoient les nuits couverts seulement de leurs armes, marchant toujours pour s'échauffer, & obligez à chercher du soulagement dans le travail. Pour comble de misere les vivres manquoient, & leur courage s'abatoit avec leurs forces. Lorsqu'on arriva au haut de la montagne, ils trouverent un Temple, & quantité de bois: mais ils ne s'y arrêterent pas, parce qu'ils découvrirent des habitations de l'autre côté, où les Soldats coururent avec empressement, comme au remede de leurs maux. Ils y trouverent en effet assez de commodi-

tez , pour leur faire oublier ce qu'ils avoient enduré de misère.

La Province de Zocothlan commençoit de cet endroit : elle étoit fort peuplée & d'une grande étendue , & le Cacique demouroit dans la Ville , qui donnoit son nom à tout ce Païs , assise dans une vallée qui bornoit la montagne de ce côté-là. Cortez l'informa de son arrivée & de ses desseins , par deux Indiens qu'il luy envoïa , & qui revinrent aussi-tôt avec une réponse favorable. Peu de tems après on découvrit la Ville , d'une vûe magnifique , & qui occupoit une grande étendue de plaine. Ses tours & ses maisons brilloient de loin par leur blancheur éclatante : & parce qu'un Soldat Portugais la compara à Castilblanco en Portugal , ce nom luy demeura pour quelque-tems. Le Cacique , fort bien accompagné , vint au devant du General , & luy fit beaucoup de civilités , mais qui parurent forcées , & où l'artifice avoit plus de part que la volonté. L'accueil qu'il fit à l'armée fut desagréable ; le logement incommodé , les vivres fort mediocres : & on reconnut à tout , le peu de goût qu'ils prenoient à leurs nouveaux hôtes. Neanmoins Cortez dissimula le sujet qu'il avoit de se plaindre , & retint le ressentiment de ses Soldats , de peur d'alarmer ces Indiens pacifiques , & de ruiner la confiance qu'il vouloit leur donner ; puisqu'il n'avoit dessein que de passer plus avant , en conservant la reputation de son armée , qu'il ne vouloit pas augmenter par des exploits si peu considerables.



CHAPITRE XV.

Le Cacique de Zocothlan rend une seconde visite à Cortez, & exagere la grandeur & la puissance de Motezuma. On prend la resolution d'aller à Tlascala; & on est instruit à Xacazingo, des Peuples de cette Province, & de la forme de leur Gouvernement.

LE jour suivant, le Cacique accompagné d'un grand cortège de ses parens & de ses domestiques, fit une seconde visite à Cortez. Cet Indien, appelé Olinleth, étoit homme d'un tres-bon sens, Seigneur d'une Province fort peuplée, & tenant le premier rang entre tous les autres Caciques qui étoient ses voisins, & qui avoient pour luy une grande veneration. Le General le reçut avec tout l'éclat dont il soutenoit ordinairement ces actions de ceremonie; & la visite eut quelque chose de singulier. Après cette sorte de complimens que la civilité demande, sans faire tort à la gravité, le General croiant trouver en ce Cacique, comme en tous les autres, un esprit aigri & disposé à la plainte, luy demanda s'il étoit sujet du Roi de Mexique: à quoy l'Indien repartit brusquement: *Y a-t'il quelqu'un sur la terre qui ne soit vassal ou esclave de Motezuma?* La brusquerie de cette réponse, faite en maniere d'interrogation, pouvoit émouvoir Cortez; mais il sçut si bien se posseder, qu'il repliqua en souriant: *Qu'on connoissoit fort peu le monde à Zocothlan; puisque luy & ses compagnons étoient Sujets d'un Empereur si puissant, qu'il avoit plusieurs Princes pour vassaux, plus grands que Motezuma.* Le Cacique ne parut point déconcerté par cette proposition: & sans entrer en dispute sur la comparaison, il crut qu'il suffisoit de faire connoître la grandeur de son Prince, sans attendre qu'on luy fit des questions sur ce sujet. Il dît donc d'un ton grave: *Que Motezuma étoit le plus puissant Prince dont on eût la connoissance dans le Monde qu'ils habitoient. Que l'on ne pouvoit ni conserver, ni retenir dans sa memoire le nombre des*

Provinces soumises à son Empire. Qu'il tenoit sa Cour dans une Ville inaccessible, fondée dans l'eau, entourée de lacs, & dont les entrées n'étoient ouvertes que par des digues ou chaussées, coupées en plusieurs endroits par des ponts-levis, sur des ouvertures par où les eaux de ces lacs se communiquoient. Il exagéra les immenses richesses de son Prince, la force de ses armes, & sur tout le malheur de ceux qui ne luy obéissoient pas ; puisqu'ils ne servoient qu'à augmenter le nombre des victimes destinées à ses sacrifices : étant certain que plus de vingt mille hommes de ses ennemis, ou de ses rebelles, étoient immolés tous les ans sur les Autels de ses Dieux. Il n'ajoutoit rien à la vérité, que la maniere passionnée dont il la produisoit. L'on reconnoissoit au ton de sa voix même, les influences de Motezuma ; & que cet étalage de grandeur & de puissance visoit plus à donner de l'épouvente, que de l'admiration.

Cortez n'eût pas de peine à pénétrer le fond de la pensée de l'Indien : il crut qu'un peu de vivacité étoit nécessaire pour renverser tout l'appareil de ce pompeux raisonnement. Il répondit donc au Cacique : Qu'il étoit déjà informé de l'Empire & des grandeurs de Motezuma ; & que si cet Empereur n'eût été qu'un Prince médiocre, luy qui parloit, ne seroit pas venu d'un País si éloigné, luy offrir l'amitié d'un autre Prince encore plus grand que luy. Que son Ambassade étoit pacifique ; & que les armes qui étoient entre les mains de ceux qui l'accompagnoient, ne servoient qu'à donner plus d'autorité à sa legation, & non pas à faire aucune violence : Mais qu'il vouloit bien que Motezuma & tous les Caciques de son Empire, sçussent qu'il desiroit la paix sans craindre de guerre ; parce que le moindre de ses Soldats seroit capable de défaire une armée de leur Empereur. Qu'il ne tireroit jamais l'épée, si on ne l'attaquoit : mais du moment qu'elle sera dehors du fourreau, je mettrai, dit-il, à feu & à sang tout ce qui se présentera devant moi. La nature produira des monstres en ma faveur, & le Ciel lancera ses foudres ; puisque je viens pour soutenir sa cause, en corrigeant vos vices, & les erreurs de votre Religion, & ces mêmes sacrifices de sang humain, que vous rapportez comme une des grandeurs de votre Roi. Il se leva en ce moment, pour rompre la visite ; & se tournant vers ses Soldats : Mes amis, dit-il, voila ce que nous cherchons ; de grands perils, & de grandes richesses : Celles-ci établissent la fortune, & les autres la réputation.

Ce petit discours rabatit l'orgueil des Indiens, & releva le courage des Espagnols; puisqu'il ne disoit aux uns & aux autres, que ses veritables sentimens, sans aucune façon: car du moment qu'il eut entrepris cette conquête, Dieu remplit son cœur d'une fermeté si grande, que sans mépriser, ou ne pas connoître les plus dangereuses occasions, il y entroit avec la même confiance, que s'il eût été le maître des événemens.

Les Espagnols demeurèrent cinq jours à Zocothlan; & l'on vid bien que le Cacique avoit pour eux une autre considération: les vivres arrivoient en plus grande abondance, & les regales ne manquoient point à ses hôtes. La réponse de Cortez luy tenoit au cœur, & l'avoit jetté sur des reflexions chagrines & inquietes, qu'il tiroit de son propre fond, & qu'il communiqua depuis au Pere Olmedo. Il consideroit que ceux qui osoient s'attaquer au grand Motezuma, ne paroissent pas des hommes bien raisonnables: mais il jugeoit d'ailleurs, qu'ils devoient être plus que des hommes, pour parler de ses Dieux avec tant de mépris. Il joignit à cette considération, la difference de leurs visages, la nouvelle façon de leurs armes & de leurs vêtemens; & l'obeissance que les chevaux leur rendoient. Il luy sembloit encore, que les Espagnols avoient une certaine superiorité de raison, en ce qu'ils proposoient contre l'inhumanité de leurs sacrifices, l'injustice de leurs loix, & cette brutale licence qu'ils donnoient à la sensualité; si deregulée entre ces Barbares, qu'ils la pousoient jusqu'aux derniers outrages, contre la nature même. Sa raison tiroit de tous ces principes, des consequences qui le portoient à croire qu'ils étoient conduits par quelque Divinité: car il n'y a point d'esprit si borné, qu'il ne connoisse la laideur du vice; soit que la volonté l'embrasse, ou que la coutume le déguise. Néanmoins la crainte de la puissance de Motezuma possédoit ce Cacique jusqu'à ce point, qu'encore qu'il reconnût & qu'il avouât le pouvoir que ces considerations avoient sur son esprit, il n'osoit encore se donner aucune liberté. Il se contenta donc de fournir les choses nécessaires à la subsistance des troupes: & comme il craignoit de faire connoître sa richesse, il parut fort réservé à faire des presens; & sa plus grande liberalité fut, de quatre filles es-

claves qu'il donna au General, pour faire du pain, & de vingt Indiens Nobles, qu'il offrit pour servir de guides à l'armée.

On disputa sur le chemin que l'on devoit choisir pour la marche. Le Cacique proposoit la Province de Cholula, abondante & peuplée, dont les Habitans, plus portez au trafic qu'à la guerre, livreroient un passage sûr & commode aux Espagnols. Il conseilloit au General, avec beaucoup d'ardeur, d'éviter de prendre la route de Tlascala, disant : *Que ces Peuples avoient des inclinations si farouches & si sanguinaires, qu'ils faisoient consister tout leur bonheur, à se défaire des ennemis.* Néanmoins les Indiens qui commandoient les troupes de Zempoala, dirent en secret à Cortez : *Qu'il se défîât de ce conseil, parce que Cholula étoit une Ville fort peuplée, de gens traîtres & de peu de foi ; & que les armées de Motezuma logeoient ordinairement en cette Ville, & dans les Bourgs qui en dépendoient. Qu'il y avoit de l'apparence que le Cacique vouloit les engager en quelque peril, & que son intention n'étoit pas droite ; puis qu'encore que la Province de Tlascala fût grande & remplie de Peuples guerriers, ils étoient alliez & amis des Totonagues & des Zempoales, qui servoient dans ses troupes, & toujours en guerre contre Motezuma. Que ces deux raisons devoient luy persuader que le passage seroit plus assuré par cette Province : & que les Espagnols ne paroîtroient point étrangers à ces Peuples, étant en la compagnie de leurs alliez.* Le General approuva leur raisonnement ; & trouvant qu'il étoit plus juste de se fier à des Indiens qui étoient ses amis, qu'à un Cacique si attaché à Motezuma, il ordonna qu'on prît le chemin de Tlascala. On découvrit en peu de tems les frontieres de cette Province, qui bornoit celle de Zocothlan ; & on n'eût aucune rencontre considerable aux premiers logemens. Il courut ensuite quelque bruit de guerre ; & l'on apprit enfin, que toute la Province étoit en armes, & qu'on faisoit un mystère de la cause de ce mouvement : ce qui obligea Cortez à faire alte en un lieu mediocrement peuplé, appelé *Xacaxingo*, afin de s'informer à loisir des motifs de cet armement.

Tlascala étoit alors une Province extrêmement peuplée, & de plus de cinquante lieues de circuit. Son terrain inégal s'élève presque par tout en plusieurs collines, qui semblent naître de cette chaîne de montagnes qu'on appelle maintenant la grande

Cordeliere. Les Bourgs, dont les maisons étoient plus solides que belles, occupoient le haut de ces collines, où ces Peuples s'étoient logez, tant afin de tirer avantage de la nature de cette situation contre leurs ennemis, qu'afin de laisser les plaines libres pour la culture. Au commencement ils avoient été gouvernez par des Rois, jusqu'à ce qu'une guerre civile leur fit perdre l'inclination qu'ils avoient à l'obeïssance, & secouer le joug. Mais comme tous les Peuples incapables de se gouverner par eux-mêmes, sont ennemis de la soumission, jusqu'à ce qu'ils aient éprouvé les inconveniens de la liberté, ceux-ci reduisirent enfin leur Etat à une forme de Republique, & choisirent ainsi plusieurs Princes, pour se défaire d'un seul. Ils partagerent donc leurs Bourgades en une espece de Cantons. Chacun nommoit quelque personne des plus considerables, qui alloient resider à Tlascala: & de tous ces Deputez on formoit le corps d'un Senat, dont ils suivoient les décisions. Exemple remarquable du Gouvernement Aristocratique entre des Barbares, qui doit rabatre quelque chose de la fierté des maximes de nôtre Politique. En cet état ils s'étoient maintenus contre la puissance des Empereurs de Mexique: & ils se trouvoient alors au plus haut point de leur gloire; parce que les tyrannies de Motezuma avoient augmenté le nombre de leurs alliez, & jetté dans leur parti les Otomies, Peuple barbare entre les Barbares mêmes: mais extrêmement recherché pour la guerre, où ils confondoient la valeur & la ferocité.

Cortez pleinement informé de ces circonstances, & ne voulant rien negliger, resolut d'envoïer quelqu'un vers cette Republique, afin de faciliter le passage à son armée. Il donna cette commission à quatre Indiens Zempoales, des plus habiles & des plus Nobles; & il les instruisit presque mot à mot, par l'organe de Marine & d'Aguilar, du discours qu'ils devoient faire dans le Senat: en sorte qu'ils l'apprirent par cœur. Il les choisit entre ceux qui luy avoient proposé la marche par Tlascala; afin qu'ils eussent toujours leur conseil en vûë, & qu'ils s'interessassent dans le succez de la negociation.

CHAPITRE XVI.

Les Envoiez de Cortez vont à Tlascala. La maniere dont on y recevoit les Ambassadeurs ; & ce qui se passe dans le Senat sur le sujet de la paix qu'on leur offre de la part des Espagnols.

LEs Indiens Envoiez de Cortez partirent aussi-tôt, revêtus de toutes les marques de leur dignité. Ces marques étoient une mante ou cape de coron, bordée d'une frange tressée avec des nœuds. Ils portoient à la main droite une fleche fort large, les plumes en haut ; & au bras gauche une grande coquille en maniere de bouclier. On jugeoit du sujet de l'Ambassade, par les plumes de la fleche. Les rouges annonçoient la guerre, les blanches marquoient la paix ; comme les Romains distinguoient par differens simboles, leurs Feciales & leurs Herauts, qui portoient le caducée. Les Ambassadeurs Indiens étoient connus & respectez sur les passages, à la vûe des marques que l'on a dit : mais ils ne pouvoient s'écarter des chemins Roiaux de la Province par où ils passoient, à peine de perdre leur droit de juridiction & de franchise, privileges sacrez entre ces Peuples, qui observoient religieusement cette espece de foi publique que la necessité a inventée, & dont le droit des gens a fait une de ses loix.

Les Zempoales entrèrent dans Tlascala avec cet équipage, qui marquoit leur caractère. Du moment qu'il fut reconnu, on les conduisit à la *Calpisca*, lieu destiné pour le logement des Ambassadeurs. Le lendemain le Senat s'assembla dans une grande salle, où ils tenoient le Conseil : les Senateurs étoient assis suivant le rang de leur ancienneté, sur des tabourets assez bas, faits d'un bois extraordinaire, & d'une seule piece. Ils les nommoient *Xopales*. D'abord que les Ambassadeurs parurent, tous les Senateurs se leverent à demi de leurs sieges, & les reçurent en affectant une certaine moderation dans leurs civilitez. Les Zempoales tenoient leurs fleches éle-

vées, & avoient la tête couverte de leurs capes, ce qui marque une grande soumission, selon leurs ceremonies. Après avoir fait la reverence au Senat, ils s'avancerent gravement jusqu'au milieu de la salle, où ils se jetterent à genoux, attendant sans lever les yeux, qu'on leur donnât la permission de parler. Alors le plus ancien des Senateurs leur aiant ordonné d'expliquer le sujet de leur Ambassade, ils s'affirent sur leurs jambes; & celui qui portoit la parole, comme le plus éloquent, fit ce discours.

Noble Republique, braves & puissans Tlascalteques; le Seigneur de Zempoala, & les Caciques de la Montagne, vos amis & vos alliez, vous saluent: & après vous avoir souhaité une recolte abondante & la mort de vos ennemis, ils vous font sçavoir, qu'ils ont vû arriver en leur País, du côté de l'Orient, des hommes invincibles qui semblent être des Dieux; qui ont passé la mer sur de grands Palais, & qui portent dans leurs mains le tonnerre & la foudre, armes dont le Ciel s'est réservé l'usage. Ils sont les Ministres d'un Dieu superieur aux nôtres, qui ne peut souffrir ni la tyrannie, ni les sacrifices du sang des hommes. Leur Capitaine est Ambassadeur d'un Prince très-puissant, qui étant pousé par le devoir de sa Religion, desire remedier aux abus qui regnent en nôtre País, & aux violences de Motezuma. Cet homme, après avoir delivré nos Provinces de l'oppression qui les accabloit, se trouve obligé à suivre le chemin de Mexique par les terres de vôtre Republique, & souhaite de sçavoir en quoy ce Tyran vous a offensé; afin de prendre la défense de vôtre droit comme du sien propre, & de la mettre entre les autres sujets qui justifient ses pretentions. La connoissance que nous avons de ses bons desseins, & l'experience que nous avons faite de sa bonté, nous ont obligé à le prevenir, pour vous demander, & vous exhorter de la part de nos Caciques & de toute leur ligue, que vous receviez ces Etrangers comme les bienfaiteurs & les alliez de vos alliez: Et de la part de leur Capitaine, nous vous declaron qu'il vient avec un esprit pacifique, qui ne demande que la liberté du passage sur vos terres, après que vous serez persuadé qu'il ne desire que vôtre avantage, & que ses armes sont les instrumens de la justice & de la raison; qu'elles soutiennent la cause du Ciel; que ceux qui les portent recherchent la paix & la douceur naturellement & par inclination, & n'usent de rigueur que contre ceux qui les offensent par leurs crimes, ou qui les provoquent. Alors les

quatre Zempoales se leverent sur leurs genoux ; & après avoir fait une profonde inclination , ils se rassirent comme ils l'étoient durant la harangue.

Les Senateurs confererent entr'eux durant quelques momens : après quoy un de l'assemblée dît aux Ambassadeurs, au nom du Senat : *Qu'il recevoit avec toute sorte de gratitude la proposition des Zempoales & des Totonagues, dont on estimoit l'alliance : mais que pour faire une réponse juste au Capitaine de ces Etrangers, cela demandoit une plus mûre deliberation.* Sur quoy les Ambassadeurs se retirerent à leur logis ; & on ferma les portes de la salle , afin d'examiner à loisir les inconveniens & les avantages de la proposition que les Ambassadeurs avoient faite de la part des Espagnols. Tous les Senateurs tomberent d'accord de l'importance de cette affaire , qui demandoit toute leur attention : ensuite les avis furent partagez ; & ce partage fit naître de grandes contestations. Les uns soutenoient que l'on devoit accorder le passage aux Etrangers : les autres vouloient qu'on leur fît la guerre ; *afin* , disoient-ils , *de s'en défaire une bonne fois.* Il y eut encore un troisième avis , qui étoit de leur défendre le passage sur leurs terres , en leur faisant sçavoir qu'on ne s'y opposeroit pas hors des limites de la Province. Cette diversité d'opinions dura quelque tems ; chacun crioit , sans rien conclure , jusqu'à ce que Magiscatzin , le plus ancien & le plus venerable du Senat , prit la parole : & aiant obtenu audience , la tradition rapporte qu'il s'expliqua en ces termes :

Nobles & vaillans Tlascalteques , vous sçavez bien qu'aux premiers siècles de nôtre établissement , nos Sacrificateurs connurent par revelation , qui passe encore maintenant pour un des points de nôtre Religion , qu'une Nation invincible viendrait quelque jour , des regions orientales du Monde que nous habitons. Que cette Nation auroit un empire si absolu sur les elemens , qu'elle fonderoit des Villes mouvantes sur les eaux , & qu'elle se serviroit du feu & de l'air pour soumettre la terre : & quoyque les personnes de bon sens n'aient jamais crû qu'ils dûssent être des Dieux , ainsi que le vulgaire ignorant se le persuade , neanmoins la même tradition nous apprend , que ces hommes paroïtroient descendus du Ciel ; & qu'ils seroient si vaillans , qu'un seul en vaudroit mille des nôtres ; & si genereux , qu'ils n'auroient point d'autre vûe que celle de nous faire

vivre selon la justice & la raison. Je ne puis vous dissimuler que mon esprit n'ait été agité, par la conformité que je trouve en ces caractères, avec ce qu'on nous debite sur le sujet des Etrangers qui sont maintenant à nos portes. Ils viennent des Pais Orientaux ; leurs armes sont de feu, & leurs embarcations sont des villes sur la mer. Pour ce qui est de leur valeur, la renommée vous a appris ce qui s'est passé à Tabasco ; & leur generosité vous est connue, par les obligations dont nos confederes publient qu'ils leur sont redevables. D'ailleurs, si nous tournons les yeux vers ces cometes & ces signes que le Ciel envoie coup sur coup sur nos têtes, ne semble-t'il pas qu'ils nous parlent interieurement, & qu'ils viennent comme les avant-coureurs de cette grande nouveauté ? Que si c'est-là cette Nation predite par nos Propheties, quelqu'un se trouvera t'il assez insolent & assez temeraire, pour vouloir éprouver ses forces contre le Ciel, & pour traiter d'ennemis, des hommes dont les armes sont appuyées de ses decrets ? Pour moi, je redouterois au moins la colere des Dieux, qui châtient rigoureusement ceux qui se revoltent contre eux, & qui ne semblent envoyer leur foudre que pour nous apprendre l'obeissance ; puisque la voix effroiable du tonnerre parle à tout le monde, mais qu'il ne fait du fracas que là où il trouve de la resistance. Je consens néanmoins qu'on appelle effets du hazard, des signes si évidens, & que les Etrangers soient des hommes comme nous ; quel mal nous ont-ils fait, pour nous exciter à la vengeance ? Sur quelle injure pouvons-nous fonder cette violence ? Tlascala, qui maintient sa liberté par les victoires, qu'elle doit à la justice & à la raison qui accompagnent ses armes, entreprendra de gaieté de cœur, une guerre capable de ruiner cette haute estime qu'on a de son Gouvernement & de sa valeur ? Ces gens apportent la paix ; ils ne demandent que le passage sur les terres de nôtre Republique ; ils ne pretendent point le tenter sans nôtre permission : où est leur crime ? en quoy nous ont-ils offensé ? Ils recourent à nôtre protection, par la confiance qu'ils ont en celle de nos allies : perdrons-nous nos amis, pour en offenser d'autres qui souhaitent nôtre amitié ? Qu'est ce que nos autres allies diront de cette action, si cinq cens hommes nous obligent à prendre les armes ? & pouvons-nous gagner autant de gloire à les vaincre, que nous perdrons de reputation pour les avoir apprehendés ? Mon avis est, qu'on les recoive avec toute sorte d'honnêteté, & qu'on leur accorde la permission qu'ils demandent de passer sur nos terres ; puisque s'ils

font des hommes, ils ont la raison pour eux ; & s'ils sont quelque chose de plus, ils ont la volonté des Dieux, plus puissante que la raison.

L'avis de Magiscatzin fut reçu avec applaudissement. Il alloit emporter toutes les voix, lorsqu'un des Senateurs demanda permission de parler. C'étoit un jeune homme de beaucoup d'esprit & de cœur, appelé Xicotencal. Son mérite, & plusieurs bonnes actions à la guerre, l'avoient élevé à la Charge de Capitaine General. Lorsqu'on fut disposé à l'écouter : *Ce n'est pas, dit-il, en toutes les affaires indifferemment, qu'on peut fonder une resolution sur l'avis d'une tête à cheveux gris, où l'on void beaucoup de reflexions & peu d'entreprise, & qui conseillera toujours la patience, preferablement à la hardiesse. Je reve-
re autant qu'aucun autre, l'autorité & les sentimens de Magiscatzin : mais il ne vous paroîtra pas extraordinaire, qu'un homme de mon âge & de ma profession ait d'autres vûes, moins raffinées, & peut-être plus certaines. Quand on parle de faire la guerre, on se trompe souvent sur ce qu'on appelle prudence ; puisque tout ce qui ressemble à la crainte n'est point une vertu, mais une passion. Il est vrai qu'on attend parmi nous ces reformateurs Orientaux ; l'esperance de leur arrivée dure encore dans les predictions de nos Prophetes : mais ceux qui souhaiteroient d'être dérompez sur ce sujet, trouvent qu'elle tarde beaucoup. Cependant je n'ai pas dessein de tourner en ridicule un bruit à qui la tolerance de plusieurs siècles a acquis de la veneration : mais vous trouverez bon que je vous demande, quelle seureté nous avons, pour croire que ces Etrangers soient ceux qu'on nous a promis ? Comptez vous pour la même chose, de venir du côté de l'Orient, & de descendre de ces regions du Ciel d'où nous voions naître le Soleil ? Les armes de feu, & les embarcations que vous appelez des Palais sur la mer, peuvent-elles pas être des ouvrages de l'industrie des hommes, que l'on admire parce qu'on n'a rien vû de pareil ? Ou peut-être n'est ce rien qu'une illusion, de ces prestiges qui imposent à la vûe, semblables à ceux que nous appellons science en nos Enchanteurs. Ce que ces Etrangers ont fait à Tabasco est une action de valeur, qui leur a fait battre une armée beaucoup plus forte qu'eux ; mais cela passera-t'il pour surnaturel à Tlascala, où l'on fait tous les jours de plus grands exploits, avec les seules forces de la Republique ? Quant à la generosité dont ils ont usé avec les Zempoales, elle peut être un*

artifice pour gagner à peu de frais l'affection des Peuples : au moins je la croirois une douceur suspecte, de la nature de celles qui flattent le goût pour faire avaler le poison ; puisqu'elle n'a point de rapport avec ce que nous avons appris d'ailleurs, de leur avarice, de leur orgueil & de leur ambition. Ces hommes (si peut-être ils ne sont point des monstres que la mer a vomis sur nos bords) ces hommes, dis-je, vivent suivant les mouvemens de leur caprice, affamez d'or & d'argent, & abandonnez à tous les plaisirs de la terre. Ils attentent des nouveautez dangereuses à la justice & à la Religion : ils détruisent nos Temples ; & mettent en pieces nos Autels : ils blasphèment contre nos Dieux, & on les croit des hommes descendus du Ciel ; on doute si nous devons nous opposer à leurs violences : on entend parler de paix sans se scandaliser ? Si les Zem-poales & les Totonagues les ont reçus en leur alliance, ils l'ont fait sans nous consulter, & c'est une faute d'attention dont ceux qui prétendent se prevaloir doivent être châtiez. Pour ce qui est de ces impressions & de ces signes funestes en l'air, que Magiscatzin a si fort exagerez, ils doivent nous persuader de les traiter comme nos ennemis, d'autant plus, que ces signes annoncent toujours des malheurs & des afflictions. Le Ciel ne fait point de prodiges pour nous avertir de ce que nous pouvons esperer, mais seulement de ce que nous devons craindre : car le bonheur qu'il nous envoie n'est point accompagné d'horreur, & il n'allume point des comètes pour endormir nos soins, & nourrir notre negligence. Mon avis est donc, d'assembler nos troupes, & d'exterminer une bonne fois ces Etrangers, jusqu'à ce qu'ils tombent entre nos mains, portant le caractère que les étoiles nous ont marqué, de Tyrans de notre Patrie & de nos Dieux : & qu'ayant égard à leur châtiment, autant qu'à la reputation de nos armes, nous fassions connoître que ce n'est pas la même chose, d'être immortels à Tabascos, & invincibles à Tlascalala.

Ces raisons firent plus d'impression sur l'esprit des Senateurs, que celles de Magiscatzin ; parce qu'elles avoient plus de rapport à l'inclination de ces gens, nez entre les armes, & qui ne respiroient que la guerre. Néanmoins, lorsqu'on remit l'affaire en deliberation, on resolut, par forme de temperament, que Xicotencal assembleroit les troupes de la Republique, & marcheroit afin de s'éprouver contre les Espagnols ; supposant que s'il les défaisoit, c'étoit autant de cre-

dit gagné pour la Nation ; qu'au contraire , s'il étoit batu , la République auroit toujours une voie ouverte pour traiter de la paix , en rejetant la faute de cette insulte sur les Otomies , & faisant croire que c'étoit un désordre & un contre-tems de la ferocité de cette Nation. Pour cet effet ils firent retenir les Zempoales , sans qu'il parût néanmoins qu'ils fussent en prison , aiant égard à conserver leurs alliez ; parce qu'ils ne laissoient pas de connoître le peril de cette entreprise , qu'ils faisoient assez brusquement : braves en ce qu'ils en remettoient le succès sur leur valeur ; & sages en ce qu'ils ne perdoient point de vûe les accidens de la fortune , qui pouvoit leur être contraire.

CHAPITRE XVII.

Les Espagnols prennent la resolution de s'approcher de Tlascala , à cause de la détention de leurs Envoiez. Ils combattent contre un gros de cinq mille Indiens , qui leur avoient dressé une embuscade ; après quoy ils sont attaquez par toutes les troupes de la République.

LEs Espagnols demeurèrent huit jours à Xacozingo , attendant leurs Envoiez , dont le retardement faisoit déjà soupçonner quelque chose de fâcheux ; en sorte que Cortez , par le conseil de ses Capitaines & des Chefs des Indiens , qu'il consultoit aussi , afin de les entretenir dans la confiance , résolut de continuer sa marche , & de se camper plus près de Tlascala , afin d'observer les démarches de ces Indiens. Il confideroit que s'ils vouloient la guerre , comme il le jugeoit par plusieurs indices , confirmés par la détention de ses Ambassadeurs , il étoit à propos de leur ôter le tems de faire de plus grands préparatifs , & de les attaquer dans leur Ville même , avant qu'ils eussent l'avantage d'assembler toutes leurs forces , & de luy présenter la bataille à la campagne. Il fit aussi-tôt marcher l'armée en bon ordre , sans oublier aucune

des précautions que l'on doit prendre en un País ennemi. Sa marche étoit entre deux montagnes, séparées par une vallée fort agreable. Il n'avoit pas encore fait deux lieues, lorsqu'il se vid arrêté par une muraille fort haute, qui prenant d'une montagne à l'autre, barroit entierement le chemin. Cet ouvrage étoit également fort & magnifique, & marquoit le pouvoir & la grandeur de son entrepreneur. Elle étoit de pierre taillée en dehors, & liée avec de la terre-glaife, forte comme un ciment. Son épaisseur étoit de trente pieds, sa hauteur d'une toise & demie, finissant en parapet, ainsi qu'il se pratique en nôtre maniere de fortifier les Places. L'entrée étoit oblique & fort étroite, la muraille faisant en cet endroit deux avances, qui entroient l'une sur l'autre l'espace de dix pas. On apprit des Indiens de Zocothlan, que cette espece de fortification marquoit la separation des bornes de la Province de Tlascala, dont les Gouverneurs l'avoient élevée autrefois, à dessein de se garentir des invasions de leurs ennemis. Ce fut un grand bonheur, qu'ils ne s'aviserent point de la défendre contre les Espagnols; soit qu'ils n'eussent pas eu le tems de sortir, pour aller combattre à ce rempart; soit qu'ils eussent resolu de les attendre en pleine campagne, afin d'employer toutes leurs troupes, & d'ôter au plus petit nombre l'avantage de combattre dans un lieu étroit.

L'armée passa de l'autre côté, sans desordre & sans empêchement; & après qu'elle eut reformé ses bataillons, on continua de s'avancer peu à peu, jusqu'à ce qu'on trouva un terrain plus étendu, où les gens détachez découvrirent de loin vingt ou trente Indiens, dont les pennaches, qui faisoient entre eux la plus grande parure des Soldats, firent connoître qu'il y avoit des gens de guerre en campagne. On en avertit le General, qui commanda qu'on essayât de les faire approcher, par des signes de paix, sans marquer d'empressement à les suivre; parce que le país où l'armée se trouvoit étoit inégal, & qu'on y voïoit des hauteurs, & certains rideaux propres à cacher une embuscade. Il suivit ces gens détachez avec huit Cavaliers, donnant ordre aux Capitaines de faire avancer l'Infanterie, sans la presser; puisqu'on ne trouve jamais d'avantage à mettre le Soldat hors d'haleine par une trop grande diligence, & à entrer en une occasion avec des troupes fatiguées.

Les

Les Indiens attendirent dans leur poste les six Cavaliers, qui composoient le détachement à la tête de l'armée ; & lorsqu'ils furent assez proche, ils tournerent le dos, sans s'arrêter ni à leurs cris, ni aux signes qu'ils faisoient pour leur persuader qu'on ne demandoit que la paix. En ce moment on découvrit une autre troupe plus éloignée, où les premiers se jetterent, & tous ensemble firent tête aux Cavaliers, & se mirent en défense. Les quatorze Cavaliers se joignirent, & chargerent cette troupe, plus pour découvrir ce qui étoit derrière eux, que pour aucune raison qu'on eût de craindre un si petit nombre d'Indiens. Cependant ils soutinrent vigoureusement le choc des chevaux, & se servirent si bien de leurs armes, que sans prendre garde à ceux qui tomboient, percez ou écrasez, ils blessèrent deux Cavaliers & cinq chevaux. Un gros de cinq mille hommes qui étoit en embuscade, se découvrit alors, & vint au secours des Indiens. Comme l'Infanterie des Espagnols arrivoit de l'autre côté, elle se mit en bataille pour soutenir l'effort des ennemis, qui venoient à la charge avec une grande furie : mais à la première décharge de l'artillerie, qui fit un grand carnage dans leur gros, ils tournerent le dos ; & les Espagnols profitant de leur desordre, les suivirent en bon ordre, & avec tant de vigueur, qu'ils abandonnerent le champ de bataille, laissant soixante Indiens tuez sur la place, & quelques prisonniers. Le General ne voulut pas suivre la victoire, parce que le jour baissoit, & qu'il avoit dessein de les épouventer, plutôt que de les détruire. On se saisit de quelques maisons qui étoient proche du champ de bataille, où les Soldats trouverent des rafraîchissemens, & où ils passerent la nuit avec beaucoup de joie, sans oublier les soins necessaires en ces occasions, où l'on fait veiller quelques Soldats, pour assurer le repos des autres.

Le jour suivant, on se remit en marche au même ordre, & on découvrit les ennemis, qui s'avançoient avec plus de précipitation que d'ordre, en un gros plus fort que celui qui avoit été battu. Leurs troupes s'approcherent de nôtre armée avec beaucoup de fierté & de grands cris ; & sans mesurer la distance nécessaire à la portée de leurs fleches, ils firent une décharge inutile, & en même tems ils se mirent sur la retraite, combattant toujours de loin ; particulièrement les frondeurs,

qui paroïssent d'autant plus courageux, qu'ils étoient les plus éloignez. Correz connut d'abord, que cette retraite tenoit plus du stratagème, que de la crainte; & s'attendant à un plus rude combat, il les suivit avec toutes ses troupes unies, jusqu'à ce qu'ayant passé une hauteur qui étoit en son chemin, il vid dans la plaine une armée, dont le nombre, à ce qu'on publie, passoit celuy de quarante mille hommes. Ces troupes étoient composées de diverses Nations, distinguées par les couleurs de leurs devises & de leurs plumes. Les Nobles de Tlascala étoient à la tête, suivis de tous leurs alliez. Xicotencal avoit le commandement general, étant, comme on l'a dit, le Chef des armées de la Republique. Ceux qui obeïssent à ses ordres, envoïent des troupes auxiliaires, commandées par leurs Caciques, ou par les plus vaillans d'entr'eux.

Il y avoit de l'apparence que les Espagnols seroient étonnez, de se voir en tête une armée qui surpassoit de si loin leurs forces: mais l'experience qu'ils avoient faite à Tabasco servit beaucoup à les animer en cette occasion. Cortez, qui reconnut sur leurs visages une ardeur qui les poussoit à combattre, ne s'arrêta pas à les haranguer. Ils descendirent l'éminence, d'un air ferme & gai; & comme le terrain étoit rude & inégal, où il étoit difficile de manier les chevaux, on eut d'abord beaucoup de peine à repousser les ennemis. On fit tirer de haut en bas une volée de toutes les pieces d'artillerie, pour faire retirer les troupes qu'ils avoient détachées à dessein de disputer la descente aux Espagnols: mais du moment que les Cavaliers trouverent un terrain favorable, & qu'une partie de l'Infanterie se fut avancée dans la plaine, ils gagnerent assez de champ pour placer leur artillerie. Le gros des ennemis étoit éloigné un peu plus que de la portée du mousquet: ils ne combattoient encore que par des cris & par des menaces; & lorsque nôtre armée fit un mouvement pour les charger, ils se retirèrent tout à coup, par une espece de fuite, qui n'étoit en effet qu'un autre stratagème de Xicotencal, qui cherchoit à faire avancer les Espagnols, afin de parvenir au dessein qu'il avoit de les enveloper, & de les attaquer de tous côtez. On le reconnut bien-tôt; car à peine nôtre

armée eut-elle abandonné la hauteur qu'elle avoit à dos, & qui la couvroit de ce côté-là, qu'une partie de celle des ennemis s'ouvrit en deux aîles, qui s'étendant par la campagne, occuperent tout le terrain, & formerent comme un grand cercle autour des Espagnols. L'autre partie des Indiens accourut aussi-tôt, avec une diligence incroyable, doubler les rangs de la première enceinte, qu'ils resserroient toujours, étant eux-mêmes si pressés & si animés, qu'on fut obligé, afin de faire tête par tout, de donner quatre faces au bataillon, & de songer à se défendre avant que d'attaquer, suppléant par l'union & par le bon ordre, à l'inégalité du nombre.

L'air frappé du son d'une infinité de cris, qui faisoient un bruit effroyable, parut en un moment obscurci par la quantité des fleches que les Indiens tiroient sur les Espagnols. Les dards & les pierres tomboient sur eux comme la grêle; mais les ennemis remarquant que tous leurs traits faisoient peu d'effet, en vinrent bien-tôt aux mains, avec leurs massues & leurs épées, quoyqu'on en fit un grand carnage, qui ne diminuoit rien de leur obstination. Cortez à la tête des Cavaliers, couroit aux endroits où le péril étoit le plus pressant, rompant à coups de lance, & dissipant ceux qui s'approchoient le plus près. Les Arquebusers ne faisoient pas moins de mal aux Indiens, qu'ils leur causoient de frayeur; & l'artillerie, qui ne perdoit pas un seul coup, abatoit par son bruit ceux que les balles avoient épargnés. Comme le plus grand point d'honneur entre les Indiens, étoit de dérober aux ennemis la connoissance du nombre de leurs blessés, & de retirer les morts, ce soin occupoit tant de gens, que leurs troupes en diminuoient considérablement: en sorte qu'ils éclaircissoient leurs rangs, & qu'ils commençoient à se retirer, & à témoigner moins de hardiesse. Sur quoy Cortez ne voulant pas leur donner le loisir de se reconnoître & de se rallier, afin de ferrer encore sa petite troupe, se résolut de les charger avec cette partie du bataillon qui étoit le moins fatiguée, à dessein de s'ouvrir le passage jusqu'à un poste, où il pût opposer aux ennemis toutes ses troupes de front. Il communiqua son dessein aux Capitaines; & aiant mis ses

Cavaliers sur les aîles du bataillon , il le fit marcher à grands pas contre les Indiens , en invoquant saint Pierre à haute voix. Les ennemis soutinrent vigoureusement le premier effort , en se servant de leurs armes avec beaucoup d'adresse : mais la furie des chevaux , qui leur paroissoit quelque chose de surnaturel , les jetta dans une si grande fraïeur & un si grand desordre , qu'en fuyant de tous côtez , ils se heurtoient & se bleffoient les uns les autres , en se faisant eux-mêmes tout le mal qu'ils vouloient éviter.

Pierre de Moron , monté sur une cavale tres-vite , mais un peu forte en bouche , s'engagea si avant en la mêlée , que plusieurs Nobles Tlascalteques , qui s'étoient ralliez ensemble pour ce sujet , l'attaquerent en le voiant séparé des autres Cavaliers ; & après luy avoir saisi sa lance & le bras de la bride , ils donnerent tant de coups à la cavale , qu'elle tomba morte sous luy. Aussi-tôt ils couperent la tête à cet animal : quelques Auteurs ajoûtent que ce fut d'un seul coup d'épée ; mais ces exagérations ne rendent point l'action plus considerable. Moron reçut quelques legeres blessûres , & fut fait prisonnier : neanmoins il fut secouru par les autres Cavaliers , qui le mirent en liberté , après avoir tué les Indiens qui l'emmenoient. Cet accident nuisit beaucoup au dessein du General , parce qu'il donna aux ennemis le tems de reprendre leurs rangs , dont ils vinrent serrer une autre fois les Espagnols , qui étant extrêmement fatiguez du premier combat , qui avoit duré plus d'une heure , commencerent à douter du succez de celui-ci. Cependant la necessité redoublant leur courage , ils se disposoient à une nouvelle charge , lorsque les cris des ennemis cessèrent tout à coup ; & un subit & profond silence tombant sur cette multitude de gens armez , on n'entendit plus que le bruit de leurs petites timbales & de leurs cors , qui sonnoient la retraite à leur maniere. On connut en effet qu'ils la faisoient , par le mouvement de leurs troupes vers le chemin de Tlascala , jusqu'à ce qu'une colline les déroba à la vûe des Espagnols , à qui ils abandonnerent le champ de bataille.

Une aventure si extraordinaire leur donna le moïen de respirer. D'abord elle leur parut une espece de miracle , parce

qu'ils ne pouvoient l'attribuer à une cause naturelle : néanmoins on apprit depuis, par quelques prisonniers, que Xicotencal avoit commandé la retraite, à cause qu'il avoit perdu en cette occasion la plus grande partie de ses meilleurs Officiers, & qu'il ne se trouvoit plus en état de faire agir ce grand nombre de troupes, privées de leurs Commandans. Plusieurs Nobles Indiens perirent aussi dans ce combat, qui leur coûta beaucoup de sang : Néanmoins, malgré cette perte, & leur retraite précipitée, & quoyque les Espagnols fussent demeurés les maîtres du champ de bataille, les Tlascalteques firent une entrée triomphante en leurs logemens. Ils croioient que de n'être pas vaincus, c'étoit avoir remporté la victoire ; mais la tête de la cavale faisoit le principal sujet de leur joie, & tout l'appareil du triomphe. Xicotencal la portoit devant soi, sur la pointe d'une lance. Il l'envoia bien-tôt après à Tlascala, où il fit présent au Senat, de cette redoutable dépouille, qui fut regardée avec beaucoup d'étonnement, & depuis sacrifiée solennellement dans un de leurs Temples : victime fort convenable à ces Autels, & plus pure que les Dieux mêmes qu'ils pretendoient honorer par ce sacrifice.

Dix ou douze de nos Soldats furent blessés, & quelques Zempoales, dont le service fut d'un grand secours, l'exemple des Espagnols n'excitant pas moins leur valeur naturelle, que le dépit de voir qu'on avoit rompu & méprisé leur alliance. On découvroit à quelque distance du lieu où on avoit combattu, un petit Bourg sur une hauteur qui commandoit sur toute cette plaine. Cortez voyant que ses troupes, extrêmement fatiguées, avoient besoin de repos, se résolut d'occuper ce poste, ce qu'il fit sans difficulté ; parce que les Habitans s'en étoient retirés aussi-tôt qu'ils eurent vu la retraite de leurs troupes. Ils y avoient laissé toute sorte de rafraîchissemens, qui servirent à renouveler les provisions de l'armée, & à réparer les forces des Soldats. Ils n'y trouverent point assez de couvert pour toutes les troupes ; mais les Zempoales remedièrent à cette incommodité, par les barraques qu'ils construisirent en fort peu de tems, où on ajouta tout ce que l'art pouvoit fournir de nouvelles fortifications à la nature de lieu, déjà fort par la situation, en faisant des remparts de terre &

de fâcines : & tous les Soldats s'occupèrent le reste du jour à cet ouvrage , avec tant d'ardeur & de joie , qu'ils sembloient se délasser par cette preuve de leur diligence. Ce n'est pas qu'ils ne connussent bien le peril où ils étoient engagez ; & ils voïoient assez que la guerre n'étoit pas encore terminée : mais ils attendoient du secours du Ciel , tout ce qu'ils n'osoient se promettre de leurs propres forces ; & comme ils sentoient par les effets , qu'il s'étoit déclaré en leur faveur , tout ce qu'ils croïoient avant cela avoir besoin d'un miracle pour réussir , commençoit à leur paroître possible.

CHAPITRE XVIII.

L'armée de Tlascala se rassemble , & donne une seconde bataille , où elle est déjaite par la valeur des Espagnols , & par un nouvel accident qui la met en desordre.

ON parloit fort diversement à Tlascala du succez de cette bataille. On pleuroit en public la mort de tant de Capitaines & de tant de Caciques ; & ce sentiment de douleur en avoit fait naître d'autres bien differens entre-eux. Les uns demandoient la paix , en disant que les Espagnols étoient immortels : les autres les chargeoient d'injures & de menaces , en se consolant sur la mort de la cavale , qui étoit l'unique avantage qu'ils eussent emporté. Magiscatzin se glorifioit d'avoir prévu cet accident : il repetoit à ses amis ce qu'il avoit remontré au Senat , & parloit sur ce sujet comme un homme , qui repaïssoit sa vanité du mauvais succez d'un avis contraire au sien. Xicotencal envoïoit demander de nouvelles recrues pour fortifier ses troupes , en diminuant la perte qu'il avoit faite , & ne s'en servant que pour exciter le Peuple à la venger. Un des Caciques confederez arriva fort à propos , avec dix mille Indiens de guerre qui étoient ses Sujets ; & ce secours parut être un effet de la providence des Dieux. Le

courage s'augmenta avec les forces : en sorte que le Senat résolut que l'on feroit de nouvelles levées, & que l'on continueroit la guerre.

Le jour qui suivit la bataille fut employé seulement par Cortez, à fortifier son quartier par de nouveaux ouvrages, qui pussent soutenir l'avantage qu'il tiroit de sa situation. Il auroit bien voulu remettre sur pied le traité de paix : mais il ne trouvoit point de voie pour reprendre cette négociation ; parce que les quatre Zempoales qu'il avoit envoyez à Tlascala, & qui étoient revenus à l'armée par des chemins détournés, y avoient rapporté une extrême fraïeur, qui épouventoit tous les autres. Ils avoient rompu, fort heureusement pour eux, une étroite prison, où on les avoit jettés le jour même que Xicotencal se mit en campagne. Ils y étoient destinez à appaiser par leur sang les Dieux de la guerre : & sur le rapport qu'ils faisoient de cette cruauté, il n'étoit ni honnête, ni aisé, d'obliger les autres à s'exposer au même péril.

Le repos même des ennemis donnoit de l'inquietude à notre General. Aucun de leurs partis ne paroissoit ; & Xicotencal avoit fait sa retraite d'une manière qui témoignoit que la question n'étoit pas encore décidée. Cortez, suivant les règles de la guerre, devoit conserver son poste, afin d'y trouver une retraite en cas qu'il en eût besoin : néanmoins cette résolution n'étoit pas sans inconveniens. Ce soin de fortifier le quartier auroit été attribué par les Indiens, à un défaut de courage, & cette reflexion étoit tres-importante, en une guerre où l'on ne combattoit pas moins par la réputation, que par la force des armes.

Pour satisfaire à tout en même tems, le General résolut de sortir le lendemain au matin, à dessein de prendre langue, de reconnoître le país, & de tenir l'ennemi en respect. Il fit luy-même cette faction, à la tête de ses Cavaliers, suivi de deux cents Fantassins, moitié Espagnols, & moitié Indiens Zempoales.

Il faut demeurer d'accord que ce mouvement n'étoit pas sans un extrême péril, devant un ennemi tres-puissant, & dans un país où il étoit difficile d'éviter les embuscades. Cortez pouvoit s'exposer moins, puisqu'il hazardoit en même tems le suc-

cez de l'entreprise, & la vie de ceux qui se sacrifioient pour luy : & selon nôtre sentiment, cette action, quelque hardie qu'elle soit, n'est pas un bon modele pour ceux qui commandent des armées. Le salut du Public est attaché à leur conservation ; & tout l'emploi de leur valeur doit être, d'en inspirer dans le cœur de leurs Soldats. On pourroit l'excuser par plusieurs exemples de Capitaines tres-fameux, que l'on voïoit affronter les premiers dangers à la tête de leurs armées, exécutant avec l'épée ce que leur bouche ordonnoit : mais quelque excuse qu'on apporte en leur faveur, ils sont toujours plus obligez à la fortune. Ainsi nous laisserons Cortez chargé de ce reproche, qui ne le deshonne point, & qui est en effet le meilleur défaut d'un Capitaine.

Il s'avança avec sa troupe jusqu'à des Villages qui étoient sur le chemin de Tlascala, où les Soldats trouverent beaucoup de provisions de bouche, & où ils firent quelques prisonniers, dont il apprit que Xicotencal étoit campé à deux lieux de là, assez près de la Ville, & qu'il assembloit de nouvelles troupes contre les Espagnols. Cette connoissance obligea le General à retourner en son quartier, laissant ces Villages détruits par les Zempoales, qui étant extrêmement irrités du procédé des Tlascalteques, mirent le feu par tout. Cortez n'approuvoit point cet excez de vengeance, mais il les en reprit assez foiblement ; parce qu'il n'étoit pas fâché que les ennemis sçussent qu'il ne craignoit point la guerre dont ils le menaçoient, puisqu'il les y provoquoit par de nouvelles hostilités.

Le General fit mettre en liberté tous les prisonniers qu'on avoit faits à cette sortie ; & il les caressa d'une maniere obligeante, & propre à leur faire perdre la crainte qu'ils avoient des Espagnols, & à leur donner de bonnes impressions de sa douceur. Il choisit entre ces prisonniers ceux qui luy parurent les plus habiles ; & il en chargea deux ou trois de porter une lettre à Xicotencal, qui contenoit : *Que le General des Espagnols étoit affligé de la perte que le Peuple de Tlascala avoit faite dans ces derniers combats ; mais que ce mal ne devoit s'imputer qu'à ceux qui en avoient été la cause, en recevant à main armée, des gens qui venoient leur proposer la paix : Qu'il la demandoit*

doit encore, oubliant tous les outrages qu'on luy avoit faits. Que s'il ne recevoit cette grace à l'heure même, & s'il ne quittoit les armes, il l'obligeroit à détruire la Ville de Tlascala, pour en faire un exemple qui feroit trembler tous les Peuples voisins, en entendant prononcer le nom de cette malheureuse Ville. Les Indiens partirent avec cette lettre, fort satisfaits, & fort bien instruits. Ils promirent de revenir bien-tôt avec la réponse : & en effet, ils ne tarderent pas long-tems à s'acquiter de leur parole, en retournant dans un état pitoïable, pleins de sang & couverts de blessûres, par la cruauté de Xicotencal, qui avoit crû devoir punir ainsi la hardiesse qu'ils avoient eüe, de luy faire une proposition de cette nature. Il n'avoit pas voulu les faire mourir, afin qu'ils parussent en ce miserable état devant les yeux de Cortez, & que cette circonstance expliquât encore mieux sa resolution, qu'ils exposèrent en ces termes : *Que demain au lever du Soleil, ils se verroient en pleine campagne. Que son dessein étoit de le prendre en vie, avec tous ceux qui le suivoient, & de les porter sur les Autels de ses Dieux, pour leur faire un sacrifice agreable de leur sang, & de leurs cœurs. Qu'il l'en avertissoit de bonne heure, afin qu'il eût le tems de s'y préparer.* C'est ainsi que cet Indien faisoit connoître qu'il n'étoit pas accoutûmé à diminuer la gloire de ses victoires, en surprenant ses ennemis.

Cortez fut plus irrité qu'étonné, de l'insolence de ce Barbare, sans néanmoins negliger son avis, ni mépriser son conseil. Il sortit donc à la pointe du jour, avec toute son armée, laissant seulement quelques Soldats dans le Fort, pour le défendre. Il s'avança environ demi-lieuë, jusqu'à un poste avantageux pour recevoir l'ennemi, où il forma ses bataillons suivant la nature du terrain, & ce que l'experience luy avoit appris de la maniere de combattre contre ces Barbares. L'artillerie fut placée sur les aîles, en une juste distance pour faire une grande execution. En cet ordre, Cortez aiant détaché quelques Cavaliers pour battre la campagne, demeura à la tête des autres, afin de porter du secours où il seroit nécessaire, & attendit le succez de cette journée, avec une intrepidité qui paroissoit sur son visage. Il n'eut pas besoin de son éloquence pour animer ses Soldats, parce qu'il les voïoit marcher avec joie & confiance, l'habitude de vaincre faisant

naître dans leurs cœurs un ardent desir d'en venir aux mains.

Les bateurs d'estrade revinrent bien tôt donner avis que l'ennemi s'avançoit, avec une puissante armée; & un moment après on découvrit son avant-garde. La campagne étoit comme inondée d'Indiens armez, autant que la vûë pouvoit s'étendre, & même au-delà des bornes de l'horison. Leur armée passoit le nombre de cinquante mille hommes, ainsi qu'ils l'avoient depuis; & c'étoit là le dernier effort de la Republique & de tous ses alliez, à dessein de prendre les Espagnols en vie, & de les conduire chargez de fers sur les Autels, pour en faire des sacrifices, & ensuite de celebres repas. On voïoit au milieu de leurs troupes un aigle d'or élevé fort haut, & qui n'avoit point encore paru dans les autres combats. C'étoit l'enseigne des Tlascalteques, qu'ils ne portoient que dans les occasions de la dernière importance. Ils s'avançoient avec une diligence incroyable, lorsqu'étant à la portée du canon, on leur en fit une décharge, qui modéra beaucoup leur ardeur. Ils s'arrêtèrent quelque-tems, suspendus entre la colere & la crainte: enfin la colere prenant le dessus, ils se rallierent, & marcherent jusqu'à ce qu'ils pussent faire agir leurs frondes & leurs arcs, où ils se virent arrêter une seconde fois, par la fraïeur des coups d'arquebuses, & par l'adresse des Arbalétriers.

Le combat dura long-tems de cette manière, fort sanglant pour les Indiens, mais peu dommageable aux Espagnols, favorisez par la difference des armes, & par le bon ordre & l'union dont ils combatoient. Les Indiens s'apperçurent enfin, que cette façon de combattre leur coûtoit beaucoup de sang, & ruinoit insensiblement leurs troupes: ils jetterent donc tout d'un coup sur les Espagnols un gros fort serré, & poussé, comme il sembloit, par ceux qui venoient derriere; & cette épaisse multitude tomba sur nos gens & sur leurs alliez, avec tant d'impetuosité & de fureur, qu'elle rompit les rangs, & mit leurs bataillons en desordre. On eut besoin en cette extrémité, de toute la valeur des Soldats, de toute la présence d'esprit & diligence des Capitaines, de la furie des chevaux, & de l'ignorance des Indiens dans l'art militaire, afin de pouvoir reformer les bataillons; comme on le fit enfin, avec

beaucoup de peine, & un furieux carnage des ennemis qui s'étoient mêlez dans nos rangs.

Un accident semblable à celui qui étoit arrivé à l'autre bataille, fit voir pour la seconde fois, que la providence Divine n'abandonnoit pas sa propre cause. On vid une grandé confusion parmi les troupes ennemies : elles faisoient divers mouvemens opposez les uns aux autres, en se partageant, & se presentant leurs armes. Tout cela aboutit à une retraite en desordre, qui se tourna en une fuite pour ceux qui combattoient à l'avant-garde. Cortez les fit charger & poursuivre, sans néanmoins s'engager trop avant ; parce qu'il ne vouloit pas s'exposer à être envelopé, & à combattre trop loin de son Fort.

On apprit que la cause d'une si étrange revolution, étoit que Xicotencal, homme fier & emporté, qui usurpoit d'autant plus d'autorité, qu'on luy témoignoit de soumission, avoit fait des réprimandes outrageantes à un des principaux Caciques qui servoit sous son commandement, avec dix mille hommes de guerre. Cet insolent General avoit traité le Cacique de poltron & de lâche, parce qu'il étoit demeuré un peu en arriere lorsque les autres Indiens avoient chargé les Espagnols. L'Indien offensé de ces injures, s'en ressentit avec tant de vigueur, qu'il fut prêt d'en venir aux mains avec Xicotencal, qu'il avoit défié au combat singulier. Tous les Soldats qu'il commandoit prirent part au ressentiment de l'affront fait à leur Cacique, & se mirent en état de le venger : & les autres Caciques amis de l'offensé, se souleverent en même tems. Ils resolurent brusquement, de retirer leurs troupes d'une armée où on faisoit si peu de cas de leur zele & de leur valeur : & ils executerent ce dessein avec tant de precipitation & de chaleur, qu'ils mirent les autres troupes en desordre, en sorte que Xicotencal connoissant sa foiblesse, ne songea qu'à sauver ce qui luy restoit de gens de guerre, & abandonna aux Espagnols la victoire & le champ de bataille.

On n'a pas dessein de faire un miracle d'un événement si extraordinaire, & si favorable aux Espagnols : au contraire, on avouë de bonne-foi, que la desobeïssance de ces Caciques fut un incident, qui peut arriver fort naturellement en une armée commandée par un General superbe, emporté, & peu absolu sur des Peuples qui ne font pas leurs propres interêts de ceux

180 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
d'une Republique, dont ils ne sont qu'alliez. Néanmoins lorsqu'on fait reflexion sur la maniere dont ces puissantes troupes de Barbares furent rompuës & défaites par deux fois, ce qui paroïssoit alors impossible à toutes les forces humaines, on reconnoïtra dans ces accidens le bras du Seigneur, dont la sagesse éternelle sçait appliquer à ses fins, ce que les hommes appellent les effets du hazard, en se servant de ce qu'elle permet, pour executer ce qui est ordonné par les decrets de sa divine Providence.

Les Indiens perdirent en cette occasion un grand nombre de Soldats, & celuy des blesez fut encore plus grand, ainsi qu'ils l'avoüerent depuis. Les nôtres n'eurent qu'un homme tué sur le champ, & environ vingt blesez, si legerement, que la nuit-même ils monterent la garde, & firent les autres factions. Cependant, quoyque cette victoire fut grande, & encore plus complete & plus admirable que la précédente, puisque les ennemis avoient plus de troupes, & qu'ils s'étoient retirez en fuïant, la nouveauté de cet insulte par lequel les Espagnols s'étoient vû rompus & mis en desordre, fit une telle impression sur les esprits des Soldats, qu'ils retournerent au quartier tristes & abatus, en un mot, comme des troupes vaincuës. Plusieurs disoient, avec peu de respect : *Qu'ils ne pretendoient point courir à une perte évidente, pour satisfaire la vanité de Cortez. Qu'il devoit se resoudre à reprendre le chemin de Vera-Cruz, puisqu'il étoit impossible d'aller plus avant; autrement qu'ils executeroient eux-mêmes ce dessein, en le laissant sans autre compagnie, que celle de son ambition & de sa temerité.* Le General entendit ce murmure, & se retira à sa baraque, sans chercher à ramener les esprits chagrins & mutinez, jusqu'à ce qu'ils fussent revenus de la fraïeur qui les troubloit, & qu'ils eussent reconnu l'absurdité de leurs propositions : car les remedes précipitez sont moins propres à guerir les maux de cette nature, qu'à les irriter; parce que la peur est une passion qui agit sur l'esprit des hommes, avec une violence qui fait ses premiers efforts contre la raison.



CHAPITRE XIX.

*Cortez appaise une nouvelle mutinerie de ses Soldats.
Les Habitans de Tlascala prennent les Espagnols pour
des Enchanteurs. Ils consultent leurs Devins ; & par
leur conseil , ils attaquent durant la nuit le quartier
des Espagnols.*

Les chagrins inquiets des mécontents devenoient contagieux , & n'étoient plus retenus , ni par l'autorité des Capitaines , ni par les remontrances des gens bien intentionnez & affectionnez au General : en forte qu'il jugea que sa présence étoit nécessaire , pour les reduire aux termes de la raison. Pour cet effet il commanda que tous les Espagnols s'assemblassent en la place d'armes , sous prétexte de délibérer sur l'état present de leurs affaires : & aiant donné ordre adroitement , que les plus mutins fussent placez le plus près de sa personne , afin que cette espece de faveur leur donnât plus d'attention pour ce qu'il diroit ; *Il n'est pas besoin ,* dit-il , *de s'étendre beaucoup sur ce que nous avons à faire maintenant , après avoir gagné en peu de tems deux batailles , où votre valeur n'a pas moins paru , que la foiblesse de nos ennemis. Il est vrai que les travaux de la guerre ne sont pas toujours terminez par la victoire. La maniere d'en profiter a aussi ses difficultez ; & on doit au moins se précautionner contre les perils qui accompagnent souvent les bons succès , comme une espece de tribut imposé à la felicité des hommes. J'avouë néanmoins , mes amis , que ce n'est pas là le motif de mon inquietude : un besoin plus fort & plus pressant me rend votre conseil nécessaire. On m'a dit que l'envie de retourner en arriere , revient dans l'esprit de quelques-uns de nos Soldats ; qu'ils s'animent les uns les autres , à faire cette proposition. Je veux croire qu'elle est fondée sur quelque apparence de raison ; mais il n'est pas honnête qu'une affaire de cette importance se traite sourdement , en maniere de caballe. Il faut que chacun dise librement ce qu'il pense sur ce sujet ; afin que son Zele pour le bien public soit*

autorisé, lorsqu'il n'empruntera point la figure & les apparences d'un crime. Mais afin que chacun raisonne plus nettement sur ce qui convient à tout le monde, il faut avant toutes choses, considérer l'état auquel nous sommes, & prendre pour une bonne fois, une résolution qui ne souffre plus de contradictions. Cette expédition a été approuvée, pour ne pas dire applaudie, par vous autres, d'un consentement universel. Nous avons entrepris d'aller jusqu'à la Cour de Motezuma : nous nous sommes en quelque manière sacrifiés à ce dessein, en faveur de notre Religion & de notre Roi ; après quoy il y va de notre honneur & de nos esperances. Les Indiens de Tlascala, qui ont voulu s'y opposer avec tout le pouvoir de leur Republique & de leurs alliez, ont été vaincus & dissipés ; & selon toutes les regles de la prudence humaine, il n'est pas possible qu'ils demeurent encore long tems sans nous demander la paix, ou sans nous accorder le passage libre sur leurs terres. Si nous obtenons cet avantage, à quel point doit il élever notre reputation ? & quelle place pouvons-nous pretendre dans l'estime de ces Barbares, qui nous en donnent déjà une entre leurs Dieux ? Motezuma, qui nous attend avec tant de crainte, comme il est aisé de le reconnoître par l'artifice de ces Ambassades qu'il nous a envoyées plusieurs fois, nous regardera avec bien plus de respect, après la défaite des Tlascalteques, qui sont les braves de son Empire, dont ils ont secoué le joug par la force de leurs armes. Il y a beaucoup d'apparence qu'il nous offrira des partis avantageux, dans la crainte que nous ne nous joignons à ces Peuples revoltés contre luy : & il se peut faire aisément que les traverses que nous avons endurées de leur part, seront l'instrument dont Dieu veut se servir pour avancer notre entreprise, en éprouvant notre constance ; puisqu'il n'est point obligé à faire des miracles en notre faveur, sans que nous y contribuions notre cœur & nos mains. Que si nous tournons maintenant le dos, outre que nous serons les premiers à qui les victoires auront fait perdre le courage, nous perdrons tout à la fois nos travaux, & le fruit qui les devoit suivre. Après cela, que pouvons-nous esperer, ou que ne devons nous pas craindre ? Ces mêmes Peuples que nous avons vaincus, & qui sont encore tremblans & fugitifs, s'animeront par notre relâchement ; & étant les maîtres des défilés d'un País difficile, ils nous suivront, & nous déferont pendant notre marche. Les Indiens amis qui servent auprès de nous, avec beaucoup de courage & de satisfaction, se separeront de nos tron-

pres, & tâcheront de s'échaper ; afin d'aller en leurs Païs, publier notre honte : Et les Zempoales & les Totonagues, qui sont nos allies, & l'unique ressource de notre retraite, vont conspirer contre nous, après qu'ils auront perdu cette haute opinion qu'ils avoient de nos forces. Je reviens donc à dire, qu'il faut considérer tout avec beaucoup d'attention, en mesurant les esperances que nous abandonnons, avec les perils auxquels nous nous exposons. Proposez & deliberez ce qui sera le plus expedient : je laisse toute sorte de liberté à vos sentimens : & j'ai touché ces inconveniens, plutôt pour disculper le mien, que pour le défendre. Le General eut à peine achevé son discours, qu'un des mutins connoissant la raison, éleva sa voix, & dit à ses partisans : Mes amis, notre General demande ce qu'il faut faire ; mais il nous l'enseigne en le demandant. Il est maintenant impossible de nous retirer sans nous perdre.

Tous les autres témoignèrent qu'ils étoient convaincus de cette verité, & confessèrent leur faute. Le reste de l'armée applaudit à leur retour ; & on resolut par la voie d'acclamation, que l'on poursuivroit l'entreprise. C'est ainsi que l'on vid cesser pour un tems l'inquietude de ces Soldats, qui souhaitoient de se voir en repos dans l'Isle de Cuba ; & un desir si mal fondé fut une des plus grandes difficultez qui travaillerent l'esprit, & exercerent la constance de Cortez, en toute cette expedition.

La seconde déroute des Indiens affligea extraordinairement le Peuple de Tlascala. Cette nouveauté y causoit également de l'admiration & de la honte. Le Peuple crioit, que l'on fit la paix ; & les Senateurs ne trouvoient plus de moïens pour continuer la guerre. Les uns propoisoient de se retirer aux montagnes avec leurs familles : les autres disoient, que les Espagnols étoient des Divinitez, qu'il falloit appaiser par une prompte obeïssance, & même par l'adoration. Les Senateurs s'assemblerent, afin de chercher quelque remede à tant de malheurs : mais en raisonnant sur ce sujet, ils se trouverent si étourdis, qu'ils avoüerent tous, que les forces de ces Etrangers paroïssent au-dessus de la nature. Neanmoins ils ne pouvoient se persuader qu'ils fussent des Dieux, jugeant qu'il étoit contre le bon sens, de s'accommoder en cela à la credulité du Peuple : mais ils retomberent dans la pensée, que

les exploits surprenans qu'ils faisoient, étoient l'effet de quelques enchantemens. Sur quoy ils conclurent, d'avoir recours à la même science, afin de les vaincre, & de désarmer un charme par un autre. Pour ce sujet ils firent appeller leurs Magiciens & leurs Sorciers, dont le Demon avoit introduit l'abus & les impostures en ce País-là, où ils étoient fort respectez. Le Senat leur communiqua sa deliberation, qu'ils approuverent, en l'appuyant par des reflexions misterieuses; déclarant qu'ils étoient déjà informez de l'embarras qu'on venoit de leur expliquer, & qu'ils avoient prévu & étudié cette matiere. Ils ajoutèrent, que par le moien de leurs figures magiques, & l'art de la devination, ils avoient déjà découvert & pénétré le secret de ce mystere, qui consistoit en ce que les Espagnols étoient fils du Soleil, produits par l'activité de ses influences sur la terre des regions Orientales. Qu'ainsi leur plus grand enchantement étoit la présence de leur pere, dont la puissante ardeur leur communiquoit une espece de force au-dessus de la nature humaine, qui les faisoit approcher de celle des immortels: mais que l'influence cessoit lorsque le Soleil déclinait vers le Couchant; qu'ils devenoient alors foibles & flétris comme les herbes des prairies, & renetroient dans les termes de la mortalité, comme les autres hommes: Que par ces raisons il falloit les attaquer durant la nuit, & les exterminer avant que le retour du Soleil les rendît invincibles. Les Senateurs donnerent plusieurs éloges au grand sçavoir des Magiciens, avec une extrême joie de ce qu'ils avoient trouvé le noeud de la difficulté, & frayé le chemin pour obtenir la victoire. Cette maniere de combattre durant la nuit, étoit tout-à-fait opposée à l'usage de ces Peuples: néanmoins comme les accidens extraordinaires ont peu d'égards pour la coutume, cette importante resolution fut communiquée à Xicotencal, à qui on ordonna d'attaquer le camp des Espagnols après le Soleil couché, & de les exterminer avant qu'il se levât. Le General Indien commença à préparer toutes choses pour cette action, ajoutant foi à l'imposture des Magiciens, d'autant plus qu'elle alloit à sa décharge, & qu'il sçavoit qu'elle étoit autorisée par l'avis du Senat.

Cependant les Espagnols eurent diverses rencontres de peu de consequence. Quelques troupes des ennemis parurent auprès
du

du camp : mais elles se mirent en fuite avant que de combattre, & on les poussa avec assez de perte pour les Indiens. On fit des sorties, à dessein de faire contribuer les Villages voisins, dont les Habitans reçurent un traitement favorable, qui gagna aux Espagnols le cœur de ces Peuples, & une grande abondance de vivres. Le General donnoit ainsi tous ses soins à empêcher que l'oisiveté d'un campement ne fît relâcher quelque chose de la vigilance des Officiers, & de la discipline militaire. Il posoit plusieurs sentinelles au loin, & faisoit faire la garde à toute rigueur : les chevaux étoient sellés toutes les nuits, avec la bride à l'arçon ; & le Soldat qui quittoit ses armes, étoit condamné à dormir armé, ou à ne dormir point. Ces regles d'exactitude, qui ne paroissent superflues qu'aux negligens, furent alors fort nécessaires à Cortez : car la nuit destinée à l'assaut étant arrivée, les sentinelles découvrirent un gros d'ennemis qui marchoit vers le camp, au petit pas, observant un grand silence, contre la coûtume de cette Nation. Ils en avertirent sans faire aucun bruit : & comme cet incident tomba en un tems où nos Soldats étoient sur leurs gardes dans toutes les formes accoutumées, on garnit promptement le rempart, & on prepara à loisir tout ce qui étoit nécessaire pour la défense.

Xicotencal étoit luy-même tellement enivré de la créance qu'il donnoit au discours des Magiciens, qu'il pensoit trouver les Espagnols languissans & sans aucune force, & les tailler en pieces, avant que le Soleil en eût la moindre connoissance : néanmoins il n'oublia pas de se faire suivre de dix mille Indiens armez, pour aider à tuer les Etrangers, en cas qu'ils ne fussent pas encore entierement flettris par l'absence de leur pere. Nos Soldats les laisserent approcher des remparts, sans faire aucun bruit ; & le General Indien ordonna trois attaques en divers endroits du quartier. Cet ordre fut exécuté par les Indiens avec beaucoup de diligence & de hardiesse ; mais ils trouverent par tout une résistance à quoy ils ne s'attendoient pas. On les reçut si vigoureusement, que plusieurs y perdirent la vie ; & le reste prit d'autant plus d'épouvente, qu'ils avoient eu de confiance d'attaquer des murailles qu'ils croïoient trouver sans défense. Xicotencal reconnut un peu trop tard l'imposture de ses Sorciers, & la difficulté de cette entreprise ; mais il ne consulta là-dessus, que sa colere & son courage. Il ordonna donc

qu'on revînt de tous côtez à l'assaut, en poussant tout le gros de son armée contre les remparts. On ne peut nier que ces Indiens ne témoignassent une valeur extraordinaire en ce combat, qui se faisoit contre l'usage ordinaire, durant la nuit, contre une place forte par l'art & par la nature. Ils s'aidoient des épaules de leurs compagnons pour monter sur le rempart où ils recevoient sans s'étonner les blessûres, qu'ils rendoient plus profondes, en se poussant dans les armes des Espagnols : ainsi les premiers tomboient, sans que ceux qui les suivoient parussent rebutez par leur disgrâce. Le combat dura long-tems de cette maniere, où le desordre des ennemis ne nous étoit pas moins favorable, que la difference des armes, jusqu'à ce que Xicotencal voiant qu'il luy étoit impossible de venir à bout de son dessein, fit sonner la retraite. Alors Cortez, qui avoit l'œil à tout, connoissant la foiblesse des Indiens, qui se retiroient par troupes sans aucun ordre, sortit avec une partie de ses gens de pied & tous ses Cavaliers, qui se tenoient prêts, aiant garni de sonnettes le poitrail de leurs chevaux, afin que la nouveauté de ce bruit donnât encore plus de terreur aux Indiens. Cette charge imprévûe jetta parmi eux une si terrible fraïeur, qu'ils ne songerent qu'à fuir de tous côtez, sans faire aucune resistance. La campagne fut couverte de morts, & de blesez qui ne pûrent suivre les autres : & il n'y eut de nôtre côté, qu'un Zempoale tué, & deux ou trois Espagnols blesez ; ce qui parut un miracle à tous ceux qui virent l'effroyable quantité de fleches, de dards & de pierres qui étoient tombées dans l'enceinte du camp. Les Soldats celebrerent une victoire qui leur avoit si peu coûté, par des démonstrations singulieres de joie & de satisfaction ; quoyqu'ils ne scûssent pas encore de quelle importance il leur étoit, d'avoir donné une épreuve de leur valeur durant la nuit, ni l'obligation qu'ils avoient aux Magiciens de Tlascala, dont la sorise leur servit beaucoup en cette rencontre, puisqu'elle éleva la réputation des Espagnols jusqu'au dernier point de gloire, & leur fit obtenir la paix, qui est le meilleur fruit de la guerre.

CHAPITRE XX.

Le Senat ordonne à son General de faire cesser les hostilités. Il n'obéit point, & prend la resolution d'insulter le quartier des Espagnols. On découvre & on châtie ses espions : & l'on commence à parler d'un traité de paix.

Après que les Tlascalteques eurent vû disparoître ces grandes esperances, qui n'étoient fondées que sur le succès d'une attaque qu'ils s'imaginoient devoir être favorisée du secours de la nuit, le Peuple commença à crier qu'il falloit faire la paix : & les Nobles, qui n'étoient pas moins étonnez que le vulgaire, se trouvoient alors dans les mêmes sentimens, quoyqu'ils fissent moins de bruit. Les Senateurs voïoient tous leurs raisonnemens vains, & tous leurs expediens malheureux ; ce qui leur causoit un chagrin, dont le premier effet fut de punir leur sote credulité sur ces Sorciers, qui en avoient abusé. Ce n'étoit pas pour eux une nouveauté, d'être trompez par ces imposteurs ; mais cette fourbe étoit d'une trop grande consequence, pour ne pas exciter la colere de ceux qui en avoient été surpris. Ils en sacrifierent donc deux ou trois des plus anciens sur les Autels de leurs Dieux ; ce qui servit de réprimande aux autres, qui apprirent ainsi aux dépens de leurs superieurs, qu'il falloit mentir en presence du Senat avec plus de précaution, & moins d'effronterie.

Après cette execution les Senateurs s'assemblerent, à dessein d'examiner serieusement une affaire de cette consequence, & tous conclurent à la paix. Ils donnerent alors aux lumieres de Magiscatzin, l'avantage d'avoir connu la verité : & les plus incredules avoüerent, que ces Etrangers étoient sans difficulté, les hommes celestes prédits par leurs propheties. On ordonna donc, qu'on envoïeroit à Xicotencal un ordre exprés de faire cesser toute sorte d'hostilité, & de se tenir seulement sur ses gardes : en luy déclarant que le Senat vouloit faire un traité de paix,

qui avoit été resolu dans l'assemblée; & qu'on alloit nommer des Ambassadeurs, afin de la proposer, & de l'arrêter aux meilleures conditions qu'ils pourroient obtenir en faveur de la Republique.

Xicotencal étoit si obstiné contre les Espagnols, & si aveuglé par l'estime qu'il faisoit de la force de ses armes, qu'il refusa d'obéir à cet ordre, & répondit insolemment : *Que luy & ses Soldats étoient le veritable Senat; & qu'ils auroient soin de soutenir la gloire de leur nation, puisqu'elle étoit abandonnée par les Peres de la Patrie.* Il se preparoit à donner un second assaut durant la nuit au camp des Espagnols : ce n'étoit pas qu'il fit encore aucun fondement sur les impostures des Sorciers; mais il croïoit qu'il luy étoit commode de tenir nos gens enfermez, afin de les prendre tous en vie plus aisément. Comme il vouloit marcher à cette action avec plus de troupes & de connoissance, & qu'il sçavoit que l'ardeur du gain attiroit de tous côtez au camp des Espagnols, les Païsans des Villages voisins, pour y porter des vivres, il fit choisir quarante Soldats Indiens, des plus hardis & des plus attachez à ses interêts : il fit déguiser ces Soldats en Païsans, & il les envoya au camp, chargez de fruits, de poules & de mayz; afin qu'ils pussent entrer dans la Place, en observer les défauts & les fortifications, & remarquer par quel endroit on pourroit l'attaquer avec plus de facilité. Quelques Auteurs disent que ces Indiens s'introduisirent en qualité d'Ambassadeurs de Xicotencal, qui feignit de rechercher un accommodement; ce qui rendroit plus excusable l'inadvertance des Espagnols en cette occasion. Quoyqu'il en soit, les Indiens travestis entrèrent dans le camp, & trafiquerent familièrement avec nos Soldats, une bonne partie de la matinée, sans qu'on fît aucune attention sur ce qui les arrêtoit en ce lieu-là, jusqu'à ce qu'un Zempoale reconnut qu'ils observoient curieusement la hauteur de la muraille, dont ils s'approchoient avec une affectation qui marquoit quelque dessein. Il en donna aussi tôt avis au General : & comme les soupçons de cette nature ne sont jamais legers, puisqu'il n'y a point d'ombre qui n'ait un corps, il ordonna qu'on s'en fît, ce qui fut executé au même tems. On examina separément ces Indiens, qui avoüerent la verité sans beaucoup de resistance; quelques-uns pressez par la douleur des tourmens, & les autres par la seule crainte. Ils convenoient

tous, que cette même nuit les ennemis devoient donner un second assaut au camp des Espagnols; & que Xicotencal s'y trouveroit en personne avec vingt mille hommes: qu'il avoit donné rendez-vous aux espions, à une lieue du quartier; afin de disposer ses attaques sur le rapport qu'ils luy feroient, des défauts de la muraille, & des endroits les plus foibles.

Cette entreprise fit d'autant plus de peine à Cortez, qu'il se trouvoit alors peu de santé, & qu'il coûte beaucoup moins à souffrir un mal, qu'à le cacher. Il ne gardoit jamais le lit dans ses maladies; & il ne songeoit à se guerir que lorsqu'il n'avoit plus d'autre chose à faire. Les Auteurs rapportent sur ce sujet, que durant cette guerre de Tlascala, les ennemis l'attaquerent une fois, lorsqu'il venoit de prendre une medecine; & qu'il monta à cheval, & se trouva en toutes les occasions les plus dangereuses de cette bataille, sans se souvenir du remede qu'il avoit pris, & qui ne fit son operation que le jour suivant, lorsque le repos du sujet luy rendit toute sa vertu, qui étoit comme suspendue. On n'auroit pas touché cette circonstance, si Frere Prudence de Sandoval, dans son Histoire de l'Empereur, ne l'avoit débitée comme un miracle, que Dieu, dit cet Auteur, fit en faveur de Cortez. Les Philosophes ne sont pas de cette opinion; & c'est à eux qu'il appartient de prouver par des raisons, comment en ces rencontres la faculté naturelle peut oublier ses autres fonctions, étant alors uniquement occupée à suivre les mouvemens de l'imagination, remplie d'autres objets qui l'émeuvent bien plus puissamment: ou comment les esprits se recueillant à la tête & au cœur, emportent avec eux toute la chaleur necessaire pour donner de l'activité au remede. L'on void d'ailleurs, que le recit sincere du moindre incident peut être permis à un Historien, lorsqu'il sert, comme ici, à faire connoître combien ce General étoit appliqué dans le combat, aux fonctions de son emploi, qui veritablement demande un homme tout entier, quelque grandeur d'ame qu'il ait: & ces considerations ne sont pas indignes de l'Histoire lorsqu'elles proposent des exemples qui animent à les imiter.

Lorsque le General eut penetré les desseins de Xicotencal, par l'aveu de ses espions, il donna ordre à tout ce qui étoit necessaire pour la défense de son camp: après quoy il mit en

délibération, quel châtement il devoit imposer à ces misérables, qui meritoient la mort suivant les loix de la guerre. Neanmoins il jugea que leur supplice ignoré des ennemis, étoit une juste punition, mais qu'il n'imprimoit aucune terreur: & comme il étoit alors bien plus utile de se rendre redoutable, que de se satisfaire, il ordonna que l'on coupât les mains à ceux qui avoient été les plus obstinez à celer la vérité, au nombre de quatorze ou quinze: les autres eurent seulement les poûces coupez. C'est ainsi que Cortez renvoïa ces espions à Xicotencal, avec ordre de luy dire de sa part: *Qu'on s'ennuioit de l'attendre: & que le General des Etrangers leur avoit laissé la vie, afin que les observations qu'ils avoient faites sur les fortifications, ne fussent pas perduës pour luy.* Ce spectacle sanglant causa tant d'horreur dans l'armée des Indiens, qui marchaient déjà pour l'attaque, qu'ils demeurèrent également frappez de la nouveauté & de la rigueur du châtement: sur tout Xicotencal fut extrêmement surpris, de voir ses desseins éventez; & ce fut là le premier coup qui l'atteignit au vif, & qui ébranla sa resolution. Il se mit en tête que les Etrangers n'auroient pû connoître ses espions, sans avoir quelque chose de divin. Cette vision commença à le chagriner, & à le faire balancer sur le parti qu'il avoit à prendre. Déjà il penchoit du côté de la retraite, lorsqu'elle devint une nécessité pour luy par un autre incident, qui le força, contre sa volonté, de faire ce que son obstination refusoit d'accorder à la raison. Divers Ministres envoïez de la part du Senat, arriverent en même-tems; & ces gens, autorisez par leur caractère, luy ordonnerent de quitter le bâton de General, parce que sa desobeïssance & l'insolence de sa réponse avoient obligé l'assemblée à révoquer la nomination en vertu de laquelle il commandoit les troupes de la Republique. Ils défendirent encore aux Capitaines de luy obeïr, sous peine d'être déclarez traîtres à la Patrie. Comme ces ordres arriverent au moment que les esprits étoient effraïez par l'horrible spectacle de leurs compagnons estropiez, & Xicotencal étonné de voir son secret penetré, personne n'osa repliquer; & tout le monde se soumit aux decrets du Senat: en sorte que tout l'appareil de la guerre se dissipa en un moment. Les Caciques prirent le chemin de leurs Provinces, & les Tlascalteques celui de leur Ville, sans attendre d'autre commandement; & Xi-

cotencal, qui n'étoit plus si fier, se trouva trop honteux, qu'on luy ôtât les armes des mains, & se retira à Tlascala, accompagné seulement de ses parens & de ses amis, qui le presenterent au Senat, cachant son dépit sous cette démonstration d'obéissance.

Les Espagnols passerent cette nuit sous les armes, avec beaucoup d'inquietude; & le jour suivant ils se reposèrent, sans négliger leur sûreté: parce qu'ils n'étoient pas encore bien informez de tous ces mouvemens, quoyque les Indiens qui apportent des vivres les assûrassent que l'armée des Tlascalteques étoit rompuë, & qu'ils demandoient la paix. Cette incertitude dura jusqu'au lendemain, que les sentinelles découvrirent au point du jour, sur le chemin de Tlascala, une troupe d'Indiens qui venoient au camp, & qui paroissoient chargez de quelques fardeaux. Cortez ordonna aux sentinelles de se retirer au Fort, afin de laisser aux Indiens la liberté de s'approcher. Leur troupe étoit conduite par quatre personnages venerables, fort parez à leur maniere, & dont l'habit & les plumes blanches marquoient qu'ils venoient demander la paix. Ils étoient suivis par leurs serviteurs, après lesquels vingt ou trente Tamenes marchent, chargez de toutes sortes de vivres. Ils s'arrêtoient de tems en tems, comme des gens qui ont de la crainte; & ils faisoient de grandes inclinations de corps vers le camp des Espagnols, tâchant de se remettre de leur fraïeur durant ces ceremonies. Ils se baïsoient jusqu'à mettre leurs mains à terre, qu'ils portoient à leurs levres en se relevant, ce qui étoit la reverence dont ils usoient seulement en présence de leurs Princes. Lorsqu'ils furent contre la muraille, ils rendirent leurs derniers hommages, en encensant le Fort. En ce moment Marine parut sur la muraille, & leur demanda en leur langue, *de quelle part ils venoient, & pour quelles affaires?* Ils répondirent: *Qu'ils étoient envoyez par le Senat & par la Republique de Tlascala, afin de traiter de la paix;* Sur quoy on les laissa entrer.

Cortez les reçut avec tout l'aparat & la severité qu'il jugea nécessaire à leur imprimer du respect & de la crainte: & les Indiens, après avoir réitéré leurs reverences & leurs encensemens, exposèrent le sujet de leur Ambassade, qui se reduisit à diverses excuses de ce qui s'étoit passé; & quoyqu'elles fussent frivoles, elles servirent néanmoins à faire connoître leur

repentir. Ils dirent : *Que les Otomies & les Chontales, Peuples Barbares qui leur étoient alliez, s'étoient assemblez, & avoient fait la guerre contre la volonté du Senat, dont l'autorité n'avoit pas été assez puissante pour reprimer les premiers mouvemens de la ferocité de ces brutaux. Qu'on leur avoit enfin fait mettre bas les armes; & que la Republique souhaitoit ardemment la paix. Qu'ils ne la demandoient pas seulement au nom du Senat; mais encore en celui de la Noblesse & du Peuple. Que le General pouvoit dès ce moment entrer dans leur Ville, avec tous ses Soldats, qui y demeureroient autant qu'il leur plairoit; avec cette assurance, qu'ils y seroient traitez & reverez comme les enfans du Soleil, & les freres de leurs Dieux.* Ils conclurent ainsi leur discours, dont tout l'artifice ne put déguiser le tort qu'ils avoient sur le sujet de la guerre passée, & qui ne laissa pas de témoigner la sincerité de leur proposition à l'égard de la paix.

Le General conservant toujours un air grave & severe, & dissimulant la satisfaction qu'il recevoit de leur soumission, répondit : *Qu'ils devoient être persuadez de ce qu'il leur ordonnoit de rapporter de sa part au Senat, qui étoit, que la grace qu'on leur faisoit n'étoit pas une petite marque de sa bonté, qui vouloit bien les recevoir & leur donner audience, lorsqu'ils avoient sujet de redouter sa colere en qualité de criminels, & de recevoir ses loix en qualité de vaincus. Que la paix qu'ils proposoient étoit conforme à son inclination : mais qu'ils la recherchoient après une guerre trop injuste & trop insolente, pour l'obtenir si aisément, & pour ne la pas acheter. Qu'on verroit comment ils persévereroient à la désirer, & comment ils agiroient pour la mériter. Qu'il tâcheroit cependant de retenir la juste colere de ses Capitaines, en dissimulant les raisons qu'ils avoient de prendre les armes, & retardant le châtiment sans baisser le bras, afin qu'une prompte satisfaction de leur faute les pût faire profiter du tems qu'il y a entre la menace & le coup.*

Cortez leur fit cette réponse, afin de prendre le tems de se guerir, & d'examiner la sincerité de la proposition qu'ils luy faisoient pour ce sujet. Il jugea à propos de renvoyer ces Ambassadeurs en doute du succès de leur negociation; craignant encore que les Senateurs de Tlascala ne se rendissent plus fiers & plus roides, s'ils le trouvoient facile & relâché sur le sujet de l'accommodement : puisqu'aux affaires de cette nature, ce qui paroît être un détour, est souvent une
voie

voie abrégée, & les difficultez adroites font plus que les empressements.

CHAPITRE XXI.

De nouveaux Ambassadeurs de Motezuma viennent au quartier, pour essayer de rompre le traité avec les Tlascalteques. Le Senat demeure dans la resolution de rechercher la paix; & Xicotencal se charge luy-même de la negociation.

LA réputation des Espagnols s'accrut extrêmement par ces victoires : & Motezuma informé exactement de tout ce qui se passoit à Tlascala, par les avis de ses Ministres, & par la diligence de ses Couriers, entra en de plus vives apprehensions du peril qui le menaçoit, quand il vid soumise & vaincue par un petit nombre d'hommes, cette belliqueuse Nation qui avoit resisté tant de fois à toutes ses forces. Il écoutoit avec admiration le recit des exploits de ces Etrangers; & il craignoit qu'après avoir réduit les Tlascalteques à leur obeir, ils n'employassent les armes de ces rebelles à de plus grandes entreprises, contre les interêts de son Etat. Ce qui merite en cet endroit de grandes reflexions, est qu'au milieu de tant d'inquietudes & de soupçons, ce Prince ne se souvint point de ses forces, & qu'il n'assembla point d'armée pour sa défense, & la sûreté de sa personne. Au contraire, sans faire aucuns efforts, ni oser déclarer la guerre, comme s'il eût été retenu par quelque genie superieur à son esprit, il s'attachoit entierement aux artifices de la politique, ne balançant que sur le choix des moïens les plus doux. Toute son application en cette conjoncture, alloit à rompre l'union qui se formoit entre les Espagnols & les Tlascalteques : & cela n'étoit pas mal imaginé; car lorsque la resolution manque, la prudence en est plus fine & plus éveillée. Pour cet effet il resolut d'envoïer une nouvelle Ambassade, & un regale à Cortez, sous pretexte de se réjoûir de l'heureux succez de ses armes, & de le prier de luy aider à châ-

194 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
tier l'insolence des Tlascalteques revoltez. Cependant le motif le plus essentiel de cette Ambassade étoit, de faire de nouvelles instances au General des Espagnols, afin qu'il abandonnât le dessein de venir à la Cour de Motezuma, en pressant extrêmement sur les raisons qui obligeoient l'Empereur à ne point accorder cette permission. Ils avoient outre cela une instruction secrette, de reconnoître en quel état la guerre de Tlascalala se trouvoit: & en cas qu'on traitât de la paix, & que les Espagnols y eussent de l'inclination, d'essayer de faire naître tant d'obstacles à la conclusion du traité, qu'ils la pussent empêcher; sans néanmoins faire proître les ombrages que l'Empereur en prenoit, & sans abandonner la negociation, jusqu'à ce qu'ils luy en eussent rendu compte, & qu'ils eussent reçu de nouveaux ordres sur ce sujet.

Cinq Mexicains des plus considerables entre les Nobles, étoient les Chefs de cette Ambassade; & après avoir passé avec quelques précautions sur les terres de Tlascalala, ils arriverent au camp des Espagnols, un peu après que les Ministres de la Republique en furent partis. Cortez les reçut avec beaucoup de joie & de civilité, parce que le silence de Motezuma commençoit à luy donner de l'inquietude. Il leur donna une audience favorable, & témoigna qu'il étoit fort obligé à l'Empereur, de son present, dont la valeur alloit à deux mille marcs, en plusieurs pieces d'orfevrerie d'un or fort leger, & en d'autres curiositez, de plumes, & de mantes de coton: néanmoins il ne leur fit point encore de réponse, parce qu'il vouloit qu'avant que de partir ils y vissent avec quelle soumission les Tlascalteques luy demandoient la paix. Aussi les Ambassadeurs ne se presserent point de solliciter leur dépêche, parce qu'ils avoient ordre de demeurer: mais ils ne furent pas long tems sans découvrir tout le secret de leur instruction, en publiant ce qu'ils devoient taire, par les questions qu'ils faisoient à contretems, si indiscretement, qu'on reconnut facilement toutes les fraïeurs de Motezuma, & de quelle importance étoit la paix avec les Tlascalteques, pour amener cet Empereur à la raison.

Cependant la Republique de Tlascalala, qui desiroit persuader les Espagnols de sa bonne-foi, envoya un ordre à tous les Bourgs & Villages circonvoisins, de porter au camp toute

Sorte de vivres, sans en prendre aucun paiement, même sous prétexte d'échange. L'ordre fut exécuté ponctuellement; & l'abondance parut dans le quartier, sans que les Païsans osassent recevoir la moindre récompense. Deux jours après on découvrit sur le chemin de la Ville, une troupe considérable d'Indiens qui s'approchoient, avec toutes les marques de paix. Le General, qui en fut averti, ordonna qu'on leur laissât l'entrée libre; & pour les recevoir, il se fit accompagner par les Ambassadeurs de Mexique, en leur faisant entendre qu'il confioit à leur discretion, une chose qu'il apprehendoit qu'ils ignorassent. Le Chef des Tlascalteques envoïez, étoit Xicotencal même, qui avoit brigué cette commission; soit pour satisfaire le Senat, en amendant sa felonnie par cette action; soit qu'étant convaincu que la paix étoit nécessaire, comme il étoit ambitieux, & qu'il aimoit la gloire, il ne voulut pas que la Republique fût redevable à quelque autre de cet avantage. Il étoit accompagné de cinquante Cavaliers de sa faction, ou de ses parens, tous extrêmement parez à leur maniere. Sa taille étoit au-dessus de la mediocre, assez dégagée, mais forte & robuste. Sa parure étoit une mante blanche, qu'il portoit d'une maniere bizarre & cavaliere, avec quantité de plumes, & quelques pierres rares aux endroits accoutumez. Les traits de son visage étoient mal proportionnez; cependant ils ne laissoient pas d'imprimer du respect: & un certain air libre & guerrier en rendoit la laideur majestueuse. C'est ainsi qu'il parut en presence du General; où après avoir fait les reverences ordinaires, il s'assit, & commença son discours, en avouant qu'il étoit le seul coupable de toutes les hostilités qui s'étoient commises; parce qu'il s'étoit imaginé que les Espagnols étoient du parti de Motezuma, dont le nom même luy donnoit de l'horreur: Mais qu'à present il se faisoit un grand plaisir, de venir se rendre entre les mains de son vainqueur, comme aiant été le premier témoin de ses merveilles exploits. Qu'il souhaitoit avec passion, meriter par cette soumission & par cette reconnoissance, le pardon de sa Republique, au nom & par l'autorité de laquelle il se presentoit, non pour proposer, mais pour demander humblement la paix, & pour la recevoir en la maniere qu'il plairoit aux Espagnols de l'accor-

der. Qu'il la demandoit une, deux, & trois fois, au nom du Senat, de la Noblesse, & du Peuple de Tlascala; suppliant instamment le General, qu'il luy plût honorer leur Ville de sa presence: Qu'il y trouveroit des logemens preparez pour son armée, & toute la veneration & tout le service qu'il pouvoit se promettre d'un Peuple, qui étant naturellement fier & vaillant, ne croioit pas se faire tort, de le prier, & de luy obeir. Qu'il demandoit seulement, non comme une condition de la paix, mais comme une grace que le General leur accorderoit par pitié, qu'on traitât humainement les Habitans, & que la licence des Soldats épargnât leurs Dieux & leurs femmes.

Le discours & la liberté de Xicotencal agréerent tellement à Cortez, qu'il ne put s'empêcher de le rémoigner à ceux qui affisoient à l'audience. L'estime qu'il avoit naturellement pour les braves hommes, luy donnoit ces sentimens; & il voulut que Marine le dît ainsi au General Indien, afin qu'il ne crût pas que l'accueil qu'on luy faisoit fût rendu à sa proposition. Après cela, Cortez reprenant un air severe, luy remontra avec un peu de vehemence, le peu de raison que la Republique avoit eu de luy faire une guerre si injuste; & luy en particulier, de soutenir cette injustice avec tant d'obstination. Il s'étendit sur ce sujet, par plusieurs raisons fortes & pressantes: & après avoir exagéré la grandeur du crime, pour faire valoir celle du pardon, il conclut en disant: Qu'il accordoit la paix qu'ils luy demandoient; & que son armée ne feroit aucune violence, ni aucune extorsion sur son passage. Il ajoûta: Que lors que l'occasion se presenteroit d'aller à Tlascala, il leur en donneroit avis, afin qu'ils pussent preparer ce qui seroit necessaire pour son entrée, & pour son logement.

Xicotencal fut extrêmement affligé de ce retardement, qu'il regardoit comme un pretexte pour s'assurer de leur sincerité dans le traité: & en jetant les yeux sur ceux qui affisoient à l'audience; Vous avez raison, dît-il, ô grands Teules, (c'est ainsi qu'ils nommoient leurs Dieux) de punir nôtre franchise par vôtre défiance. Neanmoins, s'il ne suffit pas pour être crû, que toute la Republique de Tlascala vous parle par ma bouche, moy qui suis le General de ses troupes, & ces Cavaliers qui me suivent,

qui sont les plus Nobles & les plus grands Capitaines de sa Nation, resteront ici en ôtage pour vôtre seureté ; & nous demeurerons entre vos mains prisonniers, même enfermez, autant de tems que vous serez dans nôtre Ville. Cette offre ne laissa pas d'augmenter la confiance du General ; mais comme il ne vouloit pas ceder en generosité, il répondit : *Que cette assurance n'étoit pas nécessaire pour luy persuader qu'ils souhaitoient un accord, dont ils avoient tant de besoin : & que les Espagnols n'avoient que faire d'ôtages pour entrer dans sa Ville, & pour s'y maintenir en seureté, comme ils l'avoient fait au milieu de ses troupes en armes. Cependant, que l'on pouvoit s'asseurer constamment de la paix sur sa parole ; & qu'il iroit à la Ville, le plutôt qu'il luy seroit possible.* Cortez finit ainsi l'audience, & conduisit Xicotencal jusqu'à la porte de son logis, où il l'embrassa ; & en luy tendant la main, il luy dit : *Qu'il ne tarderoit à luy payer sa visite, qu'autant de tems qu'il en faloit pour dépêcher des Ambassadeurs que Motezuma luy avoit envoiez.* Ce discours lâché comme par hazard & sans dessein, ne laissa pas d'échauffer beaucoup la negociation de la paix.

Le General demeura avec les Ambassadeurs Mexicains, qui debuterent par de grandes railleries sur le traité de paix, & sur ceux qui le propoisoient. De là ils passerent à blâmer avec trop de presomption la facilité des Espagnols à se laisser persuader. Enfin, s'adressant à Cortez, ils luy dirent, par maniere d'instruction : *Qu'ils admiroient qu'un homme si habile ne connût pas encore les Tlascalteques, gens barbares, qui se maintenoient par leurs ruses, bien plus que par leurs forces. Qu'il prît bien garde à ce qu'il feroit ; parce qu'ils ne songeoient qu'à profiter de sa confiance, afin de le perdre, luy & tous ses Soldats.* Mais quand ils virent Cortez ferme à maintenir la parole qu'il avoit donnée, déclarer qu'il ne pouvoit refuser la paix à des gens qui la demandoient, ni manquer à ce devoir qui étoit le but de ses armes, ils s'arrêtèrent quelque tems à rêver profondément : après quoy leurs persuasions se convertirent en prieres, à ce qu'il plût au General différer encore six jours son entrée dans Tlascala, afin que deux des principaux d'entre-eux eussent le tems d'aller instruire l'Empereur de ce qui se passoit, pendant que les autres attendroient ses ordres.

198 HISTOIRE DE LA CONQUESTE, &c.

Cortez leur accorda cette grace ; parce qu'il jugeoit à propos d'avoir des égards pour Motezuma, & de voir ce que cette diligence pourroit produire, n'étant pas impossible qu'elle ne levât les difficultez qu'il faisoit, de se laisser voir. Ainsi il mettoit à profit les différentes dispositions des Tlascalteques & des Mexicains ; & il encherissoit la paix, en la faisant desirer aux uns, & craindre aux autres.

Fin du second Livre.





HISTOIRE
DE LA
CONQUESTE
DU
MEXIQUE
OU
DE LA NOUVELLE
ESPAGNE.
LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

*Le voiage des Envoiez de Cortez à la Cour d'Espagne.
Les contradictions & les embarras qui retarderent
l'expédition de cette affaire.*



L est maintenant à propos de parler du voiage des Capitaines Alonse Hernandez Portocarrero, & François de Montexo, qui étoient partis de Vera-Cruz, chargez du present & des dépêches que Cortez envoioit au Roi, comme le premier hommage & le premier tribut de la Nouvelle Espagne. Leur

voïage fut heureux, quoyqu'ils en eussent hazardé le succez, pour n'avoir pas suivi au pied de la lettre les ordres qu'ils avoient, dont les interpretations ruinent souvent le cours d'une affaire, parce qu'elles se rencontrent fort rarement avec l'intention du superieur

Montexo avoit une Habitation en l'Isle de Cuba, près de la Havane; & quand le vaisseau se trouva à la vûe du Cap Saint Antoine, il proposa à son compagnon & au Pilote Alaminos, qu'il leur feroit avantageux de toucher en cet endroit, afin d'y faire provision de quelques rafraîchissemens; puisque ce lieu étant fort éloigné de la Ville de Saint Jacques, où Velasquez residoit, il n'étoit pas fort important de se relâcher un peu des ordres que le General leur avoit donnez, d'éviter avec soin tous les lieux de la juridiction de ce Gouverneur. Montexo vint à bout de son dessein, dont le but étoit de visiter sous ce pretexte son Habitation: & il risqua ainsi, non seulement le vaisseau, mais encore le present, & toute la negociation dont il avoit la conduite. Velasquez, que la jalousie qu'il avoit du bonheur de Cortez tenoit fort éveillé, avoit répandu des espions en toutes les Habitations qui étoient sur la côte, afin d'être averti de ce qui se passeroit de nouveau. Il craignoit que Cortez n'envoît quelque navire à l'Isle de Saint Domingue, à dessein de rendre compte de sa découverte, & de demander du secours aux Religieux de saint Jerôme, qui gouvernoient cette Isle: c'est ce que Velasquez vouloit prévenir & empêcher. Il apprit par le moïen de ses espions, la descente de Montexo en son Habitation; & aussi tôt il dépêcha deux vaisseaux qu'il avoit tout prêts, bien armez & fort bons voiliers, avec ordre de se saisir à toutes risques, du navire de Cortez. Ce mouvement se fit avec tant de diligence, qu'on eut besoin de toute la science & de toute la bonne fortune du Pilote Alaminos, pour échaper d'un danger qui mit en grand hazard la conquête de la Nouvelle Espagne.

En cet endroit Bernard Diaz noircit avec peu de raison, la réputation de Montexo, dont la qualité & la valeur meritoient un meilleur traitement. Diaz le blâme d'avoir mal reconnu l'obligation qu'il devoit à la confiance de Cortez. Il dit: *Que Montexo n'alla voir son Habitation, qu'à dessein de retarder le voïage, & de donner à Velasquez le tems de se saisir du navire:*

navire : Qu'il luy écrivit une lettre, dont un Matelot fut chargé ; & que cet homme la porta, nageant entre deux eaux. Ces circonstances & quelques autres, sont rapportées par cet Auteur avec si peu de fondement, qu'il les détruit luy-même, en faisant un détail exprès de la vigueur & de l'activité avec laquelle Montexo, lorsqu'il fut à la Cour, s'opposa aux Agens & aux Partisans de Velasquez. Diaz ajoûte : *Que les Envoiez de Cortez ne trouverent point l'Empereur en Espagne : & il avance encore d'autres particularitez, qui font conoître avec quelle facilité il prêtoit l'oreille à toute sorte de recits, & avec quel discernement on doit lire ses memoires, surtout ce qu'il n'a pas vû.* Le vaisseau de Cortez couroit risque, s'il n'eût pris sa route par le Canal de Bahama, Alaminos aiant été le premier Pilote qui ait osé se commettre à la rapidité de ses courans. Il eut alors besoin de toute la violence dont les eaux semblent se precipiter en cet endroit, entre les Isles Lucayes & la Floride, afin de se jeter promptement en pleine mer, & rendre inutiles toutes les précautions de Velasquez.

Ils eurent un tems à souhait, & arriverent à Seville au mois d'Octobre de cette même année 1519. La conjoncture ne fut pas si favorable à leurs pretentions. Benois Martin Chapelain de Velasquez se trouva alors en cette Ville, étant venu, ainsi qu'on l'a dit, solliciter les affaires de ce Gouverneur. Il luy avoit envoié les provisions de la Charge d'Adelantado, & attendoit à Seville un embarquement pour retourner à Cuba. L'arrivée de ce vaisseau le surprit : & comme il étoit déjà connu & introduit auprès des Ministres, il se servit de ces avantages, afin de faire valoir ses plaintes contre Cortez & contre ses Envoiez, auprès des Juges de la *Contratation des Indes* ; c'est le nom qu'on avoit déjà donné à ce Tribunal. Martin leur representoit : *Que le navire étoit à son Maître Velasquez : & que toute la charge luy en appartenoit, comme provenant d'un Pais dont la conquête luy étoit attribuée en vertu de ses Commissions. Que l'entrée dans les Provinces de la Terre-ferme, s'étoit faite furtivement & sans autorité, par Cortez & par ceux qui l'accompagnoient, qui s'étoient soulevez avec la flotte que Velasquez avoit équipée à ses dépens, à dessein de faire cette conquête. Que les Capitaines Portocarrero & Montexo meritoient d'être punis severement : Qu'au*

moins on devoit saisir leur vaisseau & toute sa charge, jusqu'à ce qu'ils eussent produit les titres legitimes sur lesquels ils pretendoient fonder leur Commission. Velasquez avoit à Seville plusieurs protecteurs, parce qu'il faisoit beaucoup de presens; & cela tient lieu de bonnes raisons, sur tout aux affaires équivoques, dont le droit semble être soumis aux interpretations de la volonté. On reçut la requête du Chapelain, & on saisit le navire & ses effets; permettant néanmoins, comme une grace, aux Envoiez de Cortez, d'en appeller au Roi.

Les deux Capitaines & le Pilote prirent, avec cette permission, le chemin de Barcelonne, où ils croioient trouver sa Majesté. Ils arriverent au moment que le Roi venoit de partir pour aller à la Coruna, où il avoit convoqué les Etats de Castille, & fait preparer sa flotte, à dessein d'aller en Flandre, pressé par les cris de l'Allemagne, qui l'appelloit à la Couronne de l'Empire. Ils ne voulurent point suivre la Cour, afin de ne traiter pas en courant une affaire d'un si grand poids, qui étant mêlée avec les fatigues & les inquietudes d'un voiage, perdrait l'agrément de la nouveauté, & le merite de l'attention. Les Envoiez prevoiant sagement ces inconveniens, allerent à Medelin, saluer Martin Cortez, afin d'essayer s'ils pourroient obtenir de luy la grace de les presenter au Roi, & d'autoriser par la presence de ce venerable vieillard, les prieres & les demandes de son fils. Il les reçut avec toute la tendresse que l'on peut se figurer de la part d'un pere affligé, qui après avoir pleuré la perte d'un fils qu'il croioit mort, trouve de si justes sujets d'admirer ses actions, & d'être satisfait de sa fortune.

Il n'eut pas de peine à se refoudre d'accompagner les Envoiez: & après s'être informé de l'endroit où ils pourroient trouver l'Empereur (c'est ainsi que nous le nommons dans la suite de l'Histoire) ils apprirent que ce Prince devoit faire quelque séjour à Tordesillas, où il étoit allé prendre congé de la Reine Jeanne sa mere, & dépêcher quelques autres affaires sur le sujet de son voiage. Martin Cortez & ses compagnons l'attendirent en ce lieu, où ils eurent leur premiere audience, qu'un heureux incident rendit tres-favorable. Les Officiers de la Contratation n'avoient osé comprendre en leur saisie le pre-

sent destiné à l'Empereur, à qui ils l'envoïerent précisément en ce tems-là, avec les Indiens du País nouvellement conquis. Cette conjoncture fit écouter avec plus de plaisir les nouveautez que les Envoïez debitoient, ce qu'elles avoient de plus étonnant à l'oreille étant alors appuyé par le témoignage des yeux : car ces bijoux d'or précieux par leur matiere & par leur façon, ces rares manufactures de plume & de coton, & ces animaux raisonnables, d'une fisionomie si extraordinaire, qu'ils sembloient établir une seconde espece d'hommes, tout cela paroissoit aux Courtisans comme autant de témoins, qui donnoient de l'autorité à la relation des Envoïez, sans qu'ils cessassent de la trouver admirable.

L'Empereur les entendit avec beaucoup de bonté ; & le premier mouvement de son ame Roïale, fut de rendre grâces à Dieu, de ce qu'on découvroit sous son Regne de nouvelles Regions, où on pouvoit faire connoître son nom, & prêcher son Evangile. Il eut diverses conferences avec les deux Capitaines & le Pilote : il s'informa avec soin de tout ce qui regardoit ce nouveau Monde ; du Domaine & des forces de Motezuma ; de la qualité & des talens de Cortez. Il fit même des questions au Pilote, sur la navigation ; & ordonna que les Indiens fussent ramenez à Seville, afin qu'ils pussent conserver leur santé dans un air plus doux & plus chaud. Enfin il auroit décidé en faveur des Envoïez, selon qu'on en peut juger par l'ardeur qu'il avoit d'avancer cette entreprise, s'il n'eût été alors embarrassé par des affaires tres-importantes, qui le touchoient de plus près.

On voïoit tous les jours arriver de nouvelles lettres de la part des Villes de Castille, avec des propositions peu respectueuses. Cette Province se plaignoit de ce qu'on attiroit ses Etats en celle de Galice. Le Roïaume en general témoignoit être jaloux, de se voir moins considéré que l'Empire : l'obeïssance étoit mêlée de protestations ; & cet esprit de licence qu'on voïoit regner dans les Communautez, s'emparoit insensiblement de tous les cœurs. Ils aimoient le Roi, & ils perdoient le respect qui luy étoit dû : son absence les affligeoit : la crainte de ne le voir plus leur faisoit

verser des larmes ; & cet amour naturel aux Sujets , se tournoit en une passion violente , qui étant mal gouvernée , sembloit menacer l'autorité du Prince. L'Empereur fatigué de ces plaintes continuelles , voulut s'en delivrer en hâtant son départ , comme il fit. Il croïoit revenir bien-tôt , & qu'il ne luy seroit pas difficile après son retour , d'appaiser les mauvaises humeurs qu'il laissoit en mouvement. Il en vint à bout. Néanmoins , sans examiner les motifs importants qui l'obligèrent à ce voïage , on ne peut s'empêcher d'avouer qu'il hazardoit beaucoup ; & pour dire la verité , ce n'est pas un bon moïen de guerir les maux , qu'un excez de cette confiance qui attend la derniere extrémité , supposant qu'on ne manquera pas de remedes.

Ces embarras firent renvoïer la requête de Cortez au Cardinal Adrien , & au Conseil des Prelats & des Ministres , qui devoient l'assister de leurs avis durant l'absence de l'Empereur. Ils avoient ordre , après avoir consulté le Conseil des Indes , de chercher quelque expedient afin de sauver les pretentions de Diego Velasquez ; & cependant , de procurer avec chaleur la découverte & la conquête de cette terre , qui commençoit à se faire connoître sous le nom de Nouvelle Espagne.

Le President du Conseil des Indes , formé depuis peu de jours , étoit Jean Rodriguez de Fonseca Evêque de Burgos. Il étoit assisté de Hernan de Vega Seigneur de Grajal , de Dom François Zapata , de Dom Antoine de Padilla , tous deux du Conseil Roïal , & de Pierre Martir d'Angleria Protonotaire d'Arragon. Le President avoit une grande connoissance des affaires des Indes , qu'il manioit depuis long-tems : & tous les Conseillers cedoient à son autorité , & à son experience. Il favorisoit Velasquez , & ne s'en cachoit pas ; soit qu'il fût prévenu par les raisons du Chapelain , ou par l'estime qu'il faisoit de la personne du Gouverneur. Bernard Diaz a crû qu'il y entroit de la passion , & en rapporte les motifs avec peu de respect , & trop de paroles : mais comme cet Auteur ne dit que ce qu'il avoit appris d'ailleurs , il y en a moins , ou peut-être rien du tout. Ce qu'on ne peut nier est , que la cause de Cortez perdit beaucoup de son merite entre les mains de Fonseca , qui diffama son

expedition, en la traitant de crime, dont les conséquences étoient dangereuses. Il remontoit, *Que Velasquez, en vertu du titre que l'Empereur luy avoit accordé, étoit le Maître de l'entreprise; & selon les regles de la justice, qu'il l'étoit encore des moïens que l'on avoit emploiez pour y parvenir.* Il appuïoit fort sur le peu de confiance que l'on devoit attendre d'un homme revolté contre son Supérieur, & ce qu'on pouvoit craindre de ces semences de rebellion, en des Provinces si éloignées. Il protestoït de tous les malheurs qui en arriveroient : enfin il chargea si fort ses remontrances, qu'il ébranla le Cardinal, & les Ministres du Conseil. Ils conoïssôient assez qu'on affectoit de donner trop de poids aux raisons de Velasquez : néanmoins ils n'osoient décider sur une matiere de cette conséquence, contre le sentiment d'un Ministre si qualifié. D'ailleurs, ils ne jugeoient pas à propos de desoler Cortez, confirmé dans la possession, & à qui on étoit redevable d'une découverte plus grande, sans comparaison, & plus importante que toutes les autres. Ainsi ces irresolutions retarderent la décision de l'affaire, jusqu'au retour de l'Empereur, & à l'arrivée des seconds Envoyez de Cortez. Tout ce que Martin Cortez & ses compagnons purent obtenir, fut qu'on leur délivrât quelque chose pour leur dépense sur les effets qui étoient saisis à Seville. Avec ce mediocre secours, ils furent deux ans à la Cour, suivant les Tribunaux comme des prétendans disgraciez; l'interêt public étant devenu particulier en cette occasion, au lieu qu'en toutes les autres l'interêt du particulier tâche à passer pour celuy du public.



CHAPITRE II.

Motezuma fait de grands efforts pour rompre le traité de paix. Des Envoiez de la Republique de Tlascala viennent continuer leurs instances pour l'obtenir. Cortez marche avec son armée, & fait son entrée dans la Ville.

Hernan Cortez ne fut informé de ces obstacles, que long-tems après. Nous l'avons laissé dans son camp auprès de Tlascala, où il demeura six jours, afin de tenir sa parole aux Ambassadeurs de Mexique : cependant il connoissoit, par de nouvelles experiences, l'ardeur que les Tlascalteques avoient de faire la paix, & la jalousie qu'ils avoient conçûe des offices & des soins de Motezuma. Ses Ministres revinrent au jour nommé, & furent reçus avec les civilitez accoustumées. Leur nombre étoit augmenté de six Cavaliers de la maison de l'Empereur, suivs d'un magnifique cortège, & qui apportoit un present de même qualité, & un peu moindre en valeur, que le precedent. Un d'entre-eux porta la parole ; & enflant son discours de plusieurs exagerations, il representa : *Que l'Empereur souverain de Mexique* (à ce nom ils firent tous une profonde reverence) *desiroit avec passion, être ami & allié du grand Prince à qui les Espagnols obéissoient, & dont la Majesté paroissoit avec tant d'éclat en la valeur de ses Sujets. Que cette passion portoit leur Empereur à paier tous les ans un tribut à ce Prince, & à partager avec luy les richesses immenses dont son País abondoit ; parce qu'il le reveroit comme le fils du Soleil, ou au moins, comme le Seigneur de ces heureuses Regions d'où on void naître la lumiere : Mais que ce traité devoit être precedé par deux conditions. La premiere, que Cortez & ses Soldats s'abstinssent de faire aucune alliance avec les Peuples de Tlascala ; puisqu'il n'étoit pas raisonnable, qu'après être si obligé à la liberalité de l'Empereur, ils conservassent quelque liaison avec ses ennemis. La seconde, qu'ils achevassent de se persuader que le des-*

sein qu'ils avoient d'aller à Mexique, n'étoit ni possible, ni raisonnable, puisque selon les loix de l'Empire, le Souverain ne pouvoit se laisser voir à des Etrangers, & que ses Sujets ne le souffriroient pas. Qu'ils devoient bien considerer les perils qui suivroient l'une ou l'autre de ces actions, où l'imprudence avoit beaucoup de part: car les Tlascalteques avoient tant de penchant à la trahison & au brigandage, qu'ils ne songeroient qu'à leur donner une fausse confiance, afin de se venger d'eux plus facilement, & de s'emparer des tresors dont Motezuma les avoit enrichis; & les Mexicains étoient si jaloux de l'autorité de leurs loix, & d'ailleurs si farouches, que l'Empereur, avec tout son credit, ne pourroit retenir leurs emportemens, ni les Espagnols se plaindre avec justice, de ce qu'ils en souffriroient; puisqu'ils avoient été avertis tant de fois, du danger auquel ils s'exposôient.

Tel fut, à peu près, Le discours de ce Mexicain; & toutes les Ambassades & diligences de Motezuma, alloient à cet unique but, d'empêcher que les Espagnols ne s'approchassent de Mexique. Il regardoit ces Etrangers avec toute l'horreur que les funestes presages luy en avoit fait concevoir; & en feignant d'obeir à ses Dieux, il se faisoit une religion de sa crainte. Cortez ne fit point encore de réponses aux propositions qu'on luy faisoit de sa part: il dît seulement aux Ambassadeurs; *Qu'il étoit à propos de les laisser reposer, après les fatigues de leur voyage; & qu'il les dépêcheroit en peu de tems.* Il vouloit qu'ils fussent témoins de la paix qu'il feroit avec les Tlascalteques; & il consideroit encore, de quelle importance luy étoit leur séjour, dans la crainte que Motezuma sçachant sa resolution, ne songeât à s'y opposer par la voie des armes; car on étoit bien informé qu'il n'avoit encore rien de prêt pour la guerre, & personne n'ignoroit la facilité qu'il avoit d'assembler en peu de tems une puissante armée.

Le retardement de Cortez inquietoit terriblement le Senat de Tlascala, qui en attribuoit la cause à ces Ambassades: en sorte que les Senateurs resolurent, que pour donner un témoignage indubitable de leur affection, ils iroient en Corps au camp des Espagnols, afin de les amener dans leur Ville, ou au moins, de n'y retourner pas eux-mêmes, sans avoir convaincu le General de la sincerité de leur procedé, & déconcerté toutes les negociations de Motezuma.

Ils partirent avec une nombreuse & superbe suite, parés de plumes, & d'autres ornemens, dont la couleur annonçoit la paix. Les Senateurs étoient portez en une manière de litier, sur les épaules des Ministres inferieurs. Magiscatzin, qui avoit toujours opiné en faveur des Espagnols, étoit à la tête, avec le pere de Xicotencal, venerable vieillard, que le grand âge avoit privé de l'usage de ses yeux, sans luy ôter celui de son esprit, qui faisoit encore rechercher ses avis par tous les Senateurs. Ils mirent pied à terre, à quelque pas de la maison de Cortez, qui les attendoit; & l'aveugle s'avançant le premier, pria ceux qui le conduisoient de l'approcher du Capitaine des Orientaux: c'est ainsi qu'il nommoit Cortez. Il l'embrassa avec une extrême joie; après quoy il luy passa la main sur le visage, & sur différentes parties du corps, comme s'il eût cherché à le connoître par le sens du toucher, qu'il faisoit suppléer en cette occasion, à celui de la vûë. Le General fit asseoir tous les Senateurs: & l'aveugle pressé par les prieres de Magiscatzin, prit la parole, à peu près en ces termes:

Generoux Capitaine, soit que tu sois, ou non, de la race des Immortels, tu as maintenant en ton pouvoir le Senat de Tlascala, qui vient te rendre ce dernier témoignage de son obeïssance. Nous ne venons point excuser la faute de nôtre Nation; mais seulement nous en charger, avec quelque confiance d'appaïser ta colere par nôtre sincerité. C'est nous qui avons resolu de te faire la guerre; mais c'est nous aussi qui avons conclu de te demander la paix. L'effet de la premiere resolution n'a été que trop prompt, l'autre tarde trop à paroître; mais les plus meures deliberations ont cette qualité. On n'efface qu'avec peine ce qui s'imprime avec difficulté; & je puis assure que ce retardement nous a donné une plus parfaite connoissance de ta valeur, & qu'il a exalté nôtre constance. Nous n'ignorons pas que Motexuma s'efforce de te détourner de nôtre alliance: écoute le comme nôtre ennemi, si tu ne le confidere pas comme un Tyran, tel qu'il doit déjà te le paroître, puisqu'il te recherche à dessein de te persuader une injustice. Nous ne demandons pas que tu nous assistes contre luy; nos seules forces nous suffisent contre tout ce qui ne sera pas toy: mais nous verrons avec déplaisir, que tu prennes quelque assurance sur ses promesses, parce que nous connoissons bien ses artifices & ses intrigues; & maintenant, malgré mon aveuglement, il s'offre à moy de certaines lumieres, qui me découvrent de loin le peril où tu t'engages

Il se peut faire que Tlascala obtiendra dans le Monde une illustre réputation, pour avoir entrepris ta défense : mais laissons au tems à te détromper ; il ne faut point être Prophete pour juger ce qui peut résulter de la tyrannie de Motezuma , & de nôtre fidélité. Tu nous as offert la paix , si Motezuma ne te retient. Pourquoi te retient-il ? Pourquoi te refuses-tu à nos prieres ? Pourquoi ne veux-tu pas honorer nôtre Ville de ta presence ? Nous venons , résolus de gagner une fois ta volonté & ta confiance , ou de mettre entre tes mains nôtre liberté : choisis de ces deux partis , celui qui te sera le plus agreable ; car pour nous , il n'y a point de milieu entre la nécessité d'être tes amis , ou tes esclaves.

C'est ainsi que ce sage aveugle conclut son discours , faisant voir que le Senat Tlascalteque avoit aussi son Appius , tel que celui qui parla si fortement dans le Senat de Rome , contre le Roi d'Épire. Après quoy on ne peut nier que ces gens n'eussent un raisonnement au dessus du commun , comme on le remarque en la forme de leur Gouvernement , ainsi qu'en leurs actions , & en leurs discours. Neanmoins , quelques Ecrivains peu affectionnez à nôtre Nation , ont parlé des Indiens comme des bêtes dépourvûes de raison , croiant diminuer ainsi la gloire de nos conquêtes. Il est vrai qu'ils admiroient avec beaucoup de simplicité , des hommes qui leur paroissent d'une autre espece , si differens d'eux en couleur & en vêtemens. Ils regardoient les barbes comme des accidens monstrueux , à cause qu'ils n'en avoient point. Ils donnoient de l'or pour du verre : & enfin , ils prenoient nos armes pour des foudres , & nos chevaux pour des bêtes farouches. Mais tout cela venoit des impressions de la nouveauté , qui ne font point de tort à l'entendement ; parce qu'encore que l'admiration suppose l'ignorance , elle ne suppose point l'incapacité , & même on ne scauroit proprement appeller ignorance , un défaut de connoissance. Dieu les avoit faits raisonnables ; & quoyqu'il eût permis leur aveuglement sur les choses de la Religion , il n'avoit pas laissé de leur accorder toute la capacité & les avantages naturels , qui sont nécessaires à la conservation de l'espece , & dûs à la perfection de ses ouvrages. Mais il est tems de retourner à nôtre Narration , de peur de faire honneur à une calomnie grossiere , en s'amusant trop à la refuter.

Cortez ne put tenir contre ces soumissions du Senat : & d'ail-

leurs il n'avoit plus de pretexte, puisque le terme qu'il avoit accordé aux Mexicains étoit passé. Ainsi il fit une réponse favorable aux Senateurs ; & il les regala de quelques presens, afin de les persuader plus aisément de sa gratitude & de sa confiance. Il falut leur parler d'autorité, pour les obliger à s'en retourner : & il obtint enfin cela d'eux, après leur avoir donné sa parole qu'il iroit loger dans leur Ville, sans autre retardement que celui qui étoit nécessaire à faire venir des Indiens propres à conduire l'artillerie, & à porter le bagage. Ils se contentèrent de la parole du General, après qu'ils la luy eurent fait repeter, par un mouvement de tendresse & d'affection, bien plus que de défiance. Ils partirent fort satisfaits, prenant sur eux la charge d'assembler & d'envoier des Indiens pour l'artillerie & le bagage. En effet, le jour suivant commençoit à peine à paroître, qu'on vid à la porte du camp cinq cens Tamenes, si adroits & si forts, qu'ils disputoient entre-eux à qui en porteroit le plus, l'honneur se reglant au poids de la charge.

Aussi tôt on disposa toutes choses pour la marche : on forma les bataillons ; & après avoir placé l'artillerie & les bagages, l'armée prit le chemin de Tlascala, avec l'ordre & les précautions qu'elle observoit ; étant certain que la meilleure partie de ses conquêtes étoit dûë à l'exaëtitude de la discipline, dont elle ne se relâcha jamais. La campagne des deux côtes du chemin, étoit couverte d'une multitude innombrable d'Indiens, accourus de tous les Villages, à un spectacle si extraordinaire. Leurs cris & leurs batemens de mains étoient si éclatans, qu'ils auroient pû passer pour des menaces pareilles à celles dont ils usoient en combatant, si Marine n'eût averti les Espagnols, que ces Peuples déclaroient ainsi leur joie dans leurs plus grandes fêtes ; & qu'ils celebroyent alors à leur mode, le bonheur qu'ils avoient obtenu, & benissoient & loüoient leurs nouveaux amis. Cette connoissance fit supporter l'importunité de leurs applaudissemens, dont on leur laissa tout le plaisir.

Les Senateurs vinrent au-devant de l'armée, bien loin hors de la Ville, avec tout l'appareil & toute la pompe dont ils honoroient ces actions. Ils étoient escortez de tous les Nobles, qui se faisoient honneur en ces occasions, d'assister les Ministres de leur Republique. Ils firent toutes les reverences

accoutumées en arrivant, & marcherent aussi tôt à la tête de l'armée, sans s'arrêter ; donnant à connoître par l'empressement de leurs civilitez, qu'ils ne desiroient rien tant que de hâter la marche, sans retarder ceux qu'ils accompagnoient.

A l'entrée de la Ville, les acclamations en faveur des vainqueurs redoublerent avec plus de bruit ; parce que la musique mal concertée de leurs flûtes, de leurs timbales & de leurs cors, se mêla aux voix de la Populace. Le concours étoit si grand, que les Ministres du Senat eurent une peine furieuse à percer la foule, afin de laisser un passage libre dans les rues. Les femmes jettoient toute sorte de fleurs sur les Espagnols ; & les plus hardies, ou les moins discrettes, s'approchoient jusqu'à leur en mettre entre les mains. Les Sacrificateurs revêtus de leurs robes de ceremonies, attendoient nos gens au passage, avec leurs brasiers de copal ; & sans sçavoir où ils adressoient leurs encensemens, ils témoignèrent leur joie & leurs applaudissemens par la fumée de ces brasiers. La sincérité de ce Peuple paroissoit sur tous les visages également, quoyqu'en diverses manieres. Les uns témoignaient de l'admiration mêlée de joie ; & les autres pouffoient des cris, temperez par le respect & la veneration. Le logement de l'armée, fourni de tout ce qui étoit nécessaire, commode, & même délicieux, étoit préparé dans la meilleure maison de la Ville, où il y avoit trois ou quatre grands portiques fort spacieux, avec tant d'appartemens, que Cortez trouva lieu d'y loger sans embarras toute l'armée, sans l'affoiblir en la separant. Le General avoit amené les Ambassadeurs de Motezuma, malgré leur resistance : & il les fit loger auprès de soi, parce qu'ils étoient assurés sous sa protection, & qu'ils ne laissoient pas de craindre toujours quelque violence. Ainsi la dernière reduction de Tlascala, & le jour de cette entrée, arriverent le 23. de Septembre 1519. jour auquel les Espagnols obtinrent une paix glorieuse, accompagnée de toutes les circonstances d'un triomphe, si durable & d'une telle consequence pour la conquête de la Nouvelle Espagne, que cette Province jouit encore de plusieurs Privileges & droits d'Exemption, qu'elle a meritez en récompense de sa fermeté, & qui sont des monumens honorables de son ancienne fidelité.

CHAPITRE III.

Description de la Ville de Tlascala. Les Senateurs se plaignent de ce que les Espagnols marchent avec leurs armes : ils attribuent ce procedé au peu de confiance qu'on avoit en eux. Cortez les satisfait , & tâche de leur faire quitter le culte des Idoles.

Tlascala étoit alors une Ville fort peuplée , bâtie sur quatre éminences , peu éloignées les unes des autres , qui s'étendoient du Levant au Couchant. Elles n'étoient pas d'égale grandeur ; & les fortifications naturelles de leurs rochers y avoient attiré plusieurs Habitans. Ainsi ces quatre éminences , qui contenoient toutes les maisons de la Ville , formoient comme quatre citadelles , ou quartiers separez , qui avoient communication ensemble par différentes rues bordées de murs fort épais , qui servoient de murailles à la Ville. Ces quartiers étoient gouvernez à titre de Fief , par quatre Caciques qui descendoient des premiers fondateurs , & dépendoient néanmoins du Senat , où ils assistoient ordinairement , & dont ils recevoient les ordres en ce qui regardoit l'Etat en general , comme le Senat recevoit les appellations de leurs Sujets en dernier ressort. Les maisons n'avoient qu'un mediocre exhaussement , parce qu'elles n'avoient point de second étage. Elles étoient bâties de pierre & de brique , & au lieu de couvertures de tuiles , elles avoient des terrasses , avec des corridors. Les rues étoient étroites , & tortuës selon les differens contours de la montagne. Enfin leur architecture n'étoit pas moins bizarre que la situation de la Ville , où on avoit eu plus d'égard à la sûreté , qu'à la commodité.

La Province entiere avoit cinquante lieues de tour , sçavoir dix de longueur de l'Orient à l'Occident , sur quatre de largeur du Nord au Sud , d'un país inégal & montueux , & néanmoins tres fertile & bien cultivé par tout où les rochers permettoient de jouir des avantages du terrain. Il étoit borné de tous côtez

par des Provinces de l'Empire de Motezuma, hors celui du Nord, où ses limites étoient resserrées, plutôt que bornées, par la grande Cordeliere, dont les montagnes presque inaccessibleles luy donnoient communication avec les Otomies, les Totonagues, & les autres Nations barbares qui leur étoient alliées. On y trouvoit quantité de Bourgs & de Villages fort peuplez : & cette Nation avoit dès sa jeunesse deux inclinations dominantes, la superstition & l'exercice des armes, à quoy ils s'appliquoient, & s'y rendoient tres-habiles par émulation; soit que le climat leur donnât les sentimens communs à tous les Montagnards, ou que la necessité les rendît vaillans. Le País abondoit en maiz; & le grain répondoit si heureusement au travail des Païsans, qu'il avoit donné le nom à la Province de Tlascala, qui en leur langue signifie Terre de pain. On admiroit la diversité & l'excellent goût de ses fruits, & l'abondance du gibier & de la venaison que cette Province nourrissoit. Enfin une de ses plus grandes richesses est encore maintenant la Cochenille, dont les Peuples ne connoissoient pas l'usage jusqu'à ce qu'ils l'eussent appris des Espagnols. Je crois qu'elle a tiré son nom de cette graine appelée par les Latins *Coccus*, & qui a donné parmi nous son nom à l'Ecarlate. Cependant en ce País-là c'est un insecte, comme un petit ver qui naît & se mûrit, pour ainsi dire, sur les feuilles d'un arbre sauvage & épineux, qu'ils appelloient alors *Tuna sauvage*, & qu'ils preferent maintenant à ceux qui portent les fruits les plus delicats; puisqu'ils doivent leur plus grand commerce & leur richesse à la precieuse teinture de ces petits vers, qui ne cede en rien à celle que les anciens tiroient du sang de leur *Murex*, ou Pourpre, si celebre entre les precieuses couleurs, sur les manteaux de leurs Rois.

Tous ces avantages de la nature étoient balancez par de grandes incommoditez. Le voisinage des montagnes rendoit la Province sujette à des tempêtes furieuses, à des houragans terribles, & à des inondations frequentes de la riviere appelée *Zahual*, qui sans se contenter de ruiner les moissons, & d'arracher les arbres, alloit chercher les maisons jusqu'au plus haut des collines. On dit que *Zahual* en leur langue signifie Riviere galeuse, parce qu'elle donnoit cette maladie à ceux qui beuvoient de ses eaux, ou qui s'y baignoient; ce qui étoit

le second effet de la malignité de ce torrent. Le défaut de sel n'étoit pas une des moindres incommoditez de ces Peuples, puisqu'elle laissoit sans assaisonnement toutes les viandes excellentes dont cette Province abondoit. Ce n'est pas qu'ils n'en pussent tirer aisément des Païs sujets à l'Empire de Motezuma, en échange de leurs grains ; mais le dégoût en leur manger leur paroissoit un moindre inconvenient, que celui d'entrer en commerce avec leurs ennemis.

Cette politique étoit pardonnable à un Peuple qui n'aimoit que la guerre : néanmoins ces remarques, & d'autres encore que les Espagnols faisoient sur la conduite de cette Nation, ne leur causoient pas moins d'inquietude que de surprise. Leur General dissimuloit ses soupçons : cependant il faisoit continüer exactement la garde en son logement ; & quand il alloit à la Ville avec les Indiens, il se faisoit accompagner d'une partie de ses Soldats, qui n'oublioient jamais les armes à feu. Les Espagnols ne sortoient point aussi qu'en grosse troupe, & avec les mêmes précautions. Ils avoient bien dessein d'établir une confiance reciproque ; mais d'une maniere qui ne tint rien de la negligence. Cependant les Indiens, qui desiroient leur amitié sans artifice & sans affectation, se faisoient un point d'honneur affligeant pour eux, de ce que les Espagnols ne quittoient point les armes, & de ce qu'ils n'étoient pas assez convaincus de leur fidelité. Ce point fut agité dans le Senat, qui députa Magiscatzin à Cortez, afin de luy représenter : *Que ces manieres qui sentoient la guerre, n'avoient pas bonne grace, en un lieu où tout étoit soumis & obeïssant, & où on ne cherchoit qu'à luy plaire. Que ces gardes qu'on faisoit dans son quartier, marquoient qu'on ne s'y croïoit pas en seureté ; & que les Soldats qui marchaient par la Ville avec leurs foudres sur l'épaule, quoyqu'ils ne fissent point de mal, offensoient plus par cette défiance, qu'ils n'auroient fait par des outrages. Il conclut qu'on devoit regarder les armes comme une charge inutile, lorsqu'elle étoit peu nécessaire, & même choquante entre des amis de bonne-foi, & desarmez. Enfin il supplia tres-humblement Cortez, de la part du Senat & de toute la Ville, qu'il fit cesser ces démonstrations & cet appareil, qui conservoient en apparence quelques marques d'une guerre mal éteinte, ou qui pour le moins étoient des signes d'une amitié pleine d'ombrages.*

Cortez repliqua : *Qu'il connoissoit la sincerité dont le Peuple de*

Tlascala répondoit à ses bonnes intentions ; & qu'il n'avoit aucun soupçon qu'ils voulussent contrevénir à une paix qu'ils avoient souhaitée si ardemment. Que l'exaltitude des gardes qu'on faisoit en son quartier, étoit conforme à l'usage de son País, où les Soldats vivoient toujours comme s'ils étoient à la guerre, dont ils pratiquoient tous les exercices au milieu de la paix, afin de s'accoutumer aux fatigues. Qu'ils apprenoient ainsi l'obéissance, & se faisoient une habitude de la vigilance. Que les armes faisoient partie de leurs ornemens & de leur parure ; & qu'ils les portoient comme des marques honorables qui distinguoient leur profession. C'est pourquoy il demandoit aux Senateurs qu'ils s'assurassent de son amitié, & qu'ils ne s'offensassent point de ces démonstrations propres aux gens de guerre, & compatibles avec la paix entre les Peuples de sa Nation. Par ces raisons Cortez trouva moyen de satisfaire ses amis, sans négliger sa sûreté : & Magiscatzin qui avoit l'ame guerrière, & qui étant jeune avoit commandé les armées de la République, se plut si fort à ce stile de guerre, & en trouva la fatigue si noble, qu'au lieu de continuer ses plaintes, il résolut d'introduire ces exercices & cette vigilance parmi les troupes de sa République ; avouant qu'ils servoient à distinguer les Soldats, & à les rendre habiles en même-tems.

Cet éclaircissement fit cesser les inquietudes des Habitans de Tlascala, qui s'attachoient tous à servir les Espagnols avec beaucoup d'affection. Tous les jours ils donnoient de nouvelles preuves de leur bonne volonté, par des regales de toutes sortes de fruits & de venaison, & même de mantes, & d'autres curiositez de peu de prix, les plus riches presens qu'on pût faire en ce País-là, où l'âpreté de ses montagnes ne laissoit aucune ouverture au commerce des autres Provinces, qui produisoient l'or & l'argent. La plus belle sale du logis des Espagnols fut destinée à servir de Chapelle. Ils y éleverent un Autel de plusieurs degrez : on le para de quelques Images, avec le plus de bien-seance qu'il fut possible ; & tous les jours on y célébroit le saint Sacrifice de la Messe, en présence des principaux Indiens, qui y assistoient avec beaucoup d'admiration & de respect : & s'ils n'étoient pas devots, au moins prenoient-ils un soin extrême de ne point troubler la devotion des autres. Ils observoient curieusement jusqu'aux moindres ceremonies, qui avec la surprise de la nouveauté, augmentoient encore

l'estime qu'ils faisoient des Espagnols : car ils sçavoient fort bien distinguer avec veneration , les actions qui ont le caractere de la vertu , quoyqu'ils n'en sçussent ni le nom , ni l'usage , mais seulement parce qu'elle a des charmes pour les Barbares mêmes.

Un jour Magiscatzin demanda à Cortez : *Sil étoit mortel? car, disoit-il , vos actions & celles de vos Soldats paroissent surnaturelles, & ont ce caractere de bonté & de grandeur que nous attribuons à nos Dieux. Mais nous ne comprenons pas ces ceremonies dont il semble que vous rendiez hommage à une autre Divinité superieure. L'appareil est d'un sacrifice ; cependant nous n'y voyons point les victimes ni les offrandes dont on apaise les Dieux : & d'ailleurs nous sçavons qu'il ne peut y avoir de sacrifice , à moins que quelqu'un ne meure pour le salut de tous les autres.*

Cortez prit cette occasion de luy donner quelques lumieres de la verité , en satisfaisant à ses questions. Il avoüa ingénûment : *Que luy & tous ses Soldats étoient mortels par leur naissance.* Comme le General avoit dessein de leur découvrir les veritez infaillibles de nôtre Religion , il ne voulut pas alors tirer aucun avantage des erreurs qui les abusoient : néanmoins il ajoûta ; *Qu'étant nez sous un meilleur climat, ils avoient beaucoup plus d'esprit, de vigueur & de forces, que les autres hommes.* Ainsi , sans s'attribuer à faux titre la qualité d'immortel , il conservoit celle d'invincible. Enfin il dît à Magiscatzin : *Que non seulement ils reconnoissoient un Superieur au Ciel, où ils adoroient le souverain Seigneur de tout l'Univers : mais qu'ils étoient encore Sujets & Vassaux du plus grand Prince de la Terre , à qui le Peuple de Tlascala obeïssoit maintenant ; puisqu'étant les freres des Espagnols , ils ne pouvoient pas s'empêcher de reconnoître le Prince dont ils étoient les Sujets.* De ce discours il passa à un autre plus essentiel : & quoyqu'il parlât avec beaucoup de chaleur contre l'Idolatrie, son bon esprit luy fournissant des raisons capables de combatre & de ruiner la multiplicité des Dieux qu'ils adoroient, & l'erreur abominable de leurs sacrifices, néanmoins quand il vint à parler des mysteres de nôtre Religion, ils luy parurent dignes d'être traitez avec plus de science & d'instruction ; & comme il sçavoit & parler & se taire à propos, il en laissa l'explication au Pere Olmedo. Ce Religieux eslaia d'amener par degrez ces Infideles à la con-

noissance

connoissance de la verité, en leur développant, avec autant de prudence que de doctrine, les principaux articles de nôtre creance, en sorte qu'il pût échauffer leur volonté, sans fatiguer leur entendement; parce que des lumieres trop vives ébloüissent d'abord ceux qui sortent de l'obscurité. Néanmoins Magiscatzin, & ceux qui l'accompagnoient, donnerent alors peu d'esperance d'abandonner leurs erreurs. Ils disoient que le Dieu que les Espagnols adoroient étoit tres-grand, & peut-être au dessus de leurs Dieux: mais que chacun étoit le maître en son País. Que chez eux, ils avoient besoin d'un Dieu contre les foudres & les tempêtes; d'un autre contre les deluges qui ravageoient leurs moissons; d'un qui les assistât à la guerre; & ainsi dans les autres necessitez: parce qu'il n'étoit pas possible qu'un seul fournît à toutes ces choses. Ils écoutèrent plus favorablement la proposition de se soumettre à un Seigneur temporel, puisqu'ils s'offrirent à devenir ses Vassaux. Ils demandoient s'il ne les protegeroit pas contre Motezuma, ce qui étoit l'unique motif de leur obeissance: & en même-tems ils prioient le General avec humilité & empressement, que la conversation sur le changement de Religion ne se répandît pas hors de son quartier; *parce que si leurs Dieux venoient à l'apprendre, ils appelleroient les tempêtes, & lâcheroient la bonde aux deluges des eaux, qui les détruiroient entierement.* C'est ainsi que le Demon tenoit ces miserables plongez dans l'erreur, par le moïen de la crainte. Tout ce qu'on en put obtenir fut, qu'ils feroient cesser les sacrifices du sang des hommes; parce qu'on les convainquit qu'ils étoient contraires à la loi de Nature. Ainsi on delivra les miserables captifs destinez à servir de victimes, aux jours de leurs plus grandes Fêtes: & on rompit différentes prisons, ou pour mieux dire, diverses cages, où ils les tenoient enfermez, & où ils les engraissoient, non pas tant à dessein de les presenter de meilleure grace au sacrifice, que de les rendre plus friands dans le plat.

Cortez n'étoit point satisfait de cette complaisance, & déjà il proposoit à ses Soldats d'aller mettre en pieces les Idoles, s'appuyant sur le succez qu'une pareille action avoit eu à Zempoala; comme si c'eût été la même chose, de l'entreprendre en un lieu incomparablement plus peuplé. Son zele se trompoit en cela; & son courage ne le desabusoit pas, si le Pere

Olmedo ne l'eût ramené à la raison, en luy remontrant avec une fermeté religieuse : *Qu'il n'étoit pas sans scrupule de la violence qu'on avoit faite aux Indiens de Zempoala, parce qu'elle ne s'accordoit pas avec les maximes de l'Evangile ; & qu'une action de cette nature étoit, à proprement parler, abatre les Autels, & laisser les Idoles dans le cœur.* Il ajouta : *Que l'entreprise de convertir ces Infideles, demandoit plus de tems & de douceur. Que ce n'étoit pas la bonne voie de leur faire connoître leurs erreurs, que de décrier la verité en les tourmentant. Qu'avant que d'introduire le culte du vrai Dieu, il falloit bannir le Demon ; & que cette guerre devoit se faire d'une autre maniere, & avec d'autres armes.* Le General se rendit à ces raisons, & à l'autorité du Pere, en moderant l'impetuosité de son zele : & depuis ce tems-là, il ne chercha qu'à gagner par la douceur la volonté des Indiens, en leur rendant la Religion aimable par les effets ; afin que la comparaison qu'ils en feroient avec leurs coûtumes, les leur fît paroître plus abominables, & qu'ils connussent par cette vûë la laideur & la difformité de ces monstres qu'ils appelloient leurs Dieux.

CHAPITRE IV.

Cortez dépêche les Ambassadeurs de Motezuma. Diego d'Ordaz va reconnoître le Volcan de Popocatepec ; & on prend la resolution d'aller à Cholula.

A Prés que le General eut employé trois ou quatre jours à ces occupations, il voulut renvoyer les Ambassadeurs de Mexique, qu'il avoit retenus, afin qu'ils fussent témoins de la soumission de ces Peuples qu'ils croïoient indomtables. La réponse qu'il leur fit fut courte & adroite : *Qu'ils pouvoient rapporter à Motezuma, ce qui s'étoit passé en leur presence ; les instances & les empressements des Tlascalteques à demander la paix, qu'ils avoient meritée par leurs soumissions ; l'affection & la bonne correspondance avec laquelle ils la maintenoient. Qu'ils étoient maintenant en sa disposition ; & qu'il étoit si absolu sur leurs esprits, qu'il esperoit les reduire à l'obeissance de leur Prince, puisque c'étoit*

un des motifs de son Ambassade, entre quelques autres d'une plus grande importance, qui l'obligeoient à continuer son voyage, & à solliciter de plus près la bonté de l'Empereur, afin de meriter ensuite son agrément & ses faveurs. Cortez les renvoia à l'heure-même, avec cette réponse, & l'escorte qui leur étoit nécessaire : & ils partirent fort persuadés & tres-mal satisfaits de la résolution qu'il leur avoit témoignée. Pour luy, il se trouvoit engagé à demeurer quelques jours à Tlascala, parce que les principaux Bourgs de la Province, & les Nations alliées, vinrent luy rendre obéissance, dont il faisoit faire des actes publics en bonne forme, autorisés par le nom du Roi Charles, déjà connu & reveré entre ces Peuples, avec un caractère de sincerité en leur soumission, qui paroissoit dans le respect qu'ils luy portoient.

Un accident qui arriva en ce même-tems, surprit les Espagnols, & épouvanta les Indiens. On découvre du haut de l'éminence où la Ville de Tlascala étoit alors située, le Volcan de *Popocatepec*, au sommet d'une montagne qui en est éloignée de huit lieues, & qui s'élève considérablement au-dessus de toutes les autres. Il en sortit alors des tourbillons de fumée, avec tant de rapidité & de force, qu'ils montoient droit en l'air durant un long espace, sans céder à l'impetuosité des vents, jusqu'à ce qu'ayant perdu leur force à une certaine distance, ils se laissoient separer & répandre en divers endroits, où ils formoient des nuées plus ou moins obscures, suivant la quantité de cendres qu'elles entraînoient avec elles. Ces tourbillons étoient mêlez de tems en tems, de flâmes ou de globes de feu, qui sembloient se diviser en une infinité d'étincelles ; & c'étoit ou des pierres enflâmées que le Volcan lançoit en haut, ou des pieces de quelque matiere combustible, qui duroient autant que le feu y trouvoit d'aliment.

Les Indiens ne s'épouventoient pas de voir la fumée, cela ne leur étoit pas nouveau ; mais la vûe des flâmes, qui paroissoient plus rarement, les affligeoit, & leur donnoit d'extrêmes fraïeurs, comme si elles eussent été des presages de quelques malheurs qui leur devoient arriver : car ils s'étoient imaginé que les étincelles, lorsqu'elles se répandoient par l'air & qu'elles ne retomboient pas dans le Volcan, étoient les ames des

Tyrans, qui sortoient à dessein de châtier les Habitans de la Terre; & que les Dieux dans leur colere se servoient de ces Tyrans, comme d'instrumens proportionnez aux supplices dont ils vouloient punir les Peuples.

Magiscatzin & quelques principaux Ministres de la Republique, qui étoient ordinairement auprès de nôtre General, l'entretenoient de ces rêveries: & luy, faisant attention sur cette grossiere idée qu'ils avoient de l'immortalité des ames, & de la récompense ou des châtimens qu'elles attendoient, tâchoit de les amener familièrement à la connoissance de ces erreurs, dont ils défiguroient la verité, lorsque Diego d'Ordaz vint luy demander la permission d'aller reconnoître de plus près ce Volcan; s'offrant de pousser jusqu'au haut de la montagne, & de découvrir ce secret de la nature. La proposition fit trembler les Indiens: ils essaïèrent charitablement de détourner Ordaz d'un dessein dont ils luy peignirent tous les perils. Ils disoient que les plus déterminés de leur Ville se hâzardoient bien quelques fois à aller visiter quelques Hermites de leurs Dieux, qui s'étoient retirez sur cette montagne, environ à la moitié de sa hauteur: mais qu'au-delà, on n'avoit jamais vû de traces d'aucune creature raisonnable. Que la montagne même sembloit en défendre l'accez, par des tremblemens & des mugissemens effroyables, qu'on ne pouvoit soutenir. Ces difficultez ne servirent qu'à animer Ordaz: & quoy que Cortez crût qu'il entroit un peu de vanité en ce dessein, néanmoins il luy accorda la permission de le tenter, afin que ces Indiens vissent que les choses qu'ils croïoient impossibles, ne l'étoient pas à la valeur des Espagnols; tant il étoit jaloux de l'honneur & de la gloire de sa Nation.

Ce Capitaine partit donc, accompagné de deux Soldats de sa Compagnie, & de quelques Nobles Indiens qui s'offrirent de le conduire jusques aux Hermitages, en se plaignant beaucoup de ce qu'il les choisissoit pour être les témoins de sa mort. Le pied de la montagne est un païs charmant, couvert de tous côtez, des plus beaux arbres du monde, qui formoient un ombrage délicieux à ceux qui montent cette côte; comme si ce plaisir trompeur n'étoit fait que pour détourner l'esprit de la vûe des perils où on s'engage. Au-delà de ce beau couvert, on ne void plus qu'un terrain stérile, tant à cause de la

neige, qui dure toute l'année en ces lieux, où le Soleil & le feu semblent l'épargner, qu'à cause des cendres que l'opposition de la fumée fait paroître de loin aussi blanches que la neige. Les Indiens s'arrêtèrent aux Hermitages, d'où Ordaz, avec ses Soldats, monta courageusement à travers des roches, s'aidant des mains autant que des pieds, jusqu'au haut de la montagne. Ils n'étoient pas fort éloignez de l'ouverture du Volcan, lorsqu'ils sentirent que la terre trembloit sous leurs pieds par des secousses violentes; & ils entendirent des mugissemens effroiables, suivis un moment après d'un tourbillon, qui avec des bruits encore plus épouvantables, poussa en l'air des flâmes envelopées d'une affreuse fumée, & d'une grande quantité de cendres. Quoyque ce tourbillon montant avec rapidité n'eût pas échauffé l'air autour de la montagne, il s'étendit lorsqu'il fut parvenu à sa hauteur, & répandit sur les trois Espagnols, une pluie de cendres si épaisse & si chaude, qu'ils furent obligez de se mettre à couvert sous un rocher, où les deux Soldats penserent étouffer. Neanmoins Ordaz voyant que le tremblement étoit cessé, que le bruit s'appaisoit, & que la fumée n'étoit plus si épaisse, il les anima par ses discours, & s'approcha d'un courage intrepide, jusqu'à la bouche du Volcan. Il remarqua au fond de cette ouverture, une grande masse de feu, qui luy parut s'élever en bouillons, comme une matiere liquide & fort luisante. Il considéra l'étendue de cette horrible bouche, qui occupoit presque tout le sommet de la montagne, & pouvoit avoir près d'un quart de lieues de circonference: & après avoir fait ces observations, ils revint trouver les Indiens, qui le reçurent avec beaucoup d'étonnement, & de loüanges outrées sur sa hardiesse, qui releva encore la gloire des Espagnols. Cette action d'Ordaz ne passoit alors que pour une curiosité bizarre & temeraire; mais le tems en fit connoître la conséquence, & combien toutes choses pouvoient contribuer à l'avancement de cette conquête: car lorsque Cortez fit sa seconde entrée à force d'armes dans la Ville de Mexique, comme l'armée manquoit de poudre, le General se ressouvint de ces bouillons de matiere liquide & enflâmée qu'Ordaz avoit vûs au fond du Volcan; & les gens qu'il y envoya en tirèrent autant de souffre tres-fin, qu'il en étoit nécessaire à fournir de la munition à

tous les Soldats. Ainsi la temerité d'Ordaz devint glorieuse & utile ; & ses remarques furent d'un si grand secours en cette expedition , que l'Empereur reconnut son service , par plusieurs graces qu'il fit à ce Capitaine : & afin de signaler son action par un titre d'honneur , il luy donna un Volcan pour armes.

Les Espagnols demeurèrent à Tlascala pendant vingt jours, dont le General emploïa une partie du tems à recevoir les visites des Nations de leur alliance , & l'autre à la satisfaction de ces Peuples , qui se trouvoient si bien des Espagnols , qu'ils retarderent autant qu'ils pûrent le jour de leur départ , par des fêtes publiques , & des réjouissances mêlées de danses à leur maniere , & de tous les exercices qui pouvoient faire paroître leur agilité. Enfin Cortez aiant marqué le jour qu'il devoit partir , on disputa sur le chemin qu'il falloit tenir. Cortez avoit de l'inclination pour celuy de Cholula , grande Ville & fort peuplée , ainsi qu'on l'a dit , & où les vieilles troupes de Motezuma avoient ordinairement leurs quartiers.

Les Tlascalteques n'approuvoient pas ce dessein , & conseil-loient au General d'aller par Guajozingo , pais abondant & sûr ; parce que les Peuples de Cholula , outre qu'ils étoient fins & traîtres , rendoient une obeïssance d'esclaves à Motezuma , qui n'avoit point de Sujets plus soumis & plus fideles. Les Indiens ajoûtoient : *Que toutes les Provinces voisines de cette Ville , la regardoient comme une terre sacrée ; parce qu'elle enfermoit dans l'enceinte de ses murailles plus de quatre cens Temples de Dieux , si bizarres qu'ils assommoient le monde à force de prodiges. Que par ces raisons il étoit tres dangereux de passer sur leurs terres , sans avoir avant cela quelques marques de leur approbation.* Les Zempoales , que le commerce des Espagnols avoit rendu moins superstitieux , méprisoient bien ces prodiges ; mais ils se conformoient au sentiment des Tlascalteques , par les mêmes raisons qu'ils avoient données à Zocothlan , pour empêcher aux Espagnols d'aller à Cholula.

Avant qu'on eut pris aucune resolution sur ce sujet , de nouveaux Ambassadeurs de la part de Motezuma arriverent avec un present , & des assurances que leur Empereur consentoit que les Espagnols vinsent à sa Cour ; & qu'il leur accordoit la grace de recevoir favorablement les propositions dont

ils étoient chargez. Entre les autres discours qu'ils firent à Cortez sur son voïage, ils témoignèrent qu'on luy avoit préparé un logement à Cholula, ce qui le mit dans la nécessité de passer par cette Ville. Ce n'est pas qu'il prît beaucoup d'assurance sur un changement si prompt & si imprévu de la part de Motezuma, ni que cette facilité ne luy parût hors de saison & artificieuse, après une si grande repugnance: mais Cortez prenoit toujours un soin extrême de cacher ses soupçons aux Mexicains, dont la crainte étoit le fondement de sa sûreté.

Lorsque les Senateurs de Tlascalá apprirent ce que Motezuma proposoit aux Espagnols, ils ne douterent plus qu'il ne leur eût préparé quelques embûches à Cholula; & ils redoublèrent leurs instances, afin de rompre ce voïage. Le peril de leurs amis les touchoit véritablement; & Magiscatzin, qui étoit le plus affectionné, & qui avoit un attachement tendre & respectueux à la personne du General, le pressa fort de prendre une autre route. Sur quoy Cortez voulant luy donner la satisfaction d'apprendre qu'il luy sçavoit bon gré de ses soins, & qu'il faisoit fond sur son conseil, assembla ses Capitaines, & leur proposa la difficulté. On pesa les raisons de part & d'autre; & on conclut qu'on ne pouvoit plus refuser honnêtement le logement que les Mexicains leur offroient, sans que cela parût un soupçon pris par avance, & mal à propos: & quand il seroit bien fondé, qu'il ne falloit pas s'embarquer à de plus hautes entreprises, en laissant derriere eux des traîtres les armes à la main; au contraire, qu'ils devoient aller à Cholula, afin de découvrir les desseins de Motezuma, & donner une nouvelle reputation à l'armée, par le châtiment de sa perfidie. Magiscatzin ceda luy-même à ces raisons, soumettant avec docilité ses lumieres à celles des Espagnols, néanmoins sans bannir les soupçons qui luy avoient inspiré son premier sentiment. Il demanda permission d'assembler les troupes de la Republique, & de marcher au secours de ses amis en un peril si évident, disant qu'il n'étoit pas juste que pour être invincibles ils ôtassent aux Tlascalteques la gloire d'être reconnus fideles. Quoyque Cortez connût le risque, & que cette offre ne luy déplût pas, il différa néanmoins de la recevoir, parce qu'il trouvoit de l'inconvenient à épuiser de si bonne heure les

224 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
secours qu'il pouvoit attendre de cette Nation. Il répondit donc à Magiscatzin, après luy avoir témoigné beaucoup de reconnaissance de sa bonne volonté : *Que cette assistance n'étoit pas encore nécessaire* ; ce qu'il dît foiblement, comme un homme qui souhaite qu'on luy accorde quelque chose, & qui semble craindre qu'on ne l'entende : maniere de refus qui n'est pas éloignée de la priere.

CHAPITRE V.

On découvre de nouveaux indices de la trahison des Habitans de Cholula. L'armée marche vers cette Ville, suivie de quelques Compagnies de Tlascalteques.

Moteczuma ne pouvoit se résoudre à prendre les armes contre les Espagnols : cependant il est certain qu'il cherchoit à les exterminer, en se servant de la ruse avant que d'en venir à la force. Les réponses de ses Oracles le jetoient en de nouvelles fraïeurs ; & le Demon embarrassé du voisinage des Chrétiens, le pressoit avec d'horribles menaces de les éloigner. Cet ennemi des hommes agitoit quelque fois les Sacrificateurs & les Devins de Moteczuma, jusqu'à la fureur ; afin qu'ils l'irritassent luy-même, & qu'ils le missent en furie. D'autres fois il luy paroissoit sous la figure de ses Idoles, & il luy parloit, afin de souffler de plus près dans son cœur l'esprit de sa colere. Cependant il luy laissoit toujours un penchant à la fourberie & à la trahison, sans luy permettre de jeter les yeux sur ce nombre prodigieux de Soldats qui n'attendoient que ses ordres ; soit qu'il ne fût pas permis au Demon d'aller jusqu'à la force ouverte ; soit que comme il n'est pas de son caractère de donner un bon conseil, il retirât Moteczuma des voies nobles & genereuses, afin d'abatre son courage par les mêmes motifs dont il se servoit à allumer sa passion. D'un côté il luy ôtoit la hardiesse de se laisser voir à cette prodigieuse Nation : de l'autre, il luy en representoit le
petit

petit nombre si méprisable, qu'il paroïssoit honteux d'employer ouvertement toutes les forces de l'Empire contre elle. En sorte que l'Empereur se faisoit un point d'honneur de la ruse & de l'artifice, & ne songeoit alors qu'à tirer les Espagnols de Tlascala, où il ne pouvoit leur dresser de pieges, & à les envoïer à Cholula, où il en avoit de tous préparez.

Cependant Cortez prit garde que l'on n'envoïoit point le visiter de la part des Gouverneurs de Cholula; & il le fit remarquer aux Ambassadeurs de Mexique, appuïant sur l'imprudence des Caciques qui avoient la charge de luy preparer un logement, puisqu'ils ne pouvoient ignorer que tous les Peuples du voisinage ne l'eussent visité par leurs Deputez, quoy qu'ils y fussent moins obligez. Les Mexicains voulurent excuser les Caciques de Cholula, en convenant neanmoins de leur faute; & il parut qu'ils avoient donné avis de la reparer. On vid venir peu de tems après, de la part de cette Ville, quatre Indiens mal propres, & en trop petit nombre pour oser se dire Ambassadeurs, suivant l'usage de ces Peuples. Les Tlascalteques ne manquerent pas de faire ces observations, & d'en tirer de nouveaux indices de la mauvaise intention du Peuple de Cholula. Ainsi Cortez ne voulut pas recevoir ces Envoïez; & il leur manda de s'en retourner à l'heure-même, disant en presence des Mexicains: *Que les Caciques de Cholula sçavoient bien mal les loix de l'honnêteté, puisqu'ils vouloient reparer une faute d'attention par une incivilité.*

Le jour du depart arriva; & comme les Espagnols avoient pris la matinée pour former leur bataillon & celui des Zempoales, à la campagne, ils y trouverent une armée de Tlascalteques prête à marcher par l'ordre du Senat, sur les remontrances de Magiscatzin. Les Chefs dirent à nôtre General: *Qu'ils avoient ordre de la Republique de servir sous luy, & de suivre ses étendarts en cette expedition, non seulement jusqu'à Cholula, mais encore jusqu'à Mexique, où ils voïoient le plus grand danger de son entreprise.* Leurs troupes étoient rangées en bataille à leur maniere: & quoyqu'ils eussent serré les rangs, neanmoins elles occupoient un grand terrain; parce qu'ils avoient convoqué toutes les Nations de leur alliance, & fait un effort extraordinaire, afin de secourir leurs amis, suppo-

fant qu'il se trouveroit peut-être occasion d'affronter les armées de Motezuma. Les bandes étoient distinguées par la couleur de leurs pennaches, & par la difference de leurs enseignes, aigles, lions, & autres animaux feroces, qu'ils portoient élevez en l'air, & qui pretendant à la gloire des hieroglyphes & des devises, vouloient signifier quelque chose, & représenter aux Soldats la gloire militaire de leurs ancêtres.

Quelques Auteurs de nôtre Nation ont avancé que le nombre de ces troupes alloit à cent mille hommes armez : d'autres se sont bornez à quelque chose de plus vrai-semblable. Quoy-qu'il en soit, un moindre nombre ne retranche rien de la grandeur de l'action des Tlascalteques, digne d'être estimée par elle-même, & par ses manieres. Cortez leur en témoigna sa reconnoissance par une infinité de caresses : après quoy il fut obligé de prendre un air d'autorité, pour leur faire comprendre qu'il n'avoit pas besoin d'une si nombreuse escorte, puisqu'il ne faisoit ce voiage qu'à dessein d'établir une bonne paix. A la fin il en vint à bout ; & il les renvoia fort satisfaits, de ce qu'il voulut bien permettre que quelques troupes le suivissent avec leurs Commandans, & que le gros se reservât, prêt à marcher à son secours dans la necessité. Bernard Diaz a écrit que Cortez ne retint que deux mille Tlascalteques. Herrera en met trois mille ; mais Cortez luy-même avouë dans sa Relation, qu'il en emmena six mille ; & ce General n'avoit pas si peu de soin de sa gloire, qu'il voulût diminuer celle de sa resolution, en supposant qu'elle auroit été soutenue par un grand nombre de troupes.

On ne doit pas oublier en cet endroit un incident qui luy appartient, & qui merite de grandes reflexions. Lorsque les Espagnols sortirent de Tlascala, Cortez laissa en cette Ville une Croix de bois, qu'il avoit fait planter sur un lieu élevé & fort découvert : cela s'étoit exécuté d'un commun consentement, le jour qu'il fit son entrée. Il ne pût souffrir en sortant qu'on l'abatît, quelque censure qu'il eût essuïée sur ses transports de zele. Il recommanda aux Caciques de la garder avec respect : mais il étoit besoin, sans doute, d'une plus forte recommandation, afin de maintenir entre ces Infideles la veneration qui luy étoit due. A peine les Espagnols étoient-

ils hors de la Ville , qu'une nuée miraculeuse descendant du Ciel , vint prendre à la vûe de tous les Indiens , la défense de la Croix. Cette nuée étoit d'une blancheur éclatante & agreable ; & elle baissa insensiblement par la region de l'air , jusqu'à ce qu'aïant pris la figure d'une colonne , elle s'arrêta perpendiculairement sur la Croix , où par une disposition admirable de la Providence , elle dura , plus ou moins visible , l'espace de quatre ans , que la conversion de cette Province fut retardée par divers accidens. Il sortoit de cette nuée une lumiere douce , qui imprimoit du respect , & qui n'étoit point affoiblie par l'obscurité de la nuit. Ce prodige effraïa d'abord les Indiens , sans qu'ils en penetraissent le mystere ; & depuis qu'ils y eurent fait plus d'attention , ils perdirent leur crainte , sans diminuer leur admiration. Ils disoient : *Que ce signe venerable renfermoit en soi quelque Divinité ; & que ce n'étoit pas sans raison que les Espagnols leurs bons amis , la revere- roient.* Surquoy ils les imitoient , en se mettant à genoux lorsqu'ils passoient devant la Croix. Ils avoient recours à elle dans leurs necessitez , sans se souvenir de leurs Idoles , dont les Temples étoient beaucoup moins frequentez : & cette devotion , si l'on peut nommer ainsi un sentiment qui leur venoit d'une cause inconnue , fit une si forte impression dans l'esprit des Nobles & du Peuple , que les Sacrificateurs & les Magiciens , poussez d'un zele furieux pour leurs superstitions , tâcherent à diverses fois d'arracher la Croix , & de la mettre en pieces : mais ils en revinrent toujours dans une horrible consternation , dont ils n'oserent parler , de peur de se décrier dans l'esprit du Peuple. Ce miracle est rapporté par des Auteurs dignes de foi : & c'est ainsi que le Ciel disposoit l'esprit de ces Infideles à recevoir la doctrine de l'Evangile avec moins de resistance ; comme le prudent Laboureur , qui avant que de jeter la semence en terre , en facilite la production par le moïen de la culture.

La marche n'eut aucune nouveauté , puisque ce n'en étoit plus une de voir le concours inombrable des Indiens qui bordaient les chemins de tous côtez , ni ces cris qui passoient pour des acclamations. Ils marcherent quatre lieues des cinq qu'il y avoit alors de Cholula à l'ancienne Ville de Tlascala ; & on jugea à propos de faire halte sur le bord d'une agreable

riviere, afin de n'entrer pas de nuit en un lieu si peuplé. Peu de tems après qu'on eût assis le camp, & donné les ordres nécessaires à la sûreté des troupes, on vid arriver de nouveaux Ambassadeurs de cette Ville, plus qualifiez & plus propres que les premiers. Ils apportoit un regale de toute sorte de vivres; & ils firent leur compliment avec un grand appareil de reverences, qui se reduisit à excuser la negligence de leurs Caciques, sous pretexte qu'ils ne pouvoient entrer dans Tlascala, parce que les Peuples en étoient leurs ennemis; à offrir un logement qu'on avoit préparé dans leur Ville, & à exagerer la joie que leurs Citoyens ressentoient de l'honneur dont ils alloient jouir, en recevant des hôtes si fameux par leurs grandes actions, & si aimables par leur bonté. Tout cela fut dit d'une maniere fort sincere en apparence, ou qui sçavoit fort bien couvrir l'artifice. Cortez reçût les excuses & le regale agreablement, prenant soin qu'il ne parût point d'affectation en sa confiance: & le jour suivant au lever du Soleil, il continua sa marche avec autant d'ordre, & un peu plus de défiance, qui l'obligeoit à le faire observer: car on n'envoioit personne de la Ville pour recevoir l'armée; & cette remarque ne laissoit pas de faire du bruit entre plusieurs autres indices. Enfin les Espagnols approchoient de la Ville les armes à la main, prêts à combattre, lorsqu'ils virent paroître les Caciques & les Sacrificateurs, accompagnez d'un grand nombre d'Indiens desarmez.

Cortez ordonna qu'on fît alte afin de les recevoir; & ils s'acquiterent des devoirs ordinaires avec tant de soumission & de démonstrations de joie, qu'ils ne laisserent alors aucune prise aux soupçons, dont on observoit leurs actions & leurs mouvemens. Neanmoins lorsqu'ils reconnurent les troupes des Tlascalteques qui avoient l'arrière garde, ils changerent de visage; & il s'éleva une rumeur desagréable entre les plus considerables de cette troupe. Cela réveilla la précaution des Espagnols; & Marine eut ordre d'apprendre la cause de ce bruit. Ils luy dirent: *Que les Habitans de Tlascala ne pouvoient pas entrer en armes dans leur Ville, puisqu'ils étoient leurs ennemis, & rebelles à leur Empereur. Ils prierent qu'on les obligéât à s'arrêter, ou qu'on les renvoiat en leur Ville, comme un obstacle à la paix qui se devoit publier: ce qu'ils disoient de sens rassis & sans emportement; marquant neanmoins, avec beaucoup de*

fermeté, qu'il ne leur étoit pas possible de les souffrir, quoy-que cette resolution n'allât pas encore au-delà des termes d'une tres-humble priere.

Cette demande embarrassâ un-peu le General : il trouvoit quelque sorte de justice, mais d'ailleurs peu de sûreté à l'accorder. Cependant il chercha les voies d'appaier ceux de Cholula, en leur faisant esperer qu'on trouveroit quelque temperament propre à terminer ce differend. Il communiqua l'affaire à ses Capitaines, qui jugerent qu'il étoit à propos de proposer aux Tlascalteques de camper hors de la Ville, jusqu'à ce qu'on eût penetré les desseins de ces Caciques, ou qu'on continuât le voiage. Pierre d'Alvarado & Christophle d'Olid furent chargez de leur faire la proposition, qui paroïssoit un peu dure. Ils s'en acquiterent d'une maniere où la persuasion étoit mêlée avec l'autorité, faisant voir la necessité d'exécuter cet ordre, qu'ils appuioient de plusieurs raisons. Ils trouverent les Tlascalteques si dociles & si obeïssans, qu'ils previnrent leurs instances, en disant : *Qu'ils n'étoient pas venus à dessein de contester, mais d'obeir; & qu'ils alloient dès ce moment établir leur logement hors de Cholula, en un endroit d'où ils pussent accourir promptement au secours de leurs amis, puisque les Espagnols vouloient bien risquer leur vie, en la commettant à la foi de ces traîtres.* On proposa ce parti aux Caciques, qui le reçurent avec joie. L'une & l'autre Nation y trouvoit non seulement sa satisfaction, mais encore dequoy flater sa vanité; ce qui venoit de l'opposition de leurs sentimens. Les premiers s'imaginoient avoir obtenu un grand avantage sur leurs ennemis, qu'ils incommodoient en les obligeant à camper : & les autres se persuadoient que la difficulté qu'on faisoit de les recevoir dans la Ville, étoit une preuve qu'on les craignoit. C'est ainsi que l'imagination des hommes rend équivoques les couleurs, & l'essence même des choses, que l'on estime ordinairement selon qu'on les conçoit, & que l'on conçoit de la maniere qu'on les souhaite.



CHAPITRE VI.

Les Espagnols font leur entrée à Cholula , où l'on tâche de les surprendre par un accueil agreable à l'exterieur. On découvre la trahison que les Habitans avoient formée ; & on dispose toutes choses pour les châtier.

L'Entrée des Espagnols en la Ville de Cholula fut accompagnée de toutes les circonstances de celle de Tlascala : un effroyable concours de Peuple , dont on perçoit la foule avec peine ; des acclamations étourdissantes , des fleurs qu'on répandoit sur eux , & des bouquets qui leur furent presentez par les femmes ; tout cela mêlé dans une infinité de réverences de la part des Caciques , de parfums de celle des Sacrificateurs , & du tonnerre , plutôt que musique , de leurs instrumens , dont toutes les rues retentissoient. Enfin on voïoit par tout des démonstrations de joie si bien exprimées , que ceux mêmes qui avoient lieu de s'en défier , les crurent véritables. La Ville parut si jolie aux yeux des Espagnols , qu'ils la comparoient à Valladolid. Elle étoit située dans une plaine découverte de tous côtez à perte de vûe , & tres-agreable. On dit qu'elle pouvoit contenir alors vingt mille Habitans , sans compter ceux de ses Fauxbourgs , qui étoient en plus grand nombre. Il y avoit un grand abord d'Etrangers , qui y venoient ou comme à un Sanctuaire de leurs Dieux , ou comme en un lieu celebre pour le Negoce. Les rues étoient larges & bien percées , & les maisons plus grandes & d'une meilleure architecture que celles de Tlascala : sur tout leur somptuosité se remarquoit aux tours , qui faisoient connoître la multitude de leurs Temples. Le Peuple étoit plus sage que guerrier , la plupart gens de Commerce , ou Officiers ; beaucoup de monde , & peu de distinction.

Le logement qu'ils avoient préparé étoit composé de deux ou trois grandes maisons qui se touchoient , où les Espagnols

& les Zempoales se fortifierent, suivant que l'occasion le leur conseilloit, & qu'ils y étoient disposez par l'habitude. Les Tlascalteques prirent un poste peu éloigné de la Ville : & après l'avoir fermé de quelques fossez, ils posèrent leurs corps-de-gardes & leurs sentinelles, suivant l'usage de la guerre, dont l'exemple de leurs amis les avoit instruits. Les trois ou quatre premiers jours il y eut de tous côtez grande tranquillité, & bon commerce.

Les Caciques étoient ponctuels à faire leur cour au General, & cherchoient à se familiariser avec les Capitaines; les vivres venoient en abondance, & même en profusion; toutes les apparences étoient agreables, & sembloient demander de la confiance : en sorte que les bruits qui s'étoient répandus commençoient à passer pour faux, & pris avec trop de legereté; tant nôtre esprit est disposé à se décharger de toute application chagrinante. Cependant on ne fut pas long-tems à decouvrir la verité; & les Indiens n'eurent pas l'adresse de cacher leurs artifices jusqu'à ce qu'ils eussent réussi : car encore qu'ils fussent dissimulez par nature & par habitude, ils n'étoient ni assez habiles, ni assez fins pour ne pas laisser entrevoir leur dissimulation & leur malice.

L'abondance des vivres diminuoit peu à peu : les visites & les caresses des Caciques cessèrent tout d'un coup; & les Ambassadeurs de Motezuma avoient des conferences secretes avec les Sacrificateurs. On voïoit des airs de mépris & de raillerie sur les visages des Habitans; & tous ces indices marquoient quelque nouveauté, & reveilloient les soupçons mal endormis. Cortez songeoit aux moïens de penetrer la verité des desseins de ces Indiens, lorsqu'elle se découvrit d'elle-même, par un coup de la Providence, qui prevint toutes les diligences des hommes, & dont les Espagnols ressentirent les effets si souvent en cette conquête.

Une vieille Indienne des plus nobles & des mieux alliées de Cholula avoit lié une étroite amitié avec Marine, qu'elle visitoit quelquefois, attirée par la douceur & par l'agrément qu'elle trouvoit en cette personne. L'Indienne vint un jour voir Marine plutôt qu'elle n'avoit accoustumé, avec un air inquiet & effaré. Elle la tira à part; & en luy recommandant beaucoup le secret, par le ton même de sa voix, elle plaignit

le misérable esclavage où elle étoit reduite, & la pressa de quitter ces vilains Etrangers, & de se retirer en son logis, qu'elle luy offrit comme un azile. Marine, qui étoit fort éclairée, ajusta d'abord ce preambule avec les autres indices; & feignant qu'elle étoit retenue par force entre cette Nation qu'elle haïssoit, prit des mesures pour la fuite, & accepta l'offre de l'azile, avec tant de marques de sa reconnoissance, que la vieille Indienne prit une entiere confiance, & luy découvrit tout son cœur. Elle dit: Qu'à tout événement elle devoit se retirer à l'heure-même, parce qu'on approchoit du moment signalé par les Indiens pour exterminer les Espagnols; & qu'elle auroit un grand regret, de voir perir avec eux une personne de son mérite. Que Motezuma avoit envoyé vingt mille hommes de guerre, qui n'étoient pas éloignez, afin de donner plus de chaleur à cette action. Que de ce gros il étoit déjà entré à la file six mille Soldats choisis. Qu'on avoit distribué une grande quantité d'armes entre les Habitans, fait provision de pierres sur les terrasses, & tiré à travers les rues plusieurs tranchées, au fond desquelles ils avoient planté des pieux fort aigus, & recouvert la tranchée de la même terre sur des appuis légers & fragiles, afin de faire tomber & estropier les chevaux. Que Motezuma vouloit faire perir tous les Espagnols; néanmoins qu'il avoit mandé qu'on luy en envoiât quelques-uns en vie, afin de satisfaire à sa curiosité, & à son devoir envers les Dieux; & qu'il avoit fait présent à la Ville d'un tambour de guerre d'or, dont le creux étoit travaillé avec un artifice singulier, à dessein de les animer par cette faveur militaire. Marine luy dit: Qu'elle avoit bien de la joie de ce qu'ils avoient conduit si prudemment cette entreprise. Sur quoy elle laissa encore tomber quelques questions, disant: Qu'il seroit bon de faire certaines choses qu'elle vouloit apprendre; & elle tira ainsi une entiere connoissance de la conjuration. Elle feignit alors de vouloir s'enfuir avec la vieille, ne luy demandant qu'un moment pour faire un petit paquet de ses pierreries & de quelques hardes, afin de pouvoir la quitter sans l'effaroucher. Cependant elle courut avertir Cortez, qui envoya prendre l'Indienne: & la misérable, effrayée ou convaincue, confessa tout aux premières menaces.

Deux Soldats Tlascalteques déguisez en Païsans vinrent presque en même-tems, & dirent à Cortez de la part de leurs Commandans, qu'il n'oubliât pas sa vigilance ordinaire; parce qu'ils

qu'ils avoient vû de leur camp que les Habitans de Cholula faisoient passer leurs meubles & leurs femmes aux Villes voisines ; ce qui marquoit assurément qu'ils meditoient quelque trahison. On apprit d'ailleurs, que dans un Temple le plus celebre de la Ville, on avoit fait un sacrifice de dix enfans de l'un & de l'autre sexe ; ceremonie dont ils usoient lorsqu'ils vouloient entreprendre quelque action de guerre. Deux ou trois Zempoales arriverent en ce moment : ils avoient découvert par hazard, en se promenant par la Ville, les tranchées qu'on avoit creusées ; & remarqué de plus, des fosses & des palissades que les Indiens avoient faites, afin de conduire les chevaux droit au precipice.

On n'avoit pas besoin de plus fortes preuves pour s'assûrer des mauvais desseins de ce Peuple ; néanmoins Cortez voulut encore en tirer des lumieres plus claires, & mettre tout le droit de son côté, par une conviction manifeste de quelques témoins irreprochables de leur Nation même, à qui il pretendoit faire avoüer toute cette menée. Pour cet effet il envoia querir le premier Sacrificateur, dont les autres dépendoient ; & en même tems il s'en fit amener deux ou trois autres de la même profession. Ces gens avoient beaucoup d'autorité auprès des Caciques, & encore plus dans l'esprit du Peuple. Il les examina séparément, sans témoigner qu'il se doutât du fait ; mais seulement en leur faisant des reproches de cette perfidie, dont il leur marquoit tout le projet en détail, sans déclarer la manière dont il l'avoit appris, afin d'augmenter leur surprise, & de leur donner une plus haute idée de sa science. Aussi ces gens, persuadez qu'ils parloient à quelque Divinité, qui pénétrait jusqu'au fond de leurs pensées, n'oserent desavoüer la trahison, & déclarerent jusqu'aux moindres circonstances de la conspiration, dont ils accusoient Motezuma, qui l'avoit dressée, & qui les y avoit engagez par ses ordres. Le General les fit mettre en prison, de peur qu'ils n'excitassent quelque tumulte dans la Ville. Il fit aussi observer les Ambassadeurs Mexicains, sans leur permettre de sortir, ni d'avoir aucun commerce avec les Habitans : & après avoir assemblé ses Capitaines, il leur fit part de tout ce qu'il avoit appris sur ce sujet ; remontrant de quelle consequence il étoit, de ne laisser pas cet attentat impuni. Il leur proposa les moïens de châtier

les traîtres, & appuïa son dessein de si fortes raisons, qu'ils entrèrent tous dans son sentiment, en remettant la disposition de toutes choses à sa prudence.

Après ces diligences, Cortez manda les Caciques qui gouvernoient la Cité, & publia qu'il étoit resolu de partir le jour suivant : ce n'est pas qu'il eût rien de préparé pour son voïage, ni qu'il luy fût possible de le faire; mais il vouloit leur retrancher le tems de faire de plus grands apprêts. Il demanda aux Caciques des vivres pour la subsistance de ses troupes durant la marche, des Indiens propres à porter le bagage, & deux mille hommes de guerre qui pussent l'accompagner, ainsi que les Tlascalteques & les Zempoales en avoient usé. Les Gouverneurs firent quelque chicanne malicieuse sur la demande des vivres & des Indiens de charge; mais ils accorderent avec joie les deux mille hommes de guerre : sur quoy le General & eux avoient des intentions fort opposées. Cortez les demandoit afin de desunir leurs forces, & d'avoir sous sa main une partie des traîtres qu'il vouloit punir : & les Caciques les offroient à dessein d'introduire ces ennemis couverts parmi les Espagnols, & de s'en servir quand l'occasion s'en présenteroit. Ces stratagêmes étoient tous deux fondez sur les raisons de la guerre, si l'on peut appeller raison cette espece de tromperie, autorisée par le droit des armes, & anoblie par l'exemple.

Tout cela fut communiqué aux Chefs des Tlascalteques, qui eurent ordre de se tenir alerte, & de s'approcher de la Ville au point du jour, comme pour suivre la marche de l'armée; & du moment qu'ils entendraient la premiere décharge, d'entrer dans Cholula à vive force, & de venir se joindre aux Espagnols. Les Zempoales tinrent leurs armes prêtes; & on leur déclara les motifs de cet ordre : après quoy, le General aiant posé ses corps de gardes & ses sentinelles, suivant que l'occasion presente le demandoit, il fit venir en sa presence les Ambassadeurs de Motezuma. Alors, comme s'il leur eût revelé confidemment un secret qu'ils sçavoient déjà, il dit : *Qu'il avoit découvert & verifié une grande conjuration que les Caciques & les Habitans de Cholula avoient formée contre sa personne.* Il leur expliqua le détail de tout ce qu'ils avoient préparé pour venir à bout de ce dessein criminel, contre les loix de l'hospi-

talité, l'établissement de la paix, & la parole de leur Prince.

Il ajoûta : *Qu'il avoit non-seulement découvert cette trahison par sa pénétration & par sa vigilance, mais qu'il en avoit tiré l'aveu des principaux Conjurez, qui prétendoient s'en disculper par une lâcheté encore plus énorme ; puisqu'ils avoient l'insolence de dire qu'ils agissoient par les ordres & sur l'assurance du secours de Motezuma, afin d'exterminer les Espagnols par cette infame voie : mais qu'il n'étoit ni vrai-semblable, ni croiable, qu'un si grand Prince eût fait un si horrible projet. Que cette raison le pouvoit à les châtier de l'injure qu'ils faisoient à l'Empereur, avec toute la rigueur de ses armes : & qu'il leur communiquoit son dessein, afin qu'ils en comprissent la justice, & qu'ils sçussent que le crime en luy-même ne l'offensoit pas tant que cette circonstance, de voir des perfides autoriser une trahison par le nom de leur Prince.*

Les Ambassadeurs feignirent, autant qu'ils le pûrent, qu'ils ne sçavoient rien de la conjuration, & tâcherent de sauver au moins l'honneur de leur Prince, en suivant le chemin que Cortez leur avoit ouvert exprès, afin d'affoiblir le sujet qu'il avoit de se plaindre : car il ne vouloit pas encore rompre avec Motezuma, ni se faire d'un Prince tres-puissant, mais réduit à diffimuler, un ennemi redoutable & déclaré. Ce fut par cette considération que Cortez se resolut de déconcerter les desseins de cet Empereur, sans témoigner qu'il en fût éclairci, se contentant de punir le crime en la personne de ceux qui en étoient les instrumens, & d'éviter le coup, sans s'en prendre au bras qui l'avoit porté. Il regardoit comme une entreprise peu difficile la défaite de ces troupes ramassées contre luy : les siennes étoient accoustumées à faire de plus grands exploits avec beaucoup moins de forces, & il étoit si éloigné de douter du succès, qu'il se croioit fort heureux (c'est ce qu'il disoit à ses amis) qu'il s'offrît une si belle occasion d'augmenter la réputation de ses armes dans l'esprit des Mexicains. La vérité est qu'il ne fut point fâché de se voir si souvent embarrassé dans les pièges que Motezuma luy tendoit : il jugeoit sagement qu'un homme qui n'osoit l'attaquer ouvertement, ne prendroit pas le parti le plus rigoureux ; & que toutes ces ruses ne marquoient que beaucoup de foiblesse de courage.

CHAPITRE VII.

On punit les traîtres de Cholula ; après quoy Cortez rétablit la tranquillité dans la Ville , qui se soumet entierement , & reconilie ces Peuples avec ceux de Tlascala.

Les Indiens de charge arriverent au point du jour, en petit nombre, avec quelque peu de vivres ; ce qui témoignoit d'autant plus leur mauvais dessein. Les gens de guerre vinrent après à la file : le pretexte étoit d'accompagner les Espagnols durant leur voiage ; mais ils avoient ordre de charger l'arrière-garde à un certain signal, quand l'occasion s'en presenteroit. Les Caciques ne parurent pas menagers sur cet article ; au contraire, ils donnerent une autre preuve de leur mauvaise intention, en envoyant plus de troupes qu'on ne leur en avoit demandé. Le General les fit poster séparément, en divers lieux de son logement, où ils étoient comme gardez ; en leur faisant acroire que c'étoit la metode que les Espagnols observoient, quand ils vouloient former leur ordre de bataille : en effet il dispoisoit ses Soldats, bien instruits de ce qu'ils avoient à faire. Pour luy, il monta à cheval, avec ceux qui devoient le suivre : après quoy il fit appeller les Caciques, afin de les informer de sa resolution. Quelques-uns d'eux se presenterent, les autres s'excuserent ; & Marine dît aux premiers, par l'ordre de Cortez : *Que leur trahison étoit découverte, & qu'on en avoit resolu le châiment, dont la rigueur leur feroit connoître qu'il leur auroit été bien plus avantageux de conserver la paix, qu'ils rompoient avec tant de perfidie.* A peine eut-elle commencé ses protestations sur le mal qui leur alloit arriver, que ces Caciques se retirerent à leurs troupes en fuyant, & donnerent le signal du combat par des injures & des menaces, qui s'entendirent de loin. Alors Cortez commanda que son Infanterie attaquât les Indiens de Cholula, qu'il tenoit renfermez en plusieurs endroits de son quartier : & quoyqu'on les trouvât les

armes à la main, à dessein d'exécuter leur trahison, & qu'ils fissent de grands efforts afin de se retinir, ils furent néanmoins taillez en pieces, en sorte qu'il ne s'en sauva que ceux qui purent se cacher, ou sauter par dessus les murailles, en se servant de leurs lances, & de la legereté qui leur est naturelle.

Après qu'on eut ainsi assuré le quartier par le carnage de ces ennemis couverts, on donna le signal aux Tlascalteques; & les Espagnols s'avancerent par la principale rue, après avoir laissé une garde suffisante au quartier. On détacha à la tête quelques Zempoales, afin qu'ils découvrirent les tranchées, & que les Cavaliers pussent éviter le danger. Cependant les Habitans de Cholula ne se negligeoient pas. Du moment qu'ils virent la guerre ouverte, ils firent venir le reste des troupes de Mexique: & après s'être joints à eux, dans une grande place où il y avoit trois ou quatre Temples, ils en garnirent les portiques & les tours d'une partie de leurs Soldats, & partagerent le reste en plusieurs bataillons, à dessein de charger les Espagnols, dont les premiers rangs commençoient à paroître dans la place & à se mêler avec les ennemis, lorsque le bataillon des Tlascalteques vint tomber sur leur arriere-garde. Cette attaque imprevue les jetta dans une si grande frayeur, & une telle desolation, qu'ils ne sçurent prendre aucun parti, ni de se sauver, ni de se défendre. Les Espagnols ne trouvoient plus que de l'embarras, & point de resistance en ces misérables, qui fuïoient un peril pour se jeter en un autre, sans sçavoir quel étoit le plus grand. Ils n'alloient en avant que pour tâcher de s'échaper; & le plus souvent, au lieu des mains, dont ils avoient oublié l'usage, ils presentoient l'estomach aux coups. Il en demeura plusieurs en cette espece de combat; néanmoins le plus grand nombre se sauva dans les Temples, dont on voïoit les degrez & les terrasses chargées, plutôt que défenduës d'une multitude d'Indiens armez. Les Mexicains en avoient entrepris la défense: mais ils se trouverent si pressés par la foule des Habitans qui s'y jetterent en desordre, qu'ils ne pouvoient se tourner; & à peine eurent-ils la liberté de tirer quelques fleches.

Le General s'approcha en bon ordre du plus grand de ces Temples, & commanda à ses Truchemens de publier à haute voix: *Qu'il seroit bon quartier à tous ceux qui descendroient pour*

se rendre. Il fit repeter cela par trois fois : & comme il vid que ses soins étoient inutiles , il ordonna qu'on mît le feu aux tours de ce Temple ; & les Auteurs assûrent que cet ordre fut exécuté à toute rigueur , & que plusieurs Indiens furent misérablement consumez par le feu, ou écrasés sous les ruines. Cependant il ne paroît pas qu'on pût aisément porter le feu à ces bâtimens , qui étoient fort élevez , avant que d'avoir gagné les degrez du Temple ; à moins que Cortez ne se fût servi de ces fleches enflâmées dont les Indiens s'aidoient à lancer leurs feux artificiels. Ce qu'il y a de certain , est qu'on n'en put déloger les ennemis , jusqu'à ce qu'on eût abregé cet assaut par le moïen de l'artillerie , qui se fit faire place : & l'on observa , comme une chose surprenante , que de tous ceux qui furent taillez en pieces dans ce Temple , il n'y en eut qu'un seul qui vint se rendre volontairement entre les mains des Espagnols ; ce qui est une marque terrible de l'obstination de ces misérables.

On attaqua les autres Temples de la même maniere : après quoy les Soldats victorieux se répandirent par la Ville , qui fut entierement desolée ; & la guerre cessa , faute d'ennemis. Les Tlascalteques s'emporterent à de grands excez en ce pillage ; & on eut beaucoup de peine à les retenir. Ils firent plusieurs prisonniers , & se chargerent de meubles & de marchandises precieuses. Ils se jetterent particulièrement sur les magazins du sel , dont ils envoïerent à l'heure-même plusieurs sommes à leur Ville , l'ardeur du pillage n'étant pas assez forte pour leur faire oublier les besoins de leur Patrie. Il demeura dans les ruës de Cholula plus de six mille hommes tuez , tant des Mexicains que des Habitans , sans qu'il nous en coûtât un seul homme ; tant le General sçut bien conduire cette action , qui merite le nom de châtiment , plutôt que celui de victoire.

Cortez revint enfin à son quartier , avec les Espagnols & les Zempoales , & on en marqua un aux Tlascalteques dans la Ville même : après quoy il donna ordre qu'on mît en liberté tous les prisonniers , de quelque Nation qu'ils fussent. Ils étoient tous des plus considerables , qu'on avoit reservez comme un butin de grand prix. Cortez les fit amener en sa presence , aiant déjà commandé qu'on fît venir les Sacrificateurs

qu'il avoit fait arrêter, l'Indienne qui avoit découvert la conspiration, & les Ambassadeurs de Motezuma. Il leur dît en peu de mots : *Qu'il étoit sensiblement touché de ce que les Habitans de cette Ville l'avoient poussé à les châtier avec tant de rigueur* : & après avoir exagéré leur crime, & rassuré leurs esprits en témoignant que sa justice étoit satisfaite & sa colere apaisée, il envoya publier un pardon general de tout ce qui s'étoit passé, sans aucune exception ; & il demanda aux Caciques, comme une grace, qu'ils prissent soin de repeupler la Ville ; en rappelant ceux qui étoient en fuite, & en rassurant ceux que la peur avoit fait cacher.

Ils ne pouvoient encore se persuader qu'il fût bien vrai qu'ils étoient libres, tant ils avoient l'esprit occupé de ces cruautés dont ils ufoient envers leurs prisonniers. Enfin ils rendirent graces au vainqueur, en baissant plusieurs fois la terre ; & ils s'offrirent à exécuter tous ses commandemens, avec une très-humble soumission. Les Ambassadeurs firent ce qu'ils pûrent pour cacher leur confusion, en félicitant le General sur l'heureux succès de cette journée. Il leur rendit leurs complimens, en leur laissant toute la joie de se croire bien masquez ; afin de les tenir en confiance, & de se conserver par ce beau dehors, le secret d'engager Motezuma à châtier luy-même ses propres artifices. La Ville fut repeuplée en peu de tems : la liberté rendue si promptement aux Caciques & aux Sacrificateurs, & les éloges que ces gens donnerent à la clemence des Espagnols, après une si cruelle injure, rassurèrent suffisamment les esprits de ce pauvre Peuple, qui s'étoit dispersé par tous les Bourgs du voisinage. Les Habitans revinrent en leurs maisons avec leurs familles, on ouvrit les boutiques, on exposa les marchandises, & un effroyable tumulte se changea tout d'un coup en une pleine tranquillité : Surquoy on ne connut pas tant la facilité naturelle dont ces Indiens passaient d'une extrémité à l'autre, que la haute opinion qu'ils avoient conçue des Espagnols ; puisque les mêmes raisons qui contribuoient à justifier le châtiment de leur faute, firent impression dans leurs esprits, pour leur persuader qu'on l'avoit oubliée.

Le lendemain du combat, Xicotencal arriva à la tête de vingt mille hommes, que la Republique de Tlascala envoioit

au secours des Espagnols, sur le premier avis qu'on avoit reçu de la conjuration. Comme ils en apprehendoient le succez, le Senat avoit d'abord mis ses troupes sur pied : & c'est ainsi que ce Peuple embrassoit toutes les occasions de donner des preuves de son affection. Ils firent alte hors de la Ville, où Cortez alla les voir, après leur avoir envoié des rafraîchissemens. Il caressa fort tous les Chefs, en leur témoignant qu'il étoit bien obligé à leur zele & à leurs soins : après quoy il leur fit comprendre qu'ils devoient se retirer, en disant à Xicotencal & à ses Capitaines, *Que leur secours ne luy étoit plus nécessaire pour la reduction de Cholula ; & que comme il avoit dessein de prendre le chemin de Mexique, il n'étoit pas à propos de réveiller la jalousie de Motezuma, ni de l'obliger à luy dénoncer la guerre, en introduisant dans ses Provinces une si grosse armée de Tlascalteques, qui étoient ses ennemis déclarés.* Ils n'avoient rien à dire contre ces raisons ; au contraire, ils avoient ingénûment qu'ils en étoient convaincus : ainsi ils offrirent seulement au General de tenir leurs troupes prêtes à marcher à son secours, du moment qu'il s'en présenteroit quelque occasion.

Avant que de renvoier les Tlascalteques, Cortez voulut établir une amitié reciproque entr'eux & les Habitans de Cholula. Il en fit la proposition ; & après avoir écarté toutes les difficultez, comme son autorité étoit fort respectée de tous les deux partis, il en vint à bout en peu de jours. On fit un acte autentique d'alliance & d'union entre les deux Villes & les Peuples de leur Domaine, en presence des Magistrats, & avec toutes les solemnitez & les ceremonies qu'ils pratiquoient en de pareilles rencontres. Ce traité fut un coup d'une tres-adroite politique, par laquelle Cortez ouvroit un chemin libre aux Tlascalteques, afin qu'ils pussent luy conduire avec plus de facilité les secours dont il auroit besoin, & aussi afin qu'il ne trouvât point cet obstacle à sa retraite, s'il arrivoit que le succez de son voiage ne répondît pas à ses esperances.

C'est ainsi que Cortez punit les Habitans de Cholula ; & voila cette action qui fait tant de bruit dans les Livres des Auteurs Etrangers, & qu'un des nôtres n'a pas traité avec moins de rigueur, obtenant par là le miserable avantage de se voir cité

cité contre ceux de sa propre Nation. Ils mettent ce châtimement entre les cruautés atroces dont on accuse les Espagnols en ce nouveau Monde ; & ils l'exagèrent comme il leur plaît , à dessein de critiquer & de condamner nos conquêtes. Ils prétendent attribuer à l'avarice & à la soif de l'or , toute la gloire des exploits de notre Nation en ce Pais-là , sans prendre garde que nos armes ont ouvert le chemin à la Religion , avec le secours du bras du Seigneur , qui les a favorisées si souvent de son assistance. Enfin ils plaignent extrêmement les pauvres Indiens , qu'ils représentent comme des misérables , incapables de se défendre , & sans aucune malice , afin que ce qu'ils ont souffert touche davantage , par une maligne compassion qui naît de la haine & de l'envie. Le récit sincère de l'action de Cholula suffit pour la défendre : on y connoît assez la malice de ces Barbares , comment ils sçavoient mettre en œuvre la force & la ruse , & la justice du châtimement dont on punit leur trahison. On peut juger par ce récit , avec combien de passion on a chargé les autres actions qu'on représente si horribles , & sur lesquelles on appuie avec tant d'affectation. Ce n'est pas qu'on ne demeure d'accord qu'en quelques endroits de ce nouveau Monde , il ne se soit passé des choses au préjudice de la raison & de la piété , & qui méritent d'être condamnées : mais en quelle entreprise , quelque juste & quelque sainte qu'elle ait été , n'a-t-on pas été obligé de faire grâce à de certains excès ? De quelle armée a-t-on pu bannir entièrement ces abus & ces désordres , que le monde appelle licences militaires ? Et en quoy ces incidens subalternes peuvent-ils obscurcir la gloire de la conquête en général ? Ceux qui en sont les plus jaloux , doivent convenir que c'est sur ce fondement , & par le moyen de nos armes , qu'on est parvenu à la conversion de ces Infidèles , & qu'on a , pour ainsi dire , restitué à son Createur cette grande partie du Monde. Maintenant si l'on veut conclure sur les crimes de quelqu'un des Conquerans , que la conquête n'a été ni agréable à Dieu , ni ordonnée par les décrets de sa Providence ; c'est confondre indiscretement la substance avec les accidens : puisqu'en l'ouvrage même de notre Rédemption , on suppose comme nécessaire au salut de tout le Monde , la malice de ces pécheurs que Dieu toléroit , & qui par le plus grand de tous les crimes ont tra-

242 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
vaillé à la composition du plus admirable de tous les remedes.
Les fins que Dieu se propose sont remarquables à de certaines
dispositions qui portent le caractère de sa Providence ; mais
la proportion ou l'ajustement des moïens qui conduisent à ces
fins , est un point réservé à la Sagesse éternelle , & si fort éle-
vé au-dessus de la portée de la prudence humaine, qu'on ne doit
écouter qu'avec mépris ces Juges passionnez , dont les subtili-
tez prétendent passer pour force d'esprit, quoyqu'elles ne soient
en effet que des attentats de l'ignorance.

CHAPITRE VIII.

*Les Espagnols sortent de Cholula. Ils trouvent un
nouvel obstacle sur la Montagne de Chalco : & Mo-
tezuma pretend les arrêter par les enchantemens de
ses Magiciens.*

ON approchoit du jour marqué pour le voïage : & quel-
ques Zempoales qui servoient dans l'armée demanderent
congé de se retirer en leur País ; soit que le dessein de pene-
trer jusqu'à la Cour de Motezuma leur eût fait peur ; soit que
l'amour de la Patrie l'emportât sur la gloire du service. Cor-
tez leur accorda ce congé sans repugnance : il leur témoigna
même beaucoup de reconnoissance de leurs services, & prit cet-
te occasion d'envoïer quelques curiositez au Cacique de Zem-
poala, en luy recommandant expressement les Espagnols éta-
blis dans sa Province, sous la confiance qu'ils avoient en son
amitié & en son alliance.

Le General écrivit par la même voie à Jean d'Escalante. Il
luy ordonnoit particulièrement d'envoïer au plûtôt à l'armée,
certaine quantité de farine necessaire à faire les Hosties , &
de vin pour dire la Messe, dont la provision diminuoit , &
dont le défaut seroit une grande desolation à ses troupes, &
à luy-même. Cortez faisoit encore un détail des progres de
son voïage, afin d'animer Escalante à s'appliquer d'autant plus
à la garde de la Forteresse de Vera-Cruz , par de nouvelles

fortifications, tant pour sa propre sûreté, que contre les soupçons que l'on avoit de Diego Velasquez, dont l'inquietude & la defiance ne laissoient pas de faire du bruit, entre les autres soins du General.

De nouveaux Ambassadeurs de Motezuma arriverent en ce même-tems. Ce Prince avoit été informé de tout ce qui s'étoit passé à Cholula; surquoy il vouloit lever toute sorte d'ombrage aux Espagnols. Ses Ambassadeurs rendirent graces à Cortez, *de ce qu'il avoit puni cette sédition.* Ils exagererent vainement la coiere & le ressentiment de leur Prince, qui pouffoit l'artifice jusqu'à donner le nom de traîtres à des gens qui ne l'avoient mérité qu'en luy obeïssant. Tout cela étoit doré par un riche présent, qu'ils étalerent avec beaucoup d'ostentation. Ce qui arriva depuis fit bien voir que cette Ambassade avoit encore un autre bur, & qu'elle visoit à donner au General une nouvelle assurance; afin qu'il observât moins de précautions en sa marche, & qu'il se laissât conduire à une autre embuscade, qu'ils avoient dressée en son chemin.

On partit enfin au bout de quatorze jours, employez aux divers mouvemens que nous avons rapportez. L'armée passa la premiere nuit dans un Village de la Jurisdiction de Quajozingo, où ceux qui gouvernoient ce lieu & les autres voisins accoururent, avec une assez grande provision de vivres, & quelques presens de peu de valeur, mais capables de témoigner l'affection avec laquelle ils attendoient les Espagnols. Cortez trouva entre ces Peuples les mêmes plaintes qu'il avoit entendûes aux Provinces plus éloignées, contre Motezuma: & il ne fut pas fâché de voir ces humeurs se répandre si près du cœur; jugeant qu'un Prince ne pouvoit être fort redoutable, lorsque par tant d'actions tyranniques il avoit perdu l'amour de ses Peuples, qui est le plus ferme appui de la Couronne.

Le lendemain, l'armée continua sa marche par un chemin tres-rude, sur des montagnes qui s'attachoient de hauteur en hauteur à celle du Volcan. Le General marchoit en grand respect, parce qu'un des Caciques de Quajozingo luy avoit dit en le quittant: *Qu'il ne se fiât pas aux Mexicains: qu'ils luy avoient dressé une forte embuscade à la descente des montagnes;* &

qu'ils avoient bouché, avec des pierres & des arbres coupez, le grand chemin par où on descend à la Province de Chalco. Que d'ailleurs, ils avoient ouvert & aplani au commencement de la descente, un autre chemin impratiquable, dont ils avoient augmenté les precipices que la nature y avoit formez, en les escarpant encore à la main; à dessein de conduire insensiblement l'armée en ces défilez, & de la charger inopinément, en un endroit où les chevaux ne pussent se retourner, ni les Soldats asséoir le pied pour combattre. On parvint avec beaucoup de fatigue au haut de la montagne, parce qu'il tomboit de la neige, avec un vent furieux. En cet endroit on trouva deux chemins peu éloignez l'un de l'autre. Cortez n'eut pas de peine à les reconnoître, aux marques qu'on luy en avoit données: l'un étoit embarrassé, & l'autre aisé à la vûë, & raccommode de nouveau. Quoyqu'il se sentît émouvoir, en reconnoissant la verité de cette nouvelle trahison, il scût si bien se posséder, que sans faire aucun bruit, ni marquer d'alteration, il demanda aux Ambassadeurs de Mexique, qui marchaient auprès de sa personne: *Pourquoy ces chemins se trouvoient ainsi accommodez?* Ils luy répondirent: *Qu'ils avoient fait applanir le plus aisé, & boucher l'autre, parce qu'il étoit trop difficile.* Cortez reprit le discours avec la même tranquillité: *Vous connoissez mal,* leur dit-il, *les gens qui m'accompagnent: ce chemin que vous avez embarrassé est celui qu'ils vont suivre, par la seule raison qu'il est difficile: car lorsqu'on nous donne le choix, à nous autres Espagnols, notre inclination se porte toujours au moins aisé.* Alors, sans s'arrêter, il commanda aux Indiens alliez de prendre les devants, & de débarrasser le chemin, en rangeant des deux côtez ces obstacles, dont on n'avoit scû cacher l'artifice, & qui couvroient le chemin. Cet ordre fut promptement exécuté, au grand étonnement des Ambassadeurs, qui sans faire reflexion à la maniere dont le stratagème de leur Prince avoit pû être découvert, regarderent le choix que Cortez sembloit avoir fait par hazard, comme une espece de divination, trouvant des sujets d'admiration & de crainte en la bizarrerie de sa resolution. Pour luy, il fit un excellent usage de l'avis qu'on luy avoit donné: il s'écarta du peril, sans engager sa reputation, ni le soin qu'il prenoit de ne point effaroucher Motezuma, aiant trouvé le secret de ruiner tous les desseins de cet Empereur, en faisant semblant de les ignorer.

Les Indiens qui compofoient l'embuscade fe crurent découverts, au moment qu'ils reconnurent de leur poste, que les Espagnols s'en écartoient, & suivoient le grand chemin. Ainsi ils ne songerent qu'à se retirer, avec autant de fraïeur, que s'ils eussent été poussez par une armée victorieuse. La nôtre descendit dans la plaine, sans aucun obstacle : & la même nuit, elle se logea en des maisons au pied de la montagne, où les Marchands de Mexique se retiroient lorsqu'ils alloient aux Foires de Cholula. On établit le quartier, avec toutes les précautions que l'on crut nécessaires, en un País où l'on avoit tant de sujets de défiance.

Cependant Motezuma, desolé par le mauvais succez de ses artifices, demouroit en ses resolutions, sans oser mettre ses forces en usage. Ce défaut de courage se tourna en devotion. Il s'attacha encore plus étroitement à ses Dieux : il ne bougeoit de leurs Temples : il redoubloit les sacrifices, jusqu'à souiller tous ses Autels du sang humain ; plus cruel, à mesure qu'il étoit plus affligé. Mais il ne trouvoit rien qui n'augmentât son trouble & sa desolation ; parce que les réponses de ses Idoles étoient toutes contraires les unes aux autres, & que les Esprits immondes qui parloient par leurs organes, ne s'accordoient point. Les uns luy conseilloyent d'ouvrir les portes aux Espagnols, disant qu'il parviendroit par cette voie, au dessein qu'il avoit de les sacrifier tous ensemble, sans qu'aucun luy échapât. Les autres vouloyent qu'il les repoussât, & qu'il cherchât les moïens de les exterminer, sans permettre qu'ils le vissent. Le dernier avis étoit plus conforme à son inclination : il se sentoît offensé de la hardiesse que ces Etrangers avoient, de vouloir paroître à sa Cour, contre sa volonté. Il regardoit cette insolence comme un outrage qu'ils faisoient à son autorité : c'est sous ce beau nom qu'il croïoit déguiser son orgueil. Mais quand il apprit que les Espagnols étoient en la Province de Chalco, & que son dernier stratagème n'étoit tourné qu'à sa confusion, on vid augmenter son chagrin & son impatience. Il paroïssoit hors du bon sens ; il ne prenoit aucun parti : & ceux de son Conseil le laissoient dans l'incertitude où ses Oracles l'avoient jetté. C'est ce qui l'obligea d'assembler tous ses Magiciens & tous ses Devins, dont la profession étoit fort respectée en ce País-là, & dont plusieurs

avoient un commerce effectif avec les Demons ; le défaut de science faisant passer pour sages ceux qui étoient le plus misérablement trompez. Motezuma leur dit : *Que leur science luy étoit nécessaire à retenir ces Etrangers , dont la conduite luy donnoit de si justes soupçons.* Il leur ordonna d'aller au-devant des Espagnols , afin de les mettre en fuite , ou de les endormir par la force de leurs charmes , puisqu'ils avoient accoutumé de produire des effets plus surprenans , en des occasions de moindre importance. Il leur promit de grandes récompenses , s'ils venoient à bout de ce dessein : les menaçant d'ailleurs qu'il y alloit de leur vie , s'ils osoient revenir en sa présence sans y avoir réussi.

Son ordre fut exécuté avec tant de zele , que plusieurs troupes de ces Sorciers se joignirent en peu de tems , & allerent au-devant des Espagnols , armez de toute la confiance qu'ils avoient en leurs conjurations , & de ce pouvoir souverain qu'ils croïoient avoir sur toute la nature. Le Pere Joseph d'Acoita , & d'autres Auteurs dignes de foi , rapportent que lorsqu'ils furent arrivez au chemin de Chalco , par où nôtre armée s'avançoit vers Mexique , & que ces Magiciens commencerent à faire leurs invocations & à tracer leurs cercles , le Demon leur apparut sous la figure d'une de leurs Idoles , qu'ils appelloient *Telcatlepuca* , Dieu mal-faisant & redoutable , & qui selon leur sole tradition , avoit entre ses mains les pestes , les famines , & les autres fleaux du Ciel. Ce Demon paroïsoit être au desespoir , & dans une fureur horrible , qu'ils remarquoient à travers l'affreuse fierté du visage de l'Idole qu'il representoit.

Il avoit sur ses ornemens une corde qui luy serroit l'estomac à plusieurs retours , afin de marquer plus positivement son affliction , & leur faire comprendre qu'il étoit arrêté par une main invisible. Tous les Sorciers se prosternerent , à dessein de l'adorer ; & luy , sans se laisser flechir à leurs humiliations , empruntant la même voix de l'Idole dont il imitoit la figure , leur parla de cette maniere : *Le tems est venu , misérables Mexicains , où vos conjurations vont perdre toute leur force. Maintenant tous vos pactes sont rompus. Rapportez à Motezuma , que le Ciel a resolu sa ruine , à cause de ses cruantez & de ses tyrannies : & afin que vous luy representiez avec plus de vivacité la desolation de son Empire , jetez les yeux sur cette miserable Ville , déjà aban-*

donnée de vos Dieux. A ces mots le Demon disparut ; & ses infames Ministres virent en ce moment la Ville de Mexique toute en feu , dont les flâmes horribles à voir , s'évanouïrent insensiblement en l'air , sans faire aucune impression sur les édifices.

Ils revinrent faire part à l'Empereur de cette effroïable aventure , sur laquelle ils fondoient leur décharge , quoyqu'ils craignissent sa rigueur. Neanmoins les menaces de ce Dieu terrible & funeste , l'étourdirent si fort , qu'il demeura quelque-tems sans parler , comme un homme qui réveille ses esprits dissipés , ou qui les rappelle de peur de tomber en foiblesse : & dès ce moment , s'étant dépouillé de sa ferocité naturelle , il dit , en se tournant vers les Magiciens & les autres qui étoient présens : *Que pouvons nous faire davantage , puisque nos Dieux nous abandonnent ? Que les Etrangers viennent , que le Ciel même tombe sur nous , il ne faut pas nous cacher ; & il n'est pas glorieux que le malheur nous attrape en fuyant comme des lâches.* Il ajoûta peu de tems après : *J'ay seulement une extrême compassion des vieillards , des enfans & des femmes , à qui les mains manquent dans la nécessité de se défendre.* Cette dernière considération l'attendrit en sorte , qu'il eut de la peine à retenir ses larmes. On ne peut disconvenir que sa première résolution ne parût d'une ame élevée , puisqu'il se presentoit à découvert au malheur , qu'il regardoit déjà comme inévitable. Cette grandeur d'ame pouvoit bien aussi avoüer le mouvement de cette tendresse , excitée par la vûë de ses Sujets opprimés : & ces sentimens sont en effet dignes d'un grand Prince , dont l'humanité n'est quelque-fois pas moins heroïque que la constance.

Dès ce moment , on commença à traiter de la maniere dont on devoit recevoir les Espagnols , de la solemnité & de l'appareil de leur reception : surquoy chacun prenoit occasion de discourir de leurs exploits , des prodiges dont le Ciel avoit annoncé leur venue , & des marques qu'ils avoient d'être ces hommes de l'Orient qui avoient été promis à leurs ancêtres. Ces gens y ajoûtoient le trouble & la desertion de leurs Dieux , qui selon leur pensée , se confessoient vaincus , & cedoient l'Empire de ce Pais-là , comme des Divinitez d'une Hierarchie inferieure. Ainsi tout fut nécessaire à mettre dans les termes de

248 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
la possibilité, cette grande & difficile entreprise, de pénétrer à travers une résistance si opiniâtre, & avec si peu de monde, jusqu'à la Cour d'un Prince tres-puissant, absolu en ses résolutions, respecté jusqu'à l'adoration, & qui n'avoit encore éprouvé que de l'obéissance ou de la crainte, de la part de ses Sujets.

CHAPITRE IX.

Le Seigneur de Tezeuco, neveu de Motezuma, vient visiter Cortez de la part de cet Empereur. On continue la marche; & on fait alte à Quitlavaca, au dedans du lac de Mexique.

DE ces maisons où l'armée se logea de l'autre côté de la montagne, elle passa le jour suivant à un petit Village de la Province de Chalco, assis sur le grand chemin, environ à deux lieues du dernier campement. Le principal Cacique de Chalco, & les autres du voisinage, vinrent saluer le General en ce lieu. Ils apportoit des presens, avec quelques vivres: & Cortez les reçut fort obligeamment, en reconnoissant leurs presens par d'autres qu'il leur fit. Il connut d'abord à leurs discours, que les Ambassadeurs de Mexique leur étoient suspects: la conversation languissoit, ils paroissent embarrassés; & ils répondoient si mal à propos, qu'ils faisoient comprendre ce qu'ils n'osoient dire, en cela même qu'ils disoient. Cortez les tira à part: & par le moien des Truchemens, il les obligea bien-tôt à répandre en sa présence tout le venin qu'ils avoient sur le cœur.

Ils se plaignirent amèrement des cruautés de Motezuma: ils représenterent la rigueur insupportable des tributs dont il les accabloit, disant qu'il les étendoit jusques sur les personnes, & qu'il faisoit travailler sans aucun salaire, à ses jardins, & aux autres ouvrages de sa vanité. Ils ajoutèrent en pleurant: *Qu'il regardoit leurs femmes mêmes, comme une contribution due à ses infâmes voluptez, & à celles de ses Ministres; puisqu'ils les choisissent*

soient & les enlevoient suivant leur caprice, sans que la fille fût en seureté entre les bras de sa mere, ni la femme dans la couche de son mari. Ils faisoient ces plaintes au General, comme à celui qui pouvoit apporter du remede à leurs maux, & qu'ils consideroient comme une Divinité descenduë du Ciel, avec un plein pouvoir sur les Tyrans. Il témoigna beaucoup de compassion de leur misere, & les entretint dans l'esperance d'y remedier, en les laissant pour quelque-tems dans cette fole vision de Divinité, ou au moins, en ne s'opposant que foiblement à leur erreur : car il auroit bien voulu se contenir dans les bornes de la modestie en ces menagemens que sa politique se permettoit ; mais il ne pouvoit se résoudre à diminuer sa reputation, qu'il croïoit avoir raison de conserver, & qui étoit fondée en partie sur l'imagination de ces Peuples.

On continua la marche le jour suivant ; & l'armée fit quatre lieues à travers un Pais tres-agreable, dont l'air étoit doux & temperé, & où la beauté des arbres & la propreté des jardins étaloient à l'envi les soins de la nature & de l'art. Elle alla loger à *Amameca* Bourg assez peuplé, situé sur le bord du grand lac de Mexique, moitié en terre-ferme, & moitié en l'eau, au pied d'une colline sterile & pleine de rochers. Il se fit en ce lieu un grand concours de Mexicains, qui vinrent avec leurs armes & leurs parures de guerre : & bien qu'on crût d'abord que la seule curiosité les y attiroit, leur nombre s'accrut tellement en peu de tems, qu'ils commencerent à chagriner les Espagnols ; & on ne manquoit pas d'indices qui pouvoient réveiller les soupçons.

Cortez se servit de quelques actions d'éclat, afin de les écarter, & de leur donner de la crainte. Il fit tirer plusieurs coups d'arquebuse, & on fit une décharge en l'air, de quelques pieces d'artillerie : on publia la ferocité des chevaux, & on les mit en action, durant que les Truchemens disoient aux Mexicains effraïez, *Que ce bruit marquoit quelque chose de sinistre.* Ainsi le General trouva moïen de les faire sortir de son camp, avant que la nuit fût venuë. On ne pût verifier s'ils étoient venus à dessein de faire quelque insulte ; & il ne paroïsoit pas vrai-semblable qu'on eût fait quelque nouveau projet, puisque Motezuma s'étoit réduit à se laisser voir, quoyque les sentinelles eussent depuis tué quelques Indiens qui

s'approchoient trop près du camp, qu'ils paroissent vouloir reconnoître. Il se peut faire que quelque Capitaine des Mexicains eût amené ces troupes, à dessein d'attaquer les Espagnols par surprise, croiant que son action ne seroit pas desagréable à l'Empereur, qu'il ne voïoit resolu à la paix que contre son naturel, & au préjudice de sa Majesté. Neanmoins cela n'est fondé que sur des présomptions; puisque le lendemain on ne vid sur le chemin que l'armée devoit suivre, que quelques troupes de Peuple sans armes, qui se plaçoient des deux côtez, pour voir passer les Etrangers.

L'armée étoit prête à marcher, lorsque quatre Nobles Mexicains vinrent donner avis au General, que le Prince Cacumatzin, neveu de Motezuma, & Seigneur de Tezeuco, venoit le visiter de la part de son oncle. Ce Prince les suivoit de près, accompagné de plusieurs Nobles superbement couverts à leur maniere, & qui avoient toutes les marques de la paix. Quelques Indiens choisis entre ses Domestiques, le portoient sur leurs épaules, en une espee de chaise couverte de plumes, dont les couleurs étoient diversifiées avec dessein & proportion. C'étoit un jeune homme de vingt-cinq ans ou environ, d'agréable représentation: & d'abord qu'il eut mis pied à terre, quelques-uns de ses Serviteurs coururent pour balayer devant luy, le terrain sur lequel il devoit marcher, & écarter avec beaucoup de façons, le Peuple qui étoit des deux côtez du chemin; ceremonie ridicule, qui ne laissoit pas d'avoir un air d'autorité. Cortez alla le recevoir jusqu'à la porte de son logement, avec toute la pompe dont il sçavoit se faire honneur en ces occasions. Le General en l'abordant fit une profonde reverence: à quoy le Prince répondit, en touchant la terre & ensuite ses levres, de la main droite. Il prit sa place, d'un air libre & cavalier; & il parla de sens rassis, comme un homme qui ne se laissoit point surprendre à l'admiration d'un spectacle extraordinaire. La substance de son discours fut en termes choisis & bien placez: *Qu'il venoit témoigner au General & à tous les Chefs de son armée, le plaisir qu'ils sentoient de les voir. Il appuïa sur la reconnoissance que Motezuma avoit, de la peine qu'ils avoient prise, & sur le desir où il se trouvoit, d'établir une bonne correspondance & une ferme amitié, avec le grand Prince de l'Orient qui les envoïoit, & dont il devoit reconnoître la gran-*

deur, par des raisons qu'il leur devoit luy-même. Après cela, comme s'il eût parlé de son chef, il toucha, de la même manière que les autres Ambassadeurs, les difficultez qui s'opposoient à leur entrée dans la Ville de Mexique. Il feignit que la disette avoit été fort grande cette année-là, dans tout le Païs; & exposa, comme un article dont l'Empereur auroit du chagrin, que les Espagnols seroient mal regalez, en un lieu où les Habitans mêmes manquoient des choses nécessaires à leur subsistance. Cortez, sans s'écarter de la manière misterieuse dont il avoit toujours entretenu le respect & la crainte dans l'esprit de ces Peuples, répondit: *Que son Roi étant un Monarque qui ne reconnoissoit rien d'égal à soy en ces Païs d'où le Soleil naissoit, avoit aussi des raisons importantes d'offrir son amitié à Motezuma, & de luy communiquer des choses qui regardoient essentiellement sa personne & sa dignité. Que ces propositions ne seroient point indignes de la reconnoissance de l'Empereur. Pour luy, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'estimer infiniment la bonté que ce Prince avoit, de recevoir son Ambassade, sans que la sterilité du Païs luy fît aucune peine; parce que les Espagnols n'avoient pas besoin de beaucoup d'alimens afin de conserver leurs forces, puisqu'ils étoient accoutumés à souffrir, & à mépriser les incommoditez & les fatigues, qui auroient pu incommoder des hommes d'une espece inferieure à la leur.* Cacumatzin n'eut rien à repliquer à ces raisons: il reçut avec beaucoup de joie & de reconnoissance, le present que Cortez luy fit, de quelques bijoux de verre fort bien travaillez: & il accompagna l'armée jusqu'à Tezeuco Ville capitale de son Domaine, d'où il alla porter la réponse qu'on avoit faite à son Ambassadeur.

Tezeuco étoit alors une des plus grandes Villes de l'Empire de Mexique: quelques Auteurs rapportent qu'elle pouvoit être deux fois plus grande que Seville; & les autres, qu'elle le disputoit pour la grandeur avec Mexique même, & qu'elle se vantoit, avec quelque fondement, d'avoir sur cette Ville l'avantage de l'antiquité. Les maisons s'étendoient au long des bords du grand lac, en une fort agreable situation, à l'endroit où la principale chaussée, par où on alloit à Mexique, prenoit son commencement. On continua la marche sur cette chaussée, sans séjourner à Tezeuco, parce que le General avoit résolu de passer trois lieues plus avant, jusqu'à Iztacpalapa,

d'où il pretendoit, le jour suivant, faire son entrée de bonne heure dans la Ville de Mexique. La chaussée pouvoit avoir en cet endroit vingt pieds de large : elle étoit construite de pierres liées avec la chaux ; & on y avoit fait quelques ouvrages sur la surface, & des deux côtez. On trouvoit à la moitié du chemin de Tezeuco à Iztacpalapa, un Bourg d'environ deux mille maisons, appelé Quitlavaca, que les Espagnols nommerent alors Venuzuela, parce qu'il étoit bâti dans l'eau du grand lac. Le Cacique, fort propre & bien accompagné, sortit au-devant du General, & le pria d'honorer la Ville de son séjour pour cette nuit ; ce qu'il fit avec tant de marques d'affection, & des instances si pressantes, qu'il falut se rendre à ses prieres, de crainte de le desobliger. Cortez trouva même qu'il étoit à propos d'en user ainsi, afin de prendre des connoissances plus particulieres, parce que comme il voïoit alors le peril de plus près, il avoit quelque crainte que les Mexicains ne rompiissent la chaussée, ou qu'ils ne levassent les ponts ; ce qui auroit été d'un tres-grand embarras à ses troupes.

On avoit de ce lieu la vûë de la plus grande partie du lac, où l'on découvroit divers Bourgs, & plusieurs chaussées qui le croisoient, embellies de tours ornées de leurs chapeaux, & qui paroïssent nager dans les eaux, outre les arbres & les jardins hors de leur élément, & une infinité d'Indiens qui s'approchoient dans leurs canots, pour voir les Espagnols. Le nombre de ceux qui occupoient à même dessein les terrasses des maisons les plus éloignées, étoit encore plus grand : & la vûë de ce spectacle, aussi magnifique que surprenant, devoit paroître encore plus admirable qu'elle ne l'est à l'imagination.

L'armée trouva un logement commode en ce lieu, dont les Habitans regalerent leurs hôtes, avec toute sorte d'honnêteté & de bonne volonté. On reconnoissoit à leur politesse le voisinage de la Cour de Motezuma. Le Cacique n'eut pas la force de cacher les sujets de chagrin qu'il avoit contre cet Empereur, ni l'envie qu'il marquoit de secouer le joug insupportable de sa tyrannie. Il animoit les Soldats à cette entreprise, qu'il leur representoit fort aisée, en disant aux Interpretes, afin que tous les Espagnols l'entendissent :

Que la chaussée qui alloit jusqu'à Mexique , étoit plus large & mieux entretenue que celle qu'ils avoient passée : Qu'il n'y avoit rien à apprehender ni sur le chemin , ni dans les Bourgs qui le bordoient. Que la Ville d'Ixtacpalapa , par où ils devoient passer , étoit paisible ; & que ses Habitans avoient ordre de recevoir & de bien traiter les Espagnols. Que le Seigneur de cette Ville étoit parent de Motezuma ; mais qu'ils ne devoient rien craindre de la part des amis de cet Empereur , parce qu'il avoit l'esprit abatu , & même éperdu , par la vue des prodiges que le Ciel lui avoit envoyez , par les réponses de ses Oracles , & par le recit des merveilleux exploits de leur armée. Qu'ainsi ils le trouveroient entièrement porté à la paix , & plus disposé à souffrir , qu'à provoquer. Ce Cacique disoit la vérité , quoyqu'un peu altérée par la passion & par la flatterie : & le General , quoyqu'il remarquât ces défauts dans les discours de l'Indien , ne laissoit pas de les publier & de les encherir , afin d'animer les Soldats. On ne peut nier que cela ne vint fort à propos , pour empêcher que les esprits de ceux qui ne se font pas un point d'honneur de leur devoir , ne s'effrayassent point à la vue de tant d'objets si differens & si admirables , par lesquels on pouvoit juger de la grandeur de cette Cour , & du pouvoir formidable de son Prince. Cependant les raisons du Cacique , & les reflexions qu'ils faisoient sur l'accablement de l'esprit de Motezuma , eurent tant de pouvoir en cette occasion , que tous les Soldats se firent un sujet de joie , de ce qui devoit causer leur étonnement , & se servirent de l'admiration à élever les esperances de leur fortune.



CHAPITRE X.

L'armée passe jusqu'à Iztacpalapa, où on dispose toutes choses pour faire l'entrée dans Mexique. On décrit la pompe avec laquelle Motezuma sortit pour recevoir les Espagnols.

LE lendemain, un peu après le lever du Soleil, le General mit l'armée en bataille sur la même chaussée, suivant la capacité du terrain, où huit Cavaliers pouvoient marcher de front. Elle étoit alors composée de quatre cens cinquante Espagnols, sans compter les Officiers, & de six mille Indiens, Tlascalteques, Zempoales, ou d'autres Nations alliées. On continua la marche sans aucune nouvelle aventure jusqu'à Iztacpalapa, où on devoit faire alte. Cette Ville paroissoit au-dessus des autres, par la hauteur de ses tours & l'exhaussement de ses bâtimens, qui alloient bien au nombre de six mille, à deux ou trois étages, dont une partie étoit bâtie dans le lac, & l'autre sur le bord de la chaussée, en une situation commode & agreable. Le Seigneur de ce lieu vint avec un grand cortège recevoir l'armée; & il étoit assisté dans cette fonction, par les Princes de Magiscatzingo, & de Cuyoacan, Villes sur le même lac. Chacun de ces Princes apportoit son present à part, composé de divers fruits, de gibier, & autres rafraîchissemens en quantité, avec des joiaux d'or jusqu'à la valeur de deux mille marcs. Ils se presenterent ensemble, & se firent connoître, en disant chacun son nom & sa dignité, remettant à la difference des presens à expliquer ce qui manquoit à leur raisonnement.

L'entrée des Espagnols en cette Ville fut celebrée par ces applaudissemens, qui consistoient au mouvement confus & aux cris du Peuple, dont la joie inquiete rassûroit les esprits les plus soupçonneux. Le logement de l'armée étoit préparé dans le Palais même du Cacique, où tous les Espagnols trouverent du couvert; les autres Nations occuperent les cours

& les portiques, & passerent assez commodément une nuit, où on n'avoit aucun sujet de défiance. Ce Palais étoit grand & bien bâti, partagé en plusieurs appartemens hauts & bas, entre lesquels il y avoit plusieurs sales, dont le plafond étoit de cedre, & ne manquoit pas d'ornemens: quelques-uns même avoient des tapisseries de coton de diverses couleurs, où l'on remarquoit du dessein & des proportions. Il y avoit à Iztacpalapa diverses fontaines d'eau douce, & bonne à boire, que l'on y avoit conduite des montagnes voisines par plusieurs canaux, qui arrosoient plusieurs jardins cultivez avec beaucoup d'industrie. Celuy que le Cacique avoit fait dresser pour son divertissement, surpassoit de bien loin tous les autres, par sa grandeur & par sa beauté. Il voulut y mener dès le soir même, Cortez & tous ses Officiers, avec quelques Soldats; afin qu'en leur rendant ce témoignage de sa bienveillance & de sa civilité, il satisfît en même-tems à la vanité & à l'ostentation. Il y avoit dans ce jardin plusieurs arbres fruitiers, qui formoient des allées fort larges, avec d'autres arbres plantez dans les intervalles, & une espece de parterre à fleurs, divisé en plusieurs quarrez par des palissades de roseaux fort bien entrelassez, & couverts d'herbes odoriferantes: & au dedans de ces quarrez, on voïoit une varieté admirable de fleurs, disposées avec ordre, & fort proprement entretenues. Au milieu un étang d'eau douce faisoit un quarré de pierre & de brique, avec des degrez de tous côtez jusqu'au fond de l'eau. Chaque côté étoit de quatre cens pas; & c'étoit en ce lieu que le Cacique faisoit nourrir le poisson le plus delicat, & où on voïoit plusieurs oiseaux de riviere, dont quelques uns sont connus en nôtre Europe, & les autres étoient d'une figure & d'un plumage extraordinaire: ouvrage digne d'un grand Prince, & qui n'étant qu'une entreprise d'un Sujet de Motezuma, faisoit juger des richesses & de la magnificence du Souverain.

La nuit se passa fort tranquillement: les Habitans rendoient toute sorte de bons offices aux Espagnols, avec beaucoup de franchise & de zele; on remarqua seulement qu'ils parloient en cette Ville, des actions de Motezuma, d'un stile tout différent de ses autres Sujets. Ils se loïoient tous de son Gouvernement, & ils publioient sa grandeur; soit que l'honneur

que le Cacique avoit de luy appartenir, leur eût imprimé cette idée; soit que le voisinage du Tyran eût éteint toute la liberté. De ce lieu pour aller jusqu'à Mexique, il n'y avoit plus que deux lieues de chaussée: & l'armée partit au matin, parce que le General vouloit faire son entrée, & rendre ses devoirs à Motezuma de bonne heure, afin qu'il eût du jour de reste, à reconnoître & à fortifier son quartier. On continua la marche en l'ordre accoustumé: & en laissant à côté la Ville de Magiscalzingo, fondée dans l'eau, & celle de Cuyoacan sur le bord de la chaussée, sans compter d'autres gros Bourgs qu'on decouvroit sur le lac; on vint enfin à la vûe de la grande Ville de Mexique, qui s'élevoit considerablement au-dessus de toutes les autres, & qui même par la hauteur de ses bâtimens, faisoit remarquer l'Empire qu'elle avoit sur elles. Plus de quatre mille Nobles, ou Ministres de la Ville, vinrent recevoir l'armée à la moitié du chemin: & leurs complimens arrêterent long-tems l'armée, quoyqu'ils ne fissent que la reverence; après quoy ils passoient à la file au-devant des troupes. Un boulevard de pierre faisoit face de ce côté-là, & couvroit la Ville. Il avoit deux petits Châteaux ou Forts, un de chaque côté; & il occupoit toute la largeur de la chaussée. Ses portes étoient ouvertes sur un autre bout de chaussée terminée par un pont-levis, qui défendoit l'entrée de la Cité par une seconde fortification. D'abord que les Nobles qui accompagnoient l'armée eurent passé de l'autre côté du pont, ils se rangerent à droite & à gauche, afin de luy laisser l'entrée libre; & on decouvrit alors une grande rue fort large, dont les maisons étoient bâties d'une même symetrie, & chargées d'une infinité de Peuple aux balcons, & sur les terrasses. Il n'y avoit personne dans la rue: & ils dirent à Cortez qu'on l'avoit ainsi dégagée exprés; parce que Motezuma vouloit venir luy-même le recevoir, afin de luy donner un témoignage singulier de sa bienveillance.

Peu de tems après on decouvrit la premiere troupe du cortège de l'Empereur, composée de deux cens Nobles de sa Maison, tous vêtus de livrées, avec de grands pennaches d'une même figure & d'une même couleur. Ils venoient en deux files, les pieds nuds & les yeux baissés, avec un silence
& une

& une modestie remarquables, enfin toutes les apparences de quelque procession. Au moment qu'ils furent à la tête des troupes, ils se rangerent contre les murailles, & laisserent paroître de loin une autre troupe plus grande, plus richement parée, & qui paroissoit d'une plus grande dignité. Morezuma étoit au milieu, porté sur les épaules de ses Favoris, en une litiere d'or bruni, qui brilloit avec une proportion bien menagée, entre plusieurs ouvrages de plumes, dont la distribution fort adroite sembloit disputer l'avantage avec la richesse de l'or. Quatre Mexicains des plus élevez en dignité marchaient autour de la litiere, & soutenoient une espee de daix de plumes vertes, tissées de maniere, qu'elles formoient comme une toile, avec quelques ornemens d'argenterie. Trois des principaux Magistrats le precedoient, avec des verges d'or en main, qu'ils levoient en haut de tems en tems, avertissant par ce signal que l'Empereur approchoit, afin que tout le monde se jettât à terre, & que personne ne fût assez hardi pour le regarder; ce qui étoit un crime puni comme le sacrilege. Cortez descendit de cheval avant que l'Empereur s'approchât; & en même tems Motezuma mit pied à terre. Quelques Indiens y étendirent aussi-tôt des tapis, de peur qu'il ne la touchât de ses pieds, dont ils ne croïoient pas qu'elle fût digne de recevoir les vestiges.

Il s'aprocha lentement & avec beaucoup de gravité, aiant les deux mains appuyées sur les bras des Seigneurs d'Iztacalapa & de Tezeuco, ses neveux. Il fit ainsi quelques pas, en s'approchant de Cortez. Cet Empereur pouvoit alors avoir quarante ans: sa taille de moyenne hauteur, paroissoit plus dégagée que robuste. Il avoit le nez aquilin, & le teint moins bazané que les Indiens ne l'ont naturellement: ses cheveux descendoient jusqu'au-dessous de l'oreille, ses yeux étoient fort vifs, & toute sa personne avoit un air de Majesté, quoyqu'un peu composé. Sa parure étoit un manteau de coton tres-fin, attaché également sur les épaules; en sorte qu'il luy couvroit la plus grande partie du corps, & que la frange en trainoit jusqu'à terre. Divers joïaux d'or, de perles, & de pierres precieuses, luy tenoient lieu de fardeau, plus que d'ornement. Sa Couronne étoit une Mitre d'or léger, qui finissoit en pointe par devant; & l'autre partie moins pointuë, se replioit vers le

derriere de la tête. Enfin, ses fouliers d'or massif, avec des courroies à boucles de même, qui luy serroient le pied, & remontoient jusqu'à la moitié de la jambe, representoient fort bien la chaussûre militaire des anciens Romains.

Cortez s'avança à grands pas, autant que la bien-seance le put permettre, & fit une profonde reverence, que Motezuma luy rendit, en mettant la main près de terre, & la portant ensuite à ses levres. Cette civilité inotûe jusqu'alors en la personne de leurs Princes, parut encore aux Mexicains plus étonnante en celle de Motezuma, qui salûoit à peine ses Dieux d'un signe de tête, & qui affectoit un orgueil extrême, qu'il ne sçavoit peut-être pas distinguer d'avec la Majesté. Cette action, & celle de sortir pour recevoir luy-même l'armée, épuiserent toutes les reflexions des Indiens, qui en tirerent enfin des conclusions très-avantageuses à la gloire des Espagnols; parce qu'ils ne pouvoient se persuader que l'Empereur eut fait ces démarches sans consideration, luy dont ils reveroient tous les Decrets avec une aveugle soumission. Cortez avoit mis sur ses armes une chaîne d'émail, composée de plusieurs pierres fausses, mais ttes-belles & bien mises en œuvre, qui representoient des diamans & des émeraudes. Il l'avoit toujours réservée, à dessein d'en faire le present de sa premiere audience: & comme il se trouvoit alors proche de la personne de Motezuma, il la luy mit au col; quoyque les deux Princes qui le soutenoient eussent retenu assez incivilement le General, en luy faisant connoître qu'il n'étoit pas permis de s'approcher si près de la personne du Prince. Mais Motezuma les blâma de cette action, & fut si satisfait du present, qu'il le regardoit avec admiration, & qu'il l'estimoit entre ses Domestiques, comme une piece d'un prix inestimable: aussi voulant s'acquitter sur le champ, de cette obligation, par quelque action de liberalité éclatante, il prit le tems que tous les Officiers des Espagnols luy faisoient la reverence, pour envoyer querir un colier qu'on croïoit être la plus riche piece de son tresor. C'étoit des coquilles fines d'un tres-beau cramoisi, fort estimées en ce País-là: elles étoient disposées en sorte, que quatre écrevisses d'or, parfaitement bien representées, pendoient des quatre côtez de chaque coquille. L'Empereur voulut luy-même la mettre au col de Cortez; fa-

veur qui fit encore un grand bruit entre les Mexicains. Le discours de Cortez fut court & soumis, conformément au sujet, & la réponse de Motezuma fut aussi en peu de paroles, où sa discretion parut conserver toute la bien-seance. Il commanda à un des deux Princes sur qui il s'appuioit, de demeurer, afin de conduire & d'accompagner Cortez jusqu'à son logement, & l'autre Prince le soutint toujours, jusqu'à sa litiere, où il monta, & se retira à son Palais avec la même pompe & la même gravité.

L'entrée des Espagnols dans la Ville de Mexique, se fit le huitième jour de Novembre, consacré à la memoire des quatre saints Martyrs Couronnez, l'an 1519. Leur logement étoit préparé dans une des maisons que *Axayaca*, pere de Motezuma, avoit bâties : elle disputoit de la grandeur avec le principal Palais des Empereurs, & avoit toutes les apparences d'une Forteresse, des murs forts & épais, flanquez d'espace en espace, de tours qui servoient d'appui & de défense. Toute l'armée y trouva dequoy se loger, & le premier soin du General fut de la reconnoître luy-même exactement par tout, afin de poser ses corps-de-garde, de poster son artillerie, & de fermer bien son quartier. Quelques sales destinées aux Officiers, étoient tenduës de tapisseries de coton de diverses couleurs, le coton composant toutes leurs toiles, avec plus ou moins de delicateffe. Les chaises étoient de bois tout d'une piece, & les lits environnez de courtines suspenduës en forme de pavillon; des nattes de palmes étenduës, & une autre roulée, faisoient le fond & le chevet du lit. Les Princes les plus magnifiques n'en connoissoient point de plus delicat; & cette Nation ne faisoit pas grand cas de sa commodité, assez satisfaite d'avoir quelques secours contre la necessité: & l'on ne sçait point trop, si l'on ne devoit pas feliciter ces Barbares, de cette ignorance des superfluitez.



CHAPITRE XI.

Motezuma vient le soir du même jour visiter Cortez en son logement. Le discours qu'il fit avant que de donner audience au General ; & la réponse de Cortez.

IL étoit un peu plus de midi, lorsque les Espagnols entrèrent au quartier qu'on leur avoit préparé, où ils trouvèrent un repas magnifique, destiné au General & à ses principaux Officiers, avec une grande abondance de viandes moins délicates ; pour les Soldats ; outre plusieurs Indiens qui servoient à manger & à boire, d'une promptitude & d'un silence à surprendre. Sur le soir, Motezuma suivi du même cortège, vint visiter Cortez, qui en ayant été averti, alla recevoir ce Prince dans la première cour, avec tout le respect qu'une semblable faveur pouvoit demander. Le General l'accompagna jusqu'à la porte de son appartement, où il luy fit une profonde reverence ; & l'Empereur passa, & alla prendre sa place, d'un air dégagé & majestueux. Il commanda aussitôt, qu'on approchât un siège pour Cortez : il fit signe aux Nobles de sa suite, de se ranger contre les murailles. Le General ordonna la même chose à ses Officiers : & lorsque les Truchemens furent arrivez, il voulut commencer son discours ; mais Motezuma le retint, en faisant connoître qu'il vouloit parler avant que de luy donner audience : & les Auteurs rapportent qu'il s'expliqua en cette substance.

Illustre Capitaine, & Generaux Etrangers, avant que je puisse écouter l'Ambassade du grand Prince qui vous a envoyez, il est à propos que vous & moy reciproquement, nous promettons de mépriser & d'oublier ce que la renommée a divulgué touchant nos personnes & notre conduite, en prevenant nos esprits par ces vaines rumeurs, qui vont devant la verité, & qui la défigurent par des traits de blâme ou de flatterie. On vous aura dit de moi, en quelques endroits, que je suis un des Dieux immortels, en élevant ma personne & mon pouvoir jusqu'au Ciel. D'autres vous auront fait entendre, que la for-

tune s'est épuisée à m'enrichir; que les murailles & les tuiles de mes Palais sont d'or, & que la terre s'affaisse sous le poids de mes trésors: enfin, quelques uns auront voulu vous persuader que je suis un Tyran cruel & superbe, qui abhorre la justice, & qui ne connoît pas l'humanité. Les uns & les autres vous ont trompé également, par leurs exagérations: & afin que vous ne vous imaginiez pas que je suis un Dieu, & que vous connoissiez l'illusion de ceux qui se sont forgé cette vision, cette partie de mon corps, dît-il en découvrant son bras, fera paroître à vos yeux desabusez, que vous parlez à un homme mortel, de la même espece que les autres hommes, mais plus noble & plus puissant qu'eux. Je ne nierai pas que mes richesses ne soient grandes; mais l'imagination de mes Sujets y ajoute beaucoup. Cette maison où vous logez est un de mes Palais; regardez ces murailles, elles sont faites de pierre & de chaux, matiere vile, qui ne doit son prix qu'à son emploi: & par l'un & par l'autre de ces exemples, jugez si l'on ne vous a pas trompé de la même maniere, lorsqu'on vous a exagéré mes tyrannies. Au moins, suspendez vôtre jugement, jusqu'à ce que vous vous soyez éclairci de mes raisons; & ne comptez point sur le langage de mes Sujets rebelles, jusqu'à ce que vous aiez examiné, si ce qu'ils appellent misere, n'est point un châtiment, & s'ils ont droit de l'accuser sans cesser de le meriter. C'est ainsi que l'on nous a informé de ce qui regarde vos personnes & vos actions. Quelques uns nous ont assuré que vous étiez des Dieux, que les bêtes farouches vous obeïssent, que vous teniez les foudres entre vos mains, & que vous commandiez aux elemens. D'autres nous vouloient faire croire que vous étiez méchans, emportez, superbes; que vous vous laissiez gourmander aux vices, & que vous aviez une soif insatiable, de l'or que nôtre Terre produit. Cependant, je reconnois déjà que vous êtes des hommes de la même composition & de la même pâte que nous, quoyqu'il y ait quelque difference, qui naît des diverses influences, que la qualité du Pais inspire aux mortels. Ces bêtes qui vous obeïssent, sont à mon avis de grands cerfs que vous avez apprivoisez, & instruits de cette science imparfaite, qui peut être comprise par l'instinct des animaux. Je conçois aussi fort bien que ces armes qui ressemblent à la foudre, sont des tuyaux d'un métal que nous ne connoissons pas, dont l'effet, pareil à celui de nos sarbacanes, vient d'un air pressé qui cherche à sortir, & qui pousse impetueusement tout ce qui s'oppose à son passage. Le feu que ces tuyaux jettent avec un bruit

plus terrible, est tout au plus un secret surnaturel de la même science, que celle dont nos Sages font profession. Dans tout le reste de ce qu'on a rapporté de votre procédé, je trouve encore, suivant ce que mes Ambassadeurs ont remarqué sur vos inclinations, que vous avez de la bonté & de la religion; que vos chagrins sont fondez en raison, que vous souffrez les fatigues avec joie, & qu'entre vos autres vertus, on void de la liberalité, qui ne s'accorde gueres avec l'avarice. En sorte qu'autant les uns que les autres, nous devons effacer les impressions qu'on avoit voulu nous donner, & sçavoir bon gré à nos yeux, de ce qu'ils ont desabuse notre imagination. Cela étant ainsi établi, j'ai souhaité que vous sçussiez, avant que de me parler, que l'on n'ignore pas entre nous autres, & que nous n'avons pas besoin de votre persuasion, pour croire que le grand Prince à qui vous obeissez, descend de notre ancien Quezalcoal, Seigneur des sept Cavernes des Navatlaques, & Roi legitime de ces sept Nations, qui ont fondé l'Empire de Mexique. Nous avons appris par une de ses Propheties, que nous reverons comme une verité infailible, conformément à la tradition des siecles, conservée dans nos Annales; qu'il étoit sorti de ce Pais-ci, pour aller conquerir de nouvelles Terres du côté de l'Orient; & qu'il avoit laissé des promesses certaines, que dans la suite des tems, ses descendans viendroient moderer nos Loix, & reformer notre Gouvernement, sur les regles de la raison. Ainsi, comme les caracteres que vous portez ont du rapport à cette Prophetie, & que le Prince de l'Orient qui vous envoie, fait éclater, par vos exploits même, la grandeur d'un si illustre Aïeul, nous avons déjà resolu de consacrer à son service, tout ce que nous avons de pouvoir; & j'ai trouvé qu'il étoit à propos de vous en avertir, afin que vos propositions ne soient point embarrassées par ce scrupule, & que vous attribuez les excez de ma douceur à cette illustre origine.

Motezuma finit ainsi le discours dont il voulut prevenir l'esprit des Espagnols, & qu'il fit avec beaucoup d'ardeur & de majesté; ce qui donna assez de matiere à Cortez, pour luy répondre, sans s'écarter de ces illusions, qu'il trouvoit établies dans l'esprit de tous les Indiens en general. Il s'expliqua à peu près en ces termes, selon les Memoires qu'on nous a donnez.

Seigneur, après vous avoir remercié humblement, de cet excez de

bonté qui vous fait écouter si favorablement nôtre Ambassade, & de cette haute & souveraine connoissance que vous employez en nôtre faveur, en méprisant, d'une maniere si avantageuse pour nous, les faux préjugés de l'opinion; je puis vous dire aussi, qu'à nôtre égard, nous avons traité celle que l'on doit avoir de vous, avec tout le respect & toute la veneration qui est dûë à vôtre Grandeur. On nous a dit beaucoup de choses de vôtre personne, dans les terres de vôtre Empire. Les uns la mettoient entre les Divinitez; d'autres en noircissoient jusques aux moindres actions: mais ces discours s'enflent ordinairement, par des outrages qu'ils font à la verité, puisque comme la voix des hommes est l'organe de la renommée, elle prend souvent la teinture de leurs passions; & celles-ci, ou ne conçoivent jamais les choses comme elles sont, ou ne les rapportent jamais comme elles les conçoivent. Les Espagnols, Seigneur, ont une vûë penetrante, qui sçait distinguer les différentes couleurs que l'on donne au discours, & par la même lumiere les faux semblans du cœur. Nous n'avons ajouté foi ni à vos Sujets rebelles, ni à vos flatteurs: & nous paroissions devant vous, convaincus que vous êtes un grand Prince, aimant la justice & la raison, sans que nous aions besoin du rapport de nos sens, pour connoître que vous êtes mortel. Nous autres sommes aussi de la même condition, quoyque plus vaillans, sans comparaison, que vos Sujets, & d'un entendement bien élevé au-dessus du leur; parce que nous sommes nez sous un climat dont les influences ont beaucoup de vertu. Les animaux qui nous obeïssent, ne sont point aussi comme vos cerfs: ils ont bien plus de noblesse & de fierté; & tous brutes qu'ils sont, ils ont de l'inclination à la guerre, & sçavent aspirer à la gloire de leur maître, par une espece d'ambition. Le feu qui sort de nos armes, est un effet naturel de l'industrie des hommes, sans que dans sa production il entre rien de cette connoissance dont vos Magiciens font profession; science abominable parmi nous, & digne d'un plus grand mépris, que l'ignorance même. J'ai crû devoir établir ces principes, afin de satisfaire aux avis que vous nous avez donnez: après quoy je dirai, Seigneur, avec toute la soumission qui est dûë à vôtre Majesté, que je viens la visiter en qualité d'Ambassadeur du plus grand & du plus puissant Monarque que le Soleil éclaire, aux lieux où il prend sa naissance. J'ay ordre de vous exposer en son nom, qu'il souhaite être vôtre ami & vôtre allié, sans s'appuyer sur ces anciens droits dont vous avez parlé, & sans autre fin que

d'ouvrir le commerce entre vos deux Monarchies, & d'obtenir par cette voie le plaisir de vous desabuser de vos erreurs : & quoyque selon la tradition de vos Histoires mêmes, il pût pretendre une reconnoissance plus positive dans les Terres de vôtre Domaine, il ne veut néanmoins user de son autorité, que pour gagner vôtre créance, sur des choses entierement à vôtre avantage ; & afin de vous faire entendre que vous, Seigneur, & vous autres, Nobles Mexicains qui m'écoutez, vivez en un abus terrible, par la Religion que vous professez, en adorant des bois insensibles, qui sont les ouvrages de vos mains & de vôtre caprice ; puisqu'il n'y a véritablement qu'un seul Dieu, qui n'a ni principe, ni fin, & qui est le principe éternel de toutes choses. C'est luy dont la puissance infinie a créé de rien cet ouvrage admirable des Cieux, qui a fait le Soleil qui nous éclaire, la Terre qui nous fournit des alimens, & le premier Homme de qui nous descendons, avec une égale obligation, de reconnoître & d'adorer nôtre première Cause. C'est cette même obligation qui est imprimée dans vos ames, dont encore que vous reconnoissiez l'immortalité, vous la prostituez & la détruisez, en rendant un culte d'adoration aux Demons, esprits immondes que Dieu a créés, & qui en punition de leur ingratitude & de leur rebellion contre luy, ont été précipitez dans ce feu sous-terrein, dont vous avez quelque représentation imparfaite, en l'horreur de vos Volcans. La malice & l'envie, qui les rendent ennemis du genre humain, les obligent continuellement à solliciter vôtre perte, en se faisant adorer, sous la figure de ces Idoles abominables. C'est leur voix que vous entendez quelque fois, dans les réponses de vos Oracles ; & ils forment ces illusions, que les erreurs de l'imagination introduisent en vôtre entendement. Mais, Seigneur, je connois que ce n'est pas ici le lieu de traiter des mysteres d'une si haute Doctrine : Ce même Monarque en qui vous reconnoissez une si ancienne supériorité, vous exhorte seulement à nous écouter sur ce point, sans aucune preoccupation ; afin que vous puissiez goûter le repos que votre esprit trouvera en la vérité, & que vous appreniez combien de fois vous avez résisté à la raison naturelle, qui vous donnoit des lumieres capables de vous faire connoître votre aveuglement. C'est la première chose que le Roi mon Maître souhaite de votre Majesté : C'est le principal article de ma proposition, & le plus puissant moyen d'établir, avec une parfaite amitié, l'alliance des deux Couronnes, sur les fondemens inébranlables de la Religion, qui sans
laisser

laisser aucune diversité dans les sentimens , unira les esprits par les liens d'une même volonté.

C'est ainsi que Cortez trouva moïen de maintenir dans l'esprit de Motezuma , la reputation de ses forces , sans s'éloigner de la verité , & qu'il se servit adroitement de l'origine qu'ils donnoient eux-mêmes à son Roi , au moins sans contredire ce qu'ils imaginoient , afin de donner plus d'autorité à son Ambassade. Cependant Motezuma ne parut pas fort docile sur le point de la Religion. Ce Prince obstiné dans les erreurs de l'Idolatrie , par une miserable superstition , se leva de son siege , & dît à Cortez : *Je reçois avec beaucoup de reconnoissance , l'alliance & l'amitié que vous me proposez de la part du grand Prince descendant de Quezalcoal. Mais je crois que tous les Dieux sont bons : le votre peut être tel que vous le dites , sans faire tort aux miens. Ne songez maintenant qu'à vous reposer , puisque vous êtes chez vous , où vous ferez servi avec tout le soin qui est dû à votre valeur , & au grand Prince qui vous a envoyé.* Alors il commanda que l'on fit entrer quelques Indiens qu'il avoit amenez ; & avant que de partir , il presenta luy-même à Cortez , diverses pieces d'orfevrerie , avec quantité de robes de coton , & d'autres ouvrages de plume fort bien travaillez ; present considerable , & pour la valeur , & pour la maniere dont il étoit offert. Motezuma distribua encore quelques joïaux de prix aux Espagnols qui assisterent à l'audience ; ce qu'il fit en grand Prince , genereusement , & sans témoigner qu'on luy en étoit obligé : regardant néanmoins Cortez & ses Capitaines , avec une espece de satisfaction qui marquoit ses inquietudes passées , de la même maniere qu'on connoît jusqu'où alloit la crainte , par la joie qu'on témoigne de l'avoir perduë.



CHAPITRE XII.

Cortez va voir Motezuma dans son Palais, dont on décrit la grandeur & la magnificence. On rapporte ce qui se passa en leur conversation, & en d'autres qu'ils eurent sur le sujet de la Religion.

LE jour suivant, Cortez demanda audience, & l'obtint avec tant de facilité, que les Officiers qui devoient l'accompagner à cette visite, arriverent avec la réponse. Ces Officiers étoient emploïez particulièrement à la conduite des Ambassadeurs, & comme les Maîtres des Ceremonies & des bien-seances de la Nation. Le General s'habilla fort galamment, sans néanmoins oublier ses armes, qui passaient pour une parure militaire. Il étoit suivi des Capitaines Pierre d'Alvarado, Gonzale de Sandoval, Jean Velasquez de Leon, & Diego d'Ordaz, avec six ou sept Soldats, gens de confiance. Bernard Diaz del Castillo fut de ce nombre; & déjà il commençoit à remarquer toutes choses, à dessein de composer son Histoire.

Les rues étoient remplies d'un nombre presque infini de Peuple, qui s'empressoit à voir passer les Espagnols, sans embarrasser le chemin: & leurs reverences & leurs soumissions furent accompagnées d'acclamations, entre lesquelles on entendit souvent repeter le mot de *Teules*; qui en leur langue signifie Dieux. Cette parole, dont on sçavoit déjà la valeur, n'étoit pas desagréable à des gens qui fondoient leur plus grande assurance sur le respect qu'on avoit pour leurs personnes.

Ils découvrirent de fort loin le Palais de Motezuma, dont la magnificence témoignoît assez celle des Princes qui l'avoient bâti. On y entroit par trente portes, qui répondoient sur autant de rues différentes; & la principale face, qui regardoit sur une place fort spacieuse, dont elle occupoit tout un côté, étoit bâtie de pierres de jaspe noir, rouge & blanc,

fort polies, & placées avec une proportion qui n'étoit pas à mépriser. On remarquoit sur la principale porte un grand écusson chargé des armes de Motezuma : c'étoit un griffon, dont la moitié du corps representoit un aigle, & l'autre un lion. Il avoit les aîles étenduës, comme pour voler ; & il tenoit entre ses griffes, un tygre qui sembloit se debatre avec fureur. Quelques Auteurs soutiennent que ce griffon n'étoit autre chose qu'un aigle, par la raison qu'on n'a jamais vû de griffons en ce Pais-là : comme s'il n'y avoit pas lieu de douter qu'il y en eût en tout le reste du Monde, puisque les Naturalistes ne les mettent qu'au rang des oiseaux fabuleux. Mais il est aisé de répondre, que l'imagination a pû inventer en ce lieu-là, comme ailleurs, cette espece de monstres, suivant ce que les Poëtes appellent Licence, & les Peintres Caprice.

En approchant de la porte, les Officiers qui accompagnoient le General, s'avancerent jusqu'à un de ses côtez, où faisant en arriere quelques démarches misterieuses, ils formerent comme un demi-cercle, afin de ne passer sous la porte que deux à deux. C'étoit une ceremonie de respect ; car ils auroient crû en manquer, s'ils eussent entré en foule dans le Palais de l'Empereur : & leur retraite en arriere marquoit la crainte qu'ils avoient, de fouler aux pieds un lieu si venerable. Après avoir passé trois vestibules ornez de jaspe, comme la face du Palais, ils arriverent à l'appartement de Motezuma, dont les salons leur parurent également admirables, par leur grandeur & par leurs ornemens. Les planchers étoient couverts de nattes, d'un travail delicat & diversifié, & les murailles tapissées de pieces tissuës de coton, mêlé avec du poil de lapin, sur un fond de plumes. le tout relevé par l'éclat des diverses couleurs, & par la beauté des figures. Les lambris faits d'un assemblage de bois de cyprés, de cedre, & d'autres bois de senteur, avoient divers feuillages & festons de relief ; mais ce qui en étoit le plus remarquable, est que sans avoir l'usage des cloux, ni des chevilles, ils formoient de tres-grands plafons, sans autre liaison, que celle qu'ils tiroient de l'adresse dont les pieces se souvenoient reciproquement.

On voïoit en chaque salon, un grand nombre d'Officiers de divers rangs, qui gardoient les portes, chacun suivant sa

qualité & son emploi. Les premiers Ministres de l'Empereur attendoient à celle de l'antichambre, où ils reçurent Cortez avec beaucoup de civilité : néanmoins ils le firent attendre un peu, afin d'ôter leurs sandales, & les riches manteaux dont ils étoient parez. Ils en prirent de simples, parce qu'entre ces Peuples, la bien-seance ne permettoit pas de paroître avec un habit brillant, en presence du Prince. Les Espagnols observoient ces façons. Tout leur paroissoit nouveau ; & toutes choses contribuoient à imprimer du respect : la grandeur du Palais, les ceremonies de la reception, & jusqu'au profond silence de ce grand nombre de Domestiques.

Motezuma étoit debout, paré de toutes les marques de sa Souveraineté. Il s'avança quelques pas au-devant du General, à qui il mit les mains sur les épaules, lorsqu'il se baissa pour le saluer, & fit seulement un air de visage doux & caressant aux Espagnols qui l'accompagnoient, & puis il s'assit, & fit donner des sieges à Cortez & à tous ceux de sa suite, sans leur laisser la liberté de les refuser. La visite fut longue, & en maniere de conversation. L'Empereur debuta par diverses questions sur l'Histoire naturelle & politique des Pais Orientaux ; approuvant à propos ce qui luy paroissoit juste, & montrant qu'il sçavoit appuier par des raisonnemens, les sujets qu'il avoit de douter. Il revint enfin à la dépendance, & à l'obligation que les Mexicains étoient obligez d'avoir pour le descendant de leur premier Roi. Il s'applaudit particulièrement, de ce que la Prophetie touchant les Etrangers, avoit été accomplie sous son Regne, après les promesses faites depuis tant de siècles à ses predecesseurs ; & cette creance, vaine & méprisable en son origine & en toutes ses circonstances, ne laissa pas d'être d'une extrême consequence en cette occasion, afin d'ouvrir aux Espagnols le chemin de s'introduire en ce grand Empire. Ainsi ce qui brille le plus à nos yeux dans la conduite de la vie, est souvent comme enchaîné à des principes si foibles & si legers, qu'il paroît ridicule à ceux qui les sçavent penetrer.

Cortez tourna fort adroitement le discours sur la Religion, lorsqu'entre les autres éclaircissements qu'il donnoit à l'Empereur, des Loix & des Coûtumes de sa Nation, il parla de celles qui obligent tous les Chrétiens en general ; afin que les

vices & les abominations de ses Idoles, luy parussent plus horribles par cette opposition. Il prit cette occasion de se recrier contre les sacrifices du sang humain, & contre cette brutale coûtume, dont la nature même avoit horreur, de manger les hommes qu'ils sacrifioient : bestialité introduite en cette Cour, avec d'autant plus de fureur, que le nombre des sacrifices étoit plus grand, & par la même raison, celui de ces infames repas plus condamnable.

Cette audience ne fut pas entierement inutile, puisque Motezuma, touché en quelque maniere par la force de la raison, bannit de dessus sa table les plats de chair humaine ; mais il n'osa défendre absolument cette viande à ses Sujets, & il ne se rendit point sur l'article des sacrifices : au contraire, il soutint que ce n'étoit pas une cruauté, d'offrir à ses Dieux des prisonniers de guerre, qui étoient déjà condamnez à la mort, ne trouvant point de raison qui pût luy persuader, que sous le nom de prochains, on comprenoit jusqu'à ses ennemis.

Ce Prince donna fort peu d'esperance de se rendre à la connoissance de la verité, quoyque Cortez & le Pere Olmedo eussent essayé, en plusieurs conversations, de luy enseigner le chemin qui y conduit. Il avoit assez de lumieres pour reconnoître quelques avantages de la Religion Catholique, & pour ne pretendre pas soutenir indifferemment tous les abus de la sienne : mais la crainte le retenoit toujours dans cette fausse idée, que ses Dieux étoient bons en son País, comme celui des Chrétiens l'étoit aux lieux où il regnoit ; & il se faisoit quelques violences pour cacher son chagrin, lorsqu'il se sentoit pressé par la force des argumens qu'on luy proposoit. Ainsi il souffroit beaucoup dans les conferences qu'on avoit avec luy sur ce sujet, parce qu'il vouloit se rendre complaisant aux Espagnols, d'une maniere qui tenoit de la bassesse, & d'autre part, il se sentoit gêné par l'affectation hypocrite de cette fausse pieté qui luy avoit acquis la Couronne, & qu'il croioit devoir la maintenir. C'est ce qui l'obligeoit à craindre de perdre l'estime de ses Sujets, s'ils le voioient moins appliqué au culte de ses Dieux : miserable politique, & propre aux Tyrans, d'être superbes en leurs commandemens, & lâches dans leurs reflexions.

Cette resistance ne se faisoit pas sans ostentation, en sorte qu'un

des premiers jours, comme ce Prince faisoit voir au General & au Pere, accompagnez de quelques Capitaines, & de plusieurs Soldats Espagnols, la grandeur & la magnificence de sa Cour, il voulut, par un sentiment de vanité, leur montrer le plus grand de ses Temples. Il leur ordonna de s'arrêter un peu à l'entrée; & il s'avança, afin de consulter avec ses Sacrificateurs, s'il étoit permis de faire paroître en la presence de leurs Dieux, des gens qui ne les adoroient pas. Ils conclurent qu'on pouvoit les admettre, pourvû qu'ils ne fissent point d'insolence: & aussi-tôt, deux ou trois des plus anciens Sacrificateurs sortirent, & apporterent la permission d'entrer, & la priere qu'on leur faisoit. Toutes les portes de ce vaste & superbe édifice s'ouvrirent en même tems; & Motezuma prit le soin d'expliquer aux Espagnols, ce qu'il y avoit de mystérieux. Il luy montra les lieux destinez au service du Temple, l'usage des vaisseaux & des autres instrumens, & ce que chaque Idole representoit: ce qu'il fit avec tant de respect & de ceremonies, que les Espagnols ne pûrent s'empêcher d'en rire, dont il ne fit pas semblant de s'appercevoir; mais seulement il se tourna vers eux, comme pour retenir leur emportement par sa vûë. Cortez se laissant transporter au zele qui brilloit dans son cœur, luy dit alors: *Permettez-moi, Seigneur, de planter la Croix de JESUS-CHRIST, devant ces images du Diable; & vous verrez si elles sont dignes d'adoration, ou de mépris.* La fureur des Sacrificateurs prit feu à cette proposition; & Motezuma en fut interdit & mortifié, n'ayant ni la patience de la souffrir, ni le courage de s'en offenser: sur quoy il prit un parti entre son premier ressentiment, & son zele hypocrite; & afin de satisfaire & à l'un, & à l'autre: *Vous pourriez, dît-il aux Espagnols, accorder à ce lieu l'attention que vous êtes obligez d'avoir pour ma personne.* A ces mots il sortit du Temple, afin qu'ils le suivissent; & il s'arrêta sous le portique, où il ajoûta, avec moins d'émotion: *Mes amis, vous n'avez maintenant qu'à retourner en votre quartier; car je veux demeurer ici, afin de demander pardon à mes Dieux, de l'excez de ma patience:* Saillie remarquable, causée par l'embarras où il se trouvoit, & exprimée en des termes qui faisoient connoître sa resolution, & ce qu'il luy coûtoit à demeurer dans les bornes de la moderation.

Après cette expérience, suivie de quelques autres, Cortez résolut, suivant l'avis du Pere Olmedo & du Licentié Diaz, que l'on ne parleroit plus de Religion, jusqu'à un tems plus propre; parce que cela ne servoit qu'à irriter & à endurcir l'esprit de Motezuma. Cependant il obtint de cet Empereur, la liberté de rendre à Dieu un culte public; & Motezuma même envoia les Intendans de ses bâtimens, afin qu'on bâtît un Temple à ses dépens, ainsi que le General le souhaitoit: tant il avoit de passion qu'on le laissât en repos, sur le sujet de ses erreurs. D'abord on nettoia un des principaux salons du Palais, qui servoit de logement aux Espagnols: & après l'avoir reblanchi par tout, on y éleva un Autel, où l'on mit un tableau de la tres. sainte Vierge, sur des gradins magnifiquement ornez. On dressa une grande Croix devant la porte du salon, qui devint ainsi une Chapelle fort propre, où on disoit tous les jours la Messe, on faisoit la priere du Rosaire, & plusieurs autres exercices de pieté & de devotion. Motezuma y assistoit quelque-fois, accompagné de ses Princes & de ses Ministres, qui loüoient extrêmement la douceur de nôtre sacrifice, sans reconnoître l'inhumanité & l'abomination des leurs: aveugles superstitieux, à qui leurs tenebres étoient palpables, & qui se défendoient par la coûtume, contre la raison.

Mais avant que de rapporter ce qui arriva aux Espagnols en cette Ville, il est à propos de faire la description de sa grandeur, de la forme de son Gouvernement & de sa Police, & de donner, enfin, toutes les connoissances nécessaires, à l'intelligence & à l'idée de ces événemens; puisqu'encore que ces peintures interrompent la narration, elles sont néanmoins nécessaires à l'Histoire, pourvû qu'elles ne soient point hors du sujet, & qu'elles soient exemptes des autres taches, qui sont les vices de la digression.



CHAPITRE XIII.

Description de la Ville de Mexique, de son air, de sa situation, du Marché de Tlateluco, & du plus grand de ses Temples, dédié au Dieu de la Guerre.

LA grande Ville de Mexique avoit été connue au commencement de sa fondation, sous le nom de *Tenuchtitlan*, ou sous quelque autre approchant de celui-là; sur quoy les Auteurs se fatiguent assez inutilement. Elle pouvoit alors contenir soixante mille familles, en deux quartiers separez, dont l'un se nommoit *Tlateluco*, qui n'étoit rempli que de menu Peuple, & l'autre *Mexico*, séjour de la Cour & de toute la Noblesse, & dont par cette raison la Ville entiere avoit pris le nom.

Elle étoit située au milieu d'une vaste plaine, couronnée de tous côtez par de tres-hautes montagnes, dont les torrens & les ruisseaux alloient former divers étangs dans la vallée, & au centre deux grands lacs, que la Nation Mexicaine occupoit par plus de cinquante Villes ou Bourgades. Cette petite mer avoit trente lieuës de circonference; & les deux lacs qui la composoient, communiquoient leurs eaux par une digue de pierre qui les separoit, & où on avoit pratiqué des ouvertures, que l'on passoit sur des ponts de bois. Chaque ouverture avoit des deux côtez, un portereau qui se levoit, afin de donner de l'eau au lac inferieur, qui avoit souvent besoin du secours de l'autre. Le plus haut étoit d'une eau douce & claire, où on trouvoit des poissons de fort bon goût: l'autre avoit ses eaux épaisses & salées, semblables à celles de la mer. Ce n'est pas que les torrens dont elles étoient formées, eussent une qualité differente de ceux qui composoient le lac superieur: la salûre ne venoit que de la nature de la terre qui renfermoit ces eaux, & qui étoit grossiere & nitreuse en cet endroit. Ce défaut même tournoit à un tres-grand avantage, à cause du sel



NORT

Hueuexoca

Tescatepec

Citlatepec

Tisquiquiac

Capotlan

Petits Lacs

Xilbango

Teuntep

Compoala

Teietitlan

Gueititlan

Talquaj

Huauhualas

Otumba

Tenayuca

Lalioacan

Tepeca

Ahuilma

Chiconauhtla

Thahlistlan

Tepetastac

Escapusalco

Marais

Ecatepec

Tereuco

MEXIQUE

Lac

de Mexique

Chiconauhtla

Pierre

Copitlan

Cuastepet

Xicalopa

Cuioacan

Oyitabus

Magiscamingo

Culiacan

Chiquique

Tlatus

Qultimaco

Qultimaco

Curtaleca

Ayoango

Timanaleo

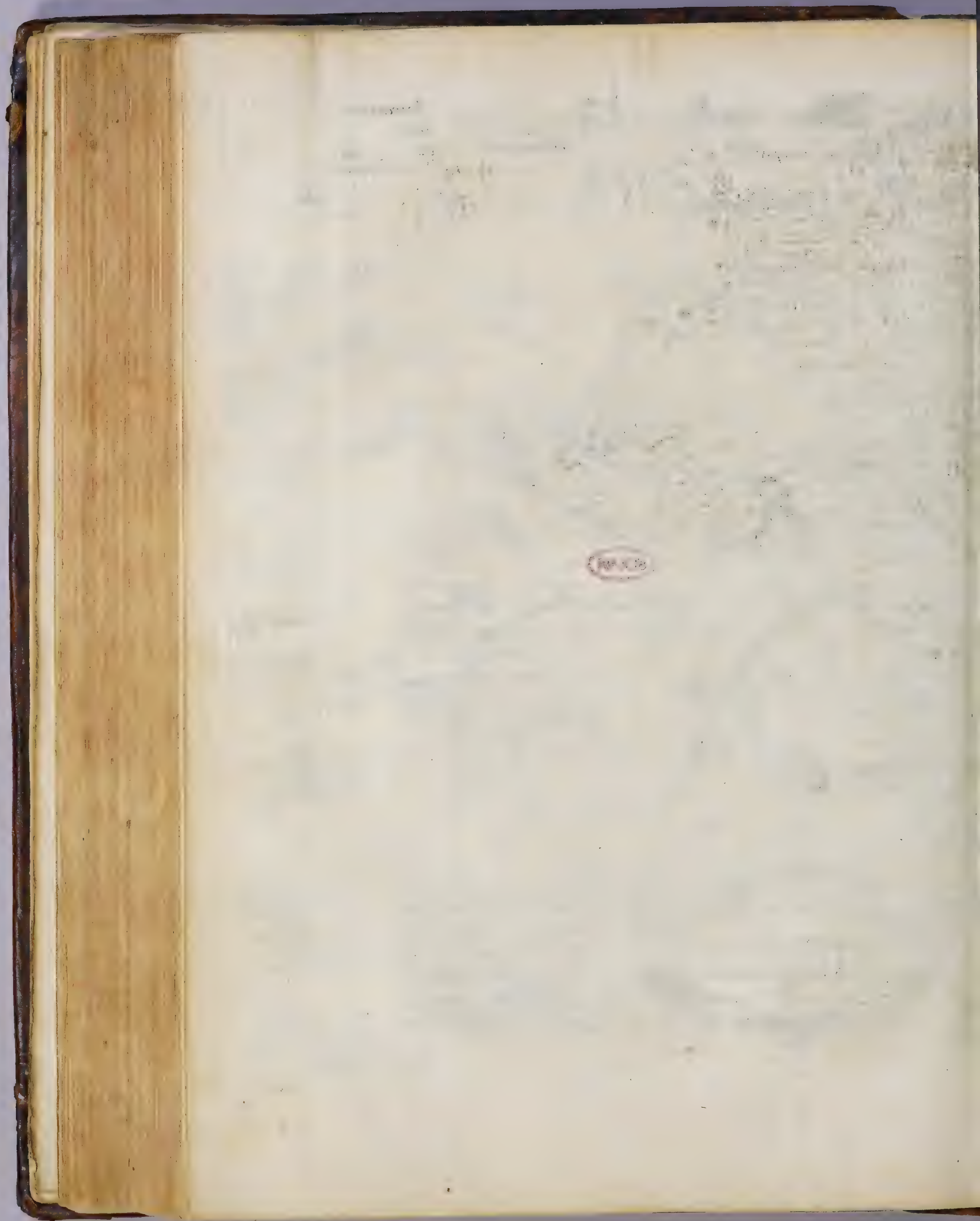
Amecamaca

Tenago

ORIENT

MIDY

ENVIRONS DU LAC
DE MEXIQUE







A. Texcoco. B. la Chaussée principale. C. Quittlavaca. D. Itzacpalapa. E. Mexico. F. Aqueduc. G. Cuyoacan. H. Magiscatzingo. I. Cimaneca. K. Suchimilco. L. Deux autres Chaussées

sel que l'on faisoit par tout sur les bords de ce lac, où ils le laissoient purifier au Soleil; & puis ils rafinoient par le feu, l'écume, & les superfluites que le batement du flot avoit amassées.

C'étoit presque au milieu de ce lac salé, que l'on avoit fondé la Ville de Mexique, dont la hauteur est à dix-neuf degrez treize minutes au Nord de la Ligne Equinoxiale, au-dedans de la Zone Torride, que les anciens Philosophes s'imaginoient être toute en feu, & inhabitable, par un raisonnement qui doit apprendre à nôtre experience, le peu de fondement que l'on doit faire sur la science des hommes, en toutes ces connoissances qui ne s'aident point de la voie des sens pour détromper l'entendement. Elle jouïssoit d'une temperature d'air agreable & saine, où le froid & la chaleur se faisoient sentir en leur saison; mais l'un & l'autre à un degre moderé: l'humidité, qui pouvoit le plus attaquer la santé, à cause de la situation du lieu, étoit corrigée par la faveur des vents, & par le benefice du Soleil.

Cette grande Ville avoit des lieux tres-agreables au milieu des eaux, & donnoit la main à la terre, par ses digues ou chauffées principales; fabrique somptueuse, qui ne servoit pas moins à l'ornement, qu'à la necessité. La premiere, du côté du midi, avoit deux lieues de longueur; & c'est par où les Espagnols firent leur entrée. L'autre, du côté du Septentrion, n'étoit que d'une lieue: & la troisieme, un peu moindre, regardoit l'Occident. Les rues de la Ville, fort larges, paroïssent avoir été tirées au cordeau: les unes étoient d'eau, avec leurs ponts, pour la communication des Habitans: les autres de terre seule, avoient été faites à la main: enfin on en voïoit quelques-unes de terre & d'eau ensemble; la terre des deux côtes, pour le passage des gens de pied; & l'eau au milieu, pour l'usage des canots & des barques de diverse fabrique, qui navigeoient par tout dans la Ville, ou qui servoient au commerce, & dont le nombre paroîtra peut être incroïable, puisque les Mexicains assûrent qu'il alloit à cinquante mille, sans compter les autres moindres embarcations, qu'ils appelloient *Acales*, faites d'un seul tronc d'arbre, & capable de contenir un homme qui rame.

Les édifices publics, & les maisons des Nobles, qui com-

posoient la plus grande partie de la Ville, étoient de pierre, & bien bâties; celles du Peuple basses & inégales: mais les unes & les autres disposées en sorte, qu'elles laissoient différentes places d'un terrain plain & uni, où ils tenoient leurs marchez.

La place de Tlateluco, d'une étendue admirable, étoit celle où l'on voïoit le plus grand concours de monde, à cause de ses Foires, qui se tenoient à certains jours de l'année, où les Païsans & les Marchands de tout le Roïaume se rendoient, avec ce qu'ils avoient de plus précieux, tant en fruits, ou productions de la terre, qu'en manufactures. Ils accouroient en si grand nombre, qu'encore que Herrera nous figure cette place une des plus grandes du Monde, elle étoit néanmoins remplie de leurs tentes, toutes de rang, & si pressées, qu'à peine les acheteurs pouvoient ils trouver de la place entre deux rangs. Chacun connoissoit son poste; & ils armoient leurs boutiques de couvertures garnies de gros coton, & à l'épreuve du Soleil & de la pluie. Nos Ecrivains s'attachent à conter l'ordre, la variété & la richesse de ces Marchez. Il y avoit des rangs d'Orfèvres, qui vendoient des joïaux & des chaînes d'un travail singulier, des vases, & diverses figures d'animaux d'or, ou d'argent, faits avec tant d'art, que quelques-uns de ces ouvrages ont épuisé toute l'habileté & toute la speculation de nos meilleurs ouvriers, particulièrement de petites marmites, dont les ances étoient mobiles, quoyqu'elles eussent été fonduës d'un même jet avec la marmite; & d'autres pieces de ce genre, où l'on trouvoit des moulures & du relief, sans qu'il y eût aucune trace ni apparence du marteau, ni du ciseau. On voïoit des rangs de Peintres, qui exposoient des desseins & des païsages d'un tres-bon goût, de cette ordonnance de plumes, qui donnoient le coloris & la vie à la figure: en sorte qu'on a vû des ouvrages de cette espece, où l'on ne sçavoit lequel admirer, de l'art, ou de la patience du Peintre. Toutes les diverses sortes de toiles qui se fabriquoient dans ce vaste Empire, se vendoient à ces Marchez: elles étoient faites de coton & de poil de lapin, filez ensemble par les femmes ennemies de l'oïveté, & tres-adroites à cette sorte de manufacture. On vendoit ailleurs des buyes, des cuvettes, & d'autres ouvrages d'une figure exquise & d'une poterie tres-fine, différente en couleur, &









en odeur même, dont ils composoient; avec une adresse surprenante, toute sorte de vaisselle nécessaire au service du ménage, & à l'ornement des chambres; l'usage n'étant point d'avoir de l'or & de l'argent en vaisselle, hors le Palais de l'Empereur, où encore on ne s'en servoit qu'aux jours des plus grandes Fêtes. On y trouvoit encore dans le même ordre, avec abondance, toute sorte de fruits, de viande & de poissons, & enfin tout ce qui pouvoit contribuer au plaisir & aux besoins de la vie. L'achat & la vente se faisoient par échange, chacun donnant ce qu'il avoit de trop, pour ce qui luy manquoit. Le maiz & le cacao servoient seulement de monnoie pour les choses de moindre valeur. Ils ne se regloient point par le poids, qu'ils ne connoissoient pas; mais ils avoient différentes mesures, qui leur servoient à distinguer la quantité, outre l'usage des chiffres & des nombres, par lesquels ils déterminoient le prix de chaque chose, suivant la taxe.

Il y avoit une maison où les Juges du Commerce tenoient leur Tribunal, destiné à regler les differens entre les Negocians. D'autres Ministres inferieurs alloient par les Marchez, maintenir par leur autorité, l'égalité dans les traitez: & ils rapportoient au premier Tribunal, les causes où ils trouvoient que la fraude ou l'excez du prix meritoient quelque châtiment. Nos Espagnols admirerent avec justice, la premiere fois, l'abondance, la diversité, l'ordre & la Police de ces Marchez, où cette multitude presque infinie de Peuple trafiquoit si paisiblement. C'étoit veritablement un spectacle merveilleux, qui representoit d'une seule vûë, la grandeur & le Gouvernement de cet Empire.

Les Temples, s'il est permis de leur donner ce nom, s'élevoient magnifiquement au-dessus de tous les autres edifices. Le plus grand, lieu de la residence du Chef de ces infames Sacrificateurs, étoit consacré à l'Idole *Vixtziliputzli*, qui signifioit en leur langue le Dieu de la guerre, & qui passoit pour le Souverain de tous leurs Dieux. On peut juger, par cet attribut de Souveraineté, combien cette Nation estimoit l'art militaire. Les Soldats Espagnols appelloient cette Idole *Huchilobos*, par corruption de nom & de prononciation, & c'est ainsi que Bernard Diaz l'a nommée, parce qu'il trouvoit la même difficulté à écrire son vrai nom. Nos Auteurs sont fort opposez les

uns aux autres, sur la description de ce superbe bâtiment. Herrera s'est entierement attaché à celle de Gomara : ceux qui l'ont vû depuis, avoient d'autres choses en tête ; & les Auteurs modernes en ont formé des desseins suivant leur imagination. Nous suivons le Pere Joseph d'Acosta, & d'autres plus exacts & mieux informez.

On entroit d'abord dans une grande place quarrée, & fermée d'une muraille de pierre, où plusieurs coulevres de relief, entrelassées de diverses manieres au dehors de la muraille, imprimoient de l'horreur, principalement à la vûe du frontispice de la premiere porte, qui en étoit chargé, non sans quelque signification misterieuse. Avant que d'arriver à cette porte, on rencontroit une espece de Chapelle, qui n'étoit pas moins affreuse : elle étoit de pierre, élevée de trente degrez, avec une terrasse en haut, où on avoit planté sur un même rang, & d'espace en espace, plusieurs troncs de grands arbres taillez également, qui soutenoient des perches qui passoit d'un arbre à l'autre. Ils avoient enfilé par les tempes, à chacune de ces perches, quelques cranes des malheureux qui avoient été immolez, dont le nombre, qu'on ne peut rapporter sans horreur, étoit toujours égal ; parce que les Ministres du Temple avoient soin de remplacer celles qui tomboient par l'injure du tems : déplorable trophée, où l'ennemi du genre humain étaloit les marques de sa rage, que ces Barbares conservoient sans aucun remords de la nature, où la cruauté prenoit le masque de la Religion, & où la mort, accompagnée de tout ce qu'elle a de terrible, devenoit familiere aux yeux par l'habitude.

Les quatre côtez de la place avoient chacun une porte qui se répondoient, & étoient ouvertes sur les quatre principaux vents. Chaque porte avoit sur son portail quatre statuës de pierre, qui sembloient par leurs gestes montrer le chemin, comme si elles eussent voulu renvoyer ceux qui n'étoient pas bien disposez : elles tenoient le rang de Dieux Liminaires, ou Portiers, parce qu'on leur donnoit quelques reverences en entrant. Les logemens des Sacrificateurs & des Ministres étoient appliquez à la partie interieure de la muraille de la place, avec quelques boutiques qui en occupoient tout le circuit, sans retrancher que fort peu de chose de sa capacité, si vaste, que huit

à dix mille personnes y dansoient commodément, aux jours de leurs Fêtes les plus solempnelles.

Au centre de cette place s'élevoit une grande machine de pierre, qui par un tems serein, se découvroit au-dessus des plus hautes tours de la Ville. Elle alloit toujours en diminuant, jusqu'à former une demi-pyramide, dont trois des côtez étoient en glaci, & le quatrième soutenoit un escalier: édifice somptueux, & qui avoit toutes les proportions de la bonne architecture. Sa hauteur étoit de six-vingts degrez, & sa construction si solide, qu'elle se terminoit en une place de quarante pieds en quarré, dont le plancher étoit couvert fort proprement de divers carreaux de jaspe de toute sorte de couleurs. Les piliers ou appuis d'une maniere de balustrade qui re- gnoit autour de cette place, étoient tournez en coquille de limaçon, & revêtus par les deux faces, de pierres noires semblables au jeais, appliquées avec soin, & jointes par le moïen d'un bitume rouge & blanc, ce qui donnoit beaucoup d'agrément à tout cet édifice.

Aux deux côtez de la balustrade, à l'endroit où l'escalier finissoit, deux statues de marbre soutenoient, d'une maniere qui exprimoit fort bien leur travail, deux grands chandeliers d'une façon extraordinaire. Plus avant, une pierre verte s'élevoit de cinq pieds de haut, taillée en dos d'âne, où l'on étendoit sur le dos le miserable qui devoit servir de victime, afin de luy fendre l'estomac, & d'en tirer le cœur. Au-dessus de cette pierre, en face de l'escalier, on trouvoit une Chapelle, dont la structure étoit solide & bien entendue, couverte d'un toit de bois rare & precieux, sous lequel ils avoient placé leur Idole, sur un Autel fort élevé, entouré de rideaux. Elle étoit de figure humaine, assise sur un trône soutenu par un globe d'azur, qu'ils appelloient le Ciel. Il sortoit des deux côtez de ce globe, quatre bâtons, dont le bout étoit taillé en tête de serpent, que les Sacrificateurs portoient sur leurs épaules, lorsqu'ils produisoient leur Idole en public. Elle avoit sur la tête un casque de plumes de diverses couleurs, en figure d'oiseau, avec le bec & la crête d'or bruni. Son visage étoit affreux & severe, & encore plus enlaidi par deux raies bleuës qu'elle avoit, l'une sur le front, & l'autre sur le nez. Sa main droite s'appuioit sur une couleu-

vre ondoïante, qui luy servoit de bâton : la gauche portoit quatre fleches, qu'ils reveroient comme un présent du Ciel, & un bouclier couvert de cinq plumes blanches mises en croix. Tous ces ornemens, ces marques & ces couleuvres, avoient leur signification misterieuse : sur quoy ces miserables debitoient mille rêveries, avec des reflexions dignes de pitié.

Une autre Chapelle à gauche de la premiere, & de la même fabrique & grandeur, enfermoit l'Idole appelée *Tlaloch*, qui ressembloit parfaitement à celle qu'on vient de décrire : aussi tenoient-ils ces Dieux pour freres, & si bons amis, qu'ils partageoient entr'eux le pouvoir souverain sur la guerre ; égaux en force, & uniformes en volonté. C'est par cette raison qu'ils ne leur offroient à tous deux qu'une même victime, que les prieres étoient en commun, & qu'ils les remercioient également des bons succez ; tenant, pour ainsi dire, leur devotion en équilibre.

Le tresor de ces deux Chapelles étoit d'un prix inestimable : les murailles & les Autels étoient couverts de joïaux & de pierres precieuses, sur des plumes de couleurs. Il y avoit huit Temples dans la Ville, aussi riches, & bâtis à peu près de la même maniere. Les autres moindres alloient à deux mille, où on adoroit autant d'Idoles différentes en nombre, en figure, & en pouvoir. A peine y avoit-il une rue qui n'eût son Dieu tutelaire : & il n'est point de mal dont la nature se fait païer un tribut par nôtre infirmité, qui n'eût son Autel, où ils couroient pour y trouver le remede. Leur imagination blessée se forgeoit des Dieux de sa propre crainte, sans considerer qu'ils affoiblissoient le pouvoir des uns, par celui qu'ils attribuoient aux autres : ainsi le Demon augmentoit son Empire à tous momens, par une horrible tyrannie sur des creatures raisonnables, dont il étoit en possession depuis tant de siècles ; sur quoy il faut admirer la profondeur des jugemens incomprehensibles du Tres-haut.



EPJCA

Le grand Temple de Mexique



CHAPITRE XIV.

Les différentes Maisons que Motezuma avoit pour son divertissement : Ses Cabinets d'armes, ses Jardins, ses Parcs, & ses autres bâtimens considerables, au-dedans & au-dehors de la Ville.

Outre le principal Palais où Motezuma habitoit, & celui que les Espagnols occupoient, cet Empereur avoit plusieurs Maisons de plaisir, qui contribuoient à l'ornement de la Cité, & à l'ostentation de sa grandeur. Une de ces Maisons, où on voïoit de grands corridors sur des colonnes de jaspe, étoit le lieu qui renfermoit toutes les especes d'oiseaux que la Nouvelle Espagne produit, & qui sont estimez ; soit par la beauté de leur plumage, soit par celle de leur chant. Cette diversité en faisoit voir de fort extraordinaires, & dont jusqu'alors on n'avoit eu aucune connoissance en Europe. Les marins se nourrissoient en un étang d'eau salée, & les oiseaux de riviere en avoient un d'eau douce. On dit qu'il s'en trouvoit de cinq ou six couleurs, qu'on plumoit en certaine saison, sans les faire mourir, afin de réiterer plus d'une fois le profit que leur maître tiroit de leurs plumes : marchandise tres-precieuse entre les Mexicains, parce qu'ils l'emploïoient à leurs toiles, à leurs peintures, & dans tous leurs ornemens. Le nombre de ces oiseaux étoit si grand, & on les conservoit avec tant de soin, qu'il occupoit plus de trois cens hommes, habiles en la connoissance de leurs maladies, & obligez à leur fournir la nourriture dont ils se repaissoient lorsqu'ils étoient en liberté. Prés de cette Maison, Motezuma en avoit une autre plus grande, avec divers appartemens capables de loger sa personne, & toute sa Maison. C'est où il tenoit son équipage de chasse, & où on nourrissoit ses oiseaux de proie : les uns en des cages fort propres, & tenuës fort nettement ; & ceux-là n'étoient que pour être observez avec admiration, ou curiosité : les autres étoient sur la perche, accoutumés à porter

la longe, & dressez pour le plaisir de la fauconnerie. Les Mexicains étoient tres-sçavans en cet exercice, parce qu'ils avoient des oiseaux d'une race excellente, pareils aux nôtres, & qui ne leur cedoient point en la docilité avec laquelle ils reviennent au leurre, & en la vigueur avec laquelle ils fondent sur la proie. Entre les oiseaux qui étoient en cage, il y en avoit d'une grandeur & d'une fierté si extraordinaire, qu'ils paroissent des monstres; sur tout des aigles de cette espece que l'on nomme Roïale, d'une taille surprenante, & d'une prodigieuse voracité: jusques-là, qu'on trouve un Auteur qui avance, qu'un de ces aigles mangeoit un mouton à chaque repas. Il nous doit sçavoir gré, de ce que nous n'appuions pas de son nom, un discours qu'il nous paroît avoir crû avec trop de facilité.

En une seconde cour de cette Maison, on voïoit toutes les bêtes sauvages dont on faisoit present à Motezuma, ou qui étoient prises par ses Chasseurs. On gardoit les feroces, comme les lions, les tygres, les ours, & les autres especes que la Nouvelle Espagne produit, en de fortes cages de bois rangées en bon ordre dans un lieu couvert. Mais rien ne surprenoit tant, que la vûë du taureau de Mexique, tres-rare composé de plusieurs & divers animaux; tenant du chameau, la bosse sur les épaules; du lion, le flanc sec & retiré, la queue touffue, & le col armé de longs crins, en maniere de jube; & du taureau, les cornes & le pied fendu, outre qu'il imitoit la ferocité de ce dernier, dans la vigueur & la legereté avec laquelle il attaquoit. Cette espece d'amphiteatre parut aux Espagnols, digne d'un grand Prince; puisque c'est un usage établi dans le Monde, de toute antiquité, de signifier la grandeur des hommes par le simbole des animaux qui ont de la fierté.

Quelques uns de nos Ecrivains ont pretendu qu'en un lieu secret de ce Palais, on nourrissoit, de viandes choisies, une horrible quantité d'animaux venimeux, en differens vases & en diverses cavernes, comme viperes, serpens à sonnette, scorpions; enfin ils ont poussé la chose jusques aux crocodiles: mais ils ajoûtent que cet étalage de venimeuse grandeur ne parut point aux yeux des Espagnols, qui en trouverent seulement les vestiges. Cette reserve donne bien un air de fable à

ble à ce recit : & il y a beaucoup d'apparence qu'il n'étoit fondé que sur l'opinion des Indiens, qui le croïoient ainsi ; & que c'étoit une de ces horreurs que le vulgaire invente pour charger la fierté des Tyrans, particulièrement quand il les sert avec peine, & qu'il en parle avec crainte.

Au premier étage de cette cour occupée par les animaux, étoit un grand appartement pour les boufons, les bâteleurs & les joïeurs de gobelets, qui servoient au divertissement du Prince. Ils mettoient en ce rang jusques aux monstres, comme les nains, les bossus, & les autres erreurs de la nature. Chaque espece avoit son quartier séparé, & des Maîtres à part, qui leur montroient toute sorte de tours d'adresse & de souplesse, avec des Officiers qui avoient soin de les regaler : ce qui se faisoit avec tant d'ordre, qu'il se trouvoit entre les pauvres, quelques peres qui défiguroient leurs enfans, afin de leur procurer les commoditez de la vie dans cette retraite, en leur donnant pour tout merite leur difformité.

La grandeur de Motezuma ne se reconnoissoit pas moins en deux autres Maisons, où l'on conservoit toutes sortes d'armes : l'une servoit comme d'arsenal, où on les fabriquoit ; & l'autre de magasin. Tous les excellens Ouvriers en cet art, vivoient & travailloient en la premiere de ces Maisons. Ils étoient distribuez en différentes boutiques, suivant leur emploi : en l'une on planoit les baguettes destinées à servir de fleches : en l'autre on tailloit les pierres à fusil, qui devoient en faire la pointe. Ainsi chaque espece d'armes offensives, ou défensives, avoit son Ouvrier & ses Officiers separez, outre certains Surintendans qui tenoient registre à leur maniere, de la quantité, & du prix de tout ce qui se faisoit. L'autre Maison, dont le bâtiment avoit plus d'apparence, servoit, comme on a dit, de magasin à ferrer ces armes lorsqu'elles étoient achevées, & de là on les distribuoit aux armées & aux Places frontieres, suivant la necessité. Les armes destinées à la personne de l'Empereur, étoient à l'appartement le plus élevé, suspenduës au long des murailles, en tres-bon ordre. On voïoit d'un côté les arcs, les fleches & les carquois, enrichis de plusieurs ornemens d'or & de pierres precieuses. Les épées & les massuës, d'un bois extraordinaire, étoient de l'autre

côté, armées de pierres à fuzil qui en faisoient le trenchant : la garniture de la poignée n'étoit pas moins riche que celle des carquois. D'autre part, on avoit rangé les dards & les armes de jet ; le tout si luisant & si proprement tenu, jusques aux frondes & aux pierres, qu'il y avoit lieu d'admirer cette exactitude. On voïoit encore différentes façons de cuirasses ou de salades, faites de lames ou de feuilles d'or ; plusieurs casques de coton piqué, qui resistoient aux fleches, de tres jolies inventions de boucliers ; & une espece de pavois ou de rondaches de peaux impenetrables, qui couvroient tout le corps, & qui jusques à l'occasion de combatre, se portoient roulées sur l'épaule gauche. Cette grande quantité d'armes surprit les Espagnols, qui la trouverent un meuble digne d'un Prince, & d'un Prince guerrier, qui faisoit voir ainsi en même-tems, son opulence & son inclination.

Toutes ces Maisons étoient accompagnées de grands jardins, tres-bien cultivez. Motezuma ne se plaisoit pas à y voir des arbres fruitiers, ou des legumes ; au contraire, il disoit que les potagers n'étoient propres qu'aux personnes de basse condition, & que les Princes ne devoient rechercher que le plaisir en cette sorte de dépense, sans s'attacher au profit. Il n'avoit donc dans ses jardins, que des fleurs d'une tres-agreeble diversité, & d'une odeur charmante, avec des herbes medecinales, disposées en plusieurs compartimens, & même dans les sales à manger. Il prenoit un soin particulier, de faire transplanter dans ses parterres tous les simples rares que la fertilité de la terre produit en abondance en ce País-là, où les Medecins n'avoient point d'autre étude, que celle de connoître leurs noms & leurs proprietéz. Ils en avoient pour toutes les maladies, qu'ils chassoient par les suc & les sirops, ou par l'application de ces herbes dont ils composoient tous leurs remedes, avec des effets surprenans, confirmez par l'experience, qui sans s'amuser à une recherche inutile de la cause des maux, ne s'appliquoit qu'à rendre la santé aux malades. On prenoit gratuitement aux jardins du Roi, toutes les herbes dont les Medecins faisoient leurs recettes, & dont les infirmes avoient besoin : & Motezuma avoit soin de s'informer de leur effet, tirant quelque vanité de leur succez, ou étant persuadé qu'il satisfaisoit au devoir d'un Souverain, en pro-

curant à ses Sujets le bien de la santé.

Par tous ces Jardins , & dans toutes ces Maisons , on voïoit plusieurs fontaines d'eau douce , qu'ils tiroient des montagnes voisines , par differens conduits jusques aux chaussées, d'où elles alloient par des canaux couverts à la Ville de Mexique. On y avoit dressé quelques fontaines pour la commodité publique ; & on permettoit , moiennant un tribut considerable , que les Indiens vendissent par les ruës , l'eau qu'ils pouvoient tirer par leur industrie , de quelques reservoirs particuliers. La commodité des fontaines s'augmenta beaucoup sous l'Empire de Motezuma , puisqu'un de ses plus beaux ouvrages fut ce grand canal , par lequel les eaux vives qu'on avoit découvertes en la montagne de *Chapultepec* , viennent à Mexique. Cette montagne est éloignée d'une lieuë de la Ville ; & l'Empereur prit luy-même la peine de tracer ce conduit , & un grand reservoir de pierre , où toutes ces eaux se rassembloient. Il fit niveler leur hauteur , & la pente qu'il falloit donner au courant ; après quoy on bâtit par son ordre , une grosse muraille de fortes pierres , qui soutenoient deux canaux fort bien conroïez d'une terre-glaise excellente. L'eau couloit tour à tour par l'un de ces canaux , durant que l'on nettoïoit l'autre : & Motezuma tira tant de gloire de cet ouvrage , tres-utile à ses Peuples , qu'il commanda qu'on y mît sa representation , & celle de son pere , taillées en demi-relief sur deux pierres , avec quelque ressemblance ; tant il avoit d'ambition de se rendre recommandable à la posterité , par ce bien-fait.

Entre tous les ouvrages de cet Empereur , celui qui surprit davantage les Espagnols , fut le Palais que les Mexicains appelloient la Maison de tristesse : c'est où il se retiroit quand il avoit perdu quelqu'un de ses parens , & aux autres occasions d'une calamité publique , ou de quelque mauvais succez , qui demandoit une démonstration publique d'affliction. L'architecture de ce Palais imprimoit une certaine horreur : les murailles , le toit , & tous les meubles en étoient noirs & lugubres. Les fenêtres en étoient petites , & fermées par une espece de jalousies , qui ne donnoient , ce semble , qu'à regret , passage à la lumiere , & qui ne la recevoient qu'afin de faire mieux remarquer l'obscurité. Il demeuroit en cet effroïable séjour , jusqu'à ce qu'il eût épuisé ses regrets & ses plaintes : &

c'est où le Demon luy apparoissoit le plus souvent ; soit que le Prince des Tenebres se plaise en ces lieux d'horreur ; soit à cause du rapport qu'ont entr'eux le malin Esprit, & l'humeur melancholique.

L'Empereur avoit encore hors de la Ville, des Maisons de campagne ornées de plusieurs fontaines, qui fournissoient abondamment de l'eau pour les bains, & pour les étangs, où il prenoit le plaisir de la pêche. Ces Maisons étoient proche des forêts, où il s'exerçoit à la chasse, qu'il aimoit, & qu'il entendoit fort bien ; personne n'étant plus adroit que luy, à manier l'arc & la fleche. Son plus grand divertissement étoit cette espece de chasse qu'on appelle batué : il se faisoit accompagner de tous les Nobles de sa Cour, dans un parc d'une tres-grande étendue, entouré par tout d'un fossé plein d'eau, bordé de forts épais, des montagnes voisines, qui servoient souvent de retraite aux tygres & aux lions. Il y avoit à Mexique, & ailleurs, des gens destinez pour cette chasse, qui faisoient une grande enceinte, qu'ils retrecissoient insensiblement, afin de pousser les bêtes dans le lieu marqué par l'Empereur, à peu près de la maniere dont nos Chasseurs en usent. Ces Indiens avoient une hardiesse & une agilité surprenante, à poursuivre & à prendre les animaux les plus farouches : & Motezuma se faisoit un grand plaisir, de les voir combattre contre ces bêtes, & de les tirer lorsqu'elles venoient à portée ; ce qu'il faisoit toujours avec de grands applaudissemens de la part de ses Courtisans. Il ne descendoit point de sa litiere, si ce n'étoit en de certaines rencontres, où il trouvoit quelque hauteur commode, qu'on fortifioit toujours de quelques palissades, avec une bonne provision de fleches pour la seureté de sa personne. Ce n'est pas qu'il manquât de courage, ou qu'il cedât en force & en adresse, à aucun de ses Sujets : mais il regardoit comme indignes de sa Majesté, ces perils auxquels on s'expose de gaieté de cœur, étant persuadé, par une juste attention sur sa dignité, qu'il n'y a que ceux de guerre qui soient dignes d'un Roi.

CHAPITRE XV.

On décrit l'exaëtitude , la pompe & l'ostentation dont Motezuma se faisoit servir dans son Palais. Les mets qu'on servoit sur sa table. Ses audiences , & les autres particularitez de son œconomie , & de ses plaisirs.

LA magnificence des bâtimens & des Palais de cet Empereur , étoit soutenue par l'appareil fastueux dont il se faisoit servir , & que l'on voïoit autour de sa personne ; afin de maintenir la veneration & la crainte dans l'esprit de ses Sujets. Il avoit inventé exprés de nouvelles ceremonies , qui alloient jusqu'à l'excez ; parce qu'il regardoit comme un défaut à corriger , l'humanité dont les Princes ses predecesseurs en avoient usé avec leurs Peuples. Nous avons déjà dit qu'il augmenta au commencement de son Regne , le nombre , la qualité & le lustre des Officiers de sa Maison. Il n'y admit que des personnes Nobles , plus ou moins illustres , selon le merite de leurs emplois. Ses Conseillers resisterent beaucoup à ce changement , disant qu'il ne falloit pas desesperer le Peuple par cette exclusion , qui le deshonorait : neanmoins Motezuma suivit le conseil que sa vanité luy donnoit. Une de ses maximes étoit , qu'un Prince ne doit favoriser que de loin , des gens à qui la misere ôte les sentimens , ou le pouvoir , de reconnoître un bien qu'on leur fait ; & que l'honneur de sa confiance n'est point fait pour des gens du vulgaire.

Ce Prince avoit deux sortes de garde : l'une de Soldats , si nombreuse , qu'elle occupoit toutes les cours de son Palais , outre diverses esquadres qui étoient aux principales portes : l'autre de Nobles , introduite sous son Regne. Elle consistoit en deux cens hommes , de qualité connue & distinguée , qui entroient tous les jours en faction au Palais , à deux fins ; l'une de garder la personne de l'Empereur , & l'autre de l'accompagner par tout. Le service de ces Nobles se faisoit tour à

tour par brigades, partagées en sorte, qu'elle comprenoit toute la Noblesse, non-seulement de la Ville, mais encore du Roïaume; & quand leur tour étoit venu, ils venoient des Villes les plus éloignées, rendre ce devoir à l'Empereur. Leur poste étoit dans l'antichambre, où ils mangeoient de ce qu'on servoit de dessus la table de l'Empereur, qui leur permettoit quelque fois d'entrer dans sa chambre, où il les faisoit appeler: ce n'étoit pas tant à dessein de les favoriser, que pour sçavoir s'ils assistoient en personne à la garde, & les tenir en respect. Motezuma se vançoit d'avoir mis cette garde sur pied, par une politique assez raffinée, disant à ses Ministres, qu'elle luy servoit à exercer l'obéissance des Nobles, en leur apprenant à vivre dans la dépendance, & à connoître les bons Sujets qu'il avoit dans son Empire, afin de les employer suivant leur capacité.

Les Empereurs de Mexique se marioient, avec les filles des Rois qui étoient leurs Vassaux; & Motezuma avoit deux femmes de cette qualité. Elles avoient également le titre d'Impératrice, & chacune son appartement séparé, avec la même magnificence, & le même éclat dans leur Cour. Le nombre de ses concubines étoit excessif & scandaleux, puisqu'on trouve dans les Auteurs, qu'il y avoit en son Palais jusqu'à trois mille femmes, tant Maîtresses, que suivantes: & que de toutes les filles qui naissoient dans l'étendue de son Empire avec quelque beauté, il ne s'en trouvoit pas une qui ne passât par l'examen, de ses sales desirs; parce que les Intendants avoient soin de les rechercher par tout, comme un tribut ou un hommage dû à l'Empereur, faisant une affaire d'Etat de la débauche de leur Prince.

Il se dégoûtoit aisément de cette sorte de femmes; & il leur procuroit d'abord un établissement, afin que d'autres vinssent occuper leur place. Elles ne manquoient point de mari, même entre les Indiens les plus considérables; parce qu'elles sortoient du Palais fort riches, & même fort honorées, suivant l'opinion de ces Peuples: tant on étoit éloigné de mettre l'honnêteté au rang des vertus, en une Religion où tout ce qui peut outrager la raison naturelle étoit non-seulement permis, mais encore ordonné. Cependant Motezuma affectoit de maintenir l'ordre & la modestie en la conduite de ces femmes. Il

en avoit plusieurs vieilles qui veilloient exactement sur les actions des autres, sans leur souffrir la moindre indecence. Ce n'est pas qu'il fît cas de l'honnêteté; mais c'est qu'il étoit naturellement jaloux: & ce soin qui l'obligeoit à conserver dans sa Maison les loix de la bien-seance, qui sont si loüables & si conformes à la raison, n'étoit en luy qu'un entêtement, ou un point d'honneur peu genereux, puisqu'il rouloit sur la foiblesse d'une passion condamnable.

Ses audiences étoient rares, & difficiles à obtenir; mais elles duroient long-tems: & il se preparoit à cette action avec beaucoup de faste & d'appareil. Les Grands qui avoient l'entrée dans son appartement, y assistoient, avec six ou sept Conseillers d'Etat auprès de son siege, afin que l'Empereur pût prendre leur avis sur les matieres embarrassées. Il y avoit encore des Secretaires qui marquoient avec ces caracteres qui leur servoient de lettres, les délibérations & les arrêts du Prince, chacun suivant la fonction à laquelle il étoit destiné. Celui qui prenoit audience entroit nuds pieds, & faisoit trois reverences sans oser lever les yeux. A la premiere il disoit, *Seigneur*; à la seconde, *Monseigneur*; & à la troisième, *Grand Seigneur*. Il falloit parler de la maniere la plus humble & la plus soumise, & se retirer après sur les mêmes pas, en repétant les reverences, sans tourner le dos, & avec une extrême attention sur ses yeux; parce qu'il y avoit là certains Ministres, qui châtioient sur le champ les moindres negligences, & que Motezuma étoit tres-rigoureux sur l'observation de ces ceremonies, ce qu'on ne doit pas blâmer en un Prince, puisqu'elles embrassent une partie de ces prerogatives qui le distinguent des autres hommes, & que ces delicatestes de la Majesté Souveraine, ne laissent pas d'avoir quelque chose d'essentiel, par rapport au respect qui luy est dû. Il écou-toit avec attention, & répondoit avec severité: on eût dit qu'il mesuroit le ton de sa voix avec l'air de son visage. Si quelqu'un se troubloit en parlant, Motezuma tâchoit de le rassû-rer, ou il l'adres-soit à un des Ministres qui assistoient à l'au-dience, afin que cet homme pût luy expliquer son affaire avec plus d'assurance: & le suppliant en étoit plutôt dépêché, parce que l'Empereur trouvoit en cette crainte respectueuse, quelque chose qui flatoit sa vanité. Il faisoit beaucoup valoir la

complaisance, & l'humanité dont il enduroit les impertinences des demandeurs, & la sottise de leurs prétentions. Il est vrai qu'il s'en faisoit un sujet de moderer les saillies de l'autorité Souveraine : mais il n'en venoit pas toujours à bout ; parce que l'état violent cedeoit au naturel, & que l'orgueil retenu ne ressemble guere à la bonté.

L'Empereur mangeoit seul, & souvent en public ; mais toujours avec le même appareil. On couvroit ordinairement le buffet, de plus de deux cens plats de diverses viandes apprêtées selon son goût, & quelques-unes entre les autres, si bien assaisonnées, qu'elles ne plûrent pas seulement alors aux Espagnols, mais dont ils tâchent encore d'imiter l'apprêt en Espagne même : tant il est vrai qu'il n'y a point de País si barbare, où l'appetit ne se pique d'être ingénieux en ses déreglemens.

Avant que de se mettre à table, Motezuma faisoit la revûe des plats, afin de reconnoître la différence des ragoûts qu'ils contenoient : & après avoir ainsi satisfait à la friandise des yeux, il choisissoit les mets qui luy plaisoient le plus. Le reste étoit distribué entre les Nobles de sa garde : & cette profusion, qui se faisoit réglement chaque jour, étoit la moindre partie de la dépense ordinaire de sa table, puisque tous ceux qui avoient leur logement dans le Palais mangeoient à ses dépens, ainsi que les autres, que leur devoir, ou leurs Charges, appelloient auprès de sa personne. La table de l'Empereur étoit grande, mais fort basse ; & son siege, un tabouret proportionné à la hauteur de sa table. Les napes étoient de toile de coton tres-blanc & tres-fin, & les serviettes de même étoffe, plus longues que larges. La sale où il mangeoit étoit partagée par une barriere, ou un balustre, qui sans empêcher de voir l'Empereur, arrêtoit la foule des Courtisans & de ses Domestiques. Au-dedans du balustre & proche de la table, trois ou quatre des plus anciens Ministres, & des plus en faveur, se tenoient autour de la personne de l'Empereur ; & un des premiers Officiers recevoit les plats auprès du balustre. Ils étoient apportez par vingt femmes parées magnifiquement, qui servoient la viande, & donnoient à boire au Prince, avec les mêmes reverences dont on usoit dans leurs Temples. Les plats étoient d'une poterie tres-fine, & ne servoient qu'une
seule

seule fois, ainsi que les napes & les serviettes, qui étoient aussitôt distribuées aux Officiers. Les vases, ou coupes, étoient d'or, avec leurs soucoupes de même métal : néanmoins Motezuma beuvoit quelque-fois dans des tasses de cocos, ou dans des coquilles rares & richement garnies. Ils avoient plusieurs sortes de boissons, & l'Empereur designoit celles dont il vouloit boire. Quelques-unes étoient relevées par de bonnes odeurs, les autres se faisoient du suc de quelques herbes propres à conserver la santé, ou de quelque autre composition d'une qualité moins exquise. Il usoit fort modérément de ces vins, ou pour mieux dire, de ces bieres que les Indiens faisoient du maiz, dont le grain infusé quelque-tems, & bouilli ensuite, composoit un breuvage qui donnoit à la tête, comme le vin le plus fort. A la fin du repas, Motezuma prenoit ordinairement une espece de chocolat à la maniere du Païs, qui consistoit en la simple substance de cacao, batuë avec le *Molinille*, jusqu'à remplir la chocolatiere d'écume, bien plus que de liqueur : apres quoy il fumoit du tabac mêlé avec de l'ambregris. Cette habitude vicieuse passoit pour un remede entre les Mexicains, & même il y entroit quelque peu de superstition, parce que le suc de cette herbe étoit un des ingrediens dont leurs Sacrificateurs se servoient à s'exciter ces vapeurs furieuses dont ils avoient besoin pour troubler leur cerveau & leur raison, lorsqu'ils avoient commerce avec le Demon.

Trois ou quatre bouffons des plus habiles assistoient ordinairement à ses repas, où ils cherchoient à le divertir par les manieres ordinaires à cette sorte de gens, qui font consister leur bonheur à faire rire les autres, & qui déguisent en agrément le manque de respect. Motezuma disoit qu'il les souffroit auprès de sa personne, parce qu'ils luy apprenoient quelques veritez : mais quiconque les cherche parmi ces gens-là, a peu de goût pour elles, ou il les confond avec les flateries. Neanmoins ce discours tient lieu entre ses bons mots : & ce que nous y trouvons de remarquable, est qu'un Prince barbare sentoit la foiblesse qu'il y a de s'arrêter à ces miserables, puisqu'il cherchoit des couleurs honnêtes, afin de l'excuser.

Après que l'Empereur avoit donné quelque-tems au repos, on faisoit entrer ses Musiciens, ou Joueurs de flûtes, & de

certaines coquilles, qui malgré la diversité des sons de leurs instrumens, ne laissoient pas de faire une espece de concert. Ils chantoient diverses poësies, dont les vers, quoyque differens en mesures, avoient leur nombre & leur cadence: pour les tons, ils les diversifioient à la discretion de l'oreille, & neanmoins avec quelque modulation. Le sujet ordinaire de ces compositions, étoit les actions des ancêtres de Motezuma, ou les victoires & autres avantages des Rois ses predecesseurs. Ils les chantoient aussi dans les Temples; & les enfans les apprenoient par cœur, afin que les exploits de leur Nation ne fussent point effacez par l'oubli: & ces chansons tenoient lieu d'histoire, pour ceux qui n'avoient pas l'intelligence des peintures & des hieroglyphes de leurs Annales. Les Mexicains avoient aussi leurs chansons de plaisir, dont ils se servoient dans leurs danses, en maniere de dialogue, avec des reprises d'une musique moins bruiante: & ils avoient tant d'inclination à ces divertissemens, & à tous les autres spectacles, où ils réussissoient fort bien, que presque tous les soirs on voïoit quelque fête publique, en quelqu'un des quartiers de la Ville; tantôt de la Noblesse, & tantôt du Peuple: & elles devinrent plus magnifiques & plus frequentes en cette saison en faveur des Espagnols, & aussi pour faire plaisir à l'Empereur, qui ordonnoit ces réjouissances, & qui y assistoit, contre les regles de l'austerité qu'il s'étoit prescrite; comme s'il eût voulu, par un motif secret d'ambition, que les exercices de l'oisiveté tinssent leur rang entre les pompes de sa Cour.

Le plus celebre de leurs divertissemens, étoit une espece de bal, qu'ils appelloient *Mitotes*. Il consistoit en un concours effroïable de diverses personnes, dont les uns venoient fort parez, les autres déguisez sous des figures extraordinaires, & les Nobles mêlez avec le Peuple, sans aucune distinction. Ils citoient quelques Rois qui avoient même entrée dans cette danse. On la faisoit au son de deux timbales de bois creusé, inégales en grandeur & en son; l'un bas, & l'autre élevé, avec quelque consonance. Ils entroient deux à deux, & après quelques retours & quelques figures, ils formoient un rond, & tous sautoient en même-tems, sans perdre la cadence. Lorsqu'un cercle étoit las, un autre luy succedoit, & faisoit des sauts & des figures differentes, à l'imitation de celles que

CPIC

Dances apellées Mualés



l'antiquité a tant célébrées, sous divers noms. Enfin tout se mêloit en cadence, avec des cris de joie, jusqu'à ce que les santez qu'ils se portoient l'un à l'autre (car ils se faisoient un honneur de bien boire à cette fête) eussent introduit la confusion ordinaire entre les yvrognes; ce qui faisoit cesser la danse, ou la convertissoit en une réjouissance plus fole, & fort déreglée.

D'autres-fois le Peuple s'assembloit dans les places publiques, ou sur les degrez des Temples, où l'on produisoit divers spectacles ou jeux. C'étoit des défis pour tirer au blanc, ou faire d'autres preuves d'une adresse surprenante, avec l'arc & la fleche. Ils couroient aussi, ou luitoient l'un contre l'autre, sous de certaines conditions; & le vainqueur recevoit un prix aux dépens du public. Ils avoient des hommes qui dansoient sur la corde sans contrepoids, avec beaucoup d'agilité; & d'autres qui sautoient & se retournoient plusieurs fois sur les épaules de ces premiers. Un de leurs jeux étoit celui de la pelotte: c'étoit comme une grosse balle faite d'une espece de gomme, qui sans être ni dure, ni cassante, bondissoit comme un balon. Ils s'assembloient un certain nombre, dont ils faisoient deux partis; & la balle étoit quelque fois long tems en l'air, jusqu'à ce qu'un des deux partis l'eût poussée à un certain but, & gagné le jeu. Cette victoire se disputoit avec tant de solennité, que les Prêtres y assistoient, par une superstition ridicule, avec leur Dieu de la Balle; & après l'avoir placé à son aise, ils conjuroient le tripot, par de certaines ceremonies, afin de corriger les hazards du jeu, suivant leur fole imagination, & de rendre la fortune égale entre les joüeurs.

Il se passoit peu de jours où la Ville n'eût quelque divertissement de cette nature; & Motezuma se plaisoit à tenir l'esprit du Peuple égaïé par ces regales. Ce n'est pas qu'ils convinssent à son caractère, ni qu'il ignorât les desordres qu'il faut pardonner, ou dissimuler, en ces mouvemens d'une multitude agitée; mais il jugeoit d'ailleurs, qu'il étoit nécessaire de divertir ces esprits inquiets, dont la fidélité luy étoit toujours suspecte: miserable capitulation d'un Tyran avec ses Sujets, à qui il laisse des amorces qui les portent au vice, afin d'étouffer les reflexions qu'ils pourroient faire sur leur

292 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
misere; & maudite servitude de la tyrannie, d'avoir un infame recours à des desordres, pour introduire l'esclavage sous un masque de liberté.

CHAPITRE XVI.

Les grandes richesses de Motezuma. La maniere dont on gouvernoit ses finances, & dont on rendoit la Justice; & d'autres particularitez du Gouvernement civil & militaire des Mexicains.

Les richesses de l'Empereur étoient si grandes, qu'elles ne suffisoient pas seulement à soutenir la dépense & les délices de sa Cour; mais encore à entretenir sur pied deux ou trois armées en campagne, afin de dompter les rebelles, ou couvrir ses frontieres, outre un fond considerable qu'il mettoit en reserve dans son épargne. Les mines d'or & d'argent apportoit un grand profit à la Couronne. Les salines, & les autres droits établis de toute ancienneté, n'en produisoient pas moins; mais le capital de ses revenus venoit des contributions de ses Sujets, que Motezuma avoit poussées jusqu'à des sommes excessives. Tous les hommes de travail de ce grand Empire païoient le tiers du revenu des terres qu'ils faisoient valoir: les ouvriers en rendoient autant du prix de leurs manufactures: les pauvres apportoit à la Cour, sans aucun salaire, tout ce que les autres devoient contribuer, ou ils reconnoissoient leur dépendance, par quelque autre service personnel.

Il y avoit divers Tribunaux répandus par tout l'Empire, qui avec le secours des Jurisdicions ordinaires, recueilloient les impôts, & les envoïoient à la Cour. Ces Ministres dépendoient du Tribunal de l'Épargne, qui residoit en la Ville capitale: & ils étoient obligez de rendre un compte exact du revenu des Provinces dont ils avoient l'Intendance. Leurs fraudes & leurs negligences étoient également châtiées; & il y alloit de la vie: ce qui faisoit naître les violences dont

ils ufoient à exiger les droits , puisque la miséricorde n'étoit pas un moindre crime que le larcin , en la personne du Ministre.

Les plaintes des Peuples étoient grandes , & Motezuma ne les ignoroit pas : mais il mettoit l'oppression de ses Sujets entre les plus fines maximes de la politique , disant qu'il connoissoit leurs méchantes inclinations , & qu'ils avoient besoin de cette charge afin d'établir leur repos , puisqu'il n'en pourroit esperer d'obéissance , s'il les laissoit enrichir ; tres-habile à inventer des prétextes & des couleurs qui eussent quelque apparence de raison. Les Places voisines de la Ville capitale fournissoient du monde pour travailler aux ouvrages de l'Empereur. Elles envoioient du bois à son Palais , ou elles contribuoient quelque autre chose aux dépens de leurs Communautés.

Le tribut des Nobles étoit , d'assister à la garde de la personne du Prince , ou de servir dans ses armées , avec un certain nombre de leurs Vassaux. Ils luy faisoient , outre cela , de continuels presens , qu'il recevoit comme des dons , sans oublier de leur faire sentir qu'ils y étoient obligez. Il avoit plusieurs Tresoriers differens , suivant les diverses especes des choses qui entroient en son Empire : & le premier Tribunal délivroit tout ce qui étoit nécessaire à la dépense de la Maison de l'Empereur , & à la subsistance des armées. Les mêmes Ministres avoient soin de mettre à part ce qui restoit , afin de le porter au tresor Roïal : ils le reduisoient en especes , qui pussent être conservées long-tems , particulièrement en pieces d'or , dont ils connoissoient & estimoient la valeur , sans que l'abondance fût rabatre rien de son prix : au contraire , les grands Seigneurs le recherchoient & le gardoient avec soin , soit qu'ils fussent charmez par la noblesse & la beauté de ce métal ; soit que sa destinée le porte à être plutôt la victime de l'avarice des hommes , que le secours de leurs besoins.

La maniere dont les Mexicains se gouvernoient étoit considerable , par le juste rapport que toutes les parties du Gouvernement avoient les unes aux autres. Outre le Conseil des Finances , qui s'appliquoit , ainsi qu'on l'a dit , à la dispensation des revenus de la Couronne & du Domaine de l'Empe-

reur, il y avoit un Conseil de Justice, où on relevoit les appellations de tous les Tribunaux inferieurs ; un Conseil de Guerre, dont les Officiers avoient soin de la levée & de la subsistance des troupes ; & un Conseil d'Etat, qui se tenoit ordinairement en presence du Prince, & où l'on déliberoit sur les affaires de la plus grande importance. Ils avoient encore leurs Juges de Commerce, outre plusieurs autres Ministres, comme des Prevôts de Cour, qui faisoient la ronde par la Ville, & qui poursuivoient les malfaiteurs. Ils avoient en main des bâtons qui marquoient leurs Charges, & ils étoient accompagnés de quelques Sergens. Leur Tribunal étoit en un endroit de la Ville, où ils s'assembloient pour juger les procez en premiere instance. Tous les jugemens étoient sommaires & sans écritures : le demandeur & le défendeur paroissoient chacun avec ses raisons & ses témoins, & la contestation étoit décidée sur le champ. On l'examinait un peu plus long-tems, s'il y avoit lieu d'appel au Tribunal superieur. Ils n'avoient point de Loix écrites, mais ils se gouvernoient selon l'usage établi par leurs ancêtres ; la coûtume leur tenant lieu de Loi, lorsque la volonté du Prince n'alteroit point la coûtume. Tous ces Conseils étoient composez de personnes d'une experience consommée dans les Charges de la guerre & de la paix : mais il n'y avoit que les Electeurs de l'Empire qui eussent seance au Conseil d'Etat. Les plus anciens Princes du sang Roïal montoient successivement à cette dignité d'Electeur : & quand il se presentoit quelque matiere de grande consideration, on appelloit au Conseil les Rois de Tezeuco & de Tacuba, qui étoient les principaux Electeurs, par une ancienne prerogative, qui leur venoit par droit de succession. Les quatre premiers Conseillers étoient logez & nourris dans le Palais, afin d'être toujours auprès de la personne du Roi, & de luy donner leurs avis sur les affaires, qu'il ne prenoit le plus souvent, que pour autoriser ses Decrets dans l'esprit du Peuple.

Ils apportoitent une égale attention, à récompenser le mérite, & à punir les crimes. Les capitaux étoient, l'homicide, le vol, l'adultere, & les moindres irreverences contre la personne du Prince, ou contre la Religion. Les autres fautes se pardonnoient aisément, parce que la Religion même

desarmoit la Justice, en permettant les vices. On punissoit aussi de mort, le défaut d'intégrité dans les Ministres ; & il n'y avoit point de péché veniel pour ceux qui exerçoient des Offices publics. Motezuma avoit renouvelé cette coutume à toute rigueur : il faisoit des diligences secretes & exquisés, pour être informé de leur conduite, jusqu'à tenter leur desintéressement par des regales considerables, qui leur étoient presentées de la main de quelques personnes de confiance, dont ils ne se défioient pas. Celuy qui faisoit un faux pas sur ce sujet, étoit puni de mort, sans remission ; severité qui meritoit d'être exercée par un Prince moins barbare, & dans un Etat mieux poli : aussi doit-on convenir que les Mexicains avoient quelques vertus morales, particulièrement celle de conserver une exacte droiture en l'administration de cette Justice, dont ils avoient quelque notion, & qui suffisoit à reparer les injures, & à maintenir la société avec les Citoyens ; puisqu'on void qu'entre les abus de leurs coutumes bestiales, ils ne laissoient pas de conserver quelque lumiere de cette premiere équité que la nature a donnée aux hommes, lorsqu'ils n'avoient point encore de Loi, parce qu'on ne connoissoit point de crimes.

Un des soins de leur Police qu'on ne peut trop estimer, est celuy qu'ils donnoient à l'éducation des enfans, & l'industrie avec laquelle ils formoient leurs inclinations, après les avoir examinées. Ils avoient des Ecoles publiques, où on enseignoit aux enfans du Peuple ce qu'ils devoient sçavoir ; & d'autres Colleges ou Seminaires bien plus considerés, où on élevoit les enfans des Nobles, depuis leur plus tendre jeunesse, jusqu'à ce qu'ils fussent capables de faire leur fortune, ou de suivre leur inclination. On trouvoit dans ces Colleges, des Maîtres pour les exercices de l'enfance, d'autres pour ceux de l'adolescence, & d'autres, enfin, pour la jeunesse. Les Maîtres avoient l'autorité & la consideration de Ministres du Prince ; & c'étoit avec justice, puisqu'ils enseignoient les fondemens de ces exercices qui devoient un jour tourner à l'avantage de la Republique. On commençoit par apprendre aux enfans à déchiffrer les caractères & les figures dont ils composoient leurs Ecrits ; & on exerçoit leur memoire, en luy faisant retenir toutes les chansons historiques, qui contenoient les gran-

des actions de leurs ancêtres, & les loüanges de leurs Dieux. Ils passaient de là, à une autre classe, où on leur enseignoit la modestie, la civilité, & selon quelques Auteurs, jusqu'à une maniere réglée de marcher & d'agir. Les Maîtres de cette classe étoient plus qualifiés que les premiers, parce que leur emploi s'appliquoit aux inclinations d'un âge qui souffre qu'on corrige ses défauts, & qu'on émousse ses passions. En même-tems que leur esprit s'éclaircit dans cette épreuve d'obéissance, leur corps se fortifioit; & ils passaient à la troisième classe, où ils se rendoient adroits aux exercices les plus violens: c'est où ils éprouvoient leurs forces à lever des fardeaux, & à luter; où ils se faisoient des défis au saut, ou à la course; & où ils apprenoient à manier les armes, à escrimer de l'épée ou de la massue, à lancer le dard, & à tirer de l'arc avec force & justesse. On leur faisoit souffrir la faim & la soif. Ils avoient des tems destinez à résister aux injures de l'air & des saisons, jusqu'à ce qu'ils retournassent habiles & endurcis, dans la maison de leurs peres; afin d'être appliquez, suivant la connoissance que leurs Maîtres donnoient de leurs inclinations, aux emplois de la paix, ou de la guerre, ou de la Religion. La Noblesse avoit le choix de l'une de ces trois professions, également considérées, quoique la guerre l'emportât, parce qu'on y élevoit davantage sa fortune.

Il y avoit aussi d'autres Colleges de Matrones dévouées au service des Temples, où on élevoit les filles de qualité. On les mettoit dès leur tendre jeunesse, entre les mains de ces Matrones, qui les tenoient sous une étroite clôture, jusqu'à ce qu'elles en sortissent pour être établies, avec l'approbation de leurs parens, & la permission de l'Empereur; étant tres-adroites à tous les ouvrages qui donnent de la reputation aux femmes.

Les enfans des Nobles qu'on reconnoissoit portez d'inclination à la guerre, au sortir des Seminaires, passaient par la rigueur d'un autre examen fort remarquable. Leurs peres les envoioient à l'armée, afin qu'ils apprissent ce qu'ils avoient à souffrir en campagne, & qu'ils connussent à l'épreuve, à quoy ils s'engageoient, avant que de prendre le rang de Soldat. Ils n'avoient point alors d'autre emploi que celui de Tamene, ou de porte-faix; portant leur bagage sur l'épaule entre les autres,

autres, afin de mortifier leur orgueil, & de les accoutumer à la fatigue.

Celuy d'entre ces apprentis qui changeoit de couleur à la vue de l'ennemi, ou qui ne se signaloit pas par quelque action de valeur, n'étoit point reçu dans les troupes : c'est pourquoy ils tiroient des services considerables de ces novices durant le tems de leur épreuve ; parce que chacun cherchoit à se distinguer par quelque exploit, en se jettant tête baissée dans les plus grands perils ; étant persuadé que pour se mettre au rang des braves, il faut établir sa reputation, en sacrifiant quelque chose à la temerité.

Les Mexicains ne connoissoient point de plus grand bonheur, que celui qui consistoit à acquérir de l'estime dans les occasions de la guerre ; puisque les Princes consideroient cette profession comme le principal appui de leur Couronne, & les Sujets comme une vertu affectée à leur Nation. C'est par la voie des armes que les gens du Peuple s'élevoient au rang des Nobles, & ceux-ci aux plus hautes dignitez de l'Etat. Ainsi ils s'animoient tous à servir ; au moins ceux qui se sentoient de l'ambition & du courage pour se pousser au-dessus des autres, aspiroient tous à acquérir les vertus militaires. Il y avoit un tems déterminé pour le service, par lequel on obtenoit le titre de Soldat, avec des privileges qui le distinguoient. Leurs armées s'assembloient sans peine, parce que les Princes de l'Empire & les Caciques des Provinces étoient obligez de se trouver au rendez-vous, avec les troupes qu'on leur ordonnoit d'amener. On remarque avec admiration, entre les grandeurs de cet Empire, que Motezuma avoit trente Vassaux si puissans, que chacun d'eux étoit capable de mettre en campagne jusques à cent mille hommes en armes. Ils commandoient leurs troupes dans l'occasion, sous l'autorité du Capitaine General, à qui ils obeïssent, comme à celui qui representoit la personne de l'Empereur quand il n'étoit pas à l'armée, ce qui arrivoit tres-rarement, parce que ces Princes croïoient que leur autorité souffroit quelque diminution, lorsqu'ils s'éloignoient du Commandement de leurs armées, regardant comme un monstre en politique, de commettre ses propres forces au bras d'autrui.

Leur maniere de combattre étoit la même que celle que nous

avons décrite au combat de Tabasco, hors que les troupes Mexicaines gardoient plus d'ordre & de discipline; que le service y étoit plus exact, & les Soldats plus obeïssans; enfin, qu'il y avoit plus de Noblesse, & bien d'autres récompenses à esperer. Ils lançoient d'abord leurs dards, & leurs javelots, afin d'en venir aux mains à coups d'épées & de massue; & souvent ils se jettoient à corps perdu sur l'ennemi, parce qu'entre ces Peuples c'étoit une plus grande action de valeur, de faire des prisonniers, que de tuer leurs ennemis, le plus brave étant celuy qui amenoit le plus de victimes pour les sacrifices. Les Charges de la guerre étoient fort estimées, & les Officiers fort respectez. Motezuma ne manquoit pas de récompenser liberalement ceux qui se distinguoient dans les occasions. Ce Prince avoit tant d'inclination aux armes, & tant d'ardeur à maintenir la reputation de ses troupes, qu'il avoit inventé des prix d'honneur pour les Nobles qui servoient à la guerre: c'étoit comme une espece d'Ordres militaires, avec des habits particuliers, & des marques d'honneur & de distinction. Il y avoit des Chevaliers de l'Aigle, d'autres du Tigre, & d'autres du Lion, qui portoient la figure de ces animaux, comme un colier de l'Ordre pendu au col, ou peint sur leurs mantes. Il fonda un Ordre supérieur, où on ne recevoit que les Princes, ou les Nobles qui étoient du sang Roïal: & il s'y enrôla luy-même, afin de donner plus de consideration à cet habit. Les Chevaliers avoient une partie de leurs cheveux attachez par un ruban rouge, & de gros cordons de même couleur qui sortoient d'entre les plumes qui ornoient leur tête, & qui pendoient sur leurs épaules, plus ou moins, suivant le merite des exploits du Chevalier, que l'on distinguoit par le nombre de ses cordons; & on l'augmentoit avec de grandes ceremonies, à mesure que le brave se signaloit par de nouvelles actions: ainsi il y avoit toujours lieu de se faire un nouveau merite dans cette dignité.

On ne peut s'empêcher ici, de louer en ces Peuples l'ardeur genereuse avec laquelle ils aspiroient à ces récompenses honorables, & en Motezuma l'adresse de les avoir inventées; puisqu'encore que ce soit la monnoie la plus aisée à battre & à debiter, c'est néanmoins celle qui tient le premier rang dans les trefors des Princes.

CHAPITRE XVII.

*Le stile dont les Mexicains se servoient pour mesurer
& compter leurs années & les mois : Leurs Fêtes,
leurs Mariages, & leurs autres coûtumes dignes d'être
remarquées.*

Les Mexicains avoient une metode tres-considerable en la disposition de leur Calendrier : ils le regloient sur le mouvement du Soleil, dont ils sçavoient prendre la hauteur & la declinaison, qui leur donnoient les differences du tems & des saisons. Leur année, ainsi que la nôtre, étoit de trois cens soixante-cinq jours ; mais ils la divisoient en dix-huit mois de vingt jours chacun, ce qui faisoit le nombre de trois cens soixante jours : les cinq qui restoit étoient comme intercalaires ; on les ajoûtoit à la fin de l'année, afin qu'elle égalât le cours du Soleil. Durant ces cinq jours, qu'ils croïoient que leurs ancêtres avoient laissez exprés, comme vuides & hors de compte, ils s'abandonnoient aux plaisirs de l'oïsveté, & ne songeoient qu'à perdre le plus agreablement qu'ils pouvoient ces restes de tems. Les Ouvriers cessoient leur travail, on fermoit les boutiques, on ne plaidoit point aux Tribunaux, & on ne sacrifioit point dans les Temples. Ils se visitoient les uns les autres, & ils se donnoient toute sorte de divertissemens ; afin, disoient-ils, de se dédommager par avance des chagrins & des miseres de l'année où ils alloient entrer. Elle commençoit au premier jour du printems ; & elle ne differoit de nôtre année solaire, que de trois jours, qu'ils ôtoient de nôtre mois de Fevrier.

Ils avoient aussi leurs semaines, de treize jours chacune, avec des noms differens, qu'ils marquoient sur leur Calendrier, par diverses figures. Leurs siecles étoient de quatre semaines d'années, dont la metode & la distribution étoit faite avec beaucoup d'art, & se conservoit soigneusement ; afin d'apprendre à la posterité, ce qui s'étoit passé de plus considerable.

On traçoit un grand cercle, divisé en cinquante-deux degrez, & on donnoit une année à chaque degré. Le Soleil étoit représenté au centre du cercle, & il sortoit de ses raïons quatre lignes différentes en couleur, qui partageoient également la circonference du cercle : ainsi on contoit treize degrez entre chaque demi-diametre. Ces divisions servoient comme de signes à leur Zodiaque, sur lequel ils calculoient les revolutions de leurs siecles, & les aspects du Soleil, heureux ou malheureux, selon la couleur de la ligne sous laquelle ils tomboient. Ce cercle étoit inscrit dans un autre bien plus grand, sur lequel ils marquoient avec leurs caracteres, les événemens les plus considerables de chaque siecle. Ces tables des siecles étoient comme des monumens publics, qui servoient de preuves à l'Histoire : & l'on peut mettre entre les plus belles institutions de leur Gouvernement, celle d'avoir des Historiens qui pussent conserver à la posterité les grandes actions de leurs ancêtres. Cette supputation des siecles avoit encore un motif de superstition, parce qu'ils avoient appris que le Monde couroit risque de perir, lorsque le Soleil achevoit sa revolution au bout de ces quatre semaines de siecles : ainsi quand le dernier jour des cinquante-deux années arrivoit, tout le monde se preparoit à cette effroyable disgrâce. Ils se dispoïent à la mort, sans être malades ; ils cassoient toute leur vaisselle, comme un meuble qui ne devoit plus servir, Ils éteignoient le feu : ils couroient durant toute la nuit, comme des gens qui ont perdu l'esprit ; & personne n'osoit se reposer, jusqu'à ce qu'il eût scû si l'on étoit tout à bon dans la region des tenebres. Ils commençoient à respirer, lorsque le crepuscule paroïssoit à leurs yeux, tournez sans relâche du côté de l'Orient ; & quand le Soleil se montroit, il étoit salué au son de tous leurs instrumens, par des hymnes & des chansons qui exprimoient les transports de leur joie. Les Mexicains se felicitoient alors les uns les autres, de ce que la durée du Monde étoit déjà assurée pour un autre siecle : & ils alloient aux Temples, en rendre graces aux Dieux, & prendre de la main des Sacrificateurs, du feu nouveau, qu'ils allumoient devant les Autels, par une violente agitation de deux morceaux de bois sec qu'ils frotoient l'un contre l'autre ; après quoy chacun faisoit de nouvelles provisions de tout ce qui

étoit nécessaire à sa subsistance : & on célébroit ce jour-là par des réjouissances publiques. On ne voïoit que des danses par la Ville , & d'autres exercices d'agilité consacrez au renouvellement du siècle , de la même maniere que Rome en usoit autre-fois dans les Jeux seculaires.

Leurs Empereurs ne recevoient la Couronne que sous des conditions fort singulieres. Après qu'ils étoient élus de la maniere que l'on a rapportée , le nouveau Prince se trouvoit obligé de sortir en campagne à la tête des troupes , & d'emporter quelque victoire , ou de conquerir quelque Province sur les ennemis de l'Empire , ou sur les rebelles , avant que d'être couronné & de monter sur le Trône. C'est par une obligation si considerable , que cet Empire s'étoit étendu en si peu de tems. Aussi-tôt que le merite de ses exploits l'avoit fait paroître digne de regner , il revenoit triomphant en la Ville capitale , où on luy avoit préparé une entrée , avec toute la pompe & l'appareil ordinaires en de semblables occasions. Tous les Nobles , les Ministres & les Sacrificateurs l'accompagnoient jusqu'au Temple du Dieu de la Guerre , où il descendoit de sa litiere : & après les sacrifices propres à cette ceremonie , les Princes Electeurs mettoient sur luy l'habit & le manteau Imperial. Ils luy armoient la main droite , d'une épée d'or garnie de pierres à fuzil , qui étoit la marque de la Justice. Il recevoit de la main gauche , un arc & des fleches , qui désignoient le souverain Commandement sur leurs armées : & alors le Roi de Tezeuco luy mettoit la Couronne sur la tête ; ce qui étoit la fonction privilégiée du premier Electeur.

Un des principaux Magistrats , & des plus éloquens , faisoit ensuite un long discours , par lequel il congratuloit le Prince au nom de tout l'Empire , de sa nouvelle dignité : il y mêloit quelques instructions , dans lesquelles il representoit les soins & les obligations que la Couronne impose , l'attention qu'il devoit avoir au bien & à l'avantage de ses Peuples , & sur tout la louable conduite de ses predecesseurs , qu'il devoit imiter. Le discours étant fini , le Chef des Sacrificateurs s'approchoit avec un profond respect ; & l'Empereur faisoit entre ses mains un serment , dont les circonstances sont tres-remarquables. En premier lieu , il juroit de maintenir la Religion de ses ancê-

tres, d'observer les Loix & les Coûtumes de l'Empire, & de traiter ses Sujets avec douceur & bonté. Il juroit encore, que tant qu'il regneroit, les pluies tomberoient à propos; que les rivières ne feroient point de ravages par leurs débordemens; que les campagnes ne seroient point affligées par la sterilité, ni les hommes par les malignes influences du Soleil. Ce pacte entre un Prince & ses Sujets, a véritablement quelque chose de bizarre; & Juste-Lipse a trouvé bon d'en faire des railleries: néanmoins on peut dire que les Sujets pretendoient par ce serment, engager leur Prince à regner avec tant de moderation, qu'il n'attirât point de son chef la colere du Ciel; n'ignorant pas que les châtimens & les calamitez publiques tombent souvent sur les Peuples, qui souffrent pour les crimes & pour les excez de leurs Rois.

Pour ce qui est des autres coûtumes de cette Nation, nous toucherons seulement ce qui peut être rapporté dans une Histoire; laissant à part leurs superstitions, leurs indecences & leurs brutalitez, dont le recit blesse la pudeur, encore qu'il n'offense pas la verité.

Quoyque la multitude de leurs Dieux fût aussi grande, & leur aveuglement dans l'Idolatrie aussi horrible qu'on l'a dit, ils ne laissoient pas de reconnoître une Divinité supérieure, à qui ils attribuoient la creation du Ciel & de la Terre; & ce principe de toutes choses étoit un Dieu sans nom entre les Mexicains, parce qu'ils n'avoient point de termes pour l'exprimer en leur langue. Ils faisoient seulement comprendre qu'ils le connoissoient, en regardant le Ciel avec veneration, & en luy donnant, à leur maniere, l'attribut d'Inéfabable, avec cette maniere de doute religieux dont les Atheniens reveroient le Dieu Inconnu. Néanmoins cette notion de la premiere Cause, qui paroissoit devoir contribuer à les desabuser avec plus de facilité, fut alors de tres-peu d'usage, parce qu'il n'y eut pas moïen de les reduire à croire que cette même Divinité pût gouverner le Monde, sans avoir besoin de secours, quoyque par leur aveu elle avoit eu assez de pouvoir pour le créer. Ils étoient prevenus de cette fole opinion, qu'il n'y avoit point alors de Dieux dans les autres endroits du Ciel, jusqu'à ce que les hommes eussent commencé à devenir misérables, à mesure qu'ils se multiplioient: car ils regardoient leurs Dieux comme des

genies favorables, & qui se produisoient lorsque les mortels avoient besoin de leur assistance, sans qu'il leur parût une chose absurde, que les miseres & les necessitez de la nature humaine donnassent l'être & la divinité à ce qu'ils adoroient.

Ils croïoient l'immortalité de l'ame, & ils reconnoissoient des récompenses & des peines dans l'éternité : mais ils expliquoient mal le merite & le peché ; & cette verité étoit encore obscurcie par d'autres erreurs. Sur cette supposition, ils enterroient avec les morts beaucoup d'or & d'argent, pour faire les frais du voïage, qu'ils croïoient long & fâcheux : ils faisoient mourir quelqu'un de leurs Domestiques, afin qu'ils leur tinssent compagnie. C'étoit une marque d'amour exquis, mais ordinaire aux femmes legitimes, de celebrer par leur mort les funerailles de leur mari. Les monumens des Princes devoient être d'une vaste étendue, parce qu'on enterroit avec eux une grande partie de leurs richesses & de leurs Domestiques ; l'un & l'autre à proportion de leur dignité. Il falloit que le nombre de tous les Officiers fût rempli : on les envoïoit ainsi escorter le Prince en l'autre monde, avec quelques-uns de leurs flatteurs, qui païoient alors assez cher, les impostures de leur profession. On portoit aux Temples les corps des grands Seigneurs, avec pompe, & un grand cortège : les Prêtres venoient au devant, avec leurs brasiers de copal, chantant d'un ton melancolique des hymnes funebres, accompagnées du son enroué & lugubre de quelques flûtes. Ils élevoient à diverses fois le cercueil en haut, durant qu'on sacrifioit ces misérables victimes, qui avoient dévoué jusqu'à leur ame à l'esclavage : & cette action étoit horriblement mêlée de ridicules abus, & de cruautéz atroces & deplorables.

Les mariages des Mexicains avoient quelque forme de contract, & quelques ceremonies de Religion. Après qu'on s'étoit accordé sur les articles, les deux parties se rendoient au Temple, où un des Sacrificateurs examinoit leur volonté, par des questions précises & destinées à cet usage. Il prenoit ensuite d'une main le voile de la femme, & la mante du mari, & il les noïoit ensemble par un coin, afin de signifier le lien interieur des volonteés. Ils retournoient à leur maison avec cette espece d'engagement, accompagnez du Sa-

crificateur. Là, par une imitation de ce que les Romains pratiquoient à l'égard des Dieux Lares, ils alloient visiter le foïer, qui selon leur imagination, étoit le mediateur des differens entre les mariez. Ils en faisoient le tour sept fois de suite, precedez par le Sacrificateur : & cette ceremonie étoit suivie de celle de s'asseoir, afin de recevoir également la chaleur du feu ; ce qui donnoit la dernière perfection au mariage. On exprimoit dans un acte public les biens que la femme apportoit en dot ; & le mari étoit obligé à les restituer, en cas qu'ils vinssent à se separer, ce qui arrivoit tres-souvent. Il suffisoit pour le divorce, que le consentement fût reciproque ; & ce procez n'alloit point jusques aux Juges : ceux qui connoissoient les mariez le decidoient sur le champ. La femme retenoit les filles, & le mari les garçons : mais du moment que le mariage étoit ainsi rompu, il étoit défendu de se réunir, sur peine de la vie ; & le peril de la rechute étoit l'unique remede que les Loix eussent imaginé contre les divorces, où l'inconstance naturelle de ces Peuples les portoit aisément. Ils se faisoient un point d'honneur de la chasteté de leurs femmes ; & malgré le débordement qui les entraînoit dans le vice de la sensualité, on châtoit un adultere du dernier suplice ; mais en cela ils avoient plus d'égard à la difformité du crime, qu'à ses inconveniens.

Ils portoient aux Temples, avec solemnité, les enfans nouveaux nez ; & les Sacrificateurs, en les recevant, leur faisoient de certaines exhortations sur les miseres & sur les peines où l'on est engagé en naissant. Si les enfans étoient Nobles, on leur mettoit une épée à la main droite, & en la gauche un bouclier, que les Sacrificateurs conservoient pour ces usages. S'ils venoient d'Artisans, on faisoit la même ceremonie avec quelques outils ou instrumens mécaniques. Les filles de l'une & de l'autre qualité, n'avoient que la quenouille & le fuseau. Après cette première ceremonie, le Sacrificateur portoit les enfans auprès de l'Autel, où il leur tiroit quelques gouttes de sang des parties de la generation, avec une épine de maguey, ou une lancette de pierre à fuzil ; & puis il jettoit de l'eau sur eux, ou il les baignoit, en faisant de certaines imprecations : en quoy il sembloit que le Demon, auteur de ces pratiques, vouloit imiter le Baptême & la Circision,

concision, avec le même orgueil dont il tâchoit de contre-faire les autres ceremonies, & même jusqu'aux autres Sacremens de la Religion Catholique; puisqu'il avoit introduit entre ces Barbares la confession de leurs pechez, en leur persuadant qu'elle leur attiroit la faveur de leurs Dieux, & une espece de communion ridicule, que les Sacrificateurs administroient à certains jours de l'année, après avoir mis en petits morceaux une masse de farine pêtée avec du miel, figurée en Idole, qu'ils appelloient le Dieu de la Penitence. Ce même singe avoit aussi ordonné des Jubilez, des Processions, des encensemens, & d'autres images du culte de la veritable Religion; jusqu'à vouloir que le Chef des Sacrificateurs prît le nom de Pape: où l'on connoît qu'il se faisoit une étude particuliere de cette imitation; soit qu'il eût dessein d'abuser de nos saintes Ceremonies, en les mêlant avec ses abominations; soit qu'il ne pût se repentir de cette affectation, qui luy fait aspirer encore à se rendre semblable au Tres-haut. Les autres coûtumes de ces misérables Idolâtres, faisoient horreur à la raison, & à la nature même: ce n'étoit que des bestialitez, des absurditez & des égaremens, qui paroïtroient incompatibles avec cette regularité que l'on remarque d'ailleurs en la conduite de leur État, si les Histoires n'étoient remplies de semblables abus, que la foible capacité de l'esprit de l'homme avoit introduits parmi d'autres Nations, moins éloignées du commerce du monde raisonnable, mais également aveugles dans une moins épaisse obscurité. Les sacrifices du sang humain ont commencé presque aussi-tôt que le culte des Idoles; & le Demon les avoit établis plusieurs siècles avant ceux des Mexicains, entre ces Peuples dont les Israélites avoient appris à sacrifier leurs enfans aux Statuës de Canaan. L'horrible usage de faire manger des hommes par les hommes-mêmes, se pratiquoit chez d'autres Barbares de nôtre Hemisphere, ainsi que la Galatie l'avouë dans ses anciens Monumens, & que la Scytie le reconnoît dans ses Antropophages. Les pieces de bois adorées, les superstitions, les augures & les furieuses agitations des Sacrificateurs, la communication qu'ils avoient avec le Demon qui leur inspiroit les oracles, & d'autres pareilles abominations, tout cela n'é-

toit-il pas admis & consacré par d'autres Infideles, qui sçavoient si bien raisonner & agir sur des maximes si concertées en Morale & en Politique? La Grece & Rome se sont égarées terriblement sur le sujet de la Religion; quoyqu'en toutes les autres choses le reste du Monde ait reçu leurs Loix, & se soit formé sur leurs exemples. C'est ce qui nous oblige à reconnoître que la capacité de nôtre entendement est renfermée en des bornes fort étroites, puisqu'il ne fait, pour ainsi dire, qu'effleurer les notions qui luy sont communiquées par les sens & par l'experience, lorsqu'il n'est pas éclairé de cette lumiere celeste qui luy découvre l'essence de la verité. La Religion des Mexicains étoit donc un abominable composé de toutes les erreurs & de toutes les cruautéz que l'Idolatrie avoit inventées en différentes parties du Monde. On ne dira point leurs Fêtes, leurs Sacrifices, leurs Ceremonies, leurs Sorcelleries, & leurs autres superstitions, parce qu'on les rencontre à chaque pas, avec une ennuyeuse répétition, dans les Histoires des Indes; outre que c'est une instruction peu nécessaire, & qui n'a ni agrément, ni utilité, & qu'on pourroit bien se faire une matiere de Confession, des libertez que la plume se donneroit sur ce sujet.

CHAPITRE XVIII.

Moteczuma continuë ses caresses & ses presens aux Espagnols. Cortez reçoit des lettres de Vera-Cruz, qui l'informent du combat où Jean d'Escalante avoit été tué, sur quoy il prend la resolution de s'assûrer de la personne de Moteczuma.

LEs Espagnols observoient toutes ces choses avec admiration, quoyqu'ils s'efforçassent de retenir & de cacher la surprise qu'elles leur donnoient; & ils avoient assez de peine à composer leurs visages en ces occasions, afin de conserver par tout cet air de superiorité qu'ils affectoient avec les In-

diens. Les premiers jours de leur arrivée se passèrent en divertissemens : les Mexicains produisirent avec ostentation , ce qu'ils avoient de plus habiles gens en toute sorte de jeux , à dessein de regaler les Etrangers. Ils y mêloient aussi l'ambition de faire briller leur adresse au maniment des armes , & leur agilité aux autres exercices. Motezuma étoit le promoteur de ces spectacles & de ces réjouissances ; & contre sa coutume , il sembloit avoir renoncé à sa Majesté. Il menoit toujours avec soi , Cortez & les autres Capitaines Espagnols : son procédé étoit honnête avec eux ; il y entroit même une espèce de veneration , fort extraordinaire en un homme de son caractère , & qui attiroit beaucoup de respect aux Espagnols de la part des Sujets , qui connoissoient leur Empereur. Les visites étoient fréquentes , & rendues avec exactitude : Cortez alloit au Palais , & Motezuma venoit au quartier du General , où il ne pouvoit se lasser d'admirer tout ce qui venoit d'Espagne , qu'il regardoit comme une Region celeste : & il s'étoit formé une si haute idée du Prince qui gouvernoit cet heureux Païs , qu'il n'en concevoit pas une si grande de ses Dieux. Il cherchoit à gagner le cœur & l'affection de tous les Espagnols , par des présents de bijoux & de raretez , qu'il distribuoit , tant aux Officiers , qu'aux simples Soldats , avec discernement & connoissance du mérite ; faisant plus de caresses à ceux qui avoient le plus de distinction , & sçachant proportionner le présent , à l'importance des personnes qu'il vouloit obliger. Les Nobles , à l'imitation du Prince , tâchoient à se rendre agreables , par des offices qui tenoient de la soumission ; & le Peuple plioit le genouil devant le moindre Soldat Espagnol. Ils goûtoient ainsi un repos agreable : c'étoit toujours quelque spectacle nouveau & divertissant , & aucun sujet de soupçon ; mais les chagrins ne furent pas long-tems sans emploi. Deux Soldats Tlascalteques déguisez en Mexicains , arriverent à la Ville par des chemins détournez. Ils venoient chercher Cortez , à qui ils rendirent une lettre du Conseil de Vera - Cruz ; ce qui changea la face des affaires , & fit prendre des résolutions moins pacifiques.

Jean d'Escalante , qui étoit Gouverneur de la nouvelle Colonie , ne songeoit qu'à fortifier la Place , & à conserver les

amis que Cortez luy avoit laissez. Cet état tranquille dura, sans être troublé par aucun accident, jusqu'à ce qu'il fut averti qu'un General de Motezuma étoit dans la Province, avec une armée considerable, à dessein de châtier quelques alliez des Espagnols ; parce qu'ils s'étoient dispensez de paier à l'Empereur le tribut ordinaire, sur la confiance qu'ils avoient en la protection de leurs nouveaux amis. Le Capitaine Mexicain s'appelloit *Qualpopoca*, & il commandoit toutes les troupes qui étoient répandues sur les frontieres de Zempoala. Il les avoit assemblées depuis quelque-tems, afin de donner main-forte aux Commissaires qui venoient recueillir les impôts. Leurs violences & leurs extorsions étoient horribles ; & la rigueur dont ils usoient en l'exercice de leur commission, étoit redoutable, par la licence des Soldats ; l'une & l'autre profession étant également insatiable sur le bien d'autrui, & en possession de traiter le vol comme l'affaire du Prince.

Les Totonagues de la Montagne dont cette armée détruisoit les Habitations, vinrent se plaindre à Escalante, & le prièrent de prendre les armes en faveur de ses alliez, offrant de se mettre en campagne, avec tout ce qui leur restoit de monde. Le Gouverneur les consola, en disant qu'il ressentait l'injure qu'on leur avoit faite, comme si elle s'adressoit à luy-même : néanmoins, avant que d'en venir aux voies de fait, il se resolut d'envoier quelques personnes au General Mexicain. Il luy demandoit, comme à son ami : *Qu'il suspendît les actes d'hostilité, jusqu'à ce qu'il eût reçu un nouvel ordre de l'Empereur, puisqu'il n'étoit pas vrai-semblable qu'on luy eût commandé d'entreprendre une nouveauté si préjudiciable à la paix ; Motezuma ayant permis que les Ambassadeurs du Monarque d'Orient passassent à sa Cour, à dessein d'établir une alliance inébranlable entre les deux Couronnes.* Les Envoiez étoient deux Zempoales, gens de bon esprit, & qui residioient à Vera-Cruz. La réponse du Mexicain fut insolente & injurieuse : *Qu'il sçavoit fort bien comprendre & exécuter les ordres de son Prince ; & que si quelqu'un prétendoit s'opposer au châtiment de ces rebelles, un General de Motezuma pouvoit soutenir en pleine campagne, les resolutions qu'il formoit dans le cabinet.*

Escalante ne put dissimuler l'outrage, ni refuser le défi, à la vûe de tous les Indiens interessez en l'affaire des Toton-

ques, qui couroient le même risque qu'eux, & qui s'appuioient sur la même protection. Après donc qu'il fut informé que le nombre des ennemis alloit au plus à quatre mille, il assembla un gros de deux mille Indiens de la Montagne, qui fuïoient les violences de Qualpopoca, ou qui en étant irrités, cherchoient à s'en mettre à couvert auprès de luy. Le Gouverneur se mit à la tête de ces troupes bien armées à leur maniere, avec quarante Espagnols, entre lesquels il y avoit deux Arquebusiers, & trois Arbalétriers. Il fit tirer aussi de la Ville, deux pieces d'artillerie: & sortant en campagne avec ces forces, marcha vers les Provinces qui avoient besoin de son secours, après avoir laissé une foible garnison dans la Place. Qualpopoca instruit de tous les mouvemens du Gouverneur, vint au-devant de luy, avec son armée en bon ordre, jusqu'à un petit Bourg que l'on a nommé depuis Almerie, où les deux armées se rencontrèrent au point du jour. Le combat commença avec une égale resolution de part & d'autre; mais les Mexicains lâcherent bien-tôt le pied, & se retirèrent en desordre. Au même-tems les Totonagues de nôtre parti prirent l'épouvente, & tournerent le dos, jusqu'à fuir lâchement; soit qu'ils ne fussent pas accoustumés à combattre de pied ferme; soit qu'une ancienne habitude leur eût rendu les Mexicains trop redoutables. Quoyqu'il en soit, cet accident se peut compter entre les bizarreries, dont la guerre fait voir des exemples tous les jours. Les vainqueurs fuïoient d'un côté, & les vaincus de l'autre: mais les ennemis étoient si épouvantez, & si occupez du soin de se sauver, qu'ils ne s'aperçurent point du desordre de nos troupes, & ne songerent qu'à se retirer dans le Bourg proche du champ de bataille. Escalante s'en approcha avec ses Espagnols, & commanda de mettre le feu aux maisons en plusieurs endroits: il attaqua les Mexicains au moment que la flâme parut, avec tant de vigueur, que sans leur donner le tems de reconnoître le peu de monde qui le suivoit, il les défit, & les poussa hors de ce logement, d'où ils se jetterent en fuïant dans le bois. Les Indiens assurèrent qu'ils avoient vû en l'air, une Dame semblable à celle que les Etrangers adoroient comme la Mere de leur Dieu, qui les ébloüissoit, & leur ôtoit la force de combattre. Ce miracle ne parut point aux yeux des Espagnols; nean-

moins le succez en a autorisé la croyance : & déjà nos Soldats étoient accoutumés à partager avec le Ciel la gloire de leurs exploits.

Cette victoire fut tres-signalée , mais on l'acheta chèrement ; puisque le Gouverneur fut blessé à mort en combatant , & sept Soldats avec luy , dont les Indiens en enleverent un nommé Jean d'Arguello. Cet homme , natif de la Ville de Leon , étoit d'une taille & d'une force extraordinaires : & après avoir combattu avec un courage invincible , il tomba blessé mortellement , en un tems où il ne put être secouru. Les autres Soldats & le Gouverneur moururent de leurs blessûres , au bout de trois jours , dans la Ville de Vera-Cruz.

Le Conseil rendoit compte au General , de cette perte considerable , & de toutes les circonstances de l'action ; afin qu'il nommât un successeur à Jean d'Escalante , & qu'il fût instruit de l'état dans lequel il se trouvoit. Cortez apprit cette nouvelle avec toute l'affliction qu'elle pouvoit produire : il en fit part à ses Capitaines , sans appuier alors sur les conséquences d'une semblable perte , & sans leur marquer tout le chagrin qu'elle luy causoit. Il les pria seulement de faire reflexion sur cet accident , & de luy laisser le tems de former quelque resolution , telle qu'il plairoit à Dieu luy inspirer ; recommandant en particulier au Pere d'Olmedo d'y contribuer par ses prieres , & à tous les Capitaines de garder le secret , de peur que cette disgrâce étant divulguée , ne donnât lieu aux Soldats de raisonner mal à propos.

Après cela , le General se retira dans son appartement , où d'abord , pour ainsi dire , il laissa rôler sa pensée sur tous les inconveniens qu'un pareil accident pouvoit produire. Il embrassoit & rejettoit avec la même incertitude , toutes les voies qui se presentoient à son imagination sur ce sujet , toujours embarrassé sur le choix du parti qu'il devoit prendre , & fatigué même par la vivacité de son esprit , qui luy faisoit découvrir le remede , & en même-tems la difficulté qu'il y avoit à le mettre en usage. Les Auteurs rapportent que Cortez passa ainsi une grande partie de la nuit à se promener , & qu'il découvrit alors , par hazard , un endroit massonné depuis peu de tems , où Motezuma avoit caché tous les

tresors de son pere, dont ils font un long détail : & qu'après les avoir vûs, il fit refermer cette cache, sans permettre qu'on en enlevât aucune chose. On ne s'arrête point sur la diversion que ce soin put donner à ses inquietudes; ce qui apparament ne dura pas long tems, puisqu'elle ceda bien-tôt aux diligences qu'il fit afin de se fixer dans sa resolution, qui l'obligea de prendre les mesures que l'on va voir.

Il envoïa querir les Indiens les plus habiles & les plus affectionnez qui fussent à son armée, & il leur demanda s'ils n'avoient point reconnu quelque chose d'extraordinaire en l'esprit des Mexicains, & comment l'estime des Espagnols se maintenoit auprès de ces Peuples ? Les Indiens répondirent, que le menu Peuple ne songeoit qu'à se divertir dans les fêtes qu'on faisoit en faveur des Espagnols; & qu'il les reveroit, parce qu'il les voïoit honorez par l'Empereur : mais que les Nobles commençoient à devenir rêveurs & misterieux; qu'ils tenoient des conferences dont on voïoit bien qu'ils ne disoient pas tout le secret. Cela étoit fondé sur quelques discours interrompus, qui pouvoient souffrir une sinistre interpretation; comme celui-ci, *Qu'il seroit aisé de rompre les ponts des chauffées*, & quelques autres de pareille nature, qui étant joints ensemble, suffisoient à donner du soupçon. Deux ou trois Indiens avoient entendu dire, que peu de jours auparavant on avoit apporté à Motezuma la tête d'un Espagnol : qu'il avoit commandé qu'on la cachât soigneusement, après l'avoir considérée avec beaucoup d'étonnement, à cause de la fierté & de la grosseur de cette tête; ce qui convenoit fort à celle d'Arguelle. Cela redoubla les inquietudes de Cortez, parce que c'étoit une marque que Motezuma avoit eu part à l'entreprise de son General.

Après avoir fait de grandes reflexions sur ces avertissements, Cortez assembla tous ses Capitaines à la pointe du jour; & il s'enferma avec eux, & quelques Soldats à qui leur qualité ou leur experience donnoit entrée au Conseil. Il leur proposa le fait, sans en oublier aucune circonstance: il rapporta les avis qu'il avoit reçûs des Indiens, pesant sans émotion les accidens dont ils étoient menacez, & tou-

chant avec adresse les difficultez qui pouvoient se presenter : après quoy, sans leur expliquer ses sentimens, il laissa à chacun la liberté de discourir. On proposa divers partis : les uns vouloient qu'on demandât un passe-port à Motezuma, afin de courir promptement au secours de la nouvelle Colonie de Vera-Cruz : les autres trouvoient la retraite difficile de cette maniere, & témoignoient plus d'inclination à sortir secretement de la Ville, où ils ne pretendoient point oublier les richesses qu'ils avoient acquises : la plus grande partie conclut qu'il falloit demeurer, sans faire connoître qu'on eût appris ce qui s'étoit passé à Vera-Cruz, jusqu'à ce qu'on eût trouvé quelque occasion de faire une retraite avec honneur. Cortez, après avoir recueilli en peu de paroles tous leurs raisonnemens, loüa le zele qu'ils témoignoient à l'avancement de l'entreprise, & dit : *Que la proposition de demander un passe-port à Motezuma, ne luy plaisoit pas ; parce qu'après s'être ouvert par la voie des armes, le chemin pour arriver à la Cour de ce Prince, malgré sa resistance, il rabatroit beaucoup de son estime, s'il venoit à connoître qu'ils eussent besoin de sa faveur pour en sortir. Que s'il étoit mal intentionné, il pourroit ne leur accorder un passe-port, qu'à dessein de les défaire en leur retraite ; & que s'il le refusoit, ils seroient obligez de sortir de la Ville contre sa volonté, & de se jeter dans le peril, après avoir déclaré leur foiblesse. Qu'il approuvoit encore moins le parti de se retirer secretement ; parce que ce seroit s'exposer à la honte de passer pour des fugitifs : & que Motezuma pourroit leur couper chemin fort aisément, étant averti de leur marche, par le moyen de ses Couriers. Qu'ainsi, suivant son sentiment, la retraite n'étoit alors, ni utile, ni honorable ; parce que de quelque maniere qu'on la fît, ce seroit toujours aux dépens de leur reputation ; & qu'en perdant leurs amis & leurs alliez, qui ne subsistoient que par elle, ils demeureroient sans trouver un pouce de terre en tout cet Empire, où ils pussent mettre le pied en assurance. Ces considerations, ajoûta-t'il, me persuadent que ceux qui ont du penchant à demeurer ici, sans faire aucun mouvement nouveau, jusqu'à ce qu'on ait trouvé les moyens d'en sortir avec honneur, & qu'on ait vu tout ce qu'on peut tirer d'une esperance si flatteuse : ceux-là, dis je, ont pris le parti le plus conforme à la raison. Veritablement le risque est égal, quelque resolution qu'on puisse prendre ; mais la gloire est fort differente : & ce seroit un malheur que*

des Espagnols n'ont pas encore mérité, que celui de mourir par choix, dans l'occasion la plus disgraciée. Je ne doute pas que nous ne puissions nous maintenir ici ; la manière d'y parvenir est ce qui m'embarrasse. Je fais quelque attention sur ces bruits qui commencent à courir entre les Mexicains. Le malheur arrivé à Vera Cruz demande bien des réflexions : la tête d'Arguello, dont on a regalé Motezuma, témoigne qu'il a eu connoissance de l'action de son General ; & son silence sur cette affaire nous avertit de ce que nous devons croire de ses intentions. Mais quand tout cela se présente sous une même vûe, il me paroît que pour nous soutenir dans cette Ville, en un état moins chancelant, il faut tenter quelque chose de grand, qui étourdisse ses Habitans, & qui rétablisse l'estime que ces accidens ont pu ébranler dans leurs esprits. Pour ce sujet, après avoir rejeté d'autres desseins, qui feroient plus de bruit, & moins d'effet, j'ai jugé qu'il étoit plus à propos de nous rendre maîtres de la personne de Motezuma, en l'emmenant prisonnier à notre quartier. Je crois que cette résolution leur donnera de la crainte & de la retenue ; & à nous quelques conjonctures favorables, à tirer du Prince & de ses Sujets, une composition qui convienne à la dignité de l'Empereur notre Maître, & qui nous mette en seureté. Le pretexte de la prison, si mon raisonnement est juste, doit être la mort d'Arguello, dont il a eu connoissance, & la perfidie dont son General a usé, en violant la paix. Nous devons déclarer que nous sommes instruits de ces actions, qui nous offensent, puisqu'il ne faut point paroître ignorer ce qu'ils savent parfaitement : d'autant plus, qu'ils sont persuadés que rien ne nous est caché ; & que cette erreur de leur imagination, avec les autres de même nature, se doivent au moins tolerer, en considération du secours que nous en tirons. J'apperçois comme un autre, les difficultez & les accidens qu'une entreprise si hardie traîne nécessairement avec soi : mais les exploits les plus glorieux naissent des plus grands perils ; & Dieu nous favorisera. Les merveilles, que je pourrois appeller des miracles évidens, par lesquelles il s'est déclaré pour nous en cette expedition, nous obligent à croire que c'est luy qui nous a inspiré cette longue persévérance. Sa cause est le premier motif de notre entreprise ; & je ne saurois me persuader qu'il nous ait conduits jusqu'ici, par une grace extraordinaire de sa Providence, à dessein de nous jeter dans un embarras insurmontable, & de nous abandonner à notre faiblesse

dans nos plus grands besoins. Cortez s'étendit avec tant de force sur cette considération, que la vigueur de son courage passa dans le cœur de tous ceux qui l'écoutoient. D'abord les Capitaines Jean Velasquez de Leon, Diego d'Ordaz, & Gonzale de Sandoval, revinrent à son avis; après quoy tous les autres donnerent de grands éloges au bon sens de leur General. Ils jugeoient de la bonté du remède, par la hardiesse heroïque de la resolution. Ils se separerent ainsi, après avoir conclu d'arrêter Motezuma, & remis la disposition de cet exploit à la prudence de Cortez.

Bernard Diaz, qui ne perd aucune occasion de s'attribuer la gloire d'être l'auteur des plus grands desseins, écrit que luy & d'autres Soldats, avoient donné ce conseil au General, quelques jours avant qu'il eût reçu la nouvelle de ce qui étoit arrivé à Vera-Cruz. Les autres Relations ne s'accordent point avec la sienne; & au tems qu'il a marqué il n'y avoit aucun sujet de former un projet si delicat. Il pouvoit bien remettre son avis à quelques jours de-là, & il en auroit paru plus vrai-semblable, & moins hors de saison.

CHAPITRE XIX.

On se saisit de la personne de Motezuma. La maniere dont cette action fut conduite; & comment elle fut reçûe par ses Sujets.

IL faut convenir que l'on n'avoit point d'exemple d'une audace pareille à la resolution que les Espagnols formerent d'arrêter prisonnier un si grand Monarque au milieu de sa Cour, & de sa Ville capitale. Le recit de cette action, toute veritable qu'elle est, semble blesser la sincerité de l'Histoire; & même il paroît outré, entre les exagérations & les licences de la fable. On la nommeroit temerité, si elle avoit été entreprise volontairement, & avec plus

de liberté sur le choix : mais un homme n'est point appelé temeraire, lorsqu'il ferme les yeux au peril, quand il n'a point d'autre ressource. Cortez se voioit également perdu ; soit qu'il fît une retraite, qui luy ôtoit sa reputation ; soit qu'il se maintînt dans son poste, sans la rétablir par quelque action extraordinaire : & lorsque l'esprit, soutenu d'un grand courage, se voit envelopé de tous côtez par des dangers, il se pousse avec violence sur celui qui le presse le moins. Le parti que Cortez prit, étoit véritablement le plus difficile : peut-être voulut-il voir tout d'un coup la décision de sa fortune, ou il ne s'accommodoit pas de ce qu'on appelle menagemens. On pourroit dire que le caractère de la haute generosité est d'avoir des vûes élevées au dessus du commun, ou que la prudence militaire ne s'éloigne pas tant des extrémités, que la prudence politique : néanmoins, le mieux qu'on puisse faire est de ne donner point de nom à sa resolution ; & s'il est permis d'en juger par le succez, de luy donner lieu entre ces moïens imperceptibles dont il a plu à Dieu de procurer le progres de cette entreprise, & d'où il sembloit vouloir exclure le concours des moïens naturels.

L'heure à laquelle les Espagnols alloient rendre visite à l'Empereur, fut choisie pour l'exécution de cette grande entreprise, afin de ne donner point d'alarme mal à propos. Le General commanda que tout le monde prît les armes dans le quartier ; qu'on sellât les chevaux, & qu'on se tint à lerte sans faire de bruit, ni aucun mouvement, jusqu'à nouvel ordre. Il fit occuper toutes les avenues des rues jusqu'au Palais de Motezuma, par des brigades de Soldats qui s'y rendoient ; & il alla au Palais, accompagné des Capitaines Pierre d'Alvarado, Gonzale de Sandoval, Jean Velasquez de Leon, François de Lugo, & Alonse d'Avila, suivis par trente Soldats qu'il avoit choisis.

On ne fut point surpris de les voir entrer avec leurs armes, qu'ils portoient ordinairement comme un ornement militaire. Motezuma sortit au-devant d'eux, suivant sa maniere : chacun prit sa place ; & les Officiers du Prince se retirerent aussi-tôt dans un autre appartement, ainsi qu'ils le pratiquoient toujours par son ordre. Lorsque Marine &

Aguilar se furent approchez, Cortez commença à se plaindre, en laissant paroître sur son visage tout le chagrin dont il étoit rempli. Il representa d'abord l'action de Qualpopoca, appuïant sur l'insolence d'avoir assemblé une armée, & attaqué ses Compagnons, en violant la paix, & la sauve-garde Roïale sur laquelle ils se repoïoient. Il traita comme un crime dont Dieu & les hommes demandoient satisfaction, la perfidie dont les Mexicains avoient usé, en massacrant un Espagnol qu'ils avoient fait prisonnier, pour vanger sur luy, de sang froid, la honte de leur défaite. Il s'étendit enfin sur l'article le plus touchant, qui étoit l'infame maniere dont Qualpopoca & ses Capitaines pretendoient se décharger, en publiant qu'une insulte si déraisonnable s'étoit faite par l'ordre de l'Empereur. Cortez ajoûta : Que sa Majesté devoit luy sçavoir bon gré, de ce qu'il n'en avoit rien cru ; parce que c'étoit une action indigne de sa grandeur, de les favoriser en un endroit, & de les détruire d'un autre côté.

Motezuma parut interdit sur cette accusation : il changea de couleur, comme un homme convaincu, & interrompit Cortez, pour protester que ces ordres ne venoient point de luy. Le General le voïant embarrassé, accourut au secours, en disant : Qu'il étoit convaincu que Motezuma n'avoit aucune part à une si vilaine action : mais que les Soldats Espagnols ne seroient jamais satisfaits, & ses Sujets ne cesseroient point de croire ce que son General asseuroit, jusqu'à ce qu'ils luy eussent vu donner quelque témoignage éclatant & extraordinaire, qui effaçât entièrement l'impression que cette calomnie avoit faite dans les esprits. Qu'il venoit donc luy demander, que sans faire de bruit, & comme de son propre mouvement, il vint au logement des Espagnols, & qu'il se déterminât à n'en point sortir, jusqu'à ce que tout le monde fut éclairci qu'il n'avoit point trempé dans une semblable perfidie. Sur quoy Cortez luy fit beaucoup valoir cette considération : Qu'une si genereuse confiance, digne d'une ame Roïale, n'appaiseroit pas seulement le chagrin du Prince qui les avoit envoyez à sa Cour, & le soupçon des Soldats ; mais qu'elle tourneroit à son honneur & à sa gloire, offensé par une tache qui leur ôtoit bien plus de lustre, que ce qu'on luy demandoit maintenant. Qu'il luy donnoit sa parole, comme Cavalier & comme Ministre du plus grand Prince de la

Terre, qu'il seroit traité entre les Espagnols, avec tout le respect dû à sa personne ; puisqu'ils n'avoient point d'autre dessein, que celui de s'assurer de sa volonté, afin de pouvoir luy rendre leurs services & leur obéissance avec plus de vénération. Cortez se tût : & Motezuma frappé de l'insolence de cette proposition, ne répondoit rien, lorsque le General, qui prétendoit le réduire par la douceur avant que de tenter une autre voie, ajouta : *Que le logement qu'il leur avoit donné étoit un de ses Palais, où il alloit souvent passer quelques jours. Que ses Sujets ne s'étonneroient point de le voir changer de logis afin de se justifier d'un crime, qui en tombant sur son compte, seroit une querelle d'Empereur à Empereur ; au lieu que s'il demuroit sur celui de son General, il pourroit être réparé par le châtiment qu'il en feroit, sans qu'on pousât la chose jusques aux malheurs & aux violences qui entrent en la décision d'un droit entre deux Souverains.*

Motezuma ne put souffrir qu'on multipliât les raisons dont on prétendoit luy persuader une chose impraticable à son avis ; & en faisant connoître qu'il penetrait les motifs de cette demande, il répondit assez brusquement : *Que les Princes de son sang n'étoient point faits pour la prison ; & que quand il s'oublieroit de sa dignité, jusqu'au point de se laisser réduire à une si grande bassesse, ses Sujets ne le permettroient pas.* Cortez repliqua : *Que si Motezuma prenoit le parti de venir au quartier de bonne grace, sans obliger les Espagnols à perdre le respect qu'ils avoient pour luy, il se soucioit fort peu de la résistance de ses Sujets, contre lesquels il pourroit employer toute la valeur de ses Soldats, sans que l'amitié qu'ils avoient ensemble en fut blessée.* La dispute dura long-tems : Motezuma se défendoit toujours de quitter son Palais ; & Cortez vouloit le réduire & l'assurer, sans en venir à l'extrémité. Sur quoy ce Prince commençant à découvrir le peril où il se trouvoit, se jeta sur diverses propositions. Il offroit d'envoier à l'heure même, prendre Qualpopoca & tous les Officiers ; & de les remettre entre les mains de Cortez, afin qu'il les punît comme il le jugeroit à propos. Il vouloit donner ses deux fils en ôtage, pour demeurer prisonniers dans le quartier des Espagnols, jusqu'à ce qu'il eût satisfait à sa parole ; & il repetoit, avec quelques marques de foiblesse : *Qu'il n'étoit*

pas un homme à se cacher, ni à s'enfuir dans les montagnes. Cortez n'approuvoit aucun de ces partis, & l'Empereur ne se rendoit point : cependant les Capitaines, presens à cette contestation, voïant le peril où le retardement pouvoit les jetter, commencerent à se mutiner. Ils vouloient terminer la question par les voies de fait ; & Jean Velasquez de Leon dit hautement : Laissons là les discours ; & il faut s'en saisir, ou le poignarder. Motezuma le regarda, & demanda à Marine ce que cet Espagnol disoit avec tant d'emportement. Cette femme trouvant alors une ouverture favorable à luy insinuer adroitement les raisons qui pouvoient le déterminer à ce qu'on souhaitoit, luy dit d'une maniere qui témoignoit qu'elle avoit peur qu'on n'entendît son discours : Seigneur, vous courez un grand risque, si vous ne cedeZ aux instances que ces gens vous ont faites, puisque vous connoissez leur resolution, & le secours surnaturel dont ils sont assistez dans leurs entreprises. Je suis née sujette de vôtre Majesté, je n'ai point de pensées qui n'aillent à procurer son avantage ; & je suis assez avant dans leur confiance, pour être instruite de tous leurs desseins. Si vous allez avec eux, vous y serez traité avec tout le respect qui est dû à vôtre personne ; mais si vous leur résistez davantage, je ne répons pas de vôtre vie.

Ce petit discours fait avec adresse & à propos, acheva de persuader Motezuma ; en sorte que sans entrer en de nouvelles contestations, il se leva de dessus son siege, & dit aux Espagnols : *Je me confie à vous ; allons à vôtre logement : les Dieux le veulent ainsi, puisque vous l'emportez, & que j'y suis résolu.* Il appella aussi-tôt ses Domestiques, & leur commanda de faire preparer sa litiere, & les Officiers qui devoient l'accompagner ; après quoy il dit à ses Ministres : *Que par de certaines raisons d'Etat qu'il avoit concertées avec ses Dieux, il avoit arrêté d'aller passer quelques jours au quartier des Espagnols. Qu'il vouloit bien leur apprendre sa resolution sur ce sujet, afin qu'ils en fissent part à son Peuple : A quoy il ajouta, Qu'il y alloit de son propre mouvement, & pour son avantage.* Il ordonna encore à un Capitaine de ses Gardes, d'aller prendre Qualpopoca, & tous les Chefs de son armée qui l'avoient assisté à l'irruption qu'on avoit faite sur les Terres

des Zempoales. Pour cet effet, il luy donna le Sceau de l'Empire, qu'il portoit toujours attaché à son bras droit : & ce Prince avertit le Capitaine, qu'il prît des Soldats, afin de ne point manquer les coupables. Tous ces ordres furent donnez publiquement : & Marine les expliquoit à Cortez & aux Capitaines Espagnols, de crainte que les conferences de l'Empereur avec ses Officiers, ne leur donnassent de l'ombrage, & qu'ils n'entreprissent mal à propos de luy faire quelque violence.

Motezuma fortit ainsi de son Palais, sans attendre d'avantage, avec toute la suite qui l'accompagnoit ordinairement. Les Espagnols alloient à pied autour de sa litiere, & ils le gardoient, sous pretexte de l'escorter. D'abord le bruit courut par toute la Ville, que les Etrangers enlevoient l'Empereur : les ruës furent remplies de Peuple en un instant, avec l'apparence d'un soulèvement general ; parce que les Mexicains pouffoient de grands cris, en se jettant à terre comme des gens desesperes. Quelques-uns témoignoient aussi leur tendresse par leurs larmes ; mais l'Empereur, avec un air gai & tranquille, appaisa ce tumulte, & les satisfit en quelque maniere. Il leur commanda de se taire : & au premier signe qu'il fit de la main, un profond silence succeda à la confusion de leurs cris. Il dît, *Que bien loin d'être prisonnier, il alloit librement passer quelques jours avec les Etrangers ses amis, pour se divertir avec eux* : & cet éclaircissement, qu'on ne luy demandoit pas, & dont il prevenoit leurs questions, confirmoit ce qu'il pretendoit desavouer. En arrivant au quartier des Espagnols, qui étoit, comme on l'a dit, un Palais que son pere avoit fait bâtir, il commanda à ses Gardes de renvoyer la foule du Peuple qui le suivait ; & à ses Ministres de publier, sous peine de la vie, que personne n'excitât le moindre tumulte. Il fit beaucoup de caresses aux Soldats Espagnols, qui vinrent le recevoir avec respect ; & choisit l'appartement où il vouloit demeurer. Le logis étoit assez grand, pour y faire toutes les separations necessaires ; en sorte que les chambres furent parées en un moment, par les Officiers de l'Empereur, des plus beaux meubles de sa garde-robe : & les Espagnols mirent de bons corps-de-gardes à toutes les avenues. On dou-

bla celle du quartier : on avança des sentinelles dans les rues ; & on n'oublia aucune des précautions qu'une action de cette consequence sembloit exiger. Tous les Soldats avoient ordre de laisser entrer les Officiers de l'Empereur, que l'on connoissoit tous, ainsi que les Nobles & les Ministres qui venoient faire leur cour, avec cette reserve, qu'on n'en recevoit qu'un certain nombre, à mesure que les autres sortoient, sous pretexte d'éviter la confusion. Cortez alla visiter Motezuma dès le soir même, après avoir demandé audience, & observé les mêmes ceremonies dont il usoit lorsqu'il alloit luy rendre visite en son Palais. Les Capitaines & les Soldats les plus qualifiez s'acquiterent aussi de ce devoir, & le remercièrent de ce qu'il honoroit cette maison de sa presence, comme s'il y étoit venu de son propre mouvement : & ce Prince se montra aussi gai & aussi content avec eux, que s'ils n'avoient pas été témoins de sa resistance à ce changement. Il leur distribua de sa main, des joiaux qu'il avoit apportez exprés, afin de leur ôter la pensée qu'il luy restât encore le moindre chagrin ; & quoyqu'on observât de près ses actions & ses discours, on ne vid paroître aucune foiblesse en la confiance qu'il témoignoit aux Espagnols ; & il retint toujours la Majesté d'un Empereur, en la constance avec laquelle il tâchoit d'allier ces deux extrémités, de la dépendance & de la Souveraineté. Il ne découvrit le secret de sa prison à aucun de ses Domestiques, ni de ses Ministres, qu'on n'empêchoit point de communiquer avec luy à telle heure qu'il luy plaisoit ; soit qu'il eût honte de leur avoüer sa misere ; soit qu'il craignît pour sa personne, s'ils faisoient le moindre mouvement. Ils regarderent tous cette retraite comme un effet de sa volonté : ce qui ôta lieu aux reflexions qu'ils pouvoient faire sur la hardiesse des Espagnols, dont il se peut faire que l'excez les ébloüit, & la leur fit mettre entre les choses impossibles, qui sont hors de la portée de l'imagination.

C'est ainsi que Cortez entreprit & executa la resolution d'arrêter Motezuma, qui au bout de quelques jours, se trouva si bien dans sa prison, qu'à peine luy resta-t'il assez de courage pour souhaiter une autre fortune. Neanmoins, ses
Sujets

Sujets reconnurent enfin, que les Espagnols le tenoient prisonnier, quoyqu'ils adoucissent la violence de cette action, par un respect tres-soumis. Les Gardes qui étoient aux avenues de l'appartement de l'Empereur, & les armes que l'on ne quittoit point dans le quartier, ne laisserent aucun lieu aux Mexicains de douter de cette verité; cependant aucun d'eux ne songea à luy procurer la liberté: & il est difficile de s'imaginer quelle raison ils eurent; luy, pour demeurer sans repugnance en cette oppression; & eux, pour vivre dans la même insensibilité, sans s'offenser de l'injure qu'on faisoit à leur Empereur. L'audace des Espagnols doit causer une extrême surprise: mais on n'en aura pas moins de voir cet abatement dans l'esprit d'un Monarque si puissant & si fier, & ce défaut de resolution entre les Mexicains, Nation belliqueuse, & si attachée à soutenir la Majesté de leurs Princes. On peut dire que la main de Dieu faisoit cette impression sur leur cœur: & cela ne doit paroître ni incroïable, ni nouveau dans la disposition de sa Providence, puisque le monde l'a déjà vû faciliter les entreprises de son Peuple, en ôtant l'esprit à ses ennemis. Josué chap. 5.
v. 1.

CHAPITRE XX.

La conduite de Motezuma dans sa prison, envers ses Sujets & les Espagnols. On amene prisonnier Qualpopoca; & Cortez le fait punir du dernier supplice, faisant mettre des fers aux mains à Motezuma durant l'exécution de cette Sentence.

Les Espagnols virent en peu de tems leur logement changé en un Palais, sans cesser de le garder comme une prison. Leur hardiesse perdit insensiblement avec la nouveauté, ce qu'elle avoit de surprenant: & quelques Mexicains irrités de la guerre que Qualpopoca avoit excitée mal à propos, louoient l'action de Motezuma, & attribuoient à grandeur d'ame, l'effort d'avoir donné sa liberté pour gages

de son innocence. D'autres étoient persuadés que les Dieux, qui communiquoient familièrement avec l'Empereur, luy avoient inspiré le conseil le plus convenable à sa dignité. Les plus sages respectoient sa résolution, sans se donner la liberté de l'examiner ; sçachant que la raison des Rois ne s'explique pas à l'intelligence, mais au devoir de leurs Sujets. Cependant Motezuma faisoit les fonctions de Souverain, avec le même ordre qu'il observoit lorsqu'il étoit en liberté. Il donnoit ses audiences, & tenoit son Conseil aux heures ordinaires : il conféroit avec ses Ministres, & il s'appliquoit au Gouvernement de ses Etats ; s'attachant sur tout à empêcher qu'on connût qu'il n'étoit pas en liberté.

On apportoit sa viande du Palais Imperial ; & les Officiers qui servoient étoient accompagnés d'un grand nombre de Domestiques. La quantité des plats surpassoit l'ordinaire réglé de tout tems ; & ce qu'on desservoit étoit aussitôt distribué aux Soldats Espagnols. Motezuma envoioit souvent les mets les plus délicats à Cortez, & à ses Capitaines, qu'il connoissoit tous par leurs noms : il avoit même étudié la différence de leur genie & de leurs inclinations ; & il sçavoit fort bien mettre en œuvre cette connoissance dans la conversation, en donnant au bon goût & à la belle raillerie quelques traits délicats, sans blesser sa Majesté, ni offenser la bien-seance. Il passoit avec les Espagnols tout le tems que les affaires luy laissoient ; & il disoit agreablement : *Qu'il ne se trouvoit plus sans eux*. Tous cherchoient à luy plaire ; & rien ne le charmoit davantage, que le respect qu'ils luy rendoient. Les grossieretez l'offensoient : & si quelqu'un en usoit avec luy, il sçavoit bien faire connoître qu'il en étoit choqué, & qu'il y étoit sensible ; étant jaloux de sa dignité jusqu'à ce point, qu'il se mit fort en colère d'une indecence qu'il crut qu'un certain Soldat Espagnol avoit commise exprés en sa presence. Il pria le Capitaine de la Garde, d'emploier une autre-fois ce Soldat loin de sa personne ; autrement, qu'il le feroit châtier, s'il se presentoit devant luy.

Motezuma passoit quelque-fois les soirs à jouer avec Cortez, au *Totoloque* : c'est un jeu où avec de petites boules d'or, ils visoient à toucher ou à abatre, d'une distance proportion-

née, de petites quilles de même métal. Ils jouïoient en cinq points ou marques, des bijoux, ou d'autres curiositez. Motezuma distribuoit son gain aux Soldats Espagnols; & Cortez donnoit le sien aux petits Officiers de l'Empereur. Alvarado marquoit ordinairement; & comme il mécomptoit quelque-fois en faveur de son General, l'Empereur le railloit galamment sur ce qu'il comptoit mal: néanmoins il ne delaissoit pas de le prier de prendre cette peine une autre fois, & de rendre justice à la verité. Il conservoit dans le jeu même, les sentimens d'un Prince; regardant la perte comme un effet du hazard; & le gain, comme le prix de la victoire.

On n'oublioit pas de toucher le point de la Religion dans les conversations familiares. Cortez luy en parla plusieurs fois, en tâchant de le ramener par la douceur, à reconnoître les abus de l'Idolatrie. Le Pere Olmedo appuïoit les raisons du General, avec le même zele, & plus de solidité: & Marine expliquoit à Motezuma, les raisonnemens de ce Religieux; à quoy elle ajoûtoit, avec beaucoup d'affection, des raisons familiares d'une personne revenue depuis peu de son erreur, & qui étoit encore penetrée des motifs qui l'avoient desabusée. Mais le Demon s'étoit si fortement emparé de l'esprit de ce miserable Prince, qu'il ne luy laissoit pas l'entendement libre; & son cœur demeura dans un endurcissement déplorable. On ne sçait pas si le Diable luy parloit, ni s'il luy apparoissoit comme auparavant, depuis que les Espagnols furent entrez dans la Ville de Mexique; au contraire, on tient que du moment que la Croix de JESUS-CHRIST parut en cette Ville, les conjurations des Sorciers de Motezuma perdirent toute leur force, & que les Oracles du Demon devinrent muets: néanmoins l'Empereur étoit si aveuglé & si abandonné à ses erreurs, qu'il n'eut point assez de vigueur pour les rejeter, ni pour recevoir ces vives lumieres qui brilloient à ses yeux. Cette dureté d'esprit fut peut-être le miserable fruit de ses vices & de ses cruautés, dont il avoit offensé la Divine Majesté; ou le châtiment de cette criminelle negligence, qui luy faisoit prêter l'oreille, & en même-tems refuser son consentement à la verité.

Au bout de vingt jours, le Capitaine des Gardes que l'Empereur avoit envoié vers la frontiere de Vera-Cruz, amena prisonniers Qualpopoca & ses principaux Officiers, qui s'étoient rendus sans resistance, à la vûe du Sceau Imperial. Le Capitaine les conduisit droit à Motezuma : ce que Cortez permit ; parce qu'il souhaitoit que ce Prince les obligeât à cacher l'ordre qu'ils avoient reçu de sa part, & qu'il vouloit l'ébloüir par ces démonstrations de confiance. Après cela, cet Officier passa avec ses prisonniers, à l'appartement de Cortez, à qui il les remit, en luy disant de la part de son Maître : *Que l'Empereur luy envoioit ces coupables, afin qu'il tirât d'eux la verité, & qu'il les punit avec toute la rigueur qu'ils avoient meritée.* Le General s'enferma avec eux ; & ils confesserent d'abord les crimes dont on les chargeoit : *D'avoir rompu la paix de leur autorité privée, & provoqué, par une injuste guerre, les Espagnols de Vera-Cruz : Enfin, d'avoir causé le meurtre d'Arguello, exécuté de sang froid par leur ordre, sur un prisonnier de guerre.* Ils ne dirent pas un mot de l'ordre qu'ils avoient de l'Empereur, jusqu'à ce qu'ayant reconnu qu'on alloit les punir rigoureusement, ils tâcherent à sauver au moins leur vie, en le rendant complice de leur crime : mais le General ne voulut point écouter cette décharge, qu'il traita comme une imposture ordinaire aux coupables convaincus. La cause fut jugée militairement ; & on les condamna à mort, avec cette circonstance, que leurs corps seroient brûlez publiquement devant le Palais Imperial, comme criminels de leze-Majesté. Aussi-tôt on délibéra sur la maniere de l'exécution ; & il fut conclu de ne la pas differer. Cependant, Cortez qui craignoit que Motezuma ne s'agrit, & qu'il ne voulût soutenir des gens qu'on ne faisoit mourir que pour avoir obeï à ses ordres, ce General resolut de le tenir en crainte, par quelque brusquerie qui eût l'apparence d'une menace, & qui le fit ressouvenir de la dépendance en laquelle il se trouvoit : sur quoy il prit un parti un peu violent, qui sans doute luy fut inspiré par la facilité que ce Prince avoit eüe, de se laisser conduire en prison, & par sa patience à toutes épreuves. Cortez fit donc apporter des fers qui servoient entre-eux aux criminels ; & il alla trouver l'Empereur, suivi d'un Soldat qui

122-1022



portoit ces fers à découvert, de Marine, & de trois ou quatre Capitaines. Il n'oublia aucune des reverences dont il témoignoit ordinairement son respect à ce Prince; après quoy, élevant sa voix; il luy dit fierement : *Que Qualpopoca & les autres coupables étoient condamnés à mourir, après avoir confessé leur crime, qui les rendoit dignes de cette punition : mais qu'il l'en avoit chargé luy-même, en soutenant affirmativement, qu'ils ne l'avoient commis que par les ordres de l'Empereur. Qu'ainsi il étoit nécessaire qu'il se purgeât par quelque mortification personnelle, de ces indices si violens ; parce qu'en-core que les Souverains ne fussent point soumis aux peines de la Justice ordinaire, ils étoient néanmoins sujets à une Loi supérieure, qui avoit droit sur leurs Couronnes ; & qu'ils devoient imiter en quelque façon les coupables, quand ils se trouvoient eux-mêmes convaincus, & qu'ils vouloient donner quelque satisfaction à la Justice du Ciel.* Il commanda alors, d'un ton ferme & absolu, qu'on mît les fers à Motezuma : & sans luy donner le tems de répondre, il tourna brusquement le dos, le laissant en cet état. Le General se retira ainsi en son appartement, où il donna ordre de doubler toutes les gardes, & de ne permettre point que l'Empereur eût aucune communication avec ses Ministres. Motezuma fut tellement étourdi, de se voir traité d'une manière si honteuse & si outrageante, qu'il n'eut ni la force d'y résister, ni le cœur de s'en plaindre : il fut long-tems en cet état, comme un homme hors de soi. Ceux de ses Domestiques qui étoient présens, accompagnoient sa douleur de leurs larmes, sans oser luy parler. Ils se jettoient à ses pieds, afin de les soulager du poids des fers, lorsque ce Prince revenant de son étourdissement, donna d'abord quelques marques de chagrin & d'impatience ; mais revint bien-tôt de ces mouvemens : & comme son malheur luy parut être un effet de la volonté de ses Dieux, il en attendit le succès avec quelque inquietude, de voir sa vie en danger ; mais aussi avec assez de retour sur ce qu'il étoit, pour témoigner que sa crainte n'étoit point manque de courage.

Cortez ne perdit point de tems à presser l'exécution de ce qu'il avoit résolu : il fit conduire les criminels au supplice, après avoir pris toutes les précautions nécessaires à

ne rien risquer en cette action. Elle se passa en presence d'une multitude presque innombrable de Peuple, sans qu'on entendît aucun bruit qui pût causer le moindre soupçon. Il sembloit qu'il fût tombé sur ces Indiens un esprit de fraïeur, qui tenoit en partie de l'admiration, & en partie du respect. Veritablement ils furent surpris, de voir exercer pareils actes de jurisdiction par des Etrangers, qui tout au plus, n'avoient d'autre caractere que celui d'Ambassadeurs d'un autre Prince : mais ils n'eurent pas la hardiesse de mettre en question un pouvoir qu'ils voïoient établi par la tolerance de l'Empereur. C'est ce qui les fit accourir tous à ce spectacle, avec une espee de tranquillité mortifiée, qui tenoit quelque chose de l'effroi, sans néanmoins qu'on en pût faire la difference. Ce qui contribua beaucoup à maintenir cette tranquillité, fut que l'action de Qualpopoca, bien loin d'être approuvée par les Mexicains, leur parut encore plus odieuse par cette circonstance, qu'il en avoit chargé son Souverain. Cette justification ne trouvoit point de croïance dans l'esprit de ces Peuples, qui l'avoient toujours regardée comme insolente & seditieuse, quand ils l'auroient crüe veritable. Enfin, cette execution fut le troisieme acte de la vivacité du General : elle réussit comme il l'avoit resoluë, quoyque sur des principes assez irreguliers ; cependant elle luy parut necessaire & possible. Il connoissoit les gens à qui il avoit affaire, & ce que luy pouvoit valoir, à tout événement, le gage important qu'il tenoit en son pouvoir. Laissons-nous ébloüir aux raisons de ce General, sans l'attirer devant le tribunal de l'Histoire : contentons nous de rapporter comme il s'est passé, un fait qui fut ensuite d'une extrême consequence pour établir la seureté des Espagnols de Vera-Cruz, & qui étouffa ces rumeurs qui commençoient à soulever l'inquietude des Nobles Mexicains.

Cortez revint alors en diligence à la personne de Moteczuma, qu'il salua d'un air fort gai, & dit : *Qu'on venoit de punir ces traitres qui avoient eu l'insolence de noircir la reputation de leur Prince : & que pour luy, il avoit rempli avantageusement son devoir, en se soumettant à la Justice de Dieu,*

par ce petit sacrifice qu'il luy avoit fait de sa liberté. Alors, sans attendre davantage, Cortez commanda qu'on ôtât les fers à l'Empereur; ou, comme certains Auteurs le rapportent, il se mit à genoux, afin de les luy ôter luy-même. La présence d'esprit qui brilloit en toutes les actions du General, donne lieu de croire en effet, qu'il voulut par cette galanterie, reparer avec plus de grace, la honte que Motezuma avoit reçüe: & ce Prince applaudit à ce faux retour de sa liberté, par des transports de joie difficiles à exprimer. Il embrassa le General; & il ne pouvoit finir les complimens qu'il luy fit sur ce sujet. Ils s'affirent: & Cortez, par un autre trait de generosité, qu'il sçavoit placer si à propos, commanda qu'on levât toutes les gardes; & dit à Motezuma qu'il pouvoit se retirer à son Palais quand il luy plairoit, puisque la cause de sa détention étoit cessée. Il luy presentoit à coup sûr, le parti qu'il sçavoit bien que l'Empereur n'accepteroit pas; parce qu'il luy avoit entendu dire plusieurs fois, fort positivement, qu'il ne convenoit pas à sa dignité de retourner en son Palais, ni de se separer des Espagnols, jusqu'à ce qu'ils se retirassent de sa Cour: d'autant qu'il perdrait toute l'estime de ses Sujets, s'ils venoient à comprendre qu'il ne tenoit sa liberté que d'une main étrangere. Ce sentiment, que le tems luy fit croire être tiré de son propre fond, luy avoit été en effet inspiré par Marine & par quelques Capitaines Espagnols, suivant l'ordre de Cortez, qui emploïoit adroitement les raisons d'Etat, à retenir plus sûrement ce Prince dans sa prison. Neanmoins Motezuma penetrant les motifs des offres que le General luy faisoit, abandonna ce pretexte, qui luy parut amené de trop loin en cette rencontre. Il en prit un autre qui n'avoit pas moins d'artifice, & dit à Cortez: *Que le desir qu'il témoignoit de le rétablir dans son Palais luy étoit tres-agreable; mais qu'il ne vouloit alors faire aucune nouvelle démarche sur ce sujet, pour l'interêt des Espagnols mêmes: parce que s'il étoit une fois en sa Maison, sa Noblesse & son Peuple le presseroient de prendre les armes contre eux, afin de reparer l'injure qu'il en avoit reçüe.* Il voulut faire ainsi comprendre aux Espagnols, qu'il ne demeurait en prison que pour les couvrir, & les protéger de son autorité. Cortez loua sa ge-

328 HISTOIRE DE LA CONQUESTE, &c.
nerosité, & luy rendit graces de l'attention qu'il faisoit sur
ses amis. Ainsi chacun demeura satisfait de son adresse : ils
crûrent l'entendre tous deux, & qu'ils ne se laissoient trom-
per que pour leur avantage, suivant les maximes trop fines de
cet art de dissimuler, que les Politiques mettent entre les mis-
teres de la prudence, en dorant du nom de cette vertu, les
artifices d'une penetration outrée.

Fin du troisieme Livre.



HISTOIRE



HISTOIRE

DE LA

CONQUESTE

DU

MEXIQUE,

OU

DE LA NOUVELLE

ESPAGNE.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

On permet à Motezuma de se montrer en public, en allant à ses Temples & à ses divertissemens ordinaires. Cortez prend quelques mesures qu'il jugeoit nécessaires. On doute si les Espagnols entreprirent en ce tems-là, d'abatre les Idoles dans la Ville de Mexique.



OTEZUMA se rendit ainsi volontairement prisonnier des Espagnols; & il s'en fit aimer par sa complaisance & par sa liberalité. Ses Domestiques mêmes ne le reconnoissoient plus à ce caractère de douceur & de moderation, qu'il sembloit avoir tiré de sa frequentation avec les Etrangers, & qui

étoit si éloigné de son temperament. Il autorisoit par tous ses discours & par toutes ses actions, la sincerité de son cœur : & lorsqu'il crut avoir acquis & mérité la confiance du General, il resolut de la mettre à l'épreuve, en luy demandant la permission d'aller quelque fois visiter ses Temples. Ce Prince donna sa parole de revenir exactement à sa prison ; car c'est ainsi qu'il l'appelloit, hors de la presence de ses Domestiques. Il dit à Cortez : *Que pour son honneur propre, & pour l'interêt des Espagnols mêmes, il desiroit se montrer à son Peuple ; parce qu'on commençoit à croire qu'il étoit retenu par violence, maintenant que le sujet de sa détention ne subsistoit plus, après le supplice de Quatpopoca. Qu'ainsi il y avoit lieu d'apprehender quelque soulèvement, dont le Peuple seul ne seroit pas coupable, si l'on n'y apportoit promptement du remede, par cette apparence de liberté.* Cortez entrant dans ses raisons, & souhaitant aussi donner quelque satisfaction aux Mexicains, répondit tres-civilement à ce discours : *Qu'il avoit une entiere liberté de sortir quand il luy plairoit ; & que la permission qu'il en demandoit venoit d'un excez de bonté, puisque tous les Espagnols, & le General même, n'étoient là que pour luy obeir.* Néanmoins il reçut la parole de l'Empereur, qu'il ne quitteroit point le logis où il étoit alors, sous pretexte que les Espagnols estimoient trop l'honneur qu'il leur avoit fait, pour s'en priver si tôt.

Le sujet de la sortie de Motezuma pour aller à ses Temples, donna quelques scrupules au General : sur quoy, afin d'en tirer le parti le plus raisonnable, Cortez obtint de ce Prince, que dès ce jour-là il aboliroit les sacrifices du sang humain. On se contenta de remedier ainsi à la partie la plus criminelle de ces abus, parce qu'il n'étoit pas encore tems de s'attacher à leur entiere guerison : & lorsqu'on ne peut aspirer tout d'un coup à ce qui est de meilleur, la prudence veut qu'on partage la difficulté, afin d'en surmonter les inconveniens piece à piece. Motezuma promit tout ce qu'on voulut ; & en effet il fit défendre par tous ses Temples, l'usage de ces sacrifices : & quoyqu'on doute s'il observa luy-même sa défense, au moins il est constant qu'ils cessèrent d'être publics ; & si l'on en fit quelques-uns, ce fut à portes fermées, comme un crime dont on se cachoit.

La premiere visite de l'Empereur fut renduë au principal

Temple de Mexique, où il alla avec tout l'éclat & toute la suite qui l'accompagnoit ordinairement. Il mena avec soi quelques Espagnols, qu'il nomma & choisit luy-même prudemment, avant qu'on les luy eût donnez pour luy servir de gardes, ou de témoins. Le Peuple celebra cette premiere vûë de son Prince, par de grandes réjouissances : chacun en témoigna sa joie, par ces démonstrations qui composoient leurs applaudissemens. Ce n'est pas qu'ils l'aimassent, ou qu'ils eussent perdu le souvenir de l'oppression dont il les chargeoit : mais le devoir faisoit en cette rencontre l'office de la volonté, & l'éclat d'une Couronne se fait respecter jusque sur le front d'un Tyran.

L'Empereur recevoit leurs acclamations d'un air majestueux, & avec quelque marque de reconnoissance. Ce jour-là, il parut liberal jusques à l'excez, par plusieurs graces qu'il fit aux Nobles, & par des distributions entre le menu Peuple. Il monta au Temple, appuïé sur les bras des Sacrificateurs, & s'acquita des devoirs les moins scandaleux du culte qu'il rendoit à ses Idoles, après quoy il revint au logement des Espagnols, à qui il fit de nouveaux complimens, en leur faisant comprendre que le dégagement de sa parole l'obligoit moins à y retourner, que le plaisir de vivre avec ses amis.

Depuis ce tems-là, Motezuma sortit librement, quelquefois pour aller au Palais où ses femmes avoient leur logement, d'autres pour visiter ses Temples, ou ses Maisons de plaisir : il rendoit néanmoins au General cette espece de déference, de luy demander sa permission, ou de le mener avec soi, lorsque la visite qu'il alloit faire étoit d'éclat & de ceremonie. Cependant il ne passa jamais une nuit hors du quartier des Espagnols, & il ne parla point de changer : au contraire, les Mexicains s'accoutumerent enfin à considerer cette persévérance, comme une faveur qu'il faisoit aux Etrangers ; en sorte que tous les Ministres & les Nobles de l'Empire vinrent faire leur cour au General, & rechercher son credit, afin d'obtenir des graces du Prince : & tous les Espagnols qu'il honoroit de quelque bienveillance particuliere, recevoient des presens & des respects de tout le monde ; aventure ordinaire en toutes les Cours, où les prieres & les sollicitations éri-

Dans l'intervale de cette espece de repos, Cortez n'oublioit aucune des précautions qui pouvoient établir sa sûreté, & avancer ces vastes & sublimes desseins qu'il sentoît naître dans son cœur, sans qu'il se proposât encore aucun objet déterminé, ni qu'il pût démêler jusqu'où il étoit appelé par la flateuse obscurité d'une si belle apparence. Aussitôt que le Gouvernement de Vera-Cruz fut vacant par la mort d'Escalante, & que le suplice de Qualpopoca eut rendu les chemins libres, le General nomma pour Gouverneur Gonzale de Sandoval : mais afin de n'éloigner pas de sa personne en cette conjoncture, un Officier brave & d'un grand merite, Cortez envoya à Vera-Cruz un Soldat particulier, nommé Alonse de Grado, en qualité de Lieutenant de Roi. Cet homme étoit habile, mais inquiet, & un de ceux qui s'étoient marqués dans les mutineries passées. On crut que le General l'emploioit afin de luy donner quelque satisfaction, & de l'éloigner : néanmoins ce fut une mauvaise politique, de mettre un homme qui n'étoit pas sûr, dans une Place qu'il devoit conserver comme une retraite, & comme un rempart contre les insultes qui pouvoient arriver du côté de l'Isle de Cuba. La presence de cet Officier auroit pû produire de grands inconveniens, si les vaisseaux que Velasquez avoit envoyez afin de soutenir & de pousser ses anciennes prétentions, fussent arrivez un peu plutôt : mais le procedé de Grado rectifia l'erreur du choix qu'on avoit fait de sa personne ; car en peu de jours Cortez reçut tant de plaintes de la part des Habitans & des voisins de la Ville de Vera-Cruz, qu'il fut obligé de le faire amener prisonnier, & d'envoyer le Gouverneur en Chef.

Cortez prit l'occasion de ces divers voïages, pour faire amener de Vera-Cruz, la mâture, les voiles, la ferrure, & les autres agrez des navires qu'on avoit mis à fond. Son dessein étoit de faire bâtir deux brigantins, afin de se rendre maître du passage sur le lac ; ne pouvant oublier le discours que les Tlascalteques luy avoient rapporté, touchant la rupture des ponts & des chaussées. Il parvint insensiblement, à faire souhaiter à l'Empereur, de voir ces vastes embarcations dont les Espagnols se servoient, & la facilité qu'ils avoient à les mettre

en mouvement : ce fut là le pretexte specieux de cette nouveauté. On disoit à Motezuma, *Qu'ils faisoient travailler le vent quand il leur plaisoit, afin de soulager les rameurs* : & on ne pouvoit leur apprendre ce secret sans démonstration, parce que les Mexicains ignoroient absolument l'usage des voiles; & l'Empereur croïoit qu'il y alloit de sa grandeur, que ses Matelots se rendissent habiles en cet art. On eut bien tôt tout ce que l'on souhaitoit pour l'appareil des brigantins, dont on commença la fabrique, par le moïen de quelques Charpentiers de navires qui avoient passé avec Cortez, en qualité de Soldats. Les Charpentiers de la Ville leur aiderent à couper & à conduire le marrein necessaire à la construction du corps de ces bâtimens, suivant les ordres de Motezuma. Ainsi les brigantins furent achevez en peu de tems : & l'Empereur voulut en faire luy-même la premiere épreuve, en s'y embarquant avec les Espagnols ; afin de s'instruire plus exactement de tous les secrets de cette navigation.

Pour ce sujet il fit preparer une celebre chasse, en un des endroits du rivage où le lac entroit le plus avant dans les terres ; afin de se donner tout le tems necessaire à ses observations. Au jour marqué par l'Empereur, tous les canots qui le suivoient ordinairement, parurent sur le lac, remplis de ses Officiers, & des Chasseurs. On avoit augmenté le nombre des rameurs, dans l'esperance de donner une grande reputation à la legereté de leurs bâtimens, aux dépens de ceux des Etrangers ; qui leur paroïsoient pesans, & difficiles à manier. Ils ne furent pas long-tems en cette erreur : les brigantins, qui avoient le vent favorable, n'eurent pas plutôt déployé les voiles, & mis les rames en l'eau, qu'ils laisserent bien loin derriere eux cette flotte de canots, avec une surprise extrême de tous les Indiens. Ce jour eut des agrémens particuliers pour les Espagnols, qui outre les divertissemens de la chasse, dont la nouveauté & les divers incidens redoublerent le plaisir, furent encore regalez d'un superbe festin par l'Empereur. Il se plut tellement à railler ses Canoteurs, sur les vains efforts qu'ils avoient fait en voguant après les brigantins, qu'il sembloit qu'il tirât de la gloire de la victoire des Espagnols.

Au retour, toute la Ville accourut, pour voir ce qu'ils appelloient en leur langue les Maisons flotantes. La nouveauté

fit son effet ordinaire dans les esprits : ils admiroient sur tout, le maniment du timon & des voiles, qui selon leur pensée, commandoient aux vents & aux eaux. Les plus éclairez loüerent cette invention, comme un secret de quelque art qui excédoit la portée de leur esprit : & le vulgaire la considéra comme l'effet d'une science surnaturelle, ou d'un empire sur les élémens. Ce qui en resulta de mieux, fut que l'on reçut avec un applaudissement general ces brigantins, dont la construction avoit bien d'autres vûës : & cette précaution du General eut sa part du bonheur qui l'accompagnoit en toutes choses, puisqu'il executa ce qui luy étoit avantageux, & qu'il acquit aux Espagnols un nouveau degré d'estime.

Au même-tems, le General, suivant sa vigilance & son activité ordinaires, prenoit d'autres mesures. Il insinuoit dans l'esprit de Motezuma, & des Nobles qui luy faisoient la cour, des sentimens d'estime & de veneration pour le Prince qui l'avoit envoyé. Il loüoit la clemence de ce Monarque ; il vantait son pouvoir : & ces discours coulez avec adresse, firent une si douce impression sur le cœur des Mexicains, qu'ils en vinrent à souhaiter passionément l'alliance qu'on leur proposoit, & le commerce avec les Espagnols, comme une chose avantageuse à l'Etat. D'ailleurs Cortez faisoit un fond de lumieres & de connoissances importantes à son dessein, sans qu'il parût avoir d'autre motif, que celui d'une pure curiosité dans la conversation. Il s'informoit de la grandeur & des limites de l'Empire de Mexique ; des montagnes, des rivières, & des mines les plus considerables ; de la distance qu'il y avoit d'une mer à l'autre ; la qualité de ces mers, les rades, & les ports les plus assurés : si éloigné, en apparence, du moindre dessein en ces observations que le simple hazard luy faisoit tomber dans l'esprit, que Motezuma, afin de l'instruire plus parfaitement, fit dessiner par les Peintres, assistez de quelques sçavans en cette connoissance, une espece de Carte Geographique, qui representoit l'étendue de son Domaine ; sur quoy il fit remarquer à Cortez toutes les singularitez dignes de quelque attention : même il permit que quelques Espagnols allassent reconnoître les mines les plus fameuses, avec les ports & les rades propres à recevoir des vaisseaux, Cortez luy proposa

cette reconnoissance, sous pretexte de porter à son Prince une Relation exacte de tout ce qu'il y avoit de plus considerable en cet Empire : & Motezuma n'agrea pas seulement la chose; il nomma des Soldats qui devoient accompagner les Espagnols, & dépêcha par tout des ordres, afin de leur procurer les passages libres, & de pleines informations de tout ce qu'ils voudroient sçavoir : ce qui marque qu'il n'avoit alors aucune inquietude, & que son intention s'accordoit parfaitement avec ses paroles.

Quoyque les nouveautez fussent extrêmement à craindre en cette saison, où elles pouvoient ruiner la confiance & la tranquillité; néanmoins nos Historiens rapportent ici, une resolution des Espagnols, si imprudente & si mal concertée, que nous trouvons lieu d'en douter, encore que nous n'aïons point de raisons pour la supprimer. Bernard Diaz assure donc, qu'on se détermina en ce tems-là, à mettre en pieces toutes les Idoles de Mexique, & à convertir en une Eglise, le principal Temple de cette Ville. François Lopez de Gomara, qui convient quelque-fois avec ce premier Auteur, sur ce qui paroît le moins vrai-semblable, avoit déjà avancé la même chose. Ils assurèrent que les Espagnols sortirent, dans la resolution d'exécuter ce projet, malgré les prieres & la resistance de Motezuma : que les Sacrificateurs prirent les armes; & que toute la Ville se souleva pour défendre ses Dieux. On ajoute que cette émotion dura quelque-tems, sans aller jusques aux voies de fait : & qu'enfin la consideration du bien public & de la paix, obligea nos gens à laisser les Idoles en repos; en se contentant de preparer une Chapelle, & d'élever dans le Temple même, un Autel, où on mit la Croix de JESUS-CHRIST, & une Image de sa tres-sainte Mere, & où on celebra la Messe, qui fut chantée solennellement : Que cet Autel y demeura long-tems sur pied, par les soins des Sacrificateurs, qui s'appliquoient tous les jours à le tenir propre, & à le parer. Herrera confirme cette Relation, & la pousse encore plus loin, par quelques circonstances qui outrent un peu ce qu'on appelle les ornemens de la Narration, si tant est que la Rhetorique de l'Histoire se mêle d'en employer quelques-uns. Il nous représente une procession fort devote, quoyque faite avec les armes à la main, exprés afin d'accompagner les saintes Images

jusques au Temple. Il recite au pied de la lettre, ou il compose une Oraison que Cortez fit devant le Crucifix ; & il étale une espece de miracle, produit en faveur de la devotion du General. Il semble que cet homme anime son zele, pour nous persuader un fait dont je n'ai pû découvrir le premier Auteur. C'est que les Mexicains s'émurent ensuite, sur ce que le Ciel leur refusoit le secours ordinaire de la pluie ; & qu'ils accoururent au logis du General, avec une impetuosité qui tenoit un peu de la sedition. Ils croient que leurs Dieux avoient retiré leur assistance, depuis qu'on avoit introduit dans leur Temple des Divinitez étrangères. Pour calmer ce mouvement, Cortez leur promet, de la part de son Dieu, une pluie abondante en peu d'heures : & le Ciel prit soin de dégager à point nommé la parole du General ; ce qui remplit d'étonnement & d'admiration, l'Empereur & tous les Sujets.

On ne fera point de reflexion sur l'embarras où Cortez se jetta, en se rendant garant envers des Infideles, d'un miracle qui devoit être une preuve de la verité de sa Religion : cela pouvoit naître de l'ardeur de son zele ; & le merveilleux du succez ne doit point nous surprendre, puisqu'il se peut faire qu'il eût alors quelque étincelle de cette foi vive, avec laquelle on merite & on obtient les miracles : mais ce fait heurte si fort la droite raison, qu'on luy accordera difficilement sa croïance, si l'on considere les lumieres du General ; & le genie & la science du Pere Olmedo. On suppose néanmoins, que l'entreprise d'abatre les Idoles des Mexicains, en la maniere & au tems que ces Auteurs le marquent, ait eu le succez qu'ils luy attribuent : cependant elle nous fournit diverses considerations, qui nous obligent, au moins, à douter si elle ne pouvoit pas en avoir un autre. En effet, puisqu'il est permis à un Historien de hazarder quelque-fois son sentiment sur les actions qu'il rapporte ; ne peut-on pas croire que ce qui avoit été si difficile à Cozumel, devoit être impossible dans une Ville si peuplée ? On étoit parfaitement bien avec Motezuma ; & la tranquillité dont on jouïssoit alors, rouloit sur la bienveillance qu'il témoignoit aux Espagnols : cependant il n'avoit donné aucune esperance de recevoir les veritez de l'Evangile ; au contraire, il avoit toujours
la même

La même obstination en son attachement aux erreurs de l'Idolatrie. Celuy des Mexicains étoit encore plus ferme, à défendre leur culte impie, avec une dureté invincible: & ils avoient alors une grande disposition à se soulever contre les Espagnols. Quelle politique pouvoit donc inspirer un pareil contre-tems, contre la volonté de Motezuma? Si l'on considère le but de cette expedition, on ne le trouvera ni solide, ni raisonnable: Faut-il commencer par le débris des Idoles, à détromper les Idolâtres; & traiter une ceremonie extérieure, & dont on ne tire aucun fruit, comme un triomphe de la Religion? On ne se contente pas de placer des saintes Images en un lieu impur & abominable; on les commet encore à la discretion des Sacrificateurs Idolâtres, exposées à leurs irreverences & à leurs sacrileges: & on va célébrer le divin Sacrifice de la Messe, au milieu des infames simulacres du Demon. Voila les attentats que Herrera qualifie une Faction memorable: c'est au Lecteur à décider sur cette qualité. Pour nous, ni la politique du monde, ni celle du Christianisme, ne nous fournissent aucunes raisons qui puissent sauver ces inconveniens: & sans rien prononcer sur la verité de cet événement, on voudroit seulement qu'un procédé aussi irregulier que celuy qu'on rapporte, n'eût jamais été commencé, ou qu'on ne donnât point de place dans l'Histoire, à des veritez qui paroissent incroyables.

CHAPITRE II.

On découvre une conspiration qui se formoit contre les Espagnols, par le Roi de Tezeuco. Motezuma l'appaise par son adresse & par les avis de Cortez, & châtie celui qui étoit l'auteur de la trahison.

L'Entreprise des Espagnols roula dès ses commencemens, sur des incidens qui n'avoient aucune proportion les uns avec les autres. Le repos & l'inquietude se succedoient tour à tour: l'esperance l'emportoit quelque-fois sur les obstacles

qui se presentoient ; & d'autre fois la confiance faisoit renaître les périls : parce que tous les desseins des hommes, & leurs succez sont naturellement sujets à cette condition , que les biens & les maux ont une liaison si étroite , qu'ils se suivent de bien près ; & nous devons croire que cette instabilité étoit nécessaire , pour corriger le desordre de nos passions.

L'aveuglement des Païens attachoit cette vicissitude à la revolution d'une rouë imaginaire , formée de l'enchaînement des succez heureux ou malheureux , & dont le mouvement étoit réglé par un certain fantôme indiscret & volage , qu'ils appelloient Fortune ; abandonnant ainsi à la disposition du hazard , leurs desirs & leurs craintes : quoyqu'en effet ce soit en vertu des sages decrets de la divine Providence , que le bonheur & le malheur n'ont point d'état fixe & constant en cette vie ; afin qu'on possède l'un , & qu'on souffre l'autre , avec moderation ; & que nôtre entendement s'éleve jusqu'au séjour des Bienheureux , pour y trouver quelque chose de réel & d'assuré.

Les Espagnols avoient assez de preuves de la bonne volonté de Motezuma , & de l'estime de ses Sujets : cependant , au même tems qu'ils jouissoient d'un repos si favorable , il s'éleva une tempête qui pensa déconcerter toutes les mesures de leur General. Elle fut excitée par Cacumazin , neveu de Motezuma , Roi de Tezeuco , & premier Electeur de l'Empire. Ce Prince , en la fleur de son âge , avoit beaucoup d'ambition , & peu de jugement : & sur le conseil de ses seules passions , il forma le dessein de s'acquérir une gloire immortelle entre ceux de sa Nation , en attaquant les Espagnols , sous pretexte de rendre la liberté à son Souverain. Sa dignité , & la noblesse de son rang , luy paroissoient des titres assez avantageux , pour luy faire esperer la Couronne de l'Empire à la premiere election ; & il crut que du moment qu'il auroit tiré l'épée , il pourroit s'en approcher de fort près. Sa premiere démarche fut de saper insensiblement les fondemens du respect & de l'estime qu'on avoit pour Motezuma , en insinuant que c'étoit par pure bassesse , & faute de courage , que ce Prince demeuroid dans une sujétion indigne de son caractère. De là , il passa à des accusations contre les Espagnols :

il representoit, l'oppression que l'Empereur souffroit par leur violence, & l'autorité qu'ils avoient usurpée dans le Gouvernement, comme des principes d'une tyrannie insupportable ; & il n'oublioit aucunes des raisons qui pouvoient les rendre odieux & méprisables. Il répandit depuis, cette semence de revolte entre ces petits Souverains qui regnoient sur le grand lac de Mexique : & la disposition favorable qu'il trouva en leurs esprits, le confirma dans la resolution d'exécuter son dessein. Cacumazin assembla donc secretement ses amis & ses parens en son Palais, où se trouverent les Rois de Cuyoacan, d'Iztacpalapa, de Tacuba & de Matalcingo, avec d'autres Seigneurs & Caciques du voisinage, qui avoient tous beaucoup d'autorité & de reputation ; & qui outre le grand nombre des gens de guerre dont ils étoient suivis, se piquoient d'être braves & grands Capitaines.

Ce Prince leur fit un discours soutenu de plusieurs raisons, afin de donner l'apparence & la couleur d'un zele desintéressé, à son ambition. Il exagéra, l'état miserable où l'Empereur se trouvoit, paroissant avoir perdu jusques au souvenir de sa propre liberté ; & l'obligation qu'ils avoient tous, comme de fideles Sujets, de conspirer à le tirer de cette indigne servitude. Il prouva la sincerité de son zele, par les liens du sang, qui l'obligeoient à prendre part aux disgraces de son oncle. Après cela, Cacumazin se détachant contre les Espagnols : *Qu'attendons-nous*, dit-il, *mes parens & mes chers amis ? & quand ouvrirons-nous les yeux sur la honte de notre Nation, & sur la bassesse de notre patience ? Nous qui sommes nez pour les armes, & qui établissons toute notre felicité en la terreur que nous portons dans l'ame de nos ennemis, nous baissions la tête sous le joug honteux d'une Nation étrangere. Leur insolence est un reproche à notre lâcheté, & ne croît que sur le mépris qu'ils font de notre tolerance. Considerons le progres qu'ils ont fait en si peu de tems, & nous reconnoîtrons bien-tôt notre mauvaise conduite, & ce que notre devoir nous demande. Nous les avons vû se jeter dans la Ville capitale, fiers de quatre victoires, où le peu de resistance leur a laissé prendre le titre de Vaillans. Ils y ont fait une entrée triomphante, en dépit de l'Empereur, contre la volonté de sa Noblesse & de ses Ministres ; & ils ont introduit avec eux, des esclaves revoltez contre nous, qui paroissent devant nos yeux les armes à la main, à l'abri de leur protection, foulant*

aux pieds la gloire des Mexiquains, afin d'élever un trophée à la vanité des Tlascalteques. Ils ont ôté la vie à un General de l'Empire, par un supplice public & scandaleux, en usurpant sur les terres d'autrui, le droit des Magistrats, & l'autorité de faire des Loix. Enfin, pour comble d'insolence, ils ont arrêté, dans son logis même, le grand Motezuma. Ils l'ont enlevé par force de son Palais : & non contents de luy donner des gardes, à notre vûe, ils se sont déchaînez jusques à cette indignité, d'outrager sa personne & sa majesté, en le chargeant des mêmes fers qu'ils font porter à d'infames voleurs. Cela s'est fait, nous le savons : mais qui pourra le croire ? & le témoignage des yeux même n'est-il pas recusable en cette occasion ? quoyqu'enfin ce soit une verité pleine d'infamie pour nous, qu'on doit enveloper dans le silence, ou plutôt dans un éternel oubli. Qu'est-ce donc, braves Mexicains, qui peut maintenant vous retenir ? Votre Empereur est en prison, & vous n'avez pas encore les armes à la main ? Cette image de liberté dont vous l'avez vu jouir ces jours passez, n'est qu'un passage trompeur, par où ils l'ont conduit à un esclavage encore plus honteux ; puisqu'ils regnent en Tyrans sur son esprit, & qu'ils se sont emparez de sa volonté ; ce qui est une espece de prison, la plus indigne d'un Souverain. C'est par là qu'ils nous gouvernent, & qu'ils nous commandent absolument ; puisque celui qui est en droit de nous commander, leur obéit. Vous voyez qu'il abandonne le soin de son Etat : qu'il n'est plus appliqué à la conservation des Loix ; & que son cœur, autrefois tout Roïal, n'a plus que la bassesse d'un esclave. Nous autres, sur qui l'Empire fonde son appui, nous devons prêter nos épaules en un besoin, afin d'empêcher sa chute. Notre devoir est de joindre nos forces, d'exterminer ces nouveaux venus, & de mettre notre Empereur en liberté. Si nous luy déplaisons, en desserrant un peu les liens de notre obeïssance pour son avantage, il connoitra la bonté du remede, quand il se verra délivré du mal. S'il ne le connoît pas, Mexique ne manque pas d'hommes dont la tête puisse remplir dignement la Couronne ; & il n'est pas le premier de nos Rois, qui pour ne sçavoir pas regner, ou pour regner avec negligence, a laissé tomber le Sceptre de ses mains. Cacumazin leur fit ce discours avec tant de vivacité, qu'il emporta toutes les voix. Ils lancerent d'effroïables menaces contre les Espagnols, & s'offrirent de servir en personne à cette faction, à la reserve du Prince de Matalcingo, qui étant parent de l'Empereur, au

même degré que le Roi de Tezeuco , avoit aussi ses prétentions à la Couronne. Il penetra le motif d'intérêt qui faisoit agir son corival , & resolut de faire échouer son dessein , en remontrant qu'il étoit nécessaire & conforme à leur devoir , d'en informer Motezuma ; puisqu'il n'étoit pas raisonnable de se jeter , les armes à la main , dans une maison où il residoit , avant que d'avoir mis sa personne en sûreté : tant à cause du peril auquel ils exposoient sa vie , que pour éviter la fâcheuse nécessité d'aller assommer ces hommes entre les bras de leur Empereur. Tous les autres rejetterent bien loin cette proposition , comme étant impraticable : & Cacumazin ne put s'empêcher de brusquer Matalcingo , qui souffrit cette injure , afin de l'entretenir toujours dans ses esperances. L'assemblée se separa de cette maniere , après avoir marqué le jour & la forme de l'exécution , & recommandé le secret.

Motezuma & Cortez apprirent cette conjuration , presqu'en même-tems : le premier en fut informé par un avis secret , attribué au Seigneur de Matalcingo ; & Cortez par le moien de ses espions & de ses confidens. Ils se chercherent aussi-tôt , afin de se communiquer un secret de cette importance : & l'Empereur fut assez heureux pour s'expliquer le premier , d'une maniere qui prouva sa sincerité. Il rendit un compte exact à Cortez , de tout ce qui s'étoit passé. Il témoigna une extrême colere contre son neveu , & contre les autres Conjurez , & il proposa de les châtier avec toute la rigueur qu'ils meritoient : mais le General après luy avoir fait comprendre qu'il étoit bien instruit de tout , par de certaines circonstances essentielles , répondit à Motezuma : *Qu'il avoit bien du déplaisir d'être la cause de ce soulèvement de ses Sujets ; & que cette raison l'obligeoit à prendre sur son compte le remede qu'il étoit nécessaire d'y apporter. Qu'ainsi il venoit luy demander la permission de marcher droit à Tezeuco , avec les Espagnols ; afin de prendre le mal à sa source , & de luy amener Cacumazin , pieds & poings liez , avant qu'il se fût joint aux autres Conjurez , & qu'il les pousât dans la nécessité d'employer des remedes plus violens.* Motezuma n'approuva point ce projet : au contraire , il le rejetta absolument , connoissant bien le préjudice que son autorité & son pouvoir recevroient , s'il se servoit des armes de ces Etrangers pour châtier des attentats de cette qualité , sur des personnes aussi considerables

dans son Etat. Il pria le General de dissimuler son ressentiment, pour l'amour de luy. Enfin, il luy dit pour dernière résolution : *Qu'il ne vouloit pas, & qu'il n'étoit pas à propos que les Espagnols fissent cette démarche, crainte que l'aversion qui obligeoit les Mexicains à vouloir se separer d'eux, ne se tournât en une opiniâtreté invincible. Qu'il ne demandoit d'être assisté que de leur conseil, afin de ranger ces rebelles à la raison ; & que, s'il en étoit besoin, il souhaitoit qu'ils fissent l'office de mediateur en cette affaire.*

Après quelques reflexions, l'Empereur crut qu'il falloit essayer premièrement les voies de la douceur ; & que la dépendance de respect que son neveu avoit pour luy, pourroit appaiser son inquietude, & le réduire à la raison, lorsqu'il luy représenteroit son devoir, & l'engagement qu'il avoit de se conserver l'amitié des Espagnols. A cet effet il luy envoya un Officier de confiance, pour luy signifier l'ordre qu'il avoit de la part de l'Empereur ; & luy dire, de celle du General : *Qu'il souhaitoit son amitié, & de le voir, afin de luy en donner des témoignages effectifs.* Mais Cacumazin, qui avoit déjà rejeté les conseils de l'obéissance, & qui n'écoutoit que ceux de l'ambition, répondit à Motezuma, avec toute l'insolence d'un homme abîmé ; & à Cortez, avec tant de mépris & d'emportement, qu'il obligea le General à demander une autre-fois à l'Empereur, la permission d'attaquer Tezeuco. Mais Motezuma rejetta encore cette proposition, & dit à Cortez, que cette affaire étoit de la nature de celles où la tête devoit agir, avant que d'employer les mains ; & qu'il le laissât se conduire suivant son expérience, & la connoissance qu'il avoit de l'humeur de son neveu, & des motifs de son extravagance.

Dés ce moment, il ne parla de cette action avec ses Ministres, qu'avec une extrême réserve ; paroissant mépriser le crime, à dessein d'endormir le criminel. Il disoit : *Que cette audace de son neveu n'étoit qu'un emportement de jeunesse ; un mouvement d'un étourdi sans aucune expérience.* Cependant il dressoit une conjuration secrète contre le Conspirateur, par le moyen de ses propres Domestiques, qui n'avoient pas encore oublié leur premier & principal devoir, ou qui en rappellèrent le souvenir, à la vûe des presens & des promesses qu'on

leur fit. Motezuma obtint donc par cette voie , qu'ils se faussent durant la nuit, de la personne de son neveu, dans son propre logis ; & qu'ils l'embarquassent sur un canot qui étoit prêt. Il fut ainsi amené à Mexique, sans qu'il pût se défendre : & l'Empereur laissa paroître alors toute sa colere, qu'il avoit tenuë cachée. Ainsi, sans permettre à Cacumazin de le voir, ni vouloir écouter ses excuses, il le fit mettre, suivant l'avis de Cortez, dans la prison destinée à la garde des Nobles, en le traitant comme coupable d'un crime irremissible, & digne du dernier suplice.

Un frere de Cacumazin se trouvoit alors à Mexique : il étoit heureusement échapé, peu de jours auparavant, des mains de ce rebelle, qui avoit voulu le faire assassiner en trahison, sur quelques differens assez legers. Motezuma l'avoit reçu dans son Palais, & au nombre de ses Officiers, afin de le mettre à couvert contre les ressentimens de son frere. Ce Prince étoit vaillant & sage, fort estimé à la Cour de Mexique, & extrêmement considéré des Vassaux de son frere. Les circonstances de sa disgrâce redoubloient encore l'estime & l'affection. Cortez jeta les yeux sur luy : & comme il vouloit s'en faire un ami, & l'attirer à son parti, il proposa à l'Empereur de luy donner l'investiture de la Seigneurie de Tezeuco, puisque son frere s'étoit rendu incapable de regner, après avoir conspiré contre son Souverain. Il representa, *Qu'il n'y avoit point de seureté à punir du dernier suplice, un criminel d'une si haute consideration, en un tems où les esprits des Nobles étoient en mouvement : Qu'en le privant de sa dignité, on le puniroit d'un autre genre de mort qui feroit moins de bruit, & seroit néanmoins assez rigoureux, pour imprimer de la terreur à tous ses partisans. Que le jeune homme qu'il luy proposoit avoit de meilleures inclinations. Qu'il luy devoit déjà la vie, & qu'il luy seroit encore redevable d'une Couronne ; & d'autant plus engagé à reconnoître ce bien-fait, qu'il avoit à le soutenir contre son frere. Qu'enfin, par cette disposition, l'Empereur donnoit par avance le Roïaume à celui qui en devoit heriter, & conservoit à son sang la dignité de premier Electeur, qui étoit d'un si grand prix dans l'Empire.*

Cette pensée de Cortez plut tellement à Motezuma, qu'il la communiqua aussi tôt à son Conseil, où on donna des grands éloges à la justice & à la clemence de l'Empereur : sur quoy

les Ministres dresserent un Decret, en vertu duquel Cacumazin fut dépossédé de toutes ses dignitez, suivant l'usage qui se pratiquoit en ce País-là, & son frere nommé pour luy succéder au Roïaume & à l'Electorat. Après quoy Motezuma fit venir le nouveau Roi: & durant l'acte de l'investiture, qui se faisoit avec pompe & quelques ceremonies, il luy fit un discours, où il paroissoit de la Majesté, reduisant en peu de paroles tous les motifs qui pouvoient engager le plus fortement sa fidelité: à quoy il ajoûta en presence de toute l'Assemblée, *Qu'il avoit pris cette resolution par le conseil de Cortez*; afin de faire comprendre à ce Prince, qu'il étoit redevable de sa Couronne au General. On peut s'imaginer qu'il n'ignoroit pas cette obligation: la conjoncture des affaires ne souffroit pas qu'on enterrât un bien-fait de cette nature; mais il est bon de remarquer les soins que Motezuma se donnoit, pour inspirer à ses Peuples des sentimens favorables aux Espagnols & à leur General.

Le nouveau Roi alla bien-tôt prendre possession du Trône à Tezeuco, où il fut reçu & couronné avec de grandes acclamations, & une extrême joie. Chacun s'empressoit à celebrer son exaltation: les uns par amour pour sa personne, & par la compassion qu'ils avoient sentie de ses disgraces: les autres par la haine qu'ils portoient à Cacumazin; & tous ensemble, afin de témoigner que son crime leur faisoit horreur. Tout l'Empire applaudit à ce châtiment, qui punissoit les coupables sans répandre du sang: & on l'attribua à l'élévation du genie des Espagnols, parce qu'on n'attendoit pas une semblable moderation de celui de l'Empereur. Ce nouveau procedé fut d'une si grande consequence pour ébranler les autres Conjurez, qu'ils rompirent aussi-tôt les troupes qu'ils avoient assemblées, & qu'ils implorerent la clemence de l'Empereur. Pour cet effet, ils eurent recours à Cortez; & enfin ils obtinrent leur pardon, par son intercession. Ainsi cette tempête qui s'étoit formée contre luy, fut dissipée si heureusement, qu'il sortit du peril avec un nouvel éclat; en partie par son adresse, & en partie parce que les accidens mêmes luy furent favorables: puisque Motezuma crut luy être redevable du repos de son Etat: que le premier Prince de l'Empire fut élevé par sa faveur à cette haute dignité; & qu'il trouva
moien

moïen de s'acquiescer ceux-mêmes qui avoient songé à le détruire, & de se faire un nouveau fond d'amis & d'obligez.

CHAPITRE III.

Motezuma prend la resolution de renvoyer Cortez, en répondant à son Ambassade. Il assemble les Nobles de son Empire, & dispose leurs esprits à reconnoître le Roi d'Espagne pour le legitime heritier de cet Etat; en arrêtant qu'on luy rende le devoir d'obeïssance, & qu'on luy paie un tribut, comme à un Prince qui descendoit de leur premier Conquerant.

Lorsque le calme eut succédé à ces mouvemens qui avoient attiré tous les soins de l'Empereur, il sentit ces élancemens de fraïeur que la memoire du peril laisse dans l'imagination. Il fit un retour en luy-même, sur l'état auquel il se trouvoit. Il luy parut que les Espagnols faisoient un long séjour à sa Cour; & qu'ils regardoient comme un droit acquis sur sa liberté, la bonté qu'il leur témoignoit: sur quoy il prit la resolution de se familiariser moins avec eux, & de prendre une autre conduite à l'exterieur. Il voïoit bien que le pretexte dont Cacumazin s'étoit servi pour se soulever, tournoit à sa confusion; puisqu'on attribuoit sa bonté à une bassesse d'esprit: & il y avoit des momens où il s'accusoit d'avoir donné occasion à ces murmures. Ce Prince sentoît la diminution de son autorité dont la jalousie tient toujours un poste fort proche de la Couronne, & le premier lieu entre les passions qui commandent aux Rois. Il craignoit que ses Sujets ne retombassent en de nouvelles inquietudes, & qu'on ne rallumât quelques étincelles de ce feu mal éteint. Il auroit bien voulu dire à Cortez, qu'il hâtât le terme de son retour: mais il ne trouvoit pas les ouvertures propres à luy faire cette proposition avec bien-seance; parce qu'on n'ose faire un libre aveu de ces soupçons qui paroissent une espece de crainte.

Motezuma fut durant quelques jours en ces irresolutions ; & conclut enfin , qu'il devoit , preferablement à tout , renvoyer les Espagnols , & se délivrer de cet obstacle , qui feroit tous jours chanceler la fidelité de ses Sujets.

Il prepara cette matiere avec beaucoup d'adresse , aiant prevenu toutes les réponses de Cortez , avant que de luy déclarer ses intentions , & détruit toutes les raisons sur lesquelles il pouvoit fonder son retardement. Ce Prince attendit donc que le General vint le visiter ; & le reçut sans marquer aucun changement en ses actions , ni en ses discours. Il fit tomber la conversation sur le sujet du Roi d'Espagne , dont ils parloient souvent , appuïant sur la veneration qu'il avoit pour ce Monarque ; & tournant adroitement le même sujet à son but , il dit : *Qu'il avoit resolu de luy rendre l'hommage qu'il luy devoit , en qualité de successeur de Quezalcoal , & de Seigneur propriétaire de l'Empire de Mexique.* C'étoit en effet la resolution de Motezuma , & la seule chose qu'il dît comme il la pensoit : quoy qu'il ne pretendît pas alors en restituer le Domaine au Roi ; mais seulement éloigner Cortez , & luy donner congé avec plus d'honneur. Il ajouta donc : *Qu'il étoit prêt d'assembler la Noblesse de ses Etats , & de faire cet aven en leur presence ; afin qu'à son imitation ils rendissent tous l'hommage qu'ils devoient à son Prince , & qu'ils l'établissent par quelque contribution , dont il avoit dessein de leur montrer l'exemple ; aiant déjà préparé des joïaux , & d'autres presens de grand prix , afin de satisfaire de sa part à cette obligation. Qu'il ne doutoit pas que sa Noblesse n'y contribuât de la sienne , par tout ce qu'elle possédoit de plus précieux : & qu'il ne desespéroit pas qu'on n'en mît ensemble une quantité si considerable , que ce present pourroit paroître sans honte devant ce grand Prince , comme la premiere reconnoissance de l'Empire de Mexique.*

Cette proposition de Motezuma accordoit en un même tems aux Espagnols , tout ce qu'ils auroient osé souhaiter de plus avantageux pour satisfaire leur ambition , & même leur avarice. Elle visoit aussi à leur retrancher tous les pretextes d'un plus long sejour à sa Cour , avant que de leur ordonner qu'ils se retirassent : mais il avoit sçu détourner cette vûe avec tant d'adresse , que Cortez n'en découvrit rien. Il le remercia seulement de sa liberalité , sans la rejeter , & aussi

sans l'encherir, puisqu'il ne faisoit que recevoir de la part de son Prince, ce qui luy étoit dû. Cortez étoit d'ailleurs très-satisfait, d'avoir obtenu beaucoup plus qu'il n'auroit osé demander, en la situation où ses affaires étoient. Il exaltoit, parmi ses Officiers & ses Soldats, le service qu'ils rendroient à l'Empereur Charles, s'ils obligeoient un si puissant Monarque à devenir son tributaire. Il representoit les richesses immenses qui pourroient accompagner cette nouvelle; afin que la Relation n'en parût point toute nue, & qu'elle ne courût point le risque de passer pour incroyable. La verité est qu'il ne pensoit pas alors à s'écarter un moment de son entreprise; & il ne luy paroissoit pas qu'il fût difficile de se maintenir, jusques à ce qu'on en eût appris l'état & le progres en Espagne, & qu'on luy eût envoyé les ordres qu'il devoit suivre. Sa confiance étoit fondée sur la bonne volonté que Motezuma luy témoignoit; sur les amis qu'il acqueroit tous les jours en cette Cour; enfin, sur ces heureux succez qui venoient, pour ainsi dire, d'eux-mêmes, se placer sous sa main; ou par quelque cause supérieure, qui l'animoit à ne point borner ses esperances, à la vûe de tout ce qu'il pouvoit souhaiter pour les remplir.

Cependant Motezuma qui alloit à son but, & qui sçavoit l'art de délibérer à loisir sur ce qu'il vouloit exécuter sans remise, dépêcha promptement ses ordres pour assembler tous les Caciques de son Empire, suivant la coûtume, lorsqu'il se presentoit quelque affaire importante où la Noblesse devoit assister; sans faire citer les plus éloignez, afin de parvenir plutôt à ce qu'il pretendoit obtenir par cette diligence. Ils se rendirent tous à Mexique, en peu de tems, avec la suite qu'ils menoient ordinairement à la Cour; en si grand nombre, qu'il auroit pu donner quelques soupçons, si on en avoit ignoré le motif & l'usage. Motezuma les assemblea dans l'appartement où il demouroit: & là, en presence de Cortez, qui fut appelé à cette conference, avec ses Truchemens & quelques-uns de ses Capitaines, il leur fit un raisonnement qui leur apprenoit les raisons de la resolution qu'il avoit prise, & qui sauvoit adroitement la durezza de cette proposition. Bernard Diaz a écrit que les Mexicains tinrent deux assemblées, & que le General n'assista point à la premiere. Cela

peut être une des équivoques ordinaires à cet Auteur, puisqu'il est certain que Cortez n'auroit pas oublié cette particularité en la seconde Relation de son expedition; outre qu'il s'agissoit alors de le satisfaire, & de luy donner de la confiance: ainsi ce n'étoit pas le tems de tenir des Conseils sans sa participation.

Cette action eut beaucoup d'éclat & d'autorité; parce que les Nobles & les Ministres qui residioient à la Cour y furent aussi presens: & Motezuma jettant les yeux sur l'assemblée, d'un air agreable & plein de majesté, commença son discours. Il attira d'abord la bienveillance & l'attention, en leur representant, *A quel point il les aimoit, & combien ils luy étoient obligez.* Il les fit souvenir, *Qu'ils tenoient de sa main les richesses & les dignitez qu'ils possédoient:* & il établit sur ce principe, l'engagement où ils se trouvoient, de croire qu'il ne leur proposeroit rien qui ne fût à leur plus grand avantage, après l'avoir digéré par une mûre délibération; après en avoir pris les mesures de concert avec ses Dieux, & connu par des témoignages sensibles, que c'étoit leur volonté.

Il affectoit souvent de produire ces lumieres d'inspiration, afin d'interessier la Divinité en ses resolutions: & on le crut alors sur sa bonne-foi, parce qu'il n'étoit pas extraordinaire que le Demon le favorisât de ses réponses. Après avoir donné ce fondement à sa proposition & à ce mystere, Motezuma déduisit en peu de mots, l'origine de l'Empire des Mexicains, l'expédition des Navatlaques, les prodigieux exploits de Quezalcoal leur premier Empereur, & la Prophetie qu'il leur laissa en les quittant pour marcher à la conquête des Pais Orientaux; predisant, par une inspiration du Ciel, que ses descendants reviendroient quelque jour regner en ces Provinces. Après cela, il posa comme un fait incontestable: *Que le Roi des Espagnols, Souverain de ces Regions Orientales, étoit le legitime successeur de Quezalcoal:* ajoutant, *Que ce Monarque étant celui qui devoit donner la naissance à ce Prince tant souhaité parmi les Mexicains, promis tant de fois par leurs Oracles & par les Propheties, pour lesquelles on avoit tant de respect, ils devoient tous reconnoître ce droit hereditaire en sa personne, en rendant à son sang les hommages qu'en son absence on avoit déferéz au droit d'élection.* Que si le Roi d'Espagne étoit venu maintenant en personne, comme il avoit envoyé ses Am-

Bassadeurs, luy même qui leur parloit, avoit tant d'amour pour la raison & pour ses Sujets, que le plus grand bien qu'il pourroit leur procurer, seroit d'être le premier à se dépouiller de la dignité qu'il possédoit; en remettant à ses pieds la Couronne, pour luy en laisser la disposition absolüe, ou pour la recevoir de sa main. Cependant, comme il se sentoît redevable à la bonté de ses Dieux, de luy avoir accordé le bonheur de voir arriver de son tems une connoissance si désirée, il vouloit être le premier à déclarer sa joie, qui ne pouvoit être trop empressée en cette occasion. Qu'il avoit donc résolu d'offrir dès ce moment son obeissance à ce Monarque, & de luy faire quelque service considerable; aiant destiné pour ce sujet, les plus riches joiaux de son trésor. Qu'il souhaitoit que sa Noblesse suivît son exemple, non seulement en s'acquittant de la même reconnaissance; mais encore en l'accompagnant de quelque contribution de leurs biens: afin que le service étant plus grand, en parût plus éclatant aux yeux de ce Prince.

Motezuma finit ainsi son discours, qu'il ne prononça pas néanmoins tout d'une suite; puisque malgré les efforts qu'il se fit en cette action, quand il vint à se déclarer Vassal d'un autre Prince, la déclaration luy parut si outrée, qu'il demeura quelque-tems sans trouver des termes propres à cette expression: & en la formant, il s'attendrit si ouvertement, qu'on vid quelques larmes couler sur son visage, comme arrachées par force de ses yeux. Les Mexicains, qui connurent son agitation, & la cause d'où elle procedoit, accompagnerent la douleur de leur Prince, par des sanglots poussez avec moins de retenue; voulant, comme il sembloit, avec un peu de flatterie, que leur fidelité fît du bruit. C'est ce qui engagea Cortez à demander permission de parler, afin de rassûrer Motezuma, en disant: *Que l'intention de son Roi étoit fort éloignée de le déposséder de sa dignité, & qu'il n'avoit aucun dessein d'introduire une nouvelle forme de Gouvernement en son Empire; puisqu'il ne demandoit presentement que l'éclaircissement de son droit, en faveur de ses descendans: à cause qu'il étoit si éloigné des Regions qui composoient ce vaste Empire, & si occupé à d'autres conquêtes, qu'on ne verroit peut-être arriver de tres long-tems le cas dont leurs traditions avoient parlé.* Cette protestation rassura l'esprit de Motezuma: il reprit un air tranquille, & acheva son discours, ainsi qu'on l'a rapporté. L'étonnement & la confusion s'em-

parerent de l'esprit des Mexicains, lorsqu'ils entendirent la résolution de l'Empereur. Elle leur parut disproportionnée, & indigne de la Majesté d'un Monarque si puissant, & si jaloux de son autorité. Ils le regardoient, sans qu'aucun eût la hardiesse d'y répondre, ou d'en convenir; ne sachant de quelle maniere ils devoient ajuster leur réponse sur les sentimens du Souverain. Ce silence respectueux dura jusques à ce que le premier Magistrat, mieux informé des intentions de l'Empereur, prit la parole, & dit: *Que tous les Nobles qui assistoient au Conseil, respectoient Motezuma comme leur Roi, & comme leur Seigneur naturel & legitime; & qu'ils étoient disposés d'obeir avec empressement, à ce qu'il leur proposoit par sa bonté, & qu'il leur ordonnoit par son exemple, puisqu'ils ne doutoient pas qu'il ne l'eût bien medité, & consulté avec le Ciel; & qu'ils n'avoient point d'instrument plus sacré que celui de sa voix, pour apprendre la volonté des Dieux.* Tous se rangerent à cet avis: & Cortez prenant à son tour l'occasion de marquer sa reconnoissance, dicta à ses Truchemens un autre discours, qui n'étoit pas moins adroit que le premier: *Il remercia Motezuma, & toute l'assistance, de ce témoignage de leur bonne volonté; acceptant au nom de son Roi, le service qu'ils luy offroient: & reglant ses complimens sur ce principe, qu'il ne falloit point paroître surpris qu'ils rendissent ce devoir à son Prince, de la même maniere qu'un homme qui reçoit ce qui luy est dû, se contente d'agréer l'exactitude de son débiteur.*

Les larmes que Motezuma répandit ne donnerent point encore de soupçons au General, sur cet effort de la liberalité de ce Prince; & il ne découvrit point que son but étoit de le renvoyer. Sur quoy il étoit excusable en quelque sorte, de s'être laissé entraîner au premier bruit; parce qu'ayant trouvé l'opinion de ces descendans de Quezalcoal, établie entre les Mexicains, comme une verité tres-constante; & une ferme persuasion que le Roi d'Espagne étoit indubitablement un de ces descendans; l'hommage qu'ils luy rendoient ne paroissoit pas si irregulier à Cortez, qu'il dût le croire affecté, ou plein d'artifice. Sur cette supposition, il pouvoit encore attribuer les pleurs de Motezuma, & la douleur qu'il souffrit à se déclarer Vassal d'un autre Prince, au mal qu'une Couronne fait quand on vient à la détacher, & qu'on mesure l'extrême distance qui est

entre la Souveraineté & la Sujétion : ce qui est , à la verité , une de ces rencontres où l'esprit peut être abatu , sans faire tort à la grandeur de l'ame. Neanmoins on doit croire , qu'encore que Motezuma regardât le Roi d'Espagne comme le legitime successeur de l'Empire de Mexique , il n'avoit pas dessein de tenir tout ce qu'il promettoit. Sa vûë étoit , de se débarrasser des Espagnols , & de gagner du tems , afin de prendre ses mesures sur le conseil de son ambition , sans faire beaucoup d'attention à sa parole : & l'on ne doit pas s'étonner de voir entre ces Rois barbares la dissimulation , dont l'artifice , capable de perdre d'honneur un particulier , a été neanmoins consacré , comme un art nécessaire pour regner , par d'autres , barbares en politique.

Quoyqu'il en soit , l'Empereur Charles-Quint fut de ce jour-là , reconnu comme le legitime successeur hereditaire à l'Empire de Mexique dans l'opinion de ces Peuples , & effectivement destiné par le Ciel , à prendre une possession plus réelle de cette Couronne. On dressa un acte public de cette déclaration , avec toutes les solemnitez qui parurent nécessaires , suivant le stile des actes de foi & hommage qu'ils rendoient à leur Souverain. L'aveu que Motezuma & ses Vassaux en faisoient à l'Empereur , luy donnoit quelque chose de plus que le nom de Roi , & fut comme une mystérieuse insinuation du titre qu'il acquit depuis par le droit de ses armes , fondé sur une juste défense , ainsi qu'on le verra ensuite : circonstance particuliere en la conquête de Mexique , qui servit à justifier l'acquisition de cet Empire ; outre les autres considerations generales sur lesquelles , en d'autres endroits , la guerre n'est pas seulement permise , mais encore juste & raisonnable , autant de fois qu'on la reduit aux termes d'un moien nécessaire pour introduire l'Evangile.



CHAPITRE IV.

Cortez est mis en possession de l'or & des pierreries qui composoient les presens de l'Empereur & des Nobles. Motezuma luy dit avec fermeté, qu'il se prepare à partir. Cortez cherche à prolonger son départ, sans repliquer à l'Empereur, au même-tems qu'il reçoit l'avis que des vaisseaux Espagnols sont arrivez à la côte.

Motezuma n'épargnoit aucuns soins pour parvenir à ce qu'il souhaitoit, resolu de ménager jusques aux momens, afin de renvoyer plutôt les Espagnols; & sentant un état violent en cette espece de sujétion qu'il étoit obligé de conserver, afin qu'elle ne cessât point de paroître volontaire. Il mit donc entre les mains de Cortez, le present qu'il tenoit tout prêt, composé de plusieurs pieces curieuses d'or, & quelques pierreries, dont les unes servoient à l'ornement de sa personne, & les autres à la seule ostentation; plusieurs joiaux d'or en figure d'animaux, d'oiseaux & de poissons, dont l'artifice n'étoit pas moins précieux que la matiere; grande quantité de ces pierres qu'ils appellent encore Chalcuites, de la couleur des émeraudes, & qu'ils estimoient alors solement autant que les diamans; & divers tableaux de plumes, dont les couleurs nées avec elles, imitoient plus parfaitement la nature, ou avoient moins à feindre pour l'imiter: present d'un cœur Roïal qui se sentoît oppressé, & qui vouloit mettre à prix sa liberté.

Les presens des Nobles Mexicains suivirent de près celui de leur Prince, sous le titre de contribution. Ils consistoient en pieces d'or, & en autres bijoux de même qualité; en quoy ils essaïèrent de se surpasser les uns les autres, à dessein, comme il sembloit, de renvier sur l'obeïssance qu'ils devoient aux ordres du Souverain, & mêlant à ce devoir un peu de vanité. Tout cela étoit adressé à Motezuma, & passoit par son ordre au

dre au quartier des Espagnols. On nomma un Intendant & un Tresorier, afin de tenir compte de ce qu'on recevoit : & on assemblea en peu de jours, une si grande quantité d'or, qu'en reservant les joiaux de plus grand prix, avec les pierreries, & faisant fondre le reste, il monta à la somme de six cens mille marcs d'or en barres, de bon aloi, dont on tira le quint pour le Roi, & un autre quint pour le General, d'un commun consentement de tous les Soldats, & à la charge de prendre sur son compte les dépenses publiques, & necessaires à toute l'armée en general. Cortez mit encore à part la somme pour laquelle il se trouvoit engagé envers Diego Velasquez, & ce qu'il avoit emprunté de ses amis en l'Isle de Cuba : le reste fut partagé entre les Capitaines & les Soldats, y comprenant ceux qui étoient à Vera-Cruz.

On fit les parts égales à ceux qui avoient quelques emplois : mais on mit quelque difference entre les simples Factionnaires ; parce qu'on donna une plus grande récompense à ceux qui avoient témoigné moins d'inquietude dans les mouvemens qui s'étoient passez : équité dangereuse, où la récompense est offensante, & la comparaison odieuse. Elle attira aussi de grands murmures, & même des paroles insolentes contre Cortez & contre les Capitaines ; parce qu'à la vûe de tant de richesses, ceux qui avoient le moins de merite pretendoient une récompense égale aux autres. Cependant on ne pouvoit pas satisfaire leur avarice : & il n'étoit pas à propos de publier les raisons de cette inégalité.

Bernard Diaz a traité cet article avec peu de discretion. Cet Auteur a gâté beaucoup de papier, à peser & à grossir ce que les pauvres Soldats souffrirent en ce partage ; jusques à rapporter comme de bons mots, ce que celui-ci, ou celui-là avoient dit dans les promenades. Ce qu'il en a dit en effet, sent plus le pauvre Soldat que l'Historien : néanmoins Herrera l'a suivi avec beaucoup de confiance, & peu d'attention ; puisque ce n'est pas une moindre prévarication dans l'Histoire, de ne toucher qu'en passant les choses sur lesquelles on doit appuyer, que de s'arrêter long tems sur celles qu'on pourroit supprimer. Cependant ces deux Auteurs conviennent que le dégoût des Soldats cessa, par la liberalité que Cortez fit de son propre fond, à ceux qui se plaignoient : sur quoy ils donnent

de grands éloges à la generosité & au desinteressement du General, en se contentant de détruire ce qu'ils n'avoient qu'à effacer de leur Narration.

Aussi-tôt que Motezuma, & les Nobles de son Empire, eurent rendu l'aveu de leur obeïssance, que ce Prince avoit promis dans l'assemblée, il fit appeller Cortez; & prenant un air severe, contre sa coûtume, il luy dit: *Qu'il étoit à propos qu'il songeât à s'en aller, puisqu'il avoit reçu toutes ses dépêches. Que tous les motifs ou les pretextes de son séjour aiant cessé, apres avoir reçu une réponse si favorable à son Roi, les Mexicains ne pourroient se persuader que Cortez n'eût des vûes dangereuses, s'ils le voioient insister sans sujet à demeurer à la Cour; ni luy ne pourroit plus soutenir son parti, du moment qu'il abandonneroit celui de la raison.* Cette maniere d'insinuer ses volontez en peu de mots, & en forme de menace, avec toutes les marques d'un dessein prémédité, surprit si fort le General, qu'il fut obligé d'appeller toute sa moderation pour y répondre. Il reconnut alors l'artifice des liberalitez de Motezuma, & des faveurs qu'il avoit étalées en la derniere assemblée: ce qui fit naître quelques mouvemens en son cœur, pour repliquer à ce Prince d'une maniere ferme, en s'appuyant de cette superiorité de genie qui luy donnoit quelque empire sur son esprit. Soit qu'il n'eût que cette vûe, ou que voiant Motezuma parler avec tant de hauteur, il soupçonnât qu'il n'eût préparé quelque secours de reserve, Cortez ordonna secretement à un de ses Capitaines, qu'il fît prendre les armes aux Soldats, & qu'il les tint prêts à recevoir ses ordres: mais une reflexion plus moderée étant venue à son secours, il se déterminait tout d'un coup, à témoigner de la soumission aux volontez de l'Empereur; & afin de donner quelque couleur au retardement de sa réponse, il s'excusa galamment d'avoir paru embarrassé, lorsqu'il l'avoit vu plus ému qu'à l'ordinaire, quoyque ce qu'il luy ordonnoit fut si conforme à la raison. Cortez ajoûta: *Qu'il alloit songer à presser son départ. Qu'il avoit déjà préparé pour ce sujet, toutes les choses dont il avoit besoin: & que desirant executer ce dessein, sans differer davantage, il avoit resolu de luy demander congé de faire construire quelques vaisseaux propres à une si longue navigation; puis qu'il n'ignoroit pas la perte de ceux qui l'avoient amené sur les côtes de son Empire.* Il mar-

quoit ainsi son obeïssance, lorsqu'il en suspendoit l'effet ; & il gaignoit du tems, en se tirant de l'embarras où on l'avoit poussé.

On a dit que Motezuma avoit cinquante mille hommes tous prêts à soutenir sa resolution, & qu'il étoit déterminé à se faire obeïr par la force même, s'il étoit nécessaire. Il est certain qu'il apprehendoit fort la repliche du General, & qu'il ne vouloit pas rompre avec luy, qu'à toute extrémité ; car il l'embrassa avec beaucoup de satisfaction, & loua sa réponse d'une maniere qui fit voir qu'il n'en esperoit pas une pareille. Il se sentoît obligé à Cortez, de ce qu'il luy épargnoit une occasion de se broüiller avec luy ; parce qu'il avoit pour sa personne une estime où il entroit de l'inclination, & même quelque sorte de respect. Ainsi ce Prince, tres-content de se voir déchargé d'un grand sujet de chagrin, dit au General : *Qu'il n'avoit aucune intention de précipiter le départ des Espagnols, sans leur fournir les choses nécessaires à ce voïage. Qu'il donneroit ordre au plutôt, à la construction des vaisseaux. Cependant, que Cortez ne devoit changer rien à sa conduite, ni s'éloigner de sa personne ; puisqu'il suffisoit pour la satisfaction de ses Dieux, & pour le repos de ses Sujets, qu'il eut marqué avec quelle promptitude il souhaitoit obeïr aux premiers, & complaire aux autres.* Le Demon fatiguoit alors Motezuma, par d'horribles menaces, en se servant de l'organe de ses Idoles, pour l'irriter contre les Espagnols. Cet Empereur n'étoit pas moins affligé par les nouveaux bruits qui s'élevoient entre les Mexicains, contre la soumission qu'il avoit faite en se déclarant Tributaire d'un autre Prince : & il consideroit ce dechet de son autorité, comme une nouvelle charge qui tomberoit quelque jour sur les épaules de ses Vassaux. Ainsi ce Prince se trouvoit combattu, d'un côté par la politique, & de l'autre par la Religion : & il ne se fit pas un effort mediocre, en accordant cette permission au General, puisqu'il n'avoit pas moins de veneration pour ses Dieux, que de superstition pour l'idole de son ambition.

On donna promptement les ordres nécessaires à la construction des vaisseaux. On publia le départ : & Motezuma fit commander à tous les Charpentiers qui se trouvoient sur la côte, de se rendre à Ulüa ; marquant les endroits où on cou-

peroit le bois , & les Bourgs qui devoient contribuer des Indiens de charge , afin qu'on les conduisît sans remise aux hâteliers. Cortez de son côté , affectoit de se tenir dans les termes de l'obeïssance. Il dépêcha les Ouvriers , & les Officiers qui avoient conduit la fabrique des brigantins , & qui étoient connus à Mexique. Il discourut en public avec eux , du port & de la qualité des vaisseaux ; ordonnant qu'ils y emploïassent le fer , le cordage , & les voiles de ceux qu'on avoit enfoncez : & tout cela paroïssoit fait pour les apprêts d'un voïage qu'on avoit resolu ; ce qui assoupit les inquietudes dont les esprits étoient émûs , & rassûra au General la confiance de Motezuma.

Lorsque ces Officiers furent prêts à partir pour aller à Vera-Cruz , Cortez parla en secret à Martin Lopez , né en Biscaye , & qui avoit la principale conduite de cet ouvrage , où il n'étoit pas moins habile , qu'il étoit brave Soldat. Il luy recommanda de ne presser pas la construction des vaisseaux ; & de mener cette affaire avec tant d'adresse , qu'on gagnât du tems , sans faire paroître de la negligence. Le but du General étoit , de se maintenir en cette Cour sous ce pretexte ; & de se ménager du tems jusques au retour de ses Envoiez , Portocarrero & Montexo. Il esperoit qu'ils luy ameneroient quelques secours , ou au moins une lettre de l'Empereur , avec les ordres dont il avoit besoin pour la conduite de son entreprise ; n'ayant jamais abandonné la resolution de la pousser à bout : & en cas qu'il se trouvât forcé de sortir de Mexique , à la dernière extrémité , il avoit resolu d'attendre ces ordres à Vera-Cruz ; afin de se couvrir des fortifications de cette Place , & de s'appuier du secours des Nations de son alliance , pour faire tête aux Mexicains : admirable constance , qui ne se faisoit pas seulement entre les difficultez presentes , mais qui s'armoit encore contre les coups du hazard.

Un nouvel accident vint déconcerter toutes ces mesures , & donner un nouvel emploi à la prudence & au courage du General. Motezuma fut averti que dix huit navires étrangers paroïssent à la côte d'Ulúa ; & ses Officiers en ce quartier-là , luy envoïerent le portrait de ces vaisseaux , sur les toiles qui leur tenoient lieu de missives , avec les figures des hommes qu'on avoit pû remarquer , & certains caracteres qui expri-

moient les conjectures que ces Officiers avoient faites sur les desseins de ces hommes, qui paroissoient Espagnols, en un tems où l'on traitoit de renvoyer ceux qui étoient à la Cour. On ne sçait pas l'effet que ce tableau fit sur l'esprit de Motezuma. Quoyqu'il en soit, il fit d'abord appeller le General, & après luy avoir montré la peinture, il luy dit : *Que les préparatifs qu'on faisoit pour son voyage n'étoient plus nécessaires, puisque des vaisseaux de sa Nation étoient arrivez à la côte, où il pourroit s'embarquer.* Cortez regarda ce tableau, avec plus d'attention que de surprise : & quoyqu'il n'entendît rien aux caracteres qui l'expliquoient, il en comprit assez par les habits des Soldats, & par le port & la fabrique des vaisseaux, pour ne douter pas qu'ils ne fussent Espagnols. Son premier mouvement le porta à se réjouir du retour de ses Envoiez, qu'il crut fort certain, & du secours qu'il esperoit d'un si grand nombre de vaisseaux. L'imagination s'attache aisément aux choses qu'on souhaite : & Cortez ne put se persuader qu'une si puissante flotte vînt traverser ses desseins, parce que sa maniere d'agir, noble & sincere, ne luy permettoit pas d'avoir d'autres pensées, & qu'un esprit droit & bien intentionné, sent de la peine à tourner ses vûes sur ce qui choque la justice & la raison. Sa réponse fut : *Qu'il partiroit sans remise, si ces navires retournoient bientôt en Espagne : & sans paroître étonné que Motezuma eût reçu les premiers avis de leur arrivée, parce qu'il connoissoit l'extrême diligence de ses Couriers, il ajouta : Que les Espagnols qui demeuroient à Zempoala ne tarderoient pas à luy apprendre cette nouvelle ; & qu'alors on sçauroit précisément la route & les desseins de cette flotte : & on verroit s'il étoit nécessaire de continuer la fabrique des vaisseaux, ou si l'on pourroit s'en passer pour faire le voyage.* L'Empereur approuva cet expedient, se rendant à la raison, & sçachant bon gré au General de son obeïssance.

Les lettres de Vera-Cruz vinrent bien-tôt après. Sandoval mandoit : *Que ces navires appartenoient à Velasquez ; & qu'ils portoient huit cens Soldats Espagnols, à dessein de combattre Cortez, & de s'opposer à sa conquête.* Le General reçut cette attaque imprévue en présence de Motezuma ; & il eut besoin de toute la force de son esprit, pour couvrir le trouble où elle le jettoit. Il voïoit naître le danger, d'où il attendoit le secours :

358 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
la conjoncture étoit terrible, & le mal pressant de toutes parts; peu ou point d'assurance du côté des Mexicains, & les ennemis sur la côte. Néanmoins il fit ce qu'il put pour rassûrer son visage; il cacha ses chagrins à l'Empereur, & adoucit la nouvelle entre les Soldats: après quoy il se retira, afin de raisonner sans passion sur cet embarras, & avoir plus de liberté d'esprit pour courir promptement au remede.

CHAPITRE V.

On rapporte les nouvelles mesures prises par Velasquez pour ruiner Hernan Cortez. L'armée & la flotte que Velasquez envoie contre ce General, sous la conduite de Pamphile de Narvaez. L'arrivée de ce Commandant à la côte de la Nouvelle Espagne; & son premier effort pour reduire les Espagnols de Veracruz.

Nous avons laissé Diego Velasquez assiegé de soupçons & de défiances, irrité d'avoir fait de vains efforts pour retenir Cortez, & diffamant, sous le nom de trahison, le parti que celui-ci avoit pris, de s'échaper aux violences dont on le menaçoit. Velasquez cherchoit sous ce titre, à donner un honnête pretexte à sa vengeance, lorsqu'il reçut les lettres du Licentié Benoît Martin son Chapelain, avec la qualité d'Adelantado, au nom du Roi, non-seulement en l'Isle de Cuba, mais encore en toutes les Terres qui se découvroient, ou dont on feroit la conquête sous sa conduite. Son Chapelain luy apprenoit encore, la bienveillance, ou la reconnoissance dont l'Evêque de Burgos President des Indes, embrassoit & défendoit ses intérêts, contre les Envoiez de Cortez, qui en avoient été mal reçûs; mais il luy donnoit avis en même tems, de la bonté que l'Empereur avoit témoignée à ces Envoiez, en leur donnant audience à Tordesillas; du bruit que les richesses qu'ils apportoitent, avoit fait en Espagne; & des hautes idées que l'on avoit conçûes de cette conquête,

que l'on mettoit fort au-dessus de toutes les autres.

La nouvelle dignité de Velasquez éleva ses pensées, les fa-veurs qu'il avoit reçues du President, augmentèrent sa pre-somption : & comme les passions croissent dans les hommes avec leur pouvoir, & qu'elles prennent d'autant plus d'em-pire, qu'elles se voient soutenues par plus d'autorité, le Gou-verneur se crut aussi d'autant plus engagé à se ressentir de l'offense qu'il croïoit avoir reçue, qu'il regardoit alors avec un air de supériorité, qui luy persuadoit que ce sentiment qui naissoit d'une pure jalousie, ne regardoit que sa propre justifi-cation. Les applaudissemens que l'on avoit donnez à Cortez, affligeoient Velasquez, & outroient sa patience : & quoyqu'il ne fût point fâché de voir cette conquête si avancée, parce que les regles du devoir naturel à un Sujet, conservoient dans son cœur la place qui est due au service de son Roi ; nean-moins il ne pouvoit souffrir qu'un autre que luy en enlevât le me-rite, qu'il regardoit comme son propre bien : mettant à si haut prix la part qu'il avoit eue au projet de cette expedition, qu'il s'en attribuoit le nom de Conquerant, sans autre fon-dement, & se croïant Maître si absolu de toute l'entreprise, qu'il regardoit tous les exploits qui l'avoient poussée jus-ques au point où elle étoit, comme s'il les avoit faits luy-même.

Le Gouverneur, sur ces principes & ces visions, résolut de le-ver une armée, & de préparer une flotte, à dessein de ruiner Cortez, & tous ceux qui le suivoient. Il acheta des vaisseaux, il enrôla des Soldats, & courut luy-même par toute l'Isle de Cuba, visitant les Habitations des Espagnols, & animant ceux de sa faction. Velasquez leur representoit l'obligation qu'ils avoient de venger le tort qu'on luy avoit fait : il leur parta-geoit par avance, *les grands tresors qu'ils devoient tirer des Païs conquis, & qui étoient alors usurpez (à ce qu'il disoit) par des re-belles subornez, qui étoient sortis en fuyant de l'Isle de Cuba ; afin que personne ne pût douter de leur lâcheté.* Ces belles esperances, & quelques secours qu'il acheta aux dépens de la meilleure partie de son bien, luy firent assembler en peu de tems une armée qu'on pouvoit appeller en ce Païs-là, redoutable, par le nombre & par la qualité des troupes qui la composoient ; elle étoit de huit cens Fantassins Espagnols, quatre-vingt Ca-

valiers, & dix ou douze pieces d'artillerie, avec une provision abondante de vivres, d'armes & de munitions. Velasquez nomma pour la commander en chef, Pamphile de Narvaez, né à Valladolid, homme de merite & fort considéré; mais attaché à ses opinions, qu'il soutenoit avec quelque dureté. Il luy donna la qualité de son Lieutenant, en prenant luy même celle de Gouverneur, au moins, de la Nouvelle Espagne.

Narvaez reçut encore une instruction secrète du Gouverneur, qui luy ordonnoit *de songer particulièrement à se saisir de Cortez, & à le luy envoyer avec une bonne escorte; afin qu'il reçût de sa main le châtiment qu'il meritoit. Qu'il traitât de la même maniere les principaux Officiers qui suivoient ce rebelle, à moins qu'ils ne se réduisissent à l'abandonner: & qu'il prît possession en son nom, de tout ce qu'on avoit conquis; en l'adjugeant à l'étendue de son Gouvernement.* Velasquez ne s'arrêta pas beaucoup à raisonner sur les accidens qui pouvoient arriver, parce que la vûe des grandes forces qu'il avoit assemblées, luy faisoit paroître facile tout ce qu'il se proposoit; & la trop grande confiance, défaut ordinaire aux esprits outrez, ne voit les perils que de loin, ou ne reconnoît les difficultez que lorsqu'elle en est presque accablée.

Les Religieux de saint Jérôme, qui presidoient à l'Audience Roïale de Saint Domingue, furent instruits de ce mouvement, & des préparatifs de Velasquez. Comme ils avoient une Jurisdiction superieure sur les autres Isles, & qu'ils vouloient prévenir les inconveniens qui pouvoient resulter d'une si dangereuse concurrence; ils envoïerent le Licentié Lucas Vasquez d'Aillon Juge de l'Audience Roïale, pour essaïer de ramener ce Gouverneur aux termes de la raison: & en cas que les voies de la douceur ne réussissent pas, le Licentié devoit luy signifier les ordres dont il étoit porteur, & luy commander, sous de grosses peines, de desarmer ses Soldats & sa flotte, & de n'apporter ni trouble, ni empêchement à la conquête où Cortez étoit engagé, sous couleur qu'elle luy appartenoit, ou par quelque autre raison ou pretexte que ce fût: & supposé que Velasquez eût quelque querelle particuliere contre la personne de Cortez, ou quelque droit sur les Pais qu'il soumettoit à sa Majesté, il l'exposât devant les Tribunaux de sa Justice, où il

où il devoit être assuré qu'on la luy rendroit dans toutes les regles.

Ce Ministre étant à Cuba, y trouva la flotte prête à partir, composée de onze navires de haut bord, & de sept autres un peu plus forts que des brigantins, tous en fort bon état; & Velasquez fort empressé à faire embarquer les troupes. Le Licentié s'efforça de le reduire, en luy exposant en ami toutes les raisons qui se presentoient à son esprit, pour calmer celui du Gouverneur, & luy donner de la confiance. Il luy remontra, *Ce qu'il hazardoit, si Cortez prenoit la resolution de se défendre, avec des Soldats engagez par leur propre interêt, à soutenir ceux de leur Commandant: le mal que cette démarche alloit faire entre les Indiens, Peuples belliqueux, & soumis depuis peu de tems, lorsqu'ils verroient naître une guerre entre les Espagnols mêmes. Que si cette division causoit la perte d'une conquête qui avoit déjà fait un si grand éclat en Espagne, sa reputation courroit risque de recevoir une tache, dont ceux qui le favorisoient le plus ne pourroient le laver.* Après cela, Vasquez parlant au nom de l'Audience Roïale de Saint Domingue, voulut luy persuader: *Qu'il demandât justice aux Juges de ce Tribunal, qui examineroient son droit avec des impressions bien differentes de celles qu'ils prendroient, s'il en venoient jusques à le decrier par cette violence.* Enfin, comme cet Officier vid que Velasquez n'étoit plus capable de recevoir un bon conseil, parce que tout ce qui n'alloit pas à ruiner Cortez luy paroïssoit impraticable, il produisit ses ordres, & les luy fit signifier par un Greffier qu'il avoit amené; ce qu'il accompagna de diverses requêtes & protestations. Mais tout cela n'eut pas la force de luy faire changer de resolution: le titre d'Adelantado faisoit tant de bruit dans son imagination, qu'il parut ne vouloir point reconnoître de Superieur en son Gouvernement, & que sa desobeïssance devint une espece de revolte. L'Auditeur laissa passer quelques emportemens de Velasquez, sans heurter de droit fil sa passion, afin de ne le pousser pas plus avant dans le precipice: & quand il le vid resolu à presser l'embarquement de ses troupes, il témoigna quelque desir de voir un Païs si renommé, & s'offrit de faire le voïage par pure curiosité. Velasquez luy en accorda la permission, afin qu'on ne sçût pas si tôt à Saint Domingue, l'insolence de ses réponses: & le Li-

centié s'embarqua, avec l'estime & l'approbation de toute l'armée. Sa resolution, soit qu'elle vint de son propre mouvement, ou de l'instruction qu'il avoit, parut fort prudente, & capable d'empêcher les suites d'une rupture entre les Espagnols. Il se persuada fort probablement, qu'il luy seroit plus aisé d'obtenir la soumission dûe aux ordres de l'Audience Roïale, lorsqu'on seroit hors de la Jurisdiction de Velasquez; & que sa mediation auroit plus d'autorité sur l'esprit de Narvaez: & quoyque sa presence, comme on le verra, fut cause d'un nouvel inconvenient, on ne doit pas refuser à son zele & à la droiture de son intention, les loüanges qu'ils meritent; puisque encore que les événemens s'écartent souvent des moïens que l'on emploie pour les faire réussir, cet effet du hazard ne doit point ôter le nom de sages, aux deliberations bien concertées. André de Duero s'embarqua sur la même flotte. Il étoit Secrétaire de Velasquez, & le même qui avoit rendu de si bons offices à Cortez, au commencement de sa fortune. Quelques-uns disent qu'il entreprit ce voïage, afin d'aller prendre part aux richesses de son ami, en vertu du service qu'il luy avoit rendu. Les autres soutiennent que le dessein du Secrétaire étoit de se rendre mediateur entre les deux Commandans, & d'empêcher, autant qu'il le pourroit, la ruine de Cortez: & ce sentiment nous paroît plus juste que le premier, parce que nous ne goûtons pas le procédé de ces Historiens qui se font honneur de la malignité de leurs conjectures.

La flotte se mit à la voile, & étant favorisée du vent, elle se trouva en peu de jours, à la vûe de la terre qu'elle cherchoit. On jetta l'ancre dans le port d'Ulúa; & Narvaez mit à terre quelques Soldats, afin de prendre langue, & de reconnoître le País. Ils rencontrèrent, sans aller bien loin, deux ou trois Espagnols qui s'étoient écartez au bord de la mer, & que ces Soldats amenèrent au vaisseau de Narvaez. Ces gens, soit par épouvente, ou par legereté d'esprit, informèrent d'abord Narvaez de tout ce qui se passoit à Mexique & à Vera-Cruz, & flaterent ce Commandant aux dépens de Cortez. La premiere resolution que Narvaez prit sur ces avis, fut de traiter avec Sandoval, afin qu'il luy rendît la place dont il étoit Gouverneur; pour la garder au nom de Velasquez, ou la raser, en se joir-

gnant à son armée avec les Soldats de sa garnison. Narvaez commit cette negociation à un Ecclesiastique qui le suivoit, nommé Jean Ruiz de Guevara, homme d'esprit, brusque, & plus emporté qu'il ne convenoit à sa profession. Il le fit accompagner par trois Soldats, qui devoient servir de témoins, & par un Notaire, en cas qu'il fût nécessaire d'en venir aux formalitez d'une signification.

Sandoval avoit disposé des sentinelles redoublées, afin d'être averti des mouvemens de la flotte, en faisant passer la parole des unes aux autres. Ainsi il sçut l'arrivée de ces Envoyez, avant qu'ils fussent près de la Ville : & sur l'assurance qu'il eut qu'ils n'étoient point suivis d'une plus grande troupe, il ordonna qu'on leur ouvrît les portes, & alla les attendre à son logis. Ils vinrent, avec quelque presumption d'un favorable accueil : & le Prêtre, après les premières civilités, remit entre les mains du Gouverneur, sa lettre de créance, & luy exposa le détail des forces que Narvaez conduisoit, à dessein de tirer satisfaction, au nom de Velasquez, de l'injure que Cortez luy avoit faite, en s'écartant de l'obéissance qu'il luy devoit ; cette conquête appartenant absolument à Velasquez, puisqu'on l'avoit entreprise par ses ordres, & à ses dépens. Il avança cette proposition, comme un article qui ne souffroit point de difficulté, abondant en droit & en raison ; enfin, comme un homme qui s'attendoit qu'on luy sçauroit bon gré, de venir présenter un parti si avantageux, en une affaire que la force ne soutenoit pas moins que la justice. Sandoval, avec une émotion qu'il eut peine à cacher, luy répondit : *Que Narvaez étoit son ami, & si fidele Sujet du Roi, que tous ses desirs ne pouvoient aller qu'à l'avantage du service de sa Majesté. Que la situation des affaires, & l'état où on avoit poussé la conquête de Mexique, demandoient que Narvaez unît ses forces à celles de Cortez, & qu'il luy aidât à donner la dernière main à cette entreprise, qui étoit si fort avancée. Qu'il falloit songer principalement à ce devoir, le premier & le plus important de tous ; puisque les querelles entre des particuliers ne devoient pas être décidées par une guerre civile. Néanmoins, que si Narvaez, poussé par son intérêt, ou par un motif de vengeance, entreprenoit temerairement quelque chose par violence, contre Hernan Cortez, il devoit s'asseurer dès ce moment, que luy qui parloit, & tous les Soldats qui gardoient cette Place, étoient résolus de*

perdre la vie, avant que de commettre une action aussi infame que celle qu'on leur proposoit.

Guevara se sentit frappé de ce refus, comme d'un coup de trait : & ayant plus de disposition à suivre l'impetuosité de son temperament, qu'à le moderer, il éclata par des injures & des menaces contre Cortez, qu'il appella traître, ajoutant encore, mal à propos, que Sandoval & ceux qui luy obéissoient, ne l'étoient pas moins. Les uns & les autres essaierent d'adoucir son ressentiment, en luy représentant la dignité de son caractère ; afin qu'il comprît, au moins, la raison qui les obligeoit à souffrir son insolence : mais cet homme élevant sa voix, sans changer de stile, commanda au Notaire de signifier les ordres dont il étoit porteur ; afin que tous les Espagnols sçussent qu'ils étoient obligez, sur peine de la vie, d'obeir à Narvaez. Il fut assez mal obeï ; parce que Sandoval dit nettement au Notaire : *Qu'il le feroit pendre, s'il étoit assez hardi pour luy signifier des ordres qui ne vinssent point du Roi même.* Enfin la contestation s'échaufa jusqu'à ce point, que Sandoval s'animant un peu trop, fit arrêter ces Envoiez : Après quoy, faisant reflexion sur le mal qu'ils pourroient causer, s'ils rapportoient à Narvaez toute la chaleur de leur ressentiment, il se resolut de les envoyer à Mexique ; afin que Cortez pût s'en assurer, ou les ramener à la raison : ce qu'il executa sur le champ, ayant fait venir des Indiens, qui les porterent sur leurs épaules, en cette espece de litieres qu'ils appellent *Andas*. Un Espagnol de confiance, appelé Pierre de Solis, alla avec les prisonniers, pour commander leur garde ; & Sandoval informa Cortez, par un Courier exprés, de tout ce qu'il avoit fait. Après cela, il s'assura de la fidelité de ses Soldats, il appella à son secours les Indiens alliez ; & disposa tout ce qui étoit nécessaire à sa défense, en sage & prudent Capitaine.

Il faut convenir que Sandoval poussa trop loin la licence militaire, en faisant arrêter un Ecclesiastique ; & qu'il donna trop à l'emportement de sa colere, si la politique n'eut point de part à sa resolution. Elle pouvoit luy représenter qu'un homme aussi violent qu'étourdi, feroit un méchant personnage auprès de Narvaez, sur le sujet de la paix, qui étoit si nécessaire. On peut croire que son ressentiment concourut

avec cette importante consideration, au dessein qu'il forma : & s'il le fit dans cette vûë, comme on peut le presumer de sa patience dont il endura les premiers bouillons de sa colere, on ne doit pas blâmer la conduite entiere de Sandoval, s'il n'a pas sçû garder par tout une parfaite moderation ; puisqu'il que la brusquerie d'un chagrin emporte quelque fois ce qu'on ne pourroit obtenir de la modestie ; & que la colere sert à donner de la chaleur à la prudence.

CHAPITRE VI.

Les précautions que Cortez prend pour éviter une rupture ouverte. Il introduit un traité de paix, que Narvaez ne veut pas recevoir ; au contraire, il publie la guerre, & fait arrêter le Licentié Luc Vasquez d'Aillon.

Cortez étoit souvent informé de routes ces particularitez, par des avis qui luy donnerent enfin des lumieres certaines de ce qu'il n'avoit fait que soupçonner : il apprit que Narvaez avoit mis pied à terre, avec son armée, & qu'il marchoit droit à Zempoala. Sa raison luy fit alors passer quelques mauvaises heures, en luy donnant des vûës tres-fines & fort étendues, sur tous les inconveniens ; & une grande incertitude sur les remedes qu'on devoit y apporter. Il ne s'ouvroit point de parti dont il eût lieu d'être satisfait : c'étoit une temerité condamnable, d'aller combattre Narvaez avec des forces si inégales, lors même qu'il falloit laisser une partie des Soldats à Mexique, pour maintenir le quartier, défendre les tresors acquis, & conserver cette espèce de garde que Motezuma vouloit bien souffrir encore. Il n'étoit pas moins dangereux d'attendre l'ennemi dans Mexique, au hazard de remuer ces humeurs seditieuses, qui commençoient à se reveiller dans l'esprit des Peuples de cette grande Ville, en leur donnant un pretexte d'armer pour leur conservation ; ce qui étoit proprement s'attirer de nouveaux ennemis. Le

parti le plus raisonnable étoit, de traiter avec Narvaez, afin qu'il joignît ses forces à celles de Cortez; mais c'étoit aussi le plus difficile. La connoissance qu'on avoit de l'esprit rude & fier de ce Commandant, ne permettoit pas d'espérer qu'il se rendît traitable, quand même Cortez se reduiroit à luy demander cette grace, au nom de leur ancienne amitié: ce qu'il ne vouloit pas faire; parce que la voie des prieres réussit mal avec les insolens; & qu'elle est toujours de mauvaise grâce, lorsqu'il s'agit de faire des propositions de paix. Enfin le General se representoit la perte entiere de la conquête; la malheureuse conclusion d'une entreprise si grande & si avancée; la cause de la Religion abandonnée, & le service du Roi ruiné: mais son chagrin le plus mortel étoit, de se voir obligé à témoigner une feinte assurance, en portant le calme sur son visage, & la tempête dans le cœur.

Il disoit à Motezuma: *Que ces Espagnols étoient des Sujets de son Roi, qui venoient, sans doute, en qualité d'Ambassadeurs, appuyer les premieres propositions qu'il luy avoit faites. Qu'ils formoient une espee d'armée, suivant la coutume de leur Nation. Mais qu'il les disposeroit à retourner en Espagne, & même qu'il s'en iroit avec eux; puisqu'il avoit pris son audience de congé, sans que sa Grandeur eût laissé rien à souhaiter à des gens qui n'avoient que les mêmes offres à luy faire, de la part de leur Prince.* D'ailleurs, Cortez animoit ses Soldats par diverses considerations, dont neanmoins il connoissoit assez la foiblesse. Il leur disoit: *Que Narvaez étoit son ami, si honnête homme, & si sage, qu'il se rendroit à la raison, en preferant le service de Dieu, & celui du Roi, aux interêts d'un particulier. Que Velasquez avoit dépeuplé l'Isle de Cuba, afin d'exercer sa vengeance: mais, qu'à son avis, c'étoit plutôt un secours qu'il leur envoioit, pour achever la conquête de cet Empire; puisqu'il ne desespéroit pas que ces gens qui venoient comme ennemis, ne devinssent bien-tôt leurs compagnons.* C'est ainsi que le General entretenoit l'esprit de ses Soldats: mais il s'expliquoit plus ouvertement à ses Capitaines, en leur communiquant une partie de ses inquietudes. Il les prévenoit sur la consideration des accidens qui pouvoient arriver; faisant diverses reflexions sur le peu d'experience & de conduite de Narvaez, & des Soldats qui le suivoient; sur l'injustice de la cause qu'ils soutenoient; & sur d'autres

motifs de confiance, où la dissimulation avoit aussi sa part, puisqu'il leur donnoit bien plus d'esperances qu'il n'en avoit luy-même.

Cortez conclut enfin, leur demandant leurs avis, ainsi qu'il avoit accoutumé en des occasions de cette importance: & après avoir préparé leurs esprits à luy proposer ce qu'il croïoit être le plus avantageux, ils resolurent de tenter la voie d'un accommodement, en offrant à Narvaez des partis si raisonnables, qu'il ne pût les refuser, sans se charger de toutes les pernicieuses suites d'une rupture. En même-tems, il prit diverses précautions, afin de satisfaire son activité: il avertit ses amis de Tlascala, de tenir prêts jusques à six mille hommes de guerre, pour une action où il pourroit avoir besoin de leur secours: il ordonna au Commandant de trois ou quatre Soldats Espagnols, qui alloient à la découverte des mines en la Province de Chinantla, qu'il disposât les Caciques de cette Province à faire une levée de deux mille hommes, & à se préparer pour les faire marcher au premier avis. Les Chinanteques étoient grands ennemis des Mexicains, & témoignoit beaucoup d'affection aux Espagnols, à qui ils avoient envoïé offrir leurs services. Cette Nation, brave & guerrière, parut propre à Cortez pour fortifier ses troupes: & comme il se souvint d'avoir entendu priser les piques ou lances de ces Peuples, en ce qu'elles étoient de meilleur bois, & plus longues que les nôtres, il donna ordre qu'on luy en envoïât promptement trois cens, qu'il distribua à ses Soldats, après qu'on les eut armées d'un cuivre de bonne trempe, qui suppléa au manquement du fer. Cortez prit cette précaution avant toutes les autres, parce qu'il redoutoit la Cavalerie de Narvaez, & qu'il vouloit avoir le tems d'exercer ses Soldats au maniment de cette sorte d'armes.

Cependant Pierre de Solis arriva, avec les prisonniers que Sandoval envoïoit à Cortez. Solis luy en donna l'avis, & attendit ses ordres au bord du lac. Le General, qui étoit déjà informé de leur voïage par la voie des Couriers, sortit au-devant d'eux, accompagné de plusieurs Officiers, & commanda d'abord, qu'on les mît hors des fers. Il les embrassa tous avec beaucoup de bonté, particulièrement le Licentié Guevara, qu'il caressa fort, en luy disant: *Qu'il châtiroit Sandoval,*

du peu de consideration qu'il avoit eue, en ne respectant pas comme il le devoit, sa personne & sa dignité. Cortez le conduisit à son quartier : il luy donna sa table ; & luy témoigna plusieurs fois, d'un air libre & assuré : *Qu'il s'estimoit fort heureux, de voir Narvaez en ce Pais-là ; parce qu'il se promettoit toutes choses de son amitié, & des liaisons qui avoient toujours été entre-eux.* Il prit soin que les Espagnols parussent gais & pleins de confiance en présence de Guevara. Il le rendit témoin des faveurs dont Motezuma l'honoroit, & de la veneration que les Princes Mexicains luy rendoient. Enfin, le General fit présent à cet homme, de quelques joiaux de grand prix, qui l'adoucirent extrêmement. Il prit la même conduite avec les Compagnons de Guevara, sans leur marquer, en aucune maniere, qu'il avoit besoin de leurs bons offices pour humaniser Narvaez : & il les renvoia tous, au bout de quatre jours, persuadez de ses raisons, & engagez par ses bien-faits.

Après avoir pris des mesures si adroites, remettant au tems le fruit qu'elles pouvoient produire, Cortez resolut d'envoier à Narvaez, quelque personne de confiance, afin de luy proposer tous les moïens raisonnables, pour convenir de ce qui seroit le plus avantageux à leurs interêts communs, & au service du Roi. Il choisit pour cet effet le Pere Barthelemi d'Olmedo, dont l'éloquence & la sagesse, connues de tout le monde, ne donnoient pas moins d'autorité à sa personne, que son caractère. Il luy donna promptement toutes ses dépêches, adressées à Narvaez, au Licentié Luc Vasquez d'Aillon, & au Secrétaire André Duero, avec plusieurs joiaux, que le Pere devoit distribuer suivant qu'il le trouveroit à propos. L'importance de la paix étoit le sujet general de toutes ces lettres ; & dans celle de Narvaez, Cortez le felicitoit de son heureuse arrivée, par des termes pleins d'estime : & après l'avoir fait ressouvenir de l'amitié & de la confiance réciproque qui avoit été entr'eux, il l'informoit *de l'état où sa conquête se trouvoit alors, en luy faisant un détail des Provinces qu'il avoit soumises ; de l'esprit & de la valeur des Peuples qui les habitoient ; de la puissance & de la grandeur de Motezuma.* Le dessein de Cortez n'étoit pas d'étaler ses exploits en ce recit ; mais de faire comprendre à Narvaez, combien il leur importoit de s'unir, & de joindre leurs forces, pour achever une si haute entreprise. Il luy

Iluy representoit, ce qu'ils devoient craindre, si les Mexicains, Peuples intelligens & aguerris, remarquoient de la division entre les Espagnols; puisqu'ils sçauroient bien profiter de cette occasion, & détruire l'un & l'autre parti, pour secoier le joug des Etrangers. La conclusion de cette lettre étoit: Que pour éviter les disputes & les contestations, il étoit à propos que Narvaez luy communiquât les ordres qu'il portoit; puisque s'ils venoient de la part du Roi, Cortez étoit prêt à leur rendre une parfaite obeissance, en remettant entre ses mains le bâton de General, & les troupes qu'il commandoit: mais que si ces ordres venoient de Velasquez, ils devoient tous deux faire reflexion sur ce qu'ils hazardoient, puisqu'en une affaire qui regardoit l'interêt de leur Prince, les pretentions d'un Sujet n'étoient pas d'un grand poids; d'autant moins, que son dessein étoit de satisfaire Velasquez de toute la dépense qu'il avoit faite au premier voiage; & de partager avec luy, non seulement les richesses, mais encore la gloire même de cette conquête. A la fin, comme il parut à Cortez qu'il avoit peut-être trop appuié sur le desir d'un accommodement, il conclut par quelques traits de vivacité, en disant: Que s'il avoit compté sur la force de ses raisons, ce n'étoit pas que celle des mains luy manquât; & qu'il sçauroit les soutenir, avec la même vigueur qu'il les proposoit.

Narvaez avoit établi son quartier, & logé son armée à Zempoala, où le gros Cacique emploioit tous ses soins à recevoir agreablement ces Espagnols, qu'il croioit venir au secours de son ami: neanmoins il ne fut pas long-tems à se desabuser, ne trouvant pas en eux le stile que les premiers luy avoient enseigné; car encore qu'ils n'eussent point de Truchement pour se faire entendre, leurs actions s'expliquoient assez, & leur procedé les distinguoit. Le Cacique reconnut en Narvaez, l'air mal concerté d'une fierté dominante, qui l'étonna: & il n'eut pas lieu d'en douter, lorsque ce Commandant luy ôta par force tous les meubles & les bijoux que Cortez avoit laissez en sa maison. Les Soldats, qui regloient leur licence sur l'exemple de leur Capitaine, traitoient leurs hôtes en ennemis; & ainsi la rapine exécutoit ce que l'avarice luy ordonnoit.

Le Licentié Guevara vint bien-tôt après conter ses aventures, rempli de la grandeur & de l'opulence de Mexique, &

de la bonne reception que Cortez luy avoit faite, en le traitant avec tant de douceur & de bonté. Il exageroit combien le General recevoit de marques de l'amitié de Motezuma, & du respect de ses Sujets : & passant de là, au point qui luy tenoit au cœur, de ne faire paroître aucune division entre les Espagnols, il alloit tout droit à quelques propositions d'ajustement, qu'il ne put expliquer ; parce que Narvaez trencha brusquement, en luy disant qu'il retournât à Mexique, si les artifices de Cortez avoient usurpé tant de créance sur son esprit : & il le chassa hors de sa presence avec indignité. Mais l'Ecclesiastique & ses Compagnons trouverent bien tôt de nouveaux auditeurs, en passant, avec leurs connoissances & leurs presens, aux endroits où les Soldats s'assembloient, & où l'adresse de Cortez fit son effet, en ce qui étoit le plus important ; parce que les uns furent touchez de ses raisons, les autres charmez de sa liberalité, & presque tous affectionnez à la paix : en sorte que la plus grande partie commença à juger fort mal de la dureté de Narvaez.

Le Pere Barthelemi d'Olmedo suivit de près Guevara, & trouva dans l'esprit de Narvaez plus de fierté, que d'honnêteté. Il luy rendit la lettre de Cortez, que ce Capitaine lût avec negligence ; & se disposa à écouter le Pere, avec toutes les marques d'un homme qui retient son chagrin avec peine, faisant connoître que la seule consideration de l'Ambassadeur luy faisoit souffrir l'Ambassade. Le discours de ce Religieux fut éloquent & fort : il débuta, *par le devoir de sa profession, qui l'obligeoit à s'entremettre dans ces differens, en mediateur desintéressé. Il s'efforça de prouver la sincerité des intentions de Cortez, comme en étant le fidele témoin, obligé à rendre ce respect à la verité.* Il assûra, de la part de ce General : *Qu'on en obtiendrait aisément tout ce qu'on luy proposeroit de raisonnable, & d'utile au service du Roi.* Il representa, *ce qu'on hazardoit en divisant ainsi les Espagnols ses Sujets ; l'avantage qui reviendrait au droit de Velasquez, s'il contribuoit par ses armes à la perfection de cette conquête : Ajoutant, Que Narvaez, qui pouvoit disposer de cette armée, devoit en regler l'emploi sur l'état present des affaires, comme un article supposé avant toutes choses en son instruction ; puis qu'on laissoit toujours à la prudence des Capitaines, le choix des moïens qui devoient conduire à la fin qu'on se proposoit ; & qu'ils*

étoient obligez d'agir suivant les conjonctures du tems, & des accidens qu'il amenoit, pour ne pas ruiner dans l'exécution des ordres qu'ils avoient reçus, le fruit que l'on en attendoit.

Narvaez répondit avec precipitation, & quelque desordre:

Qu'il ne convenoit pas à la dignité de Velasquez, de traiter avec un Sujet rebelle, dont le châtiment étoit le premier emploi de cette armée. Qu'il alloit commander que tous ceux qui suivoient Cortez fussent declarez traitres & perfides. Qu'il avoit des forces suffisantes pour ôter cette conquête de ses mains, sans avoir besoin de ses pretendus avertissemens, ni du conseil de gens engagez dans le crime, qui emploïoient pour le persuader, les raisons qu'ils avoient de craindre le châtiment. Le Pere Barthelemi, sans sortir des termes de la moderation, luy repliqua: Qu'il devoit faire beaucoup d'attention sur le parti qu'il avoit à prendre; parce qu'avant d'arriver à Mexique, il trouveroit des Provinces entieres d'Indiens guerriers, amis de Cortez, qui prendroient les armes pour sa défense. Qu'il n'étoit pas aussi aisé que Narvaez le supposoit, de défaire ce General; puisque les Espagnols étoient déterminez à mourir près de luy, & qu'il avoit de son côté Motezuma, Prince si puissant, qu'il pouvoit mettre sur pied autant d'armées, qu'il y avoit de Soldats en la sienne. Enfin, qu'une matiere de cette qualité n'étoit pas l'objet d'une premiere reflexion: qu'il l'examinât dans une seconde; & qu'alors il reviendrait prendre sa réponse. Le Pere prit congé de Narvaez, après cette espece de bravade, qui luy parut necessaire, afin d'abaisser un peu la confiance qu'il avoit en ses forces, surquoy il fondoit principalement son obstination.

Olmedo alla, sans perdre de tems, s'acquitter des autres devoirs de son instruction, chez le Licentié Vasquez, & le Secretaire Duero, qui louerent son zele; approuvant les propositions qu'il avoit faites à Narvaez, & offrant de solliciter sa dépêche par toutes les diligences necessaires à luy faire obtenir la paix, qui convenoit à tout le monde: après quoy le Pere vid les Capitaines & les Soldats qu'il connoissoit. Il tâcha d'autoriser auprès d'eux les bonnes intentions de Cortez: il leur inspira le desir d'un accommodement, & distribua avec choix les joiaux & les promesses dont il étoit chargé. Il voïoit déjà quelque jour à former un parti en faveur de Cortez, ou au moins en faveur de la paix, si Narvaez, qui fut

averti de ses pratiques, ne les eût rompuës. Il fit venir en sa preſence ce Religieux, qu'il chargea d'abord d'injures & de menaces: il l'appella mutin, & ſeditieux, qualifiant du nom de trahiſon, le ſoin qu'il prenoit de ſemer entre ſes Soldats, les éloges de Cortez. Narvaez avoit reſolu de le faire arrêter; & il l'auroit exécuté, ſi Duero ne l'avoit empêché. Les inſtances du Secrétaire luy firent prendre une autre voie, qui fut de luy ordonner de ſortir à l'heure-même de Zempoala.

Le Licentié Vaſquez, qu'on avoit averti, vint à propos, & ſouſtint, qu'avant que de renvoyer le Père Olmedo, on devoit aſſembler tous les Officiers de l'armée, afin de délibérer mûrement ſur la répoſe que l'on feroit à Cortez; puisqu'il témoignoit tant d'inclination à la paix, & qu'il ne paroïſſoit pas difficile de l'amener à quelque parti honnête, & convenable à tout le monde. Quelques Capitaines approuverent cette propoſition; mais Narvaez la reçut avec une eſpece d'impatience qui degeneroit en mépris: & afin de répondre tout d'un coup, à l'Auditeur & au Religieux, il ordonna en leur preſence, qu'un trompette publiât la guerre, à feu & à ſang, contre Hernan Cortez, en le déclarant traître au Roi. On promit une récompenſe à celui qui le prendroit, ou qui le tueroit; & Narvaez donna ſur le champ, ſes ordres pour hâter la marche de l'armée.

L'Auditeur Vaſquez ne put endurer ce fâcheux contre-tems, & il ne le devoit pas auſſi; ni oublier d'y apporter quelque remede, par ſon autorité. Il commanda au Crieur de ſa taire, & fit ſignifier à Narvaez: *Qu'il ne ſortît point de Zempoala, ſous peine de la vie; & qu'il n'employât point les armes, ſans le conſentement unanime de toute l'armée.* Il défendit aux Capitaines & aux Soldats, d'obeïr à leurs Commandans; & il pouſſa les proteſtations & les requiſitions avec tant de fermeté, que Narvaez aveuglé par ſa colere, & perdant le reſpect qui étoit dû à ſa perſonne, & au caractère de ce Miniſtre, le fit arrêter honteuſement, & traduire en l'Iſle de Cuba, ſur un de ſes navires. Le Père Olmedo, fort ſcandalisé de cette action, s'en retourna ainſi ſans aucune répoſe: & les Capitaines & les Soldats mêmes de Narvaez en furent ſi outrez, que les plus penetrans voïant maltraiter un Miniſtre de cette qualité, ſe trouverent obligez à prendre ſecretement quelques

mesures pour maintenir le service de sa Majesté ; & les autres, moins sages , eurent sujet de murmurer , & de se dégoûter de leur Capitaine. Ainsi l'insolence de Narvaez établit le bon droit de Cortez , dans l'esprit des Soldats , & les fautes de son ennemi furent avantageuses à la réputation de ce General.

CHAPITRE VII.

Moteczuma continuë les témoignages de son affection aux Espagnols. On ne peut se persuader son changement, que quelques Auteurs attribuent aux diligences de Narvaez. Cortez prend la resolution de partir , & l'exécute , après avoir laissé à Mexique une partie de ses Soldats.

Q UELQUES-uns de nos Auteurs ont avancé que Narvaez avoit établi une secrete & tres-étroite correspondance avec Moteczuma , & qu'il alloit souvent des Couriers de Mexique à Zempoala : que ce fut par cette voie que Narvaez fit entendre à l'Empereur , *Qu'il venoit avec une Commission du Roi d'Espagne, afin de châtier les violences & les injustices de Cortez. Que ce General, & tous ceux qui suivoient ses étendards, étoient des rebelles, bannis de leur Patrie : & qu'ayant appris l'oppression qu'ils faisoient à la personne de sa Majesté, il alloit marcher avec toute l'armée qu'il commandoit, à dessein de luy rendre la liberté, & une entiere & paisible possession de ses Domaines.* Cela étoit chargé d'autres impostures, qui n'avoient pas moins de malignité : & ces Auteurs ajoûtent, que Moteczuma charmé de ces belles esperances, entretint intelligence avec Narvaez , & luy fit de grands presens , se cachant de Cortez , & souhaitant rompre enfin sa prison , par ce moïen.

Il est difficile de comprendre comment ces avis pûrent arriver à la connoissance de l'Empereur de Mexique , puisque Narvaez n'avoit aucun Truchement qui pût expliquer ses

intentions aux Indiens, & qu'une negociation si concertée ne pouvoit pas s'établir sur le seul langage des mains. Il ne vint à Mexique aucun Soldat de Narvaez, que le Licentié Guevara & ses Compagnons, que Sandoval y envoia, & qui ne parlerent jamais en particulier à Motezuma: & même, quand Cortez auroit eu assez d'indolence pour souffrir de pareils entretiens, pouvoient-ils s'expliquer sans l'aide de Marine & d'Aguilar, dont la fidelité, rapportée par tous les Historiens, se seroit mal accommodée d'une telle confiance? On doit croire que les Indiens Zempoales reconnurent, à plusieurs marques exterieures, l'opposition & l'inimitié qui étoit entre les deux armées des Espagnols; & que les confidens, ou les Ministres de Motezuma entre ces Peuples, luy en donnerent l'avis: car on ne peut douter qu'il ne l'eût reçu avant que Cortez en fût informé; mais aussi, la conduite qu'il tint en cette rencontre, donne lieu de conclure qu'il avoit le cœur net, & sans preoccupation d'aucun fâcheux préjugé contre le General.

On ne nie pas que cet Empereur ne fit quelques presens considerables à Narvaez; mais cela ne justifie pas davantage l'intelligence qu'on pretend prouver, puisque les Souverains de Mexique avoient accoutumé de regaler ainsi les Etrangers qui abordoient sur leurs côtes, ainsi qu'on en usa lorsque l'armée de Cortez y descendit. Motezuma pouvoit, sans aucun artifice, ne donner point de connoissance de cette honnêteté au General; parce que c'étoit un usage établi & réglé, & qu'il faisoit ces presens genereusement, & sans en tirer de gloire. Ce qu'ils eurent de remarquable, fut certaines circonstances qui augmentèrent fortuitement l'estime que l'Empereur avoit pour Cortez; parce qu'à la vûe des presens, Narvaez marqua plus de joie & d'attachement, que la bien-séance n'en demandoit. Il ordonna qu'on les mît à part, après avoir compté le tout avec une application trop scrupuleuse, & sans en faire la moindre gratification, même à ses confidens; & les Soldats, qui sans faire attention sur leur propre avarice, blâment toujours fort volontiers celle de leurs Capitaines, acheverent de perdre le courage avec l'esperance des richesses qu'ils se proposoient: & leur intérêt se mêlant alors de juger des motifs de la division, ils trouvoient que Cortez

avoit raison, parce qu'il étoit le plus liberal.

Enfin, le Pere Olmedo revint; & le General trouva dans sa relation, la confirmation de tout ce qu'il s'étoit imaginé sur le sujet de Narvaez. Le mépris que ce Capitaine avoit fait de ses propositions, parut moins sensible à Cortez, en ce qui touchoit sa personne, qu'en ce qui blessait la justice de ses prétentions: & il connut par l'emprisonnement de l'Auditeur, qu'un homme qui poussoit l'insolence jusqu'à ce point-là, étoit bien éloigné des sentimens que le service du Roi doit inspirer. Il écouta sans chagrin, au moins qui parût, les injures & les outrages dont on chargeoit sa conduite à l'égard de Velasquez: & les Auteurs l'ont loué avec justice, de ce qu'encore qu'on luy eût rapporté de plusieurs endroits, les discours que Narvaez faisoit imprudemment contre son honneur, en luy donnant à tous propos l'infame nom de traître, il n'y répondit par aucune injure, & se contenta, lorsqu'il en parloit, de le nommer simplement Pamphile de Narvaez: ce qui étoit l'effet d'une rare constance, & la marque d'une ame fort élevée au-dessus des passions; puisqu'on ne sçauroit trop estimer un cœur qui reçoit les outrages, sans qu'ils donnent aucune atteinte à sa moderation.

Ce qui servit à consoler Cortez de ces mépris, fut la connoissance que le Pere Olmedo luy donna, de la bonne disposition qu'il avoit trouvée dans l'esprit des Soldats de Narvaez, dont la meilleure partie souhaitoit la paix, & avoit peu d'attachement au caprice du Commandant. Cortez en conçut l'esperance de luy faire la guerre, ou de l'amener à l'accordement qu'il desiroit, en considerant la valeur des Soldats qu'il conduisoit, & la mollesse ou le dégoût de ceux de son ennemi. Il communiqua cette pensée à ses Capitaines: & après avoir balancé les inconveniens qui se presentoient de tous côtez, ils trouverent que le parti le plus sûr, ou le moins hazardeux, étoit de se mettre en campagne, avec le plus grand nombre de troupes qu'il seroit possible d'assembler, de faire joindre celles des Indiens qu'on avoit levez à Tlascalala & à Chinantla, & de s'avancer en corps d'armée vers Zempoala: mais toujours dans la resolution de s'arrêter en quelque lieu, où on pût renouer de plus près un traité de paix, d'autant plus avantageux, qu'on le feroit les armes à

la main ; & de se trouver aussi en un poste , où on pût recueillir les Soldats de Narvæz qui voudroient abandonner son parti. Cette délibération publiée entre les Soldats , fut reçue avec de grands applaudissemens , qui marquerent leur joie. Ils n'ignoroient pas l'inégalité qui se trouvoit entre leurs forces & celles des ennemis ; mais ils étoient si éloignés de craindre à la vûe du peril , que les Soldats les moins affectionnez disputoient néanmoins aux autres , la gloire de servir en cette expedition : & le General fut obligé d'user de prieres , & même d'autorité , lorsqu'il falut nommer ceux qui devoient rester à Mexique ; tant ils avoient de confiance , les uns sur la prudence , les autres sur la valeur , & presque tous sur le bonheur de leur General. C'est ainsi qu'ils appelloient cette repetition continuelle de favorables succez , qui luy faisoient obtenir tout ce qu'il se proposoit : qualité fort imperieuse sur l'esprit des Soldats ; & qui le feroit encore davantage , s'ils sçavoient rapporter à leur Auteur , ces effets imprévûs qu'ils nomment *heureux hazard* , parce qu'ils viennent d'une cause qu'ils ne comprennent pas.

Cortez passa de cet endroit , à l'appartement de Motezuma , pour l'informer du voiage qu'on avoit resolu , & qu'il vouloit colorer de quelque pretexte specieux , sans luy découvrir son inquietude. Mais l'Empereur l'obligea de suivre une autre metode , en commençant ainsi la conversation : *Qu'il avoit remarqué , depuis quelques jours , beaucoup de chagrin sur son visage , & qu'il le croioit causé par la conjoncture qui se presentoit ; ayant reçu divers avis que le Capitaine de sa Nation , qui étoit à Zempoala , avoit de mauvais desseins contre Cortez , & contre ceux qui suivoient ses ordres. Qu'il n'étoit pas surpris qu'ils fussent broüillez ensemble pour quelque querelle particuliere ; mais de ce qu'étant l'un & l'autre Sujets d'un même Prince , ils commandoient à deux armées qui paroissent ennemies ; puisqu'il falloit necessairement , qu'au moins l'un des deux Commandans fût hors des termes de l'obeissance qu'il devoit à son Souverain.* Le General , qui ne croioit pas que Motezuma fut si bien instruit , auroit pû être embarrassé de la conclusion de son discours , qui le surprit ; & même il en sentit quelque trouble interieur : mais sa vivacité , qui le tiroit toujours de pareilles affaires , luy fit répondre sur le champ : *Que ceux qui avoient averti l'Empereur ,*

de la

de la mauvaise volonté de ces hommes, & des imprudentes menaces de leur Chef, luy avoient mandé la vérité ; & qu'il venoit avec dessein de luy communiquer cette affaire. Qu'il n'avoit pu luy rendre ce devoir plutôt ; parce que le Pere Olmedo n'étoit venu que depuis un moment, luy donner avis de cette nouvelle. Qu'encore que ce Capitaine de sa Nation témoignât quelques emportemens mal à propos, on ne devoit pas le considérer comme un rebelle ; mais comme un homme abusé par le pretexte specieux du service de son Prince ; parce qu'il étoit exvoïé comme Substitut & Lieutenant d'un Gouverneur mal informé, qui residant en une Province fort éloignée de la Cour d'Espagne, n'étoit pas instruit de ses dernieres résolutions, & s'étoit vainement persuadé que les fonctions de cette Ambassade luy appartenoient : mais que tout l'appareil de sa pretention imaginaire seroit bien-tôt dissipé, sans autre diligence, que celle de signifier à ce Lieutenant, les pouvoirs en vertu desquels il avoit une pleine autorité de commander à tous les Capitaines & Soldats qui aborderoient sur ces côtes : & qu'avant que l'aveuglement de ce nouveau venu l'engageât plus mal à propos, il avoit résolu d'aller à Zempoala, avec une partie de ses troupes ; afin de donner ordre à renvoyer au plutôt les Espagnols qui y étoient, & leur déclarer qu'ils devoient maintenant respecter les Peuples de l'Empire de Mexique, comme étant sous la protection de son Roi, & du leur : ce qu'il alloit exécuter promptement, se voyant obligé de precipiter son départ, par le juste empressement qu'il avoit, d'empêcher qu'ils ne s'approchassent plus près de sa Cour ; puisque cette troupe étant composée de Soldats moins sages & moins disciplinez que les siens, c'étoit une forte raison pour ne se fier pas entierement à leur voisinage, sans courir risque d'exciter quelque mouvement dangereux entre les Sujets de sa Grandeur.

Cortez interessoit ainsi l'Empereur, dans la résolution qu'il avoit prise : & ce Prince, qui sçavoit les vexations dont les Zempoales se plaignoient avec justice, loüa l'attention que le General avoit au repos de ses Sujets ; approuvant fort qu'il prît le soin d'éloigner de sa Cour, des Soldats d'un procédé si violent. Neanmoins, comme ils s'étoient déjà déclarez ennemis de Cortez, & sçachant d'ailleurs que leurs forces étoient superieures à celles de ce General, Motezuma crut qu'il y auroit de la temerité, de l'exposer au hazard d'être prévenu par ces troupes, & d'en être envelopé : sur quoy il luy

offrit d'assembler une armée, pour soutenir la sienne en cas de besoin, dont les Chefs recevroient ses ordres, & seroient chargez de luy obeïr, & de respecter sa personne comme celle de l'Empereur. Il redoubla plusieurs fois ses instances sur cet article, avec un empressement qui parut tout-à-fait sincere, & nullement affecté. Cortez le remercia tres-humblement de ses offres, & se défendit de les recevoir; parce qu'à la verité il avoit peu de confiance aux Mexicains, & qu'il ne vouloit pas tomber dans la faute de mandier du secours à des gens qui pouvoient se rendre les maîtres; sçachant bien quel est l'embarras dans les actions de guerre, d'avoir en même-tems la tête engagée, & le flanc exposé.

Le General aiant donné cet adoucissement aux motifs qui l'obligeoient à faire le voiage de Zempoala, emploïa ses soins aux preparatifs qui étoient necessaires, toujourns dans le dessein de se servir des intelligences qu'il avoit parmi les Soldats de Narvaez, avant que celuy-ci se fût mis en campagne. Il resolut de laisser à Mexique quatre-vingt Espagnols, sous le commandement de Pierre d'Alvarado, qui luy parut le plus capable de s'acquiescer de cet emploi, parce qu'il avoit gagné l'affection de Motezuma, & qu'aïant de la valeur & de l'entendement, il étoit encore tres-adroit Courtisan, dont les manieres d'agir, libres & engageantes, avoient de plus toute la resolution necessaire pour ne pas se rebuter des difficultez, & pour prendre sur son esprit ce qu'il ne pouvoit tirer de ses forces. Cortez luy recommanda, sur tout, de conserver à Motezuma cette espee de liberté qui l'empêchoit de sentir les dégoûts de sa prison; observant néanmoins, autant qu'il seroit possible, que ce Prince ne songeât à quelques secretes pratiques avec les Mexicains. Il laissa en sa charge le tresor du Roi, & celuy des particuliers. Enfin, il luy representa de quelle importance il étoit, de conserver le poste qu'ils occupoient en cette Cour, & la confiance de l'Empereur; ces deux points étant la regle & le but de toutes ses actions, il ne devoit point les perdre de vûe, puisqu'ils faisoient tout le fondement de leur commune sûreté.

Il ordonna aux Soldats, d'obeïr à leur Capitaine, & de servir Motezuma avec encore plus de respect & de soumission, qu'ils n'avoient fait jusqu'à ce tems-là; & qu'ils entretenissent

toûjours une parfaite corespondance avec les personnes de la Maison & de la Cour de l'Empereur. Il les exhorta encore à conserver une grande union entre-eux, & beaucoup de moderation avec les Mexicains.

Cortez dépêcha en même tems, un Courier à Sandoval, avec des ordres de venir au-devant de son armée, ou de l'attendre avec les Espagnols qu'il commandoit, en quelque poste où ils pussent se joindre sans obstacle; & de laisser la Forteresse de Vera-Cruz à la garde des Indiens alliez, ce qui étoit presque la même chose que de l'abandonner entierement: parce qu'il n'étoit pas tems de separer ses forces, & que cette fortification, capable d'être défenduë contre les Indiens, ne l'étoit pas pour resister contre des Espagnols. Il fit provision de vivres en suffisante quantité, pour ne pas être obligé d'avoir recours à la Providence, ou à l'extorsion sur les pauvres Païsans. Enfin, après avoir assemblé les Indiens propres à porter les bagages, le General aiant marqué l'heure du départ au point du jour, fit dire une Messe du Saint Esprit, où il assista avec tous ses Soldats; afin de recommander à Dieu le bon succez de cette expedition: Sur quoy il protesta devant l'Autel, qu'il n'avoit en vûë que son service, & celui du Roi, inseparables en cette occasion: qu'il n'étoit poussé par aucun motif de haine ou d'ambition; & que cette consideration seroit toûjours devant ses yeux, dans la confiance qu'il avoit que la justice de sa cause s'expliquoit assez d'elle-même, devant Dieu & devant les hommes.

Après cela, le General allant prendre congé de Motezuma, luy fit de tres-humbles prieres, *D'honorer de sa protection ce petit nombre d'Espagnols qu'il laissoit en sa compagnie: Qu'il ne les abandonnât pas, en se separant d'avec eux; parce que le moindre changement, ou la moindre diminution de ses faveurs en leur endroit, pourroit attirer d'extrêmes maux, qui demanderoient d'extrêmes remedes, si les Sujets de sa Grandeur reconnoissoient quelque alteration en son procedé: Et que partant d'auprès de luy comblé de ses bien-faits, il seroit au desespoir d'avoir quelque sujet de s'en plaindre à son retour.* Il ajoûta: *Que Pierre d'Alvarado demeurait, pour représenter sa personne; Et qu'ainsi, comme les prerogatives attachées à la qualité d'Ambassadeur luy étoient dûes en son absence, il luy laissoit aussi toute l'obligation de rendre à sa*

Grandeur le tres-humble service qu'il luy avoit voüé. Qu'il espo-
roit revenir bien-tôt en sa presence, libre de tous ces embarras;
afin de recevoir ses ordres, preparer son voiage, & porter à l'Em-
pereur son Maître, avec les presens de sa Grandeur, l'assurance de
son amitié & de son alliance, qui seroit pour son Prince, un joyau
d'un prix inestimable.

Motezuma parut encore affligé, de ce que Cortez se met-
toit en campagne, avec des forces si disproportionnées à celles
de son ennemi. Il luy dit: *Que s'il avoit besoin du secours de
ses armes, afin de mieux faire comprendre ses raisons, qu'il diffé-
rât d'en venir à une rupture ouverte, jusqu'à ce qu'on eût assem-
blé un corps de ses Sujets, qu'il tiendrait prêt à marcher, en tel
nombre qu'il plairoit à Cortez.* Il luy donna sa parole de ne point
abandonner les Espagnols qu'on luy laissoit avec Alvarado, & de
ne point changer de logement durant son absence. Herrera ajoûte
que l'Empereur, suivi de toute sa Cour, accompagna fort
loin le General: mais par une malice premeditée, cet Auteur
attribuë la civilité extraordinaire de Motezuma, au desir qu'il
avoit de se voir délivré des Espagnols; supposant qu'il étoit
déjà dégoûté de Cortez, & qu'il le haïssoit. Ce qui paroît,
est qu'il garda fidelement sa parole, en demeurant dans son
appartement, & dans les termes de la bienveillance pour les
Espagnols; quoyqu'on eût excité de grands troubles, qu'il
pouvoit appaiser en retournant à son Palais: & tant en ce
qu'il fit pour défendre les Espagnols qui étoient auprès de
sa personne, qu'en ce qu'il ne voulut pas faire contre les au-
tres, durant que leurs forces étoient ainsi desunies; il est aisé
de reconnoître qu'il fut toujours constant dans la sincerité de
ses intentions pour eux. Il est vrai qu'il souhaitoit de les ren-
voyer, parce que le repos de son Etat le demandoit ainsi; mais
il ne prit jamais la resolution de rompre avec eux, ni de ces-
ser de respecter l'engagement de la sauve garde Roiale qu'il
leur avoit accordée: & quoyque ces attentions ne soient pas
d'un Prince barbare, & qu'elles paroissent peu convenables au
caractere de Motezuma, on doit regarder cette revolution
d'esprit & de cœur, comme une de ces merveilles dont il plut
à Dieu de faciliter la conquête de cet Empire. En effet, cette
inclination & cette crainte respectueuse qu'il avoit pour Cor-
tez, heurtoient de droit fil son orgueilleuse fierté: & ces

deux mouvemens, si opposez à son genie, tenoient sans doute du Ciel tout ce qu'ils n'avoient point de la Nature.

CHAPITRE VIII.

Cortez marche vers Zempoala: & sans obtenir les troupes qu'il esperoit tirer de Tlascala, il poursuit sa marche jusqu'à Motalequita, où il reprend la negociation d'un traité de paix; mais aiant reçu une nouvelle injure, il se resout à la guerre.

ON commença la marche, suivant le chemin de Cholula, avec toutes les précautions qui établissent la sûreté d'une armée, & que les Soldats observent aisément, lorsqu'ils sçavent la guerre, & qu'ils sont accoutumés à obeir sans raisonner. Ils furent reçus en cette Ville, avec un empressement agreable; la crainte servile qui avoit enseigné la soumission à ce Peuple, étant déjà convertie en une veneration respectueuse. L'armée passa de ce lieu, à Tlascala, où elle trouva un magnifique cortège, composé de la Noblesse & des Senateurs, qui vinrent au devant d'elle, à demi-lieuë de cette Ville. L'entrée que les Espagnols y firent fut celebrée par des démonstrations de joie qui répondoient au nouveau mérite qu'ils avoient acquis, par la prise de Motezuma, & par la mortification de l'orgueil des Mexicains; circonstances qui redoublerent les applaudissemens, & le bon traitement qu'on fit à l'armée. Les Senateurs s'assemblerent aussi tôt, afin de délibérer sur la réponse qu'on devoit faire à Cortez, & sur les troupes qu'il avoit demandées à la Republique: sur quoy nous trouvons une autre guerre entre les Auteurs, qui ne s'accordent point sur cet article, malheur ordinaire aux Relations qui traitent de la conquête des Indes, & qui nous obligent quelque-fois à embrasser le vrai semblable, & d'autres fois à chercher le possible avec peine. Bernard Diaz dit que Cortez demanda quatre mille hommes au Senat, & qu'on les luy refusa, sous pretexte qu'ils n'osoient prendre les armes contre

des Espagnols ; parce qu'ils ne se sentoient point capables de résister aux chevaux, & aux armes à feu. Au contraire, Herrera soutient qu'ils accorderent au General six mille hommes effectifs, & qu'ils en offrirent un plus grand nombre. Il ajoute que ces Indiens furent enrôlez dans les Compagnies Espagnoles ; mais qu'à trois lieuës de Tlascala ils demanderent leur congé, parce qu'ils n'étoient pas accoutumés à combattre hors de leur Province. Quoyqu'il en soit : car enfin, cette discussion n'est pas fort importante ; il est certain qu'aucuns Tlascalteques ne servirent en cette expedition. Cortez demanda ce secours, à dessein de faire du bruit & de l'éclat parmi les Soldats de Narvaez, plutôt que par aucune confiance qu'il eût en leurs armes, ni qu'il fût cas de leur maniere de combattre contre les Espagnols. D'ailleurs, il est constant qu'il sortit de Tlascala sans se plaindre, & sans donner aucune atteinte à la confiance reciproque entre les Espagnols & les Habitans de cette Ville : car il les rechercha depuis, & il les trouva prêts à le servir, quand il en eut besoin contre les autres Indiens, où ils témoignoiient beaucoup de valeur & de résolution ; aiant conservé leur liberté en dépit des Mexicains, si près de leur Ville capitale, & sous un Prince qui tiroit sa plus grande gloire du nom de Conquerant.

L'armée ne séjourna pas à Tlascala, & elle passa à grandes journées jusqu'à Motalequita, Bourgade d'Indiens alliez, éloignée de douze lieuës de Zempoala, où Sandoval arriva presque en même tems avec sa troupe, & sept Soldats de plus, qui estoient passez de l'armée de Narvaez à Vera-Cruz, après l'emprisonnement de l'Auditeur Vasquez, qui leur avoit fait croire que le parti qu'ils soutenoient n'étoit pas le plus juste. Cortez apprit de ces Soldats, tout ce qui se passoit dans le quartier de son ennemi ; & Sandoval luy en donna encore des lumieres plus assurées : parce qu'avant que de partir, il avoit trouvé moïen d'introduire à Zempoala deux Soldats Espagnols, qui sçavoient imiter parfaitement les manieres & les actions des Indiens, & dont le teint ne démentoit pas cette ressemblance. Ils se dépoüillerent volontairement & avec plaisir ; & couvrant leur nudité de quelques ornemens propres aux Indiens, ils entrèrent au matin dans la Ville, chacun avec un panier de fruits sur la tête : & s'étant mêlez avec les

Païsans qui vendoient cette sorte de marchandise, ils la troquerent contre des grains de crystal ou de verre, avec une simplicité & une avidité de Villageois si bien contrefaite, que personne ne prit garde à leur déguisement, & qu'ils eurent la liberté d'aller par toute la Place, & de se retirer avec les connoissances qu'ils souhaitoient: mais comme ils n'en furent pas encore satisfaits, & qu'ils voulurent s'éclaircir de la maniere dont on faisoit la garde en cette armée, ils y retournerent un autre jour, chargez d'herbes, avec quelques Indiens qui étoient allez au fourage, & ils ne reconnurent pas seulement le peu de vigilance des Officiers & des Soldats de ce quartier, mais encore ils en apportèrent une preuve, en amenant à Vera-Cruz un cheval qu'ils enleverent, sans qu'on les en empêchât. Il arriva par hazard que ce cheval appartenoit au Capitaine Salvatierra, un de ceux qui animoient davantage Narvaez contre Hernan Cortez; ce qui rendit la prise plus considerable. Ces Espions firent ainsi tout ce que l'adresse & le cœur pouvoient contribuer à leur reputation: néanmoins leurs noms ont été malheureusement oubliez en cette action, & en une Histoire où on rencontre à chaque pas des exploits de moindre consideration, qui font honneur au nom de ceux qui les ont exécutez.

Cortez fondeoit une partie de ses esperances sur l'ignorance de ses ennemis en l'art de la guerre. La negligence dont Narvaez conduisoit ses troupes, excitoit divers mouvemens en son imagination, qui pouvoient naître du mépris que Narvaez faisoit du petit nombre des Soldats de Cortez: & celui-ci le connoissoit assez; mais il n'étoit pas fâché de voir que ce mépris faisoit naître une fausse confiance favorable à ses desseins, & qui sembloit combattre en sa faveur: en quoy il raisonneoit sur de bons principes; puisqu'il est certain que cette espece de confiance, est ennemie des précautions, & qu'elle a ruiné plusieurs Capitaines. Ainsi on doit la compter entre les plus grands perils qu'on court à la guerre; d'autant qu'il arrive souvent, lorsqu'on en vient aux mains, qu'on se trouve battu par l'ennemi qu'on méprisoit.

Cependant le General songeoit à preparer en diligence tout ce qui luy étoit necessaire, & à presser Narvaez par des instances d'un accommodement, avant que d'en venir à une rupture

ouverte de sa part. Il fit donc une revûe de ses Soldats, qui se trouverent au nombre de deux cens soixante-six Espagnols, en comptant les Officiers, & la troupe de Sandoval, outre les Indiens de charge qui portoient le bagage : après quoy Cortez envoïa pour la seconde fois le Pere Olmedo, afin de faire les derniers efforts pour parvenir à une bonne paix : & comme ce Religieux luy eut mandé le peu de fruit qu'il tiroit de sa negociation, le General desirant mettre toute la justice de son côté, ou peut-être gagner du tems, afin que les deux mille Indiens qu'il attendoit de Chinantla pussent se joindre à ses troupes, resolut d'envoïer le Capitaine Jean Velasquez de Leon ; dans la creance que la mediation de cet Officier seroit mieux reçûe, à cause de sa qualité, & même qu'il étoit parent de Diego Velasquez. Cortez avoit eu depuis peu des preuves tres-solides de sa fidelité, par des protestations que Velasquez luy avoit faites, de mourir à son côté, en luy mettant entre les mains une lettre que Narvaez luy avoit écrite, pour l'inviter par de grandes promesses, de prendre son parti : & le General répondit noblement à cette generosité, en confiant à la franchise & à la probité de ce Capitaine, une negociation si delicate.

Lorsqu'il arriva à Zempoala, tout le monde crut qu'il venoit se ranger sous les étandars de son parent ; & Narvaez alla au-devant de luy, avec beaucoup de joie : mais quand Velasquez luy eut exposé sa Commission, & que ce Commandant connut qu'il s'engageoit à soutenir le bon droit de Cortez, il l'interrompit, & se separa de luy incivilement, quoy qu'il luy restât encore quelque esperance de reduire ce Capitaine ; puisqu'avant que de renouer la conversation, il commanda que l'on fît une revûe generale de toute son armée en presence de Velasquez, à dessein de l'étonner, ou de le convaincre par cette vaine ostentation de ses forces. Quelques personnes conseillerent à Narvaez de le faire arrêter ; mais il n'osa, parce que cet Officier avoit beaucoup d'amis dans son armée : au contraire, il l'invita à dîner, où il fit trouver tous les Capitaines les plus attachez à ses interêts, afin qu'ils luy aidassent à le persuader. La conversation commença par des complimens & des honnêtetez : & peu de tems après on en vint à quelques railleries contre Cortez, qui sembloient encore

encore échaper dans la chaleur du repas. Velasquez ne voulant pas ruiner sa negociation, dissimula d'abord : mais quand il vid que la raillerie devenoit offensante, & tournoit en invectives, sa patience échapa tout d'un coup ; & elevant sa voix il dit : *Qu'on tint d'autres discours, puisqu'ils ne devoient pas, devant un homme de sa qualité, parler mal de son General qui étoit absent ; & que le premier d'entre-eux qui ne tiendrait pas Cortez, & tous ceux qui le suivoient, pour bons & fideles Sujets du Roi, n'avoit qu'à le luy dire en particulier, & qu'il le desabuseroit de cette opinion.* Tous ces braves se turent ; & Narvaez même parut embarrassé, sur la maniere dont il devoit répondre. Il n'y eut qu'un jeune Capitaine, cousin de Diego Velasquez, & qui portoit le même nom, qui prit la parole, & dit à cet Officier : *Que celui qui soutenoit avec tant d'ardeur la cause d'un traître, ne tenoit rien du sang des Velasquez, ou ne meritoit pas d'en être sorti.* A quoy Jean Velasquez repartit par un démenti ; & tira l'épée, avec une resolution si déterminée de châtier ce jeune homme, que tous les conviez eurent beaucoup de peine à le retenir : & enfin, ils le prierent de retourner au camp de Cortez, afin d'éviter les accidens que son séjour pourroit produire ; ce qu'il fit sur le champ, emmenant avec soi le Pere Olmedo. Il dit en partant, quelques paroles, avec un emportement qui menaçoit d'une prompte vengeance, ou au moins, d'une rupture ouverte.

Quelques Officiers de Narvaez furent mal satisfaits, de ce qu'on laissoit partir ce Capitaine, sans l'accommoder avec son parent, afin d'écouter ses propositions, & d'y répondre, bien ou mal, suivant ce qui conviendrait. Ils disoient : *Qu'un homme du merite & de la qualité de Velasquez, devoit être traité avec plus d'attention. Qu'il falloit supposer qu'une personne de bon esprit, & d'une probité connue, ne viendrait pas leur porter des propositions extravagantes ou déraisonnables. Que les formalitez de la guerre n'alloient pas jusqu'à ôter la liberté de se faire écouter ; & que ce n'étoit pas une bonne politique, ni une bonne voie de se rendre redoutable à son ennemi, que de luy faire connoître qu'on craignoit ses raisons.* Ces discours passerent bien-tôt des Capitaines aux Soldats, qui s'expliquoient si librement sur le peu de soin que l'on prenoit de justifier leur conduite en toute cette guerre, que Narvaez fut contraint, pour appaiser ces

bruits, de choisir un Officier, qui allât en son nom, & en ce-luy de tous les Espagnols de son parti, faire quelques excu-ses sur ce qui s'étoit passé; & sçavoir de Cortez même, ce-que Velasquez devoit proposer. Ils donnerent cette commis-sion au Secretaire André de Duero, qui leur parut propre pour cet emploi; parce qu'il étoit moins animé que les au-tres contre Cortez; & qu'étant creature de Diego Velasquez, il ne manqueroit pas de confiance auprès de ceux qui vou-loient empêcher un accommodement.

Cependant, Cortez aiant entendu le Pere Olmedo & Jean Velasquez, reconnut qu'il n'avoit fait que trop d'avances pour obtenir une bonne paix; & jugeant qu'il étoit tems de com-mencer la guerre, il fit marcher son armée, à dessein de s'ap-procher de plus près, & de s'emparer de quelque poste avan-tageux, où il pût attendre les Chinanteques, & agir suivant les occasions qui se presenteroient.

L'armée étoit en marche, lorsque les Coureurs de Cortez luy donnerent avis que Duero venoit de Zempoala pour luy parler. Le General alla le recevoir, avec quelque esperance d'un accord dont il se flatoit. Ils se saluerent & s'embrasse- rent plusieurs fois, en renouvelant les protestations de leur ancienne amitié. Tous les Capitaines vinrent témoigner leur joie au Secretaire; & Cortez, avant que d'entrer en matiere sur sa negociation, luy fit quelques presens, & luy en promit encore davantage. Il le retint jusques au jour suivant, après qu'il l'eut invité à manger; & durant tout ce tems, ils eurent diverses conferences tête à tête, avec beaucoup de franchise. Ils traitoient des moïens de réunir les deux partis; chacun d'eux paroissant souhaïter avec passion, de trouver quelque voie pour adoucir Narvaez, dont l'opiniâtreté étoit l'unique obstacle qui traversoit l'accommodement. Cortez en vint jus-ques à offrir de luy céder la conquête de Mexique, & de mar-cher avec ses gens à d'autres entreprises: & Duero, qui le voïoit agir si noblement avec un ennemi déclaré, luy proposa une entrevûe avec Narvaez; croïant qu'il pourroit l'obtenir de ce Commandant, & que toutes les difficultez seroient plus aisément levées dans une conference, où les deux Chefs s'ex-pliqueroient par leur propre bouche. Quelques Auteurs di-sent que Duero avoit ordre de proposer cette conference; &

d'autres, que ce fut une pensée de Cortez. Quoyqu'il en soit, ils conviennent tous qu'on regla cette entrevüe aussi-tôt que le Secrétaire fut retourné à Zempoala, & qu'on en dressa par ses soins une capitulation autentique, designant l'heure & le lieu où on devoit tenir la conference; chacun des deux Commandans aiant donné sa parole par écrit, de se rendre, accompagné seulement de dix Officiers, afin qu'ils fussent témoins de ce qui seroit dit & arrêté.

Mais au même-tems que Cortez se disposoit à exécuter de sa part la capitulation, André de Duero l'avertit en secret, qu'on luy preparoit une embuscade, à dessein de le prendre, ou de le tuer. Cet avis, qui venoit de si bon lieu, fut encore confirmé par d'autres personnes qui conservoient quelque corespondance avec luy: ce qui l'obligea de faire connoître à Narvaez, que sa trahison étoit découverte. Ainsi dans la premiere chaleur de son ressentiment, Cortez luy écrivit une lettre, par laquelle il luy déclaroit la rupture du traité, & remettoit à son épée à tirer satisfaction de la perfidie de ce Commandant. Sans cette connoissance, le procedé noble & sincere de Cortez alloit le jetter aveuglément entre les mains de son ennemi; & il eut de la peine à se disculper devant ses Soldats, de cette faute de précaution, & de cette confiance précipitée qu'il accordoit à Narvaez, après avoir eu tant de marques de sa mauvaise volonté. On ne peut néanmoins accuser d'imprudence la sincerité de Cortez en cette occasion; puisque le manquement de parole & de foi dans les traitez, est une infamie dont on a peine à soupçonner un ennemi genereux: d'autant plus que les perfidies ne tiennent point de lieu entre les stratagêmes; & que ces tromperies qui donnent atteinte à l'honneur, ne sont point comptées entre les surprises que la guerre autorise.



CHAPITRE IX.

Cortez s'avance jusques à une lieuë de Zempoala. Narvaez se met en campagne avec son armée; le mauvais tems l'oblige à se retirer: & sur cette nouvelle, Cortez forme le dessein de l'attaquer dans son quartier.

Cortez demeura plus animé qu'irrité, de cette dernière brutalité de Narvaez. Un ennemi dont les sentimens avoient tant de bassesse, luy parut indigne de son ressentiment; jugeant d'ailleurs qu'un homme qui vouloit gagner une victoire aux dépens de sa reputation, n'étoit pas trop assuré de ses troupes, ni de sa personne même. Il hâta la marche de son armée, n'étant pas néanmoins encore bien déterminé sur ce qu'il devoit entreprendre; mais aiant le cœur plein d'une certaine confiance qui soutient la resolution d'un General, & qui semble prévenir les heureux succez par l'esperance, il se campa à une lieuë de Zempoala, dans un poste fortifié en tête du ruisseau auquel ils avoient donné le nom de *Riviere des Canots*, & aiant à dos la Ville de Vera-Cruz. Les Soldats trouverent en ce lieu, assez de maisons pour se mettre à couvert des ardeurs du Soleil, & pour avoir la commodité de se délasser des fatigues d'une marche precipitée; & le General fit avancer des sentinelles bien au-delà du ruisseau. Il donna les premières heures au repos des Soldats, se reservant à deliberer avec les Capitaines, de ce qu'il falloit faire, suivant les avis qu'il attendoit de l'armée des ennemis, où il avoit gagné des amis, & où il croïoit que tous ceux qui n'approuvoient pas cette guerre, le deviendroient dans l'occasion. Ce fut cette supposition, & le peu d'experience de Narvaez, qui luy donnerent l'assurance de s'approcher si près de Zempoala, sans craindre qu'on le taxât d'imprudence, ou de temerité.

Narvaez fut informé de ce mouvement, & du lieu où son

ennemi étoit posté. Alors, avec précipitation plus impetueuse que diligente, & qui degeneroit en desordre & en confusion, il voulut se mettre en campagne. Il fit publier la guerre, comme si elle n'eût point été déjà publique; & mit à deux mille écus la tête de Cortez, & celles de Sandoval & de Velasquez à quelque chose de moins. Ce Commandant ordonnoit plusieurs choses en même-tems, avec un air chagrin: ses ordres étoient mêlez de menaces; & il paroissoit de la crainte dans le mépris qu'il témoignoit de son ennemi. Enfin son armée se mit en bataille, sans qu'il en prît le soin; mais ses Capitaines se rangerent d'eux-mêmes, par hazard, & sans prendre ses ordres. Après avoir marché environ un quart de lieuë, Narvaez s'arrêta, à dessein d'attendre Cortez à la campagne; se persuadant seulement que ce General auroit assez peu de lumiere pour l'attaquer en un poste où son ennemi pouvoit s'aider avec tant d'avantage du grand nombre des Soldats qu'il conduisoit. Il demeura tout un jour en ce lieu, & en cette vaine creance; perdant du tems, & flatant son imagination de diverses pensées, dont il tiroit de la joie & de la confiance. Il partageoit déjà tout le butin à ses Soldats, & tous les tresors de Mexique à ses Capitaines; & sans songer à la bataille, il ne parloit que de la victoire. Cependant le Soleil se coucha dans un nuage qui avança la nuit, & qui répandit, peu de tems après, une si grande abondance d'eau, que les Soldats de Narvaez maudirent la sortie, & crièrent qu'on les ramenât au quartier. Les Capitaines eurent bien-tôt leur part de l'impatience; & le Commandant, qui n'étoit pas moins sensible à l'incommodité, ne fit pas de grands efforts pour les retenir; outre qu'ils n'étoient pas accoutumés à résister aux injures du tems; & que plusieurs avoient peu d'inclination pour une guerre qui pouvoit avoir de si fâcheuses suites.

On avoit appris que Cortez se tenoit ferme en son poste de l'autre côté du ruisseau: ainsi les Soldats & les Officiers crurent, avec quelque sorte d'apparence, qu'ils n'avoient rien à craindre durant cette nuit; & comme on ne trouve jamais de difficulté aux raisons que le desir inspire, tout le monde conclut à la retraite qu'ils firent en desordre, en courant chercher le couvert comme des gens qui fuient; Neanmoins

Narvaez ne voulut pas separer ses troupes ; parce qu'il pretendoit retourner en campagne le lendemain, plutôt que par aucune crainte qu'il eût de Cortez, quoyqu'il affectât de prendre le pretexte du soin qu'un General doit avoir, lorsque l'ennemi est proche. Il logea donc toute son armée dans le principal Temple de la Ville, qui consistoit en trois donjons ou Chapelles, peu éloignées l'une de l'autre, en une situation avantageuse & d'une grande étendue, où l'on montoit par un escalier fort glissant & difficile, qui donnoit encore plus de sûreté à la hauteur. On garnit de toute l'artillerie le haut de l'escalier, qui servoit de paillier, ou de vestibule. Le Commandant choisit pour son logis le donjon du milieu, où il se retira avec quelques Capitaines, & environ cent Soldats ; & il partagea le reste de son armée dans les deux autres. Il envoya quelques Cavaliers battre la campagne, & détacha deux sentinelles sur les avenues. Après ces diligences, qui à son avis ne laissoient rien à souhaiter dans l'art le plus raffiné de la guerre, Narvaez donna au repos le reste de la nuit, si éloigné de toute sorte de danger, au moins en son imagination, qu'il s'abandonna au sommeil, sans aucune resistance de la part des foudres.

André de Duero dépêcha aussi-tôt à Cortez un homme de confiance, qu'il n'eut pas de peine à mettre hors de la Place ; afin de luy faire sçavoir la retraite de Narvaez, & la maniere dont il avoit disposé le logement de ses troupes. Le dessein du Secrétaire étoit d'avertir son ami qu'il pouvoit passer cette nuit tranquillement, plutôt que de le provoquer à quelque entreprise ; mais ce General ne fut pas long-tems à se déterminer sur cet avis, à saisir l'occasion favorable qui sembloit l'inviter. Il avoit medité sur tous les divers incidens que cette guerre pouvoit produire : & comme il est bon quelque-fois de fermer les yeux sur les difficultez, que l'éloignement fait paroître plus considerables, & qu'il y a des occasions où le raisonnement fait tort à l'exécution, Cortez assembla d'abord ses Soldats ; & il les mit en ordre de bataille, quoyque l'orage ne fût pas encore cessé : mais ces gens endurcis à de plus rudes fatigues, obeïrent aussi tôt, sans se plaindre, ni demander la raison de ce mouvement impreveu ; tant ils se reposoient sur la conduite de leur Gene-

ral. Ils passèrent le ruisseau, dans l'eau jusqu'à la ceinture : & après avoir surmonté cette difficulté, Cortez leur fit un discours, où il leur communiqua sa résolution, sans la mettre en doute, & aussi sans refuser le conseil qu'on pourroit luy donner. Il leur apprit le desordre de la retraite des ennemis, que la rigueur du tems avoit obligé à fuir en leur quartier ; & la confusion de leurs logemens dans les tours de ce Temple. Il leur representa fortement l'indolente tranquillité de ces gens, & de leurs Officiers ; & la facilité qu'on auroit à les attaquer, avant qu'ils se fussent réunis pour former un bataillon : & voyant que son dessein n'étoit pas seulement approuvé, mais encore applaudi, il poursuivit avec une nouvelle ardeur. Cette nuit, dit-il, mes amis, le Ciel nous met entre les mains l'occasion la plus favorable, que nos desirs mêmes se puissent figurer. Vous allez maintenant avoir des preuves de la confiance que j'ai en votre valeur ; & je vais déclarer jusques à quel point elle élève mes pensées & mes desseins. Il n'y a qu'un moment que nous attendions nos ennemis, & que nous esperions les vaincre, à la faveur de ce ruisseau qui nous couvroit ; & maintenant nous les tenons endormis & séparés, sur la foi du mépris qu'ils font de nous, & qui nous procure ces avantages. Cette honteuse impatience qui leur a fait abandonner la campagne pour éviter la rigueur de l'orage, qui est un mal nécessaire, & d'ailleurs fort peu considerable, doit nous apprendre de quelle maniere le repos est goûté par des gens qui le cherchent avec tant de mollesse, & qui le prennent sans aucun soupçon. Narvaez ignore l'exactitude que la guerre demande : ses Soldats tout neufs n'ont jamais vu que cette occasion, où la nuit ne leur sera pas favorable pour se rallier sans desordre, durant l'obscurité. Plusieurs encore sont mal satisfaits de leur Commandant : quelques-uns sont affectionnez à notre parti, & il s'en trouve un assez bon nombre qui ont en horreur cette guerre, comme étant entreprise contre nous de gaieté de cœur, & sans raison : & vous sçavez que les bras deviennent pesans & engourdis, lorsqu'ils agissent contre le mouvement de la volonté. Nous devons traiter les uns & les autres comme des ennemis, jusques à ce qu'ils se déclarent ; puisque c'est la victoire qui doit décider qui d'eux, ou de nous, doit porter le nom de traîtres. Il est vrai que la raison est pour nous ; mais à la guerre, la raison est toujours contre les negligens, & se range ordinairement du côté du

vainqueur. Nos ennemis viennent usurper tout ce que vous avez acquis ; & ils n'aspirent à rien moins qu'à se rendre maîtres de votre liberté, de vos biens, & de vos esperances. Ils s'attribueront vos victoires, les Pais que vous avez conquis aux dépens de votre sang, & toute la gloire de vos exploits. Ce qu'il y a de plus cruel, est qu'en s'efforçant de mettre le pied sur nos têtes, ils cherchent encore à ruiner le service du Roi, & les progres de nôtre Religion, qui se perdront avec nous : & quoyque ce crime soit sur leur compte, on doutera quels seront les coupables. Le seul moien de prevenir ces maux, est de combattre en ce moment, avec la valeur que vous avez toujours témoignée : c'est ce que vous sçavez mieux faire que je ne puis le dire. Aux armes, mes amis ; la victoire s'est toujours déclarée pour vous. Animez votre cœur, par la vûe du service que vous devez à Dieu, & au Roi. Aiez l'honneur devant les yeux ; & songez que vous combattez pour une juste cause. Je vous accompagnerai dans les plus grands dangers ; & je cherche moins à vous animer par mes discours, qu'à vous persuader par mon exemple.

Ce discours de Cortez inspira une telle ardeur à ses Soldats, qu'ils le presserent de marcher sans retardement. Ils admiroient tous sa prudence & sa resolution ; & quelques-uns luy protesterent que s'il songeoit encore à s'accommoder avec Narvaez, ils ne luy obeïroient pas. Ces paroles de gens déterminés, ne déplurent pas au General ; parce qu'elles par- toient du cœur, & non pas d'un esprit de rebellion. Il forma, sans perdre de tems, trois petits bataillons, qui devoient marcher à l'assaut les uns après les autres. Sandoval commandoit le premier, composé de soixante hommes, en comptant les Capitaines George & Gonzale d'Alvarado, Alonse d'Avila, Jean Velasquez de Leon, Jean Nuñez de Mercado, & nôtre Bernard Diaz del Castillo. Le Mestre de Camp Christophle d'Olid eut la conduite du second, aussi de soixante hommes, assisté d'André de Tapia, Rodrigue Rangel, Jean Xaramille, & Bernardin Vasquez de Tapia. Le General commandoit le dernier bataillon, & avoit auprès de sa personne les Capitaines Diego d'Ordaz, Alonse de Grado, Christophle & Martin de Gamboa, Diego Pizarre, & Dominique d'Albuquerque. L'ordre étoit que Sandoval, avec sa troupe, feroit les premiers efforts pour gagner l'escalier du Temple, & ôter
aux

aux ennemis l'usage de leur artillerie : après quoy il devoit partager ses Soldats, afin d'empêcher des deux côtez la communication des autres donjons. Cortez luy recommanda, sur tout, de faire observer un grand silence à ses Soldats. Olid eut charge de courir le plus vîte qu'il pourroit, attaquer à vive force le donjon où Narvaez étoit : & Cortez devoit le suivre, afin d'animer les Soldats, & de porter du secours où il seroit nécessaire, faisant alors retentir les tambours, & les autres bruits de guerre, afin que la surprise mît en desordre & en confusion le premier mouvement des ennemis.

Alors le Pere Olmedo fit une exhortation Chrétienne, fondée sur ce principe, qu'ils alloient combattre pour la cause de Dieu ; & qu'ainsi ils devoient se mettre en la disposition de meriter ses graces & son assistance. On trouvoit sur ce chemin une Croix, que ces mêmes Soldats avoient plantée en allant à Mexique ; & lorsqu'ils y furent arrivez, & que tous les Soldats & Officiers se furent prosterner à genoux, le Pere leur dicta un Acte de Contrition, qu'ils repeterent fort devotement : & après avoir ordonné de reciter la Confession generale, il leur donna la Benediction & l'Absolution ; laissant leurs cœurs animez d'un esprit plus saint, & aussi genereux que le premier, puisque le repos de la conscience ôte aux perils ce qu'ils ont d'affreux, & donne un plus noble motif au mépris de la mort.

Après cette pieuse précaution, Cortez rangea ses trois bataillons, marquant aux Piquiers & aux Arquebusiers les postes qu'ils devoient tenir. Il repeta les ordres aux Commandans ; & recommandant le silence à tout le monde, il donna pour mot *le Saint Esprit*, dont on celebroit la Fête le jour même de cette action. Après quoy il fit marcher au même ordre qu'on devoit combattre, & au petit pas ; afin que les Soldats allassent au combat sans être fatiguez de la marche, & aussi pour laisser aux ennemis le tems de s'abandonner au sommeil : pretendait s'aider de leur negligence & de leur tranquillité, pour les battre avec moins de risque ; sans faire aucun scrupule d'employer en cette occasion, & contre la maniere d'agir ouverte & genereuse, cette espece de surprise que les Anciens ont appelé malice des grands Capitaines ; puisque ces stratagèmes où la bonne foi n'est point blessée

394 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
font permis à la guerre , où on dispute encore de la preference entre l'adresse de l'esprit , & la force du courage.

CHAPITRE X.

Cortez arrive à Zempoala, où il trouve de la résistance. Il emporte la victoire, & prend Narvaez, reduisant son armée à servir sous son Commandement.

L'Armée de Cortez avoit fait environ une demi-lieuë, lorsque les Coureurs revinrent, avec une sentinelle de Narvaez qu'ils avoient enlevée; & rapportèrent que l'autre sentinelle moins avancée, leur avoit échapé entre les buissons dont ce Païs étoit couvert. Cet accident détruisit la pensée que l'on avoit de surprendre les ennemis; & les Capitaines s'assemblerent pour consulter sur ce sujet. Ils jugerent tous, qu'en cas que ce Soldat eût découvert la marche de l'armée, il n'y avoit pas d'apparence qu'il retournât à la Ville par le droit chemin; mais qu'il prendroit un détour, afin d'éviter le peril: sur quoy on conclut tout d'une voix, de s'avancer en diligence, afin d'arriver avant ce Soldat, ou au moins en même tems que luy; supposant qu'encore qu'on n'eût pas l'avantage de les trouver endormis, on les attaqueroit toujours mal éveillez, & dans le premier trouble d'une pareille surprise. C'est ainsi qu'ils raisonnoient sans s'arrêter: & faisant doubler le pas, ils laisserent auprès d'un ruisseau écarté du chemin, les chevaux, le bagage, & tout ce qui embarrassoit la marche. Cependant cette sentinelle, que la peur avoit rendu fort legere, arriva au quartier avant les troupes de Cortez, & donna l'alarme, en criant que l'ennemi s'approchoit. Les plus éveillez coururent aux armes, & menerent le Soldat à Narvaez, qui après quelques questions, méprisa l'avis, & celui qui le donnoit: tenant pour impossible que Cortez vint avec si peu de monde, l'attaquer en son logement; ni que ces gens pussent marcher durant

une nuit si obscure , & un tems si rude.

Il étoit près de minuit lorsque Cortez entra dans Zempoala ; il eut le bonheur de n'être point rencontré par les Cavaliers que Narvaez avoit envoyez battre l'estrade , qui vraisemblablement s'étoient égarez durant l'obscurité , ou peut-être mis à couvert à cause de la pluie. Ainsi, Cortez put pénétrer dans la Ville jusques à la vûe du Temple sans rencontrer un corps de garde, ni même une sentinelle qui l'arrêtât. La dispute de Narvaez duroit encore avec le Soldat , qui assûroit avoir reconnu non seulement les coureurs , mais encore toute l'armée qui s'avançoit en diligence. Néanmoins , on se forgeoit encore des pretextes de confiance ; & on perdoit à raisonner sur les esperances de ce raport , le tems qu'on auroit dû emploier à en prevenir les suites : quand même il auroit été faux , les Soldats inquiets & éveillés se croisoient au haut des degrez du Temple ; les uns peu résolus , les autres attendant les ordres du Commandant ; mais tous les armes à la main , & presque en état de combattre.

Cortez connut alors qu'il étoit découvert ; & comme il se trouvoit dans le second cas qu'on avoit prévu ; il se resolut de les attaquer avant qu'ils se fussent mis en ordre pour le soutenir. Il donna donc le signal du combat ; & Sandoval avec sa troupe commença à monter les degrez : quelques Canoniers qui étoient de garde entendirent le bruit , & mettant le feu à deux ou trois pieces , ils avertirent pour la seconde fois , de courir aux armes , sans qu'on en pût douter. Le bruit des tambours succeda à celui de l'artillerie ; & les Soldats de Narvaez qui étoient le plus près des degrez accoururent pour les défendre. Le combat se reduisit bien-tôt aux coups de picque & d'épée ; & Sandoval eut beaucoup de peine à le soutenir contre une troupe plus grosse que la sienne , & dans un poste desavantageux. Olid vint à propos le secourir ; Cortez aiant laissé son corps de reserve en bataille , se jeta dans la mêlée , l'épée à la main , & animant les siens du bras & de la voix , il leur donna lieu d'aller en avant : en sorte que les ennemis ne pouvant resister à cet effort , quitterent bien-tôt le dernier degré , & un moment après ils se retirerent en désordre , abandonnant le Vestibule & l'artillerie. Plusieurs fuirent à leurs logemens ; les autres allerent pour défendre

l'entrée du principal Donjon, où on combattit durant quelque tems avec une valeur égale des deux côtez.

Narvaez parut alors, après avoir employé quelque tems à s'armer. Il fit tout ce qui étoit possible pour ranimer les gens qui combattoient & même pour les mettre en ordre. Après quoi il courut au plus fort du combat, avec tant d'ardeur, qu'il en vint aux mains avec Pierre Sanchez; & Farfan qui accompagnoit Sandoval: ce Soldat luy donna dans le visage un si grand coup de picque, qu'il luy creva un œil & le jetta par terre sans sentiment, après avoir dit seulement, *je suis mort*. Le bruit en courut aussi-tôt entre ses Soldats, qui s'en effrayèrent, & leur désordre fit divers effets. Les uns abandonnèrent honteusement leur Commandant, les autres tout éperdus cessèrent de combattre, & ceux qui firent leurs efforts pour le secourir s'embarassèrent les uns les autres, & augmentèrent la confusion. Ainsi ils se trouverent obligés à reculer, & les vainqueurs prirent ce tems pour retirer Narvaez, qu'ils descendirent, ou pour mieux dirent, qu'ils traînerent jusques au bas de l'escalier. Cortez manda à Sandoval qu'il s'assurât de la personne de ce Commandant; ce qui fût exécuté en le faisant passer au milieu du dernier bataillon: & cet homme qui avant quelques momens regardoit cette entreprise avec tant de mépris, se trouva revenant à soi non-seulement avec la douleur de sa blessure; mais encore au pouvoir des ennemis, & avec deux paires de fers, qui faisoient un terrible obstacle à sa liberté.

Le combat cessa parce qu'on ne trouvoit plus de résistance, & que tous les Soldats de Narvaez s'étoient jettez dans les Donjons si épouvantez qu'ils n'osoient tirer, & ne cherchoient qu'à défendre les entrées en les embarrassant. Ceux de Cortez crièrent hautement, *victoire*, les uns pour Cortez, d'autres pour le Roi, & les plus sages au Nom du Saint Esprit. Ces cris d'une joie anticipée ne laissèrent pas d'augmenter la fraïeur des ennemis, avec une autre circonstance produite par le hazard, & qui leur persuada que Cortez menoit une puissante armée, qui leur parût occuper une grande partie de la campagne. C'est que des fenestres de leurs Donjons ils découvroient à diverses distances, & en plusieurs endroits, des lumieres, qui en perçant l'obscurité, sembloient à leurs

yeux être les mêmes allumées de plusieurs troupes d'Arquebuziers. C'étoit des vers semblables à ceux que nous apellons luisans ; mais beaucoup plus grands & plus brillants en cet hemisphere. Cette vision fit une forte impression sur les simples Soldats, & laissa au moins quelque doute dans l'esprit des plus hardis, tant la crainte usurpe d'empire sur l'esprit des personnes affligées, & tant les moindres secours du hazard, tournent à l'avantage des heureux.

Cortez commanda qu'on fit cesser les acclamations de la Victoire, dont la confiance prise mal-à-propos est dangereuse parmi les armées, & doit être interrompue, parce qu'elle jette les Soldats dans le relâchement & dans le désordre. Il fit tourner toute l'artillerie contre les Donjons ; & fit publier en maniere de ban, un pardon general à tous ceux qui se rendroient, offrant un parti raisonnable, & communication d'intérêts, à ceux qui s'enrôlloient sous ses étendarts : liberté & bon passage à ceux qui voudroient se retirer à Cuba, & à tous vie, & bagues-sauves. Ce cri public fut fort bien imaginé ; parce qu'il importoit extrêmement que cette déclaration de la volonté du General fût connue, avant que le jour, dont la premiere pointe n'étoit pas loin, découvrit aux Soldats de Narvaez, le petit nombre de leurs vainqueurs, & qu'elle leur inspirât la résolution de revenir des fraïeurs qu'ils avoient conçûs mal-à-propos : puisque la crainte se tourne quelque fois en temerité, par la honte qu'on a de s'être alarmé sans fondement.

A peine eut-on publié le pardon à tous les trois endroits où les gens de Narvaez s'étoient retirez, que les Soldats & les Officiers mêmes, vinrent en troupe se rendre au vainqueur. Ils donnoient leurs armes en arrivant, & Cortez sans manquer aux devoirs de la civilité les reçut avec joie. Cependant il fit désarmer ceux mêmes qui étoient de son intelligence, afin qu'on ne les reconnût pas, ou qu'ils donnassent exemples aux autres. Leur nombre s'augmenta si fort en peu de tems, qu'il falût les separer, & s'en assurer par une garde suffisante, jusques à ce que le jour fit connoître les visages & les mouvemens des esprits.

Durant cet intervalle, Sandoval prit le soin de faire penser la blessure de Narvaez ; & Cortez, qui se trouvoit par tout

avec une ardeur infatigable , & qui songeoit particulièrement à un prisonnier de cette importance, alla le voir ; quoyqu'il ne voulût pas se faire connoître crainte de redoubler son affliction. Neanmoins le respect des Soldats découvrit le General ; & Narvaez se tournant vers luy , dit d'un air qui témoignoît qu'il ne connoissoit pas encore l'étendue de sa disgrâce : *Vous devez , Seigneur , Capitaine , estimer beaucoup l'avanture qui me rend vôtre prisonnier , à quoy Cortez luy répondit : Mon ami , il faut louer Dieu de tout ; mais je puis vous jurer sans vanité , que je compte cette victoire , & vostre prise entre les moindres Exploits qui se soient faits en ce pais-ci.*

On vint alors avertir Cortez , qu'un des Donjons se défendoit encore avec opiniâtreté , & c'étoit celui où les Capitaines Salva Tierra & Diego Velasquez le jeune s'étoient retranchés , & où ils retenoient par leur autorité & par leurs persuasions , les Soldats qui se trouvoient enfermez avec eux. Cortez remonta les degrez du Temple , & les fit sommer de se rendre , autrement qu'ils seroient traitez à toute rigueur ; & voyant qu'ils étoient résolus à se défendre , ou à entrer en capitulation , il ordonna avec quelque colere qu'on battit ce Donjon de deux pieces d'artillerie. Neanmoins , il avertit un peu après les Canoniers de ne battre que le haut du Donjon , à dessein d'épouventer , plutôt que de faire du mal. Cet ordre fut exécuté ; & il n'en fallut pas davantage pour obliger plusieurs de ces Soldats à venir demander quartier : laissant libre l'entrée que Jean Velasquez de Leon acheva de débarrasser , avec une escoüade de ses Soldats , qui se saisirent de Salvatierra , & du jeune Velasquez , ennemis déclarez , & dont on pouvoit apprehender qu'ils n'eussent l'ambition de remplir la place de Narvaez ; & par cette prise la victoire se déclara entièrement en faveur de Cortez , qui ne perdit que deux Soldats en ce combat. Il en eut quelques-uns de blesez , dont on a dit qu'il en mourut encore deux autres. Quinze furent tuez du côté de Narvaez , avec un Enseigne & un Capitaine : le nombre des blesez étant encore plus grand. Le General envoya Narvaez & Salvatierra à Vera-Cruz avec une escorte suffisante pour les garder , & le jeune Velasquez demeura prisonnier de son parent , qui aiant un juste sujet d'être offensé contre luy , sur l'avanture de Zempoala , ne

laissa pas de le faire penser, & de le regaler même avec un soin particulier. La liaison d'un même sang eut bien quelque part à cette generosité de Jean Velasquez ; mais elle étoit principalement dûë à son inclination noble, & bien-faisante. Tout cela fut exécuté avant le jour ; & cette action fut remarquable, en ce qu'elle n'eut pas un instant qui ne marquât la justesse des mesures que Cortez avoit prises, & les bévûës de Narvaez.

Au point du jour, on vid arriver les deux mille Chinantèques que Cortez avoit mandez ; & encore qu'ils fussent venus après la victoire, il les remercia fort de leur assistance, qui venoit à propos, afin que les gens de Narvaez vissent qu'il ne manquoit pas d'amis dans le besoin. Ces pauvres Soldats vaincus regardoient, avec beaucoup de honte & de confusion, l'état auquel ils se trouvoient alors ; & le jour les surprit dans ces tristes reflexions. Ils virent arriver le secours, & reconnurent la foiblesse de ceux qui les avoient vaincus ; ce qui leur faisoit maudire la confiance de Narvaez, & accuser leur negligence : & tout cela tournoit à la gloire de Cortez, dont ils celebroident la vigilance & la hardiesse, avec une égale admiration. La valeur à cet avantage, particulièrement à la guerre, que ceux-mêmes qui luy portent envie ne peuvent la haïr : les malheureux ressentent leur disgrâce ; mais les exploits du vainqueur ne perdent rien de leur lustre auprès des vaincus. La verité de ces maximes ne parut jamais mieux, qu'en cette rencontre : chaque Soldat de Narvaez sentoit en soi-même, un secret penchant à suivre le General le plus habile & le plus brave, & à se ranger sous les étandarts d'une armée où les Soldats sçavoient vaincre & obéir. Cortez avoit quelques amis entre les prisonniers, & presque tous ces Soldats étoient affectionnez, les uns à sa valeur, d'autres à sa liberalité. Ses amis furent donc les premiers à lever le masque de la dissimulation ; & commencerent à se déclarer par des acclamations, qui émurent l'inclination des bien-intentionnez, & enleverent la meilleure partie des autres Soldats. On leur permit de se presenter devant leur nouveau General. Ils se seroient jettez à ses pieds, s'il ne les avoit retenus dans ses bras : sur quoy chacun s'empressa de donner son nom, & ils debatoient de la preference sur le rôle. Ce qu'il y eut de singulier, est qu'entre tous ces

Espagnols, il ne s'en trouva pas un seul qui voulût retourner à Cuba : & ce fut alors que Cortez eut lieu de s'applaudir, d'avoir obtenu l'unique avantage qu'il se proposoit en cette expedition, où il souhaitoit bien moins de les vaincre, que de les acquérir à soi ; sur quoy il voulut reconnoître la disposition de leurs esprits, qu'il trouva tournez en sa faveur, puisqu'il ordonna sur le champ qu'on leur rendît les armes. Quelques Capitaines de Cortez n'approuverent point son empressement sur ce sujet ; néanmoins son action ne manquoit pas de motifs qui en assûroient le succez. Les plus considérables d'entre ces Soldats de Narvaez, étoient amis & d'intelligence avec Cortez ; & les deux mille Chinanteques soutenoient puissamment les interets. Les Soldats prisonniers eurent une reconnoissance singuliere de la faveur qu'ils recevoient : ils applaudirent à la confiance de leur nouveau General, par des nouvelles acclamations ; & il se fit ainsi en peu de tems, une armée qui passoit déjà le nombre de mille Soldats Espagnols. Outre la prise des ennemis dont il pouvoit craindre les desseins, une flotte de onze navires & de sept brigantins qu'il mettoit en sa disposition, la ruine entiere de la dernière ressource de Diego Velasquez, & enfin des forces proportionnées à la grande entreprise qu'il meditoit ; tout cela étoit dû au grand courage, à la vigilance & à l'expérience du General, & encore à la valeur des Soldats, qui approuverent courageusement une si périlleuse entreprise, & qui emporterent à la pointe de l'épée, non-seulement la victoire, mais encore le but principal que Cortez se proposoit ; puisque suivant le sentiment de ceux qui s'érigent en arbitres de la gloire & de la reputation, le succez est, pour ainsi dire, le paiement des desseins ; & qu'on attribue souvent le titre de prudents, aux conseils les plus hazardoux.



CHAPITRE XI.

Cortez soumet à ses ordres la Cavalerie de Narvaez, qui étoit en campagne. Il reçoit l'avis que les Mexicains avoient pris les armes contre les Espagnols qu'il avoit laissez à Mexique. Il marche avec toutes ses forces, & entre dans cette Ville sans combattre.

LA Cavalerie de Narvaez ne parut point durant cette nuit, où elle auroit pû causer un terrible embarras à Cortez, si elle avoit tenu l'ordre qu'il falloit observer en une Place d'armes, aiant l'ennemi si proche. Mais on avoit oublié en ce lieu-là, toutes les regles de la guerre: & lorsqu'un Capitaine se laisse tomber dans des fautes de negligence, on n'est plus surpris de luy voir faire des faux pas; & toutes les absurditez de sa conduite deviennent des consequences necessaires. Ceux qui avoient encore des chevaux dans la Ville, s'en servirent pour se tirer hors du peril; & au matin, on eut avis qu'ils s'étoient joints aux bateurs d'estrade qui en étoient sortis avant la nuit, & qu'ils formoient un corps d'environ quarante chevaux, qui tenoient la campagne, en resolution de rendre un nouveau combat. Cette nouveauté ne fit pas beaucoup de peine; & Cortez, avant que de prendre une plus forte resolution, envoya le Mestre de Camp Christophle d'Olid, & Diego d'Ordaz, afin d'essayer de les reduire par les voies de la douceur: ce qu'ils obtinrent aisément, en leur insinuant qu'ils seroient reçus dans l'armée avec les mêmes avantages qu'on avoit accordez à leurs Compagnons, dont l'exemple suffit pour obliger ces Cavaliers à venir offrir leur service au General, avec leurs chevaux & leurs armes. Aussitôt on songea à penser les blesez, & à loger l'armée: ce que le Cacique & le Peuple de Zempoala firent d'office, & avec beaucoup de joie; en celebrant la victoire de leurs anciens amis, avec une espece de plaisir mêlé de quelque interêt, puis-

qu'ils se tiroient des fatigues, & de l'esclavage que ces nouveaux venus vouloient leur imposer.

Le General ne perdit point de tems à s'assûrer de la flotte, ce qui étoit un point essentiel en cette conjoncture. Il dépêcha le Capitaine François de Lugo, afin de faire mettre à terre, & conduire à Vera-Cruz, les voiles, la mâture, & les gouvernails de tous les vaisseaux. Il fit venir à Zempoala tous les Pilotes & les Mariniers de Narvaez, & il en envoya des siens, autant qu'il étoit nécessaire pour garder les corps des vaisseaux. Leur Commandant fut un Maître Pilote, appelé Pierre Cavallero, & l'emploi a paru assez important à Bernard Diaz, pour honorer cet homme du titre d'Amiral de la Mer.

Après ces soins, Cortez prit celui de renvoyer les Chinantèques en leur Province: & il témoigna leur être aussi obligé du secours qu'ils luy avoient amené, que s'il en eût tiré un grand service. On donna quelques jours aux Soldats, pour se rafraîchir: & durant ce séjour, les Peuples & tous les Caciques des environs, vinrent feliciter les bons Espagnols, ou les Teules doux & benins; c'est ainsi qu'ils appelloient les Soldats de Cortez. Ils renouvelèrent les protestations de leur obeïssance, & les offres de leur amitié, qu'ils accompagnaient de plusieurs presens & de regales, que les Soldats de Narvaez regardoient avec admiration; commençant à reconnaître les avantages du parti qu'ils avoient pris, par les caresses & par l'assurance de ces Peuples, qu'ils avoient vû auparavant farouches & mal contents.

Durant la plus grande chaleur de la joie, que ces heureux succez faisoient naître dans le cœur de Cortez, le peril où il avoit laissé Alvarado & ses Compagnons se presentoit vivement à sa memoire; puisque leur unique ressource ne consistoit qu'en ce peu d'esperance qu'on pouvoit fonder sur la parole que Motezuma luy avoit donnée, de n'attenter aucune nouveauté en son absence. Cortez sçavoit que ce lien étoit fort décrié, aux lieux où les volontez sont absolûes & souveraines; parce que certains Docteurs d'Etat pretendent avoir diverses manieres pour en relâcher les nœuds, soutenant qu'ils n'engagent point les Rois comme les autres hommes. Le General pouvoit alors trouver dans ces maximes, de justes sujets.

de crainte , sans approuver par ses soupçons cette politique , infidèle & lâche ; puisqu'en ôtant aux Souverains l'engagement de leur parole , elle les dispense en même-tems des devoirs les plus essentiels de l'honneur & de la Noblesse.

Ainsi , ayant pris la résolution de retourner à Mexique , & n'osant pas mener avec soi tant de troupes , dans la crainte d'alarmer la confiance de Motezuma , & d'émouvoir les esprits inquiets de ses courtisans , le General voulut separer son armée , & en employer quelque partie à d'autres conquêtes. Il choisit donc Jean Velasquez de Leon pour aller avec deux cens hommes soumettre la Province de Panuce , & Ordaz avec pareil nombre de Soldats , pour peupler celle de Guazacoalco , se reservant environ six cens Espagnols , nombre qui luy parut suffisant à faire son entrée dans Mexique , avec quelque apparence de moderation , & une suite de vainqueur.

Mais au même tems que Cortez preparoit toutes choses pour l'exécution de ce dessein , il survint un nouvel incident qui l'obligea de prendre d'autres mesures. Il reçut une lettre de la part de Alvarado , qui luy donnoit avis : *Que les Mexicains avoient pris les armes ; & que malgré Motezuma qui demouroit toujours dans son logement , ils avoient déjà livré plusieurs assauts aux Espagnols , avec des forces si redoutables par leur nombre , que luy même & tous ses Soldats étoient perdus sans ressource , s'ils n'étoient bien-tôt assistez de quelques secours.* Un Soldat Espagnol apporta cette lettre , accompagné d'un Ambassadeur de Motezuma , dont la commission étoit de représenter : *Qu'il n'avoit pas été au pouvoir de l'Empereur d'empêcher ce mouvement ; de remontrer la dangereuse atteinte que les mutins donnoient à son autorité : de l'assurer qu'il n'abandonneroit point Alvarado & les Espagnols : & enfin de le presser , de se rendre à Mexique , afin d'apporter du remède à ses maux.* Surquoi , soit que Motezuma voulût parler du soulèvement de ses Sujets , soit qu'il désignât le péril où les Espagnols se trouvoient engagez , l'un & l'autre marquent sa confiance & sa sincerité.

On n'eut pas besoin de deliberer sur la résolution qu'il faisoit prendre en cette conjoncture , puisque tous les Officiers & les Soldats , s'empresserent à témoigner , qu'on devoit regarder le voyage de Mexique , comme un engagement d'une nécessité indispensable : Quelques-uns même alloient jusques

à considérer comme un heureux & favorable presage, cet accident qui leur servoit de pretexte pour éviter le partage des forces de l'armée, & pour les ramener toutes entieres à la Cour de Motezuma, dont la reduction devoit être le fondement de toutes les autres conquêtes. Cortez nomma pour Gouverneur de Vera Cruz, en qualité de Lieutenant de Sandoval, Rodrigue Rangel dont l'intelligence & la valeur l'assûroient de la personne des prisonniers, & d'une bonne correspondance avec les Indiens allies. Il fit une revûe generale de son armée, & laissant dans la place, la garnison qui luy parût nécessaire, & quelques Soldats pour la sûreté des vaisseaux, il trouva encore mille Fantassins sous les armes, & cent Cavaliers. Il leur donna différentes routes, afin de ne pas incommoder les peuples, & de pourvoir plus aisément à la subsistance des troupes : marquant le rendez vous general en un lieu connu proche de Tlascala, où le General jugeoit à propos d'entrer avec toutes ses forces unies. Quoiqu'il eût envoié des Commissaires à dessein de faire provision de vivres, néanmoins leurs soins n'empêcherent pas que les Soldats qui marchaient par des routes écartées ne souffrissent beaucoup en quelques endroits par la faim, & même par une soif insupportable. Cependant, les gens de Narvaez supporterent ces incommoditez sans se décourager, ni se plaindre; quoique ces mêmes Soldats eussent paru depuis peu si sensibles à de moindres souffrances: ce qu'on peut attribuer à l'exemple des vieux Soldats de Cortez, ou aux grandes esperances dont leur cœur étoit rempli: sans ce qui étoit dû à la difference du General, dont la reputation & l'estime ont des influences secretes; mais tres-puissantes sur l'esprit des Soldats, pour leur inspirer la valeur & la patience.

Avant que de partir, Cortez répondit par écrit à Alvarado, & à Motezuma par son Ambassadeur. *Il les informoit l'un & l'autre de sa victoire, de son retour, & de l'augmentation de son armée, afin d'encourager Alvarado par l'esperance d'un grand secours, & de n'alarmer pas l'Empereur, en le voyant revenir avec des forces si considerables, puisque le soulèvement de ses Sujets l'obligeoit à ne les pas separer.* Le General réglant le tems sur la nécessité faisoit marcher l'armée le plus vîte qu'il étoit possible, retranchant quelques heures au repos que son activité luy

faisoit trouver dans le travail même. Il fit quelque séjour au lieu du rendez-vous, afin d'attendre les troupes qui marchoient par des routes écartées; & enfin, il arriva le dix-sept de Juin à Tlascala, avec toute son armée en bon ordre. L'entrée fut pompeuse, & célébrée par de grandes rejoüissances. Magiscatzin reçut le General en son logis, & tous les Espagnols furent traitez & regalez par leurs hôtes avec beaucoup d'affection, & même de respect. Les Tlascalteques avoient peine à couvrir la haine qu'ils portoient aux Mexicains, sous le prétexte de l'amour qu'ils avoient pour les Espagnols. Ils exageroient la conspiration, & le péril où Alvarado se trouvoit par des circonstances, où il paroissoit plus d'affectation que de certitude. Ils pesoient l'insolence & la perfidie du peuple de Mexique; animant les esprits des Espagnols à la vengeance; & mêlant avec peu d'adresse leurs avis avec leur passion. Ainsi, les crimes encheris par un zele suspect, peuvent être des veritez dans la bouche d'un ennemi; mais il faut prendre garde que les informations qu'il en donne sont de veritables accusations.

Le Senat resolut de faire un grand effort, & d'assembler toutes les milices afin d'assister Cortez en cette occasion, par une raison d'état, qui n'étoit pas difficile à penetrer. Ils vouloient attacher leur interêt à la cause de leur ami, & se servir de ses forces, pour détruire une bonne fois cette Nation dominante, pour laquelle ils avoient tant d'horreur. Le General comprit aisément leur intention; & après leur avoir marqué sa reconnoissance & sa joie, il rabattit la fierté qui les pouffoit à faire ce grand-apareil, en oposant aux instances du Senat quelques raisons aparentes, qui en effet n'étoient que des pretextes contre d'autres pretextes. Neanmoins, il reçut deux mille hommes choisis, avec leurs Capitaines, ou Commandans qui suivirent son armée, & qui rendirent de grands services dans les occasions. Il mena cette troupe pour rendre son entreprise plus sûre; & aussi afin de se conserver la confiance des Tlascalteques qui avoient déjà acquis assez de reputation contre les Mexicains: & il n'en voulut pas un plus grand nombre crainte d'efaroucher Motezuma, & de pousser les revoltez dans le dernier desespoir. Son intention étoit de faire une entrée pacifique dans la Ville capitale, &

de voir s'il pourroit ramener le Peuple par les voies de la douceur, sans consulter alors sa colere sur le châtimement des coupables ; voulant essayer d'abord de rétablir la tranquillité, puisqu'il est bien difficile d'appaier une sedition, en alarmant les esprits de ceux qui luy donnent le mouvement.

Le General arriva à Mexique le jour de saint Jean, sans avoir trouvé en chemin d'autres embarras, que la diversité & la contradiction des avis qu'il recevoit. L'armée passa le lac sans opposition, quoyqu'on eût devant les yeux certains indices qui pouvoient réveiller les soupçons. Les deux brigantins fabriquez par les Espagnols, étoient brisez, & demi brûlez : on voïoit une grande solitude sur les remparts, & sur le haut de la porte : les ponts qui servoient à la communication étoient rompus sur les canaux ; & un triste & morne silence regnoit par tout ce quartier. Tous ces signes obligeoient le General à régler les démarches de son armée, en sorte que l'Infanterie occupoit successivement les postes que l'on avoit reconnus. Ces précautions durerent jusqu'à ce que les Espagnols qui étoient auprès de Motezuma, aïant découvert le secours qui leur arrivoit, poussèrent de grands cris, qui rassurerent la marche des troupes de Cortez. Alvarado suivi de tous les Soldats, vint les recevoir à la porte de son logement, où ils celebrerent avec une égale joie, le bonheur dont ils se ressentoient tous. Ils se felicitoient sur leurs victoires, au lieu de se saluer. Ils parloient tous ensemble, & s'interrompoient d'une maniere où leurs sentimens s'expliquoient avec d'autant plus de vivacité, que les embrassemens & certains discours confus, sont, pour ainsi dire, l'éloquence de la joie, où le seul ton de la voix en dit plus que l'arrangement des paroles.

Motezuma, accompagné de quelques-uns de ses Officiers, vint jusqu'à la premiere cour, où il reçut le General, avec une satisfaction qui parut outrée, & emporta la majesté. Il est constant, & personne ne le nie, que ce Prince souhaitoit l'arrivée de Cortez ; parce qu'il avoit besoin des forces & du conseil de ce General, afin de faire rentrer ses Peuples dans la soumission ; & aussi parce qu'il se voïoit privé de cette espece de liberté que Cortez luy permettoit, en le laissant al-

ier où il luy plaisoit : Et comme Motezuma n'étoit plus retenu en sa prison que par la force de sa parole, il ne voulut jamais user de cette liberté durant l'absence de ce General ; les troubles où son Etat étoit alors, l'engageant encore plus étroitement à n'abandonner pas les Espagnols.

Bernard Diaz a écrit que Cortez répondit incivilement à ces avances d'honnêteté que Motezuma luy faisoit : qu'il luy fit mauvais visage ; & qu'il se retira en son appartement, sans aller voir l'Empereur, ni souffrir qu'il le vîd : qu'il lâcha même quelques paroles injurieuses en présence des Officiers de ce Prince ; & enfin, cet Auteur ajoute de son propre mouvement, que Cortez parloit alors fierement, parce qu'il se trouvoit soutenu d'un si grand nombre d'Espagnols. C'est ainsi que Diaz s'exprime : & Herrera décrie encore davantage le procédé de Cortez en son Histoire, puisqu'il emploie l'aveu même de ce General, à prouver son incivilité. *Plusieurs*, dit-il, *ont rapporté qu'ils avoient entendu dire à Cortez, que se en arrivant il alloit voir Motezuma, ce Prince s'en trouveroit bien : mais qu'il le negligea, témoignant beaucoup de mépris pour sa personne ; parce qu'il se voioit en main de grandes forces.* Sur quoy cet Auteur produit un passage de Tacite, dont le sens est, *Que les heureux succès rendent insolens les grands Capitaines.* Neanmoins Gomara en parle autrement : & Cortez même n'en dit rien, en la seconde Relation de son expedition ; quoyqu'il eût été de son intérêt de faire connoître les motifs qui l'avoient obligé à tenir un procédé si irregulier, soit pour l'excuser, soit pour en faire approuver les raisons. La sincérité des Auteurs est la regle de la créance qu'on doit avoir pour eux ; mais la conduite de Cortez nous permet de douter d'une mal-honnêteté si peu vrai semblable : d'autant plus que Herrera & Diaz même assûrent, que Motezuma résista à l'insolence de ses Sujets, & qu'il les retint toujours, autant qu'il put : Qu'ils attaquèrent malgré luy, le quartier des Espagnols ; & que sans le respect qu'ils avoient pour ce Prince, ils auroient massacré Alvarado & ses Compagnons. Aucun Auteur n'a nié que le General ne fût bien informé de ces veritez : & la parole que l'Empereur luy tint si religieusement, ne luy laissoit pas lieu d'en douter ; puisque la raison ne permet pas de croire que ce Prince retînt les armes qu'il avoit mises en mouvement,

ni qu'il demeurât avec ceux qu'il vouloit détruire. Ainsi il semble que c'étoit une action indigne de la prudence de Cortez, de mépriser un homme dont il pouvoit avoir besoin en plusieurs rencontres : & l'incivilité qu'on attribue à ce General comme un effet de ce bonheur, ne convient pas à son genie. On peut donc croire, ou au moins soupçonner, que Herrera avoit donné, sur un foible fondement, dans cette opinion, en tombant sur le Manuscrit de Bernard Diaz, interprete trop passionné des actions de Cortez ; & il se peut faire qu'il a adopté ce sentiment, afin de faire une vaine parade d'érudition sur la maxime de Tacite : dangereuse ambition des Historiens, qui estropient la verité, pour l'appliquer selon leur sens, aux remarques qui leur plaisent ; ignorant que c'est un secret de l'art tres-difficile, d'accorder la verité avec l'érudition.

CHAPITRE XII.

Les motifs qui avoient obligé les Mexicains à prendre les armes. Ordaz sort avec quelques Compagnies, pour reconnoître l'état de la Ville. Il donne dans une embuscade ; & Cortez se détermine à la guerre.

DEux ou trois jours avant que l'armée Espagnole fût arrivée à Mexique, les rebelles s'étoient retirez de l'autre côté de la Ville, en cessant les hostilités de propos délibéré, ainsi qu'on put le juger aisément par ce qui suivit. L'excez de leur nombre leur avoit donné une grande confiance ; & leur orgueil s'étoit élevé, par la mort de trois ou quatre Espagnols tuez dans les combats precedens : aventure extraordinaire, où ils avoient acquis une nouvelle insolence, aux dépens de la vie de plusieurs revoltez. Ils avoient appris que Cortez s'avançoit, & ils ne pouvoient ignorer que ses forces ne fussent considerablement augmentées ; néanmoins elles leur parurent si peu redoutables, qu'ils usèrent de ce stratagème, en se retirant de dessein premedité, afin de laisser

fer l'entrée libre aux Espagnols, & de les exterminer tous ensemble, lorsqu'ils les tiendroient renfermez dans la Ville. On ne penetra point d'abord ce dessein, quoyque leur retraite parût suspecte, & qu'on se trompe rarement, lorsqu'on juge des actions de son ennemi par les regles de la malice.

Toute l'armée se logea dans l'enceinte du quartier même, où les Espagnols & les Tlascalteques trouverent du couvert. On posa les corps de gardes & les sentinelles, suivant toutes les précautions requises, en un tems où la guerre avoit cessé sans qu'il en parût de sujet: après quoy le General se retira à part avec Alvarado, afin de s'instruire de l'origine de ce soulèvement, & de connoître la source du mal, avant que d'y apporter du remede. On rencontre sur ce sujet les mêmes contradictions qui ont si souvent arrêté le cours de nôtre plume. Quelques Auteurs disent que la conspiration du Peuple de Mexique se forma par les intelligences que Narvaez avoit en cette Ville. D'autres soutiennent que Motezuma en fut l'auteur, par le desir qu'il avoit de recouvrer la liberté: sur quoy il n'est pas necessaire de nous arrêter, puisqu'on a vû le peu de fondement de ces secretes negociations, qu'on attribuoit à Narvaez; & que Motezuma n'avoit point de part à la fureur de son Peuple. D'autres en ont cherché la source dans la fidelité des Mexicains, qui prirent les armes afin de tirer leur Prince de l'oppression où il étoit; & ce sentiment s'accorde plus avec la raison, qu'avec la verité. Enfin on a attribué cette rupture aux Sacrificateurs des Idoles, assez probablement, puisqu'ils se trouverent mêlez fort avant dans la sedition, publiant à haute voix les menaces de leurs Dieux, & inspirant aux autres cette même fureur qui les dispoisoit à recevoir les réponses de ces detestables Oracles. Ils repetoient ce que le Demon leur annonçoit; & quoyqu'ils ne fussent pas les premiers auteurs du soulèvement, ils luy donnerent en effet beaucoup de chaleur, en irritant les esprits, & entretenant la sedition.

Les Ecrivains Etrangers s'éloignent encore davantage du vrai-semblable, en mettant l'origine & les motifs de ce mouvement entre les cruautéz atroces dont ils tâchent de noircir la conduite des Espagnols en la conquête des Indes. Ce qu'il

y a de plus fâcheux, est qu'ils appuient la malignité de leur recit, par l'autorité du Pere Barthelemi de las Casas, ou Casaus, qui fut Evêque de Chiapa, dont ils copient ou traduisent les paroles, en nous chargeant par le témoignage d'un Auteur de nôtre Nation, & d'une qualité distinguée. Il a écrit, comme on le void encore dans ses Ouvrages, que les Mexicains voulant divertir & regaler leur Empereur, preparerent une danse ou bal public, de ceux qu'ils appellent Mitoles; & que Alvarado voiant la quantité des joiaux dont ils étoient parez, vint avec tous ses Soldats attaquer ces miserables, qu'il massacra pour les dépouiller; & qu'en cette funeste occasion, plus de deux mille Nobles Mexicains passerent au fil de l'épée: ce qui, selon cette Relation, reduit la conspiration aux termes d'une juste vengeance. Comme cette action est trop outrée pour tomber dans le sens d'un Capitaine, elle ne paroît pas seulement extravagante, mais encore impossible: sur quoy il est bon de sçavoir que ce Prelat sollicitoit alors le soulagement des Indiens, & que pour encherir ce qu'on leur faisoit souffrir, il s'est moins attaché à la verité, qu'à l'exageration. La plus grande partie de nos Auteurs l'ont convaincu d'un défaut de lumieres & de bonnes informations sur ces énormes cruautéz dont il a accusé les Espagnols; & l'on est trop heureux de le trouver si bien refuté, qu'on n'ait rien à démêler avec le respect qui est dû à sa dignité.

La verité constante est donc, que peu de tems après le départ de Cortez, Alvarado reconnut que les Nobles Mexicains relâchoient beaucoup de l'attention & de la complaisance qu'ils avoient pour les Espagnols; & que cette nouveauté l'obligea de les observer, & de veiller sur leurs démarches. Il détacha quelques-uns de ses confidens pour éclairer ce qui se passoit dans la Ville; & il apprit que le Peuple devenoit inquiet & misterieux: qu'on faisoit des assemblées en des maisons particulieres, avec certaines précautions mal concertées, qui cachoient le projet & découvroient l'intention. Il anima ses confidens, & reçut enfin par leur moïen, des lumieres tres-sûres d'une conspiration formée contre les Espagnols, aiant gagné quelques-uns des Conjurez mêmes, qui en apportèrent les avis, en detestant la trahison, sans oublier leurs intérêts. On approchoit du jour destiné à une grande Fête des

Idoles, qu'ils celebrent par ces danses publiques, qui confondoient les Nobles indifferemment avec le Peuple, & qui mettoient toute la Ville en rumeur. Les Conjurez avoient choisi ce jour-là pour l'exécution de leur dessein, supposant qu'il leur seroit fort aisé de s'assembler ainsi à découvert, sans que cette nouveauté pût donner aucun soupçon. Leur dessein étoit de commencer le bal, afin de soulever le Peuple, en publiant qu'il s'agissoit de la liberté de leur Prince, & de la défense de leurs Dieux; remettant à ce moment la déclaration de l'entreprise, pour ne hazarder point un secret de cette importance, en le confiant mal à propos à la discretion de tout un Peuple: & veritablement cela n'étoit pas mal imaginé, la malice étant ordinairement soutenue de quelque sorte d'esprit.

Quelques-uns des principaux auteurs de la conjuration vinrent rendre visite à Alvarado, au matin du jour qui precedoit cette Fête solennelle, & ils luy demanderent permission de la celebrer; tâchant de luy fermer les yeux par cette soumission affectée. Alvarado, dont les soupçons n'étoient pas encore pleinement éclaircis, leur accorda la permission, à la charge qu'ils ne porteroient point d'armes, & qu'ils ne répandroient point de sang humain dans leurs sacrifices: cependant il apprit cette même nuit, qu'ils alloient en secret cacher leurs armes, en un endroit fort proche du Temple. Alors voyant tous ses doutes levez, il prit une resolution temeraire, à la verité; mais qu'on auroit pu considerer comme un bon remede à un mal si violent, s'il avoit été appliqué avec une juste moderation. Alvarado prit donc ses mesures pour attaquer les Conjurez au commencement du bal, sans leur donner le loisir de prendre leurs armes, ni de soulever le Peuple: ce qu'il fit en sortant avec cinquante Espagnols, sous pretexte de venir prendre leur part du regale, par pure curiosité. Ils trouverent ces Nobles à demi yvres, tant par la fumée des liqueurs, que par l'excez de la joie qu'ils sentoient d'avoir conduit heureusement leur trahison jusqu'à ce point-là. Les Espagnols les chargerent, & les défirent sans aucune resistance, en blessant & tuant ceux qui n'eurent ni l'esprit, ni le tems de fuir, ou de se jeter par les fenêtres du Temple. L'intention du Capitaine Espagnol étoit de les

châtier, & de les separer, ce qu'il obtint sans difficulté; mais non pas sans quelque desordre, parce que ses Soldats se jetterent sur les bleffez & sur les morts pour arracher les joiaux qu'ils portoient. Il étoit difficile alors de retenir cette licence, & il l'est presque toujours quand le Soldat a le fer à la main, & l'or devant les yeux.

Tout cela fut exécuté avec plus d'ardeur que de prudence; les Espagnols se retirerent avec toute la fierté des vainqueurs, sans que leur Capitaine prit le soin d'informer le peuple des motifs de cette action. Il devoit publier la trahison que ces Nobles avoient dressée contre luy: montrer les armes qu'ils avoient cachées, ou faire quelque chose de sa part, afin de tourner en sa faveur les esprits de la multitude, qui a toujours assez de disposition à se chagriner contre la Noblesse. Mais Alvarado satisfait de la justice de l'action, & du bonheur de l'exécution, ne connut pas combien il luy importoit d'y ajoûter les ornemens de la raison; & le peuple qui ignoroit la conspiration, & qui voioit le carnage qu'on avoit fait de ses Nobles, & les joiaux qu'on leur avoit arrachez, attribua ce procédé à une avarice enragée, & en conçut tant de fureur qu'il prit les armes en un moment, & forma un corps effroyable de seditieux, qui se trouverent soulevez sans que les premiers conjurez y eussent contribué aucun de leurs soins.

Le General representa fortement à Alvarado sa témérité, & sur tout l'imprudence d'avoir hazardé la plus grande partie de ses forces en un jour, où toute la Ville étoit en mouvement, laissant le quartier qui devoit faire le premier de ses soins, exposé à tous les accidens qui pouvoient arriver. Il luy témoigna son déplaisir de ce qu'il avoit caché à l'Empereur les premiers sujets de ses inquietudes; parce qu'Alvarado n'eut aucune confiance en Motezuma, jusques à ce qu'il le vid combattre à son côté dans les occasions qui suivirent. Au lieu qu'il devoit communiquer ses soupçons à ce Prince, quand ce n'auroit pas été à dessein de se prevaloir de son autorité; mais afin de sonder son cœur, & de connoître s'il étoit sûr de le laisser avec une si foible garde; ce qui étoit presque la même chose que tourner le dos à l'ennemi, dont on a plus de lieu de se défier. Enfin, il blâma le peu de con-

sideration qu'il avoit eu , de ne pas justifier sur l'heure une conduite si violente à l'exterieur auprès du peuple de Mexique, & même des coupables qu'il auroit mis dans leur tort. Ces reproches du General font bien voir que cette action, en ses motifs, & en ses circonstances, n'avoit pas la malignité qu'on luy avoit imputée ; puisque Cortez n'en feroit pas demeuré aux simples paroles, pour châtier un crime aussi atroce, & il n'auroit pas manqué de prendre occasion d'en punir l'auteur ; au moins par la prison, afin de faciliter un accommodement, par cette espece de satisfaction. Aussi trouvons-nous qu'Alvarado même en fit la proposition au General, comme d'un moyen propre à ramener les esprits de ce peuple ; mais que Cortez le rejetta, jugeant qu'il étoit bien plus noble de prendre la voie de publier les justes raisons qu'on avoit eu de punir les premiers conjurez, pour desabuser le peuple, & affoiblir la faction des Nobles.

Les revoltez ne parurent point ce soir, & il n'arriva aucun accident capable de troubler le repos de la nuit. Le jour vint ; & le General voyant que le silence des ennemis duroit encore, & qu'il paroïssoit infidele, à cause qu'on ne remarquoit pas un seul homme dans les ruës, ni dans tout ce qui étoit à la portée de la vûë, il fit sortir Diego d'Ordaz pour reconnoître la Ville, & penetrer le fonds de ce mystere. Ce Capitaine suivi de quatre cens soldats Espagnols ou Tlascalteques, marcha en bon ordre par la grande ruë, & découvrit bientôt une troupe d'Indiens en armes, que les ennemis avoient jettée devant eux, à dessein de l'amorcer. Il s'avança, voulant faire quelques prisonniers, afin de prendre langue ; lorsqu'il se vid en tête une effroyable multitude de gens bien armez ; & un moment après une autre armée qui ne cedit point en nombre à la premiere, vint luy donner à dos. Ce gros s'étoit tenu caché dans les ruës qui traversoient la principale avenue ; & l'une & l'autre troupe chargea les Espagnols avec une égale ferocité, au même tems qu'une troisième armée de menu Peuple parut aux fenestres & sur les terrasses, en si grande confusion, qu'elle sembloit ôter à nos Soldats jusques à la respiration, en remplissant l'air de pierres & de traits.

Ordaz eut besoin de toute sa valeur & de son experience pour se tirer de ce peril promptement & sans desordre. Il for-

ma son bataillon suivant le terrain, faisant le premier & le dernier rang des Soldats armez de piques & d'épées, pour faire tête devant & derriere, durant que les Arquebusiers tiroient aux fenêtres & aux terrasses. Il luy fut impossible d'avertir le General du danger où il se trouvoit : & Cortez n'ayant point d'avis, ne crut pas que ce Capitaine eût besoin de secours ; supposant qu'il avoit assez de forces pour executer l'ordre qu'on luy avoit donné. Néanmoins la chaleur du combat ne dura pas long-tems, parce que les Indiens chargerent confusément ; en sorte que le trop grand nombre leur ôtoit l'usage de leurs armes ; ou qu'ils perdirent tant de monde à la premiere attaque, que les autres se retirerent à une distance où ils ne pouvoient offenser les nôtres, ni en être offensez. Les Arquebusiers eurent bien-tôt nettoié les terrasses : & Ordaz, qui venoit seulement pour reconnoître, & qui ne jugeoit pas à propos de s'engager plus avant, voiant que les ennemis l'entouroient de loin, sans combattre autrement que par des cris & des menaces, se resolut de s'ouvrir à coups d'épée, le chemin de sa retraite : sur quoy il donna ses ordres, gardant la même forme de bataille ; & fit charger vigoureusement ceux qui occupoient la rue qui conduisoit au quartier des Espagnols, au même-tems qu'on repoussoit les autres qui s'avançoient à l'avant-garde, & qu'on tiroit à ceux qui se découvroient au haut des maisons. Ainsi ce Capitaine fit sa retraite avec beaucoup de peine ; & elle luy coûta du sang, luy-même ayant été blessé, avec la plus grande partie de ses Compagnons. Il en mourut huit sur la place ; & peut-être étoient-ils de la troupe des Tlascalteques, puisqu'on n'a parlé que d'un Espagnol, qui se signala fort en cette rencontre, & qui mourut en faisant son devoir avec beaucoup de gloire. Diaz rapporte les exploits de ce brave homme, & dit qu'il se nommoit Lezcano. Les autres Auteurs n'en ont rien dit ; & l'on ne sçait point son vrai nom, qui meritoit d'être connu de la posterité, qui doit néanmoins honorer sous ce surnom la memoire de ce vaillant Soldat. Cortez connut par ce succez, qu'il n'étoit pas tems d'avancer des propositions, qui en diminuant la reputation de ses forces, augmenteroient l'insolence des revoltez. Il resolut de leur laisser souhaiter d'eux-mêmes la paix, avant que de la proposer ; &

voulant leur inspirer le desir du repos par la rigueur du châ-
timent, il se preparoit à entrer dans la Ville, avec la plus
grande partie de son armée. Le General n'avoit alors per-
sonne dont il pût se servir pour insinuer un accommodement :
Motezuma se défoit de son autorité, & craignoit une deso-
beïssance de la part de ses Sujets ; & entre ces rebelles il n'y
avoit ni commandement, ni obeïssance. Tous commandoient,
& personne ne vouloit obeïr : c'étoit un amas confus, sans
gouvernement & sans distinction, composé de Noblesse &
de Peuple. Cortez souhaitoit ardemment de prendre les voies
de la douceur, & il ne desespéroit pas d'y parvenir ; mais il
croïoit devoir la faire attendre, avant que d'emploïer la per-
suasion : en quoy il se gouvernoit comme un Capitaine sage
& adroit ; parce qu'il n'est ni sûr, ni avantageux, d'opposer
la raison desarmée, à l'impetuosité d'un Peuple seditieux ; puis-
qu'elle ne fait, pour ainsi dire, que begaïer, lorsqu'elle n'est
point soutenue par les armes ; & que le Peuple est un monstre
inexorable, à qui les oreilles manquent, quoyqu'il ait une in-
finité de têtes.

CHAPITRE XIII.

*Les Mexicains attaquent le quartier des Espagnols, &
sont repoussez. Cortez fait deux sorties contre eux ;
& quoyqu'il les eût batus en ces deux rencontres, il
void peu d'esperance de les reduire.*

LEs Mexicains poursuivirent vivement Ordaz & sa troupe :
ils traitoient sa retraite de fuite ; & ils poussèrent leur vic-
toire prétendue avec une fureur aveugle, qui dura jusqu'à ce
que l'artillerie du quartier l'arrêta, malgré eux. Le carnage
qu'elle fit dans leurs troupes, les obligea à reculer, autant
qu'il étoit nécessaire pour s'éloigner du peril : néanmoins
ils firent alte à la vûe des Espagnols ; & on connut par leurs
silence, & par la diligence dont ils usèrent à se rassembler &

à se mettre en ordre, qu'ils vouloient passer à quelque nouvelle entreprise.

Leur dessein étoit de donner un assaut general au quartier; & en peu de tems toutes les ruës des environs parurent couvertes de gens en armes. Leurs timbales & leurs cors donnerent, un moment après, le signal du combat; & tous ces mutins s'avancerent en même-tems, avec une égale précipitation. Ils avoient mis à l'avant-garde plusieurs troupes d'Archers, qui en tirant aux creneaux, devoient faciliter les approches. Les décharges qu'ils faisoient étoient si épaisses, & si souvent repetées, durant que les Soldats destinez à l'assaut passoient entre leurs rangs, que nos gens qui défendoient les murailles, en furent embarrassés; aiant une extrême peine à songer en même-tems à se défendre, & à repousser les ennemis. Le quartier fut presque inondé de la quantité des fleches; & cette façon de parler ne doit point paroître trop hardie, puisqu'il fut nécessaire d'employer plusieurs personnes à ramasser ces fleches, qui nuisoient une seconde fois aux Espagnols, en bouchant les passages qui conduisoient aux remparts. L'artillerie & les Arquebusiers faisoient un terrible carnage parmi ces revoltez; mais ils étoient si déterminés à mourir, ou à vaincre, qu'ils couroient en foule remplir le vuide que les morts avoient laissé: & ils se ferroient courageusement, en foulant indifferemment les blesez & les morts.

Plusieurs en vinrent jusques à se pousser sous le canon, où avec une obstination inconcevable, ils tâchoient de rompre les portes & d'abattre les murs avec leurs haches garnies de pierre à fuzil. Quelques-uns élevez sur les épaules de leurs compagnons, cherchoient à en venir aux mains à la portée de leurs armes. D'autres se servoient de leurs piques comme d'échelles pour monter aux fenêtres & aux terrasses. Tous, enfin se lançoient au fer & au feu, comme des bêtes farouches, dans l'excez de leur rage: & ces actions d'une témérité brutale, auroient pû passer pour des proüesses éclatantes, si la valeur y avoit pris autant de part que la férocité.

A la fin les ennemis repoussez par tout, se retirerent aux ruës de traverse, pour se mettre à couvert. Ils s'y maintinrent jusques à ce que la nuit les separa; parce qu'ils n'avoient pas accoustumé

accoutumé de combattre durant l'absence du Soleil ; mais sans donner aucunes marques qui pussent faire espérer qu'ils renonçoient à leur entreprise : au contraire, ils eurent la hardiesse de venir troubler le repos des Espagnols, en mettant le feu en plusieurs endroits du quartier ; soit qu'ils l'eussent jetté en s'attachant aux portes & aux fenêtres, à la faveur de l'obscurité ; soit qu'ils se fussent servis de leurs fleches, en les chargeant de feux d'artifice : ce qui paroît plus vrai semblable, parce que la flâme s'empara en un moment de tout le logis, avec tant de fureur, qu'on fut obligé, pour la couper, d'en abatre une partie, & ensuite de travailler à mettre en défense les brèches qu'on avoit faites pour empêcher la communication de cet incendie ; & cette fatigue occupa la meilleure partie de la nuit.

Le jour paroissoit à peine, lorsque les ennemis revinrent, sans oser s'approcher des murs. Ils se contenterent de provoquer les Espagnols à quitter leurs remparts, en les appelant au combat par de grandes injures. Ils les traitoient de lâches & de poltrons, parce qu'ils ne se défendoient qu'à l'abri de leurs murailles : & le General, qui avoit déjà résolu de faire une sortie, prit l'occasion de ce défi pour animer ses Soldats. Il les prépara par un petit discours, à se venger de ces injures ; & forma, sans perdre de tems, trois bataillons, d'autant de Soldats qu'il le jugea à propos, donnant à chacun plus d'Espagnols, que de Tlascalteques. Deux de ces bataillons devoient nettoier les rues de traverse : & le troisième, où Cortez marchoit en personne, suivi des plus braves Soldats de son armée, fit son attaque par la rue de Tacuba, où le gros des ennemis paroissoit. Le General disposa ses rangs, & distribua les armes selon le besoin qu'on avoit de combattre en tête & des deux côtes, sur le modele de ce qu'Ordaz avoit pratiqué en sa retraite ; jugeant que ce qui avoit mérité ses louanges, étoit digne de son imitation ; ce qui étoit la marque d'une ame noble & élevée : sachant d'ailleurs les risques où les Commandans s'exposent, lorsqu'ils dédaignent de suivre les traces qui leur ont été fraïées par les subalternes ; puisqu'on n'est pas peu éloigné de commettre des fautes, lorsqu'on prétend se distinguer de ceux qui ont bien fait.

Les trois bataillons chargerent en même tems ; & les ennemis reçurent cette premiere charge sans s'étonner , & sans perdre le terrain. Ils la soutinrent , & attaquèrent même , jusqu'à en venir aux coups de main , & aux prises. Ils escrimoient de leurs massues , & de leurs épées de bois , avec une furie desesperée. Ils se pouffoient à corps perdu dans les piques & dans les épées , afin de donner leur coup aux dépens de leur vie. Les Arquebusiers qui avoient leur emploi marqué contre les fenêtres & les terrasses , ne pouvoient empêcher la grêle des pierres , parce que les Mexicains les jettoient sans se montrer ; & il falut mettre le feu à quelques maisons , afin de faire cesser cette ennuyeuse hostilité.

Enfin les rebelles cederent à l'effort des Espagnols ; mais en lâchant le pied , ils rompoient les ponts qui étoient sur les canaux , & faisoient tête de l'autre côté , obligeant à remplir ces canaux en combattant toujours , afin de suivre la victoire. Ceux qui étoient destinez à donner par les rues de traverse , chargerent cette multitude de Peuple qui les occupoit , avec tant de vigueur , que le General se vid hors de danger d'être envelopé par derriere , & n'eut affaire qu'aux ennemis qu'il avoit en tête ; jusques à ce qu'ayant rencontré une place assez étendue , les trois bataillons se joignirent , & poussèrent les Indiens , qui tournerent le dos confusément , & avec la même impetuosité qu'ils avoient été au combat.

Cortez ne permit pas qu'on poussât la victoire jusqu'à une entière destruction de ces Sujets de Motezuma , qui fuïoient de tous côtez en desordre ; & son cœur ne put souffrir qu'on l'achevât , en répandant encore le sang de ces misérables , qu'il croïoit assez punis de leur insolence par ce châtimement. Il rappella ses Soldats , & se retira , sans trouver aucune opposition qui l'engageât à un nouveau combat. Les Espagnols perdirent douze de leurs Compagnons en cette occasion ; & ils eurent un grand nombre de blesez de coups de pierre ou de fleche , & personne de coups de main. Du côté des Mexicains , le nombre des morts fut si grand , que les corps qu'ils ne pûrent retirer , emplissoient les rues , après avoir teint les canaux de leur sang. Le combat dura toute la matinée ; & les Espagnols se virent quelques fois extrêmement pressés.

Néanmoins, l'heureux succès de cette journée fut entièrement dû à leur valeur, à leur expérience, & à leur discipline militaire. Aucun d'eux ne se distingua, parce qu'ils se signalèrent tous également, les Soldats ainsi que les Capitaines; & que leurs exploits s'effacèrent réciproquement les uns les autres. Les Tlascalteques, à leur imitation, parurent vaillans sans emportement; & Cortez conduisit cette action en brave & prudent Capitaine, courant de tous côtez, & toujours avec plus d'ardeur où le peril étoit le plus grand, l'épée dans le ventre des ennemis, l'œil sur ses Soldats, & l'esprit présent à tout: laissant en doute si sa hardiesse avoit plus contribué à la victoire, que son admirable conduite; car il possédoit en un souverain degré ces deux vertus, que l'on souhaite sans distinction, & qui concourent sans preference dans un grand Capitaine.

Il falut donner quelque tems au repos des Soldats, & à penser les blessez, durant trois ou quatre jours, où on songea seulement à la défense du quartier, qui eut toujours à sa vûe l'armée des revoltés, qui luy donnerent quelques legeres attaques, en se presentant, & tournant le dos avec la même facilité. Durant cet intervalle, le General voulut tenter quelques moïens pour obtenir la paix, en faisant proposer divers partis par des Officiers de Motezuma, qu'il laissa sortir. Cependant il n'oublioit pas de prendre d'autres mesures pour la guerre: il fit construire quatre tours ou châteaux de bois, qu'on menoit aisément sur des rouës; afin de s'en servir, s'il se presentoit quelque occasion de faire une nouvelle sortie. Chaque tour, qui pouvoit contenir vingt ou trente hommes, avoit son premier plancher garni de fortes planches, contre les pierres qu'on jettoit du haut des terrasses; & ses côtez étoient percez de plusieurs trous, par lesquels on pouvoit tirer sans se decouvrir, à la façon des mantelets dont on se sert à la guerre, par aller saper les murs d'une place. Cette invention parut alors fort propre à garentir les Soldats qui devoient mettre le feu aux maisons, & rompre les tranchées qui traversoient les ruës; & l'on ne sçait si Cortez n'eut point encore dessein d'épouventer les ennemis, par la nouveauté de ces machines roulantes.

De tous ces Officiers qui étoient sortis pour faire des pro-

positions d'accommodement, les uns revinrent assez maltraités, & les autres demeurèrent avec les rebelles. Motezuma en fut extrêmement irrité : il souhaitoit passionnément la réduction de ses Sujets ; cachant d'ailleurs, avec un artifice aisé à pénétrer, la crainte qu'il avoit qu'ils n'achevaissent de perdre le respect dû à son autorité. Cependant on faisoit dans la Ville de nouveaux apprêts pour la guerre : les Seigneurs qui favorisoient la rebellion, avoient appelé leurs Sujets ; & les forces des ennemis s'augmentoient à tous momens. Ils ne cessoient point de provoquer les Espagnols dans leur quartier, où les Soldats se laissoient d'endurer cette embarrassante répétition de cris & de fleches, qui ne laissoient pas d'irriter leur patience, quoyque le vent en emportât la plus grande partie.

Le General trouvant les Espagnols en cette disposition, résolut, suivant l'avis de ses Capitaines & l'approbation de l'Empereur, de faire une nouvelle sortie contre les Mexicains. Il mena avec soi, la plus grande partie des Espagnols, & jusqu'à deux mille Tlascalteques, quelques pieces de canon, & les machines bien garnies ; outre des chevaux qu'on menoit en main, afin de s'en servir quand la commodité du terrain le permettroit. Tout étoit alors en un profond silence ; mais à peine eut-on commencé la marche, que l'on reconnut la difficulté de l'entreprise, aux cris effroyables de cette multitude, qui répondoient à l'horrible tonnerre des timbales & des cors. Les ennemis n'attendirent point qu'on les attaquât ; & vinrent au-devant des Espagnols, avec une résolution surprenante, & beaucoup plus d'ordre qu'ils n'avoient accoutumé d'en garder. Ils donnerent & reçurent la premiere charge, sans perdre leurs rangs, & sans témoigner trop de précipitation : néanmoins ils s'apperçurent bien-tôt de la perte qu'ils faisoient, sur quoy ils firent une retraite en forme, jusqu'aux premiers remparts qui traversoient les rues, où ces rebelles recommencerent à combattre avec tant d'opiniâtreté, qu'il falut faire avancer quelques pieces d'artillerie, afin de les chasser de ces postes. Tous les ponts des canaux étoient levez, auprès des endroits destinez à leur retraite : ainsi la difficulté redoubloit à tous momens ; & on ne trouvoit point de lieu pour les charger à découvert. Il parut ce jour-là, que leurs mouvemens

étoient conduits avec plus de justesse, qu'on n'en remarque ordinairement dans les tumultes populaires. Ils tiroient tous ensemble, & fort bas, afin de ne point perdre leur coup dans la resistance des armes : ils défendoient leurs postes sans confusion, & s'en retiroient sans desordre ; jusques à mettre des gens dans les canaux, qui perçoient en nageant les Espagnols, à grands coups de pique. Ce qu'ils firent encore fort bien, fut de mettre sur les terrasses, des pierres d'une pesanteur énorme, afin d'écraser les châteaux de bois ; & ils en vinrent à bout, en les brisant en mille pieces. Toutes ces actions faisoient connoître que les rebelles avoient quelqu'un qui commandoit : car ils s'animoient, & se soutenoient à propos, & on découvroit quelques traces d'obéissance, entre les déreglemens de cette multitude.

On combatit durant la plus grande partie du jour, les Espagnols & leurs alliez étant reduits à gagner le terrain, de tranchée en tranchée. La Ville en souffrit beaucoup : on y brûla plusieurs maisons : & les Mexicains y versèrent plus de sang qu'aux deux occasions precedentes, parce qu'ils s'approcherent de plus près du feu du canon & de la mousqueterie ; soit qu'ils n'eussent pas la liberté de fuir, comme ils avoient accoutumé ; ou qu'ils en eussent été empêchez par l'obstacle de leurs remparts.

La nuit s'approchoit : & le General voyant, avec quelque chagrin, qu'il étoit engagé mal à propos à une chicane inutile, en gagnant pied à pied des postes qu'il ne vouloit pas garder, retourna en son logement ; laissant, à dire vrai, la sedition plus irritée, que punie. Il perdit jusques à quarante Soldats, la plupart Tlascalteques : & plus de cinquante Espagnols se retirerent blessés, ou maltraitez. Cortez même eut un coup de fleche à la main gauche ; mais il portoit alors dans l'ame une plaie plus profonde, ayant reconnu en cette rencontre, qu'il étoit impossible de continuer la guerre avec des forces si inégales, sans perdre son armée, ou sa reputation. Ce fut pour la premiere fois que l'esperance luy manqua : cette nouveauté surprit son courage, & fit souffrir sa constance. Il s'enferma dans son appartement, afin de se donner tout entier aux reflexions, quoyqu'il prit le pretexte de sa blessure. Le General y trouva dequoy exercer sa raison, durant la

meilleure partie de la nuit : il sentoît un extrême déplaisir, d'être obligé à sortir de Mexique ; & il ne voïoit point de moïen pour s'y maintenir. Il cherchoit à lutter contre les difficultez ; & alors il voïoit que le bon sens étoit du parti de la défiance. Ainsi sa valeur contestoît contre son jugement ; mais tout cela n'étoit qu'une dispute sans conclusion , où les conseils de la prudence devenoient fâcheux & importuns , & qui luy apprit ce qu'il coûte à être détrompé , avant qu'on en tire aucun avantage.

CHAPITRE XIV.

Motezuma exhorte Cortez à se retirer. Ce General luy offre de sortir , aussi-tôt que ses Sujets auront quitté les armes. Ils donnent un autre assaut au quartier. Motezuma leur parle de dessus la muraille, et est blessé , sans pouvoir les reduire.

Motezuma n'eut pas une meilleure nuit : son esprit flottant en de terribles inquietudes , luy representoit l'infidélité de ses Sujets , & déchiroit son cœur par des mouvemens contraires , qui forçoient , ou flatoient successivement son inclination. La colere le pouffoit à la vengeance ; la crainte à la moderation ; & l'orgueil heurtoit toutes les autres passions. Il monta ce jour-là sur la plus haute tour du quartier des Espagnols , d'où il reconnut entre les rebelles le Seigneur d'Iztapalapa , & d'autres Princes qui pouvoient aspirer à l'Empire. Motezuma les vid courir de tous côtez , animer les Mexicains , & les conduire avec ordre ; & il n'avoit point encore éprouvé une pareille insolence de la part de sa Noblesse. Son chagrin & sa jalousie augmentèrent en même tems ; mais la colere prit le dessus , suivant les premiers mouvemens de son naturel , qui le pouffoit à répandre du sang pour se vanger. Neanmoins , faisant reflexion sur les difficultez qui se presentoient , & voïant que le Peuple soulevé faisoit un corps considerable , qui marquoit une conspiration for-

mée, & conduite avec ordre, il tomba dans l'abattement, demeurant sans action, & sans imaginer aucun remède à ce mal; en sorte que l'étonnement & la foiblesse étouferent les mouvemens impetueux de la ferocité: tant les dangers qui menacent la Couronne sont affreux aux Tyrans, qui en se ventant d'être redoutez, sont d'ordinaire les plus susceptibles des atteintes de la crainte.

Enfin ce Prince faisant un effort pour chercher en son esprit les voies propres à rétablir son autorité, n'en trouva point de meilleure, que celle de renvoyer promptement les Espagnols, & de retourner en son Palais, afin d'éprouver la douceur & l'équité, avant que de lever le bras de la justice. Il fit appeller au matin le General, & il luy communiqua les motifs de son chagrin, avec assez d'adresse. Il luy exposa l'insolence de la Noblesse, affectant néanmoins, de marquer qu'il ne la craignoit pas; & qu'il se sentoit plus embarrassé du châtiment qu'il devoit imposer, qu'il n'aprehendoit les suites de leur revolte. Il ajoûta, *Que ces troubles de son Etat, demandoient un prompt remède, & qu'il falloit absolument ôter toute sorte de pretexte aux seditieux, & les convaincre de leurs illusions, avant que de punir leurs crimes. Que tous les tumultes étoient fondez sur des apparences de raison; & que dans les preventions d'un Peuple mutiné, la prudence conseilloit de s'introduire en cedant quelque chose, afin d'établir ensuite un empire plus absolu: Que les cris de ses Sujets étoient en quelque façon justifiez par leur objet; puisqu'ils se réduisoient à demander la liberté de leur Prince, étant persuadez qu'il n'en jouissoit pas; & abuséz seulement dans le choix des moyens qu'ils prenoient pour l'obtenir: Qu'on étoit en une situation où Cortez & ses troupes ne pouvoient plus se défendre de sortir de Mexique, sans retardement, afin qu'il pût reprendre toute son autorité, soumettre ses Sujets rebelles, & éteindre ce feu, en éloignant la matière qui l'entretenoit.* Après quoy Motezuma repetant au General le recit de ce qu'il avoit souffert pour ne pas manquer à la parole qu'il luy avoit donnée, toucha legèrement les sujets de chagrin qui le tourmentoient davantage. Cependant les instances qu'il luy fit d'obeir sans repliche furent si pressantes, que l'on découvroit clairement les influences de la crainte dans l'ardeur de ses prieres.

Cortez se trouvoit alors convaincu, que la retraite étoit

nécessaire, quoyqu'il n'eût point abandonné l'esperance de retablir cette entreprise sur de meilleurs fondemens. Ainsi employant à propos ce qu'il avoit dirigé, afin que sa proposition parût moins surprenante, il repondit sur le champ à l'Empereur. *Que son esprit & sa raison s'accordoient à luy obeir avec une aveugle resignation; parce qu'il n'avoit point de passion plus forte que celle d'exécuter ce qui étoit agreable à sa grandeur, sans examiner les motifs de l'ordre qu'elle luy donnoit, ni perdre le tems à luy représenter des inconveniens, que sa prudence avoit sans doute prévus & considerez; puisqu'en cette sorte de discussion l'inférieur doit toujours soumettre son jugement, & regarder la volonté du Prince comme la plus puissante des raisons. Qu'il auroit néanmoins un tres sensible regret de s'éloigner de luy, sans le laisser en possession d'une parfaite obeissance de la part de ses Sujets, sur tout lorsque la conjoncture de la declaration des Nobles en faveur des mu-zins, demandoit une attention particuliere, qui meritoit tous les soins de l'Empereur; puisque les Nobles aiant une fois franchi les bornes du devoir, se trouvent bien plus près des derniers attentats; Mais qu'il ne luy appartenoit pas de faire des raisonnemens qui pussent retarder son obeissance, quand sa grandeur luy proposoit le départ comme un remede nécessaire, connoissant parfaitement les maux de son Etat. Néanmoins que sur cette supposition, & la resolution constante de partir incessamment avec son armée pour aller à Zempoalá; il osoit supplier l'Empereur de faire quitter les armes à ses Sujets, avant que les Espagnols partissent; puisque la consequence seroit tres-pernicieuse, s'ils attribuoient à leur revolte ce qu'ils ne devoient qu'à la bonté de leur Prince: qu'en cela l'obstination de ces rebelles le touchoit moins que la conservation du respect deu à l'autorité de l'Empereur; puisqu'il abandonnoit par pure complaisance pour sa grandeur, l'emploi de châtier ses revoltez portant d'ailleurs à la pointe de son épée & de celle de ses Soldats, tout ce qui luy étoit nécessaire pour se retirer en toute secreté.*

Motezuma n'attendoit pas une décision si prompte en la reponse du General. Il croioit trouver plus de resistance dans son esprit; & même il aprehendoit quelque broüillerie sur un sujet où il s'étoit fort aheurté. Ce Prince témoigna donc à Cortez sa reconnoissance avec beaucoup de joie; & il parut sur son visage & au ton de sa voix, qu'il commençoit à respirer. Il offrit de mander à ses Sujets qu'ils missent les armes bas, approuvant

approuvant la reflexion du General, outre qu'il sentoît une extrême répugnance à retenir les effets de sa colere contre des gens qui avoient merité son indignation, ne trouvant point le moïen d'accorder les droits de la Souveraineté avec la dissimulation. Pendant qu'il prenoit ces mesures avec le General, l'alarme sonna furieusement par tout le quartier. Cortez courut pour donner ordre à la défense, & trouva ses Soldats occupez à soutenir un assaut que les ennemis leur livroient de tous côtez. Les Espagnols étoient toujours alerte; ainsi les assaillans furent reçûs à toute rigueur par la décharge du canon & des arquebusiers, sans qu'elle put arrêter leur furie, car ils fermoient les yeux au péril, & ils s'avançoient si brusquement en se poussant les uns les autres, que leur avant garde qui paroïssoit emportée par un mouvement forcé, se trouva tout d'un coup au pied de la muraille. Ils laisserent les Archers & les Frondeurs à une juste distance, où ils recommencerent à tirer afin d'écarter ceux qui se presentoient pour repousser l'assaut qu'on donnoit en même-tems avec une égale resolution à l'attaque & à la défense. Les revoltez sauterent en plusieurs endroits par dessus le rempart; mais le General qui avoit un corps de reserve d'Espagnols & de Tlascalteques dans la grande court du Château, envoioit le secours nécessaire aux postes les plus presséz; & il eut alors besoin de toute son activité & de la valeur de ses Soldats, pour empêcher que la resistance ne môleût en quelques endroits, & qu'on ne vint à reconnoître ce qui manque au courage, lors qu'il n'est pas soutenu par la force.

Motezuma instruit de l'embarras où Cortez se trouvoit, fit appeller Marine, qu'il envoïa dire au General : *Que suivant l'état des affaires & ce qu'ils avoient resolu ensemble, il seroit bon qu'il se montrât à ses Sujets de dessus la muraille, afin de commander aux mutins de se retirer, & aux Nobles de venir desarmez, luy représenter les pretentions des uns & des autres.* Cortez reçut la proposition, jugeant que cette diligence étoit nécessaire à donner quelques momens de repos aux Soldats, quand elle seroit inutile pour vaincre l'opiniâtreté de cette fiere multitude. L'Empereur se prepara d'abord à cette action avec beaucoup d'inquietude sur la disposition de l'esprit de ses Sujets en ce qui regardoit sa personne. Il prit

tous les ornemens de sa dignité, le Diadème, le Manteau Imperial, les pierreries qu'il ne portoit qu'aux jours de ceremonies, & tous ces bijoux dont l'affectation publioit la défiance; puisque ces soins faisoient connoître que sa presence avoit besoin de quelque éclat extérieur pour s'attirer le respect par les yeux, ou que le secours de la pourpre & de l'or luy étoit nécessaire à couvrir la foiblesse de sa Majesté. Avec tout cet appareil de Grandeur, Motezuma suivi des Nobles Mexicains qui étoient demeurez à son service, monta sur le rempart, opposé à la principale avenue. Les Soldats Espagnols étoient rangez en haie aux deux côtez de l'Empereur; & un de ses Officiers s'avancant jusques au parapet, avertit les rebelles à haute voix, qu'ils preparassent leur respect & leur attention pour le Grand Motezuma, qui vouloit bien écouter leurs demandes, & les honorer de ses faveurs. Au nom de l'Empereur les cris s'apaiserent; la crainte l'emportant sur la fureur retint la voix, & pour ainsi dire, la respiration de ces mutins; & le Prince parut alors, composant son visage d'un air où la severité naturelle jointe à une douceur affectée, marquoient en même-tems ses chagrins & sa crainte. Plusieurs de ces rebelles se jetterent à genoux à la vûe redoutable de la personne de leur Empereur; & quelques-uns se prosternerent jusques à baiser la terre: leur crainte autorisant encore la coûtume qu'ils avoient de l'adorer. Motezuma jettant d'abord sa vûe sur toute l'assemblée l'arrêta enfin sur les Nobles, & témoignant qu'il distinguoit ceux qui luy étoient connus, il leur commanda de s'aprocher en les appelant par leurs noms. Il les honnora du titre d'amis ou de parens; & même en faisant une extrême violence à son orgueil, il les remercia du zele qui les obligeoit à souhaiter sa liberté, sans épargner les termes les plus honnêtes dans le discours qu'il leur fit, & que nous trouvons rapporté diversement dans les Auteurs, dont néanmoins la plus grande partie convient que l'Empereur s'expliqua de cette maniere.

Je suis si fort éloigné de regarder comme un crime ce mouvement de votre zele, que je ne puis desavoüer l'inclination qui me porte à vous en justifier. L'excez qui a paru en votre conduite à prendre les armes sans ma permission, n'est qu'un excez de fidelité. Vous avez cru, non sans quelque raison, que j'étois retenu par force dans ce Pa-

lais de mes predecesseurs ; & le dessein de tirer v^{otre} Prince d'une injuste prison , est une trop-grande entreprise pour être tentée sans un peu de desordre ; puisqu'il n'y a point de loix qui puissent renfermer une douleur extrême dans les bornes de la prudence : & quoy-que vous ayez pris cette occasion de marquer v^{otre} inquietude sur de foibles conjectures ; puisque je suis en pleine liberté avec ces étrangers , que vous traitez d'ennemis , je reconnois que l'erreur de v^{otre} imagination ne doit point ôter le merite de v^{otre} bonne volonté. J'ay demeuré avec eux volontairement & par mon propre choix ; & j'ay cru devoir cette honnêteté au respect qu'ils m'ont toujours rendu , & ce devoir au Prince qui les a envoiez. Ils ont maintenant leur congé ; j'ay ordonné qu'ils se retirent , & vous les verrez incessamment sortir de ma Cour : Mais il n'est pas juste que leur obeissance previenne la v^{otre} , ni que leur civilité marche avant v^{otre} devoir. Quittez les armes & paroissez comme vous le devez en ma presence , afin qu'ayant apaisé tous ces bruits & calmé ces mouvemens , vous deveniez capables de juger de la grace que je vous fais , par le pardon que je vous accorde. Motezuma finit ainsi son discours , & aucun de ces revoltez ne fût assez hardi pour y répondre. Les uns étonnez de voir reduire en prieres la colere & le châtiment qu'ils attendoient , regardoient ce changement avec quelque sorte de honte ; & les autres rependoient des larmes en considerant ce fier Empereur si humble , ou ce qui est encore plus déplorable , si humilié. Mais au même-tems que leurs esprits étoient ainsi suspendus par ces divers mouvemens , le peuple passant en un moment de la crainte à la fureur , fit paroître un funeste effet de l'inconstance qui le pousse souvent d'une extremité à l'autre. La sedition recommença par un tumulte horrible : & on ne manqua pas de gens pour allumer ce feu ; puisqu'ils avoient déjà élu un nouvel Empereur , ou au moins que son election étoit déjà résoluë ; car les Historiens raportent la chose diversement.

L'insolence alla bien-tôt jusques au mépris : ils crierent à Motezuma , qu'il n'étoit plus leur Empereur , & qu'il laissât le Sceptre & la Couronne , pour prendre la quenouille & le fuseau ; l'appellant lâche , effeminé , & vil esclave de leurs ennemis. Les cris emportoient les injures , & le Prince tâchoit , en faisant signe des yeux & de la main , de s'attirer leur at-

tion, lorsque la quantité de traits qu'ils lancerent en ce moment, luy fit éprouver les dernières horreurs d'un exécrationnable attentat de la part de ses Sujets. Deux Soldats que le General luy avoit donnez pour gardes, s'efforcerent de le couvrir avec leurs boucliers, & de prévenir le peril; mais tous leurs soins ne furent pas capables d'empêcher que Motezuma ne fût blessé de plusieurs coups de fleches, & encore plus dangereusement d'une pierre, qui l'atteignit à la tête, & dont le coup offensant le cerveau, le fit tomber sans aucun sentiment. Cortez ressentit cet accident, comme un des plus cruels contre-tems qui pouvoient luy arriver. Il fit conduire l'Empereur à son appartement, & courut à la défense avec un terrible emportement: mais il se vid encore privé de la satisfaction de se venger, ne trouvant plus d'ennemis; parce qu'au moment qu'ils avoient vû tomber leur Prince, & connu qu'il étoit blessé, l'énormité de leur crime les épouvanta jusqu'à ce point, qu'ils fuirent, sans sçavoir qui les pouffoit: & croïant que la colere des Dieux alloit fondre sur leurs têtes, ils chercherent de tous côtez à se dérober à la vûe du Ciel, avec cette espece de terreur confuse & affreuse, que les crimes énormes laissent ordinairement dans les esprits, à l'instant qu'on vient d'achever de les commettre.

Cortez, sans s'arrêter un moment, alla voir Motezuma, qui avoit repris quelque connoissance; mais avec tant d'impatience & de desespoir, qu'il falut le retenir pour empêcher qu'il n'attentât sur sa vie. On ne pouvoit venir à bout de le penser, parce qu'il rejettoit toute sorte de medicamens: il pouffoit d'effroyables menaces, qui se terminoient en des gémissemens, la colere faisant un effort qui degeneroit en lâcheté: enfin les raisons l'offensoient, les conseils l'irritoient, & on eût dit qu'il n'avoit repris les sens, que pour perdre le jugement. Le General jugea donc à propos de donner quelque-tems à la reflexion; afin que cet esprit pût se dégager des premières impressions de l'offense qu'il avoit reçûe. Il le recommanda à ses Domestiques; & veritablement ce Prince étoit en une pitoïable extrémité, exposé au cruel combat de sa fierté naturelle, contre l'abattement de son esprit, & regardant comme un grand exploit la resolution de s'ôter la vie de ses propres mains: brutale ressource des esprits lâches, qui suc-

combent sous le poids des disgraces, & ne témoignent leur valeur, que contre ce qu'ils sentent de plus foible.

CHAPITRE XV.

Motezuma meurt, sans vouloir recevoir le Baptême. Cortez envoie son corps dans la Ville. Les Mexicains celebrent ses obseques. On rapporte les bonnes & les mauvaises qualitez de ce Prince.

L'Impatience de Motezuma continuoit de la même force : ses blessures en devenoient plus dangereuses, & l'on remarquoit à chaque moment, la funeste influence des passions de l'ame, sur la corruption des humeurs. Le coup qu'il avoit à la tête, parut d'abord considerable, & son desespoir le rendit bien-tôt mortel; parce qu'il fut impossible de luy appliquer les remedes necessaires, jusques à ce que l'abatement de ses forces le mit en état de ne pouvoir plus les soutenir. On avoit la même peine à le reduire à prendre quelque nourriture, dont le besoin l'extenuoit, sans qu'il témoignât de vigueur, qu'en cette furieuse & déterminée resolution de s'ôter la vie. Son desespoir croissant à mesure qu'il sentoit diminuer ses forces, on connût le danger; & le General, qui étoit toujours auprès de luy, parce que ce Prince se composoit, & paroissoit plus tranquille en la presence de Cortez, s'attacha serieusement à luy insinuer les choses qui luy convenoient le plus en cette conjoncture. Cortez voulut donc luy parler des veritez de nôtre Religion, essayant de l'amener par la douceur à la detestation de ses erreurs, & à la connoissance du vrai Dieu. Motezuma avoit marqué en plusieurs rencontres, quelque inclination aux ceremonies & aux principes de la Foi Catholique. Les abus de l'Idolatrie le dégoûtoient, jusques à donner quelque esperance de sa conversion; mais sa diabolique raison d'Etat en retardoit l'effet: ainsi la superstition des autres l'engageoit, lorsque la sienne l'abandonnoit; & il donnoit plus à la crainte de ses Sujets, qu'à son respect pour ses Dieux.

Le General fit de sa part tout ce que le devoir d'un Chrétien exigeoit de sa charité : il emploïa l'ardeur & la tendresse des prieres , pour obliger ce Prince à reconnoître le vrai Dieu , & à s'assurer d'une éternité bienheureuse , en recevant le Baptême. Frere Barthelemi d'Olmedo l'en pressoit , par des raisons plus puissantes , que les Capitaines qui avoient le plus de part à son estime appuïoient par leurs instantes prieres ; & Marine , en les expliquant , y ajoûtoit encore les motifs qui l'avoient convaincuë. Enfin , quoyqu'en dise l'envie , ou la malice ; car elles ont sur cela même accusé les Espagnols d'une coupable negligence , on n'oublia aucun de ces soins que les hommes peuvent apporter pour reduire un esprit à la connoissance de la verité : mais les réponses de Motezuma n'étoient que des emportemens d'un esprit outré , qui ne songeoit qu'à se venger , à faire d'horribles menaces , & à se desesperer. Après avoir chargé le General du châtiment des traîtres , il fut durant trois jours en cet horrible combat ; après quoy ce malheureux Prince rendit son ame au Demon , pour toute l'éternité , donnant les derniers soupirs de sa vie à l'esprit de vengeance & de ferocité , & laissant au monde un terrible exemple de ce qu'on doit craindre en ces momens de la part des passions , toujours ennemies des regles , & encore plus fieres dans un esprit absolu , puisqu'on perd la vigueur necessaire pour les assujétir , au même tems qu'elles trouvent de nouvelles ressources en l'habitude qu'on s'est faite de leur obeir.

Tous les Espagnols furent également sensibles à la funeste mort de ce Prince ; parce qu'ils étoient tous engagez à l'aimer par ses presens , par ses caresses , & par les autres graces qu'il leur faisoit. Le General qui luy étoit le plus redevable , & qui faisoit la plus grande perte , en fut si sensiblement touché , que sa douleur eut quelques instans d'un chagrin inconsolable ; & toute la violence qu'il apportoit à l'empêcher de paroître sur son visage , laissa néanmoins échaper le secret de son cœur par des larmes , que ses yeux ne purent retenir. Le fondement de tous les desseins rouloit sur la sujétion volontaire de ce Prince , dont la mort déconcertoit ses mesures , & le forçoit à travailler sur un autre plan , afin d'arriver à la fin qu'il s'étoit proposée. La plus vive douleur du General étoit d'avoir vu

pour comble de misere, mourir l'Empereur en son obstination. Ce point essentiel partageoit son cœur entre la tristesse & la crainte, lorsque les mouvemens de sa pitié étoient confondus dans une si terrible idée.

La premiere diligence de Cortez fut d'assembler les Officiers de l'Empereur, dont il choisit six des plus considerables, à qui il ordonna de porter le corps de ce Prince dans la Ville. Quelques Sacrificateurs qu'on avoit pris dans les rencontres precedentes, étoient de ce nombre; & les uns & les autres avoient été témoins des blessûres & de la mort de Motezuma. Le General leur commanda de dire de sa part, aux Princes qui donnoient les ordres aux seditieux: *Qu'il leur envoioit le corps de leur Empereur massacré par leurs mains; & que l'énormité de ce crime donnoit un nouveau droit à la justice de ses armes. Qu'avant que de mourir, ce Prince l'avoit prié plusieurs fois de prendre sur son compte la vengeance de cet attentat, & le châtime-
t d'une si horrible conspiration: neanmoins, que regardant ce malheur comme l'effet d'une brutale impetuosité du menu Peuple, dont les gens d'un esprit plus sage & plus éclairé auroient reconnu & châtié l'insolence, il en revenoit encore aux propositions de la paix, qu'il étoit prêt de leur accorder. Qu'ils pouvoient envoyer des Deputés, pour entrer en conference, & convenir ensemble des articles qui paroîtroient raisonnables: mais qu'ils devoient en même-tems être persuadés, que s'ils ne se rendoient presentement à la raison & au repentir, ils seroient traités non seulement comme ennemis, mais comme rebelles & traîtres à leur Prince, en éprouvant sur ce pied-là, les dernieres rigueurs de ses armes; puisqu'après la mort de Motezuma, dont le respect le retenoit dans les bornes de la moderation, il ne songeroit plus qu'à desoler & à détruire entierement la Ville de Mexique; & qu'ils connoîtroient trop tard par une funeste experience, la difference qui se trouve entre une hostilité qui ne tend qu'à la défense, puisqu'on n'avoit d'autre dessein que celui de les ramener à leur devoir; & une guerre déclarée, où l'on auroit toujours devant les yeux l'obligation de punir un crime de cette nature.*

Les Mexicains partirent aussi-tôt, portant sur leurs épaules le corps de Motezuma; & à quelques pas du quartier, les seditieux vinrent le reconnoître, avec beaucoup de respect, ainsi qu'on le remarqua du haut des murailles. Ils le suivirent.

tous, en jettant leurs armes, & abandonnant leurs postes; & en cet instant toute la Ville retentit de pleurs & de gemissemens, témoignant que ce pitoïable spectacle, qui leur représentoit leur crime, l'emportoit sur la dureté de leurs cœurs. Ils avoient déjà élu un autre Empereur, comme on le sçut bien-tôt; ainsi la douleur n'étoit point accompagnée d'un véritable repentir: mais ces restes de fidélité n'étoient point desagréables au nouveau Prince, puisqu'ils étoient rendus au nom, & non pas à la personne du Souverain. Les clameurs & les plaintes durèrent toute la nuit parmi le Peuple, qui alloit en troupe par les ruës, repetant le nom de Motezuma, avec une espece d'inquietude tumultueuse, qui publioit leur desespoir, sans perdre les apparences d'une sedition.

Quelques-uns ont avancé que les Mexicains traînerent le corps de l'Empereur, & qu'ils le mirent en pieces, sans pardonner à ses enfans, ni à ses femmes. D'autres ont dit qu'ils l'exposèrent à la raillerie, & aux outrages du menu Peuple, jusques à ce qu'un de ses Domestiques ramassant quelque peu de bois, dont il fit un bûcher, brûla le corps en lieu écarté. On pouvoit attendre ces injures d'une Populace enragée, dont l'inhumanité rendroit semblable tout ce qui s'éloigne le plus de la raison: néanmoins le plus certain est, qu'ils respectèrent ce cadavre, affectant de témoigner, par les honneurs qu'ils luy rendirent en la pompe funebre, qu'ils étoient affligés de sa mort, comme d'une disgrâce où leur intention n'avoit point eu de part: si ce n'est qu'ils ne se figurassent satisfaire ou tromper leurs Dieux, par cette apparence de respect. Ils le porterent au point du jour suivant, à la montagne de Chapultepeque, en grand appareil: c'est où ils celebrent les funeraillles de leurs Princes, & où ils conservoient leurs cendres. Au même tems, les cris & les gemissemens redoublèrent dans la Ville, de la part de cette multitude qui accouroit ordinairement à de semblables fonctions. Ces circonstances furent confirmées depuis par les Mexicains mêmes, qui rapportoient les honneurs rendus à leur Prince, comme des preuves de leur zele, ou comme une satisfaction essentielle de leur crime.

On n'a pas manqué d'Ecrivains qui ont attribué au General la mort de Motezuma, ou qui ont au moins essayé de le charger

ger de ce crime, en assurant qu'il fit tuer ce Prince, afin de s'en débarrasser. Quelqu'un de nos Historiens rapporte qu'on le dit ainsi, sans refuter ce bruit, ni en défendre la memoire de Cortez; & quoyque cette negligence ne soit pas une preuve convaincante de mauvaise intention, néanmoins elle ressemble fort à la calomnie. Il se peut faire que les Mexicains répandirent ce bruit quelque-tems après la mort de leur Empereur; à dessein d'exciter la haine des Indiens contre les Espagnols, ou d'effacer la honte de leur Nation: mais ils ne dirent, & même ils n'imaginèrent alors rien qui en approchât; & on ne devoit point donner à sa plume la liberté de publier un fait de cette consequence, sur un si foible fondement. Comment se pourroit-il faire qu'un homme aussi habile & aussi appliqué que Cortez étoit, voulut se défaire d'un gage qui faisoit sa plus grande sûreté, lorsqu'il avoit sur les bras les forces de tout cet Empire? Et quel avantage pouvoit-il tirer de la mort d'un Empereur ami, & presque Sujet, pour la conquête d'un Etat soulevé & ennemi? La disgrâce des grandes actions vient souvent de la diversité des rapports qu'on en fait: & il est aisé à un esprit mal tourné, d'inventer des circonstances, qui n'étant peut-être pas capables d'obscurcir la verité, l'exposent néanmoins aux atteintes de l'opinion, ou de l'ignorance, en soumettant à la temeraire credulité du vulgaire, ce qui est de plus essentiel dans l'Histoire. Les Etrangers ont pris le soin de décrier la conduite de Cortez en toute cette entreprise: mais les preuves qu'il a données de sa prudence & de son bon esprit, devoient bien le garantir du soupçon d'une si haute extravagance, quand l'élevation de son ame & sa haute generosité ne le défendroient pas de la malignité d'une si cruelle action. Ainsi toute la confusion en demeure à l'envie, vice sans plaisir, qui fait le supplice de ceux qui le cachent, & l'affront de ceux qui le produisent, servant de lustre à celui qu'elle persecute, & de honte à l'envieux.

Motezuma fut un Prince que la seule nature avoit orné de grandes & rares qualitez; d'un air agreable, & rempli de majesté; d'un esprit penetrant, & d'un jugement solide, quoyque sans aucun secours de l'étude; mais s'attachant à la substance des choses. Sa valeur l'avoit élevé au-dessus de tous les

Nobles, avant qu'il montât sur le Trône ; & depuis, elle luy avoit acquis entre les Etrangers, la reputation la plus haute que les grands Rois puissent avoir. Son genie & ses inclinations tournées entierement à la guerre, l'avoient rendu tres-habile en cet art, à leur maniere. Ainsi, lorsque l'occasion de prendre les armes se presentoit, l'armée devenoit sa Cour ordinaire. Ce Prince avoit gagné neuf batailles, où il commandoit en personne, & par la conquête de différentes Provinces, étendu bien loin les limites de l'Empire ; oubliant les brillans du Trône, pour les applaudissemens du champ de bataille, & croïant que le Sceptre le plus ferme est celui qu'on fait du Bâton de General. Il avoit un grand fond de generosité naturelle, qui le portoit à faire des graces tres-considerables sans ostentation, donnant comme s'il acquittoit ses dettes, & mettant la magnificence entre les devoirs de la Majesté. Il aimoit la justice, & son zele alloit jusques à la severité, contre les Ministres qui la rendoient au Peuple ; & il paroïssoit aussi sobre à la table, que réservé sur les autres plaisirs : mais ces vertus, propres à sa personne & à sa dignité, étoient balancées & obscurcies par de plus grands vices, attachés à l'une & à l'autre. Sa moderation dans les plaisirs, n'étoit qu'une sensualité delicate & raffinée, puisque ce fut cet Empereur qui introduisit le tribut des concubines, en rendant par tous ses Roïaumes la beauté esclave de ses appetits, sans que la nouveauté du ragoût pût les rendre excusables. Sa justice alloit jusques à l'autre extrémité, où elle étoit souvent confondue avec la cruauté ; parce qu'il pouïssoit le châtiment jusques à la vengeance, donnant au chagrin la place de la raison. Enfin, la liberalité de Motezuma fut encore plus dommageable, que genereuse ; puisqu'elle l'obligeoit à charger ses Roïaumes de tributs insupportables ; & que ce fruit abominable de son iniquité étoit converti en des profusions & des degâts inestimables. Ce Prince ne connoïssoit point de milieu, entre le Sujet & l'Esclave, ou il n'en vouloit point convenir ; & trouvant des raisons politiques en l'oppression de ses vassaux, leur crainte luy plaisoit encore plus que leur patience. L'orgueil fut son vice capital & dominant : il sacrifioit à son merite, lorsqu'il vantoit son bonheur ; & il s'estimoit plus que ses Dieux, quoyqu'il fût étroitement atta-

ché à la superstition de son Idolatrie. Il recevoit de frequen-
tes visites du Demon, dont la malignité forge des oracles &
des visions pour ceux qui sont avancez jusques à un certain
degré dans le chemin de perdition. Cependant Motezuma
se soumit volontairement à Cortez, dans une prison qui dura
tant de jours, contre toutes les regles naturelles de son am-
bition & de sa fierté. On auroit pû douter alors de la cause
de cette soumission; mais on connoît maintenant par ses effets,
que la main de Dieu s'étoit employée à dompter ce monstre,
en luy inspirant l'esprit de douceur, afin d'introduire les Es-
pagnols dans son Empire: ce qui fut le principe de la conver-
sion de tant d'Idolâtres. Cet Empereur laissa quelques enfans:
deux de ses fils furent tuez par les Mexicains, lorsque Cortez
sortit de la Ville; & les filles, au nombre de deux ou trois,
se convertirent, & furent mariées à des Espagnols. Le plus
illustre de tous ces enfans, fut Dom Pedro de Motezuma,
qui fit profession de la Foi Catholique, peu de tems après la
mort de son pere, & qui reçut ce nom au Baptême. Outre
l'illustre naissance qu'il tenoit de son pere, il avoit encore
l'honneur d'être sorti d'une Princesse de la Province de Tula.
Elle étoit une des Reines qui jouissoient également des mêmes
honneurs dans le Palais Roïal: & elle se convertit à la Foi, à
l'imitation de son fils, recevant le nom de Donna Maria de
Niagua Fuchitil, titres qui marquoient la Noblesse de ses
ancêtres. Le Roi honora Dom Pedro de grandes terres & de
rentes en la Nouvelle Espagne, avec la qualité de Comte de
Motezuma, dont la succession legitime se conserve aujour-
d'hui dans la Maison des Comtes de ce nom, alliée digne-
ment avec la memoire heroïque d'une si illustre origine.

Cet Empereur regna dix-sept ans, & fut le onzième Sou-
verain de Mexique, & le deuxième du nom de Motezuma.
Il perit ainsi dans un déplorable aveuglement, à la vûe de
tant de secours, si capables de le sauver. O profondeur im-
penetrable des decrets de la divine Justice, adressez à nôtre
cœur, bien plus qu'à nôtre entendement.



CHAPITRE XVI.

Les Mexicains reviennent assieger le quartier. Cortez fait une sortie, & gagne un de leurs Temples, qu'ils avoient occupé. Il les met en déroute, & fait le plus de dégât qu'il peut dans la Ville, à dessein de les étonner, & de se retirer plus aisément.

LEs Mexicains ne firent aucun mouvement considerable, durant les trois jours que Motezuma languit de ses blessures, quoyqu'il y eût toujours des troupes en vûe, qui faisoient quelques legeres irruptions, que l'on repoussoit aisément. On auroit pû douter si cette suspension étoit un effet de l'horreur de leur crime, ou de la crainte de leur Empereur, irrité par une si cruelle offense, si on n'avoit appris, peu de jours après, que ce refroidissement procedoit du Peuple, qui se trouvoit en desordre & sans Chefs, parce que les Nobles étoient occupez à couronner un nouvel Empereur, qui selon les informations qu'on en eut, se nommoit Quetzlavaca, Roi d'Iztacpalapa, & second Electeur de l'Empire. Il ne véquit que peu de jours; & la memoire de son nom a été presque effacée, par sa foiblesse & son peu d'application. Les Mexicains qui étoient sortis avec le corps de Motezuma, ne revinrent pas; & cette marque d'opiniâtreté au commencement d'un nouvel Empire, faisoit tirer de mauvaises consequences. Cortez souhaitoit faire sa retraite avec reputation, suivant qu'il s'y étoit engagé avec ses Capitaines & ses Soldats, jugeant bien qu'il avoit besoin de nouvelles forces, pour revenir à Mexique, avec plus d'esperance de conquerir cette Ville: ce qu'il avoit toujours considéré comme devant arriver quelque jour, & qu'il regardoit alors comme une obligation qui luy étoit imposée, depuis la mort de Motezuma, dont le respect retranchoit les desseins du General à des bornes moins courageuses.

On ne fut pas long tems à être éclairci de ce que les In-

diens tramoient durant cette suspension; puisqu'ils recommencerent la guerre avec plus d'ordre & de forces au point du jour qui suivit les obseques de Motezuma. Les premiers raions du Soleil découvrirent aux Espagnols toutes les ruës autour du quartier, garnies d'un grand nombre d'Indiens armez, qui occupoient encore les tours d'un Temple peu éloigné du quartier, dont on pouvoit en battre une partie, en commandement, à coups d'arc & de fronde. Le General auroit fortifié ce poste, s'il eut eu assez de forces pour les separer; mais il ne vouloit pas tomber dans la bévue de ceux qui abandonnent le necessaire pour s'attacher à la précaution.

On montoit par cent degrez à la terrasse de ce Temple, qui soutenoit quelques tours assez spacieuses, où cinq cens Soldats choisis entre la plus brave Noblesse de Mexique, avoient pris leur poste, si fort resolu de s'y maintenir, qu'ils s'étoient pourvus d'armes & de vivres pour plusieurs jours.

Cortez trouva de l'embarras à déloger les ennemis de ce poste dominant, dont l'avantage étant une fois reconnu, & mis en œuvre par les Mexicains pouvoit avoir de funestes suites, ce qui l'obligeoit à faire un prompt & vigoureux effort afin de les prevenir. L'ordre qu'il suivit pour y réussir sans hazarder beaucoup, fut de faire sortir la plus grande partie de sa troupe, dont il forma plusieurs bataillons aussi forts qu'il le jugea à propos, afin de défendre les avenues & s'opposer au secours. Il commit l'attaque du Temple au Capitaine Escobar avec sa compagnie & cent autres Soldats d'élite. On commença d'abord à combattre aux avenues dont les Espagnols se saisirent; & un moment après Escobar attaqua le Temple, & se rendit Maître du Vestibule & d'une partie des degrez sans résistance, parce que les Indiens se laisserent engager exprés; & lorsqu'ils virent l'occasion favorable, ils parurent tout à coup aux balustres ou parapets d'en-haut, & chargerent les Espagnols à coups de fleches & de dards si furieusement, qu'ils les obligerent à s'arrêter. Escobar fit tirer à ceux qui se découvroient; mais il ne put soutenir la seconde charge qui fut encore plus rude. Ils avoient préparé de grosses pierres & des pieces de bois qu'ils pouffoient du haut de l'escalier, & qui roulant avec une rapidité augmentée par la pente des degrez, obligerent les Espagnols à reculer jusques à

trois fois. Quelques-unes de ces pieces de bois étoient à demi enflammées à dessein de les rendre plus nuisibles, par une grossiere imitation de nos armes à feu, qui devoit être un grand effort d'esprit de leurs Ingenieurs. En effet les Soldats s'ouvroient pour éviter le coup, & lorsque les rangs étoient une fois rompus, il falloit necessairement perdre du terrain.

Le General accompagné d'une troupe de Cavaliers, courroit à tous les endroits où on combattoit, & il reconnut le desavantage de ses gens: sur quoy ne consultant que sa valeur, il mit pied à terre; & après avoir fortifié la troupe d'Escobar de quelques Tlascalteques du corps de reserve, & des Cavaliers qui le suivoient, il se fit attacher une rondache au bras où il étoit blessé: & se jetta sur les degrez l'épée à la main d'un air si fier & si déterminé, que dès ce moment ceux qui le suivoient ne connurent plus le péril. Les obstacles de l'assaut furent surmontez en un moment: on gagna heureusement le plus haut degré, & ensuite la balustrade où on vint aux mains à coups d'épée & de massue. Les Mexicains étoient tous Nobles, & leur résistance marqua la difference que l'amour de la gloire met entre les hommes. Ils se laissoient tailler en pieces plutôt que de rendre les armes. Quelques-uns se precipiterent par dessus les appuis, persuadé que ce genre de mort qui étoit de leur choix, avoit quelque chose de plus noble: & les Ministres du Temple, après avoir appelé plusieurs fois le peuple à la défense de leurs Dieux, moururent tous en combattant comme des desesperés; en sorte que Cortez se vit en peu de tems maître de ce poste par le carnage de cette Noblesse Mexicaine, sans perdre un seul homme & avec peu de blesez. On ne doit pas oublier en ce lieu la haute resolution que deux braves Indiens conceurent dans l'embaras de la mêlée, & la vigueur dont ils tâcherent d'en venir à l'exécution. Ces vaillans hommes déterminés à sacrifier leur vie à leur patrie, & croiant achever la guerre par leur mort, concerterent ensemble de se precipiter du plus haut du Temple avec le General. Ils marcherent toujours unis, & lorsqu'ils aperceurent Cortez sur le bord du précipice, ils jetterent leurs armes à dessein de s'approcher de luy comme des deserteurs qui venoient se rendre. Ils mirent le genouil en

terre, en posture de supliers ; & sans perdre un moment ils se jetterent sur le General , & se lancerent par dessus la balustrade, le poids de leur prise devant donner une plus grande impression à cet effort. Cortez s'en défit néanmoins heureusement, mais avec quelque peine ; & leur attentat luy donna bien moins de coëre que d'admiration , lorsque la mort de ces Indiens luy fit connoître le péril qu'il avoit évité , sans desapprouver leur témérité , pour la part que la grandeur du courage y pouvoit pretendre.

Cette attaque du Temple eut quelques circonstances qui en faciliterent le succez avec moins de perte. Les Indiens s'épouvanterent lorsqu'ils virent redoubler le nombre des assaillans , & à leur tête ce même Capitaine qu'ils croïoient invincible. Ils se presenterent à la défense des degrez avec plus de précipitation que de diligence ; & on remarqua que les pieces de bois qu'ils rouloient d'en-haut en travers , ce qui devoit faire le plus grand effet , passerent toutes de leur long entre les Espagnols , qu'elles n'offenserent presque point. Cet accident fut trop souvent réitéré pour être fortuit. Quelques-uns même l'ont raporté entre les merveilles que la divine Providence fit éclater en cette conquête. La faute pouvoit venir du trouble où ils se trouverent qui les empêcha de jeter ces pieces avec plus de précaution ; mais il est constant que cet accident facilita beaucoup la prise du Temple : & entre tant d'évenemens qu'on ne doit attribuer qu'à Dieu seul en toute cette guerre, on peut sans pousser trop loin la credulité, balancer quelque fois entre le miracle & le cas fortuit.

Cortez fit aussi-tôt transporter à son quartier, les vivres dont ils avoient garni les magasins du Temple , en une quantité considerable , & qui fut d'un grand secours en cette occasion. Il commanda qu'on y mît le feu , & qu'on rasât les tours & quelques maisons entre ce lieu & son logement , qui empêchoient que l'artillerie ne commandât sur cette éminence. On commit ce soin aux Tlascalteques qui s'en acquitterent promptement. Alors le General revenant à ses troupes qui étoient engagées dans les ruës, trouva qu'un gros considerable de Mexicains avoit chargé les Espagnols par celle de Tacuba ; & que ses gens extrêmement pressés défendoient cette prin-

cipale avenue avec beaucoup de peine. Cortez remonta d'abord à cheval, & passant le bras blessé dans les resnes de la bride, il prit une lance & courut au secours. Tous les Cavaliers le suivirent, avec la compagnie d'Escobar; & d'abord le choc des chevaux rompit les ennemis, qu'on perçoit à coup de lance, sans en perdre un seul dans l'épaisseur de la foule, outre ceux qui étoient renversez & foulés aux pieds. Le combat fut sanglant, parce que les Indiens qui s'écartoient pour éviter le choc, donnoient dans l'Infanterie qui les tailloit en pieces sans beaucoup de peine. Cependant le General oubliant sa prudence, & flaté par ses Exploits, se laissa emporter si avant à l'ardeur du combat, que lorsqu'il se reconnut, il vid que la retraite luy étoit interdite, parce que le gros des ennemis qui fûioient devant l'Infanterie venoit tomber sur luy, & le mettoit en danger de la vie par la victoire de ses gens même.

En cette extrémité, Cortez resolut de se jeter dans une autre ruë où il crut trouver moins d'embarras, & à quelques pas de l'entrée, il rencontra un parti considerable d'Indiens en désordre, qui menoient prisonnier son grand ami André de Duero, tombé entre leurs mains par la chute de son cheval. Le dessein qu'ils eurent d'abord de le conduire au sacrifice luy sauva la vie; car le General poussant furieusement au milieu de cette troupe, écarta ceux qui tenoient Duero & mit les autres en desordre; en sorte que ce Cavalier eut la liberté de se degager, & de se saisir d'un poignard qu'ils luy avoient laissé par imprudence en le defarmant. Il en tua quelques Indiens & regagna sa lance & son cheval. Alors les deux amis se joignirent & passerent la ruë au grand galop, en perçant les troupes des ennemis, jusques à ce qu'ils rencontrèrent leurs gens. Le General compta toujours depuis cette action entre ses plus heureuses aventures; puisqu'au moment qu'il n'étoit pas trop assuré de sa propre vie, il se trouva en main une occasion de sauver celle de son meilleur ami. C'est ainsi que sa bonne fortune, dans le sens qu'un Chrétien le doit prendre, l'assistoit si à propos, que ses fautes mêmes luy produisoient des occasions d'acquiescer de la gloire.

Les ennemis étoient déjà en mouvement pour se retirer de tous côtez; & le General ne crut pas qu'il fût nécessaire de s'engager

s'engager plus avant ; parce qu'il étoit impossible de suivre la victoire , sans laisser le quartier découvert. Il fit sonner la retraite ; & quoyque les Soldats revinssent las & fatiguez d'un combat qui avoit duré si long-tems , il n'y en eut que peu de blesez , & on n'en perdit pas un seul. Ce bonheur ajoûtoit un nouveau plaisir au repos qu'ils goûtoient ; puisque rien n'est meilleur que la victoire , à essuier les sueurs du combat. On brûla plusieurs maisons en cette rencontre ; & la perte des Mexicains donna lieu de croire que la rigueur du châti-ment pourroit les corriger. Quelques Auteurs ont mis cette sortie entre celles qui furent faites avant la mort de Motezuma ; mais la seconde Relation de Cortez même , nous apprend qu'elle ne se fit qu'après la mort de l'Empereur : & nous l'avons suivie , sans nous arrêter à une plus exacte discussion ; parce que cet incident n'est pas un de ceux dont la situation importe beaucoup à l'Histoire. Le succez de l'assaut du Temple étoit dû principalement à la valeur du General ; parce que son courage & son exemple apprirent aux Soldats que les difficultez qui les arrêtoient n'étoient pas insurmontables. Il oublia deux fois ce jour-là , de qu'elle importance est la personne d'un General pour la conservation de ses troupes en se jettant dans le péril avec plus d'ardeur que de prudence ; & ces excez de vivacité quoyqu'ils réussissent , meritent plus d'admiration que de louanges.

Cette action fut d'un si grand éclat entre les Mexicains , qu'ils la firent peindre comme une aventure extraordinaire ; & on trouva depuis , quelques toiles qui representoient au naturel l'attaque des degrez , le combat sur la terrasse , & en dernier lieu leur défaite entiere , sans épargner l'incendie & la ruine des tours , ni déguiser aucune des circonstances essentielles de la victoire des Espagnols ; ces Peintures leur tenant lieu d'Histoires , où ils respectoient la fidelité , parce qu'ils regardoient comme un crime , d'imposer à la posterité. Neanmoins on remarqua fort bien qu'ils ne manquoient pas de malice , à feindre quelques secours , pour sauver la gloire de leur Nation. Ils avoient peint plusieurs Espagnols estropiez & blesez ; faisant à coups de pinceau un carnage que leurs armes n'avoient pas fait , & honorant leur perte par le prix qu'elle avoit coûté : faute d'exactitude , dont les Histo-

442 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
riens mêmes ne sçauroient laver leur profession ; puisqu'ils se font , pour ainsi dire , un peché d'habitude de cette espece de soin , qui fait prendre aux circonstances le tour de l'inclination qui conduit leur plume. Ainsi on lit fort peu d'Histoires dont le stile n'accuse la Patrie , ou l'affection de l'Auteur. Plutarque , en son traité de la gloire des Atheniens , trouve quelque rapport entre l'Histoire & la Peinture ; il veut qu'on fasse une vive & exacte description des Pais , & qu'on représente aux yeux les actions qu'on rapporte : mais cette ressemblance de la plume au pinceau n'est jamais plus juste , que lorsqu'on décrit les lieux où les choses sont arrivées , par des traits artificieux , que l'on fait passer pour des ornemens de la narration , qui font la perspective des tableaux , & que l'on peut appeller les lointains de la verité.

CHAPITRE XVII.

Les Mexicains proposent un traité de paix , à dessein de faire perir les Espagnols par la famine. On penetre leur intention ; & Cortez assemble ses Capitaines. Ils prennent la resolution de sortir de Mexique cette nuit même.

LE jour suivant , les Mexicains demanderent une conférence , & on la leur accorda , avec quelque esperance de parvenir à un accommodement raisonnable. Cortez alla jusques sur la muraille , pour entendre leurs propositions ; & quelques Nobles s'étant avancez , luy declarerent , de la part du nouvel Empereur : *Qu'il se disposât , sans remise , à marcher avec son armée vers la mer , où ses grands canots l'attendoient ; & qu'on cesseroit les attaques durant le tems dont il auroit besoin pour preparer son voiage. Que s'il ne se déterminoit promptement à prendre ce parti , il devoit être assuré de perir , luy & tous ses Soldats , sans aucune ressource ; puisque les Mexicains étoient déjà convaincus , par plusieurs experiences , que les Espagnols n'étoient*

point immortels ; & que quand la mort de chaque Soldat devoit leur coûter vingt mille hommes , il leur en resteroit encore assez pour chanter la dernière victoire. Le General répondit : Que les Espagnols ne s'étoient jamais vanté d'être immortels ; mais seulement d'avoir plus de courage & de force que tous les autres hommes ; & si élevez au dessus de ceux de leur Nation , que sans avoir besoin d'un plus grand nombre de Soldats , il se sentoient assez de cœur pour entreprendre de détruire , non-seulement la Ville , mais encore tout l'Empire de Mexique. Qu'ayant néanmoins un extrême déplaisir de ce qu'ils avoient souffert par leur obstination , son dessein étoit de se retirer ; puisque le sujet de son Ambassade étoit fini , par la mort du grand Motezuma , dont la bonté & la considération le retenoit à sa Cour. Qu'il alloit exécuter cette résolution , pourvu que de part & d'autre on s'assurât de quelques conditions raisonnables , afin qu'il eût la commodité de se disposer à ce voyage.

Les Ministres du nouveau Gouvernement s'étoient assembles en présence de l'Empereur , afin de consulter sur les moyens de soutenir la guerre : & après plusieurs deliberations , ils avoient arrêté , qu'afin d'éviter le carnage que les armes des Etrangers faisoient de leurs Soldats , la mort déplorable de tant de Noblesse , & la ruine de la Ville , il étoit à propos de les afamer par un siege. Ce n'est pas qu'ils eussent dessein d'attendre que les Espagnols se rendissent ; ils vouloient seulement les affoiblir , & les tailler en pieces quand ils n'auroient plus de forces. Ces Ministres avoient imaginé ce nouveau genre de siege , inconnu jusques alors en leur milice : & ils n'avoient introduit ce pourparler de paix , qu'afin d'obtenir la suspension d'armes qu'ils souhaitoient ; supposant qu'ils pourroient entretenir la negociation par diverses propositions , jusques à ce qu'on eût consumé le peu de vivres qui étoient dans le quartier : Sur quoy ils donnerent ordre aux Commandans des troupes , qu'ils prissent un extrême soin d'empêcher le secours , d'occuper de loin & de près tous les passages par où les assiegez pouvoient s'échaper , & de rompre tous les ponts des chaussées qui conduisoient au chemin de Vera-Cruz. Ils jugeoient que la politique ne souffroit pas qu'on les laissât sortir de la Ville , pour aller soulever les Provinces mal satisfaites , ou se refaire à l'abri des murailles de Tlascala.

Quelques-uns de ces Ministres firent attention sur la misere à quoy on exposoit plusieurs Mexicains des plus considerables, prisonniers dans le quartier, & qui alloient necessairement perir par la faim, avant que les ennemis en sentissent les premieres atteintes: mais ils parurent tous si zelez pour le Public, qu'ils conclurent que ces prisonniers seroient trop heureux de mourir pour leur Patrie; & peut-être ce qui fit tort à ces malheureux, fut de se trouver en la compagnie de trois fils de Motezuma, dont la mort n'auroit pas été fort regrettée en cette assemblée; parce que l'aîné étoit un jeune homme digne de regner, aimé du Peuple, & l'unique sujet qui pouvoit donner de la jalousie au nouvel Empereur: foiblesse pitoyable des Ministres de ce caractere, qui satisfont à leurs passions, lorsqu'ils croient travailler au bien de l'Etat.

Ce qui leur faisoit le plus de peine, étoit le Chef de leurs infames Sacrificateurs, qui étoit en la même prison; car ils le reveroient comme la seconde personne de l'Etat: & ils croioient qu'en le laissant perir, ils commettroient un grand crime contre les Dieux; surquoy l'adresse dont ils usèrent pour obtenir sa liberté, est fort remarquable. Les mêmes Envoiez revinrent sur le soir à la conference, & proposerent de la part de leur Prince: *Qu'afin d'éviter les contestations qui pourroient retarder le traité, il seroit bon que quelqu'un des Mexicains prisonniers, bien instruit de tout ce qui devoit entrer en negotiation, vint trouver les Ministres de l'Empereur.* Cet expedient parut assez plausible, & sans difficulté; & du moment qu'ils s'apperçurent qu'on le goûtoit, ils insinuerent aux Espagnols, amiablement & par forme d'avis, que personne ne seroit si propre à cet emploi, qu'un bon homme de Sacrificateur qu'ils tenoient en prison, parce qu'il scauroit faire valoir leurs raisons, & vaincre les difficultez qui se presenteroient. Ce pretexte specieux, & assez bien imaginé, eut l'effet qu'ils pretendoient. Ce n'est pas qu'on n'eût penetré l'artifice de la proposition, qu'ils negligeoient si fort en apparence: mais comme les vûes du General alloient à decouvrir le fond de leur intention, il crut qu'il luy importoit beaucoup moins de se defaire d'un prisonnier abominable & embarrassant. Le Sacrificateur sortit donc, fort bien informé de quelques conditions aisées à obtenir, touchant la commodité & la facilité

des passages, afin de parvenir aux conclusions plus essentielles sur le fait des armes, des ôtages & des autres articles, au retour de cet Envoïé. Mais on se vid bien-tôt désabusé sur ce sujet : les sentinelles reconnurent que les ennemis avoient investi le quartier de plus loin qu'ils n'avoient accoutumé ; & qu'ils prenoient de grandes précautions en faisant des tranchées & des remparts, afin de défendre les ouvertures des chaussées qu'ils avoient sur le lac : des gens qui rompoient les ponts de la principale avenue, & qui embarrassoient le chemin de Tlascala ; & ces diligences découvrirent le secret de leurs conférences.

Cette nouvelle émeut le General ; mais comme il avoit appris à surmonter des obstacles plus difficiles, il revint à son affiette naturelle & dans la première chaleur de ses reflexions, qui alloient toujours aux remèdes, il ordonna qu'on fit un pont de grosses solives & de planches assez fortes pour soutenir le canon, afin de traverser les coupures qu'ils avoient faites à la chaussée. Le pont étoit fabriqué d'une manière que quarante hommes pouvoient l'ébranler & le conduire aisément. Cortez ne s'arrêta qu'autant qu'il fut nécessaire pour mettre cet ouvrage sur les chantiers, & assembla les Capitaines, afin de prendre leurs avis sur le tems auquel on devoit faire la retraite. Il leur proposa cet article avec beaucoup d'indifférence, soit qu'il n'eut rien décidé la dessus, soit qu'il ne voulût pas se charger de l'événement. Les avis furent partagez, les uns concluoient pour la nuit, les autres pour le jour, & l'un & l'autre parti avoit de fortes raisons. Les premiers disoient : *Que la prudence & la valeur n'étant point opposées, on devoit choisir la voie la plus sûre. Que les Mexicains par usage ou par superstition quittoient les armes durant la nuit : & qu'il falloit supposer encore que le traité de paix qu'ils croïoient presque arrêté les tiendrait alors moins éveillés ; & que leur dessein étant d'embarrasser la sortie des Espagnols, ainsi qu'on le jugeoit par leurs travaux ; ils pouvoient considérer le risque d'un combat au passage du lac où on ne pouvoit dresser de rangs, ni se servir de la cavalerie, outre qu'ils auroient les flancs découverts aux canots des ennemis qu'ils auroient encore à percer & à soutenir en tête & en queue.* Ceux qui étoient d'un autre avis disoient : *Qu'il étoit presque impraticable de hasarder durant la nuit ; une marche avec bagage & artillerie, par un chemin incertain.*

& élevé sur l'eau, lors même que la disposition du tems couvert, & pluvieux augmentoit les tenebres & l'absurdité d'une pareille résolution. Que l'entreprise de mettre une armée en mouvement avec tout son attirail, & l'embarras de marcher en jettant des ponts pour s'ouvrir des passages, ne pouvoit s'exécuter sans bruit & sans retardement; & qu'il étoit juste de profiter de la negligence de son ennemi, mais qu'on ne pouvoit jamais compter sur cette supposition. Que l'habitude des Mexicains de ne point prendre les armes durant la nuit, n'étoit pas si bien fondée qu'on le suposoit; puisqu'ils l'avoient interrompue lorsqu'ils vinrent mettre le feu au quartier & s'emparer du Temple qui en étoit proche. Ainsi qu'elle n'étoit point un motif suffisant à se persuader qu'ils eussent entièrement abandonné une ressource qui devoit attirer toute leur attention; qu'il y auroit toujours moins de risque pour les Espagnols, de sortir en combattant en plein jour, que de faire une retraite qui auroit l'apparence d'une fuite, afin d'aller chercher honteusement un abri chez les nations qui leur étoient alliées; & qui peut-être ayant perdu l'idée de leur valeur mépriseroient leur amitié. Enfin que ce seroit toujours une méchante politique, d'avoir besoin de ses amis, & d'avoir recours à eux après avoir perdu la réputation.

La résolution de se retirer durant la nuit passa au plus grand nombre de voix; & Cortez s'y rendit paroissant encore emporté par quelque motif réservé. Tous les Officiers convinrent qu'il falloit se hâter, & on résolut de sortir cette nuit-là, afin de ne point laisser aux ennemis le tems de prendre de nouvelles mesures pour embarrasser le passage de la digue, par des remparts & des tranchées, dont ils avoient accoutumé d'en fortifier les ouvertures. Le General pressa la construction du pont; & quoyqu'il y ait lieu de croire que son intention eût été d'en faire construire deux autres; parce que les Mexicains avoient rompu la digue en trois endroits, néanmoins le tems ne permit pas qu'on fit cette diligence; & elle ne parut pas nécessaire; parce qu'on se figura qu'on pourroit transporter le pont d'un canal à l'autre, durant que l'armée passeroit. Mais on reconnoît ordinairement trop tard en ces suppositions, la difference qui se trouve entre la speculation & la pratique.

On ne peut nier que le General ne témoignât plus d'indifference, & moins d'action qu'à l'ordinaire, en cette con-

restation de ses Capitaines. On a crû qu'il étoit entré au Conseil, prevenu de l'opinion, qui prévalut sur la vaine prediction d'un Astrologue, qui vint luy donner un avis misterieux, de marcher cette nuit même; parce que la plus grande partie de l'armée periroit, s'il laissoit passer certaine constellation favorable, qui étoit prête à se tourner en un aspect infortuné. Ce Devin, nommé Botello, avoit une place de Soldat volontaire, & étoit plus connu dans les troupes sous le nom de Sorcier, auquel il répondoit sans se fâcher, croiant qu'il étoit un attribut de son habileté. Quoyque cet homme n'eût aucune connoissance des belles lettres, ni aucuns principes, il se vantait néanmoins de penetrer dans l'avenir; n'étant pas au reste si pernicieux que ceux qui sçavent ces arts diaboliques, dont ils font une étude; ni si simple, qu'il n'étalât quelques caracteres, nombres, ou paroles, de celles qui contiennent une abominable stipulation avec le premier imposteur. Cortez se mocquoit toujours des pronostics de cet homme, méprisant le sujet, à cause de la profession; & il l'écouta alors avec le même mépris: mais enfin il l'écouta, ce qui étoit presque la même chose que de le consulter, lorsqu'il ne devoit consulter que sa prudence, afin de choisir le meilleur parti; & la fausse prediction enleva son esprit: tant ces gens sont à craindre, & leurs observations dangereuses, que les personnes de bon sens doivent avoir en horreur, particulièrement ceux qui gouvernent les autres; puisqu'au même tems que l'esprit en reconnoît la vanité, elles preoccupent le cœur, par quelques especes qui l'entraînent vers la crainte, ou vers la confiance: & lorsqu'on arrive au moment de prendre une resolution, les impressions ou les chimeres de l'imagination se revoltent contre l'entendement, & donnent toujours quelque atteinte à la raison.



CHAPITRE XVIII.

L'armée marche en bon ordre ; & à l'entrée de la digue , les Indiens se découvrent , & l'attaquent de toutes leurs forces , par terre & par eau. Le combat dure long-tems ; & enfin elle prend terre auprès de Tacuba , avec une difficulté & une perte considérables.

ON envoïa sur la fin du jour un des prisonniers Mexicains , sous pretexte de continuer le traité , suivant les propositions dont le Sacrificateur étoit chargé ; croïant que cette feinte serviroit à tromper les ennemis , en leur faisant connoître qu'on traitoit de bonne-foi , & qu'on se disposoit à partir au plus tard dans huit jours. Cependant le General ne songeoit qu'à hâter les apprêts de son voïage , le peu de tems qu'on avoit rendant les momens précieux.

Il donna ses ordres , & prit le soin d'instruire tous les Capitaines , en prevenant , par une exacte prevoïance , tous les accidens qui pouvoient traverser la marche de l'armée. Cortez mit à l'avant-garde deux cens Soldats Espagnols , avec les Tlascalteques les plus aguerris , & jusques à vingt Cavaliers , sous le commandement de Gonzale de Sandoval , François d'Azebedo , Diego d'Ordaz , François de Lugo , & André de Tapia. Il commit l'arrière-garde à Pierre d'Alvarado , à Jean Velasquez de Leon , & aux autres Capitaines qui étoient venus avec Narvaez ; & ce corps étoit plus fort que le premier. La bataille étoit composée du reste de l'armée , & c'étoit elle qui conduisoit les prisonniers , l'artillerie , & tout le bagage. Le General fit encore un corps de reserve auprès de sa personne , afin de porter du secours où il seroit nécessaire. Il étoit d'environ cent Soldats choisis , sous les Capitaines Alonse d'Avila , Christophle d'Olid , & Bernardin Vasquez de Tapia : après quoy il fit un petit discours aux Soldats , sur les difficultez & les dangers de cette entreprise ; sur quoy il appuya,

appuïa, parce que dans les conversations qu'ils avoient ensemble, ils s'étoient prévenus de cette opinion, que les Mexicains ne combattoient jamais durant la nuit; & il étoit nécessaire de leur inspirer de la défiance, afin d'effacer cette dangereuse sécurité, flateuse ennemie des plus braves gens, dont elle pousse l'esprit à la nonchalance, pour le jeter ensuite dans le trouble; au lieu qu'une prudente crainte le précautionne contre une honteuse fraïeur.

Alors Cortez fit apporter en une chambre de son appartement, l'or, l'argent, & tous les joïaux qui composoient le trésor dont Christophle de Guzman son Camerier avoit la charge. On en tira le quint du Roi, en especes les plus précieuses, & du moindre volume; & on le mit, avec toutes les formalitez requises entre les mains des Officiers qui avoient le soin des rôles & des munitions de l'armée. Le General donna une jument de son équipage, pour servir, avec quelques chevaux blessés, à porter ces especes, afin de ne point charger les Indiens, qui pouvoient servir dans les occasions. Le reste, suivant l'estimation que l'on put en faire, alloit au-delà de sept cens mille écus; & Cortez se resolut, sans aucune répugnance, à abandonner cette somme, en protestant publiquement: *Qu'il n'étoit pas tems de s'en embarrasser, & qu'il seroit honteux d'occuper si indignement leurs mains, qui devoient être libres pour la défense de leur vie & de leur reputation.* Néanmoins comme il reconnut que les Soldats touchés de cette perte, n'approuvoient pas un desintéressement si genereux, il dît en sortant: *Que la retraite qu'ils alloient faire, ne devoit point être considérée comme un abandonnement des biens qu'ils avoient acquis, ni du dessein de conquérir cet Empire; mais seulement comme une disposition nécessaire pour revenir à cette entreprise avec plus de vigueur, comme l'effort qu'on fait pour retirer le bras, sert à donner une plus grande impression au coup que l'on porte.* A quoy il ajouta certains mots, qui firent comprendre que ce ne seroit pas un grand péché, de se munir de ce qu'on pourroit emporter commodément; ce qui étoit à peu près remettre la chose à la discretion de l'avarice du Soldat. Ainsi, quoyque la plus grande partie, surtout ceux qui avoient de l'honneur, voiant ces richesses en leur pouvoir, n'en eussent pris que ce qui ne pouvoit les empêcher de courir aux occasions; les autres, &

particulièrement les gens de Narvaez, s'attachèrent au pillage sans aucune considération, accusant la petite capacité de leurs manches & de leurs pochettes, & chargeant leurs épaulles au delà de leurs forces. Il semble que cette permission fut une tache à la prevoiance de Cortez, qui ne pouvoit ignorer que le butin ne retient pas seulement le bras du Soldat, mais encore son courage, puisque les gens qui n'ont pas d'attachement à leur devoir, se défont bien plus aisément du point d'honneur, que de leur proie.

On ne scauroit imputer autre chose au General, si ce n'est de s'être persuadé qu'il pouvoit faire cette marche sans opposition; & cette confiance, qui paroît peu conforme à son genie, avoit quelque relation à la prediotion de l'Astrologue: mais après avoir fait la faute de l'avoir écouté, celle-ci en est seulement la suite, & non pas une nouvelle erreur.

Il étoit près de minuit, lorsque les Espagnols sortirent du quartier, sans que ni leurs sentinelles, ni leurs coureurs eussent fait aucune rencontre: & quoyque la pluie & l'obscurité favorisassent le dessein de marcher en grand respect, & la pensée que les ennemis se tiendroient dans leurs remparts, on observa néanmoins le silence avec tant d'exactitude, que l'on n'auroit pû obtenir par la crainte, ce que l'obeissance produisit en ces Soldats. L'avant-garde passa sur le pont volant; & ceux qui le conduisoient, le porterent jusques au premier canal, où il servit; mais le poids de l'artillerie & des chevaux l'engagea tellement entre les pierres qui le soutenoient, qu'il auroit été impossible de le transporter aux autres ouvertures, comme on l'avoit supposé: mais on ne fut pas en cette peine, parce qu'avant que l'armée eût achevé de passer ce premier trajet de la digue, il falut prendre les armes, les ennemis l'ayant attaquée de tous côtez, lorsqu'on les attendoit le moins.

L'adresse dont les Barbares conduisirent toute cette entreprise, est véritablement admirable: ils observerent tous les mouvemens de leurs ennemis, avec une dissimulation fine & éclairée. Ils assémblèrent & distribuerent sans bruit la multitude intraitable de leurs troupes: & ils s'aiderent du silence & de l'obscurité, afin de parvenir plus sûrement au dessein qu'ils avoient de s'approcher, sans être découverts. Le lac

fut entierement couvert de canots armez, qui vinrent par les deux côtez de la chaussée, commencer le combat avec tant de sang froid & d'ordre, qu'au même-tems qu'on entendit l'effroyable tintamarre de leurs cris & de leurs cors, on sentit les coups de leurs fleches.

Toute l'armée étoit perduë sans ressource, si les Indiens avoient gardé dans la chaleur du combat, le bon ordre qu'ils avoient tenu en attaquant; mais la moderation étoit pour eux un état si violent, que l'obeïssance cessa du moment que la colere vint à s'allumer, & l'habitude l'emporta. Ils chargerent en foule à l'endroit où ils remarquerent le gros de l'armée, avec une si horrible confusion, que leurs canots se mettoient en pieces, en heurtant contre la chaussée; & le choc de ceux qui cherchoient à s'avancer, étoit encore un autre écueil, presque aussi redoutable. Les Espagnols firent un furieux carnage parmi ces misérables, nuds & en desordre; mais les forces manquoient à l'exercice continuel des épées & des masses: & un moment après, il falut en venir aux mains à la tête de l'avant-garde, où on fit la plus grande execution; parce que les Indiens qui étoient éloignez, ou qui ne pouvoient souffrir la lenteur des rames, se jetterent en l'eau, & s'aidant de leurs armes & de leur agilité naturelle, ils sauterent sur la chaussée, en si grand nombre, qu'ils ne pouvoient se tourner: & ce nouvel assaut fut d'un grand secours aux Espagnols, qui rompirent aisément les Mexicains; & après les avoir taillez en pieces presque tous, leurs corps servirent à combler le canal, sans qu'on eût besoin d'autre diligence, que celle de les jetter dans le fossé, où ils firent un pont à nos troupes. C'est ce qu'aucuns de nos Auteurs ont écrit, quoyque d'autres rapportent qu'on rencontra heureusement une poutre assez large, que les ennemis avoient laissée en rompant le second pont, où les Soldats passerent à la file, menant les chevaux dans l'eau par la bride. Quoyqu'il en soit, car il n'est pas aisé d'accorder ces circonstances, & elles ne meritent pas tant d'attention, l'industrie & le bonheur contribuerent également à faire surmonter la difficulté de ce passage: & l'avant-garde continua sa marche, sans s'arrêter beaucoup au dernier canal, parce que le voisinage de la terre causoit une diminution considerable

aux eaux du lac. Ainsi on passa aisément à gué ce qui en restoit ; & on considéra comme une grande fortune, que les ennemis, qui avoient tant de troupes de reste, n'en eussent point jetté quelqu'une au bout de la digue, où les Espagnols qui gaignoient les bords du lac, fatiguez ou blesez, & dans l'eau jusques à la ceinture, auroient été obligez à disputer d'abord, par un nouveau combat tres. desavantageux : mais la prevoiance des Mexicains n'alla pas jusques à cette précaution ; & il semble qu'ils découvrirent un peu tard la marche de l'armée, ou, ce qui est plus certain, la confusion & l'empressement ne donnerent pas le tems necessaire à prendre toutes les mesures pour l'empêcher.

Le General passa avec la première troupe ; & aiant ordonné, sans s'arrêter, à Jean de Xaramille, de la mettre en bataille à mesure que les Soldats arrivoient, il retourna sur la chaussée, avec les Capitaines Sandoval, Olid, d'Avila, Morla, & Dominiquez : là il se jeta l'épée à la main, au plus fort de la mêlée, animant ses Soldats par sa presence, & par son exemple. Cortez fortifia sa troupe d'autant d'hommes qu'il en étoit besoin pour repousser les ennemis : il commanda que l'on fit la retraite, en défilant par le centre, & afin que le mouvement fût plus libre, il fit jeter dans l'eau toute l'artillerie, qui embarrassoit le passage. La valeur du General eut un grand emploi en ce combat ; mais son esprit souffrit encore davantage, lorsqu'au milieu de cette affreuse obscurité, le vent porta à ses oreilles les cris des Espagnols, qui se recommandoient hautement à Dieu aux derniers momens de leur vie : & ces cris, mêlez avec les heurlemens & les menaces des Indiens, allumoient un autre combat dans le cœur de Cortez, entre les mouvemens de la colere & ceux de la pitié.

On entendoit ces funestes voix, en un endroit de la Ville où il étoit impossible de porter du secours, les ennemis qui étoient sur le lac aiant eu l'adresse de rompre le pont volant, avant que toute l'arriere-garde eût achevé de passer ; & c'est en ce lieu que les Espagnols firent la plus grande perte, parce que le gros des Mexicains vint tomber sur eux, & les obligea à se retirer en desordre de l'autre côté de la chaussée. Les moins diligens furent taillez en pieces en cette occasion ; & la plus grande partie fut de ceux, qui oubliant leur devoir, n'étoient

pas dans les rangs, à cause de l'embarras de l'or qu'ils avoient pillé dans le quartier. Ils périrent honteusement, embrassant ce miserable fardeau, qui les avoit rendus inutiles au combat, & pesans à la fuite: & ces misérables victimes de l'avarice décriront encore mal à propos cette occasion, parce qu'ils furent comptez au nombre des morts, comme s'ils avoient vendu cherement leur vie; quoyqu'en bonne justice, les poltrons ne doivent point entrer dans la liste des gens de guerre.

Enfin Cortez fit sa retraite, avec tout ce qu'il put recueillir du débris de l'arrière-garde; & comme il passoit sans beaucoup d'obstacle le second espace de la chaussée, Alvarado vint se joindre à la troupe, étant redevable de sa vie à un effort de sa vigueur & de son agilité, qui approchoit du prodige. Ce Capitaine se voyant chargé de tous côtez, son cheval tué, & devant soi un canal fort large, mit le bout de sa lance au fond de ce canal, & élançant en l'air son corps, soutenu par la seule force de ses bras, il sauta de l'autre côté: hardiesse merveilleuse, que l'on regarda depuis comme une espece de miracle; & Alvarado même, lorsqu'il faisoit reflexion à son aventure, à la vûe du canal, trouvoit de la difference entre le fait, & la possibilité. Bernard Diaz n'a pû s'accommoder de cette histoire; & il l'a combattuë assez mal, laissant cette circonstance, & la reprenant avec toute la défiance d'un homme qui craint d'avoir été trompé, ou qui se repent de sa bonne-foi: il n'y en a point trop, à croire qu'Alvarado n'auroit pas voulu en cette conjoncture, feindre une action contre la vrai-semblance & la probabilité, & qui n'alloit, tout au plus, qu'à la gloire de sa legereté. C'est pourquoy nous avons rapporté ce que les autres Auteurs en ont crû & publié, & ce que la voix publique a autorisé, en signalant cet endroit par le nom du saut d'Alvarado; sans faire façon d'avouer qu'en cette aventure, ainsi qu'en plusieurs autres, le vrai peut concourir avec ce qui paroît peu vrai semblable: & l'extrémité où ce Capitaine se trouvoit, rend l'action moins admirable, puisqu'elle n'étoit qu'un effort extraordinaire de la dernière nécessité.

CHAPITRE XIX.

Cortez marche vers Tlascala. Quelques troupes des Villes voisines le suivent de loin, jusques à ce que s'étant jointes avec celles des Mexicains, elles attaquent les Espagnols, & les obligent à se retirer dans un Temple.

LE jour commençoit à paroître, lorsque toute l'armée se trouva en terre-ferme; & l'on fit alte auprès de Tacuba, quoyqu'on eût lieu de craindre quelque insulte de la part de cette Ville, fort peuplée, & attachée au parti des Mexicains. Néanmoins le General ne voulut pas encore abandonner les bords du lac, afin de recueillir ceux qui pouvoient être échapez de ce combat: & la précaution parut nécessaire & bien imaginée, puisqu'elle sauva quelques Espagnols & Tlascalteques, qui par leur valeur & par leur adresse, se jetterent à la nage, & arriverent au bord du lac, où ils eurent le bonheur de se cacher dans les champs de maiz qui étoient aux environs.

Ces gens apprirent au General, que la dernière partie de l'arrière-garde avoit été entièrement défaite; & lorsqu'il eût mis toutes les troupes en bataille, on trouva qu'il manquoit environ deux cens Espagnols, plus de mille Tlascalteques, quarante-six chevaux, & tous les Mexicains prisonniers, qui sans pouvoir être reconnus en cette confusion durant l'obscurité, furent traitez comme ennemis, par ceux de leur Nation. Les Soldats étoient fatiguez, & étonnez par la diminution considérable de l'armée, & la perte de l'artillerie; à la veille d'être encore chargez par les ennemis, & éloignez du terme de la retraite. Entre tant de sujets de chagrin, on regardoit comme un malheur encore plus affligeant, la mort de quelques-uns des principaux Chefs, dont les plus signalez furent Amador de Lariz, François de Morla, & François de Salcedo, qui perdirent la vie, en s'acquittant de leur devoir avec une

valeur extraordinaire. Jean Velasquez de Leon mourut aussi en cette occasion, faisant la retraite à la queue de l'arrière-garde, accablé par le grand nombre des ennemis, & témoignant un courage invincible jusques au dernier soupir. La perte de cet Officier fut généralement regrettée, parce qu'il étoit respecté de tous les Soldats, comme la seconde personne de l'armée. Velasquez étoit en effet un Capitaine d'un tres-grand service, autant pour le conseil, que pour l'exécution; un peu sec en ses manieres, mais toujours vrai & sincere, sans être ni fâcheux, ni ennuyeux dans la conversation, embrassant le meilleur parti, avec tant de generosité & de grandeur d'ame, qu'il abandonna celui de son parent Diego Velasquez, parce qu'il vid que ses intentions n'étoient pas droites. L'estime qu'il avoit acquise, le faisoit considerer comme un homme tres-necessaire à la conquête de Mexique; & sa perte laissa un égal exercice à la memoire, & au desir.

Pendant que les Capitaines mettoient les troupes en ordre pour la marche, Cortez appuie sur une pierre se reposoit; mais dans un accablement d'esprit qui n'eut jamais tant de besoin de sa force & de son courage pour retenir son ressentiment dans une juste moderation. Il rapeloit toute sa constance, & demandoit quelque treve à ses tristes reflexions. Cependant au même tems qu'il donnoit ses ordres, & qu'il animoit ses Soldats avec cette vivacité qu'il conservoit toujours, ses yeux répandirent des larmes qu'il ne put leur cacher, par une foiblesse de l'humanité, qui étant excitée par un sentiment de tendresse pour l'interêt commun, ne donnoit aucune atteinte à la grandeur du courage. Et ce fut assurément un spectacle digne d'admiration de voir tant d'affliction soutenue de tant de fermeté, & le visage de Cortez baigné de ses larmes sans luy faire perdre l'air d'un vainqueur.

Il se souvint alors de la prediction de l'Astrologue, & demanda ce qu'il étoit devenu; soit à dessein de reprocher à cet homme le conseil qu'il luy avoit donné de hâter la marche de l'armée; ou de faire quelque diversion à ses chagrins; en raillant le devin sur la fausseté de son art. On trouva que ce miserable avoit peri à la premiere attaque sur la digue, suivant la destinée ordinaire à ceux de sa profession. On ne par-

le pas ici de ceux qui possédant à fonds les principes de cette science, savent encore la réduire aux termes de la raison; mais seulement de ces imposteurs qui prennent la qualité d'Astrologues judiciaires ou Devins, & dont la plus grande partie traîne une misérable vie, terminée par quelque désastre: appliquez au bonheur d'autrui, & toujours chargez de misères; en sorte qu'un Auteur fort approuvé a cru que le seul penchant à l'observation des aspects heureux où infortunez des astres, marquoit un point de naissance sous une maudite étoile.

Entre tant de disgrâces, Cortez eut cette consolation qui lui fut commune avec toute l'armée, de ce qu'au milieu de cette horrible confusion, Aguilar & Marine échaperent du Combat. Ces deux sujets n'étoient pas moins nécessaires alors à la conquête, qu'ils l'avoient été autrefois; parce qu'il étoit impossible faute de truchemens, d'exciter ou d'attirer les esprits des Nations, dont on se proposoit l'assistance. Un autre effet de bonheur qui n'étoit pas moins considérable, fut que les Mexicains n'eurent pas le cœur de suivre leur avantage, & qu'ils donnerent aux Espagnols le tems de respirer, & de se mettre en marche avec plus d'ordre & moins d'empressement, enlevant même tous les bleffez sur la croupe des chevaux. Leur retardement vint d'un accident inopiné que l'on peut avec justice attribuer à la Providence. Les fils de Motezuma qui étoient auprès de leur pere en sa prison, & les autres prisonniers qui suivoient le bagage des Espagnols, furent massacrez par les Mexicains même; & les Indiens attachez à piller la dépouille des morts, reconnurent au matin ces pauvres Princes percez de leurs fleches. Comme le peuple les reveroit avec cette espece d'adoration qu'il avoit pour l'Empereur leur pere, cette vûë jeta les Mexicains dans une si horrible consternation, que les uns demeuroient immobiles, sans oser dire la raison de leur étonnement, les autres se retiroient éperdus & faisoient place à la foule; mais personne ne disoit mot, la frayeur étouffant jusques aux soupirs. Enfin le bruit de cette aventure courut par toutes les troupes & y fit le même effet, suspendant pour un tems tous les autres sentimens, par cette espece d'alienation que les anciens appelloient terreur panique. Les Commandans resolurent d'infor-

mer l'Empereur de cet accident ; & ce Prince qui avoit besoin d'une feinte démonstration de douleur , afin de flater l'esprits de ses Sujets dans une veritable affliction , ordonna que l'on fît aite par tout , & qu'on commençât la ceremonie des funerailles , par les clameurs & les gemissemens ordinaires , jusques à ce qu'on eût livré les corps aux Sacrificateurs , pour les conduire au lieu de la sepulture de leurs Ancêtres. Les Espagnols furent redevables du repos & du soulagement qu'ils trouverent après une si furieuse désolation & tant de fatigues , à la mort de ces Princes. Neanmoins ils la regretterent comme une de leurs plus grandes pertes , & particulièrement le General , qui respectoit en eux la memoire de leur pere , & fondeoit une bonne partie de ses esperances sur le droit que l'aîné avoit à la Couronne.

Cependant l'armée s'avançoit sur le chemin de Tlascala sous la conduite de quelques guides de cette nation. Le retardement des ennemis donnoit une juste défiance , & comme en ces occasions la crainte fait quelque fois un meilleur effet que l'assurance , on marchoit en bon ordre sans qu'aucun Soldat osât quitter les rangs.

On ne fut pas long-tems sans découvrir quelques troupes d'Indiens armez , qui suivoient les traces de l'armée , sans en approcher. Ils étoient sortis de Tacuba , d'Elcapuzalco & de Tenecuya , par l'ordre des Mexicains , à dessein d'arrêter les Espagnols jusques à ce qu'ils se fussent acquittez des devoirs funebres qu'ils rendoient aux enfans de Motezuma : précaution remarquable entre des Barbares. Ces troupes ne firent pas un grand embarras , parce qu'elles se tinrent toujours à une distance d'où elles ne pouvoient offenser les Espagnols que par leurs cris ; & cette importunité dura jusques à ce que le gros des Mexicains étant arrivé , ces gens détachez s'y joignirent avec empressement. Et s'avançant alors avec la legereté naturelle aux Indiens , ils attaquèrent l'armée avec tant de furie , qu'on fut obligé de tourner tête pour les recevoir.

Le General étendit autant qu'il pût ses bataillons sur un même front , & mit tous les Arquebusiers & les Arbalestriers aux premiers rangs , se trouvant engagé à combattre en raze campagne , sans voir aucun lieu de retraite , ni pouvoir for-

tiifier ses troupes à dos. Tous les Indiens qui s'approchoient étoient abatus, sans que leur mort épouvantât les autres. Les Cavaliers faisoient des irruptions fort sanglantes. Cependant le nombre des ennemis croissoit à tous momens, & ils incommodoient fort les Espagnols à coups de fleches, & de pierres. Nos gens commençoient à se lasser sans esperer de vaincre; & leur valeur accusoit déjà le manque de forces, lorsque Cortez qui combattoit en Soldat, sans oublier les attentions d'un Capitaine, remarqua une petite éminence peu éloignée & qui commandoit de tous côtez sur la plaine. Il y avoit sur cette hauteur un bâtiment garni de tours, que l'extrémité où il se trouvoit luy figura comme une forteresse. Cortez résolut de gagner ce poste avantageux par sa situation; & aiant détaché quelques Soldats à dessein de le reconnoître, il les fit suivre par toute l'armée. Ce mouvement donna beaucoup de peine, parce qu'il falut faire tête aux ennemis en gagnant le terrain vers la hauteur, & jeter tous les Arquebusiers sur les avenues. Enfin le General vint heureusement à bout de son dessein; parce qu'on trouva le poste abandonné, & dans le bâtiment tout ce qu'on pouvoit s'imaginer alors pour se mettre à couvert.

C'étoit un Temple d'Idoles sauvages, à qui ces Barbares recommandoient la fertilité de leurs moissons. Les Sacrificateurs & les Ministres de ce culte abominable l'avoient laissé desert, fuant le voisinage de la guerre, contraire à leur profession. L'enceinte du Temple étoit assez spacieuse, & fermée d'une muraille qui étant flanquée de quelques tours, pouvoit être mise en défense. Les Espagnols reprirent haleine à l'abri de ses remparts, qu'ils regardoient comme une forteresse inexpugnable. Ils tournerent en même tems les yeux & leurs cœurs vers le Ciel, recevant ce soulagement comme un secours de la Divine protection; & cette pieuse reflexion subsista même après le péril, puisqu'ils firent bâtir en ce lieu même, un Hermitage sous le titre de Nôtre-Dame des Remedes, afin de conserver dans la memoire des hommes, l'importance de la ressource qu'ils rencontrèrent en ce Temple pour se tirer d'une occasion où ils se trouvoient réduits à la dernière extrémité: & l'on en voit encore aujourd'huy les effets sensibles, au secours que la sainte Image procure à plu-

leurs besoins, & en la devotion des fideles qui viennent rendre à la tres-Sainte Vierge de tres-humbles graces de ce bien fait.

Les ennemis n'eurent pas le courage de monter sur la hauteur, & même ils ne témoignerent aucun dessein de tenter un assaut. Ils s'approcherent seulement à la portée du mousquet, de l'éminence qu'ils enveloperent de tous côtez. Ils faisoient de tems en tems quelques irruptions, en batant l'air à coups de fleche & quelque fois les murs du Temple, comme s'ils eussent voulu les punir de ce qu'ils s'opposoient à leur vengeance. Cependant leurs cris & les menaces dont ils tâchoient de satisfaire leur fausse valeur, en decouvroient la foiblesse; & on n'eut pas beaucoup de peine à les repousser jusques à la fin du jour, qu'ils reprirent tous le chemin de Mexique: soit afin de garder leur coûtume de se retirer avec le Soleil, soit qu'ils se trouvassent abatus d'avoir été en un continuel exercice depuis la minuit du jour precedent. On reconnut du haut des Tours qu'ils faisoient alte au milieu de la plaine; & qu'ils tâchoient de couvrir leur dessein en se partageant en diverses troupes: comme s'ils n'en avoient pas donné des marques évidentes, & publié par la maniere dont ils se retiroient, que la question n'étoit pas encore décidée.

Le General logea l'armée avec toutes les précautions qu'on est obligé de prendre durant la nuit en un poste peu seur. Il commanda que l'on changeât souvent les gardes & les sentinelles, afin que tout le monde goûtât à son tour un peu de repos: on alluma du feu en quelques endroits, tant parce que la saison demandoit ce secours, que pour consumer les fleches des Mexicains, & leur retrancher cette munition.

On distribua par mesure aux Soldats le peu de rafraichissement que l'on trouva dans ce Temple, & que les Indiens avoient pû sauver avec le bagage; & les Officiers donnerent une attention particuliere à la guerison des blesez, qui étoit difficile en ce défaut general de toute sorte de provisions. Neanmoins on inventa quelques remedes de ce qu'on avoit en main, & qui soulagerent au moins la douleur par vertu, ou par hazard; on tira du fil & des bandes des couvertures des chevaux.

Cortez appliqué à toutes ces choses, n'en étoit pas moins attentif au péril où il se trouvoit engagé; & avant que de se donner quelques momens de repos, il assembla les Capitai-

nes afin de concerter avec eux ce qu'on devoit faire en cette conjoncture. Il avoit déjà formé sa resolution, mais il se gardoit bien de décider souverainement aux occasions périlleuses, étant grand maître en cet art d'attirer les esprits à l'avis le plus raisonnable, sans découvrir son sentiment, ni s'armer de son autorité. Il leur proposa donc divers partis avec les inconveniens, remettant à leur choix à décider sur la facilité ou la difficulté des moïens. Il remontra d'abord : *Qu'on ne retomboit pas deux fois impunement en l'extrémité où ils s'étoient trouvez ce soir-là ; & qu'ils ne pouvoient sans témérité, se rejeter dans l'engagement de marcher en combatant avec des forces si inégales à celles des ennemis, & de faire en même tems deux mouvemens si opposez.* Il ajouta : *Qu'afin d'éviter une resolution dont le danger & les inconveniens étoient si considerables, il avoit songé à attaquer les ennemis dans leur camp à la faveur de la nuit ; mais que ce parti luy paroïssoit moins avantageux, en ce qu'on dissiperoit seulement cette multitude d'Indiens, par la fuite, pour les voir rassembler un moment après, suivant leur coûtume, qui feroit traîner long-tems cette guerre.* Qu'il avoit donc pensé à se maintenir dans le poste où ils étoient jusques à ce que la fatigue d'un siege obligéât les Mexicains à se retirer, si la nécessité des vivres qui commençoit à se faire sentir, n'eut rendu cette voie presque impraticable. Qu'il s'offroit un autre parti, (c'étoit celui qu'il vouloit prendre) qui étoit de mettre en marche dès cette nuit-même : en sorte que le jour les trouvât à deux ou trois lieues du lieu où ils étoient. Que si les Indiens suivant leur maniere ne faisoient aucun mouvement jusques au lever du Soleil, les Espagnols auroient l'avantage de faire leur chemin sans obstacle ; & quand les Mexicains prendroient la resolution de les suivre, ils ne pourroient les joindre sans être fatiguez, & il seroit plus aisé de continuer la retraite en trouvant moins de vigueur dans les ennemis. Neanmoins que considerant le mauvais état de l'armée, & la lassitude des Soldats, ce seroit une cruauté de les exposer sans aucune raison, au travail d'une marche precipitée durant les tenebres, & par un chemin incertain ; quoyque l'occasion & la nécessité où ils se trouvoient demandassent des remedes extraordinaires, & une prompte resolution ; & puisqu'il n'y avoit rien de sûr, il falloit peser les difficultez, & s'abandonner à la resolution, qui en auroit le moins.

Sur ce raisonnement du General, tous les Capitaines con-

vinrent que le dessein le moins périlleux , & de plus facile exécution , étoit d'avancer la marche de l'armée, sans autre retardement , que celui qui étoit nécessaire à donner quelques heures au repos des Soldats , & on conclut de partir à minuit précisément. Cortez se rendit à l'avis commun , comme s'il n'en eût pas été l'Auteur. C'est ainsi qu'il en usoit avec adresse , afin d'éviter les disputes , lorsqu'on en venoit à la conclusion ; & c'est la méthode de ceux qui savent l'art de décider en demandant conseil , ce qui se fait en prevenant toutes les objections par la force de son raisonnement.

CHAPITRE XX.

Les Espagnols continuent leur retraite , avec une furieuse fatigue & de grands obstacles , jusques à leur arrivée à la vallée d'Otumba , où toutes les forces des Mexicains furent rompuës & défaites dans un combat.

Peu de tems avant l'heure marquée , on assembla les Soldats , qui dormoient en défiance , & qui n'eurent pas de peine à s'éveiller. On leur déclara l'ordre , & les raisons qu'on avoit de l'exécuter : à quoy ils applaudirent tous , en se disposant à marcher. Le General commanda qu'on laissât les feux allumés , afin de cacher aux ennemis le mouvement qu'il alloit faire ; & donna le commandement de l'avant garde à Diego d'Ordaz , avec de bons guides. Il jeta la plus grande partie de ses forces à l'arrière garde , où il demeura , voulant être près du péril , & assurer par ses soins la tranquillité des autres. Ainsi l'armée se mit en marche ; & Cortez ordonna aux guides de s'écarter un peu du grand chemin , afin de le reprendre au point du jour. Ils s'avancerent en cet ordre plus d'une demi-lieuë , sans que le silence de la nuit fût troublé par le moindre murmure.

A l'entrée d'un país inégal , & coupé de plusieurs montagnes , les Coureurs donnerent en une embuscade , que ceux-mêmes qui l'avoient dressée découvrirent mal à propos , & si

brutalement, qu'ils en avertirent les Espagnols par leurs cris, & par les pierres qu'ils leurs tiroient de loin. On voïoit descendre des montagnes & sortir d'entre les buissons diverses troupes d'Indiens, qui venoient insulter les Espagnols par les flancs, mais sans aucun ordre : & quoyqu'ils ne fissent pas un corps capable d'arrêter la marche, il falloit toujours les repousser, éviter diverses embuscades, & disputer quelques défilez. On apprehenda d'abord une seconde irruption de l'armée qu'on avoit laissée de l'autre côté du Temple ; & quelques-uns de nos Auteurs rapportent cette action comme une attaque de la part des Mexicains ; mais leur maniere n'étoit pas de combattre ainsi par détachemens, & cela ne s'accorde point avec ce qu'ils firent ensuite. Nôtre sentiment est donc que ces Indiens étoient ramassez des milices de toutes les Villes voisines, qui par un ordre supérieur venoient incommoder la marche, en occupant les passages ; puisque si les Mexicains avoient connu la retraite des Espagnols, ils seroient venus en gros, les attaquer par l'arrière-garde, & n'auroient point partagé leur armée en petites troupes, afin de convertir la guerre en ces hostilités.

L'armée fit deux lieues, combattant ainsi avec moins de péril, que d'importunité ; & au point du jour elle fit alte, en un autre Temple, moins grand & moins élevé que le premier, mais assez bien posté pour découvrir la campagne, & prendre, suivant le nombre des ennemis, les mesures capables d'établir sa sûreté. Le jour découvrit la quantité & le désordre des Indiens : & ce qu'on craignoit comme une nouvelle charge de la part des Mexicains, se trouvant réduit à quelques incursions de Païsans, on continua la marche sans s'arrêter, & à dessein de s'avancer le plus qu'il seroit possible ; afin d'éviter, ou de rendre moins facile la poursuite des Mexicains.

Les Indiens continuoient leurs cris & leurs menaces, mais de loin, comme des chiens peureux, qui épuisent toute leur colere en de vains abois, jusques à ce qu'à deux lieues de-là, on reconnut un Bourg bien situé, & qui paroïssoit fort peuplé. Cortez le destina pour le logement de ses troupes, & donna ordre qu'on s'en saisit à vive force, si l'on ne pouvoit y entrer paisiblement ; mais on le trouva abandonné de tous ses Habitans, & quelque peu de vivres qu'ils n'avoient pu

emporter, qui ne contribuèrent pas moins que le repos, à rétablir les forces des Soldats.

L'armée s'arrêta en ce lieu, un jour ou deux, selon quelques Auteurs ; parce que l'état où les bleffez se trouvoient, ne permettoit pas que l'on fît une plus grande diligence. Elle fit ensuite deux autres journées de marche ; après quoy elle trouva un pays fâcheux & stérile, toujours hors du grand chemin, & en grand soupçon des guides qui la conduisoient. Les Soldats ne trouvoient point de couvert où ils pussent passer la nuit, & la persécution des Indiens ne cessoit point : ils étoient toujours en vûë, soit qu'ils fussent les mêmes, ou d'autres, qui suivant les premiers ordres, faisoient des courses en leur pays ; mais surtout, la soif & la faim travaillèrent extrêmement les Espagnols en ces passages, jusques à les jeter dans le dernier accablement. Néanmoins les Soldats & les Officiers s'animoient réciproquement à souffrir, & la patience faisoit ses efforts à l'envi de la valeur. Ils en vinrent jusques à manger les herbes & les racines, sans examiner si elles étoient venimeuses, ou non, quoyque les plus sages les cueillissent avec choix, suivant la connoissance que les Tlascalteques en avoient. Un des chevaux bleffez mourut alors ; & on oublia aisément & avec plaisir, le besoin qu'on pourroit en avoir, parce qu'il fut distribué comme un regale admirable aux plus pauvres Soldats, qui célébrèrent cette fête, en conviant leurs amis au festin, où les scrupules du goût cederent à la contrainte de la nécessité.

Cette fâcheuse marche aboutit enfin à un petit Bourg, dont les Habitans laisserent l'entrée libre, sans se retirer comme les autres, témoignant de la joie & de l'empressement à servir les Espagnols. Ces soins & ces caresses étoient un nouveau stratagème des Mexicains, tendant à ce que leurs ennemis donnassent de meilleure foi dans le piège qu'ils leur avoient rendu. Les Indiens produisirent, sans aucune violence, les provisions qu'ils avoient, & en tirèrent même des Bourgs voisins, autant qu'il étoit nécessaire pour faire oublier aux Soldats ce qu'ils avoient enduré. Au point du jour, l'armée se mit en ordre, afin de passer la montagne, dont la côte opposée conduisoit à la vallée d'Otumba, qu'il falloit nécessairement traverser pour gagner le chemin de Tlascala. On re-

connut que les ennemis prenoient d'autres manieres : leurs cris n'étoient plus que des railleries , qui témoignoient une espece de satisfaction ; & Marine remarqua qu'ils repeterent plusieurs fois ces mots : *Allez , Tyrans , vous serez bien-tôt en un lieu , où vous périrez tous.* Ce discours donna beaucoup à penser aux Espagnols ; car il étoit repeté trop souvent , pour être avancé temerairement. Quelques-uns se figuroient que ces Indiens , voisins de la Province de Tlascala , voïoient avec plaisir le peril où les Espagnols alloient se jeter ; supposant que le Peuple de cette Province n'avoit plus ni fidelité , ni affection pour eux : mais le General , & les Officiers qui avoient plus de penetration , comprirent que ce changement au procédé des Indiens , étoit un indice certain de quelque embuscade fort proche ; & leur raisonnement étoit fondé sur diverses experiences de la facilité avec laquelle ces Peuples decouvroient fortement ce qu'ils avoient le plus d'interêt de cacher.

Sur cette supposition , Cortez prevint l'esprit des Soldats , en les animant à se disposer à quelque nouvelle occasion : & l'on continuoit la marche , lorsque les Coureurs vinrent l'avertir que les ennemis s'étoient emparez de toute la vallée que l'on decouvroit du haut de la montagne , en barrant le chemin que les Espagnols cherchoient , par un nombre effroyable de troupes en armes. C'étoit la même armée des Mexicains qui s'étoit retirée de devant le Temple , & qui avoit reçu un renfort considerable. Les Commandans , suivant ce qu'on peut en juger par l'évenement , avoient reconnu la retraite subite des Espagnols : & quoyqu'ils eussent pû esperer de les joindre aisément , l'experience qu'ils avoient faite durant cette nuit , leur avoit donné une juste défiance de ne pouvoir les défaire entierement , avant qu'ils arrivassent aux frontieres de Tlascala , s'ils vouloient se retrancher dans les postes avantageux de ces montagnes. Ils avoient donc dépêché en diligence à Mexique , afin qu'on appliquât toutes les forces à l'exécution d'un dessein de cette importance ; & la proposition qu'ils en firent fut si bien reçûe , que toute la Noblesse partit au même moment , avec le reste des milices qu'ils avoient convoquées. Ces troupes se joignirent à l'armée en trois ou quatre jours ; & on la partagea en divers corps , qui marcherent à l'abri des montagnes avec tant de diligence , qu'ils prevenir-

rent les Espagnols, & occuperent la vallée d'Otumba, dont le terrain fort vaste leur donnoit lieu d'étendre leurs bataillons sans embarras, & d'attendre leurs ennemis à couvert de la montagne: & véritablement, un projet concerté & exécuté avec tant de justesse, pourroit être envié, même en des Chefs d'une plus grande expérience, & entre des Nations plus polies.

On eut de la peine à se persuader que cette armée fût celle des Mexicains; & on crut, en montant la côte, que ces diverses troupes qui voltigeoient autour des Espagnols, s'étoient retirées à dessein de défendre quelque passage, avec la foiblesse & la lâcheté qui leur étoient ordinaires: mais la surprise fut extrême, lorsqu'on découvrit du haut de la montagne une puissante armée rangée en assez bon ordre, dont le front occupoit l'espace entier de la vallée, & le fond s'étendoit au-delà de la portée de la vue. Ce dernier effort de la puissance des Mexicains étoit composé de différentes Nations, ainsi qu'on pouvoit le connoître par la diversité, & la separation de leurs enseignes, de leurs couleurs, & de leurs plumes. Au centre de ce prodigieux nombre de troupes, le Capitaine General de l'Empire paroissoit sur sa litiere superbement ornée, élevé au-dessus de tous, sur les épaules de ses Domestiques, afin de donner ses ordres, & de les faire exécuter à sa vue. Il portoit sur sa cuisse l'étendart Imperial, qu'on ne confioit point en d'autres mains que les siennes, & qu'on ne mettoit en campagne qu'aux occasions de la dernière importance. Sa figure étoit celle d'un filet d'or massif, pendant au bout d'une pique, & couronné de plusieurs plumes de diverses couleurs. Cet assortiment avoit, sans doute, son mystère, supérieur aux hieroglyphes des enseignes subalternes: & le mouvement confus de tant d'armes & de tant de plumes, formoit un spectacle qui conservoit son agrément entre tant d'autres objets qui donnoient de la terreur.

Pendant que les Soldats reconnoissoient le danger qui alloit donner de l'exercice à leur courage & à leurs forces, Cortez examinoit sur leurs visages les mouvemens de leur cœur, avec cet air brillant d'un certain feu, qui anime mieux cent fois que tous les discours; & comme il les vit plus émus de colère, que d'étonnement: *Voici, dit-il, l'occasion de mourir, ou de vaincre: c'est la cause de Dieu, qui combat pour nous.* Cortez n'en

dit pas davantage, parce que les Soldats l'interrompirent, en demandant l'ordre de charger les ennemis. Il ne le retarda que d'un moment, pour leur donner quelques avis nécessaires en cette rencontre; & en criant, à son ordinaire, *Saint Jacques & saint Pierre*, il s'avança à la tête de l'armée, ayant étendu le front de ses bataillons autant qu'il avoit pû, afin qu'ils ne fissent qu'une ligne avec la Cavalerie rangée sur les aîles, avec ordre de soutenir l'Infanterie en flanc, & à dos même, s'il en étoit besoin. La première décharge des arbalètes & des arquebuses fut faite si à propos, que les ennemis n'eurent pas le tems de lancer leurs traits; & ils furent chargés aussi-tôt, à coups de pique & d'épée, avec un grand carnage, durant que les Cavaliers perçoient & rompoient les troupes qui s'avançoient à dessein d'envelopper les Espagnols. On gagna du terrain à cette première charge; les Espagnols ne portoient pas un coup sans blessure, & elles étoient toutes mortelles. Les Tlascalteques se lançoient dans la mêlée, comme des lions alterez du sang des Mexicains; & néanmoins ils conservoient tous assez d'empire sur leur colere, pour tuer avec choix, en s'adressant d'abord aux Capitaines, qu'ils distinguoient. Cependant les Mexicains combattoient avec une opiniâtreté si furieuse, qu'ils couroient remplir les vuides des bataillons avec tant d'ardeur, que le meurtre qu'on faisoit dans leurs rangs, étoit un nouveau sujet de fatigue aux Espagnols; parce que ces rafraîchissemens les engageoient à un nouveau combat. Toute cette foule effroïable d'Indiens, sembloit se retirer d'un même tems, lorsque la Cavalerie donnoit, ou que les armes à feu passaient à l'avant-garde de notre armée; & après l'effort qu'ils craignoient, un autre mouvement les repoussoit sur le terrain qu'ils avoient perdu, avec tant d'impetuosité, que la campagne paroissoit une mer agitée par le flux & le reflux de ses vagues.

Le General combattoit à la tête des Cavaliers, secourant ceux qu'il voïoit trop pressés, & portant au bout de sa lance la terreur & la mort. La résistance obstinée des ennemis luy donnoit pourtant de l'inquietude; parce qu'il étoit impossible que cette continuelle agitation n'épuisât enfin les forces de ses Soldats: & comme il jettoit la vûe sur tous les partis qu'il pouvoit prendre, afin de se tirer avec avantage d'une occasion.





A Descente de Cortez dans la Vallée

Bataille dans la Vallée d'Ottumba

B. General des Mexiquains

si perilleuse, il fut secouru en cette extrémité, par une de ces reflexions qu'il sembloit tenir en reserve pour les necessitez pressantes. Il se souvint d'avoir entendu dire aux Mexicains, que tout le secret de leurs batailles consistoit en l'étendart general, dont la perte ou le gain decidoit de la victoire, pour eux, ou pour leurs ennemis: sur quoy Cortez se fondant sur le trouble & l'épouvante que le mouvement de la Cavalerie donnoit aux ennemis, resolut de faire un effort extraordinaire, à dessein de gagner l'étendart Imperial, qu'il connoissoit fort bien. Il appella les Capitaines Sandoval, Alvarado, Olid, & d'Avila; & il leur proposa sa resolution, & la maniere de l'exécuter. Alors Cortez, suivi de ces braves Officiers, & de ceux qui l'accompagnoient, donna au grand galop, à l'endroit qui luy parut le plus foible, & le moins éloigné du centre. Les Indiens, suivant leur coûtume, firent place à la Cavalerie; & avant qu'ils se fussent ralliez, le General repoussa cette multitude confuse & sans ordre, avec tant de vigueur, qu'en portant par terre des bataillons entiers, il arriva avec son escadron, au lieu où l'étendart de l'Empire paroissoit, escorté de tous les Nobles de sa garde: & pendant que les Officiers Espagnols écartoient cette escorte à grands coups d'épée, Cortez poussa son cheval droit au General des Mexicains, qu'il fit sauter d'un coup de lance, du haut en bas de la litiere, dangereusement blessé. Ses gardes avoient déjà deserté; & un simple Cavalier nommé Jean de Salamanque, voyant ce General à terre, descendit de cheval, & luy ôta le peu de vie qui luy restoit, avec l'étendart, qu'il mit aussi-tôt entre les mains de Cortez. Ce Cavalier étoit Gentilhomme; & parce qu'il avoit donné la dernière main à l'exploit de son General, l'Empereur Charles luy fit quelques graces, & luy donna pour cimier de ses armes, le pennache dont l'étendart de Mexique étoit couronné.

Au moment que les Barbares virent l'étendart de l'Empire entre les mains des Espagnols, ils abatirent toutes les autres enseignes; & jettant leurs armes, ils s'enfuirent de tous côtez, dans les bois & les campagnes de maiz, où ils cherchoient à se mettre à couvert. Toutes les montagnes furent couvertes de ces troupes éperduës de fraieur; & le champ de bataille demeura aux Espagnols. On suivit la victoire à toute ri-

468 HISTOIRE DE LA CONQUESTE, &c.
gueur, en faisant main basse sur ces fuyards; parce qu'il étoit important de les dissiper, en sorte qu'ils n'eussent plus la hardiesse de se rassembler: & la colere s'accordoit en cela avec les mouvemens de la prudence, & les regles de la guerre. Cortez eut quelques blesez parmi ses troupes; & il en mourut deux ou trois à Tlascala. Il reçut luy-même un coup de pierre à la tête, si violent, qu'il perça son casque, & luy offensa le cerveau, par une contusion dont il guerit avec peine. Il laissa aux Soldats tout le butin, qui fut considerable; parce que les Mexicains avoient apporté en cette rencontre, tous les joiaux & les ajustemens dont ils pretendoient orner leur triomphe. L'Histoire dit qu'ils perdirent vingt mille hommes en ce combat, & elle enfle toujours le nombre des morts en de pareilles occasions: cependant, quiconque sera persuadé que l'armée des ennemis alloit à deux cens mille combatans, trouvera moins de disproportion à ce qu'on a rapporté touchant le nombre des morts.

Tous les Auteurs, & les Etrangers mêmes, parlent de cette victoire, comme d'une des plus grandes que l'on ait remportez en l'une & en l'autre Amerique; & s'il étoit constant que saint Jacques eût combatu visiblement en faveur des Espagnols, ainsi que plusieurs prisonniers l'assûroient, la sanglante défaite de ces Barbares seroit moins surprenante, & paroîtroit moins exagérée: quoyqu'à dire la verité, il ne soit pas nécessaire d'avoir recours à un miracle sensible, en une rencontre où la main de Dieu s'est déclarée par des témoignages si éclatans; puisqu'il s'est réservé particulièrement le succès des batailles, en se nommant luy-même le Seigneur des armées: afin que les hommes apprissent qu'ils doivent reconnoître & attendre les victoires de la disposition de ses armées souverains, sans faire aucun fond sur la grandeur de leurs forces; parce qu'il sçait châtier l'injustice, en assistant les plus foibles: & encore sans prendre trop de confiance en leur bon droit; parce qu'il luy plaît quelque-fois de corriger ceux qu'il aime, en mettant le fouet entre les mains des personnes qu'il n'aime pas.

Fin du quatrième Livre.



HISTOIRE

DE LA

CONQUESTE

DU

MEXIQUE

OU

DE LA NOUVELLE

ESPAGNE.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

L'armée entre dans la Province de Tlascala, & va loger à Qualipar. Les Caciques & les Senateurs envoient visiter Cortez. On celebre l'entrée des Espagnols par des fêtes publiques; & on est assuré de l'affection de ces Peuples, par de nouvelles preuves.



CORTEZ rassembla ses troupes, que l'ardeur du pillage avoit fait écarter; & il les remit en ordre de bataille dans leurs premiers postes: après quoy on continua la marche, non sans quelque soupçon que les ennemis ne revinssent charger l'arrière-garde, parce qu'on en découvroit toujours quelques troupes.

Nnn. iij.

au haut des montagnes. Néanmoins, comme on ne pouvoit fortir ce jour-là du País ennemi, & qu'on étoit pressé par le besoin de penser les blesez, le General fit alte à quelques maisons écartées, où l'armée passa la nuit avec peu d'assurance. Au point du jour, elle reprit sa route, sans aucun obstacle; les plaines voisines ne laissant pas lieu de craindre aucune embuscade, quoyqu'on reconnut encore que ce País étoit ennemi, à ces cris & à ces menaces éloignées dont ils sembloient donner congé aux Espagnols, qu'ils ne pouvoient arrêter.

On découvrit bien-tôt les bornes de la Province de Tlascalcala, que l'on connoît encore aujourd'hui aux ruines de cette admirable muraille que ses anciens Habitans avoient élevée, à dessein de défendre les frontieres de leurs Provinces, en joignant par cet ouvrage les montagnes qui luy servent de bornes, en tous les endroits où elles laissoient quelques ouvertures. Toute l'armée celebra par des acclamations l'entrée qu'elle fit sur les terres de cette Republique: les Tlascalteques baisoient le terrain, comme des enfans desolez qui reviennent entre les bras de leur mere; & les Espagnols rendoient grâces au Ciel, par de tres-humbles prieres, de la faveur qu'il leur accordoit de respirer en liberté, après tant de fatigues. Ils allerent tous se mettre en possession de cette heureuse tranquillité, autour d'une fontaine, où ils se couchèrent, & dont les eaux acquirent en cette rencontre la reputation de santé & de delicatesse, par les loüanges qu'elles reçurent des Espagnols, & que les Auteurs n'ont pas oubliées; soit que le besoin redoublât le plaisir du rafraîchissement, ou que le repos, qui n'étoit troublé d'aucune crainte, luy donnât cet agrément.

Le General prit ce moment, pour représenter familièrement à ses Soldats, combien il leur importoit de conserver l'amitié du Peuple de Tlascalcala, par leur modestie, & par leur reconnoissance: qu'ainsi ils devoient considerer dans la Ville capitale, la plainte du moindre Habitant, comme un peril qui les menaçoit tous. Après quoy il resolut de faire quelque séjour en chemin, afin de prendre langue, & de préparer leur entrée à Tlascalcala, suivant les mesures qu'on prendroit avec le Senat. L'armée alla donc sur le midi, loger à Gua-

lipar, grosse Bourgade, dont les Habitans vinrent la recevoir, avec toutes les démonstrations de leur bonne volonté, en offrant aux Espagnols leurs maisons, & tout ce qui leur étoit nécessaire, de si bon cœur, que ceux-mêmes qui avoient conçu quelques soupçons, reconnurent qu'il ne pouvoit y avoir aucun artifice en la sincérité de leur procédé. Cortez reçut leurs offres, & établit son quartier, avec toutes les précautions nécessaires pour ne pas échoïer contre une fausse confiance.

Son premier soin fut d'informer les Senateurs de Tlascala, de sa retraite & de ses aventures, par deux Tlascalteques qu'il dépêcha : & quoyqu'il crut les prévenir par cet avis, la renommée de sa victoire les en avoit déjà instruits, en sorte qu'au même-tems que ses Envoyez partoient, il vid arriver de la part de la Republique, son cher ami Magiscatzin, Xicotencal l'aveugle, son fils, & quelques autres Senateurs. Magiscatzin s'avancant le premier, vint embrasser le General; & après l'avoir salué, il se retira de quelques pas, pour le regarder, & satisfaire son admiration, comme un homme qui avoit de la peine à se persuader qu'il jouït encore du plaisir de voir Cortez vivant. Cependant l'aveugle Xicotencal arriva, tendant les mains, où le son de la voix le conduisoit; & son affection se declara encore plus tendrement, puisqu'après s'être assuré par l'attouchement, sa joie s'expliqua par une grande abondance de larmes, l'unique marque dont ses yeux pouvoient faire éclater ses sentimens. Les autres vinrent après cela saluer le General, & feliciter les Capitaines & les Soldats qu'ils connoissoient : mais entre la sincérité de ces caresses, le jeune Xicotencal, par une fâcheuse distinction, laissa remarquer en son procédé, quelque chose de farouche, ou au moins de trop fier : & quoyqu'on l'attribuât alors à la dureté d'un homme élevé parmi les armes, on s'éclaircit bientôt que son cœur conservoit encore la défiance d'un ami reconcilié, ou son orgueil les remords d'un vaincu. Le General se retira avec les Senateurs, & trouva en leur conversation tous les égards de bien-seance & d'honnêteté qu'il auroit pu souhaiter en des gens de la dernière politesse. Ils luy dirent qu'ils avoient déjà assemblé leurs troupes, à dessein de marcher à son secours, contre leurs communs ennemis; & qu'ils

avoient trente mille hommes prêts à rompre tous les obstacles qui s'opposoient à sa marche. Ils luy témoignèrent une extrême douleur de sa blessure, qu'ils regardoient comme le sacrilege attentat d'un guerre seditieuse. Ils regretterent la perte des Espagnols, particulièrement celle de Jean Velasquez de Leon, que son merite, qu'ils avoient scû remarquer, leur faisoit aimer. Ils detesterent la barbare perfidie des Mexicains; & enfin ils offrirent au General de l'assister à s'en venger, avec tout le gros de leurs milices, & de celles de leurs alliez; ajoûtant, afin d'appuier leurs offres, qu'ils n'étoient pas seulement amis des Espagnols, mais encore Vassaux de leur Prince; & que ces deux motifs les engageoient à recevoir les ordres de son Ministre, & à mourir auprès de luy. Les Senateurs conclurent leur discours par cette delicatessé du point d'honneur, où, en distinguant entre la qualité d'amis & de Vassaux, ils marquoient que leur inclination faisoit en eux le même effet, que la fidelité & le devoir.

Cortez répondit à leurs offres & à leurs propositions, avec beaucoup d'honnêteté; & cette conversation luy justifia non-seulement la continuation de la bonne volonté de ces Peuples en toute sa vigueur, mais encore le redoublement de leur estime pour les Espagnols. La perte qu'ils avoient faite en sortant de Mexique, passoit pour un de ces accidens ordinaires à la guerre, & étoit entierement effacée par la victoire d'Otumba, qu'on admiroit à Tlascala, comme un prodige de valeur, & qui donnoit un pompeux relief à toute leur retraite. Les Senateurs proposerent à Cortez, de passer incessamment à la Ville, où le logement de ses troupes étoit déjà préparé: néanmoins ils convinrent aisément d'accorder quelques jours de repos aux Soldats; parce qu'ils souhaitoient de leur part, de faire les preparatifs d'une entrée la plus magnifique qu'il leur seroit possible, & de la maniere dont ils avoient accoustumé de celebrer le triomphe de leurs Generaux.

Les Espagnols furent trois jours à Gualipar, assistez librement de toute sorte de rafraîchissemens, aux dépens de la Republique; & d'abord que les blesez se trouverent en meilleur état, on en donna avis à Tlascala, & on se prepara à marcher. Les Officiers & les Soldats se parerent le mieux qu'ils pûrent pour l'entrée, en se servant des joiaux & des plumes

plumes des Mexicains ; ces marques extérieures donnant un nouvel éclat à leur victoire , puisqu'il y a des rencontres où l'ostentation augmente le prix des choses , & où l'on pêche par une modestie hors de saison. Les Caciques & les Ministres en corps vinrent au-devant des Espagnols , avec tous leurs ornemens , & un nombreux cortège de leurs parens. Les chemins étoient couverts d'une multitude de Peuple , qui faisoit entendre par tout des applaudissemens & des acclamations , où la gloire des Espagnols vainqueurs étoit relevée par les opprobres contre les Mexicains. A l'entrée de la Ville , les timbales , les flûtes , & les cors separez en differens chœurs , qui se répondoient alternativement , firent une salve bruiante , mais assez agreable ; & ces instrumens guerriers entonnoient par tout des airs pacifiques. Enfin , après que le logement de l'armée fut établi dans toutes les formes , le General , après un peu de resistance , alla prendre le sien chez Magiscatzin , en cedant aux instances qu'il luy en fit , afin de conserver son estime. La même raison engagea Pierre d'Alvarado à loger chez l'aveugle Xicotencal : & quoyque les autres Caciques voulussent regaler aussi chez eux ce qui restoit de Capitaines , ils s'en excuserent civilement ; parce qu'il ne falloit pas que le quartier & le corps-de-garde demeurassent sans chefs. Les Espagnols entrèrent en cette Ville au mois de Juillet de l'année 1520. quoyqu'on rencontre encore sur ce sujet quelque diversité dans les Relations : mais nous reservons les discussions , lorsque la contrariété donne atteinte au fond des événemens , où le plus ou le moins peuvent faire une erreur considerable.

Le même soir on commença les fêtes du triomphe , qui furent continuées durant plusieurs jours , où les Indiens appliquèrent tout ce qu'ils avoient d'adresse & d'agilité , à divertir leurs hôtes , & à celebrer leur victoire ; sans excepter les Nobles , & ceux mêmes qui avoient perdu leurs parens , ou leurs amis aux combats ; soit qu'ils ne voulussent point laisser de prendre part à la joie publique ; ou que cette Nation belliqueuse crut qu'il n'étoit point permis de plaindre la destinée de ceux qui mouroient à la guerre. On voïoit tous les jours des défis , à qui emporteroit le prix destiné aux plus beaux coups de fleches : d'autres combattoient au saut , ou à la

course. Le soir étoit destiné aux danseurs de corde, ou voltigeurs, qui tâchoient de se surpasser l'un l'autre, par les tours de corde les plus périlleux : à quoy ils donnoient une application particuliere, & où l'esprit du spectateur, toujours suspendu par une espece de crainte, perd une partie du plaisir.

Cependant la fin de tous ces spectacles étoit toujours égaïée par le bal. On appelle ainsi de certaines danses, où il entroit de l'invention & du déguisement, où le Peuple s'abandonnoit à la joie, dont le bruit tumultueux sembloit néanmoins se charger de faire les derniers honneurs de la victoire, à l'envi des applaudissemens.

Cortez trouvoit en ce procédé, toute la franchise & la bonne correspondance dont il avoit flaté ses esperances : les Nobles signaloient leur amitié, & leur veneration pour sa personne ; autant que le Peuple luy témoignoit de passion & de respect. Il paroissoit tres-sensible, & tres-reconnoissant à leur affection ; & il celebrait leurs exercices, en caressant les uns, & honorant les autres, avec autant de confiance, que de satisfaction. Les Capitaines luy aidoint à gagner les esprits, par des manieres agreables, & des presens ; & jusques aux moindres Soldats, chacun tâchoit à se faire aimer, en faisant part aux Tlascalteques, des dépouilles qu'ils avoient conquises : mais au même-tems que cet état heureux étoit, pour ainsi dire, en sa plus agreable saison, un grand chagrin vint en troubler le cours. La blessûre du General avoit été mal pensée : & l'exercice trop violent qu'il s'étoit donné, porta au cerveau une inflammation vehemente, suivie d'une fièvre, qui abatit entierement ses forces, & le reduisit bien-tôt aux termes de faire tout craindre pour sa vie.

Les Espagnols sentirent ce cruel contre-tems, comme une menace adressée à leur fortune & à leurs vies : mais la consternation des Indiens fut d'autant plus remarquable, qu'elle étoit moins attenduë. A peine eurent-ils appris la maladie du General, qu'ils cessèrent toutes les réjouissances, & passerent à l'autre extrémité de la tristesse & de la desolation. Les Nobles accablez de chagrin, venoient à tous momens, s'informer de la santé du *Teule*, qui est, ainsi qu'on l'a dit, le nom qu'ils donnent aux Heros, qu'ils ne considerent gueres moins que

leurs Dieux. Le Peuple venoit en foule plaindre sa perte, avec tant d'emportement, qu'on fut obligé de tromper ces officieux importuns, par des esperances de la santé prochaine du General, afin de les faire retirer ; de crainte que leurs plaintes & leurs cris n'offensassent l'imagination du malade. Le Senat fit appeller aussi-tôt les plus habiles Medecins de la Province, dont toute la science consistoit en la connoissance & au choix des simples utiles à la Medecine, qu'ils appliquoient avec un discernement admirable de leurs vertus & de leurs effets, en changeant le remede suivant l'état & les accidens de la maladie. Aussi Cortez ne dût sa guerison qu'à leur seule industrie ; car en usant d'abord de quelques simples doux & benins, pour ôter l'inflammation, & appaiser les douleurs qui caufoient sa fièvre, ils passerent par degrez à ceux qui faisoient meurir, & ensuite fermer les plaies, avec tant de justesse & de bonheur, qu'en peu de tems ils le remirent en une parfaite santé. Que les Medecins Rationnels se moquent maintenant des Empiriques, il est néanmoins constant que tout leur art en commun, ne doit son origine qu'à l'experience ; & qu'en un País où l'on ignoroit cette Philosophie qui se pique de rechercher les causes par les effets, on fut trop heureux de rencontrer un si grand progres de connoissances, fondées sur les enseignemens de la Nature même. La nouvelle de ce bonheur fut celebrée par de nouvelles fêtes. Cortez reconnut encore davantage à cette épreuve, l'affection des Tlascalteques : & du moment qu'il eut la tête libre, il s'appliqua à faire un nouveau plan de ses grands desseins, en prenant des mesures pour éviter les inconveniens, & écarter les difficultez, dans ce contraste de raisons, où la prudence des grands hommes travaille quelque-fois beaucoup, pour s'ajuster aux mouvemens de leur cœur.



CHAPITRE II.

On reçoit l'avis que la Province de Tepeaca s'étoit soulevée. Des Ambassadeurs de Mexique viennent à Tlascala; & on découvre une conspiration que le jeune Xicotencal formoit contre les Espagnols.

LE General étoit fort en peine de ce qui se passoit à Vera-Cruz, parce que la conservation de ce poste étoit une des principales bases sur quoy il fondeoit l'établissement de ses nouveaux projets. Il écrivit à Rodrigue Rangel, qui étoit Lieutenant de Sandoval en ce Gouvernement, & la réponse de cet Officier arriva bien-tôt, par la diligence extraordinaire de ses Couriers à pied. Rangel mandoit, qu'il n'étoit arrivé rien de nouveau qui pût donner aucune inquiétude dans la Place, ni sur la côte : Que Narvaez & Salvatierra étoient fort bien gardez en leur prison : & que les Soldats de la garnison étoient contens, & fort bien traitez, parce que la bonne correspondance des Zempoales, des Tonaques, & des autres alliez, continuoit avec les mêmes témoignages d'affection & d'exactitude de leur part.

Ce Lieutenant donnoit encore avis à Cortez, que huit Soldats avec un Commandant qu'on avoit envoiez à Tlascala, querir l'or destiné aux Espagnols de Vera-Cruz, pour leur part du present, n'étoient point revenus à la ville : & si le bruit qui couroit entre les Indiens étoit veritable, qu'on les avoit tuez en la Province de Tepeaca; il y avoit lieu de craindre que les Soldats de Narvaez qui étoient demeurez bleffez à Zempoala, n'eussent péri par la même trahison; parce qu'à mesure qu'ils se sentoient gueris, ils marchaient par petites troupes, avec une extrême passion de se rendre à Mexique, où l'avidité des Soldats se figuroit des richesses immenses.

Cette disgrâce affligea extrêmement le General; parce que dans son entreprise, il avoit compté sur ces Soldats, dont le

nombre suivant, Herrera alloit au delà de 50; & quand il auroit été moindre, si l'on en croit Bernard Diaz, ç'auroit toujours été une grande perte, en une occasion & en un païs, où un Espagnol valoit plusieurs milliers d'Indiens. Cortez voulut s'en informer des Tlascalteques, qui confirmerent ce que Rangel luy avoit mandé; & il leur sceut bon gré de la discretion qui leur avoit fait étouffer ces mauvaises nouvelles, de crainte que le chagrin ne fût un obstacle au retour de sa santé.

Il étoit constant que les huit Soldats partis de Vera-Cruz, étoient arrivez à Tlascala, d'où ils étoient retournez chargez de l'or qui leur étoit échû en partage, en un tems où on commençoit à se défier de la fidelité des Indiens de la Province de Tepeaca, qui entre plusieurs autres, s'étoient soumis aux Espagnols à leur premier voiage de Mexique. On justifia depuis que les uns & les autres avoient été massacrez en cette Province: & on n'eut pas lieu de douter de cette perfidie, lorsqu'on apprit qu'ils avoient appelé des troupes de Mexique à dessein de les soutenir. Cortez se voïoit engagé à la nécessité de châtier ces rebelles & de chasser les ennemis loin de son voisinage; & cela ne souffroit point de remise, parce que cette Province étoit en une situation qui rompoit le commerce de Mexique à Vera-Cruz; & il falloit s'assurer de ce passage, avant que de s'appliquer à d'autres desseins. Néanmoins il suspendit la proposition qu'il vouloit faire au Senat, d'assister les Espagnols de leurs forces pour cette expedition; parce qu'il apprit que les Tepeaques avoient depuis peu de jours percé les frontieres de Tlascala, en pillant & détruisant quelques bourgades de cette Province: & il jugea qu'ils auroient recours à luy par cette même raison. En effet le Senat resolut que l'on châtieroit cette insolence par la voie des armes; & qu'on tâcheroit d'interessier les Espagnols en cette guerre, puisqu'ils étoient également irritez & offensez de la mort de leurs compagnons. Ainsi ce que Cortez avoit prévu ne manqua pas d'arriver, & il se vit en termes d'accorder une grace qu'il devoit demander.

Un autre incident vint encore amener de nouvelles inquietudes. On receut avis de Gualipar, que trois ou quatre Ambassadeurs du nouvel Empereur de Mexique étoient arrivez à

la frontiere: qu'ils étoient adreſſez à la Republique de Tlaſcala; & qu'ils n'attendoient que la permiſſion du Senat pour ſe rendre à la ville. La matiere fut miſe en délibération; car le cas étoit ſurprenant, & on ne laiſſoit pas de reconnoître que toute negociation de la part d'un ennemi dangereux & puiffant, doit être écoutée comme une menace envelopée. Néanmoins quoyque les Senateurs s'attendiſſent que cette Ambaſſade ſeroit certainement contre les Eſpagnols, & qu'ils euſſent arrêté conſtamment, que quelque avantage qu'on leur offriſt, il ne devoit point l'emporter ſur l'obligation de ſoutenir l'intérêt de leurs amis: ils conclurent de recevoir les Ambaſſadeurs, afin de tirer au moins avantage de cet acte d'égalité, dont l'orgueil des Princes Mexicains n'avoit point encore fourni d'exemple; & il eſt aisé de juger que le conſentement de Cortez intervint en cette reſolution; puifque les Ambaſſadeurs furent conduits publiquement à l'audience, & qu'il n'eut en toute cette affaire, aucun ſujet d'accuſer les Tlaſcalteques du moindre défaut de ſincerité.

Les Mexicains firent leur entrée avec beaucoup d'éclat & de gravité. Leurs Tamenes marchaient à la tête en bon ordre, & portoient le preſent compoſé de diverſes pieces d'or, d'argent, de fines étoffes du païs, de plumes & d'autres curioſités, avec pluſieurs charges de ſel, qui étoit la marchandiſe la plus précieuſe & la plus recherchée en cette Province. Les Ambaſſadeurs portoient en leurs mains les marques de paix; & ils étoient ſuperbement parez & ſuivis d'un nombreux cortège, tant de leurs amis que de leurs domeſtiques. Ils croioient que ce pompeux apareil figuroit la grandeur du Prince qui les avoit envoiez: & en effet, il ſert quelque fois à impoſer aux eſprits par cette vaine oſtentation de pouvoir qui éblouit ou divertit les yeux, à deſſein de ſurprendre les oreilles. Les Senateurs les attendirent en leur Tribunal, ſans manquer à la courtoisie ni donner dans l'excez des careſſes; mais en hommes délicats ſur les droits de la Souveraineté de leur Republique; & qui à travers leurs civilitez laiſſoient entrevoir quelques chagrins.

Après avoir nommé l'Empereur de Mexique avec toutes les qualitez & de très-profondes ſoumiſſions, les Ambaſſadeurs firent leur propoſition en ces termes. *Qu'il of-*

froit aux Tlascalteques la paix & une alliance perpétuelle entre les deux Nations, le commerce libre & des intérêts communs, à condition qu'ils prendroient incessamment les armes contre les Espagnols : ou qu'ils se serviroient pour s'en défaire aisément, de l'imprudence qu'ils avoient eu de venir se livrer entre leurs mains. Ils n'eurent pas le tems d'achever ce raisonnement, parce qu'ils furent interrompus par un murmure confus, qui devint un assez grand bruit, avec des marques d'une indignation qu'on retenoit à peine, & qui enleva bien tôt toute la gravité de ces Senateurs.

Neanmoins un des plus anciens leur remontra l'indécence de ce procédé, contre l'usage & la raison, & obtint que les Ambassadeurs seroient renvoyez à leur logis, afin d'y attendre les résolutions du Senat. Après leur sortie on proposa l'affaire, & sans prendre les avis en particulier, toutes les voix concoururent au sentiment de ceux qui l'avoient déjà déclaré un peu indiscrettement par leurs murmures. Seulement, on polit les termes de ce refus, & la civilité trouva sa place entre les seconds mouvemens de la colere. On conclut donc qu'on nommeroit trois ou quatre Députez qui porteroient la réponse du Senat aux Ambassadeurs. *Qu'on faisoit une extrême attention à la proposition de la paix, pourvu qu'elle fût accompagnée de partis raisonnables & proportionnez à la gloire & à la réputation de l'un & de l'autre Etat. Que les Tlascalteques observoient religieusement les loix de l'hospitalité; & qu'ils n'étoient point accoutumés à faire servir la confiance d'instrument à la mauvaise foi qu'ils se faisoient honneur de regarder comme impossible, ce qui n'étoit pas permis, & d'aller tout droit à la vérité des choses; puisqu'ils n'entendoient point l'usage des prétextes, & ne sçavoient point donner à la trahison un autre nom que le sien. On n'eut point d'occasion d'apprendre la réplique des Ambassadeurs, parce que du moment qu'ils virent que leur proposition avoit été mal reçûe, ils s'en allerent chargez d'autant de fraïeur, qu'ils avoient apporté de gravité : & on ne jugea pas qu'il fût à propos de les retenir, parce qu'il avoit couru entre le peuple, un bruit qu'ils venoient solliciter le Senat contre les Espagnols; & on en craignoit quelque soulèvement, qui allât jusques à offenser les Privileges de leur caractère, & à ruiner l'attention des Senateurs, au droit des gens.*

Quoyque cette intrigue des Mexicains eut été demêlée à la satisfaction des Espagnols, elle ne laissa pas de produire un autre inconvenient qui renouvella leurs inquietudes. Le jeune Xicotencal n'avoit point déclaré son sentiment au Senat, & s'étoit laissé emporter au torrent des voix : soit qu'il craignît l'indignation de ses confreres, ou que le respect qu'il avoit pour son pere l'eut retenu. Neanmoins l'occasion de cette Ambassade, luy donna lieu de repandre entre ses amis & ses partisans, le venin dont son cœur étoit rempli sur le sujet de la paix qu'ils proposoient. Ce n'est pas qu'elle fut conforme à son genie, ni à ses interêts, mais il vouloit couvrir de ce pretexte specieux, les honteux mouvemens d'envie qui l'agitoient. L'Empereur de Mexique, disoit-il, dont la puissance formidable nous oblige d'avoir toujours les armes à la main, & nous retient enveloppez dans les desastres d'une continuelle guerre, nous offre maintenant son amitié : & n'y met point d'autre prix que la mort des Espagnols. Il ne fait que nous proposer ce que nous devrions déjà avoir exécuté pour nôtre interêt & nôtre conservation ; puisque quand nous pardonnerions à ces nouveaux venus, l'intention de détruire absolument nôtre Religion ; qui pourra soutenir : qu'ils ne projettent de renverser nos Loix & la forme de nôtre Gouvernement, pour reduire en Monarchie la venerable Republique des Tlascalteques ? Ils prétendent nous assujettir à la cruelle & odieuse domination de leurs Empereurs ; & ce joug est si pesant & si rude, que nous ne pouvons le considerer sans larmes, sur le col même de nos ennemis. Xicotencal ne manquoit ni d'éloquence pour donner à ses passions une apparence de raison, ni de hardiesse pour exécuter ce qu'elles luy inspiroient : & quoyque plusieurs de ses confidens n'eussent point approuvé son sentiment, & qu'ils eussent essayé de l'en tirer ; comme il passoit pour un brave Soldat, il y avoit lieu de craindre que cette faction ne fît un corps redoutable, en un païs où il suffisoit d'être vaillant pour avoir raison. Neanmoins l'affection qu'on avoit pour les Espagnols étoit si bien établie, que les pratiques de ce mutin n'allèrent pas loin sans tomber sous la connoissance des Magistrats. On traita l'affaire au Senat avec toute la reserve requise en une conjoncture de cette importance, & l'aveugle Xicotencal y fut appelé, sans que l'interêt du criminel qui étoit son fils, donnât aucune atteinte à la confiance qu'on avoit

avoit en sa constance & en son integrité.

Ils condamnerent tous cet attentat comme une fureur extravagante d'un esprit mutin, qui vouloit troubler la tranquillité publique, diffamer les decrets du Senat, & ruiner tout le credit de la Nation. Quelques avis allerent à la mort en punition de ce crime; & l'aveugle fut un de ceux qui appuierent ce sentiment avec plus de force, décidant de la trahison de son fils en juge desinteressé, & en pere qui sacrifie toutes ses affections à sa patrie.

La constance & la grandeur d'ame de cet ancien Sénateur toucherent si vivement les esprits des autres, qu'ils adoucirerent à sa consideration la rigueur de la Sentence; & les avis allerent à punir le coupable en épargnant sa vie. Ils le firent amener au Senat chargé de liens; & après luy avoir fait une severe reprimande sur son insolence, ils luy ôterent le bâton de General, en le privant de l'exercice & des honneurs de cette charge, avec la ceremonie de le jetter du haut en bas des degrez du Tribunal. La honte de cette dégradation l'obligea au bout de quelques jours, d'avoir recours à Cortez, en luy donnant des témoignages d'une sincere reconciliation. Le General emploïa en sa faveur tout son credit, avec tant de succez, que Xicotencal fut rétabli en sa dignité & aux bonnes graces de son pere; quoyque la ferocité de son genie le poussât peu de tems après à de nouvelles inquietudes qui luy couterent la vie, ainsi qu'on le verra en son lieu. Ces deux incidens auroient pû produire des maux qui menaçoient les Espagnols de leur derniere ruine: mais la perfidie de Xicotencal ne vint à la connoissance de Cortez, qu'après qu'on en eut prevenu les suites & châtié le crime; & l'intrigue des Ambassadeurs de Mexique, se termina à la satisfaction de ceux qui avoient le moins de confiance en la fidelité des Tlascalteques, qui reçurent un nouvel éclat de l'une & de l'autre action; & cette conduite de gens dont les lumieres étoient si bornées, sur ce qu'on nomme politesse, lorsque les Espagnols manquoient de tous les moyens humains pour se soutenir, parut tenir du miracle; au moins on la considéra alors, comme un de ces effets dont on ne trouve point la raison, lorsqu'on la cherche entre les causes inferieures.

CHAPITRE III.

On entre dans la Province de Tepeaca ; & après avoir vaincu les rebelles , qui étant assistez des Mexicains avoient présenté la bataille aux Espagnols , on prend leur Ville , que l'on fortifie sous le nom de Segura de la Frontera.

Durant que le jeune Xicotencal, content de la guerre qu'on alloit faire à Tepeaca, cherchoit, en rassemblant les troupes de la République, d'effacer par sa diligence, la mémoire de sa perfidie ; Cortez s'appliquoit à convaincre ses Soldats, de la nécessité indispensable de châtier les Indiens de Tepeaca ; en leur représentant la rebellion de ces traîtres, la mort des Espagnols, & tous les motifs qui pouvoient les exciter à la compassion, ou porter à la vengeance. Néanmoins tous les Espagnols ne convenoient pas de cette nécessité ; & les gens de Narvaez s'opposèrent au dessein du General, avec le plus d'opiniâtreté. Le souvenir des peines qu'ils avoient endurées, leur faisoit souhaiter plus ardemment la douceur du repos. Ils parloient en soupirant, des cabanes qu'ils possédoient en l'Isle de Cuba ; soutenant que la guerre qu'on alloit faire étoit fort inutile, & qu'on devoit plutôt se retirer à Vera Cruz, afin de solliciter les secours de Saint Domingue, & de la Jamaïque, pour revenir avec moins de risque à l'entreprise de Mexique. Ce n'est pas qu'ils eussent dessein de la pousser plus avant ; mais ils cherchoient quelque couleur pour s'approcher des bords de la mer, où leurs cris & leur résistance auroient été plus soutenus. Enfin la hardiesse de ces mutins alla jusques à ce point, qu'ils firent signifier au General une protestation en forme, parée de quelques motifs plus insolens qu'essentiels, & où le prétexte du bien public & du service du Roi, servoient de voile à la crainte, & à la bassesse du cœur.

L'insolence de cet acte piqua Cortez, d'autant plus vive-

ment, qu'elle arrivoit en un tems où les ennemis, qui étoient à Tepeaca, fermoient le chemin de Vera-Cruz, qu'il étoit impossible de percer, sans leur faire la guerre que ces mutins refusoient. Il les fit venir en sa présence; & toute sa modération luy fut nécessaire, pour empêcher qu'il ne s'emportât en cette occasion; puisque la tollerance, ou la dissimulation d'une injure personnelle, est une vertu dont un esprit bien fait se rend capable, avec quelque difficulté: mais lorsqu'il faut endurer les outrages qu'on fait à la raison, par caprice, ou par brutalité, c'est le plus grand effort de la patience en un homme d'entendement.

Il leur témoigna comme il put; *Qu'il leur sçavoit quelque gré, du soin qu'ils prenoient de la conservation de l'armée: & sans s'amuser à leur faire comprendre les raisons qu'il avoit, pour ne pas manquer à l'engagement pris avec les Tlascalteques, & le risque qu'il couroit de perdre leur amitié, en laissant impunie la trahison des Tepeaques, il emploïa des motifs proportionnez à la portée des hommes, que la raison ne touche gueres par ce qu'elle a de meilleur. Il leur remontra seulement; Que comme les ennemis s'étoient emparez des défilés de la montagne, il falloit nécessairement les combattre, afin de gagner la plaine. Que d'aller seuls à cette expedition, ce seroit perdre les troupes de gaieté de cœur, ou au moins les hasarder sans raison: mais qu'il n'étoit pas à propos de demander du secours aux Tlascalteques, & même qu'ils n'en accorderoient point, pour une retraite qui les desespéroit. Qu'aussi, après avoir soumis la Province rebelle, & assuré le chemin; ce qu'on feroit assisté de toutes les forces de la Republique; il leur promettoit, sur son honneur & sur sa parole, que tous ceux qui n'auroient pas la volonté de suivre ses étendarts, pourroient se retirer librement, avec son congé. Il leur persuada ainsi de servir en cette guerre, en leur faisant connoître qu'ils n'étoient pas en état de former d'autres desseins: & dès ce moment, il prit ses mesures pour l'expédition de Tepeaca; ce qui appaisa pour quelque-tems leurs inquietudes.*

Cortez choisit jusques à huit mille Tlascalteques des mieux faits, qui formerent diverses troupes à leur maniere, sous des Capitaines dont il avoit éprouvé la valeur au voyage de Mexique. Il laissa à la discretion de son nouvel ami

Xicotencal, de le suivre avec le reste des troupes de la République; & après avoir mis ses gens en bataille, il trouva quatre cens vingt Soldats Espagnols, en comptant les Capitaines & seize Cavaliers. Les Fantassins avoient presque tous la pique, l'épée & le bouclier. Il y avoit quelques arbalètes, mais peu d'arquebuses, faute de poudre, qui les obligea à laisser la plus grande partie de ces armes chez Magiscatzin.

La marche de l'armée fut applaudie, par les acclamations du Peuple. Les Soldats témoignèrent tous une joie qui étoit un heureux presage de la victoire, & qui leur inspiroit une nouvelle ardeur, par le desir qu'ils avoient de se venger. Ce jour là, on fit halte en un Village des ennemis, à cinq lieues de Tlascala, & trois de Tepeaca, Ville capitale qui donnoit son nom à une Province. Les Habitans de ce Village s'enfuirent à la première vue de l'armée; & les Coureurs ne purent attraper que cinq ou six Païsans, que les Espagnols tâcherent d'appriivoiser à force de caresses, malgré le chagrin des Tlascalteques, dont la ferocité leur auroit fait un accueil bien différent. Au matin, le General les fit venir en sa présence, où après les avoir assurés par quelques presens, il les fit mettre tous en liberté, en leur ordonnant que pour le bien & l'avantage de toute leur Nation, ils dissent de sa part aux Caciques, & aux principaux Ministres de Tepeaca: *Qu'il venoit avec cette armée, venger la mort de tant d'Espagnols qui avoient été tuez sur leurs terres, par une infame trahison; & punir leur revolte contre l'obeissance qu'ils avoient jurée à son Prince. Neanmoins, que s'ils se déterminoient à prendre les armes contre les Mexicains, à quoy il les assisteroit de ses forces, & de celles des Tlascalteques, la memoire de ces deux crimes seroit effacée par un pardon general; & qu'il leur rendroit son amitié, en leur épargnant les malheurs d'une guerre dont ils étoient justement menacez, comme coupables; & qui l'obligeroit à les traiter en ennemis.*

Les Indiens partirent avec cette instruction, & même avec des assurances que Marine & Aguilar leur donnerent confidentiellement; en ajoutant à ce que le General avoit dit, quelques conseils d'ami, & des promesses qu'ils seroient bien reçus au retour, encore que la proposition de la paix n'eût point d'effet. Ils revinrent le jour suivant, accompagnez de deux Mexicains, qui paroissoient une maniere d'Espions envoyez

exprès, afin que les Païsans ne pussent alterer les termes de la réponse. Elle fut incivile & insolente : *Qu'ils ne mandioient point la paix, & qu'ils ne tarderoient point à chercher leurs ennemis à la campagne, afin de les amener enchaînez, aux pieds des Autels de leurs Dieux.* Ils ajoûtoient à ce discours d'autres termes injurieux & menaçans, de gens qui comptent sur le nombre de leurs troupes. Néanmoins Cortez n'étant pas encore satisfait, les dépêcha, avec une nouvelle instance qu'il donnoit à sa justification. Il protestoit, *Que s'ils ne recevoient la paix aux conditions qu'il leur proposoit, il détruiroit leur Pais par le fer & par le feu, comme une retraite de traîtres à son Roi; & qu'ils demeureroient esclaves des vainqueurs, qui ôteroient la liberté à tous ceux qui ne perdroient point la vie.* Le General fit comprendre cette réponse aux Envoiez, par les Truchemens, & voulut qu'ils en emportassent une copie par écrit. Il sçavoit bien qu'ils ne la liroient pas, mais son dessein étoit, qu'après avoir entendu le rapport d'une dénonciation si severe, ces paroles sans voix tracées sur le papier, redoublassent leur crainte : car l'écriture & l'usage de la plume surprenoit extrêmement les Indiens, qui regardoient comme un prodige cet art, par lequel les Espagnols se parloient & s'entendoient de si loin. C'est pourquoy Cortez voulut frapper leurs yeux, par ce qui touchoit leur imagination; ce qui étoit proprement leur inspirer de la frayeur par la voie de l'admiration.

Cependant son artifice fit alors si peu d'effet, que la seconde réponse fut encore plus insolente que la premiere; & elle vint au même tems que l'avis de la marche des ennemis, qui s'avançoient avec une diligence extraordinaire. Cortez, qui avoit déjà résolu d'aller les attaquer, mit aussi-tôt ses troupes en bataille & en mouvement, sans s'arrêter à les haranguer; parce qu'il sçavoit que les Espagnols étoient parfaitement aguerris à cette espece de combats, & que les Tlascalteques y couroient avec tant d'ardeur, que toute la peine alloit à les retenir.

Les ennemis avoient dressé deux ou trois méchantes embuscades, en des champs couverts de maiz, où la fertilité de cette terre en produit de si hauts & de si épais, qu'ils auroient pu venir à bout de leur dessein, s'ils y avoient apporté plus

de précaution : mais on les découvrit de loin , au mouvement causé par l'inquietude naturelle à ces Peuples ; & les bateurs d'estrade en donnerent l'avis si à propos , qu'on eut le tems de preparer les armes , & de s'approcher en bon ordre de l'embuscade , avec une tranquillité qui imitoit la negligence.

Le General étendit le front de ses bataillons , autant qu'il étoit nécessaire pour éviter d'être envelopé par le grand nombre ; & on commença le combat , en chargeant les Mexicains , qui avoient l'avant-garde , & qui se virent attaquez de tous côtez , au moment qu'ils se preparoient à donner sur nôtre arriere-garde. Le premier choc les mit en desordre , & tous ceux qui n'éviterent pas le peril par une prompte retraite , furent taillez en pieces. Les Espagnols gagnerent le terrain sans rompre leurs bataillons ; & comme les fleches & les dards des Indiens perdoient leur force dans l'épaisseur des canes de maiz , les coups d'épée & de pique firent une grande execution. Les ennemis soutinrent néanmoins une seconde charge , après s'être ralliez , & firent les derniers efforts que le desespoir inspire : mais la victoire ne balança pas long-tems ; parce que les Mexicains abandonnerent non-seulement le champ de bataille , mais encore tout le Païs , en cherchant une retraite chez leurs autres alliez. Leur exemple obligea les Tepeagues à fuir avec tant d'effroi , que des Envoyez de leur part vinrent dès le soir-même , offrir de rendre la Ville , & demander quartier , en s'abandonnant à la discretion , ou à la clemence des vainqueurs.

Les ennemis avoient perdu la plus grande partie de leurs troupes en cette occasion , où l'on fit plusieurs prisonniers , & un butin considerable. Les Tlascalteques y combattirent fort vaillamment ; & ce qui est plus surprenant , avec tant d'attention aux ordres & à la discipline militaire , qu'ils se maintinrent , sans perdre que deux ou trois hommes. Un cheval fut tué ; & quelques Espagnols reçurent des blessûres si legeres , qu'ils ne quitterent point leurs rangs. Le jour suivant fut celui de l'entrée dans la Ville , dont tous les Magistrats , & même les Officiers des troupes , vinrent sans armes , comme des criminels , au-devant des Espagnols ; le Peuple qui les suivoit témoignant aussi , par son silence & par sa confusion ,

qu'ils se reconnoissoient coupables, & qu'ils confessoient leur crime.

En approchant, il se jetterent tous à terre, jusques à la toucher du front; & il falut que Cortez les rassurât, afin de leur donner la hardiesse de lever les yeux. Il commanda que les Truchemens publiassent à haute voix le nom du Roi Charles, & un pardon general de sa part; ce qui rompit les liens de la crainte, en sorte qu'ils commencerent à déclarer leur joie par des cris & des sauts. Le quartier des Tlascalteques fut marqué hors de la Ville; parce qu'on apprehenda que l'habitude qu'ils avoient de maltraiter leurs ennemis, n'eût plus de force sur leurs esprits, que la soumission aux ordres qu'ils commençoient à respecter. Cortez se logea dans la Ville, avec les Espagnols; prenant toutes les précautions que l'occasion demandoit, & qu'il fit continuer jusques à ce qu'il eût reconnu la sincerité de ces Peuples, qui à la verité furent poussez & assistez par les Mexicains, à trahir les Espagnols, & à tout ce qu'ils entreprirent après cette action.

Les Habitans de Tepeaca se trouvoient déjà si las, & si affigez d'avoir reçu une seconde fois le joug insupportable de la domination des Mexicains, & si bien desabusez de la conduite de ces gens-là, qui étant venus en amis, ne pouvoient s'empêcher d'usurper un pouvoir absolu sur les biens, l'honneur, & la vie même de leurs hôtes, qu'ils firent diverses instances au General, de ne pas abandonner leur Ville: surquoy il fonda le dessein d'y construire une Forteresse, afin d'assujettir ces Peuples; quoyqu'il leur fit comprendre que c'étoit à dessein de les proteger. Son principal motif étoit, de s'assûter le chemin de Vera Cruz; ce qu'il obtenoit en se rendant maître de ce poste, que la Nature, en le rendant tres-fort, avoit encore disposé à recevoir tous les secours de l'art. On ferma l'enceinte par des remparts de terre soutenue de fascines, dont on composa les murs de la Ville, en coupant le roc en certains endroits où il s'avançoit; & sur le plus haut de la montagne, on éleva de matériaux plus solides, une espece de Citadelle, qui parût une suffisante retraite contre tous les accidens qui pouvoient arriver, en une guerre telle que les Indiens la pratiquoient.

L'ouvrage fut poussé avec tant de chaleur & tant d'empressement de la part des Habitans de Tepeaca, & de leurs voisins, qu'il fut achevé & mis en défense en peu de jours. Le General commit quelques Soldats Espagnols à la garde de cette Place, qu'il nomma *Segura de la Frontera*, & qui fut la seconde Ville peuplée dans l'Empire de Mexique.

Avant que d'exécuter ce dessein, Cortez s'étoit débarrassé de tous les prisonniers Mexicains & Tepeaques qu'on avoit faits au dernier combat, en donnant ordre qu'ils fussent conduits à Tlascala, avec beaucoup de soin; parce qu'on commençoit à les considérer comme des meubles de prix, par l'usage qui s'étoit alors introduit en ce Païs-là, de les mettre aux fers, & de les vendre comme des esclaves. Cet abus contre les droits de l'humanité, avoit commencé par les Isles, où on pratiquoit cette espece de châtimement, à dessein d'épouvanter les Indiens rebelles: mais en cette rencontre l'exemple ne sert de rien à la justification, puisque celui qui fait un coupable ne fait que multiplier son crime; & quelque motif qu'on ait eu de le commettre une première fois, l'imitation en est toujours condamnable, comme une rechute.

Un si grand desordre n'alla pas loin sans être condamné, & sans qu'on y apportât le remede nécessaire; quoyqu'il eût paru devant l'Empereur, armé de toutes les raisons qui peuvent justifier l'esclavage entre les Chrétiens. Ce point fut agité par de longues disputes, de vive voix & par écrit: cependant le Prince, par le mouvement d'une ame véritablement Royale, laissant aux Theologiens le soin d'accorder leurs controverses, ordonna que les Indiens seroient mis en liberté, quand les loix de la guerre le permettoient; & cependant, qu'ils seroient traitez en prisonniers de guerre, & non pas en esclaves: Heroïque décision, que la prudence partageoit avec la pieté; parce que la bonne politique ne souffroit pas qu'on diminuât le nombre des Vassaux, pour augmenter celui des Esclaves; & que la Religion n'enseigne point à décrier par le fouet & la chaîne, l'autorité de la raison.

CHAPITRE IV.

Cortez envoie plusieurs Capitaines , pour reduire ou châtier les Villes revoltées , & marche en personne vers celle de Guacachula , contre une armée de Mexicains , qui défendoient leurs frontieres de ce côté-là.

Peu de tems après que les Espagnols eurent établi leurs logemens à Tepeaca, Xicotencal arriva, suivi de ses troupes, qui, selon quelques Auteurs, alloient jusques à cinquante mille hommes. Il étoit important de les mettre en action, afin de rassûrer les Tepeagues, à qui ce grand nombre donnoit beaucoup d'inquietude : & le General sçachant que trois ou quatre Bourgs de cette Province soulevés par les Mexicains, étoient encore hors de l'obeïssance, y envôia des Capitaines, accompagnez chacun de vingt ou trente Espagnols, & d'une forte troupe de Tlascalteques; afin d'essâier de reduire ces Indiens par les voies de la douceur, ou de châtier leur obstination par la rigueur des armes. On trouva par tout de la resistance; & la force obtint par tout ce que la douceur avoit manqué, sans perdre un seul homme. Les Capitaines victorieux revinrent, après avoir soumis ces Indiens, & terriblement écarté les Mexicains, qui se voïant batus de toutes parts, s'enfuirent de l'autre côté des montagnes. Le butin qu'on gagna à la poursuite des ennemis, & dans les lieux qu'on força, fut tres-riche, & abondant en toute maniere. Le nombre des prisonniers excédoit celuy des vainqueurs; & l'on a dit qu'il montoit à douze mille en la seule Bourgade de Tecamalchalec, où on songea un peu à tenir la main, pour châtier les Habitans, parce que c'étoit le lieu où on avoit tué plusieurs Espagnols en trahison. On ne les nommoit déjà plus prisonniers, mais captifs; jusques à ce qu'étant mis en vente, ils perdoient ce nom, afin de passer en un esclavage personnel, en recevant sur le visage la cruelle marque d'une miserable servitude.

En ce tems-là, suivant les connoissances qu'on en reçut depuis, l'Empereur qui avoit succédé à Motezuma étoit mort. On a dit qu'il se nommoit Quetzlavaca, Seigneur d'Iztacpallapa. Les Electeurs s'assemblerent, & donnerent leurs suffrages au cousin ou gendre de Motezuma, appelé Quatimozin, qui fut couronné & investi de l'Empire avec les ceremonies ordinaires. C'étoit un jeune homme de vingt-cinq ans, d'un esprit vif, & si appliqué, que contre les maximes de son predecesseur, il se donna tout entier au soin des affaires, voulant faire connoître d'abord l'effet d'une autorité souveraine, lorsqu'elle passe en des mains qui savent en bien user. Il apprit ce que les Espagnols avoient fait en la Province de Tepeaca; & penetrant par ses lumieres dans les desseins qu'ils pouvoient former, après la reunion des Tlascalteques, & des autres Peuples voisins de leur Province, il entra en cette espece de crainte que la raison inspire, & qui regle les resolutions de la prudence.

Ce Prince prit d'abord des mesures bien concertées, qui donnerent une grande reputation aux commencemens de son Regne. Il anima les Soldats par des récompenses; & par plusieurs privileges, il gagna l'amitié des Peuples, en les déchargeant de toute sorte d'impôts, pour tout le tems que la guerre dureroit; & il établit un nouvel empire sur le cœur des Nobles, par une familiarité majestueuse, qui temperoit l'excez de cette adoration dont ses predecesseurs avoient pretendu relever le respect qui leur étoit dû. Il n'épargna point les presens & les graces aux Caciques de la frontiere, en les exhortant à la fidelité, & à la défense de leur propre Pais: & afin qu'ils n'eussent pas lieu de se plaindre qu'il les chargeoit de tout le poids de la guerre, il envoya une armée de trente mille hommes, pour échauffer & soutenir leurs milices. Après une politique si juste & si raffinée, les envieux de la gloire de nôtre Nation n'auront-ils point de honte de soutenir qu'on avoit affaire à des bêtes brutes, qui ne s'assembloient que pour ceder à l'artifice & aux ruses, & non pas à la valeur & à la constance de ceux qui les attaquoient?

Cortez apprit que cette armée s'assembloit vers la frontiere; & il n'en douta plus, lorsqu'il vid deux ou trois Nobles Indiens envoyez par le Cacique de Guacachula, Ville guerriere.

& fort peuplée, sur le chemin de Mexique, & que le nouvel Empereur considéroit comme un des remparts de son Empire. Ils venoient demander du secours contre les Mexicains: ils se plaignoient de leur orgueil & de leurs violences; & ils offroient de prendre les armes contre eux, du moment que l'armée des Espagnols paroîtroit à la vûe de leurs murailles. Ils montroient la facilité & la justice de cette entreprise, en disant que leur Cacique devoit être secouru, comme Vassal de nôtre Prince; puisqu'il étoit un de ceux qui luy avoient voué leurs services, en l'assemblée des Nobles qui s'étoit faite sous le Regne & par les ordres de Motezuma. Le General leur demanda quel étoit le nombre des troupes que les ennemis avoient en ce quartier-là; & ils répondirent qu'il alloit à vingt mille hommes autour de leur Ville; & qu'il y en avoit encore environ dix mille à une autre Ville nommée Izucan, éloignée de quatre lieues: mais que Guacachula, & quelques autres Places qui en relevoient, fourniroient une troupe considerable de Soldats braves & animez, qui ne demandoient que cette occasion de combattre leurs ennemis. Cortez les examina avec soin, par différentes questions qu'il leur fit, à dessein de penetrer l'intention de leur Cacique; & ils répondirent si à propos, qu'ils le laissèrent assez persuadé que leur proposition étoit faite avec sincérité: & quand il luy seroit resté quelque soupçon, il l'auroit dissimulé; parce qu'encore qu'il n'eût pas été assuré du succès de ce traité, il se voïoit dans la nécessité de chasser les ennemis de cette frontiere, & de soumettre ces Villes, avant que d'entreprendre de leur accorder la protection.

Le General s'attacha donc à cette entreprise avec tant d'ardeur, que dès le même jour, il forma une armée d'environ trois cens Espagnols, douze ou treize Cavaliers, & plus de trente mille Tlascalteques, sous le commandement du Mestre de Camp Christophle d'Olid; & le projet étoit alors suivi de si près de l'exécution, que ce Capitaine marcha dès le matin du jour suivant, emmenant avec soi les Envoïez de Guacachula. L'ordre étoit de s'approcher le plus près qu'il pourroit de la Ville, sans hasarder rien: & en cas qu'il y eût lieu de soupçonner quelque trahison, de ne point attaquer la Place, mais de tenter de battre les troupes de Mexique, en les attendant en quelque poste avantageux.

492 HISTOIRE DE LA CONQUESTE

Les Soldats marchaient avec joie & fort animez, à cette expedition, lorsqu'à six lieues de Tepeaca, & presque autant de Guacachula, l'armée aiant fait alte, il courut un bruit que l'Empereur de Mexique venoit en personne au secours de ces Villes avec toutes ses forces. Les Païsans le publioient ainsi, sans que cela parût avoir aucun fondement: néanmoins les gens de Narvaez ajoûterent une pleine foi à ce rapport, & l'amplifierent, sans écouter ni la raison, ni les ordres de la guerre. Ils blâmoient hautement l'expedition, en protestant qu'ils n'iroient pas plus loin, avec si peu de respect, qu'Olid offensé de leur procedé, leur dit fierement, qu'ils pouvoient s'en aller; mais qu'il ne leur répondoit pas des chagrins de Cortez, puisque la honte & l'infamie de leur retraite les touchoient si peu: & au même-tems qu'il alloit continuer la marche sans eux, un nouvel accident vint mettre au moins en compromis le succès de cette entreprise, s'il ne donna point quelque rude atteinte à la constance du Commandant.

On vid descendre du haut des montagnes voisines, des troupes d'Indiens armez, qui s'avançoient avec une diligence extraordinaire, & obligerent le Commandant à mettre son armée en bataille, sur ce qu'il crut que les Mexicains venoient l'attaquer; suivant en cela les loix de la guerre, puisqu'un excez de prévoiance n'a jamais fait de tort aux armées: mais quelques Cavaliers qu'il avoit détachez pour reconnoître ces troupes, revinrent luy donner avis qu'elles étoient commandées par le Cacique de Guacozingo, accompagné de quelques autres Caciques ses alliez, qui venoient au secours des Espagnols contre les Mexicains, dont l'armée avoit ravagé leurs frontieres, & menaçoit leurs Etats. Olid leur manda de faire alte, & que les seuls Caciques vinssent le trouver, ce qu'ils firent aussi-tôt: néanmoins, ce qui devoit donner de la joie & de la confiance, fit un contraire effet; parce qu'il courut parmi nos Soldats un bruit, qui commença par les Tlascalteques, & passa bien-tôt jusques aux Espagnols. Les uns & les autres disoient que c'étoit une imprudence de se fier à ces troupes, dont l'amitié étoit feinte & trompeuse; & que les Mexicains les envoioient, à dessein de charger les Espagnols en trahison durant le combat. Olid entra trop le-

gerement dans les mêmes soupçons, qui l'obligerent à faire arrêter les Caciques, & à les envoyer à l'heure même à Tepeaca, afin que Cortez decidât de leur destinée; hazardant par cette action précipitée, de faire naître un trouble dangereux entre les troupes qu'il conduisoit, & celles des Indiens qui venoient effectivement le secourir comme amis. Ils demeurèrent néanmoins, malgré ce témoignage injurieux de la défiance du Commandant, au poste où ils se trouvoient, avec cette consolation, qu'on remettait au General à juger de la sincerité de leurs intentions; & les nôtres n'osèrent les inquiéter, jusques à ce qu'ils eussent reçu de nouveaux ordres.

Les Caciques prisonniers arriverent bien-tôt en la présence de Cortez, & se plaignirent modestement du procédé de Christophle d'Olid, en faisant connoître que le traitement fait à leurs personnes ne les mortifioit pas si sensiblement, que l'atteinte qu'on donnoit à leur fidélité. Le General les écouta favorablement, & leur fit ôter les fers, avec toute l'honnêteté qui pouvoit les satisfaire, & regagner leur confiance; parce qu'il trouva en eux le caractère que la vérité porte avec soi, lorsqu'elle veut se distinguer de la fourberie. Cependant il vid bien que cette expedition avoit besoin de sa présence; parce que le dégoût entre des Peuples amis & alliez, & les murmures des Soldats, sembloient être des menaces de quelque disgrâce. Il se disposa aussi-tôt à ce voyage; & après avoir recommandé aux Officiers de Justice le Gouvernement de la nouvelle Ville, il partit avec les Caciques & une petite escorte, avec tant d'ardeur de pousser cette entreprise à bout, qu'il arriva en peu d'heures à l'armée.

La présence du General y ramena la tranquillité, les choses parurent sous d'autres couleurs, & on vid cesser cette tempête qui troubloit les esprits. Cortez ne blâma pas Olid de ce qu'étant si proche il ne l'avoit pas averti de cette nouveauté, mais de ce qu'il avoit fait éclater mal à propos ses défiances, par l'emprisonnement des Caciques: & après la jonction des forces de ces Indiens aux siennes, il prit la route de Guacachula, sans s'arrêter; ordonnant que les Envoyez de cette Ville s'avancassent, afin de donner avis à leur Cacique, du mouvement & des forces de l'armée, non pas qu'il eût besoin des offres de ce Cacique, mais afin d'éviter l'em-

barras de traiter en ennemis, des Peuples qu'il vouloit soumettre & conserver.

Les Mexicains étoient campez de l'autre côté de la Ville, mais au premier avis de leurs sentinelles, ils prirent les armes avec tant de diligence, qu'ils étoient déjà en bataille, à dessein de soutenir un combat à l'abri de la Place, lorsque les Espagnols n'étoient pas encore à la portée du mousquet. Ils firent tête, & vinrent à la charge d'un air si déterminé, qu'il paroïssoit qu'on ne dût pas voir si tôt la décision du combat, si le Cacique de Guacachula n'eût profité de cette occasion d'éprouver sa fidélité, en chargeant les Mexicains à dos, en même-tems qu'on leur tiroit de dessus les murailles, ce qu'il fit avec tant d'ordre & de resolution, qu'en moins de demi-heure, les ennemis furent défaits, en sorte qu'il s'en sauva fort peu, & encore fort blesez.

Cortez prit son logement dans la Ville, avec les Espagnols, & on marqua un quartier hors de l'enceinte, aux Tlascalteques & aux autres alliez, dont le nombre croissoit à tous momens; car dès que la renommée eut publié que le General marchoit en personne, tous les Caciques alliez accoururent avec leurs troupes, pour servir sous luy, en sorte que suivant ce que Cortez en rapporte luy-même, son armée étoit de plus de six-vingt mille hommes, lorsqu'il arriva à Guacachula. Il remercia le Cacique & ses Indiens, en leur attribuant tout l'honneur de la victoire, & ils s'offrirent à luy pour l'expédition d'Izucan, dans la confiance qu'ils luy feroient nécessaires, parce qu'ils avoient une parfaite connoissance du pais, & qu'on pouvoit compter sur leur valeur. Les ennemis, suivant l'avis que le Cacique en avoit donné, tenoient en cette Ville dix mille hommes de garnison, sans ceux qui s'y étoient jettez après la défaite. Les Habitans & les Païsans voisins étoient engagez à se déclarer à toutes risques, ennemis des Espagnols; & la Place, forte par sa situation, avoit de bonnes murailles, & quelques ravelins qui en défendoient les avénues aux ouvertures de la montagne. Un ruisseau en baignoit le pied, & comme il falloit nécessairement le traverser, ils avoient rompu le pont, à dessein de disputer le passage. Toutes ces circonstances suffisoient pour donner de la réputation à cette entreprise, & de l'emploi à toutes les troupes.

Olid conduisoit l'avant-garde, & devoit tenter le passage de la riviere, avec une troupe de Soldats choisis. Il le trouva défendu par la meilleure partie de l'armée des ennemis, qui ne l'empêcha pas de se jeter dans l'eau, & de gagner l'autre bord, en combattant avec une resolution si déterminée, & si peu d'égard au danger, que son cheval fut tué, & luy blessé à la cuisse. Les ennemis fuirent dans la Ville, qu'ils pensoient conserver, aiant fait sortir les bouches inutiles, & gardé seulement trois mille Habitans fort résolus, & des vivres pour plusieurs jours. La force des murailles & le nombre des défenseurs frapient les yeux, & faisoient juger que l'assaut coûteroit bien du sang : mais à peine l'armée eut-elle achevé de passer, & reçû les ordres pour l'attaque, que les cris des ennemis cessèrent, & la garnison disparut en un moment. On auroit pû apprehender quelque surprise de la part de leur milice, dont tous les efforts se reduisoient à certains stratagèmes, si on n'avoit découvert au même-tems la fuite des Mexicains, qui se sauvoient en desordre vers les montagnes. Cortez les fit pousser par quelques Compagnies d'Espagnols, & par la plus grande partie des Tlascalteques, & quoyque l'âpreté des rochers militât pour les ennemis, ils furent rompus en si peu de tems qu'ils n'eurent presque pas le loisir de se défendre.

On trouva dans la Ville une si grande solitude, qu'à peine put-on rencontrer entre les prisonniers trois ou quatre de ses Habitans, dont Cortez se servit pour attirer les autres, en les envoyant dans les bois, où ces misérables s'étoient refugiez, promettre de sa part une entiere abolition, & un traitement favorable à ceux qui reviendroient incessamment à leurs maisons. Cette diligence eut un si bon effet, que la Ville fut repeuplée presque par tout dès le même jour, chacun s'empresant à jouir du benefice de la paix. Le General y demeura deux ou trois jours, afin de leur faire perdre toute leur crainte, & de les confirmer dans l'obéissance, par l'exemple des Indiens de Guacachula. Au même-tems il donna congé aux troupes des alliez, après avoir partagé avec eux le butin gagné en toutes les deux actions, & il revint à Tepeaca, avec les Espagnols & les Tlascalteques, laissant la frontiere libre & nette, & ces Villes soumises, (ce qui luy étoit tres-avantageux) & le

cœur de ces Peuples affectionné aux Espagnols, par l'expérience qu'ils faisoient de leur humanité. Cortez avoit encore le plaisir d'avoir ruiné les dispositions du nouvel Empereur de Mexique en ses premiers projets, qu'on observe ordinairement comme des pronostics des nouveaux Regnes, & qui animent ou abatement l'esprit des Sujets, selon la qualité des événements.

Bernard Diaz del Castillo ne veut pas que Cortez ait assisté à cette expedition; & il y a lieu de douter si cet Auteur ne pretend point se consoler ainsi, d'être demeuré luy-même à Segura de la Frontiere, comme il l'avouë un peu auparavant; ou s'il ne s'est point laissé entraîner, sans y prendre garde, à la passion qu'il a de contredire en tout François Lopez de Gomara: car tous les autres Historiens décrivent cette expedition ainsi que nous l'avons rapportée; & Cortez même, dans sa lettre à l'Empereur, du trentième Octobre 1520. explique les motifs qui l'obligerent à se mettre à la tête de l'armée. On a du regret de trouver en son chemin ces occasions de dédire un Auteur que l'on suit; mais ç'auroit été une faute de Cortez, indigne de sa prudence, d'avoir négligé de se trouver en personne à une entreprise, où il étoit appelé par le dégoût de ses Soldats, les plaintes de ses allies, l'insolence des gens de Narvaez, & par le penchant que le Commandant avoit à entrer dans leurs chagrins; ce qui mettoit en grand hazard une entreprise de cette importance. Diaz nous pardonnera donc: il peut avoir écrit la chose comme il croïoit la sçavoir; & c'est plutôt en luy un défaut de memoire, qu'une atteinte à la verité du fait, ou une tache à la vigilance de son General.



CHAPITRE V.

Cortez avance les preparatifs dont il avoit besoin pour l'entreprise de Mexique. Il reçoit par hazard un secours de Soldats Espagnols. Il revient à Tlascala, où il trouve que Magiscatzin étoit mort.

EN arrivant à Tepeaca, qui avoit déjà pris le nom de Segura, Cortez reçut l'avis que son cher ami Magiscatzin n'avoit plus que quelques momens à vivre. Cette nouvelle l'affligea très-sensiblement, parce que les témoignages d'une affection sincère & passionnée qu'il avoit reçûs de la part de ce Sénateur, avoient mérité de la sienne une amitié réciproque, qu'il luy rendoit par reconnoissance & par inclination. Cortez voulant donc luy en donner des preuves les plus essentielles, dépêcha d'abord le Pere Barthelemi d'Olmedo, afin de luy procurer le secours le plus nécessaire à son ame, en essayant de l'amener à la Foi de l'Eglise Catholique. Lorsque ce Religieux arriva, Magiscatzin, quoyque presque accablé par la force de sa maladie, conservoit encore un jugement libre, & un esprit disposé à recevoir de nouvelles impressions : ce grand nombre de Dieux luy sembloit fort extravagant ; & il étoit choqué de la barbarie de leurs sacrifices. Le Christianisme luy paroissoit plus conforme aux loix de l'humanité & de la raison ; n'étant, ce semble, dans l'aveuglement, que faute de lumière, & non pas par le défaut de ses yeux. Le Pere n'eût pas beaucoup de peine à reduire Magiscatzin, qu'il trouva convaincu de son égarement, & pénétré du desir d'en être redressé : il ne fut donc question que d'instruire ce Sénateur, & de luy faire quelques exhortations, afin d'échauffer sa volonté, & de mettre la tranquillité dans son ame : après quoy il demanda le Baptême, avec beaucoup d'empressement ; & il le reçut avec une foi pure, employant le peu de vie qui luy restoit en de ferventes réflexions sur son bonheur, & à exhorter ses enfans à renoncer

au culte des Idoles, & à rendre une entière obeïssance à son ami Cortez, en appliquant tous leurs soins à procurer l'avantage & la conservation des Espagnols, comme la leur propre; parce que, suivant les mouvemens qu'il sentoît en son cœur, il étoit persuadé que l'Empire de ce Païs-là, devoit tomber entre leurs mains. Les Auteurs ont traité ce discours de Prophetie; & peut être que Dieu le luy inspiroit, ou que la prudence consommée de cet Indien le faisoit ainsi penetrer dans l'avenir. Ce qu'il y a de constant, est que la docilité qu'il témoigna en ces derniers momens, & une vocation si extraordinaire, furent la récompense que Dieu accorda à ce que Magiscatzin avoit fait en faveur des Chrétiens; sa providence ayant choisi cet homme pour le principal instrument de tant de ressources, dont ils étoient redevables à la Republique de Tlascala: aussi il avoit un assez grand fond de vertus morales, & tant de capacité pour les affaires, que tous les autres Senateurs recevoient avec respect ses décisions, presque comme des ordres absolus; & il sçavoit fort bien mettre en œuvre cette autorité, avec toute la moderation que l'on doit aux delicateſſes de la liberté dans une Republique. Cortez fut touché de sa mort, comme d'une perte qui ne souffroit point de consolation, puisqu'il trouvoit à dire en sa personne, non-seulement un ami à toutes épreuves; mais encore un directeur fidele de ses desseins, dont l'affection & le respect luy avoient acquis le cœur des Tlascalteques: mais le Ciel, qui sembloit prendre le soin de soutenir ce General dans ses disgraces, les adoucît alors, par un secours qui releva ses esperances.

Un vaisseau de moyenne grandeur vint mouïller à la rade de Saint Jean d'Ulúa: il portoit treize Soldats Espagnols, deux chevaux, & quelques munitions de guerre & de bouche, que Diego Velasquez envoïoit à Pamphile de Narvaez, ne doutant point qu'il ne luy eût déjà acquis toutes les conquêtes de la Nouvelle Espagne, & attiré à son parti l'armée de Cortez. Le Commandant de ce vaisseau étoit Pierre de Barba, Gouverneur de la Havane, lorsque Cortez sortit de l'Isle de Cuba: & ce General étoit redevable à l'amitié de Barba, de l'avantage d'être sorti du dernier embarras dont on avoit voulu traverser son expedition. Cortez avoit fait Capitaine de la

Côte Pedro Cavallero, qui n'eut pas plutôt découvert ce navire, qu'il se jeta dans un esquif, pour aller le reconnoître. Il salua fort civilement ces Aventuriers, & reconnut d'abord ce qu'ils cherchoient, à la maniere empresseée & respectueuse dont Barba s'informa de Narvaez. Cavallero répondit sans hesiter : *Que Narvaez n'étoit pas seulement en parfaite santé, mais que ses affaires étoient en un état à donner de l'admiration. Que tous ces Païs luy étoient soumis, & que Cortez fuyoit à travers les bois, avec un petit nombre de Soldats qui luy étoient restez.* Si l'on ne peut saüver ce détour du reproche de mensonge, au moins peut-on louer la presence de l'esprit qui l'imagina, puisqu'il n'en falut pas davantage pour obliger ces Espagnols à mettre pied à terre, avec grande confiance, & pour aller droit à Vera-Cruz, où ils se trouverent arrêtez au nom de Cortez. Cependant Barba ne scut point trop mauvais gré à Cavallero, de son adresse; parce qu'il n'étoit pas fâché de trouver son ami en une situation si avantageuse.

On les conduisit à Segura, où Cortez celebra, avec un extrême plaisir, cette heureuse aventure, qui augmentoit le nombre de ses Espagnols, avec cette circonstance réjouissante, qu'il recevoit ce secours des mains de son ennemi. Il caressa fort Pierre de Barba, & il luy donna le commandement d'une Compagnie d'Arbalétriers, pour marquer la confiance qu'il avoit en son amitié. Il fit aux Soldats quelques presens, qui les engagerent à s'enrôler dans les troupes, & lût en secret la lettre qui s'adressoit à Narvaez. Velasquez supposant que ce Capitaine étoit le maître absolu de toute sa conquête, luy ordonnoit de s'y maintenir à toutes risques; & pour cet effet il luy promettoit de grands secours. La conclusion de sa dépêche étoit, *Que si Cortez n'étoit pas mort, on le luy envoie au plutôt, avec une bonne escorte; parce qu'il avoit un ordre precis de l'Evêque de Burgos, de le faire amener prisonnier en Espagne.* Cet ordre se seroit tourné en arrêt sans appel, si on avoit laissé l'affaire entre les mains de cet Evêque, ennemi de Cortez: & la passion que ce Ministre marquoit, d'obliger Velasquez, donnoit lieu de craindre qu'il ne voulut faire un exemple éclatant du châtiment de Cortez, en couvrant son ressentiment particulier du pretexte de la justice.

Au bout de huit jours, un autre vaisseau arriva à la rade

d'Ulúa. Il portoit un nouveau secours à Narvaez ; & Cavalero s'en faisoit encore , avec la même adresse. Il y avoit huit Soldats Espagnols , une jument , & une quantité considérable de toute sorte d'armes & de munitions , sous le commandement du Capitaine Rodrigo Moreion de Lobera. Ils passerent tous à Segura , où ils prirent parti dans l'armée , suivant l'exemple des premiers arrivez. Ces secours venoient par des voies si éloignées de toute sorte d'apparence , que Cortez les regardoit comme de tres-heureux presages , parce qu'il luy sembloit qu'ils portoient quelque caractère de bonheur , dont il se promettoit des suites en son entreprise.

Cependant, il n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit en avancer le succez. Il s'étoit promis la conquête de Mexique ; & ce grand nombre d'alliez qui venoient se joindre à ses troupes , le confirmoit en sa resolution. Le passage du lac étoit la plus grande difficulté ; & cet obstacle étoit terrible , parce que les Mexicains aiant une fois trouvé l'invention de rompre les ponts des chaussées , on ne pouvoit plus se fier aux ponts volants , qui étoient l'unique précaution qu'on pouvoit prendre , en un tems où l'empressement ne permettoit pas de mettre en usage d'autres expediens plus commodes & plus sûrs. Enfin Cortez s'arrêta au dessein de faire construire douze ou treize brigantins capables de résister aux canots des Mexicains , & de conduire son armée jusques dans leur Ville-même ; croiant qu'il pourroit faire porter les pieces de ces vaisseaux sans être assemblées , sur les épaules des Tamenes Indiens , jusques aux bords du lac , depuis les montagnes de Tlascala , quoy qu'il y eût au moins quinze ou seize lieues d'un chemin tres-rude. L'imagination du General étoit remplie de grandes idées , & il avoit une aversion naturelle pour ces esprits bornez , qui trouvent de l'impossibilité en tout ce qui leur paroît difficile.

Cortez communiqua ce dessein à Martin Lopez , dont l'esprit & l'habileté , luy étoient une grande ressource en de pareilles occasions : & voyant que non-seulement cet Officier approuvoit le projet , mais encore qu'il promettoit de le faire réussir , il luy ordonna d'aller à Tlascala , avec tous les Espagnols qui entendoient la charpenterie , & de mettre promptement la main à l'ouvrage , en se servant aussi des Indiens

DU MEXIQUE. LIVRE V.

501

dont il auroit besoin pour couper du bois, & pour le reste de ce qui étoit à leur portée. Cortez donna ordre en même-tems, de faire apporter de Vera-Cruz, la ferrure, les mats, & les autres agrez qui restoient des vaisseaux que l'on avoit coulez à fonds : & comme il avoit observé que ces montagnes produisoient une espece d'arbres qui donnoient de la poix, il les fit ébrancher, & en tira tout le brai, qui luy étoit nécessaire à carener ses brigantins.

La poudre manquoit à l'armée : & la penetration du General luy fit encore imaginer le moien d'en avoir d'une qualité tres-fine, en faisant tirer du soufre, dont les Indiens igno- roient l'usage, de ce Volcan qu'Ordaz avoit reconnu. Il ju- gea que ce mineral devoit servir d'aliment à la flâme ; & quel- ques Soldats Espagnols, entre lesquels Jean de Laet, nommé Montano, & Mela Commandant d'artillerie, s'offrirent à ten- ter cette périlleuse aventure. Ils en revinrent avec une provi- sion de soufre suffisante à fournir abondamment toute la mu- nition aux troupes : & c'est ainsi que les soins du General s'é- tendoient à tout, & que son activité sembloit luy tenir lieu de délassément.

Après qu'il eut pris toutes ces mesures, qui avoient d'abord leur effet, il resolut de retourner à Tlascala, afin de hâter les preparatifs de son expedition : & avant que de partir, il laissa de bonnes instructions au nouveau Conseil de Segura, après avoir nommé François d'Orozco pour Commandant de la garnison, qui fut composée de vingt Soldats Espagnols, outre les milices du País, qui eurent ordre d'obeir à ce Capi- taine.

La mort de Magiscatzin obligea Cortez à prendre le deuil en entrant à Tlascala, où luy & tous ses Officiers parurent revêtus de casaques noires dessus leurs armes. Ces casaques étoient faites des mantes ; & on les avoit fait teindre exprés. L'entrée n'eut aucune autre pompe, que le bon ordre & le si- lence qu'on fit observer aux Soldats, qui marquoient prendre part à la douleur du General. Le témoignage qu'ils en don- noient fut applaudi par la Noblesse & le Peuple de Tlascala, dont Magiscatzin étoit reveré comme Pere de la Patrie : & quoyqu'on ne puisse douter que le ressentiment de Cortez ne fût tres-sincere, & qu'on l'eût entendu plusieurs fois se-

plaindre de cette disgrâce, par les justes railons qu'il avoit de s'en affliger ; néanmoins il est encore vrai-semblable que ce détail tendoit à flater l'esprit de ces Indiens , & que cette démonstration extérieure avoit une double vûë ; celle de satisfaire à sa douleur , & de donner quelque chose aux applaudissemens du Peuple qui en étoit témoin.

Les Senateurs n'avoient point voulu pourvoir à la Charge de Magiscatzin , qui gouvernoit le principal quartier de la Ville , au nom de la Republique. Ils souhaitoient que Cortez luy choisît un successeur , au moins qu'il confirmât leur choix : & luy , faisant attention sur ce qu'il devoit à la mémoire de son ami , nomma le fils aîné de Magiscatzin , & obtint en sa faveur tous les suffrages. C'étoit un jeune homme , fort estimé par sa conduite & par son courage , & si bien né , qu'il entra en cette Charge , sans paroître embarrassé sur tout ce qui en regardoit les fonctions. Il donna même , peu de tems après , une preuve éclatante de son bon esprit , en ce qui étoit le plus essentiel , lorsqu'il demanda le Baptême , & qu'il le reçut publiquement , en grande cérémonie. Il prit le nom de Dom Laurent de Magiscatzin , & sa conversion fut l'effet des raisons dont le Pere Olmedo s'étoit servi , pour chasser les tenebres de l'erreur de l'esprit de Magiscatzin. Les sérieuses meditations que ce jeune homme fit sur la force de ces raisons , l'amenerent insensiblement à la connoissance & à la detestation de son aveuglement. Le Cacique d'Izucan reçut en même tems la grace du Baptême : ce jeune Prince étoit venu à Tlascala , revêtu de tous les ornemens de sa nouvelle dignité , à dessein de remercier le General , de ce qu'il avoit décidé en sa faveur un procez , où ses parens luy contestoient la succession de son pere. Cortez étoit alors l'arbitre souverain de tous les Caciques de ces Provinces , & même des particuliers , qui remettoient leurs differens entre ses mains , & qui recevoient ses décisions comme des loix inviolables ; tant ils avoient de respect pour luy , & de confiance en son équité , qui attiroit leur obeïssance.

Le bruit que ces conversions firent dans la Ville , réveilla le vieux Xicotencal , qui ne pouvant s'accommoder des absurditez de l'Idolâtrie , avoit néanmoins vieilli dans l'erreur , & se trouvoit en cette lâche & molle disposition , qui ne peut

soutenir la moindre difficulté, ni prendre aucune résolution ; défauts ordinaires, & presque naturels à la vieillesse. Cependant l'exemple de Magiscatzin, dont l'autorité égaloit celle de Xicotencal, & la conversion de ce Sénateur à la Foi, aux derniers momens de sa vie, firent une si forte impression sur l'esprit de l'aveugle, qu'elles le rendirent capable de recevoir des instructions, qui ouvrirent son cœur aux veritez de l'Evangile, & à ces vives lumieres qui dissipèrent ses erreurs ; en sorte qu'il souhaita le Baptême, après les avoir detestées publiquement. Veritablement il paroît que les maximes de la Foi ne pouvoient s'établir plus à propos en ce Pais-là, au moment de la reduction des Grands & des Sages de la Republique, qui prenoit de leurs conseils les regles de son Gouvernement ; mais ce soin fut traversé par d'autres affaires. Cortez s'appliquoit tout entier aux preparatifs de son expedition : le Pere Olmedo n'avoit point de gens qui pussent l'assister ; & ils étoient également persuadez qu'on ne pouvoit traiter avec succes des affaires de la Religion, jusques à ce qu'ayant imposé le joug au Peuple dominant, on eut établi la paix, qu'ils regardoient comme une disposition necessaire à ramener les esprits des Tlascalteques à cette tranquillité qui fraie le chemin à la doctrine de l'Evangile. On laissa donc le plus essentiel pour une autre-fois : la chaleur des exemples se refroidit, & le culte des Idoles ne cessa point. On pouvoit néanmoins tirer quelque fruit de cette favorable situation, en ce peu de jours que l'armée demeura à Tlascala : mais nous n'apprenons point qu'on ait fait, ni même entrepris quelque autre conversion, en un tems fâcheux, où l'on ne parloit que d'armes & de guerre, dont les soins ont accoutumé d'étouffer tous les autres ; la raison n'osant se produire, lorsque la violence de leurs maximes attire toute l'attention.



CHAPITRE VI.

De nouveaux secours de Soldats Espagnols arrivent à l'armée de Cortez. Les gens de Narvaez qui avoient demandé leur congé, retournent à l'Isle de Cuba. Cortez dresse une seconde Relation de son expedition, & dépêche de nouveaux Envoyez à l'Empereur Charles V.

Cortez se plaignoit de François de Garay, sur ce que ce Capitaine étant bien informé de l'entrée & du progres qu'on avoit faits dans l'Empire de Mexique, ne laissoit pas de s'y établir du côté de Panuco, où il tâchoit de faire quelque conquête : mais l'étoile du General avoit un si heureux ascendant sur ses concurrens, que comme Diego Velasquez luy avoit fourni des secours par les mêmes voies dont il pretendoit le ruiner, & maintenir Narvaez ; ainsi les mesures que Garay avoit prises pour usurper quelque partie du Gouvernement de Cortez, tournerent à son avantage. On a dit que les vaisseaux de Garay furent repoussez de Panuco, lorsque nôtre armée étoit encore à Zempoala. Ce Capitaine résolu du suivre son entreprise, dressa une nouvelle flotte, commandée par ses meilleurs Officiers ; mais la seconde expedition n'eut pas un meilleur succez. A peine ces Espagnols eurent-ils mis pied à terre, qu'ils trouverent une si fiere resistance de la part des Indiens, qu'ils furent obligez de regagner leurs navires en desordre ; & ne songeant qu'à fuir le danger, ils firent voile, chacun suivant des routes différentes. Ils coururent durant quelques jours au hazard ; & sans sçavoir rien du dessein les uns des autres, ils vinrent tous, presque au même-tems, aborder à la côte de Vera-Cruz, où ils s'engagerent à servir dans l'armée de Cortez, sans y être poussez par aucun autre motif, que par la reputation de sa valeur.

Ce secours fut attribué à une grace du Ciel toute pure : car encore qu'il soit veritable que le trouble des Soldats & l'ignorance

rance des Matelots ait pû disperser ces navires, & les abandonner au gré du vent, qui les poussa vers l'endroit où Cortez en avoit besoin. Cependant leur arrivée, si juste & si à propos pour augmenter ses troupes, est un événement digne d'une particulière attention; puisque cette liaison d'incidens si heureusement enchaînez, ne se trouve point, ou au moins se trouve rarement, dans les termes imaginaires de ce qu'on appelle cas fortuit.

Le premier de ces navires étoit commandé par le Capitaine Camargo, & portoit soixante Soldats Espagnols. Celui qui vint après étoit mieux armé, & rempli de Soldats plus aguerris; au nombre de cinquante, outre sept chevaux, sous le commandement de Michel Diaz d'Auz, Cavalier Aragonnois, qui se signala en toutes les occasions, avec tant de distinction, que sa seule personne auroit tenu lieu d'un grand secours. Le dernier vaisseau fut celui du Capitaine Ramirez, qui arriva un peu plus tard, avec plus de quarante Soldats, dix chevaux, & une grande provision d'armes & de munitions. Tous débarquerent sans façon: les premiers, sans attendre les autres, prirent la route de Tlascala; & sur leur exemple, les autres firent avec plaisir le même voiage. Les aventures de cette conquête faisoient déjà tant de bruit dans les Isles, que les Soldats en étoient enchantez, comme des gens qui se laissent prendre aisément aux idées d'une fortune éclatante.

Ce secours augmenta considérablement le nombre des Espagnols, dont le courage reprit une nouvelle vigueur. Ceux de Cortez recevoient les derniers venus, avec des cris de joie, au lieu de complimens; & ils s'embrassoient, comme s'ils eussent été amis depuis long-tems, quoyqu'ils n'eussent d'autre liaison, que celle d'être de la même Patrie. Cortez même, oubliant la gravité d'un General, s'abandonna aux transports de sa joie, sans oublier néanmoins de rendre grâces au Ciel, en attribuant à Dieu, & à la justice de la cause qu'il soutenoit, tout ce que ces événemens avoient de favorable, & de merveilleux.

Cependant ils ne furent point capables de calmer l'inquietude des gens de Narvaez, qui firent de nouvelles instances, afin d'obtenir le congé de retourner en l'Isle de Cuba; sur-

quoy ils representoient au General, la parole qu'il leur avoit donnée; & il ne pouvoit nier qu'il ne les eût engagez sous ce pretexte, à l'expédition de Tepeaca. Cortez ne voulut donc point entrer en de nouvelles contestations; parce qu'il voïoit ses troupes augmentées de Soldats plus aguerris, & mieux disciplinez; & qu'il n'étoit pas à propos de conduire des libertins & des brailleurs, qui se desoloient aux moindres fatigues, en maudissant l'entreprise: gens pernicious dans un camp, inutilés dans les occasions, & trompeurs dans les revûes, puisqu'ils passent en montre comme Soldats, sans qu'on en tire aucun service.

Il fit donc publier par tout: *Que ceux qui voudroient se retirer en leur País, en avoient la liberté; & qu'on leur fourniroit des vaisseaux, avec tout ce qui leur seroit nécessaire.* La plus grande partie des Soldats de Narvaez prit ce parti. L'honneur en retint quelques-uns; & Bernard Diaz, qui n'a point nommé ceux-ci, en quoy il leur a fait tort, a employé sa plume à deshonorer les autres, en rapportant leurs noms; quoy qu'il parût plus conforme au bon sens, de supprimer la mémoire de ceux qui avoient si fort oublié le soin de leur réputation. Ce qu'il devoit marquer est, qu'un de ceux qui tomberent dans cet oubli, fut André de Duero, que l'on a vû si attaché aux intérêts de Cortez, en diverses occasions. Quoy qu'on n'ait point publié les motifs de la retraite de cet homme, on peut croire que les pretextes dont il se servit n'étoient pas fort honnêtes, puisqu'on le vid à quelque tems de-là, faisant beaucoup de bruit à la Cour de l'Empereur, en faveur de Diego Velasquez. S'il y eut quelque sujet effectif de rupture entre Cortez & Duero, la raison devoit être du côté du General; n'étant pas vrai semblable qu'elle fût pour un homme qui ne la méprisoit pas moins que sa réputation, en laissant son ami engagé dans une entreprise où le peril & la gloire se trouvoient également partagez, pour se charger d'une commission où il se voïoit obligé à trahir ses propres lumieres, en se rendant esclave de la passion & de l'injustice de Velasquez.

Le General débarrassé de cette troupe de gens inquiets & mutins, qu'Alvarado eut soin de conduire jusques aux vaisseaux, prit alors ses mesures sur le tems qu'il falloit employer

à la construction des brigantins, afin d'envoier ses ordres aux allies, pour le jour du départ. Il leur prescrivit la provision d'armes & de vivres qu'ils devoient faire, à proportion de leur nombre; & aux heures que cette occupation luy laissoit, il se resolut d'achever une Relation, où il rapportoit en détail toutes les aventures de sa conquête, afin d'en rendre compte à l'Empereur. Son dessein étoit d'équiper un vaisseau, & d'envoier de nouveaux Agens, solliciter la dépêche des premiers, dont il n'avoit reçu aucunes nouvelles; afin d'être au moins informé du tour que cette affaire avoit pris à la Cour d'Espagne, dont le silence commençoit à le mettre en peine, & à prendre place entre ses plus grandes inquietudes.

Cortez dressa cette Relation en forme de lettre; & reprenant le plus essentiel des dépêches qu'il avoit données aux Capitaines Portocarrero, & Montexo, il faisoit un détail sincere de tous ses avantages, & aussi de toutes les disgraces qui luy étoient arrivées, depuis que l'armée étoit partie de Zempoala; & que par ses travaux & ses exploits, elle étoit entrée triomphante dans la Ville capitale: & de-là, jusques au tems où elle avoit été forcée de se retirer à Tlascala, avec une perte considerable. Il marquoit qu'il esperoit être en état de maintenir sa conquête, par le nombre des Espagnols qui avoient fortifié ses troupes, & les grandes liaisons qu'il avoit prises avec plusieurs Nations, pour revenir assieger Mexique. Il exprimoit avec une noble & genereuse confiance, l'espoir qu'il avoit de reduire à l'obeissance de sa Majesté, ce nouveau Monde, dont les bornes, du côté du Nord, étoient inconnuës à ceux du Pais-même. Le General étaloit la richesse de cet Empire, la fertilité de ses terres, & l'opulence de ses Princes. Il mettoit le juste prix à la valeur & à la constance des Espagnols, à la fidelité & au zele des Tlascalteques: & pour ce qui regardoit sa personne, Cortez s'en tenoit à ce que ses actions pouvoient en publier; quoyque sans s'écarter des bornes d'une honnête modestie, il donnât à la reputation de la conquête, quelques traits qui n'effaçoient pas la gloire du Conquerant. Il demandoit une prompte justice, contre les injustes poursuites de Diego Velasquez, & de François de Garay; & il faisoit de fortes instances, afin d'obtenir prom-

tement un secours de bons Soldats Espagnols, avec des chevaux, des armes, & des munitions de guerre. Il appuioit encore plus fortement sur la necessité pressante, d'envoier des Ecclesiastiques & des Religieux d'une vertu connue & éprouvée, pour aider au Pere Olmedo, à la conversion des Indiens; rapportant qu'on en avoit reduit & baptisé quelques uns des plus qualifiez, & laissé dans l'esprit des autres quelques lumieres de la verité, qui faisoient esperer qu'on en pourroit tirer beaucoup de fruit. C'est la substance de la lettre que Cortez écrivit alors à l'Empereur, informant sa Majesté des evenemens, comme ils s'étoient passez, sans oublier aucune circonstance considerable, qu'il exprimoit fort sincerement, en des termes propres, & même choisis, suivant le genie de son siecle, dont on ne sçait si les expressions ne convenoient pas mieux que celles du nôtre, à ce caractere simple & naturel que le stile des lettres demande; quoyqu'on ne veuille pas nier qu'il n'y laissât couler quelques équivoques aux noms des Provinces & des Villes, qui étant encore nouveaux, ne pouvoient être prononcez exactement, ni rendus fidelement sur le papier.

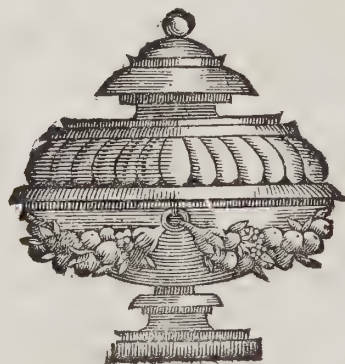
Diaz nous apprend que le General confia ces dépêches aux Capitaines Alonse de Mendoza, & Diego d'Ordaz: & quoyque Herrera n'ait nommé que le premier, il ne paroît pas vrai-semblable que Cortez l'eût envoié tout seul, pour un emploi de cette qualité, où il étoit de la prudence, de prevenir les accidens d'une longue navigation. L'instruction qu'il leur donna, écrite de sa main, portoit qu'avant que de montrer leur commission en Espagne, ni déclarer qu'ils vinssent de sa part, ils allassent voir son pere, & les Capitaines qui avoient passé en Espagne l'année precedente, afin de suivre & de pousser ensemble la negociation dont ils étoient chargez, selon l'état de l'affaire. Il mit entre leurs mains un nouveau present pour l'Empereur, composé de l'or & des autres raretez qu'on avoit conservées à Tlascala, & de ce qui fut ajoûté par les Soldats, prodigues en cette occasion, de leur pauvre richesse. On y joignit le petit butin acquis aux expéditions de Tepeaca & de Guacachula: present moins riche, à la verité, que le precedent; mais plus considerable, pour avoir été amassé au milieu des disgraces, & qu'on devoit regarder comme

un reste des pertes dont Cortez faisoit un sincere aveu en sa Relation.

Il jugea qu'il étoit encore à propos que les Tribunaux de Vera-Cruz & de Segura écrivissent à sa Majesté, puisqu'ils representoient les Magistrats en ces deux Villes. Ils demandoient les mêmes assistances, & exposoient que leur devoir les obligeoit d'informer sa Majesté, de quelle importance il étoit de maintenir Hernan Cortez dans la Charge de Capitaine General; puisque l'avancement d'un si grand ouvrage étant dû à sa valeur & à sa conduite, il seroit difficile de trouver une autre tête, & d'autres mains capables de luy donner sa dernière perfection: surquoy ils exprimoient ingénûment leurs pensées, & ce qu'ils jugeoient être le plus avantageux en cette conjoncture. Diaz écrit que Cortez vid leurs lettres; voulant peut-être insinuer que cette sollicitation en sa faveur étoit mandée. Il est probable que ces lettres ne furent point envoyées sans la participation du General; mais il est encore plus certain qu'elles contenoient des veritez, qui n'avoient pas besoin du secours de la flatterie, ou de l'exageration. Diaz se plaint encore, de ce qu'on ne permit pas aux Soldats d'écrire à part, au nom de tout le corps. Ce n'est pas qu'il eût d'autres sentimens sur ce sujet, que ceux des Tribunaux; il en convient, & le repete en plus d'un endroit: mais comme il s'agissoit de conserver leur General, il auroit bien voulu se faire un merite de son avis entre les autres, & se distinguer en cela, comme il se distinguoit effectivement dans les combats. Si ces mouvemens d'ambition pour la gloire approchent du vice, on doit le pardonner à ceux qui se sentent du merite; & ce vice, entre les gens de guerre, ressemble fort à la vertu.

Ordaz & Mendoza partirent sur un des vaisseaux qui étoient arrivez depuis peu, avec toutes les provisions nécessaires à un tel voiage. Le General resolut encore d'envoier les Capitaines Alonse d'Avila & François Alvarez Chico, aux Religieux de saint Jérôme qui presidoient à l'Audience Roïale de Saint Domingue, unique alors en tous ces Pais-là, & dont la Jurisdiction étoit Souveraine sur le ressort des autres Isles, & des nouvelles découvertes en Terre.

310 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
ferme. Il leur faisoit part de tous les Memoires qu'il avoit
envoïez à l'Empereur ; après quoy il leur demandoit quel-
ques secours plus prompts pour l'entreprise où il se trouvoit
engagé, & contre les vexations de Velasquez & de Garay.
Quoyque ces Ministres fussent convaincus de la justice des
raisons de Cortez, & qu'ils admirassent sa valeur & sa con-
stance ; néanmoins l'Isle de Saint Domingue n'étoit pas
alors en état de partager le peu de forces & de provisions
qui luy restoit. Les Religieux approuverent donc tout ce
que le General avoit fait : ils offrirent d'appuyer auprès de
l'Empereur, la justice de ses pretentions, & de solliciter les
secours necessaires à une entreprise si importante, & si avan-
cée ; prenant sur eux le soin de reprimer les deux concur-
rens de Cortez, par des ordres pressans & redoublez. C'est
en ce sens que ces Ministres répondirent à ses lettres ; &
les Envoïez revinrent bien-tôt, plus chargez de belles pa-
roles, que d'effets. Mais avant que de passer au récit des
derniers exploits de cette conquête, & durant qu'on tra-
vaille avec ardeur à la construction des brigantins, il est à
propos de revenir aux premiers Envoïez de Cortez, & à
l'état de son affaire à la Cour de l'Empereur, puisqu'on doit
souhaiter d'en avoir quelque connoissance ; cette espece de di-
gression étant de celles qui sont necessaires, & permises aux
Historiens, & qui sans gêner la proportion d'un ouvrage, con-
tribuent à sa perfection.



CHAPITRE VII.

Les Envoiez de Cortez arrivent en Espagne, & passent à Medellin, où ils demeurent jusques à ce que les troubles de l'Etat étant cessez, ils puissent se rendre à la Cour, où ils obtiennent la recusation de l'Evêque de Burgos.

Nous avons laissé Martin Cortez avec les deux premiers Envoiez de son fils, Portocarrero & Montexo, dans le miserable exercice de suivre la Cour des Gouverneurs, & d'embarrasser l'antichambre des Ministres, si éloignez d'être admis à leur audience, que sans oser prendre la hardiesse de les importuner par des requêtes, ils se presentoient seulement dans la foule, sur leur passage, trop heureux d'en recevoir quelque coup d'œil jeté au hazard : ressource infortunée des Solliciteurs disgraciez, qui aiant la raison pour eux, apprehendent de la détruire, en la produisant mal à propos. L'Empereur les avoit écoulez favorablement, ainsi qu'on l'a dit : & quoyqu'il eût du dégoût de l'insolence & des attentats de quelques Villes d'Espagne, qui tâchoient de rompre son voiage en Allemagne, par des protestations peu respectueuses, & qui avoient l'air de menaces, il prit néanmoins le tems de s'informer, avec une particuliere attention, de ce qui s'étoit fait en la Nouvelle Espagne, & d'établir quelque fondement sur ce qu'on pouvoit se promettre de cette entreprise. Il voulut s'instruire de tout, sans dédaigner de faire des questions sur plusieurs choses ; la Majesté Roïale ne perdant rien de son lustre, à tirer quelque-fois de ses Sujets, des lumieres qui l'éclaircissent du fond d'une affaire, les Souverains ne devant pas toujours entrer pleins de doutes dans leur Conseil. L'Empereur penetra d'abord, tout ce qu'on devoit se promettre de ces admirables commencemens : & l'idée qu'il se forma du merite de Cortez, luy parut digne de son estime ; sa Majesté aiant une inclination naturelle pour les hommes extraordinaires.

Les affaires de l'Etat, & le voiage de l'Empereur, qui pressoit, ne luy permirent pas de s'arrêter à quelque résolution déterminée, sur un sujet où il rencontroit tant de contradictions, tant de la part des Agens de Velasquez, que de celle des Ministres qui appuioient les sollicitations de ces Agens, ou donnoient un mauvais tour aux raisons de Cortez; néanmoins, le jour que l'Empereur s'embarqua, qui fut le quinze de May 1510. il recommanda particulièrement cette affaire au Cardinal Adrien, Gouverneur du Roïaume en son absence. Ce Cardinal souhaitoit fort sincèrement le bon droit de Cortez: mais comme les informations surquoy il devoit se regler, venoient du Conseil des Indes, où l'autorité & la passion du President Evêque de Burgos, emportoient toutes les voix; le Cardinal se trouvoit dans un embarras, où il ne luy étoit pas aisé de suivre son penchant pour se déterminer, lorsqu'on luy presentoit les raisons de Velasquez couvertes du voile de la justice, & les exploits de Cortez décriez sous le nom de rebellion.

Le tems luy manqua, lorsqu'il luy étoit le plus nécessaire, pour découvrir & examiner la verité, & il attira les soins du Ministre sur d'autres mouvemens bien plus fâcheux, & de la dernière importance. Quelques Villes s'émurent, sous prétexte de corriger ce qu'ils appelloient les desordres du Gouvernement; & elles en trouverent d'autres, qui voulurent bien se perdre avec elles, sans faire reflexion sur les malheurs où un si pernicieux exemple pouvoit les entraîner. Elles resentoient toutes l'absence de leur Souverain, comme le plus grand des maux: & quelques-uns croïant luy rendre service, & ne point sortir des termes de l'obeïssance, prenoient ces transports d'un faux zele, pour des preuves de respect & de devoir.

Le Peuple voulut soutenir ses premiers crimes, par la voie des armes; & quelques Gentilshommes se dégradèrent jusques à prendre part à cette extravagance, faute de lumiere: défaut qui corrompt ordinairement les bons sentimens que la noblesse du sang inspire. Les grands Seigneurs & les Ministres embrassèrent le bon parti, au peril de leur vie. Enfin tout le Roïaume s'ébranla; & il s'en falut peu, que l'autorité souveraine ne fût usurpée par ces factions, que l'Histoire a nommées

nommées Communautéz, sans qu'on en puisse découvrir la raison ; puisque la plainte ne fut point commune, en un Etat où plusieurs Villes, & presque toute la Noblesse, soutenoient le parti du Roi : cependant les rebelles donnerent ce nom à leur insolence ; & le titre dont ils honnoroient leur revolte, a trouvé grace auprès de la posterité.

La relation de ces mouvemens n'est pas de nôtre sujet, qui néanmoins nous obligeoit à les toucher en passant, comme une des causes qui arrêterent les bonnes intentions du Cardinal, & qui traversèrent la negociation des Envoiez de Cortez. Veritablement la saison n'étoit pas propre à former de nouvelles entreprises, lorsque le Gouverneur & les Ministres étoient si appliquez à remédier aux maux qui affligoient le dedans de l'Etat, que les soins du dehors ne pouvoient les toucher. Ainsi Martin Cortez & ses Compagnons voiant le peu de fruit qu'ils tiroient de leurs sollicitations, & le desordre des affaires generales, se retirerent à Medellin, résolus de laisser passer la tempête, & d'attendre le retour de l'Empereur, qui avoit compris leurs raisons, & témoigné qu'il seroit favorable à la justice de leurs pretentions. Ils virent bien que son autorité leur étoit nécessaire pour surmonter les oppositions formées par l'Evêque de Burgos, & les autres embarras qui naissoient de l'état present des affaires.

Ordaz & Mendoza arriverent alors à Seville après avoir fait heureusement leur voiage ; & sans se découvrir, ni parler de leur commission, ils s'informerent adroitement de ce qui se passoit sur ce sujet. Cette précaution leur valut la liberté, puisqu'ils apprirent avec une extrême surprise, que les Juges de la Contratation avoient un ordre exprès de l'Evêque, d'empêcher le passage, & de se saisir de tous ceux qui viendroient de la Nouvelle Espagne de la part de Cortez, après avoir arrêté l'or, & les autres marchandises, qui seroient pour leur compte, ou pour celui de leurs amis. Ordaz & Mendoza ne songerent qu'à mettre leurs personnes en sûreté, & se trouverent trop heureux de sauver seulement les dépêches & les lettres qu'ils portoient ; laissant le present & le reste entre les mains de ces Juges, & à la discretion de l'Evêque de Burgos.

Ils sortirent de Seville avec beaucoup de crainte d'être connus & arrêtez, voulant aller droit à la Cour, chercher Martin

Cortez, & les premiers Envoiez ; afin d'en tirer des lumieres sur la conduite qu'ils devoient tenir conformément à leur instruction : mais aiant appris en chemin, que Cortez & ses amis s'étoient retirez à Medellin, ils se rendirent en cette Ville, où leur arrivée fut celebrée, avec toute la joie que des nouvelles si surprenantes pouvoient inspirer. Ils delibérerent s'il étoit à propos de porter les dépêches de Cortez au Cardinal Gouverneur, afin de le prevenir sur des connoissances si importantes : neanmoins, la consideration des troubles qui agitoient le Roïaume, leur fit comprendre le peu de fruit qu'ils tireroient d'une diligence qui demandoit de l'attention pour des affaires éloignées, & qui regardoient l'augmentation, & non pas le salut de l'Etat. Ainsi ils resolurent de garder leur retraite, jusques à ce qu'on eût vû la fin de ces mouvemens, & que le devoir des Ministres leur permît de partager leurs soins.

Les troubles de la Province de Castille s'augmentoient tous les jours : les mutins ne se contentant pas de soutenir leur revolte, pouffoient l'insolence jusques à desoler le plat-païs par des courses, & à assieger les Villes qui conservoient leur fidelité. La tolerance qu'on avoit pour eux, sembloit les exciter, & leur donner l'ambition de se rendre agresseurs. D'abord on avoit resolu de les ramener par la douceur & par la patience : mais la violence du mal ne s'accommodoit pas de ces remedes doux, dont l'operation étoit trop lente ; d'autant plus, que les rebelles s'imaginoient avoir pour eux la force & la justice. Ils ne manquoient pas d'Ecclesiastiques, qui sans faire aucune reflexion sur leur devoir, faisoient de la Chaire une école de sedition, pour maintenir les Peuples dans l'opiniâtreté, en leur persuadant qu'il y alloit du service de Dieu & de celui du Roi, de corriger les abus de l'Etat. Enfin les Grands, & presque tous les Nobles, se virent obligez à prendre les armes, afin de rendre à la Justice l'autorité qu'elle doit avoir, & d'animer les Villes qui tenoient pour l'Empereur : & quoyque les revoltez eussent assez de temerité pour former un corps, & pour mesurer leurs armes avec ceux qu'ils appelloient leurs ennemis, deux rencontres où ils perdirent beaucoup de monde, avec toute leur reputation, & le supplice de quatre des principaux auteurs de la revolte, abatirent

leur orgueil, & dissipèrent leurs forces. Les plus sages, ou les moins emportés, prirent le parti de se mettre à couvert : les Villes rentrèrent dans l'obéissance, le tumulte cessa, & la considération du devoir revint dans les esprits, suivant la destinée des émotions populaires, qui se soulevent & se calment avec la même facilité.

L'avis qu'on reçut en même-tems, du retour de l'Empereur, fut d'une grande conséquence pour retablir la tranquillité. Ce Prince, par toutes ses lettres, assûroit qu'il avoit résolu de laisser les autres affaires, pour courir aux lieux où les besoins de son Roïaume demandoient sa présence. Cette assurance acheva de remettre toutes choses dans l'ordre : & Martin Cortez trouvant cette conjoncture propre à renouveler ses sollicitations, partit aussi-tôt avec les quatre Envoies de son fils, & se rendit à la Cour, où après quelques remises, ils obtinrent enfin une audience particulière du Cardinal Gouverneur. Ils l'instruisirent en gros de l'état où la conquête de Mexique se trouvoit alors, remettant le détail aux lettres de Cortez, qu'ils luy présenterent. Ils luy produisirent les ordres qu'on avoit donnés à Seville, contre leur liberté, & celle de tous les Agens qui viendroient de Mexique ; appuiant sur la saisie des joiaux, & des autres pieces qui composoient le présent destiné à l'Empereur : ce qui leur fit naître l'occasion d'exposer le sujet qu'ils avoient de se défier de l'Evêque de Burgos ; surquoy ils demanderent au Cardinal la permission de recuser ce Juge, suivant les loix de la Justice ordinaire ; offrant de prouver les causes de cette recusation, en se soumettant aux peines d'une téméraire contestation. Le Cardinal les écouta avec beaucoup d'application. Il parut touché de leurs disgrâces ; & il les en consola, par des promesses de leur donner une prompte expedition. Les ordres donnés à Seville, & la saisie, luy déplurent d'autant plus, que tout cela s'étoit fait sans son aveu. Ainsi il répondit à la requête des Envoies de Cortez, contre l'Evêque, qu'ils pouvoient le pousser en Justice, ainsi qu'ils le jugeroient à propos ; & que pour luy, il prendroit sur son compte le soin de les défendre, contre les violences qu'ils pourroient appréhender dans le cours de ce procez. C'étoit leur en dire assez pour les animer à se jeter dans un peril aussi redoutable, qu'est celui

de plaider contre une personne armée d'une grande autorité : entreprise où l'on est, pour ainsi dire, obligé à parler de bas en-haut, & où la crainte ôte beaucoup de force à la raison.

Cet heureux début leur donna le courage de recuser le Président du Conseil des Indes, dans son propre Tribunal. Ils produisirent leurs raisons écrites, avec toute la modération nécessaire pour ne point offenser le respect : mais ces raisons étoient si fortes & si connues des autres Juges, qu'ils n'osèrent les rejeter par un déni de justice, en une affaire de cette qualité, particulièrement sur le bruit qui couroit alors, du retour de l'Empereur, applaudi par tous ceux qui n'avoient point sujet de craindre sa présence, & qui ayant porté le calme dans tous les esprits, répandoit encore des influences de circonspection sur celui de tous les Ministres. Diaz, & ceux qui l'ont suivi, touchent un peu trop fortement les motifs de cette recusation. Diaz rapporte ce qu'il a entendu dire, & les autres l'ont copié ; car tous ces motifs ne paroissent pas vrai-semblables en la personne d'un Prelat venerable & qualifié. Il est néanmoins constant qu'on en prouva quelques-uns ; comme, le mariage qu'il traitoit alors, de sa niece avec Diego Velasquez ; l'aigreur qu'il avoit marquée en diverses occasions aux Agens de Cortez, qu'il traitoit de rebelle & de traître, lorsque sa prudence cedit à sa passion. Ces preuves jointes aux ordres donnez à Seville, pour arrêter les Envoyez, (& ce fait, qui étoit public, ne pouvoit être déguisé) furent jugées suffisantes pour autoriser & faire passer la recusation, après une exacte discussion dans toute la rigueur du droit ; jugement qui fut appuyé de l'avis du Conseil d'Etat, & des conclusions du Cardinal. On ordonna donc que l'Evêque n'entreroit en aucune connoissance des affaires entre Hernan Cortez & Diego Velasquez. On revoqua ses ordres ; les saisies furent levées ; & l'importance de cette entreprise attira toute la consideration des Ministres. Les exploits de Cortez, presque effacez par le décri de sa fidelité, reçurent les éloges qu'ils meritoient ; & le Cardinal, par plusieurs decrets, recommanda la prompte expedition de cette affaire. Il fit même paroître un desir si sincere de l'avancer, qu'ayant reçu en même tems la nouvelle de son exaltation au Trône,

de saint Pierre , & étant parti peu de jours après , pour s'embarquer , il dépêcha encore quelques ordres sur ce sujet ; soit que le bon droit de Cortez eût fait cette impression sur son esprit ; ou que l'aïant déjà rempli des soins de sa dignité , il se crût obligé de lever tous les obstacles d'une conquête qui devoit ouvrir le chemin à l'entrée des veritez de l'Evangile , & faciliter la conversion de ces miserables Idolâtres : intérêts de l'Eglise , dignes d'occuper les premières reflexions d'un Souverain Pontife.

CHAPITRE VIII.

Ce qui se passa en route cette affaire , jusques à sa conclusion.

LE nouveau Pape Adrien sixième de ce nom , se trouvoit alors à Victoria , où il étoit allé , afin de donner ordre de plus près , à secourir les Provinces de Navarre & de Guipuscoa , dont les François ravageoient les frontieres , afin d'entretenir & d'échauffer les troubles de celle de Castille : mais les instances redoublées de Rome , & de toute l'Italie , l'obligèrent à partir , après avoir réglé tout ce qui regardoit la Charge qu'il avoit exercée. Peu de tems après , l'Empereur vint aborder à la côte de Biscaye ; & descendant à Sant Ander , il trouva que les maux dont ses Roïaumes avoient été affligés , commençoient à s'appaiser. La tempête avoit cessé ; mais on entendoit encore ce bruit sourd , qui subsiste quelque tems entre le calme & l'agitation : ce qui luy fit comprendre que le châtiment de quelques seditieux exceptez de l'amnistie generale , étoit nécessaire pour rétablir l'autorité des Loix , & le repos de ses Peuples. Il trouva encore des restes fâcheux d'un autre mal , qui avoit affligé l'Espagne durant son absence. Les François avoient attaqué le Roïaume de Navarre : & quoyqu'ils eussent été batus en quelques occasions , ils conservoient encore Fontarabie ; & il falloit reprendre cette Place , où les ennemis se dispoient à jeter un puissant se-

cours. Mais ces soins, & ceux que ses autres Etats demandoient, en Italie, en Flandres, & en Allemagne, n'empêcherent point l'Empereur de s'appliquer aux affaires de la Nouvelle Espagne, pour lesquelles il avoit une particuliere attention. Il accorda une audience aux Envoiez de Cortez : & quoyque les Agens de Velasquez eussent en même tems présenté leur requête, comme sa Majesté avoit pris une exacte connoissance du differend, sur les instructions du nouveau Pape, il confirma, par une nouvelle sentence, la recusation de l'Evêque de Burgos, & nomma entre ses Ministres, des Commissaires qui pussent terminer enfin cette grande contestation. Le Grand Chancelier du Roïaume, Mercure de Gattinare, présidoit à cette assemblée, dont étoient Hernan de Vega Seigneur de Grajal, le Grand Commandeur de Castille, le Docteur Laurent Galindez de Carvajal, le Licentié François Vargas Conseiller & Camerier de sa Majesté, & Monsieur de la Rose, Flamand, & Ministre d'Etat. Monsieur de la Chauque Diaz & Herrera ont joint à ces Ministres, ne pouvoit être de ce Conseil ; puisqu'il y avoit plus d'un an qu'il étoit mort à Saragosse, & que Gattinare avoit succédé à la Charge de Chancelier, vacante par sa mort. Le choix de personnes si qualifiées, fit paroître la droiture des intentions de l'Empereur ; puisqu'il n'avoit point alors de Ministres en qui sa Majesté eût plus de confiance ; & qu'on ne pouvoit assembler un Conseil, où les bonnes lettres, l'équité & la prudence, fussent en un plus haut rang.

On examina d'abord tous les memoires dressés sur les lettres & sur les relations qui avoient été produites au proces ; mais on trouva le fait si embarrassé par les diverses informations toutes opposées, que les Juges crurent qu'il étoit nécessaire de faire entrer les Agens des deux partis, afin qu'ils pussent s'expliquer de vive voix, & rendre raison de leur droit à la premiere assemblée ; parce qu'ils convenoient tous de finir cette contestation, & qu'ils vouloient s'instruire clairement de la maniere dont ils se justifioient des accusations formées de part & d'autre, & comment ils soutenoient leurs raisons ; afin qu'ils en pussent tirer la verité toute pure, sans s'amuser aux formalitez d'une procedure, dont les chicanes & les disputes ne sont le plus souvent que de mauvaises refuites, dont

on obscurcit le fond d'une affaire, & qu'on pourroit appeller les détours de la justice.

Les Envoiez des deux partis ne manquerent pas de se trouver le jour suivant au Conseil, avec leurs Avocats; & entre ceux de Velasquez, André de Duero se signala assez mal-à-propos: mais on fut moins surpris de le voir alors infidèle à son ami, sçachant qu'il avoit déjà manqué de fidélité à son Maître. On leut les Memoires, surquoy on interrogeoit les parties, pour voir comment ils repondoient aux Charges qui resultoient des différentes informations; & comment ils justifioient leurs plaintes, & les Juges tiroient de leurs réponses ce qui étoit nécessaire à décider nettement sur cette affaire. Enfin au bout de quelques jours d'audiences, les Commissaires demeurèrent d'accord, qu'il n'étoit pas juste que Velasquez s'attribuât l'avantage de la conquête de la Nouvelle Espagne, sans autre titre, que celui d'avoir fait quelque dépense pour cette entreprise, & d'avoir nommé Cortez pour la conduire; puisque tout ce qu'il pouvoit demander legiti-
mement se reduisoit à ce qu'il y avoit employé, en justifiant que c'étoit de son propre bien, & non pas des effets qui appartenoient au Roi, & dont il avoit la disposition dans l'étendue de son Gouvernement: sans que la nomination qu'il avoit faite de la personne de Cortez, luy pût acquérir aucun droit sur la gloire, & le profit de cette conquête; l'acte de la nomination étant sans force & sans autorité, sans la participation des Ministres de l'audience Royale, dont il devoit recevoir les ordres. On ajoûta que Velasquez étoit déchû de son pouvoir le jour qu'il avoit revoqué Cortez; & qu'en ce qui le regardoit, il avoit détruit par cette revocation tout ce qui pouvoit appuyer son titre, pour se dire le maître de l'expédition, après avoir laissé Cortez en liberté d'agir, suivant ce qu'il jugeoit être le plus avantageux au service de sa Majesté: d'autant plus que la plus grande partie des troupes qu'il commandoit, avoient été levées à ses depens; & qu'il avoit équipé les vaisseaux de son argent & de celui qu'il avoit emprunté de ses amis.

Ainsi quoyqu'il parut aux yeux de ces Juges si sages & si éclairés quelque chose d'irregulier, ou au moins de peu soumis, dans les premières démarches de Cortez, ils crurent nean-

moins, qu'on devoit accorder quelque grace aux justes sujets de plainte qu'on luy avoit donnez, & encore plus aux grands & admirables progres qui avoient été comme les suites de son indignation ; puisqu'on luy étoit redevable d'une conquête si importante & si peu attendue, dont les difficultez n'avoient servi qu'à donner de l'éclat à sa valeur, & sur tout à sa fidélité & à l'attachement inviolable qu'il conservoit pour son devoir. Ces considerations obligerent les Juges à conclure que Cortez méritoit d'être maintenu dans le Gouvernement des Païs qu'il avoit conquis. Qu'on devoit l'encourager en luy procurant des secours considerables, afin qu'il fût plus en état de poursuivre une entreprise qu'il avoit si fort avancée ; & ils ne purent s'empêcher de taxer Diego Velasquez d'une ambition dereglée, lors qu'il s'appuioit sur de si foibles fondemens pour usurper la gloire & le fruit des travaux d'un autre. Ils traiterent encore comme un attentat digne d'une severe correction, la hardiesse qu'il avoit eue d'assembler & d'envoier une armée contre Cortez ; sans faire aucune reflexion sur les suites qu'un procédé si violent pouvoit avoir ; & en méprisant les défenses qu'il en avoit reçues de la part des Ministres de l'Audience Royale de Saint Domingue.

On envoia ces conclusions à l'Empereur ; & après l'approbation de sa Majesté, la Sentence fut prononcée en cette forme. On declaroit Hernan Cortez bon Ministre & fidele vassal de sa Majesté. On honoroit des mêmes qualitez les Capitaines & les Soldats qui l'avoient accompagné : & on imposoit un silence perpetuel à Diego Velasquez, sur la conquête de la Nouvelle Espagne ; luy ordonnant sous peine de punition, de n'y apporter aucun obstacle, soit par luy même, ou par quelqu'un qui s'avoüât de luy : reservant néanmoins tous ses droits pour ce qui regardoit les frais qu'il avoit faits à l'armement des vaisseaux, afin qu'il pût en justifier la dépense conformément à sa relation & les demander en Justice. C'est là tout ce qui fût réglé par la Sentence ; les Juges aiant remis les graces dont on vouloit honorer Cortez : la correction de Velasquez, & les autres ordres dont l'assemblée avoit fait un projet, aux depeschés qui seroient faites au nom de l'Empereur.

Quelques Auteurs ont avancé que ce jugement fut dressé
sur

Sur la raison d'Etat, plus que sur l'exacte rigueur de la Justice. Il n'est pas de nôtre sujet d'examiner le droit des pretendans. Nous avons touché les motifs de la Sentence, & les considerations des Juges; & nous reconnoissons de bonne foi, qu'il y eut quelque chose en la premiere demarche de Cortez, qui avoit besoin d'être interpreté favorablement. Mais on ne peut nier que la conquête ne luy appartînt au même titre, que les Pais conquis appartennoient à l'Empereur. Sur ce fondement qui est vrai, les Juges ne pouvoient ils pas ramener l'affaire aux termes de l'équité, en la tirant des regles du Droit commun, & en moderant par quelque indulgence la severité de la Justice ordinaire, ce temperament se trouvant autorisé par la foiblesse des raisons de Velasquez: & par la consideration des violences & de l'irregularité de son procedé. On dit qu'il ne vécut pas long-tems après avoir reçu les lettres de l'Empereur, qui marquoient peu de satisfaction de sa conduite. C'est un ancien privilege des Souverains, que leurs paroles seules tiennent lieu de recompense & de châtimement. On ne peut refuser à Velasquez les éloges qu'il meritoit par sa qualité, ses talens & sa valeur, dont il avoit donné des preuves éclatantes en la conquête de l'Isle de Cuba; mais en cette occasion il se trompa malheureusement dans le principe; & il fit de fausses demarches, sur les moïens dont il pretendoit se servir pour arriver à ses fins; enfin son impatience luy causa la mort. Son premier aveuglement vint de la défiance: vice qui comme l'excez de la crainte, donne quelque fois jusques à la témérité. Le second vint de la colere qui prive les hommes de l'avantage de la raison, dont elle les rend ennemis: Et le troisieme fut causé par l'envie qui tient lieu de colere aux ames basses, & qui sentent leur foiblesse.

On traita aussi tôt des moïens d'assister Cortez; & l'Empereur commit ce soin aux Ministres qui composoient l'assemblée. Il donna une audience favorable à ses Envoïez, rémoignant qu'il étoit fort satisfait que la justice se fut déclarée pour eux. Il honnora Martin Cortez de plusieurs marques de sa bien-veillance, en consideration du merite de son fils; dont il luy promit de recompenser les services par des graces proportionnées à leur grandeur. Cependant on nom-

522 HISTOIRE DE LA CONQUESTE

ma quelques Religieux pour aller travailler à la conversion des Indiens , qui étoit la premiere vûe de sa Majesté , dont la pieté preferoit toujours le soin de la Religion aux intérêts de son Etat. Il commanda que l'on tint prêt un secours considerable , d'armes & de chevaux pour embarquer sur la premiere Flote ; & considerant de quelle importance il étoit de ne retarder point ses depesches & ses ordres , pendant que Cortez avoit encore les armes à la main , contre des ennemis puissans : outre l'embarras que la jalousie de ses concurrens pouvoit apporter à ses conquêtes ; l'Empereur envoya d'abord ces ordres par diverses lettres qu'il fit expedier.

La premiere étoit adressée aux Gouverneurs & à l'Audience Roïale de Saint Domingue , à qui il declaroit ses intentions , avec ordre d'assister Cortez de tout leur pouvoir , & d'écarter tous les obstacles qu'on pourroit former à son entreprise. L'autre lettre pour Velasquez , luy défendoit absolument de se mêler de cette affaire , & desapprouvoit severement ses excez & la violence de son procedé. La troisieme adressée à François de Garay , blâmoit son entrée dans le Gouvernement de la Nouvelle Espagne , & portoit une défense de continuer ce dessein. Enfin la derniere depesche étoit pour Hernan Cortez , remplie de ces marques d'honneur & de bien-veillance , dont les Souverains sçavent favoriser ceux dont ils ont reçu de grands services , lors qu'ils ne dédaignent pas d'avouer qu'ils s'en sentent obligez. L'Empereur approuvoit en cette lettre , non-seulement les actions que Cortez avoit faites , mais encore les desseins qu'il formoit pour reprendre la Ville de Mexique : il faisoit comprendre à ce General , qu'il connoissoit toute l'étendue de son merite , sa valeur , sa constance , sans oublier la maniere adroite & prudente , avec laquelle il avoit sçu menager l'esprit de ses Soldats & de ses Alliez. Sa Majesté touchoit en peu de mots les ordres qu'on avoit donnez pour le mettre en repos , & en seureté de la part de ses concurrens : & la qualiré qu'on luy envoioit de Gouverneur & de Capitaine General par tout cet Empire. L'Empereur l'assûroit encore , de luy donner des témoignages plus solides de sa reconnoissance : faisant un détail exprés & fort honorable , des Capitaines & des Soldats qui servoient sous son commandement. Il luy recomman-

doit avec beaucoup d'affection, de bien traiter les Indiens, & d'avoir soin qu'ils fussent instruits des veritez de nôtre Religion, & considerez comme une semence propre à recevoir la culture de l'Evangile. Il concluoit par des esperances de grands & puissans secours; remettant à sa valeur & à sa fidelité, l'achevement d'un si grand ouvrage: Lettre qui honore éternellement l'illustre posterité de Cortez, comme un de ces titres, qui portant la Noblesse dans les familles qui n'ont pas cet avantage d'elles-mêmes, donnent un nouvel éclat à celle qu'ils ont reçûe de leurs ancêtres.

L'Empereur signa à Valladolid, toutes ces depêches, datées du vingt-deuxième jour d'Octobre de l'année 1522. & ordonna que deux des Envoiez de Cortez en fussent les porteurs, & partissent incessamment. Les deux autres demeurèrent, pour solliciter le secours, & pour attendre une instruction, qu'on dressoit sur diverses observations, & sur les dispositions qu'on souhaitoit de donner à la forme du Gouvernement politique & militaire de cet Empire. Quoyque le recit des exploits de Hernan Cortez ait souffert quelque interruption par ce détail, nous avons crû qu'il étoit à propos de suivre cette matiere jusques à la conclusion; afin de ne la laisser point en l'air, & tronquée, pour ainsi dire, au peril d'être obligez d'entrer en d'autres digressions: liberté que non seulement les Historiens ont bien voulu se donner, mais encore les Annalistes, qui s'attachent par des loix plus étroites, à la suite des tems; ainsi que Tacite l'a pratiqué en ses Annales, lorsque rapportant ce qui s'étoit passé sous l'Empire de Claudius, il y fait entrer, & conduit jusques à la fin, la guerre faite en la Grande Bretagne, par deux Vice-Preteurs, Ostorius & Didius, croiant qu'il y avoit moins d'inconvenient, d'interrompre la suite des années, que de tomber dans la faute de desunir des événemens considerables.



CHAPITRE IX.

Cortez reçoit un nouveau secours de Soldats & de munitions : il fait la revûe de son armée. Les allies en font autant , à son imitation. On publie des Ordonnances ; & on commence la marche , à dessein de s'emparer de Tezeuco.

ON approchoit de la fin de l'année 1520. lorsque Cortez prit la resolution d'entrer avec toutes ses forces, dans le Pais ennemi, & de remettre la décision de son entreprise, à ce que le sort des armes en ordonneroit. Il avoit depuis peu de jours, reçu un de ces secours que sa bonne fortune faisoit tomber sans peine sous sa main. Le Gouverneur de Vera-Cruz luy donnoit avis, qu'il étoit arrivé à la côte un navire venu des Canaries, chargé d'une quantité considerable d'arquebuses, de poudres, & d'autres munitions de guerre, avec trois chevaux, & quelques passagers, qui venoient à dessein de vendre ces choses aux Espagnols employez aux conquêtes.

Les marchandises étoient déjà montées à un prix excessif, en tous les ports des Indes, où l'interêt avoit effacé l'horreur que l'on avoit pour un commerce si éloigné, & sujet à tant de risques. Cet avis fit naître au General le desir de se prevaloir des avantages que l'occasion luy offroit : il envoya un Commissaire à Vera-Cruz, avec de l'or & de l'argent en barres, & une escorte suffisante. Le Gouverneur de la Ville fut chargé du soin d'acheter les armes & les munitions, au meilleur prix qu'il seroit possible; ce que cet Officier exécuta avec tant d'adresse, & en donnant de si belles idées de l'entreprise où son General étoit engagé, qu'il n'acheta pas seulement toute la charge du vaisseau à un prix fort modéré, mais encore il persuada au Capitaine & au Maître du navire, d'aller servir en l'armée de Cortez, avec treize Soldats Espagnols, qui venoient chercher fortune dans les Indes: impression qui étoit alors en sa plus grande force, & qui regne encore en

l'esprit de ceux qui cherchent à s'enrichir par cette voie, sans que la perte de tant de malheureux abusez par cette fausse esperance, puisse servir d'instruction pour moderer l'avidité des autres.

Cortez fortifié de ce secours, & des autres qu'il avoit reçus contre toute sorte d'apparence, resolut d'avancer le tems de la marche de son armée. Il ne pouvoit plus differer, ni attendre que ses brigantins fussent achevez; parce que les troupes de la Republique, & celles de ses allies, étoient arrivées, & que leur séjour luy faisoit apprehender les inconveniens de l'oisiveté.

Il assembla ses Capitaines, afin de délibérer avec eux, sur ce qu'on pouvoit entreprendre d'avantageux à leur dessein, avec les forces qu'ils avoient, jusques à ce qu'ils eussent assemblé toutes les troupes qu'ils attendoient, & qui étoient en marche, & qu'ils se vissent ainsi en état d'attaquer Mexique. Il y eut divers avis, qui se reduisirent à la resolution d'aller droit à Tezeuco, & de s'emparer, à tout événement, de cette Ville. Comme elle étoit située sur le chemin de Tlascala, & presque sur le bord du lac, elle parut propre à faire une Place d'armes: c'étoit un poste où l'on pouvoit se fortifier, & s'y maintenir, tant pour recevoir avec moins de peine les secours que l'on attendoit, que pour desoler par des courses le Pais ennemi. Ils y trouvoient une retraite assurée proche de Mexique, & qui pouvoit leur être une ressource contre les accidens qui arrivent quelque-fois à la guerre. Les troupes suffisoient à cette expedition: & quoyque les canaux qui conduisoient les eaux du lac jusques à la Ville, parussent trop étroits pour recevoir les brigantins, on remit à une autre-fois à pourvoir à cette difficulté, & on conclut d'abreger le terme destiné pour la marche de l'armée.

Le jour suivant fut employé à faire la revûe des Espagnols, dont le nombre se trouva monter à cinq cens quarante Fantassins, & quarante Cavaliers, outre neuf pieces d'artillerie qu'on avoit tirées des vaisseaux. La montre se fit en presence d'une prodigieuse multitude d'Indiens qui étoient accourus à ce spectacle, & on luy donna tout l'éclat d'une revûe generale, en faisant moins d'attention au dénombrement des Soldats, qu'à la pompe du spectacle. On n'oublia rien de ce

qui alloit à l'ostentation, comme la parure des Soldats, le mouvement des drapeaux, le manège des chevaux, & le divers maniment des armes, lorsqu'ils se preparoient à saluer le General: tout cela fut exécuté si galamment, & avec tant de justesse, que les Indiens y applaudirent par des acclamations redoublées; & la milice étrangere y reçut de bonnes instructions. Après cela, Xicotencal, qui commandoit les troupes de la Republique, voulut aussi faire passer les Soldats en revûe. Ce n'est pas que cette metode eût jamais été pratiquée par les Mexicains; mais il pretendoit faire sa cour au General, en imitant les Espagnols. Les timbales, les cors, & les autres instrumens de leur musique, marchaient à la tête. Les Capitaines venoient après, à la file, superbement parez d'une grande quantité de plumes de diverses couleurs, & de joiaux en pendants, attachez aux oreilles & aux levres. Ils portoient sous le bras gauche leurs massues, ou leurs sabres avec leur garniture, & la pointe en haut; & chacun avoit un Page, qui portoit son bouclier, ou sa rondache, où la défaite de leurs ennemis, & le recit de leurs exploits, étoient exprimez par diverses figures. Ils saluerent à leur maniere les deux Generaux; & ensuite les Compagnies passerent en différentes troupes, distinguées par la couleur des plumes, & aussi par leurs enseignes; c'est à dire des representations de quelques animaux, qui étant élevez au bout des piques, tenoient lieu d'étendarts. Toute cette armée pouvoit monter au nombre de dix mille hommes choisis, quoyque la Republique en eût mis sur pied bien davantage; mais le reste de cette levée fut occupé à la conduite des brigantins, dont la conservation étoit d'une si grande consequence, que le Senat reçut comme une grande faveur, cet emploi, qu'il auroit pû regarder comme une marque de mépris.

Herrera soutient que les Tlascalteques passerent en cette revûe, au nombre de quatre-vingt mille hommes; surquoy il s'écarte de Bernard Diaz, & des autres Auteurs; si ce n'est qu'il ait crû qu'il n'étoit pas important de confondre ces Peuples avec ceux de Cholula & de Guacocingo, dont les troupes étoient campées hors de la Ville: en effet, on ne doute pas que Cortez ne sortît de Tlascala, suivi de soixante mille hommes de guerre. On ne comprend point aussi en ce

nombre, les troupes que les autres Nations alliées y joignirent, soit durant la marche, soit au rendez-vous; ce qu'ils firent avec tant de zèle, que durant le siège de Mexique, le General vid plus de deux cens mille hommes sous son commandement. Ce qui rend cette circonstance encore plus remarquable, est qu'il ne s'est point dit que les provisions aient jamais manqué, ni qu'il y ait eu aucun différend entre ces diverses Nations, ni enfin qu'on ait trouvé le moindre embarras en la distribution des ordres, ou dans l'exactitude du service. On ne peut douter que l'adresse & la prudence de Cortez n'eussent beaucoup de part à cette conduite, mais il faut encore reconnoître une cause supérieure. Dieu, qui vouloit réduire ce vaste Empire à sa sainte Loi, se servoit des talens du General, & luy facilitoit les moïens qui le conduisoient à la fin ordonnée par sa Providence, en imprimant dans les esprits, la disposition qu'il eût pû produire dans les événemens.

On publia alors, en maniere de ban, quelques Ordonnances que le General avoit tracées aux heures de son loisir, à dessein de prevenir les inconveniens qui peuvent naître de la guerre, lorsqu'elle perd son principal attribut, qui est la justice. Il ordonna donc, sous peine de la vie, que personne ne fût assez hardi pour tirer l'épée contre un autre, dans le quartier, ou durant la marche: qu'aucun Espagnol ne maltraitât de fait, ou de paroles, les Indiens allies: qu'on ne fît aucune violence, ni autre injure aux femmes, même à celles du parti ennemi: qu'aucun Soldat ou Officier n'abandonnât les rangs, pour aller piller les Villages, sans ordre, & sans avoir une troupe suffisante à l'exécution du commandement: qu'on ne jouât ni armes, ni chevaux, surquoy on s'étoit un peu relâché. Cortez défendit encore, sous peine d'infamie & de dégradation, les juremens, les blasphêmes, & les autres abus qui s'introduisent par la tolérance, sous le faux titre de licences militaires.

Les mêmes Ordonnances furent signifiées aux Chefs des troupes étrangères; & le General assista luy-même à l'interprétation que Marine & Aguilar leur en firent, afin de leur faire comprendre que les peines ordonnées regardoient tous les gens de guerre indifferemment, & que les moindres excez

de leurs Soldats seroient punis à toute rigueur. Il fit passer cette parole, des Tlascalteques aux autres Nations : & sa diligence eut un tel effet, que l'on reconnut dès ce moment, beaucoup de retenue dans le procédé irregulier de ces Indiens ; quoyqu'on fut encore obligé de tolerer quelques excez durant cette expedition, où on étoit forcé d'accorder quelque chose à leur rusticité, ou à l'usage : neanmoins, deux ou trois châtimens exemplaires suffirent à les faire rentrer dans les regles de la discipline ; & la peine qu'ils prirent après cela, à cacher leurs desordres, jointe à la crainte qu'ils témoignoiert d'en être châtiés, fut prise, autant qu'on le put faire, pour une reparation qu'ils en faisoient à la justice du General.

Le jour signalé pour la marche, étoit celui auquel on celebroit la Fête des Saints Innocens. Lorsqu'il fut arrivé, le Pere Olmedo dit la Messe, où tous les Espagnols assisterent ; & l'on fit une Priere particuliere, afin de demander à Dieu un heureux succez. Au sortir de la Chapelle, le General commanda aux Indiens, de former leurs bataillons à la campagne : & après qu'ils furent rangez en ordre de bataille, il sortit de la Ville, à la tête des Espagnols, qui marchoiert à la file, afin d'apprendre aux Indiens, la maniere de former des rangs en doublant, & de se donner le loisir necessaire à ce mouvement ; un de leurs plus grands défauts à la guerre, étant l'impetuosité dont ils commençoient une action, toujours precipitée, & ainsi sujette au desordre.

Alors Cortez assembla tous les Commandans de ces diverses Nations ; & il leur fit une petite exhortation, par le moyen de ses Truchemens. Il leur recommanda d'animer leurs Soldats, en leur faisant connoître l'interêt commun qui les engageoit à cette entreprise ; puisqu'ils alloient combattre pour leur liberté, & pour celle de leur Patrie : qu'ils se défissent de tous ceux qui ne marchoiert pas volontairement à cette expedition : qu'ils châtiassent avec soin les excez qui se commettoient contre les Ordonnances. Il leur enjoignit surtout, de représenter aux Indiens l'obligation qu'ils avoient d'imiter les Espagnols leurs amis, non seulement dans les actions de valeur, mais encore dans la moderation de leur conduite.

Ils partirent pour aller exécuter les ordres du General, qui retourna à la tête de sa troupe, dont le silence luy donnoit à connoître qu'on se preparoit à l'écouter : *Mes amis & mes Compagnons*, dît-il, *je ne pretens pas vous faire sentir, par des exagerations inutiles, l'engagement où vous êtes, d'agir en cette expedition comme des Espagnols le doivent faire. Votre valeur m'est assez connue; & j'en ai reçu des preuves si éclatantes, que je les ay regardées quelque-fois avec des sentimens de jalousie. Je demande seulement, moins comme votre General, que comme un de vos Compagnons, que nous jettions tous ensemble les yeux, avec une égale attention, sur cette multitude d'Indiens qui nous suit, & qui fait sa propre cause de la nôtre. Ce témoignage de leur zele nous impose une double obligation, digne de nos reflexions. La premiere est, de les traiter, comme nos amis, en nous accommodant à la foiblesse & au peu d'étendue de leur raison. L'autre est de les avertir par nôtre conduite, de celle qu'ils doivent garder. Vous avez entendu les Ordonnances qui ont été publiées pour tout le monde : la moindre faute que l'on commettra contre elles entre vous autres, aura, outre sa propre malice, la malignité de l'exemple. Il faut donc que chacun s'applique à considerer les funestes impressions que son mépris répandroit sur nos allies; ou nous serons forcez de jeter les yeux sur l'importance de les corriger, par celles qui suivent le châtiment. J'auray une extrême douleur, de me voir obligé à cette necessité contre le moindre de mes Soldats : mais ce sentiment sera comme un mal nécessaire; & la justice & la patience marcheront toujours d'un pas égal dans ma conduite. Vous êtes assez informez de la grandeur de l'entreprise à laquelle nous nous preparons. La conquête d'un Empire pour nôtre Roi, sera une action digne d'être celebrée dans l'Histoire. Les forces que vous voyez assemblées, & celles qui doivent se joindre à nous, seront proportionnées à cet heroïque projet; & Dieu, dont nous soutenons la cause, marche avec nous. Il nous a déjà maintenus, à force de miracles; & il n'est pas possible qu'il abandonne une entreprise, où il s'est déclaré tant de fois nôtre Chef. Suivons-le donc, & ne le desobligeons pas.* Cortez finit ainsi son discours, en repetant ces dernieres paroles : & soit que sa vivacité ne luy permit pas d'achever, ou qu'en effet il eût tout dit, il commença la marche, au bruit des acclamations de ses Soldats. La joie qu'ils témoignient en le suivant, luy paroissoit un tres-heureux augure, appuie

par ces favorables hazards qui avoient augmenté le nombre des Espagnols, & par cette ardeur officieuse, qui pouffoit tant de Nations à l'assister. Il consideroit tout cela, comme des presages d'un bon succez : ce n'est pas qu'il fît beaucoup d'attention sur de semblables observations; mais il semble que l'entendement se relâche quelque-fois, pour laisser à l'esperance, le plaisir de se divertir des songes de l'imagination.

CHAPITRE X.

L'armée marche, & surmonte plusieurs obstacles. Le Roi de Tezeuco envoie une Ambassade, pour tromper le General. On luy répond en mêmes termes; ce qui donne lieu de s'emparer de la Ville, sans resistance.

L'Armée fit ce jour-là six lieues, & alla loger à Tézme-luca, dont le nom signifie une chênaie, en la langue du País. C'étoit une Bourgade considerable sur les frontieres de la Province de Mexique, & sous la Jurisdiction du Cacique de Guacozingo. Il y avoit fait preparer des provisions suffisantes pour toute l'armée, & un regale en particulier pour les Espagnols. Le jour suivant, on continua la marche sur les terres des ennemis, avec toutes les precautions necessaires à la sûreté. On eut quelques avis que les troupes des Mexicains étoient assemblées de l'autre côté d'une montagne, dont les défilez par un chemin tres-rude, rendoient fort difficile la route qui conduisoit à Tezeuco; & parce qu'on n'arriva en ce lieu qu'après midi, & qu'on apprehendoit que la nuit ne vînt trop tôt, pour disputer aux ennemis un passage si mal aisé, entre des rochers, l'armée fit halte au pied de la montagne, & s'y logea le mieux qu'elle pût. On alluma par tout le camp, de grands feux, dont la chaleur fut à peine assez forte pour resister à l'incommodité du froid.

Au lever du Soleil, les Soldats commencerent à monter, & à percer les détours de cette montagne au petit pas, afin d'attendre l'artillerie. Ils n'avoient pas encore fait une lieuë, lorsque les avant-coureurs revinrent donner avis que les ennemis avoient embarrasé le chemin, de plusieurs arbres abatus, & de pieux aigus, qu'ils avoient plantez en des endroits où ils avoient remué la terre, afin d'y faire enfoncer les chevaux. Le General, qui ne perdoit aucune occasion d'animer ses Compagnons, dit alors aux Espagnols: *Ces braves ne paroissent pas avoir beaucoup d'envie de nous voir de près; puisqu'ils jettent des embarras au-devant de nos pieds, crainte que nous n'en venions trop tôt aux mains.* Alors, sans s'arrêter un moment, il commanda qu'on fit passer à l'avant-garde deux mille Tlascalteques, afin d'écarter les arbres; ce qui fut executé si promptement, que l'arrière-garde ne s'apperçut qu'à peine, de ce retardement. Quelques Compagnies s'avancerent, pour reconnoître les défilez, où on auroit pû dresser des embuscades; & on marcha l'espace de deux lieuës, qui restoient jusques au haut de la montagne, avec toute la circonspection que l'on doit avoir, sur ces marques du voisinage des ennemis.

On découvroit de la hauteur, le grand lac de Mexique; & le General ne manqua pas de représenter aux Espagnols en cette occasion, les misères qu'ils avoient endurées en cette Ville, & les richesses qu'ils y avoient possédées, mêlant ainsi le souvenir des biens & des maux; afin de les échauffer par deux motifs tres-puissans, celui de la vengeance, & celui de l'intérêt. On remarquoit aussi dans les Bourgades les plus éloignées, des fumées qui passaient successivement de l'une à l'autre: & quoyqu'on ne doutât pas qu'elles ne servissent à donner avis que l'on avoit découvert l'armée, on ne laissa pas de continuer la marche, avec moins de difficulté, & la même précaution; parce que le chemin étoit toujours rude, & que l'épaisseur du bois ne laissoit que tres-peu de terrain libre.

Enfin, après avoir surmonté tous les obstacles, on découvrit de loin l'armée des ennemis, qui occupoit toute la plaine, sans faire aucun mouvement, comme des gens qui se trouvent en un poste d'où il leur est aisé de se retirer. Les Es-

pagnols poussèrent des cris de joie, célébrant comme une heureuse aventure, l'occasion qui s'offroit si promptement de combattre leurs ennemis. Les Tlascalteques ne témoignèrent pas moins d'ardeur : mais elle se tourna bien tôt en une espèce de fureur ; en sorte que le General par ses menaces & par ses cris, & tous les Officiers par leurs soins & par leur empressement, eurent encore assez de peine à les empêcher de courir en désordre au combat. Les Mexicains étoient en bataille au delà d'une ravine qu'il falloit nécessairement passer. Un ruisseau qui recueilloit les torrens qui tomboient de la montagne creusoit son chemin au fond de cette ravine, & il étoit enflé considérablement. On le passoit sur un pont de quelques piéces de bois, que les Mexicains avoient pû couper sans difficulté. Mais selon ce qu'on en pût juger par la fuite, ils l'avoient conservé à dessein d'attaquer les Espagnols à ce passage étroit ; croiant qu'il leur seroit impossible de former un bataillon de l'autre côté du pont, lorsqu'ils se verroient charger vigoureusement. C'est ainsi qu'ils faisoient leur compte loin du peril ; mais quand ils eurent reconnu l'armée de Cortez si nombreuse & si brillante, d'autres idées moins creuses se saisirent de leur imagination : le cœur leur manqua pour la défense de leur poste ; & comme ils affectoient de marquer de la valeur & de couvrir leur crainte, ils prirent le parti de faire une honnête retraite, sans tourner le dos, commençant à reconnoître la différence qui se trouve entre ce mouvement & la fuite.

Cortez pressa avec chaleur la marche de ses troupes, & lorsqu'il vint à reconnoître le passage de la rivière, il se crut fort heureux, que les ennemis s'en fussent écartez, parce qu'encore qu'on n'y trouvât point de résistance, on ne pût le passer sans difficulté. Il fit prendre les devans à vingt Cavaliers soutenus de quelques compagnies de Tlascalteques, à dessein d'entretenir l'escarmouche sans s'engager, jusques à ce que toute l'armée fût en état de combattre. Mais d'abord que les Mexicains eurent vû former les bataillons au delà du ruisseau, ils oublièrent toute leur politique, & ils se mirent en fuite, en se repandant, les uns dans les chemins les plus écartez, & les autres à travers les rochers & les forts de la montagne.

Le General ne voulut pas s'amuser à suivre ces fuyards ; parce qu'il étoit important de se saisir de Tezeuco ; & que le moindre retardement devoit être considéré comme un obstacle à son principal dessein. Neanmoins on fit en passant un assez grand carnage des Mexicains qui se trouverent embarrassés entre l'épaisseur des halliers , dont la montagne étoit couverte. L'armée passa la nuit dans un bourg abandonné de ses habitans où elle prit un peu de repos , sans neanmoins quitter les armes , ni oublier de mettre double corps de garde sur toutes les avenues. Le jour suivant on découvrit en marchant environ dix Indiens qui venoient à grand pas en maniere d'Envoiez ou déserteurs ; ils portoient une lame d'or élevée au bout d'une lance comme un étendard , ce qui fut pris pour un signal de paix. Leur chef étoit Ambassadeur du Roi de Tezeuco , qui envoioit prier le General de ne point sacager les lieux de son Domaine , assurant qu'il souhaitoit entrer en son alliance : que pour ce sujet , il avoit fait preparer dans la ville , un logement commode pour tous les Espagnols qui le suivoient , & que les autres nations qui composoient son armée recevroient hors des murs toutes les provisions dont elles auroient besoin. Cortez les examina par plusieurs questions ; & cet Envoié qui étoit fort bien instruit répondit à tout sans s'embarraffer. Il dit de plus , que son Maître avoit lieu de se plaindre de l'Empereur qui regnoit alors à Mexique ; parce qu'il cherchoit à se venger par des extorsions insupportables , de ce qu'il luy avoit refusé sa voix lorsqu'on avoit procédé à l'élection : que ce procedé injuste & violent obligeoit le Roi de Tezeuco à s'unir avec les Espagnols , comme avec des gens qui avoient le plus grand interêt à la ruine de ce Tyran.

Les Historiens ne nous informent point si le frere de Cacumazin , que nous avons laissé prisonnier à Mexique regnoit alors à Tezeuco. On a rapporté la maniere dont Motezuma conféra la Couronne & la Dignité de premier Electeur à un jeune Prince , frere de celui qui avoit conspiré contre les Espagnols , & la part que Cortez eut à toute cette action. Il paroît par ce qui arriva ensuite , que Cacumazin qu'on avoit dépossédé , étoit revenu sur le Trône : & on peut croire que cela s'étoit fait par l'autorité du nouvel Empereur , la haine

que ce Roi devoit avoir pour les Espagnols étant une circonstance tres-favorable à sa restitution ; ce qui donne plus de couleur à cette conjecture , est la défiance que Cortez témoigna. Aussi tôt qu'il eut donné audience à l'Envoïé , il s'écarta avec ses Capitaines afin de décider sur la réponse qu'il devoit faire. Aucun d'eux ne crut la proposition sincere : ils jugerent que cette honnêteté ne convenoit pas au caractère d'un Prince qu'on avoit cruellement offensé : Que cependant le General devoit considerer comme un effet de sa bonne-fortune , la liberté qu'on luy offroit d'entrer en une ville qu'il avoit resolu d'emporter de vive-force : qu'en recevant la proposition il s'épargneroit autant de sang & de peine , & qu'étant une fois au dedans des murailles où on prendroit les mêmes précautions que dans une place emportée d'assaut , ils agiroient suivant les occasions. C'est ce qui fût résolu ; & Cortez dépêcha l'Envoïé avec cette réponse : *Qu'il recevoit la paix & l'offre qu'il luy faisoit sur le logement ; & qu'il avoit dessein de répondre sincerement à la bonne volonté qui l'engageoit à demander son amitié.*

L'armée continua sa marche , & alla loger en un des Faux-bourgs de la ville , ou au moins à un village qui en étoit fort proche. L'entrée fût remise au lendemain ; parce qu'on voulut donner une journée entière à une action , qui selon ses indices demandoit un tems considerable. Un de ces indices étoit la solitude qui regnoit dans le village , & l'autre qui n'étoit pas moins concluant , que le Cacique ne se montrait point , & n'avoit envoïé personne au devant du General. Cependant on n'entendit aucun mouvement , & tout parut tranquille jusques au lever du Soleil , que le General donna ordre & disposa ses troupes à attaquer la ville. Il se croïoit encore engagé à cette extrémité ; mais il connut bien tôt qu'il pouvoit s'en dispenser , lorsqu'il trouva les portes ouvertes & le peuple sans armes. Il détacha quelques troupes qui se saisirent des portes , & toute l'armée entra sans aucune résistance. Le General préparé à tout événement , s'avança dans les rues sans donner aucune atteinte à la paix , quoy qu'avec toutes les précautions que la guerre demandoit. L'armée marchoit au meilleur ordre qu'il étoit possible de garder jusques à une grande place où Cortez forma quelques bataillons , & occupa par

de bons corps de garde toutes les avenues qui y conduisoient. Les habitans qui se montrèrent en grand nombre en quelques endroits paroïssent effarouchez, & d'un air qui avoit peine à cacher les mouvemens du cœur. On prit garde aussi que toutes les femmes s'étoient retirées, & ces circonstances conformes aux premiers indices redoublèrent les soupçons.

Le principal de leurs Temples étoit situé sur une éminence qui commandoit à toute la ville, & d'où on découvroit la plus grande partie du lac. On jugea qu'il étoit à propos de s'en emparer; & le General en donna l'ordre à Pierre d'Alvarado, Christophle d'Olid & Bernard Diaz. Ils y conduisirent quelques pieces d'artillerie, & un bon nombre de Tlascalteques. Ils trouverent le poste sans défense; & lorsqu'ils furent au haut du Temple, ils découvrirent une grande multitude de peuple hors de la ville, dont les uns fuïoient vers les montagnes, & les autres se jettoient dans les canots pour gagner la Ville de Mexique. Cette vûë fit cesser les doutes de la mauvaise foi du Roi de Tezeuco. Cortez ordonna qu'on le cherchât & qu'on l'aménât en sa presence, ce qui fit connoître qu'il s'étoit retiré dans l'armée des Mexicains avec le peu de monde qui avoit pû se refoudre à le suivre; & qui selon le rapport des habitans, n'alloit qu'à quelques misérables sans honneur; parce que la Noblesse & le reste de ses Sujets haïssoient sa tyrannie, & étoient demeurez sous prétexte de chercher une occasion plus commode pour aller le joindre. On apprit alors que le dessein de ce Prince étoit de caresser les Espagnols jusques à ce qu'il les eût jettez dans une pleine confiance, & d'introduire après cela les troupes de Mexique, afin de les égorger tous en une nuit. Mais qu'ayant sçu par son Ambassadeur que Cortez venoit à luy avec de tres grandes forces, le cœur luy avoit manqué pour l'exécution de cette trahison; & que le parti de sa fuite luy avoit paru le plus sûr, en laissant sa ville & ses Sujets à la discretion de son ennemi.

Le bonheur en cette occasion usurpa toute la part que l'industrie & la valeur y pouvoient prétendre. Le General avoit porté les yeux sur la Ville de Tezeuco, comme sur un poste avantageux, pour y faire une Place d'armes, & nécessaire à la réussite de ses desseins; & la méchante politique du Prince

qui la gouvernoit , luy en ouvrit les portes sans combat. Sa fuite délivra Cortez d'un embarras , où la méfiance & les soupçons pouvoient le jeter à tous momens ; & le mécontentement des Sujets de ce Tyran , les engagea sans peine dans le parti des Espagnols. Ainsi tout prend une situation favorable à ceux qui sont nez pour être heureux ; & c'est peut-être la raison , qui a fait placer cet attribut entre ceux des grands Capitaines. La valeur exécute ce que la prudence ordonne ; mais la valeur & la prudence doivent la facilité du succès , à ce qu'on appelle bonheur , ou fortune. Les Païens , qui luy ont donné ce nom , ne l'entendoient pas , ou ils l'entendoient mal. Ils adoroient la Fortune comme une Divinité , quoyque bizarre , (à ce qu'ils s'imaginoient) sans aucun discernement , & toujours aveugle & inconstante : mais c'est sous ce même nom que nous reconnoissons les presens que la main liberale de Dieu nous fait gratuitement. C'est ainsi que l'on rectifie l'idée de ce qu'on entend par le terme de Bonheur : que celui de Fortune est réduit à sa véritable signification ; & que les personnes heureuses reconnoissent la véritable source des graces qu'ils reçoivent.

CHAPITRE XI.

L'armée étant logée dans Tezeuco , les Nobles viennent offrir leur service au General. Il rend le Roïaume à celui qui en étoit le legitime heritier , laissant l'usurpateur sans aucune esperance d'être rétabli.

Cortez donna ses premiers soins , à faire perdre aux Païsans toute la crainte qu'ils pouvoient avoir conçûe. Il ordonna a les Soldats , de les traiter avec douceur , & de ne songer qu'à gagner le cœur de ces Peuples , qu'ils devoient considérer comme Sujets du Prince à qui ils obeïssent eux-mêmes. Cet ordre fut encore donné plus précisément aux troupes des allies , par l'organe de leurs Commandans : & leu

leur obéissance sur ce point, fut d'autant plus considérable, qu'ils se trouvoient alors en un País ennemi, instruits à toute la violence que le droit de la guerre leur permettoit, & avec toute la fierté que la presumption d'être vainqueurs, inspire à des barbares. Cependant ils avoient tant de respect pour le General, qu'ils ne se contenterent pas seulement de reprimer la ferocité de leur naturel, autorisée par un méchant usage: mais ils chercherent encore à se rendre agreables à tous les Habitans de cette Province, en publiant la paix par leurs discours, & par leurs actions. L'armée passa cette nuit dans les Palais du Roi fugitif, qui étoient si vastes, que les Espagnols y trouverent tous, des logemens commodes, avec une partie des Tlascalteques. Les autres troupes se cantonnerent aux rues les plus voisines du Palais, sans entrer dans les maisons, afin de ne point incommoder les Habitans.

Au point du jour, quelques Ministres des Idoles vinrent demander un traitement favorable à leurs Dieux, & rendre graces de celui qu'ils avoient reçu jusques à cette heure. Ils exposèrent au General, que la Noblesse de la Ville attendoit sa permission, pour venir l'assurer de son obéissance & de son affection. Il leur accorda l'une & l'autre requête, sans avoir besoin d'affectation, pour marquer combien elles luy étoient agreables; d'autant plus, qu'il souhaitoit ardemment d'en voir l'effet. Quelque-tems après, ces Nobles vinrent, revêtus des habits qu'ils portoient ordinairement aux ceremonies publiques. Un garçon fort jeune, & assez bien fait, paroissoit être le Chef de cette troupe; & en effet il portoit la parole, en présentant au General ces Soldats, *qui venoient*, dit-il, *servir dans son armée, à dessein de meriter par leurs exploits, l'honneur de se reposer à l'ombre de ses étendarts*: à quoy il ajouta en peu de mots, certaines expressions vives & fortes, qu'il prononça d'un si bon air, que l'offre qu'il faisoit fut également approuvée, & applaudie. Cortez même ne put l'écouter sans admiration; & il fut si charmé de l'éloquence & de la bonne grace de ce jeune homme, outre l'avantage qu'il trouvoit en sa proposition, qu'il l'embrassa, par un transport de joie dont il ne fut pas le maître, en trouvant tant de sagesse & de discretion en un Indien: après quoy il reprit un air

serieux, afin de répondre avec plus de gravité à sa proposition.

Les autres Nobles s'avancerent alors ; & après avoir rempli toutes les ceremonies des premiers devoirs, le General demeura avec celuy qui servoit comme de Gouverneur à ce jeune Prince, & avec quelques-uns des plus considerables. Lorsque les Truchemens furent arrivez, Cortez n'eut pas de peine à tirer, par quelques questions, la verité de tout ce que le Cacique avoit entrepris en faveur des Mexicains ; la trahison qu'il meditoit, en offrant artificieusement de loger les Espagnols dans sa Ville ; & la lâcheté qui l'avoit obligé à tourner le dos, à la premiere vûë du peril : enfin, ils firent comprendre que personne ne regrettoit son absence, puisqu'il étoit generalement haï, & qu'on celebrait sa retraite, comme le plus grand bonheur qui pût arriver à ses Sujets. Cortez insista particulièrement sur cet article ; parce qu'il luy étoit important de profiter de cette disposition, afin d'établir en ce lieu, une Place d'armes pour les besoins de son armée : & il trouva en leur réponse, tout ce que ses souhaits pouvoient se figurer de plus avantageux à ce dessein ; le plus ancien de ces Nobles, qui sembloit avoir penetré le motif de ses questions, luy aiant dit : *Que Cacumazin Seigneur de Tezeuco, n'étoit pas le Prince legitime & naturel de cet Etat ; mais un Tyran, le plus abominable que la Nature eût jamais produit entre ses monstres. Qu'il avoit massacré cruellement de sa main, Nezabal son frere aîné, afin de luy arracher la Couronne. Que le Prince qui venoit de luy parler au nom de tous, comme le premier entre les Nobles, étoit fils legitime du Roi défunt ; mais que la foiblesse de son âge avoit intercedé pour luy, ou peut être attiré le mépris du Tyran : & que cet enfant bien instruit du peril qui le menacoit, avoit sçu étouffer ses plaintes avec tant de sagesse, que sa dissimulation commençoit à passer pour un défaut d'esprit & de courage. Que l'entreprise de l'assassinat de Nezabal avoit été dressée & conduite, du consentement & par le secours de l'Empereur qui regnoit avant Motezuma ; & que celuy qui gouvernoit maintenant l'Etat de Mexique favorisoit encore Cacumazin, parce qu'il pretendoit employer sa perfidie à la ruine des Espagnols : mais que la Noblesse de Tezeuco avoit ce traître en horreur, & detestoit ses violences ; & que tous les Peuples trouvoient son Empire insupportable,*

parce qu'il n'avoit pour but que de les opprimer, ayant rejeté les voies douces, qui ne vont qu'à les assujettir.

Le vieillard s'expliqua à peu près en ce sens : & à peine Cortez eût-il entendu son discours, qu'il comprit en un instant tout ce qu'il avoit à faire. Il s'approcha du Prince dépossédé, avec des témoignages de quelque respect : & après l'avoir pris par la main, il fit appeller les autres Nobles, qui attendoient sa resolution ; & en commandant à ses Truchemens d'élever leur voix, il fit ce discours : *Mes amis, vous avez devant vos yeux le fils legitime de vôtre veritable Roi. L'injuste Maître qui avoit usurpé vos hommages & vôtre obeissance par de méchantes voies, s'étoit saisi du Sceptre de Tezeuco, avec une main teinte dans le sang de son frere aîné : & comme le don de conserver l'autorité Souveraine n'est point accordé aux Tyrans, il a exercé son pouvoir de la même maniere qu'il l'avoit acquis ; en se souciant fort peu de meriter la haine de ses Sujets, pourvu qu'il s'en fît craindre ; en traitant comme des esclaves, ceux qui avoient la facilité de tolerer son crime ; & enfin, étant assez lâche pour vous abandonner dans le danger. Ce mépris qu'il a témoigné pour vous, lorsqu'il s'agissoit de vous défendre, vous découvre assez la bassesse de son cœur, & met entre vos mains le remede propre à faire cesser vos miseres. Je pourrois, si un devoir plus puissant ne me retenoit pas, tirer avantage de sa fuite, & user du droit de la guerre, en soumettant cette Ville, que je tiens, comme vous le voiez, reduite à la discretion de mes Soldats : mais l'inclination des Espagnols ne les pousse pas aisément à commettre des injustices ; & comme celui qui nous a offensé, n'étoit pas vôtre Roi legitime, vous n'en devez pas porter la peine, comme si vous étiez ses Sujets : & ce Prince ne doit pas être privé du droit que la naissance luy donne. Recevez-le de ma main, ainsi que vous l'avez reçu du Ciel. Rendez-luy, en ma consideration, l'obeissance que vous luy devez, comme au successeur de son pere ; & qu'il soit porté sur vos épaules, dans le Trône de ses ancêtres. Pour moy, qui considere moins mon interêt, que l'équité & la justice, je ne demande en cela que son amitié, & non pas son Roïaume ; & je souhaite plus votre agrément, que votre soumission.*

Cette proposition du General fut reçûe par tous les Nobles, avec de grands applaudissemens : ils obtenoient

540 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
tout ce qu'ils desiroient ; & ils se trouvoient délivrez de leurs craintes. Les uns se jetterent à ses pieds , pour luy rendre graces de sa generosité ; & les autres allant d'abord au devoir que la nature leur imposoit , coururent baiser la main de leur Prince. Cette nouvelle fut bien-tôt publique ; & les cris commencerent à témoigner la joie du Peuple , qui déclara son consentement par des acclamations , des danfes , & des jeux , dont ils celebroident leurs plus grandes fêtes ; sans épargner aucune de ces démonstrations , dont la joie des Peuples fait ordinairement la décoration de ses folies.

On remit au jour suivant , le couronnement du nouveau Roi ; ce qui se fit avec toute toute la pompe & les ceremonies qui étoient ordonnées par les Loix du País. Cortez y assista , comme dispensateur , & pour ainsi dire , donateur de la Couronne : ainsi il eut sa part des applaudissemens , & acquit plus d'empire sur ces Indiens , que s'il les avoit soumis à force d'armes ; ce trait de prudence & de vivacité étant un de ceux qui luy ont fait meriter le titre , d'un tres-sage & tres-adroit Capitaine. Il luy étoit de la derniere importance , pour l'entreprise de Mexique , d'être le maître de cette Place : & il trouva moïen de se créer une extrême obligation sur le Roi , par le plus grand de tous les biens que l'on puisse faire en cette vie. Il sçut encore interesser la Noblesse , à défendre les droits de ce Prince , en la laissant irreconciliable avec le Tyran ; gagner l'esprit du Peuple , par son desinteressement , & son équité ; & enfin , établir une entiere sûreté dans la Ville , pour tout ce qui étoit necessaire à ses troupes , ce qu'il n'auroit pû obtenir par une autre voie , qu'avec peu de confiance. Mais le plus grand plaisir qu'il ressentit en cette action , fut qu'en réparant l'injustice qu'on avoit faite à ce jeune Prince , il suivoit les principes de la droite raison ; puisqu'il luy accordoit toujours le premier rang , quand il jettoit la vûe sur les autres maximes de sa conduite ; & que l'élevation de son genie & de ses inclinations , luy faisoient toujours preferer les mouvemens de la pure generosité , à toutes les regles de la prudence.

CHAPITRE XII.

Le Roi de Tezeuco reçoit le Baptême en public ; & Cortez marche, avec une partie de son armée, pour se saisir de la Ville d'Iztacpalapa, où il a besoin de toute sa prevoiance, pour éviter de tomber dans une embuscade que les Indiens luy avoient dressée.

C'Est ainsi que Cortez merita l'estime & la veneration de ces Peuples. La Noblesse entra dans ses interêts, & devint ennemie des Mexicains : la Ville se repeupla en peu de tems, par le retour des Habitans en leurs maisons ; & le Prince eut toujours tant de déference & de soumission pour le General, qu'il ne se contenta pas de luy offrir ses troupes, & de servir auprès de sa personne en cette expedition ; mais encore il ne donna aucun ordre que par son avis : & quoy qu'il soutint entre ses Sujets le caractère d'un Roi, il prenoit celui de Sujet en presence de Cortez, qu'il respectoit comme son Supérieur. Il pouvoit avoir dix-neuf ou vingt ans ; & il avoit l'intelligence & la raison d'un homme né en un Pais moins barbare. Cortez tourna adroitement cette bonne disposition, à faire entrer dans les conversations le sujet de la Religion ; & il reconnut, à la maniere dont il écoutoit & raisonneoit même sur ses discours, que ce Prince avoit du penchant à s'attacher au plus sûr, ce qui luy fit naître quelque confiance de le reduire. La barbarie des sacrifices de sa Nation ne luy plaisoit pas : la cruauté luy paroissoit un crime ; & il demeuroit d'accord que ces Dieux, qui s'appaisoient par l'effusion du sang des hommes, ne pouvoient être amis du genre humain. Frere Barthelemi d'Olmedo se mêla dans leurs entretiens : & comme il trouva le Prince ébranlé dans ses erreurs, & penchant vers la verité, il le rendit en peu de jours, capable de recevoir le Baptême, dont la ceremonie se fit publiquement, avec beaucoup de solemnité. Il prit, par

son propre choix le nom de Hernan, par respect pour son parrein

On commençoit à travailler aux canaux qui portoient les eaux du lac aux reservoirs de la Ville; & le Prince envoya six ou sept mille Indiens de ses Sujets, afin de donner plus de largeur & de profondeur à ces canaux, à proportion de la grandeur des brigantins. Le General voulant en même tems faire quelques progres utiles à son expedition, se resolut de passer à Iztacpalapa avec une partie de ses troupes, à cause que ce poste étant avancé de six lieues, il étoit important d'ôter cette retraite aux canots des Mexicains, qui venoient quelque fois troubler le travail des Indiens. Cette resolution étoit encore appuïée par la necessité de donner de l'exercice aux troupes des Alliez qui ne se maintenoient, dans l'oisiveté, que par la force d'une autorité qui ne laissoit pas de coûter beaucoup de soins & de fatigues.

La ville d'Iztacpalapa étoit, comme on l'a dit, assise sur la chaussée par où les Espagnols firent leur premiere entrée; & dans une telle situation, qu'en occupant quelque portion du terrain de cette chaussée, la plus grande partie de ses maisons qui alloient au delà de dix mille, étoit bâtie dans le lac même, dont les courans s'introduisoient au dedans de la Ville fondée sur la digue, par des conduits qu'on avoit pratiquez, avec des écluses qui lâchoient ou retenoient les eaux suivant les besoins. Cortez se chargea du succez de cette faction; & prit avec soi les Capitaines Pierre d'Alvarado & Christophle d'Olid suivis de trois cens Espagnols & d'environ dix mille Tlascalteques: & quoy que le Roi de Tezeuco voulût l'accompagner avec ses troupes, le General ne le luy permit pas, en luy faisant comprendre que sa presence luy étoit encore plus utile dans la Ville, dont il laissa le Gouvernement à Gonzale de Sandoval, & à tous deux les instructions necessaires pour établir la sûreté de ce poste, & pour prevenir tous les accidens qui pouvoient arriver en son absence.

Cortez prit le chemin de la chaussée à dessein d'attaquer la Ville par cet endroit, & de chasser les ennemis des autres postes à coups de canon, selon que l'occasion s'en presenteroit. Cependant les ennemis furent ayertis de ce mouvement:

car à peine l'armée parut-elle à la vûe de la Ville, qu'on découvrit à quelque distance des murailles, un gros de huit mille hommes qui étoient sortis pour les défendre, avec tant de resolution, qu'encore qu'ils fussent inferieurs en nombre, ils attendirent nos troupes jusques à mesurer leurs armes avec celles de nos Soldats, à combattre avec assez de valeur, pour faire leur retraite en gens de guerre & sans desordre, jusques dans la Ville où ils disparurent sans fermer les portes, ni en défendre l'entrée. Ils se lancerent tous dans le lac, en poussant des cris menaçans, avec la même fierté qu'ils avoient fait paroître au combat. Le General vid bien que cette maniere de retraite tendoit à l'engager en un plus grand peril; & il resolut d'entrer dans la place, avec tout le respect que ces indices demandoient. Toutes les maisons se trouverent abandonnées; & quoyque le bruit des cris & des menaces fut encore fort grand du côté du lac, Cortez après avoir consulté les autres Capitaines, trouva bon de garder ce poste & de s'y loger, sans s'engager à un nouveau combat, parce que le jour manquoit. Mais au commencement de la nuit on reconnut que l'eau débordoit de tous côtez hors des canaux avec tant d'impetuosité, que les endroits les plus bas de la Ville étoient déjà inondez. Le General reconnut d'abord que le dessein des ennemis étoit de noier cette partie de la Ville; ce qu'ils pouvoient executer facilement, en fermant les écluses du côté du grand lac. Ce danger inevitable l'obligea à donner promptement l'ordre de la retraite; & quoyqu'on ne perdit aucun moment, neanmoins les Soldats furent obligez à la faire dans l'eau jusques aux genoux.

Cortez sortit ainsi assez mortifié & fort chagrin de n'avoir pas prévu ce stratagème des Indiens, comme si la vigilance eût pû fournir à tout; & que la prévoiance des mortels ne fût pas limitée. Il conduisit l'armée vers Tezenco où il pensoit se retirer en laissant la conquête d'Iztacpalapa pour une autre occasion; puis qu'il ne pouvoit l'entreprendre sans y employer de plus grandes forces du côté du lac, & avoir des vaisseaux afin de chasser les Mexicains de ce poste. L'armée se logea comme elle put sur une petite éminence hors du danger de l'inondation, où elle passa la nuit avec beaucoup d'incomodité: les Soldats étoient trempez, & ils n'a-

voient aucune défense contre le froid; mais leur courage étoit si grand qu'on n'entendit pas le moindre murmure. Le General leur inspiroit la patience par son exemple; & par ses discours il esstoit en les animant contre les ennemis, d'effacer le chagrin de sa retraite, & des scrupules que cette disgrâce auroit pû jetter dans leurs esprits contre sa prévoiance.

Aux premiers raïons du Soleil l'armée suivit l'ordre de la retraite, comme on l'avoit arrêté; & on fit doubler le pas aux Soldats, afin de les rechauffer par ce mouvement, plutôt que par la crainte d'une nouvelle insulte de la part des ennemis. Cependant dès que le grand jour vint à paroître, on découvrit une troupe presque inombrable d'Indiens, qui s'avançoit. On ne laissa pas de continuer la marche au petit pas; le dessein du General étoit de laisser les ennemis en différant le combat, quoyque nos Soldats eussent assez de peine à marcher; & qu'ils témoignassent par leurs cris, qu'ils souffroient avec chagrin qu'on retardât l'envie qu'ils avoient de se venger, les uns de l'affront qu'on avoit reçu, les autres des incommoditez qu'ils avoient endurées: chacun suivant la passion qui l'animoit; mais tous avec un même mouvement de vengeance dans le cœur.

Enfin l'armée s'arrêta & fit tête aux Mexicains, lorsque Cortez s'en vid pressé. Ils vinrent au combat avec la même impetuosité qu'ils avoient témoignée à la poursuite. Mais les arbalestes des Espagnols & les fleches des Tlascalteques, (les armes à feu étant inutiles à cause que la poudre étoit mouillée,) repoussèrent le premier effort de leur ferocité; & en ce moment les cavaliers firent une charge si à propos, qu'ayant ouvert le chemin aux troupes des Alliez; ils rompirent de tous côtez cette multitude sans ordre & sans conduite, & l'obligerent à abandonner le champ de bataille, avec une perte considérable.

Cortez continua la retraite sans s'arrêter à pousser les fuyards, parce qu'il avoit besoin de ce jour entier afin d'arriver à son quartier avant la nuit. Mais les ennemis qui se rallioient avec la même diligence dont ils usoient en fuyant, revinrent encore par deux fois insulter l'arrière garde sans s'épouvanter du carnage qu'on faisoit dans leurs troupes, jusques à ce que la

crainte

crainte de s'approcher de Tezeuco, où les Espagnols avoient le gros de leur armée, leur fit reprendre le chemin d'Iztacpalapa, assez bien châtiés de leur temerité; puisqu'ils perdirent en ces divers combats, plus de six mille hommes: & quoyqu'il y eût quelques bleffés du côté des Espagnols, il ne mourut que deux Tlascalteques, & un cheval, qui tout couvert de fleches & de coups des épées des Indiens, eut néanmoins assez de vigueur pour retirer son Maître de la mêlée.

Cortez & toute son armée célébrerent ce commencement de vengeance, comme une juste satisfaction des fatigues qu'ils avoient endurées, & un peu avant la nuit, ils firent leur entrée dans la Ville, honorez par trois ou quatre victoires remportées, pour ainsi dire, en chemin faisant, qui donnerent un grand lustre à cette expedition, & effacerent entierement l'affront de leur retraite.

Néanmoins il faut avouer que le stratagème des Mexicains étoit bien concerté. Ils firent une sortie, à dessein d'attirer les ennemis: ils se laisserent faire une charge, afin de les engager; & ils feignirent une retraite, pour les precipiter au milieu d'un peril effroyable. Ils abandonnerent les lieux qu'ils pretendoient inonder; & ils avoient une grande armée toute prête, afin de ne point risquer le succez de leur dessein. Ceux qui cherchent à obscurcir la gloire de nos exploits contre les Indiens, peuvent maintenant prononcer, si leurs armées étoient, comme ils disent, des troupeaux de bêtes, & s'ils manquoient de tête pour inventer des ruses de guerre, puisqu'ils leur accordent au moins de la ferocité dans l'exécution. Toute l'activité de Cortez, luy servit à peine, à se tirer du piège qu'ils luy avoient tendu: & il n'en sortit pas sans admiration, & même sans une espece de jalousie, de l'adroite disposition qu'ils avoient donnée à leur stratagème; puisque l'invention de ces tromperies dont on surprend son ennemi, est une de ces qualitez dont les Soldats tirent le plus de gloire, croiant qu'elles ne sont pas seulement utiles, mais encore justes, sur tout quand on les emploie dans une guerre fondée sur une juste défense. C'est néanmoins assez, à mon avis, qu'on les croie permises; quoyque d'ailleurs on puisse leur accorder l'attribut de justes, puisqu'elles entrent dans le

546 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
châtiment des inadvertances & des negligences, qui sont les
plus dangereuses fautes à la guerre.

CHAPITRE XIII.

*Les Provinces de Chalco & d'Otumba demandent secours
à Cortez contre les Mexicains. Il en donne la charge
à Gonzale de Sandoval, & à François de Lugo, qui
défont les ennemis, & amènent des prisonniers, par
le moyen desquels Cortez propose encore la paix à
l'Empereur de Mexique.*

Cortez recevoit à Tezeuco de frequentes visites des Caciques, & des autres Indiens voisins de cette Province, qui venoient luy offrir leur obeïssance & leurs troupes. Ils se plaignoient tous, des mauvais traitemens qu'ils recevoient de l'Empereur de Mexique, dont les Soldats enlevoient leurs biens, après avoir outragé leurs personnes, ajoûtant le mépris à l'inhumanité. Entre ceux là, des Envoiez des Provinces de Chalco & d'Otumba vinrent en diligence, donner avis qu'une puissante armée des ennemis étoit proche de leurs frontieres; avec ordre de ruiner entierement leur País, en punition de ce qu'ils s'étoient alliez aux Espagnols. Ils témoignoient assez de resolution pour s'opposer à ces forces; & ils demandoient quelque secours, qui leur aidât à soutenir une défense si legitime. Leur requête paroïssoit non-seulement raisonnable, mais encore importante; parce qu'on avoit un grand interêt d'empêcher les Mexicains de mettre le pied en ce quartier-là, où ils auroient retranché la communication avec la Province de Tlascalá, qu'on devoit maintenir en toutes manieres. Le General dépêcha aussi tôt les Capitaines Gonzale de Sandoval, & François de Lugo, avec deux-cens Espagnols, quinze Cavaliers, & un gros de Tlascalteques, entre lesquels il s'en trouvoit quelques-uns qui avoient obtenu, par importunité, la permission de mettre à couvert dans leur Ville, le butin

qu'ils avoient gagné ; ce qu'on leur avoit accordé par politique : puisque comme on attendoit de nouveaux secours de cette Republique, il étoit avantageux d'attirer les Soldats de cette Nation, par l'appât de l'intérêt, & par cette espece de liberté.

Ces miserables aiant ainsi changé la qualité de Soldats en celle de Porte-faix, marcherent avec le bagage de l'armée : & comme leur avarice avoit réglé le poids de leur charge, sans consulter leurs épaules, ils ne pouvoient suivre la marche ; & ils s'arrêtoient quelque fois, afin de reprendre haleine. Les Mexicains, qui avoient dressé plusieurs embuscades des troupes qu'ils avoient sur le grand lac, dans les champs plantez de maiz, furent avertis de la negligence des Tlascalteques : & ils attaquèrent ces traîneurs lorsqu'ils se reposoient, non-seulement à dessein de leur ôter le butin, mais encore d'en venir à une bataille, comme il parut par les cris qu'ils jetterent, & par l'ordre des bataillons qu'ils formoient en même-tems. Sandoval & Lugo accoururent aussi-tôt, au secours ; & chargerent les ennemis, avec toutes les forces unies, si à propos, que les Mexicains tournerent le dos à la premiere charge.

Cinq ou six Tlascalteques embarrassez & desarmez, perirent en cette occasion ; mais on reprit tout le butin, augmenté de quelques dépouilles des ennemis : & on continua la marche, en prenant le soin de faire marcher au milieu des troupes, les gens inutiles, dont l'embarras dura jusques à ce que l'armée aiant passé la Province de Chalco, se vid proche des frontieres de celle de Tlascala, où ils se détacherent, afin d'aller mettre leur bagage en lieu de sûreté, & délivrerent ainsi Sandoval des soins fatiguans qu'il prenoit de les assister.

Les ennemis avoient assemblé toutes les milices de ces Provinces, à dessein de châtier la rebellion des Peuples de Chalco & d'Otumba : & sçachant que les Espagnols marchoient à leur secours, ils avoient renforcé leur armée, des troupes qui étoient autour du lac, dont ils formerent un gros redoutable, sur le chemin des Espagnols, en une ferme resolution de les combattre à la campagne. Sandoval & Lugo, bien avertis de leur projet, donnerent tous les ordres qu'ils jugerent necessaires, & s'avancerent en bataille, sans disconti-

nuer la marche, à la vûe des ennemis. Les Espagnols & les Tlascalteques s'arrêterent, afin de reconnoître de plus près l'intention des Mexicains; les premiers avec une assurance intrépide; & les autres avec une ardeur inquiète, qu'on eut peine à retenir. Les Mexicains avoient l'avantage du nombre; & l'ambition d'être les premiers à attaquer, les poussa contre notre armée fort brusquement: & suivant leur coûtume, ils lancerent d'abord, sans garder aucun ordre de bataille, toutes leurs armes de jet. Les deux Capitaines sçurent profiter de ce desordre: & après avoir employé bien plus utilement les arquebuses & les arbalètes, sans en perdre un seul coup, ils firent donner les Cavaliers, dont le choc, toujours terrible aux Indiens, ouvrit le chemin aux Espagnols & aux Tlascalteques, pour se jeter au milieu de cette multitude confuse, qu'ils rompirent d'abord en la troublant, & ensuite par un horrible carnage. Ce ne fut, un moment après, qu'une honteuse fuite de tous côtez. Les troupes de Chalco & d'Otumba, qui étoient sorties de la Ville au bruit de la bataille, vinrent à propos pour achever la défaite, si entierement, que cette grande armée de Mexicains fut dissipée sans ressource; & ces deux Provinces alliées se virent secouruës, sans aucune perte.

On reserva huit prisonniers, qui paroissoient des plus considérables; afin d'en tirer quelques connoissances: & l'armée alla passer la nuit dans la Ville de Chalco, dont le Cacique, après avoir rendu ses devoirs aux Espagnols, s'avança; afin de leur faire preparer un logement, où ils trouverent une grande abondance de vivres & de rafraîchissemens pour toutes les troupes, sans oublier les acclamations sur leur victoire, reduites, suivant leur coûtume, à des cris confus d'une sole réjouissance. Les Peuples de Chalco étoient ennemis des Tlascalteques; à cause que les premiers avoient toujours obéi aux Empereurs de Mexique, & qu'ils avoient de perpétuelles contestations sur les bornes de leurs frontieres: mais ces deux Nations oublièrent alors tous leurs démêlez, par les avances que ceux de Chalco firent aux Tlascalteques, à qui ils se reconnoissoient obligez, du soin qu'ils avoient pris d'accourir à leur secours; outre qu'ils reconnurent, qu'afin de se conserver la protection de Cortez, ils devoient être amis.

de ses alliez. Les Espagnols intervinrent dans ce traité : & après avoir assemblé les Chefs, & les personnes les plus considerables des deux Nations, ils firent la paix, avec toutes les assurances & les solemnitez dont ils se servoient en ces actes publics. Sandoval s'obligea de l'autoriser, par l'agrément du General ; & les Tlascalteques s'engagerent reciproquement, à le faire ratifier par leur Republique.

Cet exploit aiant été fait en si peu de tems, & avec tant de gloire, Sandoval & Lugo ramenerent l'armée à Tezeuco, accompagnez du Cacique, & de quelques autres Indiens, qui voulurent rendre graces au General même, du secours qu'il leur avoit envoié, & luy offrir tout ce que les deux Provinces pouvoient fournir de Soldats. Cette faction fut extrêmement applaudie à Tezeuco ; & Cortez en donna tout l'honneur aux Capitaines, sans oublier les Chefs des Tlascalteques. Il caressa les Nobles de Chalco, & agrea leurs offres ; reservant à s'en servir, jusques au premier avis qu'il leur en donneroit : après quoy, il fit amener en sa presence les huit prisonniers Mexicains. Ils le trouverent au milieu de ses Capitaines, affectant toute la severité d'un vainqueur offensé. La peur & la confusion paroissoient sur leur visage, où l'on voïoit des marques d'un esprit abatu, & mal disposé à souffrir le châtiment, que suivant leurs coûtumes, ils croïoient inevitable. Cortez ordonna qu'on ôtât leurs fers : & comme il vouloit profiter de cette occasion, afin de justifier dans l'esprit de ses alliez, la guerre qu'il avoit entreprise, lorsqu'on luy verroit faire toutes les avances de la paix, & qu'il vouloit encore convaincre ses ennemis mêmes, de sa generosité, il leur fit ce discours, par l'organe de ses Truchemens : *L'usage établi parmi vous, & cette espece de justice qui autorise les loix de la guerre, me mettent en droit de tirer satisfaction de vôtre malice, en employant le fer & le feu, pour vous traiter avec la même inhumanité dont vous traitez vos prisonniers : mais nous autres Espagnols, ne sommes pas persuadez que ce soit une faute punissable, d'être pris en servant son Prince ; parce que nous sçavons distinguer les malheureux, des coupables. Je pretens donc seulement, vous convaincre de l'avantage que nôtre clemence a sur vôtre brutalité, en vous donnant en un même-tems, la vie & la liberté. Allez dès ce moment, vous ranger sous les étendarts de vôtre Prince ; & dites-*

luy de ma part, puisque vous êtes Nobles, & que vous devez observer la loi attachée à la grace qu'on vous fait, Que je viens luy demander raison de la mauvaise guerre qu'il m'a faite, lorsque je me suis retiré de Mexique, en rompant avec perfidie les traites qui m'avoient obligé à faire cette retraite; mais principalement pour venger la mort de Motezuma, qui me touche le plus sensiblement. Que je suis suivi d'une armée redoutable, non seulement par le nombre des Espagnols, qu'il sçait être invincibles, & qui est considérablement augmenté; mais encore par les troupes de toutes les Nations qui abhorrent le nom des Mexicains: & que j'espère, en peu de tems, l'attaquer au milieu de sa Cour même, y portant toutes les rigueurs d'une guerre que le Ciel favorise; résolu de ne point relâcher d'une si juste colere, jusques à ce que j'aie réduit en cendres toutes les Villes de son Empire, & noyé la mémoire de son nom, dans le sang de ses Sujets. Neanmoins, que si pour éviter sa propre ruine, & la désolation de son País, il se sent encore quelque inclination à la paix, je suis prêt à la luy accorder, à des conditions que l'on jugera raisonnables; parce que les armes de mon Roi, que les foudres mêmes du Ciel assistent en ces rencontres, ne blessent que lorsqu'elles trouvent de la résistance; toujours plus disposées à suivre les mouvemens de l'humanité, que l'impetuosité de la vengeance.

Le General finit ainsi son discours, & donna aussi-tôt une escorte suffisante aux huit prisonniers, avec ordre qu'on leur fournît une barque, afin qu'ils se retirassent à Mexique par la voie du lac. Ces misérables aiant peine à croire ce changement de leur destinée, se jetterent aux pieds de Cortez, & luy promirent de faire sçavoir à leur Prince ce qu'il luy proposoit, & de contribuer tous leurs soins à le porter à la paix; mais on n'en reçut aucune réponse: & Cortez n'avoit pas fait cette avance dans la pensée de réduire les Mexicains à entrer en un traité, dont ils paroissoient fort éloignés; mais seulement afin d'autoriser la justice de ses armes, & de donner un nouveau lustre à sa clemence entre ces Barbares: vertu dont les habiles Conquerans sçavent faire un fort bon usage; puisqu'elle donne une situation favorable, aux esprits qu'on veut assujétir, & qu'elle est toujours aimable aux ennemis mêmes; entre lesquels ceux qui connoissent la raison, la reçoivent avec

D U M E X I Q U E . L I V R E V . 551
éloges ; & ceux qui ne la connoissent pas, la regardent au moins
avec respect.

C H A P I T R E X I V .

*Gonzale de Sandoval conduit les brigantins à Tezeuco ;
& durant qu'on leur donne la derniere main , Cortez
sort avec une grande partie de son armée , pour aller
reconnoître les bords du grand lac.*

EN ce tems , Cortez reçut la nouvelle que les brigantins étoient achevez ; & Martin Lopez luy donnoit avis qu'il alloit se mettre en chemin , pour les conduire à Tezeuco , parce que la Republique de Tlascala avoit dix mille Tamenes tout prêts ; huit mille pour porter les planches , les mâts , la ferrure , & les autres materiaux necessaires ; & deux mille , afin de relâier les autres , quand ils seroient fatiguez , sans comprendre ceux qui portoient les vivres & les munitions , outre quinze ou vingt mille Indiens de guerre avec leurs Capitaines , qui n'attendoient que cette occasion de joindre l'armée. Lopez mandoit qu'il partiroit le jour suivant , à la tête de ces troupes ; & qu'il attendroit une escorte au dernier Bourg de la Province de Tlascala , parce qu'il n'osoit pas , sans être soutenu de plus grandes forces , tenter le passage à travers les Pais de l'obeissance de l'Empereur de Mexique. Ces brigantins étoient la seule chose qui manquoit , afin de ferrer de plus près la Ville de Mexique ; & le General reçut cette nouvelle avec tant de joie , qu'elle se communiqua à toute l'armée. Il donna sur le champ , la charge de conduire l'escorte , à Gonzale de Sandoval , avec deux cens Espagnols , quinze Cavaliers , & quelques Compagnies de Tlascalteques , afin que ce secours , joint aux forces de la Republique , fût en état de resister aux insultes des Mexicains.

On lit dans l'Histoire de Herrera , qu'il sortit de Tlascala cent quatre-vingt mille hommes de guerre , avec les brigantins ; ce qui a si peu de vrai semblance , qu'on croit que c'est une

faute d'impression. Bernard Diaz ne compte que quinze mille hommes ; ce qu'on croira plus aisément , si l'on considère le nombre de ceux qui servoient déjà dans l'armée de Cortez. La République donna le commandement de cette troupe à un des Seigneurs ou Caciques des quartiers, nommé Chechimecal, jeune homme de vingt-trois ans, mais d'un esprit & d'un courage si élevé, qu'il étoit déjà considéré comme un des premiers Capitaines de sa Nation. Lopez sortit de Tlascala, résolu d'attendre l'escorte à Gualipar, Bourgade peu éloignée des terres de l'Empereur de Mexique. Chechimecal ne goûtoit pas ce retardement : il étoit bien persuadé que sa valeur, & celle de ses troupes suffisoient à défendre le convoi contre toutes les forces de Mexique ; néanmoins il se reduisit à observer les ordres de Cortez, croiant que son obeïssance luy tenoit lieu d'un grand exploit. Lopez regla la marche, en sorte qu'au sortir de la Ville, tout alla d'un grand ordre. Les Archers & les Frondeurs, soutenus de quelques Piquiers, marchaient à la tête, & étoient suivis des Tamenes & de tout le bagage. Le reste des troupes faisoit l'arrière-garde ; & ce fut ainsi qu'on entreprit une chose aussi extraordinaire, que celle de faire conduire des vaisseaux par terre : Et s'il nous étoit permis de donner dans quelqu'une de ces metaphores, dont le stile historique ne rejette pas absolument l'usage, on pourroit dire que ces vaisseaux commencerent alors à flotter, sur les épaules des hommes, entre ces ondes formées par les differens mouvemens que l'inégalité du terrain faisoit prendre à cette troupe : Invention admirable, que Cortez mit alors en pratique, & dont le recit pourroit faire passer la verité pour un songe, ou croire en le lisant, que les yeux font la fonction de l'imagination.

Cependant Sandoval, qui marchoit vers Tlascala, s'arrêta un jour entier à Zulepeque, petite Ville peu éloignée de son chemin, & qui refusoit d'obeïr au General ; outre que c'étoit le lieu où ces pauvres Espagnols, qui passaient de Vera-Cruz à Mexique, avoient été trahis & massacrez. Sandoval avoit ordre de châtier & de soumettre cette Ville en faisant son chemin : mais à peine l'armée eût-elle tourné tête de ce côté-là, que les Habitans l'abandonnerent, & s'enfuirent aux montagnes. Le Commandant envoya trois ou quatre Compagnies de

de Tlascalteques après les fuyards : & lorsqu'il entra dans la Place, sa colere & son dépit s'accrurent à la vûe des funestes marques de cette trahison. On trouva contre une muraille, quelques lignes écrites avec du charbon, en ces termes : *L'infortuné Jean Juste fut pris en cette maison, avec plusieurs autres de sa compagnie ;* après quoy on vid dans le Temple, les têtes de ces Espagnols sechées au feu & à la fumée, afin de les preserver de la corruption : Triste & affreux spectacle, qui conservant les horreurs de la mort, rendoit encore plus effroïables ces hideux simulacres du Demon. A cette vûe, la pitié alluma la colere, & Sandoval resolut de sortir avec son armée, pour aller châtier à toute rigueur, cette exécration de cruauté. Il donnoit déjà les ordres, lorsque les Compagnies qu'il avoit détachées, revinrent avec un grand nombre de prisonniers, hommes, femmes, enfans, après avoir tué dans les montagnes, tous ceux qui avoient voulu s'échaper, ou balancé à se rendre. Ces miserables enchaînez & éperdus de fraïeur, témoignoiient leur repentir par des larmes, & par des cris pitoïables. Ils se jetterent aux pieds des Espagnols ; & ils n'y furent pas long-tems, sans exciter leur compassion. Sandoval se fit prier par ses Officiers, afin d'encherir la grace qu'il vouloit leur faire ; & enfin il les fit délier, & les reçut en l'obeïssance de son Prince : à quoy le Cacique & les principaux s'obligerent pour toute la Ville ; & ils s'acquitterent fidelement de ce devoir, par crainte, ou par reconnoissance.

Sandoval ordonna qu'on recueillît les miserables dépouillés de ces Espagnols qui avoient été sacrifiez, afin de les faire enterrer ; & il continua sa marche jusques aux frontieres de Tlascala, sans aucune rencontre. Lopez vint au-devant de luy, avec Chechimecal & les Tlascalteques, en ordre de bataille. Les deux armées se saluerent d'abord, par des décharges, & les cris ordinaires en ces occasions, & ensuite par des embrassades & des civilités particulieres. On donna quelques heures necessaires, au repos des troupes qui venoient d'arriver : après quoy Sandoval donna les ordres pour les faire marcher. Il mit les Espagnols à l'avant-garde, avec les Tlascalteques qu'il avoit amenez. Les Tamenes, escortez de quelques troupes, composoiient le corps de bataille ; & Che-

554 HISTOIRE DE LA CONQUESTE

chimecal fut chargé du soin de l'arrière-garde : mais ce jeune homme s'offensa, de n'avoir pas le poste le plus avancé ; & son chagrin alla jusques au point de faire craindre qu'il ne quittât l'armée ; en sorte que Sandoval fut obligé à l'aller trouver, afin de l'appaiser. Il voulut luy faire comprendre que son poste étoit le plus honorable, puisqu'il étoit le plus périlleux ; d'autant qu'on devoit craindre seulement, que les Mexicains ne vinssent insulter l'armée par cet endroit-là : mais Chechimecal n'en convint pas ; il dit, *Que comme à l'assaut de la Ville de Mexique il devoit être le premier à mettre le pied sur la brèche, il vouloit marcher toujours à la tête, afin de donner l'exemple à toutes les troupes.* Sandoval fut enfin réduit à demeurer auprès de cet emporté, pour donner tout l'honneur à l'arrière-garde : & ce sentiment, inspiré par la seule vanité, est un de ceux qui produisent les plus grands desordres dans les armées ; puisque le principal devoir d'un Soldat est l'obéissance, & que la véritable valeur a des bornes prescrites par la raison, qui oblige toujours un vaillant homme, à recevoir sans s'ébranler, les perils qui viennent à luy, sans prétendre à la folle ambition de les aller chercher.

L'armée marcha suivant sa première ordonnance sur les terres de l'ennemi : & quoyque les troupes des Mexicains parussent sur quelques hauteurs éloignées, néanmoins ils n'osèrent en venir aux mains ; & ils crurent que leurs cris & leurs menaces étoient un assez grand exploit.

On fit alte à la vue de Tezeuco, par complaisance pour Chechimecal, qui demanda à Sandoval le tems de se parer de ses plus belles plumes, & de tous ses joiaux ; ce qu'il ordonna encore à ses Officiers, disant que cette démarche qui les approchoit de l'occasion, devoit être célébrée par des Soldats, comme une grande fête : Rodomontade digne de son orgueil & de son âge. Cortez, accompagné du Roi de Tezeuco & de tous ses Capitaines, attendit hors de la Ville, le secours qu'il avoit tant souhaité : & après avoir caressé les Chefs, & donné quelque tems aux acclamations des Soldats, l'entrée se fit avec éclat. Les Tamenes marchèrent à la file, ainsi que les Soldats : & on rangea tout le bois, la ferrure, & les autres pièces, chacune à part, sous un grand atelier.

que l'on avoit construit exprés, auprès des canaux.

Toute l'armée se réjouït, de voir en sûreté ces apprêts, si nécessaires à mettre la dernière main à la conquête de Mexique, que tout le monde desiroit avec une égale ardeur; & Cortez rendit grâces à Dieu, des bontez dont il récompensoit son zele & ses intentions, par cette esperance, ou pour mieux dire, par cette assurance d'un heureux succès.

Lopez s'appliqua aussi tôt à la construction des brigantins; & on luy donna de nouveaux Officiers, pour travailler à l'assemblage des pieces, & aux autres ouvrages de l'architecture navale. Cependant, le General aiant appris des Experts, qu'il ne falloit pas moins de vingt jours, afin de mettre ces batimens en état de servir, resolut d'emploier ce tems à aller luy-même reconnoître le país qui étoit sur les bords du lac, en remarquant les postes dont il devoit se saisir, afin d'empêcher les irruptions des troupes de Mexique, & faire en passant, le dégât sur les terres de cet Empire: & après avoir communiqué à ses Capitaines cette entreprise, qui leur parut digne de ses soins, il se disposa à l'exécuter; laissant à Sandoval le Gouvernement de Tezeuco, & un ordre exprés d'avancer la construction des brigantins. Ce Capitaine se trouvoit toujours à propos pour toute sorte d'emplois; & ceux dont Cortez l'honoroit, témoignoiient assez l'estime qu'il faisoit de sa valeur & de sa capacité.

Au même tems qu'il songeoit à nommer les Capitaines & les troupes qui devoient l'accompagner, Chechimecal luy demanda audience; & sans sçavoir que Cortez se preparoit à une sortie, il luy dit: *Que les hommes comme luy, ne, pour la guerre, languissoient dans l'oisiveté d'une garnison, surtout après avoir passé cinq jours entiers sans avoir trouvé une seule occasion de tirer l'épée. Que ses troupes étoient fraîches, & souhaitoient de se faire voir aux ennemis: & que pressé par leurs instances, & par celles de son propre courage, il supplioit tres humblement le General, de luy marquer à l'heure-même quelque entreprise, où il pût donner des preuves de sa valeur, & preluder avec les Mexicains, jusques à ce que le tems fût venu d'achever leur défaite par la destruction de leur Ville.* Cortez avoit déjà resolu de le conduire avec soy; mais cette vanité hors de saison, ne luy plut

56 HISTOIRE DE LA CONQUESTE

pas : & comme il n'étoit pas trop satisfait des faillies de ce jeune homme , dont Sandoval l'avoit informé , il luy répondit avec une espece de raillerie : *Qu'il luy avoit déjà préparé une expedition d'importance , où il pourroit soulager l'ardeur qui le pressoit ; mais qu'il vouloit l'accompagner luy-même , afin d'être témoin de ses exploits.* Cortez avoit naturellement du dégoût des fanfarons , parce qu'on trouve rarement la valeur sans la modestie ; néanmoins il ne laissa pas de reconnoître que ces fougues de courage étoient des chaleurs d'un sang échauffé par la jeunesse , & un défaut assez ordinaire aux nouveaux Soldats , qui sont sortis heureusement des premieres occasions , & dont le peu d'experience leur fait confondre la valeur avec la temerité , qu'ils regardent comme l'essentiel de leur profession.

CHAPITRE XV.

Cortez va à Ialtocan , où il trouve de la resistance. Il surmonte les obstacles , & passe jusques à Tacuba ; & après avoir vaincu & défait les Mexicains en plusieurs combats , il fait sa retraite.

ON jugea qu'il étoit propos de commencer l'expédition par Ialtocan , Ville située à cinq lieues de Tezeuco , sur un de ces petits lacs qui se déchargent dans le grand. Il étoit important de châtier les Habitans de cette Ville ; parce que peu de jours auparavant , ils avoient maltraité & blessé des Envoiez qui venoient leur offrir la paix , en leur proposant de se soumettre aux Espagnols ; & ce châtiment étoit d'une grande consequence pour les autres Indiens de ce quartier-là. Cortez partit après avoir entendu la Messe , où tous les Espagnols assisterent ; laissant une instruction particuliere à Sandoval , & quelques avis au Roi de Tezeuco , à Xicotencal , & aux autres Nations qui demeuroient dans la Ville. Les Capitaines Pierre d'Alvarado & Christophle d'Olid accompagnerent le General , avec deux cens cinquante Espagnols ,

vingt Cavaliers, & une compagnie forte & éclatante, qui se forma de Nobles de Tezeuco; outre Chechimecal, suivi de ses quinze mille Tlascalteques, soutenus de cinq mille des troupes de Xicotencal. Cette armée n'eut pas marché quatre lieues, que l'on découvrit les Mexicains en plusieurs bataillons, à dessein, comme il paroïssoit, de défendre en pleine campagne, la Place qu'on vouloit attaquer: mais à la première décharge des bouches à feu & des arbalètes, suivie du choc des chevaux, cette armée se mit en desordre, & donna lieu à nos gens de se jeter au milieu de leurs bataillons, qu'ils rompirent en si peu de tems, qu'à peine eût-on celui de remarquer leur résistance. La plus grande partie se sauva aux montagnes: les autres se jetterent sur le lac, & quelques-uns dans la Ville d'Ialtocan; laissant un grand nombre de morts sur le champ de bataille, outre les blessés, & quelques prisonniers que l'on envoïa aussi-tôt à Tezeuco.

L'attaque de la Place fut remise au jour suivant, & l'armée alla s'emparer de quelques maisons qui en étoient fort proches, où elle passa la nuit sans aventure. Au point du jour, on reconnut que l'entreprise étoit beaucoup plus difficile qu'on ne l'avoit crû. La Ville étoit fondée dans le lac même, & tenoit à la terre par une chaussée, ou un pont de pierre, sur lequel on passoit aisément l'eau à gué; mais les Mexicains, qui gardoient ce poste, avoient rompu la chaussée, & tiré encore un fossé si profond, qu'il étoit impossible de le passer autrement qu'à la nage. Cortez s'avançoit, avec confiance d'emporter la Place d'emblée; & lorsqu'il rencontra en tête ce fâcheux obstacle, il en eut du chagrin & de la confusion: mais les railleries dont les ennemis témoignent leur assurance, luy apprirent qu'il ne pouvoit plus s'en dédire, sans hazarder sa reputation.

Il songeoit déjà à remplir ce passage de terre & de fascines lorsqu'un des Indiens qui étoient venus de Tezeuco, l'avertit qu'un peu plus avant on trouveroit une hauteur où l'eau du fossé avoit peine à couvrir la terre. Le General le retint afin de luy servir de guide, & marcha à l'heure même vers l'endroit désigné. On fonda l'eau; & quoyqu'on en trouvât plus que l'avis n'en supposoit, il n'y en avoit pas assez pour

empêcher qu'on ne passât au gué. Cortez le fit tenter par deux compagnies de cinquante à soixante Espagnols, avec un nombre d'Alliez tel qui luy parut nécessaire, suivant les troupes qui s'avançoient à dessein de luy disputer le passage. Il se tint au bord du gué avec son armée en bataille afin d'envoier les secours qu'on luy demanderoit, & assurer la campagne contre les irruptions des Mexicains.

Les ennemis s'apperçurent qu'on alloit gagner ce passage qu'ils avoient eu dessein de couvrir; & ils s'avancerent pour le défendre à coups de fleches & de frondes, dont ils blessèrent quelques Soldats, & donnerent assez d'affaires à ceux qui combatoient dans l'eau, qui en quelques endroits alloit jusques à la ceinture. Il y avoit proche de la Ville un terrain assez étendu où l'eau n'avoit pas penetré, & les Arquebusiers qui marchaient à la tête n'eurent pas plutôt occupé ce poste, que les Mexicains se retirerent dans la place, & en ce peu de tems que le reste de l'armée mit à sortir de l'eau, ils la quitterent pour se jeter dans leurs canots avec tant d'empressement, que nos gens y entrèrent sans trouver d'opposition. Le pillage ne dura pas long-tems quoyqu'on l'eut permis, afin de rendre ce châtiment plus exemplaire; parce qu'on ne trouva dans les maisons que ce qu'ils n'avoient pû emporter. Neanmoins on transporta à l'armée quelques charges de maiz & de sel, plusieurs mantes & quelques joiaux d'or que leurs Maîtres avoient oubliez, ou negligez. Les Capitaines n'avoient point d'ordre de s'emparer de la Ville, mais seulement d'en punir les habitans. Ainsi après avoir donné quelque tems à pousser la victoire, ils repasserent le fossé, ayant mis le feu au Temple & aux principaux édifices. Le General approuva cette conduite, suposant que les flammes de ce lieu repandroient la fraïeur dans l'esprit des Indiens & avertiroient par leur éclat les villes voisines du péril qui les menaçoit.

On continua la marche, & l'armée passa la nuit près de Coatitlan ville considerable que l'on trouva abandonnée. Les Mexicains se montrerent encore; mais en un lieu d'où ils ne pouvoient attaquer, ni être attaquez. La même chose arriva à Tenayuca, & encore à Escapuzalco Bourgs situez sur le bord du lac & fort peuplez que l'on trouva desertez. On

coucha en l'un en & l'autre ; & Cortez mesuroit exactement les distances & remarquoit par tout ce qui étoit avantageux à ses desseins , sans permettre qu'on fît aucun dommage aux édifices , afin de faire voir qu'il n'usoit de rigueur qu'aux endroits où il trouvoit de la résistance. La Ville de Tacuba n'étoit éloignée du dernier poste que d'une demie lieue , & elle le disputoit à Tezeuco pour la grandeur & pour le nombre de ses habitans. Son assiete occupoit l'extrémité de la principale chaussée , où les Espagnols essuierent tant de hazards & de peine ; & c'étoit un poste tres-avantageux , parce qu'entre toutes les villes du lac il étoit le plus proche de Mexique , & comme la clef du chemin qu'il falloit nécessairement occuper pour former le siege de cette grande cité. Cependant le General n'avoit pas alors dessein de s'en saisir à cause qu'il étoit trop éloigné de Tezeuco. Il vouloit seulement le reconnoître & observer de plus près ce qu'il devoit prévenir ou éviter , lors qu'il voudroit châtier le Cacique de l'injure qu'il en avoit reçûe ; puisqu'on ne devoit pas laisser impunie l'insolence de ce Cacique , & que la terreur de ce châtiment rendroit la Ville plus disposée à l'obeissance.

L'armée s'en approcha avec le même ordre que si elle eut marché à une entreprise plus difficile ; & avant que de reconnoître la place on découvrit des troupes presque innombrables composées de l'armée des Mexicains , qui avoient toujours suivi la marche des Espagnols , & de la garnison de Tacuba. Ces troupes que la ville ne pouvoit contenir s'étoient postées sous les murailles à dessein de les défendre ; & elles s'avancèrent séparées en divers bataillons qui chargerent avec tant de fierté & de si grands cris , qu'ils auroient pû ébranler des gens qui n'auroient point connu par tant d'experiences , à quoy cela se reduisoit. En effet lors qu'ils donnerent dans le feu des Arquebusiers , qui les effraioit encore plus qu'il ne les offensoit ; & que les chevaux qui n'étoient pas moins terribles eurent ouvert leurs rangs , ils se rompirent avec un si grand desordre , que le reste de l'armée aiant dissipé leur avant garde penetra jusques au centre de ce gros , & obligea les Mexicains à faire tête sans ordre & sans jugement , ainsi qu'on les demandoit. Néanmoins leur seule opiniâtreté disputa assez long tems la victoire ; mais enfin ils tournerent le

dos par tout , pour fuir les uns dans la Ville , & les autres sans choix , en tous les lieux qui les éloignoient du péril.

Les Espagnols maîtres du champ de bataille emploierent le reste du jour à choisir un poste avantageux où ils pussent passer la nuit : cependant , à la pointe du jour , les ennemis parurent encore en campagne , à dessein de reparer par la voie des armes , l'affront qu'ils avoient reçu. Le General rangea ses troupes au même ordre , & fit les mêmes mouvemens que le jour precedent. Il batit aussi les Mexicains , avec d'autant plus de facilité , qu'ils avoient encore la fraïeur dans l'imagination , & que la fuite étoit encore presente à leur memoire.

On les poussa à grands coups d'épée & de lances jusques dans la Ville , où les Espagnols entrèrent après eux avec quelques compagnies de leurs Alliez. Le General soutint durant quelque tems le combat au milieu des ruës ; & lors qu'il le jugea à propos , il se retira au poste qu'il avoit occupé , abandonnant à ses Soldats le pillage des maisons qu'ils avoient prises , où ils mirent le feu , autant pour faciliter sa retraite , qu'afin de laisser des marques de la colere.

Cortez demeura cinq jours à la vûë de Tacuba dans son poste où les ennemis venoient le visiter tous les jours : on les ramenoit aussi toujours batant dans la Ville ; & l'intention du General étoit de consumer la garnison en ces forties ; & lors que leur foiblesse commença à se declarer par le nombre qui diminuoit tous les jours , il resolut de les attaquer à son tour. Les postes étoient déjà marquez pour l'affaut , & les ordres donnez , quand on vid avancer sur la chaussée un gros considerable de Mexicains. Il falloit battre le secours avant que de forcer la Ville ; ainsi Cortez voulut l'attendre à quelque distance de la chaussée , à dessein de charger les Mexicains , lors qu'ils entreroient en terre ferme , & d'en faire un plus grand carnage en ce lieu étroit & serré. Ils avoient ordre , & l'on dit que c'étoit de Guatimozin même , de pousser quelque troupe devant eux qui se laissant faire une charge , attirât les Espagnols sur la chaussée. Ils executerent cet ordre avec une adresse remarquable : quelques uns sauterent negligemment en terre ferme ; & formerent quelques rangs si mal-à-propos , que Cortez crut que ce mouvement d'industrie en étoit un de crainte. Il laissa

une

une partie de son armée opposée aux sorties de la garnison de Tacuba, & marcha droit à la chaussée ; supposant qu'après avoir batu ces ennemis avec facilité, il reviendrait tomber sur la Ville. Les Mexicains avançaient en terre ferme, tournerent le dos à la première démarche des Espagnols, & se retirèrent à leur gros, qui fit le même mouvement ; cedant le terrain pied à pied, & dans une espèce de desordre, à dessein d'engager nos Soldats. En effet, le General les suivit, emporté par ces apparences de victoire ; mais avec peu de réflexion, puisque le succès de la retraite d'Iztacpalapa n'étoit pas encore assez éloigné pour être effacé de sa mémoire, & qu'il ne pouvoit ignorer que les fuites des Indiens n'étoient pas toujours sinceres, & qu'ils s'en servoient à appeller leurs ennemis en des embuscades : mais l'enchaînement de tant de victoires, qui est quelque-fois l'écueil des vainqueurs, ne lui laissa pas le loisir de démêler toutes les circonstances qui distinguent une peur artificieuse, de la véritable.

Les Mexicains se rallierent, & firent tête, lorsqu'ils virent le General engagé dans le détroit de la chaussée : & comme ils l'entretenoient par leur résistance, un nombre presque infini de canots sortis de Mexique, vint investir les deux côtes de la digue ; en sorte que les Espagnols se trouverent en un moment, attaqués en tête & par les flancs. Alors, quoyqu'un peu tard, ils reconnurent leur imprudence, & furent obligés à se retirer en combattant ceux qui attaquoient l'avant-garde, & à défendre les deux côtes contre les canots. Les ennemis s'étoient munis de piques fort dangereuses, dont quelques-unes étoient armées de la pointe des épées des Espagnols, qu'ils avoient gagnées à la première retraite que nos gens firent de nuit. Ils en blessèrent plusieurs ; & il s'en falut peu qu'on ne perdît une enseigne, parce qu'au moment que le combat étoit le plus échauffé, Jean Volante, qui la portoit, fut renversé d'un coup de pique dans le lac : les Indiens qui étoient les plus proches, se jetterent aussi-tôt dans l'eau, où ils le prirent, & le mirent en un canot, à dessein de le présenter à l'Empereur. Volante se laissa conduire, feignant d'être hors de combat : & quand il se vid éloigné des autres bâtimens, il se saisit de ses armes, & se débarrassant de ceux qui le gardoient, dont il tua quelques-uns, il se jeta dans

l'eau, & se sauva à la nage, sans abandonner son enseigne, également brave & heureux en cette action.

Cortez se mêla, l'épée à la main, dans les plus grands dangers, & retira enfin les troupes en terre ferme, avec peu de perte, après avoir tiré une assez grande vengeance de la tromperie qu'ils luy avoient faite, en l'attirant sur la chaussée; puisqu'il y fit perir tant d'ennemis, ainsi que dans le lac même, que l'artifice leur coûta tout ce qu'ils auroient pû perdre en une bataille. Néanmoins, comme il jugea bien qu'il y auroit de la temerité à retourner à l'entreprise de Tacuba, malgré ce nouveau secours, qui se tenoit toujours en vûë, il délibéra de se retirer à Tezeuco; ce qu'il executa sur le champ, par l'avis de ses Capitaines, sans que les Mexicains osassent quitter la digue, ni sortir de leurs canots, jusques à ce que l'éloignement de nôtre armée leur donna le courage de la suivre de loin: mais ils se contenterent d'étourdir nos Soldats, par de grands cris; & toute leur vengeance se réduisit à cette fatigue inutile. Cette expedition fut d'une grande importance, tant par la perte que les Mexicains firent en ces divers combats, que par les connoissances qu'on acquit de ce païs, dont on devoit se saisir: & quoyque nôtre Historien tâche d'en obscurcir la gloire, Cortez en tira de grands avantages pour son principal dessein; puisqu'à peine fut-il arrivé à Tezeuco, que les Caciques de Tucapan, de Mascalingo, d'Autilan, & ceux des autres Bourgs qui occupoient les bords du lac du côté du Septentrion, vinrent offrir leur obéissance & leurs troupes: marque assurée que ces exploits avoient augmenté la reputation des Espagnols, dont l'acquisition est une des plus avantageuses à la guerre; puisqu'elle emporte sur les esprits, ce que toute la force des armes ne pourroit obtenir, qu'avec beaucoup de difficulté.



CHAPITRE XVI.

Un nouveau secours d'Espagnols arrive à Tezeuco. Sandoval marche au secours de ceux de Chalco. Il défait par deux fois les Mexicains en pleine campagne, & prend à force d'armes les Villes de Guastepeque, & de Capistlan.

LA repetition de tant d'heureux succez étoit un témoignage presque visible, que Dieu s'interessoit à cette conquête ; & il est encore moins possible d'attribuer à une autre main qu'à la sienne, ces favorables hazards, où la diligence des hommes n'eut aucune part, & qui arriverent en ce tems-là, mesurez sur les besoins qu'on en avoit, avec autant de justesse, qu'ils étoient éloignez de toute sorte d'esperance. Un vaisseau d'un port considerable, adressé à Cortez, vint mouiller au Port de Vera-Cruz : il portoit Julien d'Aldereté, né à Tordefillas, qui venoit exercer la Charge de Trésorier pour l'Empereur ; Frere Pierre Melgareio d'Urrea, Religieux de l'Ordre de Saint François, de Seville ; Antoine de Caravajal, Jérôme Ruis de la Mota, Alonse Diaz de la Reguera, & d'autres Soldats de consideration, avec un secours d'armes & de munitions. Ils se rendirent aussi-tôt à Tlascala, avec les munitions portées par les Indiens Zempoales ; & on leur donna une escorte, qui les conduisit à Tezeuco, où ils apportèrent eux-mêmes le secours, & les premieres nouvelles de leur arrivée.

Bernard Diaz pretend que ce vaisseau venoit d'Espagne en droiture ; & Herrera, qui parle de son arrivée, ne designe point le lieu d'où il étoit parti, voulant peut-être cacher son incertitude sous cette omission. On void peu d'apparence à croire que ce vaisseau vint d'Espagne, adressé à Cortez, sans aucunes lettres de son pere, ni de ses Agens ; sur tout en un tems où ils n'avoient à l'informer, que des bons succez que leurs diligences avoient produits, & dont ; selon

ces Auteurs, il ne reçut la nouvelle que long-tems après. On aura bien plus de penchant à se persuader que ce navire venoit de l'Isle de Saint Domingue, dont les Gouverneurs, ainsi qu'on l'a dit, avoient appris l'engagement où Cortez se trouvoit : & la venuë du Tresorier ne conclud rien contre ce sentiment ; puisque le pouvoir de ces Gouverneurs s'étendoit jusques à nommer des Officiers qui eussent le soin de recueillir le quint dû à l'Empereur, & qu'ils avoient autorité sur tout ce qui dépendoit des conquêtes que l'on feroit dans les Indes : mais ce secours, de quelque part qu'il vînt, ne pouvoit arriver en un tems plus propre ; & Cortez en reconnut bien la veritable source, en rendant graces à Dieu, non-seulement de ce bonheur, qui augmentoit ses forces ; mais encore de la vigueur qu'il sentoît renouveler en son courage, & de cette merveilleuse constance, qui n'étant pas incompatible avec sa valeur naturelle, luy paroïssoit néanmoins l'effet d'une influence qui venoit du Ciel même.

En ce même tems, des Envoiez de Chalco & de Thamanalco vinrent en diligence, demander du secours au General, contre une puissante armée que l'on preparoit à Mexique, afin de faire rentrer dans l'obeïssance de l'Empereur, les Villes de ces Provinces, qui conservoient encore de la fidelité pour les Espagnols. Guatimozin avoit une forte inclination aux armes ; & , comme on l'a vû déjà par sa conduite, il donnoit toute son application à cet exercice, & tous ses soins à chercher les moïens d'obtenir la victoire sur ses ennemis. Il n'en trouvoit pas de plus assuré, que celui de jeter dans ces Provinces des troupes assez fortes pour ôter la communication avec celle de Tlascala, & retrancher les secours de Vera. Cruz. Ce dessein étoit d'une telle importance, qu'il réduisit Cortez à une obligation précise de secourir ses allies, dont la fidelité luy conservoit, contre les Mexicains, la liberté de ce passage, qui luy étoit si necessaire. Il ordonna donc à Sandoval, d'y conduire trois cens Espagnols, vingt Cavaliers, & quelques Compagnies de Tlascala & Tezcucó, en nombre suffisant à soutenir les troupes des Provinces menacées, qui étoient déjà en armes.

Sandoval partit sans s'arrêter, & marcha avec tant de diligence, que son secours vint fort à propos. Les Caciques

avoient leurs troupes sur pied, qui formerent un gros considerable, lorsqu'elles furent jointes avec celle de Sandoval. Les ennemis n'étoient pas éloignez, leur armée étant logée à Guastepeque; & le Commandant Espagnol resolut de les attaquer, avant qu'ils fussent entrez sur les terres de Chalco. Cependant les Mexicains, fort satisfaits de leurs forces, & instruits que les Espagnols étoient arrivez pour soutenir ceux de Chalco, se posterent derriere quelques ravines, ou chemins creux; afin de combattre en un lieu où ils n'eussent rien à craindre de la furie des chevaux. On reconnut cette difficulté, seulement en allant à la charge; & toute la valeur de Sandoval & des Espagnols qui le suivoient, fut necessaire, pour ôter cet avantage aux ennemis: ce qui se fit à coups de main, & avec quelque perte; puisqu'il mourut en cette occasion un Soldat Espagnol, nommé Jean Dominguez, dont l'adresse à dresser les chevaux au manege de la guerre, luy avoit acquis l'estime de tous ses Compagnons. Les Mexicains perdirent assez de monde en ce combat; neanmoins ils se crurent encore assez forts, pour se rallier dans la plaine: & Sandoval aiant surmonté en peu de tems la difficulté du passage, les chargea si brusquement, qu'il les rompit, avant qu'ils eussent exécuté leur ralliment. Leur avant-garde combatit avec fureur, & en gens desesperés: & sa resistance auroit pû passer pour un juste combat, si elle avoit duré un peu plus de tems; mais le desordre où on les surprit, leur étoit si desavantageux, que toute cette multitude fut dissipée en un moment. On suivit la victoire avec tant de vigueur, que la plus grande partie de cette armée demeura sur le champ, ou en fuyant: & Sandoval, maître de la campagne, choisit un poste où son armée pût prendre quelque repos; resolu d'aller cette nuit même attaquer Guastepeque, où les vaincus s'étoient retirés.

Cependant, nos troupes eurent à peine goûté le repos dont elles avoient besoin pour rétablir leurs forces, que les batteurs d'estrade, qu'on avoit envoiez reconnoître les avenues, revinrent en criant aux armes, avec tant d'empressement, qu'on n'eut que le tems de mettre l'armée en bataille. Un gros de quatorze ou quinze mille Mexicains s'avançoit en bon ordre; & il étoit si proche, qu'on entendoit le son de leurs

timbales & de leurs cors. On jugea que c'étoit une nouvelle armée, qui venoit soutenir les premiers qui avoient été défaits; puisqu'il n'étoit pas possible que ceux-ci se fussent ralliez si aisément: & l'épouvante qu'ils avoient prise, ne leur permettoit pas de témoigner tant de fierté. Les Espagnols marcherent au devant de ces nouveaux venus, & les chargerent si à propos, qu'ayant mis leurs premieres troupes en desordre, les chevaux eurent le champ libre pour entrer dans leurs bataillons; où, suivant leur coûtume, ils porterent tant de terreur, & firent un si grand carnage, que les Mexicains se virent réduits à tourner le dos, & à se jeter en confusion dans le Bourg de Guastepeque, où ils se figuroient être en sûreté: mais les Espagnols les suivirent de si près, en tuant tous ceux qui leur tomboient sous la main, qu'ils entrèrent dans la Place avec les fuyards. Ils s'y maintinrent en combatant, jusques à ce que le reste de l'armée arriva. Les vainqueurs se répandirent alors par toutes les rues; & on poussa enfin les ennemis hors du Bourg, à grands coups d'épée. Il en mourut un grand nombre de ceux qui s'opiniâtrèrent au combat; & les autres s'enfuirent si effraiez, qu'en peu de tems il n'en parut pas un seul aux environs de la Place.

Elle étoit d'une si vaste étendue, que Sandoval resolut d'y passer la nuit. Tous les Espagnols, & la plus grande partie des alliez, y trouverent du couvert: & la victoire fut fort égaiée, par la permission qu'on donna de saccager les maisons, avec cette reserve, que les Soldats ne se chargeassent point d'un butin embarrassant, & qui les empêchât de se servir de leurs armes; mais seulement des pieces de prix, & de peu de volume. Le Cacique du Bourg arriva peu de tems après, accompagné des principaux Habitans; & ils prêterent le serment d'obeïssance & de fidelité, après s'être excusez sur la violence que les Mexicains leur avoient faite. Ils apportoiert pour marques de leurs bonnes intentions, la sincerité avec laquelle ils venoient sans armes, se rendre à la discretion des vainqueurs. Les Espagnols les rassûrerent par leurs caresses; & au point du jour, Sandoval ayant fait reconnoître la campagne, où tout paroïssoit tranquille, délibera de faire la retraite, par l'avis des autres Capitaines. Neanmoins les Peuples de Chalco, qui étoient mieux servis en Espions, eurent avis que tous les

Mexicains échapez des derniers combats s'étoient réunis à Capistlan, & protestèrent au Commandant, que sa retraite seroit la même chose, que s'il les livroit à leurs ennemis : sur quoy on jugea nécessaire de dissiper cette union de fugitifs, avant qu'ils eussent été renforcez par de nouvelles troupes.

Capistlan n'étoit qu'à deux lieues de Guastepeque, du côté de Mexique. Cette Place, assise au plus haut d'une montagne de difficile accez, pouvoit passer pour une Forteresse ; parce qu'un ruisseau descendant des montagnes voisines avec rapidité, lavoit le pied des precipices de ces rochers. Elle se trouva en défense lorsque l'armée y arriva. Les Mexicains qui s'en étoient saisis, avoient garni toute cette hauteur de Soldats armez, qui en celebrant par de grands cris la sûreté où ils se voïoient, tirèrent quelques fleches, plus pour attirer nos gens, que pour les blesser. Sandoval étoit fort déterminé à chasser les ennemis de ce poste, afin de laisser les Provinces voisines sans aucune crainte d'une nouvelle invasion : & quand il eut reconnu qu'il n'y avoit que trois chemins également fâcheux pour aller à l'attaque, il ordonna aux troupes de Chalco & de Tlascala, de s'avancer à la tête de l'armée ; parce que l'habitude qu'ils avoient à surmonter la difficulté de ces rochers, les rendoit plus propres à cette action. Mais il ne fut pas obéi avec la même promptitude qu'ils avoient témoignée en d'autres occasions ; & la lenteur de leur mouvement sembloit avoüer, qu'ils croïoient cet exploit au dessus de leurs forces : enforte que Sandoval, fatigué de leur retardement, se jetta dans le peril, à la tête des Espagnols, dont la resolution donna tant d'émulation aux Indiens alliez, qu'ayant reconnu par cet exemple le tort que cette démarche faisoit à leur valeur, ils allerent aux ennemis par l'endroit le plus difficile du rocher, montant plus facilement que les Espagnols, & combatant comme eux. Le chemin étoit si escarpé en plusieurs endroits qu'ils ne pouvoient s'aider de leurs mains, sans craindre que le pied ne glissât ; & les pierres que les ennemis faisoient rouler d'en haut, étoient plus dangereuses, que les fleches, ni les dards : néanmoins les arquebuses & les arbalètes ouvroient le chemin aux piques & aux épées ; & les assaillans aiant la valeur & la constance pour eux, contre

la résistance des ennemis & leur propre lassitude, ils parvinrent au haut de l'éminence, presque au même-tems que les Mexicains se retirèrent dans le Bourg, si abatus, qu'ils se disposèrent avec peine à en défendre les murailles. Ils s'en acquiterent en effet avec tant de lâcheté, qu'on les poussa jusques aux precipices de la montagne, où tous ceux qui ne firent point le saut, furent taillez en pieces. Le carnage fut si grand en cette occasion, que suivant les Relations les plus sinceres, le ruisseau fut teint du sang de ces miserables, en si grande abondance, que les Espagnols que la soif obligea d'avoir recours à ses eaux, furent contraints d'attendre que leur cours fût purifié, ou de passer par dessus l'horreur du breuvage, par la nécessité du rafraîchissement.

Sandoval eut ses armes faussées en deux endroits, par des coups de pierre, & quelques Espagnols furent blessez considérablement; entre lesquels André de Tapia & Hernan d'Osma ont mérité d'être nommez par leur qualité, ou par leurs actions. Les alliez furent plus maltraitez, parce que l'endroit de leur attaque étoit plus dangereux, & qu'ils s'y porterent avec moins d'ordre, & plus de précipitation.

Sandoval honoré par trois ou quatre victoires obtenues en si peu de tems, & voyant les Mexicains défaits par tout, & chassés de ces Provinces dont ils troubloient le repos, & qui avoient besoin de son assistance, prit enfin le parti de retourner à Tezcucó, où il arriva par le même chemin qu'il avoit fait, sans aucune aventure qui l'engageât à tirer l'épée.

Cependant, dès qu'on eut appris à Mexique la nouvelle de sa retraite, l'Empereur envoya une nouvelle armée contre la Province de Chalco, marquant toujours une extrême passion de couper aux Espagnols le chemin de Tlascala. Les Peuples de Chalco eurent avis de cette irruption, en un tems où ils ne pouvoient se promettre d'autre secours, que celui de leurs armes. Ils assemblerent leurs troupes à la hâte; & ils se mirent en campagne, avec ce qu'ils purent tirer de leurs alliez. Le commerce des Espagnols leur avoit inspiré quelque espece de fermeté, & appris à combattre avec ordre. Le deux armées, qui se cherchoient, en vinrent bien-tôt aux mains, avec une égale résolution. Le combat fut long & sanglant; & ceux de
Chalco

Chalco en remportèrent tout l'avantage, puisqu'encore qu'ils eussent perdu beaucoup de monde, ils en tuèrent encore plus aux Mexicains, & demeurèrent les maîtres du champ bataille. Leur victoire reçut de grands applaudissemens à Tezcuco; & Cortez s'en fit un plaisir particulier, de voir ses Alliez en état de se soutenir par eux-mêmes, & de connoître que leurs propres forces étoient capables de les défendre. Cet heureux succès étoit dû principalement à leur valeur; mais l'ordre & la discipline qu'ils observerent au combat, y eurent assez de part. Celle qu'ils avoient eue à plusieurs victoires où ils s'étoient trouvez, leur élevoit encore le courage, en leur faisant perdre la crainte de la Nation dominante, & en leur découvrant, par le moyen des Espagnols, cet important secret, que les Mexicains se laissoient battre comme les autres hommes.

CHAPITRE XVII.

Cortez fait une nouvelle sortie, pour reconnoître le lac du côté de Suchimilco. Il fait en chemin deux combats fort perilleux contre les ennemis, qui s'étoient fortifiez sur les montagnes de Guastepeque.

Cortez auroit souhaité que Sandoval ne fût pas revenu, sans avoir percé jusques aux bords du lac du côté de Suchimilco, éloigné de quelques lieues de Guastepeque; parce qu'il étoit important de reconnoître ce poste, d'où une digue assez large alloit donner la main aux principales chaussées qui conduisoient à Mexique. L'état de l'ouvrage des brigantins laissoit encore assez de tems pour une nouvelle sortie; ainsi on résolut de l'emploier à cette expedition. On considéroit encore l'avantage de couvrir le chemin de Tlascala, en animant les Peuples de Chalco, qui paroissoient apprehender encore de nouvelles irruptions. Cortez se chargea de l'exécution, qu'il crut digne de ses soins. Il prit avec soy Olid Alvarado, Tapia, & Alderete, avec trois cens Espagnols, & les troupes de Tezcuco & de Tlascala, qu'il crut

570 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
nécessaires; supposant qu'il trouveroit en armes le Cacique de
Chalco, & tous ses alliez.

Il laissa la conduite de ce qui regardoit la guerre à Sandoval, & celle du civil au Cacique Dom Hernan, toujours également soumis & affectionné: & quoyque son âge & son genie l'appellassent à des emplois plus brillans, il sçavoit bien connoître qu'il se faisoit un plus grand merite de son obeïssance.

Le General sortit de Tezcucó le cinquième Avril 1521; & comme il ne trouva sur sa route aucune nouvelle des Mexicains, il marcha avec tant de diligence, qu'il arriva la nuit suivante à Chalco. Tous les Caciques de son alliance y étoient, fort allarmez, sur ce qu'ils n'attendoient aucun secours des Espagnols, & qu'on avoit découvert du côté de Suchimilco une nouvelle armée de Mexicains, plus forte que toutes les autres, qui venoit à dessein de ruiner toutes ces Provinces. Leur joie égala, pour le moins, l'embarras où ils étoient: ils se jettoient aux pieds des Espagnols; ils levoient les yeux vers le Ciel, dont la disposition, suivant leur idée, leur procuroit ce favorable retour d'une heureuse destinée. Cortez avoit dessein de se servir de leurs troupes. Il leur laissa donc croire qu'il ne venoit que pour les secourir, & fit ce qu'il put afin de leur ôter la fraïeur qu'ils avoient prise: après quoy il leur persuada qu'ils étoient les plus braves gens du monde, & force de loüanges sur la victoire qu'ils avoient remportée.

Ces Caciques avoient des sentinelles avancées, & certains espions dans le País ennemi, qui en faisant passer la parole des uns aux autres, donnoient à tous momens avis des moindres démarches des ennemis. On apprit par ce moïen, que les Mexicains instruits que les Espagnols alloient à Chalco, s'étoient retranchez sur des montagnes qui étoient sur leur route, en partageant leurs troupes à la garde de quelques Fortresses qui occupoient les hauteurs du plus difficile accez. Cette conduite alloit à deux fins; l'une de cacher le nombre de leurs troupes, & de les entretenir ainsi séparées sur ces montagnes, jusques à ce que le General se fût retiré, afin de se détacher après sa retraite, contre ses alliez: l'autre, qui paroïssoit plus probable, étoit d'attendre nôtre armée en des lieux où la na-

ture même militoit pour eux , par l'avantage de la situation; l'une ou l'autre de ces vûes engageoit également à les attaquer dans leurs forts mêmes , afin de ne point perdre le tems d'aller à Suchimilco.

L'armée suivant ce dessein, alla passer la nuit en une Bourgade abandonnée, au pied des montagnes, où les milices de Chalco & des autres alliez se joignirent aux Espagnols, en grand nombre. Ces troupes, qui formoient un gros considerable de bons Soldats, donnerent de l'ardeur aux autres Nations, qui marchaient avec un peu de crainte vers ces défilez. On commença à s'y engager au point du jour, par un chemin étroit & assez difficile, entre deux files de montagnes, qui luy communiquoient une partie de l'horreur de leurs rochers. Les Mexicains se montrerent des deux côtez, & ils menaçoient de loing: néanmoins l'armée continua sa marche au petit pas, en défilant suivant la nature du terrain, jusques à une petite plaine, ouverte en un endroit où les montagnes s'écartoient un peu, pour se resserrer davantage sur la hauteur. On y forma quelques bataillons comme on put, parce qu'on découvroit sur l'éminence un grand Fort que les ennemis occupoient, en si grand nombre, qu'il pouvoit être redoutable en un poste moins avantageux. Leur intention étoit d'irriter les Espagnols, afin de les attirer à l'attaque au milieu de ces precipices, où la difficulté des chemins n'étoit pas un moindre peril, que celui des armes des ennemis.

Les railleries qu'ils faisoient de nôtre retardement, par leurs cris moqueurs, perçoient le cœur du General; & sa patience ne put aller jusques à souffrir les injures qu'ils faisoient aux Espagnols, en les traitant de lâches & de poltrons. L'emportement de la colere, qui donne souvent de méchans conseils, l'obligea donc de conduire l'armée au pied de la montagne, où sans balancer sur le choix du chemin le plus aisé, il fit avancer deux Compagnies d'Arquebusiers & d'Arbalétriers, commandées par Pierre de Barba, accompagné de quelques Soldats particuliers qui s'y offrirent volontairement, & de nôtre Bernard Diaz, qui n'étant pas encore satisfait d'une reputation de valeur bien établie, s'étoit érigé en poursuivant éternel des entreprises perilleuses.

Lorsque les Espagnols commencerent à monter, les Mexi-

cains se retirèrent, en feignant quelque desordre, afin de les attirer à l'endroit le plus dangereux. Alors ils revinrent, en criant horriblement; & ils firent tomber d'en-haut une grêle épouvantable de grosses pierres, & de rochers entiers, qui barrèrent le chemin après avoir emporté tout ce qu'ils rencontrèrent. Cette première charge fit beaucoup de mal, qui auroit encore été plus grand, si l'Enseigne Christophle de Corral, & Diaz, qui marchaient à la tête, s'étant retirez au creux d'un rocher, n'eussent averti les autres de s'arrêter & de s'écarter du chemin; parce qu'il étoit impossible d'avancer, sans tomber en un plus grand peril. Le General reconnut en même-tems, qu'on ne pouvoit continuer l'attaque par ce chemin-là: il fut même quelques momens à craindre qu'ils n'y eussent péri tous; & il leur envoya en diligence un ordre de se retirer, ce qu'ils firent avec beaucoup de danger. Cette action coûta la vie à quatre Espagnols: le Capitaine Pierre de Barba y fut fort maltraité; & plusieurs Soldats en revinrent dangereusement blesez. Cortez ressentit cette disgrâce en luy-même, comme un effet de sa propre imprudence; & devant les autres, comme un malheur ordinaire à la guerre: mais il sut cacher la foiblesse de ses excuses, sous la fierté des menaces qu'il fit contre les ennemis.

Il resolut en même-tems, d'aller avec quelques Capitaines, chercher un chemin moins dangereux pour gagner cette hauteur; à quoy il se sentoît également poussé, par le desir de se venger, & par le risque qu'il voïoit à continuer son voïage en laissant ces ennemis derriere soy. Néanmoins ce dessein ne fut point exécuté, parce qu'on découvrit en ce moment une embuscade, qui luy donna une occasion plus prochaine d'en venir aux mains. Les ennemis qui étoient d'un autre côté de la montagne, étoient descendus; & s'étant saisis d'un bois qui n'étoit pas éloigné du chemin, ils y attendoient l'occasion de charger l'arrière-garde, quand ils verroient l'armée engagée dans les plus rudes défilez. Ils avoient aussi averti ceux qui étoient sur les hauteurs, d'attaquer en même-tems l'avant-garde: & le stratagème de ces Barbares marque bien quels maîtres ce sont, que la malice & la haine, en l'art de la guerre.

Le General fit faire à ses troupes le même mouvement, que

s'il eût voulu continuer la marche, & découvrir le flanc aux Mexicains qui étoient en embuscade; & lorsqu'il les crut assurés par cette démarche, il alla fondre sur eux: mais ils se sauvèrent par ces rochers avec tant de vitesse, qu'on leur fit peu de mal. On reconnut qu'ils prenoient en fuyant, le chemin de Guastepeque: sur quoy le General détacha sa Cavalerie pour les suivre, & fit avancer de quelques pas son Infanterie, dont le mouvement servit à faire remarquer que les ennemis avoient abandonné leur Fort, & qu'ils suivoient par les hauteurs la marche de nôtre armée.

Cette vûë fit cesser la crainte que le General avoit, de laisser les ennemis derriere soy; & l'armée suivit son chemin, sans autre mal, que l'importunité de leurs cris effroyables, jusques à ce qu'après avoir fait environ une lieuë & demie, on trouva un autre Fort occupé par les Mexicains, qui ne s'étoient avancés avec tant de diligence, qu'afin de s'en emparer: & quoy que leurs cris & leurs menaces irritassent le General, néanmoins on étoit trop près de la nuit & d'une fâcheuse expérience, pour se commettre avec eux, sans prendre d'autres mesures.

L'armée campa dans un petit Village abandonné sur une hauteur, d'où on découvroit les montagnes des environs. Elle souffrit en ce lieu une grande incommodité, faute d'eau; la soif étant un autre ennemi, qui vint troubler le repos des Soldats. On trouva le matin quelque soulagement, à des sources qui n'étoient pas éloignées du camp: & le General aiant donné ses ordres, commanda qu'on le suivît, & s'avança pour reconnoître le poste que les Mexicains occupoient. Il le trouva encore plus inaccessible que le premier; parce que le chemin faisoit plusieurs retours en montant, & qu'il étoit par tout exposé aux traits des ennemis. Néanmoins, aiant remarqué une autre éminence à la portée de l'arquebuse, qu'ils n'avoient point garnie, il commanda aux Capitaines Verdugo, Barba, & au Tresorier Alderete, de s'en emparer avec les Arquebusiers, afin d'ôter aux Mexicains la liberté de paroître sur la hauteur. Cet ordre fut exécuté; ils s'avancèrent par un chemin à couvert des ennemis, qui furent extrêmement surpris des premières décharges, qui leur tuerent beaucoup de monde: sur quoy ils resolurent d'abord de se retirer à un gros Bourg, qui tenoit

d'un côté à leur Fort. On reconnut ce mouvement à la cessation de leurs cris; & au même tems que l'armée se rangeoit pour aller les attaquer, on vid de la montagne voisine, qu'ils abandonnoient entierement leur Fort, & qu'ils se jettoient en fuyant, dans l'endroit le plus desert de cette montagne. Cortez crut alors qu'il étoit inutile de percer jusques à ce poste, qu'il ne pretendoit pas conserver, & qui n'étoit d'aucune importance, puisqu'il n'y avoit plus de gens pour le défendre.

L'armée étoit prête à marcher, lorsqu'on découvrit au haut des murailles du Fort, quelques femmes qui demandoient la paix par de grands cris, & en faisant voltiger des drapeaux blancs, qu'elles abaissoient de tems en tems, avec d'autres marques de soumission, qui obligerent à leur faire un appel. Le Cacique de ce lieu descendit aussi-tôt, & vint offrir son obeïssance; non seulement pour ce Fort où il faisoit sa résidence, mais encore pour celuy qu'on avoit laissé derriere, & qui étoit de son Domaine. Il fit un discours avec la confiance d'un homme qui avoit la verité pour soy; & il rejetta la résistance qu'on avoit faite sur ces montagnes, sur les forces des Mexicains, superieures aux siennes. Le General reçut ses excuses, soit qu'elles luy parussent vrai-semblables, ou qu'il crût qu'il n'étoit pas à propos d'écouter tous les scrupules de la raison. Le Cacique marquoit un déplaisir tres-sensible, de ce que l'armée passoit sur ses terres, sans recevoir le serment de fidelité de ses Sujets; & on fut obligé, pour le satisfaire, d'envoier deux Compagnies d'Espagnols, prendre, au nom de l'Empereur, cette espece de possession, en la forme qu'on observoit en ce tems-là.

Après cette ceremonie, qui ne retarda pas beaucoup, l'armée passa à Guastepeque, Bourg tres-peuplé, que Gonzale de Sandoval avoit laissé paisible; & on le trouva aussi rempli d'Habitans & de toute sorte de vivres, que si on eût été en pleine paix, & qu'il n'eût pas souffert l'oppression des Mexicains.

Le Cacique, accompagné des principaux Habitans, vint au-devant du General, l'assurer de son obeïssance, & l'inviter de prendre un logement qu'il avoit préparé dans son Palais même, pour les Espagnols, & d'autres dans la Ville pour les Commandans des Alliez; offrant d'assister toutes les troupes,

des vivres dont elles auroient besoin. Il s'acquita de ces promesses, avec autant de prevoïance, que de liberalité.

Son Palais étoit un édifice si somptueux, qui égaloit ceux de Motezuma, & si vaste que tous les Espagnols y trouverent du couvert, sans incommodité. Au matin, il les mena dans un jardin qu'il avoit pour son divertissement, qui ne le cedit en rien à celui du Cacique d'Iztacpalapa, & dont la grandeur & la fertilité attirerent alors l'admiration des Espagnols; parce qu'elles passèrent de bien loin ce qu'ils s'en étoient promis: en sorte qu'on parle encore maintenant de ce jardin, comme d'une des merveilles de ce nouveau Monde. Il avoit de longueur plus d'une demie lieuë, & un peu moins de largeur: le terrain égal & uni partout, étoit partagé fort régulièrement en des compartimens de tous les arbres & de toutes les plantes que cette terre produisoit, avec divers étangs qui recueilloient l'eau des montagnes voisines, & des quarrez à part en maniere de parterres, où on voïoit toutes les fleurs & tous les simples qui servent à la Medecine, cultivez avec beaucoup de soin & de propreté: Ouvrage d'un gran Seigneur, qui avoit le goût de l'agriculture, & qui mettoit son étude à donner l'arrangement & la justesse de l'art, aux beautez de la Nature.

Cortez n'oublia pas les presens, pour engager ce Cacique dans ses interêts; mais comme en entrant dans ce jardin, il reçut l'avis que les ennemis l'attendoient à Quatlavaca, qui se rencontroit sur sa route, il prit peu de plaisir aux beautez de ce lieu, & fit marcher aussi tôt l'armée, non sans quelque scrupule de s'être arrêté en ce lieu plus qu'il ne devoit: Misérable condition des fous, dont on se détache avec peine, & qui reviennent avec plus de violence, après un peu de diversion.



CHAPITRE XVIII.

L'armée passe à Quatlavaca, où elle défait les Mexicains; & de-là à Suchimilco, où elle obtient une autre victoire, avec plus de difficulté, & un extrême danger de Cortez.

Quatlavaca étoit un Bourg fort peuplé, & fort par sa situation entre des ravines, profondes de plus de huit toises, qui servoient de fossé à la Place, & de conduite aux ruisseaux qui descendoient des montagnes. L'armée y arriva, après avoir soumis sans peine les Bourgades qui étoient sur sa route. Les Mexicains avoient déjà coupé les ponts, & garni les bords des ravines de tant de Soldats, que le passage en paroïsoit impossible. Cortez ne laissa pas de mettre son armée en bataille, à une distance raisonnable; & pendant que les Espagnols à coups d'arquebuses, & les Alliez à coups de fleches, amusoient les ennemis par de frequentes escarmouches, il alla reconnoître la ravine. Il la trouva bien moins large au-dessous du lieu du combat; & en même-tems, il fit dresser deux ou trois ponts d'arbres entiers coupez par le pied, qu'on laissa tomber sur l'autre bord, & qui étant assemblez le mieux que l'on put, livrerent un passage suffisant, quoyque dangereux, à l'Infanterie. Les Espagnols de l'avant-garde passerent en diligence, laissant aux Tlascalteques le soin d'entretenir les ennemis par une diversion; & on forma enfin, au-delà du fossé, un bataillon qui grossissoit à tout moment, par les Soldats des Alliez qui se hazardoient de passer. Mais les Mexicains s'aperçurent bien-tôt de leur negligence, & fondirent sur ceux qui étoient entrez, avec tant de forces & de rage, qu'ils eurent beaucoup de peine à conserver leur poste: & on hazardoit fort le succez de ce combat, si Cortez ne fût accouru fort à propos, suivi d'Olid, d'Alvarado & de Tapia, qui s'étant écartez durant que l'Infanterie passoit, avoient enfin trouvé un passage pour la Cavalerie, fort difficile, mais d'un grand secours

secours dans l'extrême peril où les choses étoient réduites.

Ces Cavaliers prirent un assez grand tour, à dessein de charger les Mexicains par derriere; & ils en vinrent à bout, avec le secours de quelque Infanterie, dont ils furent redevables à Diaz, qui n'ayant consulté que son courage, passa le fossé à la faveur de deux ou trois arbres qui penchoient sur la ravine, & alloient décharger le poids qu'on leur imposoit sur le bord opposé. Quelques Soldats Espagnols employez à l'escarmouche, suivirent l'exemple de Diaz, & un nombre considerable d'Indiens qui se mirent aux étriers de la Cavalerie, au moment qu'elle marchoit à la charge.

Les Mexicains reconnoissant alors le danger qui les menaçoit au milieu de leurs fortifications, se crurent perdus, & ne songerent plus qu'à se sauver dans la montagne, par les sentiers qui leur étoient connus. Ils perdirent assez de monde, tant à la défense du fossé, qu'en fuyant; néanmoins la plus grande partie échapa, à la faveur des defilez de ces rochers, qui empêcherent qu'on ne les suivît de près. On trouva le Bourg abandonné de ses Habitans; mais garni de vivres & de quelques dépouilles, dont on donna le pillage aux Soldats. Peu de tems après, le Cacique & les principaux Habitans appellerent nos gens à la campagne, & promirent de se rendre; en demandant de l'autre côté de la ravine, un sauf conduit, afin de rentrer dans leur Bourg, pour y preparer un logement à nos troupes. On le leur accorda, par l'organe des Truchemens; & ils servirent utilement à donner des lumieres sur le dessein des ennemis, & sur la connoissance du País: quoyqu'on n'eût pas d'ailleurs besoin de leurs offres, & qu'on ne fît pas un grand fond sur leurs excuses, puisque le voisinage des Mexicains les mettoit dans une trop grande dépendance.

Au point du jour suivant, l'armée prit la route de Suchimilco, place qui meritoit le nom de Ville, assise sur le bord d'un lac d'eau douce, qui s'écouloit dans le grand lac. Les bâtimens étoient fondez en partie sur la terre, & en partie dans l'eau, où les canots servoient de voitures. Il étoit tres-important de reconnoître ce poste, qui n'étoit qu'à quatre lieues de Mexique. La marche fut tres-fâcheuse, puisqu'après avoir passé un défilé de trois lieues, on trouva un país sterile & sec, où la

soif augmentée par l'exercice, tourmenta cruellement les Soldats. Lachaleur du Soleil redoubloit encore leur fatigue, quoy qu'ils fussent entrez en une forêt de pins, qui pour cette fois perdirent jusques à l'agrément de leurs ombres, au sentiment de ces troupes desolées.

On rencontra proche du chemin, quelques maisons bâties pour la commodité ou pour le divertissement des Habitans de Suchimilco, dont elles dépendoient. L'armée s'y logea, & y trouva cette nuit du repos & du rafraîchissement, dont elle avoit tant de besoin. Les ennemis les avoient abandonnées, à dessein d'attendre les Espagnols en un poste plus fort. Le General mit son armée en bataille au point du jour, & la fit marcher, jugeant bien que ce qu'il alloit entreprendre étoit & difficile, & hazardeux, & qu'il n'y avoit pas d'apparence que les Mexicains n'eussent mis une forte garnison dans Suchimilco; puisque la Place leur étoit de si grande importance, & que tous les Soldats échapez des rencontres passées, en avoient fait leur azile. Ses conjectures se trouverent justes. Les ennemis parurent separez en tant de bataillons, qu'encore que ce qu'on en conte puisse approcher de la verité, on n'ose le rapporter, parce qu'il blesse la vrai-semblance. Ils occupoient toute une plaine peu éloignée de la Ville, & faisoient tête sur deux lignes, au bord d'un ruisseau qui tomboit avec rapidité dans le lac. Un autre gros qui étoit le plus fort, défendoit un pont de bois qu'ils n'avoient point voulu couper, parce qu'ils l'avoient barricadé en deux ou trois endroits, de planches & de fascines; supposant qu'encore que les Espagnols l'eussent gagné, ils les combatroient toujours avec avantage, au sortir d'un passage si étroit.

Le General reconnut le peril, sans en paroître étonné. Il étendit les troupes des Alliez au long des bords du ruisseau: & durant qu'elles se batoient à coups de trait, sans beaucoup d'effet, Cortez fit donner les Espagnols droit au pont. Ils y trouverent une résistance si obstinée, qu'ils furent repoulliez jusques à deux fois: neanmoins ils firent à la troisième un si grand effort, en se servant contre les ennemis de leurs propres tranchées, à mesure qu'ils les gagnoient, qu'ils se rendirent enfin maîtres du passage. Cette perte abatit le courage des Mexicains; en sorte qu'ils ne furent pas long-tems, sans

faire une retraite précipitée, quoyqu'ordonnée par leurs Capitaines, qui en firent battre le signal; soit afin de couvrir leur desordre, ou parce qu'ils avoient dessein de se rallier.

Les Espagnols coururent pour se saisir du poste que les ennemis abandonnoient; & au même-tems diverses Compagnies des Alliez de Tlascala & de Tezcucó se jetterent dans l'eau, pour gagner l'autre bord du ruisseau, qu'ils passerent à la nage, & se joignirent à leur bataillon. Les ennemis s'étoient déjà ralliez sous les murs de la Place, où ils les attendoient en bataille: mais au premier abord des Espagnols, ils reculerent, sans cesser de les provoquer par leurs cris, & par quelques coups de fleches qu'ils tiroient au hazard, afin de montrer que leur retraite ne se faisoit pas sans dessein. Neanmoins Cortez les chargea avec tant de vigueur, qu'on reconnut au premier choc, que cette valeur simulée approchoit fort de la peur. Ils se jetterent dans la Ville, & on en tua beaucoup à l'entrée. Les autres se mirent à couvert derriere les retranchemens qu'ils avoient faits dans les rues, où ils recommencerent le combat & les défis.

Le General laissa une partie de son armée à la campagne, afin d'assurer sa retraite, & de s'opposer aux attaques du dehors. Il entreprit avec le reste, de pousser les Mexicains: & ordonnant à quelques Compagnies de rompre les barricades des rues, à droit & à gauche, il donna par la principale avenue, où les ennemis avoient leurs plus grandes forces. On mit à bas les barricades avec assez de peine; & Cortez s'anima jusques au point de retomber dans ces transports, où il entre beaucoup de hardiesse, & peu de reflexion: en sorte qu'oubliant le soin de sa personne, dès qu'il eut l'épée à la main, il se jeta au milieu de cette foule effroyable d'ennemis, & se trouva seul & envelopé de toutes parts, lorsqu'il voulut revenir au secours de ses gens. Il se maintint durant quelque tems, en combattant avec la dernière vigueur, jusques à ce que son cheval s'abatit sous luy, de pure lassitude, & le mit en extrême danger de se perdre. Les Mexicains qui se trouverent les plus proches de luy, s'avancerent en ce moment: & comme il étoit trop embarrassé pour se servir de ses armes, il alloit en être accablé, n'ayant alors d'autre défense, que l'envie qu'ils avoient

de le prendre vivant, afin de le presenter à leur Empereur, quand Christophle d'Olea de Medina del Campo, Soldat connu par sa valeur, & qui n'étoit pas éloigné de Cortez, l'aperçut en cet état. Il appella quelques Tlascalteques qui combattoient auprès de luy; & donnant tête baissée à l'endroit où les Mexicains étoient prêts à s'en saisir, ce brave Soldat fit un si grand effort, & fut si bien secondé par ces Indiens qui le suivoient, qu'après avoir tué de sa main cinq ou six des ennemis qui pressoient le plus son General, il eut le bonheur de luy rendre la liberté. Cortez s'en servit à faire pousser les Mexicains par tout; & cette dernière charge les obligea à se sauver vers le côté de la Ville qui étoit sur le lac, & à quitter aux Espagnols toutes les rues de terre-ferme.

Cortez sortit ainsi de cette occasion, avec deux blessures legeres, & Olea avec trois coups d'épée fort dangereux, & dont les cicatrices furent depuis des marques fort honorables de son exploit. Herrera écrit que le General fut redevable de sa liberté à un Tlascalteque inconnu avant & après même cette action, à laquelle il donne un air de miracle: mais Bernard Diaz, qui fut des premiers à courir au secours du General, en attribue toute la gloire à Christophle d'Olea, & les descendants de ce vaillant homme (laissant à Dieu ce qui luy appartient) ne seront point blâmables de donner plus de créance à la Relation d'un Auteur qui écrit ce qu'il a vu, qu'à ce qu'on a débité sur des conjectures.

Durant qu'on combattoit ainsi dans la Ville, les troupes qui étoient à la campagne, commandées par Olid, Alvarado & Tapia ne furent point sans exercice. Les Nobles Mexicains firent des efforts extraordinaires pour renforcer la garnison de Suchimilco, dont Guatimozin leur avoit recommandé particulièrement la conservation. Ils embarquerent dix mille hommes de leurs meilleurs Soldats, & allerent prendre terre à un endroit écarté; sçachant que les Espagnols étoient occupez à l'attaque des rues, & à dessein de les investir par derriere: mais ils furent découverts, & chargez avec tant de resolution, qu'on les obligea à s'embarquer, laissant beaucoup de leurs Soldats sur la place. Il parut néanmoins, à la resistance qu'ils firent, qu'ils étoient conduits par des Capitaines braves & éprouvez; & le combat fut si rude, que les trois Commandans

Espagnols y furent bleffez, avec un nombre considerable d'Espagnols & de Tlascalteques.

Ces heureux combats rendirent les Espagnols maîtres de la campagne, & de toute cette partie de la Ville qui étoit en terre ferme. Le General mit des corps de gardes aux endroits où on pouvoit faire une descente du côté du lac, & logea ses troupes sous des portiques voisins du plus grand de leurs Temples, qui aiant une espece de muraille capable de resister aux armes des Mexicains, luy parut un lieu commode à assurer le repos de ses Soldats, & à faire penser les bleffez. Il commanda en même-tems quelques Compagnies, pour reconnoître le haut de ce Temple, qu'on trouva abandonné. Cortez y mit un corps de-garde de vingt ou trente Soldats Espagnols sous un bon Commandant, qui eut soin de les tenir à lerte, & de changer les sentinelles, afin d'observer tout ce qui viendrait par terre, ou par eau : précaution fort nécessaire, dont on reconnut bien-tôt l'utilité ; puisque sur le soir, ils donnerent avis qu'ils avoient découvert du côté de Mexique, plus de deux mille canots renforcez, qui s'avançoient à force de rames. Cet avis donna lieu de prevenir les risques qu'on auroit courus cette nuit : on doubla les corps de-garde à toutes les avenues, & au point du jour, on vid le débarquement des ennemis, assez loin de la Ville, en un gros qui parut être de quatorze à quinze mille hommes.

Le General alla les recevoir hors des murailles, & choisit un poste où sa Cavalerie pût combattre avec avantage ; laissant une partie de l'armée à la défense du quartier. Les deux armées furent bien-tôt en presence, & les Mexicains vinrent les premiers à la charge ; mais les coups de feu leur firent ceder assez de terrain pour donner lieu aux autres troupes d'aller à eux l'épée à la main, & de forcer leur resistance, avec tant de carnage, qu'ils tournerent le dos si brusquement, que cette action fut plutôt une chasse, qu'une victoire.

Cortez séjourna durant quatre jours à Suchimilco, afin de laisser aux bleffez le tems de se guerir. On eut toujours les armes à la main durant ce séjour ; parce que le voisinage de Mexique donnoit aux ennemis la facilité de faire tous les jours de nouvelles irruptions, & qu'aux heures où ils ne pa-

rouissoient pas, on étoit encore inquieté par les soupçons de leurs entreprises.

Le jour destiné à la retraite arriva ; & on la fit ainsi qu'elle avoit été résoluë , sans que les ennemis cessassent de fatiguer nos troupes. Ils s'avancèrent à tous les défilez , pour chercher quelque occasion avantageuse ; mais ils furent chassés par tout , avec peu de peine , & toujours quelque perte pour eux. Le General revint ainsi à Tezcucó , assez satisfait d'avoir obtenu les deux avantages qu'il s'étoit proposés en cette sortie ; celui de reconnoître Suchimilco , poste qui luy étoit important pour ses desseins ; & celui d'avoir affoibli les Mexicains , par tant de défaites : néanmoins il sentoit dans l'ame beaucoup de chagrin & de dégoût , d'avoir perdu neuf ou dix Espagnols en cette expedition ; puisqu'outre ceux qui moururent au premier assaut de ce Fort sur la montagne , les Mexicains en enleverent trois ou quatre à Suchimilco , en une maison qui étoit dans l'eau du lac , où ils s'étoient écartés pour piller , & deux de ses Valets qui donnerent en une embuscade , s'étant égarés par negligence de la route de l'armée. Sa douleur en étoit plus sensible , par la circonstance que ces Espagnols aiant été pris en vie , alloient servir de victimes infortunées sur les autels des Idoles ; & cette cruelle idée luy représentoit encore plus vivement le danger où il s'étoit vu , de périr par une mort aussi funeste & aussi exécrationnelle , lorsque les ennemis l'eurent en leur pouvoir : mais les reflexions sur l'importance de conserver sa personne , venoient toujours ainsi à contre tems ; puisqu'à la vûe des occasions il ne songeoit qu'à satisfaire les mouvemens de la valeur , laissant à un autre tems les remords de la prudence.



CHAPITRE XIX.

On châtie la conspiration de quelques Espagnols contre la vie de Cortez, par le supplice d'un Soldat ; & un mouvement séditieux de quelques Tlascalteques, par la mort de Xicotencal.

Les brigantins se trouverent alors en état d'être lancez à l'eau. Le canal avoit la profondeur & la largeur dont on avoit besoin pour les recevoir, & les autres preparatifs necessaires à cette grande entreprise s'avançoient avec chaleur. On fit une grande provision d'armes pour les Indiens, un inventaire fort exact de toutes les munitions qui étoient dans les magasins, & on éprouva toutes les pieces de l'artillerie. On marqua aux Caciques alliez le jour précis auquel ils devoient se trouver au rendez-vous avec leurs troupes, & sur tout on prit un soin particulier des vivres, qui se transportoient continuellement à la place d'armes, autant par l'interêt du commerce, que par l'obligation que les Alliez avoient d'en fournir. Le General descendoit dans le moindre détail de tout ce qu'on doit trouver sous sa main dans les entreprises de guerre, dont le succez dépend souvent d'un leger défaut, & demande des soins fort étendus à la prudence.

Dans le tems que ceux-ci occupoient l'imagination du General, ils furent traversez par un nouvel accident, qui attiroit des reflexions bien plus chagrinantes, & qui donna un cruel exercice à son courage, & mit sa fermeté à la dernière épreuve. Un Espagnol des plus anciens dans le service, vint luy dire qu'il avoit à luy parler en particulier. Cét homme juroit, avec beaucoup d'émotion, que ce secret étoit d'une extrême consequence au General, qui luy donna une audience comme il la souhaitoit, & apprit que durant son absence, il s'étoit formé une conjuration contre sa vie, & celle de tous ses amis. L'auteur de cet attentat étoit un Soldat particulier, qui devoit être de petite consideration, puisque son nom ne

paroît pour la premiere fois, qu'avec son crime. Il s'appelloit Antoine de Villafagna; & sa premiere vûë fut de se retirer de cette entreprise, qui luy paroissoit desesperée. Il en prit de l'inquietude, qui se tourna en murmures, qui passerent bientôt jusques à des resolutions violentes. Ce Soldat, & ceux de sa faction, blâmoient le General d'une opiniâreté aveugle; disant qu'ils ne prétendoient point se perdre pour la temerité d'un seul homme, & parlant de s'échaper en l'Isle de Cuba, comme d'une entreprise de facile execution, suivant les fausses mesures de leur passion. Ils s'assemblerent alors, à dessein de deliberer sur cet article plus secretement: & quoyqu'ils ne trouvassent point de difficulté à quitter le camp, ni à passer à Tlascala, à la faveur d'un ordre supposé du General; ils se voïoient traversez par l'embarras d'aller à Vera. Cruz, où il falloit necessairement chercher un embarquement. L'ordre supposé leur devenoit inutile en ce lieu-là, sans un passe-port de Cortez; faute dequoy ils ne pouvoient éviter le risque d'être arrêtez, & châtiez severement. Ils se trouvoient barrez par cet obstacle: & la crainte de la retraite leur donnoit de fâcheuses idées, & nul expedient pour y parvenir; toujours fermes dans leur resolution, & peu éclairez sur les moïens propres à l'exécuter.

Villafagna dont le logis servoit aux assemblées, proposa enfin, pour sortir de tous ces embarras, qu'ils n'avoient qu'à tuer Cortez & tous ses Conseillers; afin d'élire un autre General à leur gré, qui n'eût point tant à cœur l'entreprise de Mexique, & qui fût plus aisé à gouverner. Il disoit qu'ils pourroient alors se retirer sous l'autorité de ce nouveau General, sans se noircir de la tache de deserteurs; & faire valoir ce service à Velasquez, dont ils pouvoient esperer que la maniere dont il tourneroit l'action à la Cour d'Espagne, feroit passer leur crime pour un service rendu à l'Empereur. Cet avis fut generalement approuvé: ils embrasserent Villafagna; & leurs applaudissemens furent comme le signal de la sedition. On dressa d'abord un acte signé par tous ceux qui étoient presens, qui s'obligerent à suivre Villafagna à l'execution de cet horrible attentat: & cette affaire fut conduite avec tant d'adresse, que le nombre de ceux qui signerent l'acte devint considerable, jusques à faire apprehender que cette secrete & maligne contagion,

ragion, ne devint un mal incurable dans les esprits.

Ils avoient concerté de supposer un paquet apporté de Vera-Cruz, avec des lettres d'Espagne, & de le donner au General lorsqu'il seroit à table au milieu de tous ses Officiers. Les Conjurez devoient entrer tous, sous pretexte d'apprendre des nouvelles; & lorsque Cortez commenceroit à lire la premiere lettre, prendre le tems où il seroit appliqué à cette lecture pour le poignarder, luy & tous ses amis: après quoy ils avoient résolu de sortir ensemble, & de courir par les rues, en criant liberté. Ils se figuroient que ce mouvement suffiroit à faire entrer toute l'armée dans leurs sentimens, afin qu'on fît la même execution sur tous ceux qui leur étoient suspects. Ceux qui devoient mourir étoient, suivant le compte de leur aveugle passion, Olid, Sandoval, Alvarado & ses freres, Tapia, & les deux Intendans ordinaires Louis Marin & Pierre d'Ircio, Bernard Diaz, & quelques autres Soldats confidens du General. Ils avoient jetté les yeux pour le Commandement, sur François Verdugo, qui aiant épousé une sœur de Velasquez, leur paroissoit plus facile à reduire, & plus propre à maintenir & à autoriser leur faction; mais comme ils sçavoient que ce Cavalier aimoit l'honneur, & haïssoit l'injustice, ils n'osèrent luy communiquer leur dessein, jusques à ce qu'aïant commis le crime, il se vid forcé de regarder ce nouvel emploi, comme un remede à de plus grands maux.

Telle fut la déclaration de ce Soldat, qui demanda la vie, en récompense de sa fidelité; parce qu'il étoit entré dans la conjuration. Cortez résolut d'assister en personne à la prise de Villafagna, & aux premieres diligences qui étoient nécessaires pour le convaincre de son crime; puisque c'est par le premier tour que l'on donne à ces procédures, que l'on répand ou des lumieres, ou des tenebres sur la verité. L'importance de l'affaire ne demandoit pas moins de précautions; & il n'étoit pas tems de s'arrêter à la gravité d'une information reguliere. Il partit aussi-tôt, accompagné de deux Intendans & de quelques Capitaines, pour se saisir de la personne de Villafagna, qu'il trouva en son logis, avec trois ou quatre de ses complices. Le trouble qui parut sur le visage de cet homme, fut sa premiere conviction. Le General, après qu'on l'eût arrêté par son ordre, fit signe que tout le monde se retirât,

sous pretexte de l'examiner en secret, & le servant des connoissances qu'on luy avoit données, il tira du sein de ce coupable, l'acte du traité signé de tous les Conjurez. Il le lût, & y trouva le nom de quelques personnes, dont l'infidélité luy donna de plus vives atteintes de chagrin. Cependant il ne fit part de ce secret à aucun de ses amis : & après avoir fait conduire en une autre prison ceux qu'on avoit trouvez auprès du criminel, Cortez se retira ; recommandant aux Officiers de Justice, d'instruire cette affaire le plus promptement qu'il seroit possible, sans faire aucune diligence contre les complices. En effet, l'affaire ne traîna point. Villafagna convaincu par l'acte qu'on avoit pris sur luy, & croïant que ses amis l'avoient livré, confessa son crime : surquoy on abregea les procédures, suivant le stile de la Justice militaire ; & on prononça contre luy la sentence de mort. Il eut le tems de satisfaire à tous les devoirs d'un Chrétien ; & la sentence étant exécutée dès la nuit-même, son corps pendu à une fenêtre de son logis, déclara en même-tems son crime, & le châtimement qu'on en avoit fait : exemple qui donna autant de fraïeur aux coupables, qu'aux autres d'horreur de sa trahison.

Cortez n'avoit pas moins de colere, que de chagrin, de voir le nombre de ceux qui avoient donné les mains à cette conjuration ; mais il ne trouvoit pas la conjoncture favorable pour satisfaire à la Justice, en perdant tant de Soldats au commencement d'une expedition. Ainsi afin de s'épargner la fâcheuse nécessité de punir les coupables, & les terribles conséquences de l'impunité, il fit courir le bruit que Villafagna avoit tiré de son sein un papier déchiré en plusieurs pieces, & qu'il y avoit lieu de croire que ce papier contenoit les noms ou les seings des Conjurez ; après quoy il fit assembler ses Capitaines & tous ses Soldats. Il leur exposa l'horrible projet que Villafagna avoit dressé, en conspirant contre sa vie, & contre celle de plusieurs autres Officiers & Soldats : ajoutant qu'il s'estimoit fort heureux, d'ignorer si ce crime envelopoit quelques complices ; quoyque l'empressement de Villafagna à déchirer un papier qu'il portoit dans son sein, ne luy permît pas d'en douter. Qu'il ne cherchoit point à les connoître ; mais seulement qu'il demandoit à ses amis, comme une grace, qu'ils emploïassent tous leurs soins à s'informer s'il couroit entre les

Espagnols, quelque plainte contre sa conduite ; parce qu'il desiroit sur toutes choses, de donner une entiere satisfaction à ses Soldats ; & qu'il étoit prêt à corriger les defauts qui auroient besoin d'être reformez, comme il sçauroit bien recourir aux voies de la rigueur & de la justice, si la moderation du châtiment affoiblissoit la terreur des exemples.

Il ordonna qu'on mît en liberté les Soldats qui étoient avec Villafagna ; & cette déclaration de ses sentimens, confirmée par le soin qu'il prit de ne marquer aucun chagrin, même sur son visage, aux autres coupables, acheva de leur persuader que Cortez ignoroit leur crime : & ils le servirent depuis, avec d'autant plus d'empressement, que cette exactitude étoit necessaire à démentir les soupçons qui pouvoient donner atteinte à leur fidelité.

Ce fut sans doute un trait de prudence consommée, de cacher l'acte qui pouvoit convaincre les Conjurez par leur propre signature ; afin de n'être point reduit à la dure necessité de perdre tant de Soldats Espagnols, dont on avoit besoin : mais on doit encore admirer davantage la violence que Cortez se fit, pour leur cacher son ressentiment, & s'assurer de leur confiance. C'est l'effort d'une raison dégagée, & d'un empire absolu sur les passions : neanmoins, lorsqu'il fit reflexion que le bon sens n'approuve pas ces excez de confiance, qui endorment les soins, & semblent inviter le danger, Cortez choisit alors douze Soldats pour sa garde, sous un Commandant qui étoit toujours auprès de sa personne ; & l'on peut croire qu'il se saisit habilement de cette occasion, afin qu'on reçût sans surprise ce nouvel appui qu'il donnoit à son autorité.

Peu de jours après, un autre incident donna un nouvel exercice à sa constance ; puisqu'encore qu'il fût d'une espece differente, il ne laissa pas d'avoir quelques circonstances de sedition. Xicotencal Commandant des premieres troupes qui étoient sorties de Tlascala, soit par quelque dégoût, attiré par la fierté de son humeur bizarre, soit qu'il eût gardé dans son cœur quelques restes de la haine passée, se resolut de se retirer, avec deux ou trois Compagnies, qu'il obligea par ses instances, à l'assister en sa desertion. Il choisit une nuit pour l'exécuter ; & le General, qui l'apprit au même instant des Tlascalteques mêmes, fut sensiblement piqué d'une action de si

pernicieuse consequence, en un Chef tres-considerable entre ces Nations, au moment qu'il falloit tirer l'épée pour commencer une entreprise. Il envoïa en diligence quelques Nobles de Tezcucó, afin d'essayer à le ramener, ou au moins à le retenir quelque-tems, jusques à ce qu'il eût proposé ses raisons. La réponse de Xicotencal ne fut pas seulement absolue; mais encore incivile & méprisante: en sorte que Cortez indigné, détacha aussi tôt deux ou trois Compagnies d'Espagnols, avec un bon nombre d'Indiens de Tezcucó & de Chalco, avec ordre de prendre ce deserteur, & même de le tuer, en cas qu'il ne voulût pas se rendre. Ce dernier ordre fut exécuté. Xicotencal se défendit jusques au dernier soupir; & les Tlascalteques, qui le suivoient contre leur gré, mollirent en cette occasion, & revinrent avec les Espagnols à l'armée, laissant le corps de leur Commandant pendu à un arbre.

C'est ainsi que Bernard Diaz rapporte cette action, au lieu que Herrera pretend qu'on amena Xicotencal prisonnier à Tezcucó, où Cortez usant du pouvoir qu'il avoit de la Republique de Tlascala, le fit pendre en public. Ce recit approche moins du vrai-semblable; puisque c'étoit hazarder beaucoup, que de faire une exécution de cette force, à la vûe d'un si grand nombre de Tlascalteques, qui devoient être sensibles à l'affront d'un si honteux supplice, en la personne d'un des premiers hommes de leur Nation.

Quelques Auteurs soutiennent que les Espagnols détachés après Xicotencal, le tuèrent, par un ordre secret qu'ils avoient de Cortez, qui hazardoit beaucoup moins de cette maniere. Quoyqu'il en soit, il faut avouer que la penetration de ce General s'étendoit si loin, & avec tant d'avantage sur tout ce qui se peut prévoir dans les evenemens, qu'il avoit préparé celui-ci d'une maniere, que les Tlascalteques de l'armée, ni leur Republique, ni le pere même de Xicotencal, ne se plainquirent point de sa mort: car le General aiant découvert que cet emporté s'oublioit, jusques à parler mal de sa conduite, & à décrier l'entreprise contre Mexique entre ceux de sa Nation, il fit part de cette connoissance aux Senateurs de Tlascala; afin qu'ils le rappellassent, sous pretexte de l'employer ailleurs, ou qu'ils prissent des me-

fares pour corriger ce desordre , par leur autorité. Le Senat , en presencé du pere de Xicotencal , répondit : *Que suivant les Statuts de la Republique , le crime de soulever les armées contre leur General , meritoit le dernier suplice ; & qu'ainsi Cortez pouvoit proceder , s'il étoit necessaire , à toute rigueur contre leur Commandant , ainsi qu'ils en useroient eux-mêmes , s'il revenoit à Tlascala , non seulement en sa personne , mais encore en celle de leurs Sujets qui le suivroient.* On void bien que cette permission mit le General en plein droit de punir Xicotencal , quoyqu'il fut encore quelques jours à souffrir son insolence , en tâchant de le reduire par les voies de la douceur : mais on a toujours plus de penchant à croire que sa mort arriva hors de Tezcucó , suivant la Relation de Bernard Diaz ; puisque Cortez étoit trop éclairé , pour ignorer la difference qui est entre la vûe d'une action qui donne de si terribles idées , & le recit du même fait , après qu'il est arrivé : & que c'est une maxime constante , que les plus fortes impressions que nôtre esprit recoive , sont celles qui le frappent par les yeux ; au lieu que le sens de l'ouïe ne les recoit jamais si fortement , ni avec la même vivacité.

CHAPITRE XX.

On met à l'eau les brigantins ; & après avoir partagé l'armée , pour attaquer en même-tems , par les chaussées de Tacuba , d'Iztacpalapa & de Cuyoacan , Cortez s'avance sur le lac , & rompt une grande flotte de canots des Mexicains.

Quoyque ces accidens eussent occupé une partie des soins du General , il n'avoit pas laissé de s'appliquer à tout ce qui étoit necessaire à son expedition. Les brigantins se trouvoient en état d'être mis à l'eau ; ce qui fut fait heureusement , par l'industrie de Martin Lopez , qui donna ainsi la dernière main à cet ouvrage. On le commença par la cele-

bration d'une Messe du Saint Esprit, où Cortez communia, avec tous les Espagnols. Le Prêtre benit les corps des vaisseaux, en leur donnant à chacun un nom, suivant l'usage de la marine: & pendant qu'on les équipoit de voiles, de cordages & d'autres agrez, & qu'on en afinoit l'usage, les Espagnols passerent en revûe sous les armes. Il s'en trouva neuf cens, dont cent quatre-vingt-quatorze étoient armez d'arquebuses & d'arbalètes, & les autres d'épées, de boucliers & de lances; quatre-vingt-six Cavaliers, & dix-huit pieces d'artillerie, les trois plus grosses de fer; les quinze autres étoient des fauconneaux de bronze, avec la munition necessaire de poudre & de bales.

Cortez mit sur chaque brigantin, vingt-cinq Espagnols sous un Capitaine, douze Rameurs, six de chaque côté, & une piece d'artillerie. Les Capitaines furent Pierre de Barba, de Seville; Garcias de Holguin, de Cazerès; Jean Portillo, de Portillo; Jean Rodriguez de Villefort, de Medellin; Jean Jaramillo, de Sauveterre dans l'Estremadure; Miguel Diaz d'Aux, Arragonois; François Rodriguez Margarino, de Merida; Christophle Flores, de Valence de Dom Juan; Antoine de Caravajal, de Zamora; Jérôme Ruis de la Motte, de Burgos; Pierre Briones, de Salamanque; Rodrigue Moreïon de Lobera, de Medina del Campo; & Antoine Sotelo, de Zamora. Ils s'embarquerent aussi-tôt, chacun bien préparé à défendre son vaisseau, & à secourir les autres.

L'attaque que l'on devoit faire par le lac étant disposée de cette sorte, le General, suivant l'avis de tous ses Officiers, resolut de s'emparer en même tems, des trois principales chaufées de Tacuba, d'Iztacpalapa & de Cuyoacan, sans s'attacher à celle de Suchimilco; afin d'éviter la desunion de ses troupes, & de les tenir en des postes où elles pussent recevoir ses ordres avec moins de difficulté. Ainsi il partagea son armée en trois corps, & donna le commandement de l'attaque de Tacuba à Pierre d'Alvarado, qu'il nomma Gouverneur & Capitaine general de cette attaque. Alvarado conduisoit avec soy cent cinquante Espagnols & trente Cavaliers, en trois Compagnies, sous les Capitaines George d'Alvarado, Gutierrez de Badaïoz, & André de Montaraz, soutenus de trente mille Tlascalteques, & de deux pieces d'artillerie. Le Mestre

de Camp Christophle d'Olid eut la charge d'attaquer la chauffée de Cuyoacan, avec cent soixante Espagnols en trois Compagnies, commandées par François Verdugo, André de Tapia, & François de Lugo, trente Cavaliers, deux pieces d'artillerie, & environ trente mille Indiens alliez. Enfin Gonzale de Sandoval eut ordre d'entrer par Iztacpalapa, suivi de cent cinquante Espagnols, sous les Capitaines Louïs Marin, & Pierre d'Ircio, deux pieces, vingt-quatre Cavaliers, & toutes les troupes de Chalco, Guacocingo & Cholula, qui faisoient plus de quarante mille hommes. En ce dénombrement des Indiens alliez qui servirent aux trois attaques, nous suivons le sentiment de Herrera, parce que Bernard Diaz ne donne à chacun des trois Capitaines generaux, que huit mille Tlascalteques, & repete souvent qu'ils causerent plus d'embarras, qu'ils ne rendirent de service, sans nous apprendre où on laissa tant de milliers de Soldats accourus de toutes parts au siege de Mexique : sur quoy il montre à découvert la vanité qu'il avoit, d'attribuer toute la gloire de cette action aux Espagnols; ce qu'il fait, à nôtre avis, avec peu de reflexion, puisqu'il rend incroïables les événemens qu'il tâche d'exagerer, lorsque la verité seule leur tenoit lieu de toute sorte d'ornemens.

Olid & Sandoval marcherent ensemble, pour se separer à Tacuba, où ils allerent loger, sans qu'on leur en disputât l'entrée, tous les lieux contigus au lac étant déjà abandonnez; parce que leurs Habitans qui étoient en état de porter les armes, étoient allez pour défendre la Ville capitale. Les autres s'étoient retirez sur les montagnes, avec tout ce qu'ils avoient pû emporter. En cette Ville on eut avis que les Mexicains avoient assemblé une armée considerable, à demi lieuë de là, à dessein de couvrir les aqueducs qui venoient des montagnes de Chapultepeque. Guatimozin avoit pris cette précaution, sur la nouvelle qu'il avoit reçüe du mouvement des Espagnols; voulant conserver les canaux qui fournissoient toute l'eau douce que l'on emploïoit à Mexique.

Il y avoit sur cette digue, deux ou trois canaux faits de troncs d'arbres creusez, soutenus par un fort aqueduc de brique. Les ennemis avoient fait quelques tranchées sur les

avenuës qui y conduisoient : mais les deux Capitaines sortirent de Tacuba , avec la meilleure partie de leurs troupes ; & quoyqu'ils trouvaissent une résistance opiniâtre , ils chasserent enfin les Mexicains de leurs postes , & rompirent l'aqueduc & les tuyaux en deux ou trois endroits ; en sorte que l'eau se partageant en divers ruisseaux , suivit sa pente naturelle , qui la conduisoit dans le lac. Ainsi Olid & Sandoval donnerent le commencement au fameux siege de Mexique , en retranchant à cette Ville l'usage de ses fontaines , & poussant les assiegez à la fâcheuse nécessité , de chercher de l'eau dans les ruisseaux qui descendoient des montagnes , & d'occuper leurs gens & leurs canots à la conduite & à l'escorte de ces convois.

Après cette action , Olid alla prendre son poste à Cuyoacan , & Cortez laissant à Sandoval le tems dont il avoit besoin pour arriver à Iztacpalapa , se chargea de l'attaque qu'on devoit faire par le lac , afin d'avoir l'œil à tout & de courir au secours quand il seroit nécessaire. Il mena avec soy Dom Fernand Roi de Tezcucuo , & le frere de ce Prince , nommé Suchiel , jeune homme plein d'esprit & de feu , qui reçut le Baptême quelque tems après , avec le nom de Dom Charles , comme sujet de l'Empereur. Le General laissa à Tezcucuo une garnison suffisante à défendre cette place d'armes , & faire quelques courtes , afin d'assurer la communication des quartiers : & il s'embarqua , après avoir rangé sur une même ligne les treize brigantins , parez de bannieres , de flammes & de gaillardets ; cherchant par cet extérieur , à donner du relief à ses forces , & attirer la considération de l'ennemi , par la nouveauté.

Le dessein de Cortez étoit de s'approcher de Mexique , afin de s'y faire voir triomphant & maître absolu sur le lac , & de se rabatre sur Iztacpalapa , où l'entreprise de Sandoval luy donnoit de l'inquietude ; parce que ce Capitaine n'avoit point de barques , ni d'autres bâtimens , pour se rendre maître des rûes du côté de la Ville fondées dans le lac , qui servoient continuellement de retraite aux canots des Mexicains : mais comme les brigantins tournoient de ce côté-là , le General aperçut une petite Isle peu éloignée de Mexique , qui étoit comme un rocher élevé considérablement au dessus de l'eau.

Le

Le haut de ce rocher, occupé par un Château assez spacieux, étoit gardé par des Mexicains, sans autre dessein, que celui de provoquer les Espagnols par des injures & des menaces, d'un poste qui leur paroissoit hors du risque d'être insulté. Cortez ne crut pas qu'il fût à propos de souffrir cette insolence à la vûe de Mexique, dont les terrasses & les balcons étoient couverts d'une infinité de gens, accourus pour observer les premiers exploits de la flotte. Les Capitaines se trouverent de l'avis du General, qui fit approcher des bords de l'Isle, où il mit pied à terre, avec cent cinquante Espagnols, qu'il partagea en deux ou trois sentiers qui conduisoient sur la hauteur. Ils monterent en combatant, avec beaucoup de fatigue; parce que le nombre des ennemis étoit grand, & qu'ils se défendoient en braves gens, jusques à ce qu'ayant perdu l'esperance de conserver toute la hauteur, ils se retirerent au Château, où ils ne pouvoient manier leurs armes, tant ils étoient pressez, & où il en perit beaucoup, quoyqu'on fit quartier à la plus grande partie; les Espagnols ne voulant pas tremper leurs mains dans le sang de ces misérables qui se rendoient à eux, méprisant d'ailleurs l'embarras des prisonniers, qui leur étoit à charge.

Après ce petit retardement employé à châtier ces Mexicains, les Espagnols revinrent aux brigantins; & on se disposoit à mettre le cap sur la route d'Iztacpalapa, lorsqu'un nouvel incident fit prendre d'autres mesures. On vid sortir de Mexique quelques canots qui s'avançoient sur le lac, & dont le nombre s'augmentoît à tous momens. Ceux qui parurent les premiers alloient bien à cinq cens, qui s'approchoient en voguant lentement, afin d'attendre les autres; & en peu de tems, ceux qui sortirent de la Ville & ceux qui se joignirent à cette flotte de tous les lieux voisins, firent un si grand nombre, qu'à les compter par rapport à l'espace qu'ils occupoient, ils devoient être plus de quatre mille: & le spectacle formé par ce grand nombre de vaisseaux, relevé par le mouvement des plumes & l'éclat des armes des Soldats, avoir quelque chose de beau, & en même tems de terrible aux Espagnols, qui voïoient ce lac comme s'abîmer devant leurs yeux.

Cortez rangea ses brigantins en forme de demi lune, afin de faire un plus grand front à l'ennemi, & de combattre

avec plus de liberté. Il se confioit en la valeur de ses Soldats & en la force de ses bâtimens, dont un seul pouvoit faire tête à la plus grande partie de la flotte des ennemis. Sur cette assurance, le General s'avança contre les canots des Mexicains, afin de leur faire connoître qu'il ne refusoit pas la bataille: & lorsqu'il s'en vid à quelque distance, il fit cesser de voguer, afin de donner aux Rameurs ces momens de respiration, pour entrer à toutes rames dans la flotte des ennemis; le calme qu'il faisoit ce jour-là, laissant toute l'étendue à la force de leurs bras. Les Mexicains, poussés peut-être par un même motif, firent la même manœuvre: cependant la divine Providence, qui s'étoit si souvent déclarée en faveur des Espagnols, fit en ce moment lever un vent de terre, qui prenant les brigantins en poupe, leur donna toute l'impression nécessaire à se laisser tomber sur cette épaisse foule de canots. Les coups des pieces tirées à propos d'une juste distance, commencerent le fracas, que les brigantins à voile & à rame augmentèrent, en écrasant tout ce qui se trouva devant eux. Les Arquebusiers & les Arbalétriers tiroient cependant, sans perdre un seul coup: le vent même combattoit pour nous, en aveuglant les ennemis par la fumée, & les obligeant à tourner, afin de s'en défendre. Enfin les brigantins mêmes avoient part à l'action: ils fracassoient en pieces les canots des Mexicains, ou ils les couloient à fond, sans craindre leur choc, à cause de leur foiblesse. Les Nobles Mexicains qui remplissoient les cinq cens canots de l'avant-garde, soutinrent néanmoins le combat avec beaucoup de valeur: Tout le reste ne fut qu'un desordre & une confusion si horrible, qu'ils se renversèrent les uns les autres, en fuyant. Les ennemis perdirent la plus grande partie de leurs Soldats; & leur flotte fut rompuë & défaite si entierement, que les brigantins en suivirent les miserables débris, jusques à les pousser à coups d'artillerie, sur les quais de la Ville de Mexique.

Cette victoire fut d'une extrême consequence, à cause de la reputation d'insoutenables, que les brigantins s'acquirent en cette occasion, & qui répandit ses influences sur toutes les autres. Elle abatit encore le courage des Mexi-

PLACE



Combat des Brigantins de Cortez contre les Canots des Mexiquains.

cains , en les privant de cette partie de leurs forces qui consistoit en l'adresse & en l'agilité du maniment de leurs canots. Ce n'étoit pas la perte qu'ils en firent qui les chagrinoit , elle étoit peu considérable , à l'égard de la quantité qui leur restoit ; mais le regret de voir qu'ils n'étoient plus d'aucun usage , & qu'ils ne pouvoient soutenir un choc aussi violent que celui des brigantins. Ainsi les Espagnols devinrent les maîtres de la navigation ; & Cortez s'avança jusqu'aux murs de la Ville , où il fit tirer quelques coups de canon , moins pour endommager les ennemis , que pour leur donner avis de son triomphe. Il n'eut aucun chagrin de voir le grand nombre de Peuple qui occupoit les tours & les terrasses de la Ville , pour voir le succès du combat ; & le plaisir d'avoir frappé leurs yeux par la vue de leur perte , luy fit paroître ce nombre , quoyqu'il fût trop grand pour des troupes ennemies , trop petit néanmoins pour des témoins de sa victoire. Complaisance ordinaire aux vainqueurs , qui touche quelque fois les plus moderez , soit comme un ornement de leur triomphe , ou comme une suite de leur bonheur.

CHAPITRE XXI.

Cortez va reconnoître les postes de son armée sur les trois chaussées , & trouve par tout , que le secours des brigantins étoit nécessaire. Il en laisse quatre à Sandoval , quatre à Pierre d'Alvarado , & se retire à Cuyoacan avec les cinq autres.

LE General choisit un poste auprès de Tezeuco , où il pût passer la nuit , & laisser reposer les troupes en sûreté. Au point du jour , comme les brigantins se dispoient à prendre la route d'Iztacpalapa , on découvrit un gros considérable de canots , qui ramoient en diligence vers Cuyoacan ; ce qui fit prendre la resolution de porter du secours à l'endroit où le peril pressoit. On ne put attraper la flotte des ennemis , mais

on arriva peu de tems après, lorsqu'Olid se trouvoit engagé sur la digue, & réduit à combattre de front contre les Mexicains qui la défendoient, & des deux côtez contre les canots qui étoient arrivez; en sorte qu'il se voïoit obligé à faire une retraite, & à perdre le terrain qu'il avoit gagné.

La necessité avoit enseigné aux Mexicains tout ce que l'art de la guerre pouvoit apprendre, pour la défense de leurs chaussées. Ils avoient levé jusques à la Ville, tous les ponts aux endroits où elles étoient coupées, & par où les courants du grand lac perdoient leur force, en s'écoulant dans l'autre. Ils tenoient des claies ou des planches prêtes des deux côtez, afin de passer à la file par-dessus, pour aller à la charge; & ils avoient élevé des tranchées derriere ces fossés pleins d'eau, à dessein d'empêcher les approches. C'est ainsi qu'ils avoient fortifié les trois chaussées en plusieurs endroits, où ils craignoient l'insulte des Espagnols; & on fut obligé à prendre par tout les mêmes mesures, pour surmonter ces difficultez. Les Arquebusiers & les Arbalétriers tiroient à ceux qui paroïssoient au haut de la tranchée, durant qu'on faisoit passer de main en main des fascines, pour combler le fossé: après quoy on faisoit avancer une piece d'artillerie, qui en deux ou trois volées ouvroit le passage; & les débris de la première fortification servoient à remplir le fossé de la suivante.

Olid s'étoit rendu maître du premier, lorsque les canots des Mexicains arriverent; mais quand ils découvrirent les brigantins, ceux qui étoient de ce côté du lac, firent force de rames pour fuir; & ils perdirent seulement ceux qui se trouverent à la portée du canon: mais comme les ennemis, qui croïoient être en sûreté de l'autre côté de la digue, combattoient encore, le General fit ouvrir le fossé qui étoit derriere l'arriere-garde d'Olid; en sorte que trois ou quatre brigantins aïant passé tous ces canots prirent la fuite: & les ennemis qui défendoient la tranchée opposée de front aux Espagnols, se voïant exposez aux bateries en tête & par les flancs, par terre & par eau, se retirerent en desordre au dernier rempart proche de la Ville.

Les troupes prirent quelque repos durant la nuit, sans aban-

donner ce qu'elles avoient gagné sur la chaussée ; & au jour on continua la marche sans aucun obstacle , jusques au dernier pont , qui donnoit un passage dans Mexique. On le trouva fortifié de remparts plus hauts & plus épais ; & toutes les rues que l'on découvroit étoient coupées de tranchées , garnies d'un si grand nombre de gens armez , qu'on vid bien le risque que l'on alloit courir à cette attaque : mais comme Cortez se trouvoit engagé avant que d'avoir envisagé le peril , il crut qu'il exposeroit son honneur , en se retirant sans donner quelque atteinte aux ennemis. Toute l'artillerie des brigantins fit donc une décharge , & un cruel carnage de ces misérables , qui étoient accourus en foule aux avenues des rues. Cependant Olid travailloit à combler le fossé , & à rompre les fortifications de la chaussée ; ce qui étant fait , il chargea ceux qui les défendoient , avec les Espagnols qui étoient à l'avant-garde , & gagna assez de terrain , pour donner lieu aux Alliez qui combattoient sous luy , de se mettre en bataille en terre-ferme. Les troupes de Mexique accoururent en même tems au secours de leurs gens , & firent de tous côtez une furieuse résistance : néanmoins elles lâchoient le pied insensiblement , lorsque Cortez , qui ne put souffrir la lenteur de leur retraite , sauta à terre avec trente Soldats Espagnols , & échaufa si fort le combat par sa présence , que les Mexicains tournerent le dos , & le General se rendit maître de la principale rue de Mexique ; ceux mêmes qui occupoient les terrasses & les balcons aiant pris la fuite.

On retomba bien-tôt en un nouvel embarras. Les Mexicains s'étoient jettez en fuïant , dans un Temple peu éloigné de l'entrée ; les tours , les degrez , le haut & le bas de ce Temple étoient si couverts de Soldats , que toute la masse paroissoit une montagne de plumes & d'armes entassées. Ils défioient les Espagnols par des cris aussi fermes , que s'ils n'avoient jamais fait autre chose que de les battre en toutes rencontres. Cortez indigné de voir tant d'orgueil suivre de si près tant de lâcheté , fit amener trois ou quatre pieces des brigantins , dont le premier fracas fit voir aux Mexicains , qu'ils menaçoient mal à propos ; & bien tôt après il falut changer de mire , pour tirer contre ceux qui fuïoient à toutes jambes vers le centre de la Ville. Ainsi tout ce quartier demeura libre ; parce que ceux

qui combattoient des terrasses & des balcons, suivirent la fuite des autres; & l'armée s'avancant, s'empara du Temple sans résistance.

Les Mexicains firent ce jour là une grande perte : on jeta toutes les Idoles au feu, dont les flammes éclairerent la victoire des Espagnols. Le General, tres-satisfait d'avoir mis le pied dans Mexique, & voyant que ce Temple étoit un poste fort avantageux, resolut non-seulement d'y passer la nuit avec ses troupes, mais encore de le mettre en défense pour le garder, afin de resserrer les ennemis, & d'avancer l'attaque de Cuyoacan. Il communiqua à ses Capitaines son dessein, & les raisons que le premier mouvement de son inclination luy fournissoit : mais ils luy représenterent tout d'une voix, que comme on ne sçavoit pas le progres que Sandoval & Alvarado pouvoient avoir fait à leurs attaques, ce seroit une temerité de s'exposer à perdre le passage des chaussées, & en même-tems l'esperance des vivres & des munitions, dont on avoit besoin pour conserver les troupes. Que leur conduite ne devoit pas être confiée aux brigantins, puisqu'ils ne pouvoient approcher des quais du quartier où ils se trouvoient alors : qu'ainsi ils seroient obligez à débarquer les vivres & les munitions, à une distance où on ne pourroit les recevoir, ni les transporter sans donner une bataille à chaque débarquement. Que les corps de l'armée devoient marcher d'un même pas en leurs attaques, afin de diviser les forces des ennemis, & se donner la main, jusques à ce qu'ils prissent ensemble leurs quartiers dans la Ville. Enfin, que les resolutions prises du consentement de tous les Officiers sur la conduite de ce siege, ne devoient point s'alterer sans une mure consideration; & qu'il ne falloit point entrer de gaieté de cœur en cet engagement, sans autre raison que celle de donner une vaine reputation à la victoire qu'ils venoient de remporter : d'autant plus, que les consequences que l'on tire d'un heureux succez, ne sont pas toujours bien fondées; puisqu'à la maniere des flateries, elles abusent souvent la prudence, en réjoüissant l'imagination. Cortez vid bien que ce conseil étoit le plus sage; & une de ses meilleures qualitez étoit, de se dégager aussi aisément de l'amour qu'on a pour ses opinions, qu'il embrassoit avec plaisir le parti de la raison. Il se retira donc le jour suivant à Cuyoacan, escorté des

brigantins, qui ôterent aux ennemis la hardiesse de venir l'inquieter en sa marche.

Le General passa le même jour à Iztaacpalapa, où il trouva Sandoval réduit à la dernière extrémité. Ce Capitaine s'étoit emparé de ce côté de la Ville qui étoit sur la digue, & avoit logé les troupes, après s'être fortifié comme il avoit pû. Cependant ses ennemis, retirez dans une maison sur le lac, luy livroient de continuelles attaques avec leurs canots. Sandoval avoit fait un grand fracas sur ceux qui s'approchoient : il avoit ruiné quelques maisons, & repoussé deux ou trois attaques que les Mexicains avoient faites par la digue. Ce jour-là, les ennemis aiant abandonné une grande maison qui n'étoit pas éloignée de la chaussée, il resolut de s'en saisir, à dessein d'élargir son quartier, & d'en écarter les ennemis. Il fit jetter plusieurs fascines dans l'eau, afin de rendre le passage plus aisé ; & il s'engagea dans la maison, avec une partie des Espagnols : mais à peine fut-il dedans, que plusieurs canots qui étoient en embuscade, s'avancerent, & jetterent à l'eau des troupes de nageurs, qui en écartant les fascines, couperent à Sandoval le chemin de sa retraite. Ainsi ils le tenoient assiégué de tous côtez, & tiroient sur ses gens, de dessus les balcons & les terrasses des maisons voisines.

Il étoit en cet embarras, lorsque le General arrivant, découvrit de loin cette quantité de canots qui occupoient les ruës sur le lac du côté de Mexique. Il fit ramer à toute force, & joüir son artillerie avec tant d'effet, que le débris que les boulets causerent, joint à la terreur qu'ils avoient des brigantins, obligerent les Mexicains à fuir avec tant d'empressement, pour gagner le chemin du lac par les ruës écartées, & en si grand desordre, que ceux qui se trouvoient sur les terrasses, sautant dans les canots, en firent enfoncer plusieurs ; & les autres vinrent donner à travers les brigantins, & tomber par une fuite aveugle, dans le peril qu'ils vouloient éviter. Les ennemis firent en cette occasion une perte qui commença à leur faire remarquer l'affoiblissement de leurs forces : & comme on reconnoissoit cette partie de la Ville qu'ils avoient occupée, on fit encore plusieurs prisonniers ; & on trouva quelque butin, qui servit au moins à réjouir les Soldats, s'il ne les enrichit. La vûë des difficultez que Sandoval avoit rencon-

trées à la prise d'Iztacpalapa, fit connoître au General qu'il étoit impossible de faire agir les troupes que ce Capitaine commandoit, ni de se servir de la chaussée, sans ruiner entièrement cette retraite des canots de Mexique, en jettant la moitié de la Ville dans l'eau : mais comme le retardement étoit dangereux, en l'état où les autres attaques se trouvoient, Cortez prit la resolution d'abandonner ce poste, & de faire passer Sandoval avec ses troupes, à celui de Tepeaquilla, où il y avoit une autre chaussée plus étroite, & ainsi moins commode pour les attaques, mais plus avantageuse au dessein de retrancher aux Mexicains les vivres, dont ils commençoient à manquer, & qu'ils recevoient par ce passage. On executa aussi-tôt cette resolution ; & Sandoval alla par terre, escorté des brigantins, qui rangeoient le bord du lac, jusques à ce qu'il se fût saisi de ce nouveau poste, & qu'il y eût logé ses troupes sans resistance, parce qu'il étoit abandonné : après quoy Cortez fit voguer vers Tacuba.

Alvarado avoit trouvé cette Ville deserte ; & ce fut une victoire de moins pour luy en commençant son attaque. Il l'avoit poussée avec divers succez, en batant des ramparts, & en comblant des fosses de la même maniere que Christophle d'Olid avoit conduit la sienne : mais quoyqu'Alvarado eût remporté de grands avantages sur les ennemis, qu'il en eût tué un grand nombre, & qu'il se fût avancé jusques à mettre le feu à quelques maisons de Mexique, il avoit perdu huit Espagnols lorsque Cortez arriva ; & cette perte mêla quelques regrets, entre les applaudissemens que l'on donna à sa valeur.

Le General s'apperçut alors, que les mesures qu'il avoit prises ne répondoient pas au projet qu'il s'étoit formé ; parce que ce siege se reduisoit par ces attaques & ces retraites, à une espece de guerre, qui consumoit le tems, & exposoit les hommes sans aucun profit, & à de simples actes d'hostilité, qui ne meritoient pas le nom de veritables avantages. La voie des chaussées avoit de grandes difficultez, à cause des remparts & des fosses, où les Mexicains relevoient tous les jours de nouvelles fortifications, & de la persecution continuelle de leurs canots, qui venoient toujours en grand nombre charger aux endroits que les brigantins venoient de quitter, ce qui demandoit d'autres mesures pour venir à bout de son entreprise.

Il fit donc cesser les attaques, jusques à nouvel ordre ; & il s'appliqua à faire bâtir un nombre de canots suffisant à le rendre maître du lac. Pour cet effet il envoya des Officiers de confiance, afin d'assembler tous les canots qui étoient en réserve aux Villes & Bourgs de ses Alliez, desquels, & de ceux qu'on fit à Tezcuco & à Chalco, il forma un gros redoutable aux ennemis. Cortez le partagea en trois divisions : & après les avoir remplis d'Indiens alliez & propres à ce manège, il nomma des Capitaines de leur Nation, qui en commandoient chacun une escadre, soutenus des brigantins ; dont avec ce nouveau renfort, il en donna quatre à Sandoval, autant à Alvarado ; & pour sa personne, il alla se joindre avec les cinq qui restoit, au Maître de Camp Christophle d'Olid.

Dés ce moment, on reprit les attaques avec plus d'ordre & de facilité, parce que les insultes des ennemis cessèrent ; le General aiant ordonné que les canots joints aux brigantins, fissent la ronde sur le lac & courussent incessamment au long des digues, afin d'empêcher les sorties des Mexicains. Par ce moyen, on prit à diverses fois plusieurs bâtimens, qui tâchoient de passer avec des vivres & des barils d'eau ; & on eut connoissance de la nécessité où la Ville étoit réduite. Olid s'avança jusques à ruiner les maisons des Fauxbourgs de Mexique. Alvarado & Sandoval firent le même progrès, chacun à son attaque ; & les heureux succès de ces expéditions changerent entierement la face des affaires. L'armée conçut de nouvelles esperances ; & les simples Soldats mêmes contribuoient à la facilité de l'entreprise, entrant dans les occasions avec une espece de confiance & de gaieté qui ressemble à la valeur, & qui rend hardis ceux qui ont l'imagination remplie de l'esperance de la victoire, parce qu'ils ont eu le bonheur de se trouver quelque fois avec les vainqueurs.



CHAPITRE XXII.

Les Mexicains mettent en usage divers stratagèmes pour leur défense. Ils dressent une embuscade de leurs canots contre les brigantins. Cortez est battu dans une occasion considerable, & poussé jusques à Cuyoacan.

LA diligence & l'industrie que les Mexicains emploïerent à défendre leur Ville, ne sont pas seulement remarquables; mais encore, en quelques circonstances, dignes d'admiration. Il est vrai que la valeur étoit comme naturelle à ces Peuples, élevez dans l'exercice des armes, qui étoient l'unique voie pour parvenir aux grandes dignitez: mais en cette occasion ils passerent de la vaillance, aux reflexions militaires; parce qu'ils avoient besoin de nouvelles inventions, contre une forme d'attaque faite par des gens dont les armes & la conduite à la guerre, étoient éloignées de tout ce qui se pratiquoit en ce País-là.

Ils tirerent même quelques coups assez juste, pour s'acquiescer la reputation d'esprits élevez au-delà du commun. On a rapporté l'adresse dont ils avoient usé à fortifier leurs digues: celle qu'ils mirent depuis en usage, n'étoit pas moindre, lorsqu'ils envoïerent par de longs détours, des canots chargez de pionniers; afin de nettoïer les fosses que les Espagnols avoient comblez, & tomber sur eux avec toutes leurs forces, quand ils étoient obligez de se retirer. Ce stratagème fit perdre quelques Soldats aux premières entrées: & le tems en apprit encore un plus raffiné aux ennemis, puisqu'ils s'aviserent de faire leurs sorties durant la nuit, dans le seul dessein de tenir nos troupes en inquietude; & de les fatiguer en les privant du sommeil, afin de les attaquer en cet état, avec des troupes fraîches.

Mais rien ne fit tant paroître leur esprit & leur habileté,

que ce qu'ils imaginèrent contre les brigantins, dont ils tâcherent de ruiner les forces trop puissantes pour eux, en les desunissant. Pour cet effet ils construisirent trente grandes barques, pareilles à celles que l'on nomme *Pirogues*, mais bien plus vastes, & renforcées de grosses planches en maniere de pavesades; afin de combattre à couvert derriere cette espece de rempart. Ils sortirent durant la nuit, avec cette flotte, pour aller se poster en certains endroits couverts de roseaux que le lac produisoit, si hauts & si épais, qu'ils formoient comme une espece de forêt impenetrable à la vûë. Leur dessein étoit de provoquer les brigantins, dont il y en avoit toujours deux qui alloient successivement en course, afin d'empêcher les secours qui entroient dans la Ville, & de les attirer dans cette forêt de roseaux. Ils avoient préparé trois ou quatre canots chargez de vivres, pour servir d'amorce aux brigantins, & un bon nombre de gros pieux qu'ils enfoncerent à fleur d'eau; afin que le choc mît en pieces nos vaisseaux, ou au moins en un si grand embarras, qu'il leur fût aisé de les aborder. La disposition de ce stratagème fait assez connoître que les Mexicains sçavoient raisonner juste, tant sur les moïens de se défendre, que sur ceux d'offenser leurs ennemis; & qu'ils avoient l'esprit assez éclairé, pour donner dans ces raffinemens qui rendent les hommes ingenieux à la destruction de leurs semblables, & qui servent comme de principes à cette science, ou plutôt à ces maximes si peu raisonnables, dont neanmoins on a composé ce qu'on appelle raison de la guerre.

Le jour suivant, deux des quatre brigantins qui servoient à l'attaque de Sandoval, allerent en course de ce côté-là, commandez par les Capitaines Pierre de Barba & Jean Portillo. Du moment que les ennemis les eurent découverts, ils poussèrent à l'eau leurs canots par un autre endroit; afin qu'après avoir paru en belle prise, ils feignissent de fuir, & qu'ils se retirassent dans les roseaux. Cet ordre fut exécuté si à propos, que les deux brigantins s'élançant à force de rames sur cette prise, allerent donner à travers des pieux, où ils s'embarrasserent tellement, qu'ils ne pouvoient ni avancer, ni reculer.

En même-tems, les pirogues des ennemis sortirent, &

vinrent à la charge avec une resolution desesperée. Les Espagnols se virent alors en un tres-grand peril : mais leur courage faisant les derniers efforts , ils soutinrent le combat , afin d'occuper les ennemis , pendant qu'ils firent descendre quelques plongeurs , qui à force de bras & de haches , couperent ou écartèrent les pieux qui retenoient les brigantins. Ils eurent ainsi la liberté de se manier , & de faire jouer leur artillerie à travers la plus grande partie des pirogues ; poursuivant après cela à coups de canon , celles qui se sauvoient. Ainsi les Mexicains furent assez punis de leur ruse : mais les brigantins sortirent de cette occasion fort maltraitez , & plusieurs Espagnols blesez. Le Capitaine Jean Portillo fut tué en ce combat , après avoir contribué plus qu'aucun autre à la victoire , par sa valeur & son activité. Pierre de Barba y reçut aussi quelques blessures , dont il mourut au bout de trois jours. Cortez fut sensiblement affligé de la perte de ces deux Officiers , particulièrement de Barba , se voyant privé d'un ami également sûr dans les disgraces & dans les prosperitez , & d'un Soldat brave sans emportement , & sage sans foiblesse.

Le General ne fut pas long tems sans trouver une occasion de tirer vengeance de leur mort. Les Mexicains aiant réparé leurs pirogues , & même augmenté le nombre , se cachèrent encore au même endroit , fortifié de nouveau , croiant fort temerairement , qu'on donneroit dans le même piege , sans qu'ils luy donnassent une autre couleur. Cortez fut heureusement averti de ce mouvement de l'ennemi : & comme il cherchoit à hâter autant qu'il se pourroit , la vengeance de sa perte , il envoya six brigantins à la file , se mettre en embuscade dans un autre endroit couvert de roseaux , qui n'étoit pas éloigné des ennemis. Il ordonna , sur le modele de leur statagème , qu'un brigantin sortît à la pointe du jour ; & qu'après avoir témoigné par différentes courses , qu'il cherchoit des canots qui portoient les vivres , il s'approchât des pirogues ennemies , autant qu'il seroit nécessaire pour feindre qu'il les avoit découvertes , & pour tourner en diligence , en les appelant par sa fuite , au lieu de la contre embuscade. La chose réussit comme il l'avoit imaginée. Les Mexicains dans leurs pirogues , poussèrent vi-

vement le brigantin qui fuïoit ; celebrant sa prise , qu'ils croïoient assurée , par de grands cris de joie , & avec une ardeur incroyable. Lorsqu'ils furent à une distance convenable , les autres brigantins s'avancerent pour les recevoir , & les saluerent de leur artillerie si cruellement , que la premiere décharge emporta la plus grande partie des pirogues , laissant un si grand étonnement dans les autres , qu'avant que ceux qui les défendoient eussent pris aucun parti , ils perirent presque tous , avec leurs bâtimens , à la seconde décharge. Ainsi le General ne vangea pas seulement la mort de Barba & de Portillo , mais il eut encore l'avantage de ruiner absolument la flotte des ennemis ; reconnoissant qu'il avoit appris des Mexicains la metode de dresser des embuscades sur l'eau , mais avec une grande satisfaction d'avoir sçu les copier si parfaitement pour les bien battre.

On recevoit en ce tems-là plusieurs avis de ce qui se passoit dans Mexique , par le moien des prisonniers que l'on faisoit aux attaques : & le General sçachant que la faim & la soif commençoient à tourmenter les assiegez , & excitoient plusieurs bruits parmi la Populace , & diverses opinions dans l'esprit des Soldats , il donna tous ses soins à leur couper de toutes parts le passage des vivres ; & afin d'autoriser encore davantage la justice de ses armes , il envoya deux ou trois Nobles choisis entre les prisonniers , à Guatimozin , pour luy dire : *Qu'il l'invitoit à faire la paix , en luy offrant des partis avantageux , qui étoient , de luy laisser son Empire & toute sa Grandeur , pourvu seulement qu'il s'obligeât à reconnoître la Souveraineté de l'Empereur des Espagnols , dont le droit étoit appuié entre les Mexicains , par la tradition de leurs ancêtres , & par le consentement de tous les siècles.* C'est en substance ce que Cortez proposa , & qu'il repeta plus d'une fois ; parce qu'il avoit un extrême regret de se voir forcé à détruire une Ville si belle & si opulente , qu'il regardoit déjà comme un riche ornement de la Couronne de son Prince.

Guatimozin reçut cette proposition avec moins d'orgueil qu'il n'en témoignoît ordinairement , ainsi que d'autres prisonniers le rapportèrent quelque tems après. Il assembla les

Conseil de ses Officiers & de ses Ministres, avec les Sacrificateurs, qui avoient la premiere voix dans les délibérations sur les affaires publiques. Il fonda sa proposition sur l'état miserable où la Ville se trouvoit reduite, la perte des meilleurs Soldats, & les plaintes du Peuple sur la misere qu'ils commençoient à endurer, & la destruction de leurs maisons. Il conclut en demandant leur conseil, & témoignant l'inclination qu'il avoit à la paix; afin d'emporter leurs sentimens par flaterie, ou par respect. Cela luy réussit si bien, que tous les Officiers & les Ministres conclurent à recevoir les propositions de paix, à écouter le parti qu'on luy offroit, & à se ménager du tems pour en examiner ce qui conviendrait le plus aux intérêts de l'Etat.

Les seuls sacrificateurs s'opposèrent au traité de paix, avec une opiniâtreté invincible, en feignant quelque réponse de leurs Idoles, qui les assûroient de la victoire, l'imposture de ces faux Dieux passant peut-être pour une vérité dans l'esprit de leurs Ministres: parce que le Demon étoit alors fort intrigué, & souffloit aux oreilles de ces misérables, des sentimens qu'il ne pouvoit inspirer au cœur de leurs Soldats. Quoyqu'il en soit, leurs remontrances, armées du zele de la Religion, & de cette liberté qui se couvre du voile de devotion, eurent alors tant de force, que tous ceux du Conseil revinrent à leur avis: & quoyque Guatimozin en eût dans le cœur un sujet de déplaisir, parce qu'il y sentoit déjà quelques presages de sa ruine, il conclut néanmoins à continuer la guerre, déclarant à ses Ministres, qu'il feroit mourir le premier qui seroit assez hardi pour parler encore de la paix, quelque misere que l'on souffrît dans la Ville, sans en excepter les Sacrificateurs même, qui devoient soutenir plus constamment que les autres, le sentiment de leurs Oracles.

Cortez ayant scû cette resolution, entreprit d'attaquer Mexique par les trois chauffées en même tems, à dessein de porter le fer & le feu jusques dans le cœur de cette Ville: & après avoir envoyé ses ordres aux Commandans des deux attaques de Tacuba & de Tepeaquilla, & marqué une heure précise, il marcha par la digue de Cuyoacan, à la tête des troupes & de Christophle d'Olid. Les ennemis avoient ouvert les fosses, & élevé des ramparts à leur maniere or-

dinaire; mais les cinq brigantins de cette attaque rompirent aisément les fortifications au même-tems qu'on combloit les fosses. Ainsi l'armée passa sans aucun obstacle considerable. On trouva néanmoins une difficulté d'une autre espece, au dernier pont qui touchoit au quai de la Ville. Ils avoient taillé une partie de la chaussée de soixante pieds de longueur, & fait renfler l'eau du long des quais, afin de la rendre plus haute dans ce fossé. Son bord du côté de la Ville étoit fortifié de madriers, de deux ou trois rangs de grosses planches bien jointes & bien chevillées, avec de bonnes traverses. Les troupes qui défendoient ce rempart étoient presque inombra- bles. Cependant les premiers coups de canon briserent cette machine; & les ennemis, dont plusieurs furent tuez par les pieces du débris, se voiant découverts & exposez à l'artillerie, se retirerent dans la Ville, sans tourner le visage, & aussi sans cesser de menacer. L'abord du quai demeura libre; & le General voulant gagner du tems, commanda d'abord les Soldats Espagnols pour s'en saisir, en se servant de la commodité des brigantins & des canots des Alliez, qui les porterent à terre. Les Alliez & la Cavalerie passerent par la même voie, avec trois pieces d'artillerie, qui parurent suffisantes pour cette action.

Avant que d'aller aux ennemis, qui se montroient encore derriere les tranchées coupées à travers les rues; le General ordonna au Tresorier Julien Alderete de demeurer, afin de faire combler & de garder le fossé, & aux brigantins de s'approcher des quais, afin de faire le plus de mal qu'ils pourroient aux ennemis. L'escarmouche commença aussi-tôt; & Alderete entendant le bruit de ce combat, & voiant le progres des Espagnols, apprehenda que l'emploi de faire combler un fossé, lorsque ses Compagnons étoient aux mains, ne fût trop bas, & indigne de ses soins. Il se laissa donc emporter indistinctement à l'occasion; laissant cette fonction à un autre, qui ne sçut l'exécuter, ou ne voulut point se charger d'un emploi subdelegué, & décrié par celui-là même qui le luy commettoit. Ainsi toute la troupe qu'il commandoit le suivit au combat; & ce fossé qu'on n'avoit sçu passer en entrant demeura abandonné.

Les Mexicains soutinrent vaillamment les premieres atta-

ques. On gagna leurs tranchées, mais avec beaucoup de peine & de sang répandu : & le danger fut encore plus grand, quand on eut passé les maisons ruinées aux autres entrées, & qu'on eut à se défendre des traits qui pleuvoient des terrasses & des fenêtres. Lorsque la fureur des combatans étoit au plus haut point, on sentit les ennemis mollir tout d'un coup ; & cela parut venir de quelque nouvel ordre, car ils abandonnerent le terrain avec précipitation : & selon les présomptions vérifiées ensuite, Guatimozin étoit l'auteur de cette nouveauté. Il avoit appris que le grand fossé étoit abandonné ; & sur cet avis, il avoit envoyé ordre à ses Capitaines de conserver leurs troupes, afin de charger les Espagnols lorsqu'ils se retireroient. Le General entra en soupçon de ce mouvement : & parce qu'il ne se voioit que le tems nécessaire pour retourner à son quartier, il commença la retraite, après avoir fait abatre & brûler quelques maisons, afin qu'on ne s'en servit pas à la premiere entrée, pour accabler d'en-haut les assaillans.

Les troupes avoient fait à peine la premiere démarche, que les oreilles furent frappées par le son terrible & mélancolique d'un instrument qu'ils appelloient la trompette sacrée ; parce qu'il n'étoit permis de le sonner qu'aux seuls Sacrificateurs, quand ils annonçoient la guerre, & animoient le cœur des Soldats de la part de leurs Dieux. Le son de l'instrument étoit brusque, & composé de tons lamentables en maniere de chanson, qui inspiroit à ces Barbares une nouvelle ferocité, en consacrant le mépris de la vie par un motif de Religion. Dès ce moment, le bruit insupportable de leurs cris commença ; & à la sortie de la Ville, une multitude effroyable de Soldats déterminez, & choisis exprés pour cette action, vint tomber sur l'arriere-garde, où les Espagnols étoient.

Les Arquebusiers soutenus des Arbalétriers, leur firent tête, & Cortez suivi des Cavaliers, les repoussa : mais aiant appris la difficulté du fossé qui empêchoit la retraite, il voulut former des bataillons, sans le pouvoir faire ; parce que les troupes des Alliez, qui avoient ordre de se retirer, & qui donnerent les premieres dans l'ouverture, s'y étoient jettées confusément ; en sorte qu'on n'entendit pas les ordres, ou qu'on n'y obéit pas.

Plusieurs

Plusieurs passoient à la chaussée sur les brigantins, & sur les canots. Il y en avoit encore davantage qui se jetterent à l'eau, où ils trouvoient des troupes de Mexicains excellens nageurs, qui les perçoient à coups de dard, ou qui les étoufoient dans le lac. Cortez demeura le dernier à soutenir l'effort des ennemis, avec quelques Cavaliers; & son cheval étant tué à coups de fleches, le Capitaine François de Guzman mit pied à terre pour offrir le sien au General, si malheureusement, qu'il fut accablé & fait prisonnier, sans qu'on pût le sauver. Enfin Cortez se retira vers les brigantins, sur lesquels il revint à son quartier, blessé & presqu'en déroute, sans pouvoir se consoler par le carnage qu'on avoit fait ce jour-là des Mexicains. Ils enleverent plus de quarante Espagnols vivans, pour les sacrifier à leurs Idoles. On perdit une piece d'artillerie, & plus de mille Tlascalteques. Enfin, à peine revint-il un Espagnol qui ne fût ou blessé, ou maltraité. Veritablement cette perte fut tres-grande. Cortez en penetrait toutes les suites, & faisoit là-dessus de tristes reflexions; mais les sentimens de son cœur n'alloient point jusques à son visage, de crainte de marquer trop le desastre de cet événement: cruel, mais inevitable tribut, que ceux qui commandent les armées paient à l'éclat de leur dignité, en chassant la douleur au fond de l'ame, pour ne laisser paroître à l'exterieur qu'une grande tranquillité.



CHAPITRE XXIII.

Les Mexicains celebrent leur victoire par le sacrifice des Espagnols. Guatimozin trouve le moyen d'affraier les Alliez, dont plusieurs desertent de l'armée de Cortez. Ils retournent en plus grand nombre; & on prend la resolution de se poster dans la Ville même.

Sandoval & Alvarado entrerent en même-tems dans la Ville, & trouverent par tout une égale resistance, avec peu de difference au succez de leurs attaques. Ils forcerent des passages, ils comblèrent des fosses, percerent jusques dans les rues, où ils ruinerent des maisons, & souffrirent en leur retraite les derniers efforts de la part des ennemis. Néanmoins, comme ils n'essuièrent pas le cruel contre-tems que le General trouva en son chemin, leur perte fut moindre, quoy qu'ils eussent trouvé à redire vingt Espagnols aux deux attaques, & c'est sur ce nombre qu'on a compté, lorsqu'on a dit que Cortez perdit soixante Espagnols à celle de Cuyoacan.

Le Tresorier Julien d'Alderete reconnut sa faute, à la vûe de la perte que sa desobeïssance avoit causée. Il se presenta au General, avec toutes les marques d'une profonde douleur; offrant de paier de sa tête, le crime qu'il avoit commis. Cortez luy fit une tres-severe reprimande, & ne le punit point autrement; parce qu'il ne trouvoit pas le tems propre à décourager ses Soldats, par le châtiment que cet Officier meritoit. Il falut alors par necessité suspendre les attaques; & l'on se reduisit à serrer la Place de plus près, & à empêcher le passage des vivres, durant qu'on s'appliquoit à penser les blesez, dont le nombre surpassoit de beaucoup ceux qui étoient échapez sans blessûres.

Ce fut en cette occasion que l'on ressentit l'effet d'une grace singuliere, en la personne d'un simple Soldat nommé Jean Catalan, qui sans autre onguent qu'un peu d'huile & quelques be-

nedictions, guerissoit les plaies en si peu de tems, que cela paroïssoit surnaturel. C'est cette espece de remede que le vulgaire appelle en Espagnol *Curar por Ensalmo*, sans autre fondement, que celuy d'avoir entendu mêler quelques versets des Pseumes de David dans les benedictions. Quoyque la Morale rejette presque toujourns cette pratique ou cette connoissance, comme dangereuse ; néanmoins elle la permet quelque fois, lorsqu'elle a passé par la rigueur d'un examen tres-exact : mais dans le cas dont il s'agit, ce n'est peut-être pas une temerité de croire que le Ciel fut Auteur de ce merveilleux secours ; la grace de rendre la santé étant un de ces dons gratuits que Dieu a communiqnez aux hommes : & il ne paroît pas vrai-semblable, que le concours du Demon servit à ces moïens, qui procuroient la guérison de tant d'Espagnols, lorsqu'il ne cherchoit qu'à les détruire par la suggestion de ses Oracles. Herrera rapporte que ce fut une femme Espagnole nommée Isabelle Rodriguez, qui fit ces admirables cures ; mais nous avons suivi Bernard Diaz, qui y étoit present : Et quoyque ce soit un malheur à celuy qui compose une Histoire, de tomber dans ces contradictions des Auteurs qu'il suit, il ne doit pas toujourns en faire la discussion, puisque le fait étant certain, la difference des moïens est de peu d'importance à la verité.

Cependant les Mexicains celebrent leur victoire par de grandes réjoüissances. On vid durant la nuit, de tous les quartiers des Espagnols, les Temples de la Ville couronnez de torches & de vases pleins de parfums ; & dans le plus grand, dédié au Dieu de la guerre, on entendoit le son de leurs instrumens militaires en differens chœurs, dont le desaccord avoit quelque chose d'affreux. Ils solemnisoient par cet appareil, le barbare sacrifice des Espagnols qu'ils avoient pris en vie, dont les cœurs palpitans, après avoir invoqué le vrai Dieu tant qu'ils animèrent leurs corps, donnerent les miserables restes de leur sang encore tout chaud, à la cruelle aspersión de cet horrible simulacre. C'est ce qu'on presuma du sujet de cette fête : & le Temple étoit si éclairé par la quantité des torches, qu'on distinguoit fort bien l'affluence du Peuple ; & même quelques Soldats s'avancerent, jusques à dire qu'ils entendoient les cris des victimes, & qu'ils reconnoissoient ceux qui les pouissoient : Pitoyable spectacle, qui veritablement frapoit encore moins les

yeux, que l'imagination; mais si funeste & si sensible en cette partie, que Cortez ne put retenir ses larmes, ni tous ceux qui étoient auprès de luy, ne pûrent s'empêcher de les accompagner par les mêmes marques de leur douleur.

Cet avantage joint à la satisfaction d'avoir apaisé leur faux Dieu par le sacrifice des Espagnols, rendit les Mexicains si fiers, que cette même nuit, un peu avant le jour, ils s'approchèrent de tous les trois quartiers; croiant mettre le feu aux brigantins, & achever la déroute des Espagnols, qu'ils sçavoient être blesez pour la plus grande partie, & extrêmement fatiguez. C'est ce qu'ils se figuroient dans leurs reflexions; mais ils n'en firent pas assez pour cacher ce mouvement: la trompette infernale qui leur inspiroit tant de fureur, en traitant de culte sacré une résolution desespérée, avertit par son bruit les Espagnols, qui se preparerent à la défense si à propos, qu'ils repousserent les Mexicains, en pointant seulement les pieces des brigantins & celles de leurs logemens; en sorte qu'elles batoient au long des chaufées. Les Mexicains venoient brutalement, si pressés & en si grand nombre, que les coups de ces bateries en firent un horrible meurtre, qui châtia rudement leur hardiesse.

Le jour suivant, Guatimozin tira plus heureusement de son propre fond quelques artifices, dont un habile Capitaine eût pû s'applaudir. Il fit courir le bruit que Cortez avoit été tué sur la digue, en se retirant; ce qui servoit à entretenir le Peuple dans l'esperance de se voir promptement délivré. Il envoya par toutes les Villes voisines, les têtes des Espagnols sacrifiées; afin que ces témoignages sensibles de sa victoire achevaient de ramener ceux qui s'étoient détachés de son obeïssance. En dernier lieu, il publia que la Divinité souveraine entre leurs Dieux, particulièrement pour ce qui regardoit les armes, étant adoucie par le sang du cœur des ennemis, luy avoit annoncé d'une voix fort intelligible, que la guerre finiroit dans huit jours; & que tous ceux qui mépriseroient cet avis, y periroient. Il avancoit cette imposture, sur la presumption qu'il avoit d'achever bien-tôt d'exterminer les Espagnols; & il eut l'adresse d'introduire des personnes inconnues dans leurs quartiers, qui répandirent ces menaces de sa fausse Divinité, entre les Indiens qui portoient les armes contre luy: Stratagème tres-remarquable.

ble, tendant à augmenter le chagrin de ces Peuples mélancoliques, & desolez par la mort des Espagnols, jointe au carnage que les Mexicains avoient fait de leurs Soldats, & à l'étonnement de leurs Commandans.

Les Oracles de cette Idole avoient un credit si bien établi, & d'une telle reputation aux païs les plus éloignez, que les Indiens se persuaderent aisément l'infailibilité de ses menaces. Les huit jours marquez si précisément pour être le terme fatal de leurs vies, firent un si grand desordre en leur imagination, qu'ils se déterminerent à deserter de l'armée : & on trouva que la meilleure partie de leurs troupes avoit abandonné les quartiers durant les deux ou trois premières nuits ; cette maudite crainte étant si puissante sur l'esprit de ces Nations, que les Alliez de Tlascala même & de Tezeuco, se débanderent avec le même desordre ; soit qu'ils apprehendassent en effet les menaces de l'Oracle, ou qu'ils se laissassent entraîner à l'exemple de ceux qui les redoutoient. Il ne demeura que les Capitaines & quelques Nobles, qui peut-être ne les craignoient pas moins ; mais la perte de leur vie les touchoit moins aussi, que celle de leur honneur.

Cet accident inopiné donna de nouveaux chagrins au General, puisqu'il n'alloit pas à moins, qu'à luy faire abandonner son entreprise : mais du moment qu'il se fut éclairci de l'origine de cette nouveauté, il envoya après ces deserteurs, leurs Commandans mêmes ; à dessein de suspendre leur apprehension, jusques à ce que les huit jours marquez par l'Oracle étant passez, ils reconnussent l'imposture de cette prediction, & qu'ils en fussent plus disposez à retourner à l'armée. Cette diligence de Cortez fut l'effort d'une grande penetration. Les huit jours étant passez sans peril, les Indiens se rendirent capables de persuasion, & revinrent à l'armée, avec cette nouvelle assurance qui se forme dans un cœur desabusé de la crainte.

Don Hernan Roi de Tezeuco envoya aux troupes de sa Nation, son frere, qui les ramena, avec de nouvelles levées qu'on avoit mises sur pied pour secourir les Espagnols. Les deserteurs de Tlascala, qui n'étoient que des gens du menu Peuple, n'osèrent aller jusques à leur Ville, apprehendant le châtiment auquel ils seroient exposez. Ils attendirent l'évenement des predictions, à dessein de se joindre à ceux qui se sauveroient, après

la défaite imaginaire des Espagnols : mais au même-tems qu'ils furent détrompez de leur sotte credulité , ils furent assez heureux pour rencontrer un nouveau renfort de troupes qui venoient de Tlascala. Ils s'unirent à ce corps , & furent ainsi bien reçûs du General.

Ces nouvelles recrûës , qui augmentèrent considérablement les forces des Espagnols , & le bruit qui se répandit par tout de l'extrémité où la Ville capitale se trouvoit , obligerent quelques Nations qui avoient été jusques à ce tems-là , neutres ou ennemies , à se déclarer en faveur des Espagnols. Une des plus considérables fut celle des Otomies , Peuple feroce & indomté , qui , à l'exemple des bêtes sauvages , conservoit sa liberté dans les bois & sur les montagnes. Plusieurs vinrent alors se rendre parmi les troupes des Alliez , à dessein de servir en cette occasion ; aiant toujours été rebelles à l'Empire des Mexicains , sans autre défense , que celle d'habiter un Païs dont la misere & la sterilité ne donnoient aucune tentation d'en entreprendre la conquête. Ainsi Cortez se trouva encore une fois à la tête de plus de deux cens mille hommes soumis à ses ordres ; passant en peu de jours , d'une furieuse tempête à un calme agreable , & attribuant , à son ordinaire , un changement si merveilleux & si subtil , au bras du Tout-puissant , dont l'ineffable Providence permet souvent les adversitez , afin de réveiller en nôtre esprit le sentiment de ses graces.

Les Mexicains ne consumerent pas inutilement le tems de cette suspension d'hostilitez de la part de leurs ennemis : ils firent de frequentes sorties , étant jour & nuit à la vûë de leurs quartiers , dont néanmoins ils furent toujours repoussez , & perdirent beaucoup de monde , sans faire ni mal , ni peur aux Espagnols. On apprit de leurs derniers prisonniers , qu'on commençoit à endurer une grande necessité dans la Ville : que le Peuple étoit au desesperoir , & les Soldats mal satisfaits , de manquer de pain & d'eau ; & qu'il mouroit beaucoup de monde par la malignité de l'eau salée des puits , qu'on beuvoit. Le peu de vivres qui entroient sur les canots qui pouvoient s'échaper des brigantins , ou qu'on tiroit des montagnes , étoient partagez également entre les Grands ; ce qui donnoit de nouveaux sujets d'impatience au Peuple , dont les cris alloient jusques à faire craindre pour sa fidelité. Cortez assembla ses Officiers , afin d'examiner sur ces

avis, quelle conduite on devoit prendre, par rapport à l'état present de la Ville & de l'armée.

Il representa le peu d'esperance qu'on devoit avoir, que la force de la necessité obligéât les assiegez à se rendre; à cause de la haine implacable qu'ils avoient contre les Espagnols, & des réponses de leurs Idoles, appuïées de l'artifice du Demon. Il marqua que son sentiment étoit de revenir à la voie des armes, par ces raisons qu'il avoit alleguées, & encore par la crainte de souffrir une autre desertion de la part des Alliez, Peuples aisez à ébranler, & qui étant fort propres au service en un jour de combat, prenoient des inquietudes fort dangereuses durant l'oisiveté d'un séjour; parce qu'ils ne demandoient qu'à en venir aux mains, & n'étoient pas capables de concevoir qu'un siege comme on le faisoit, fût une veritable guerre; ni que ces treves qu'on donnoit à la colere des Soldats, tournassent au dommage des ennemis.

Tous les avis se reduisirent donc à continuer d'attaquer la Place de vive force, sans abandonner le siege: & Cortez, qui reconnut au succez de la derniere occasion, ce qu'on souffroit en ces retraites, toujours exposées aux insultes des ennemis; qui faisoient alors leurs plus grands efforts, resolut de mettre une forte garnison dans les trois quartiers; & après cela, de faire une attaque generale par toutes les chaussées en même tems, à dessein de prendre des postes dans la Ville, que l'on garderoit à toutes risques; chaque corps aiant ordre de s'avancer de son côté, jusques à la grande place du Marché appelée Tlateluco, où ils devoient se joindre ensemble, & agir suivant les occasions. L'entreprise auroit été mieux poussée, & peut être à bout, si on avoit pris d'abord cette resolution: mais la prudence humaine est si bornée, que ce n'est pas un mediocre effort du jugement, de tirer des leçons d'un mauvais succez; puisque nous sommes souvent obligez à fonder nos maximes sur la correction de nos erreurs.



CHAPITRE XXIV.

On fait les trois attaques en même-tems ; & les trois corps de l'armée se rejoignent en peu de jours , dans la place de Tlateluco. Guatimozin se retire au quartier le plus éloigné ; & les Mexicains font plusieurs efforts & usent de diverses ruses , pour traverser le dessein des Espagnols.

A Prés avoir fait une grande provision de vivres , d'eau , & de tout ce qui étoit nécessaire pour la subsistance des troupes , dans une Ville où l'on manquoit de tout , les trois Capitaines sortirent au point du jour , de leurs quartiers ; Alvarado , de Tacuba ; Sandoval , de Tepeaquilla ; & Cortez , avec le corps de troupes commandé par Olid , marcha par la chaussée de Cuyoacan. Chacun avoit ses brigantins & ses canots , qui le soutenoient. Ils trouverent les trois chaussées en défense , les ponts levez , les fosses ouverts , & une aussi grande confusion de gens en armes , que si la guerre n'eût commencé que de ce jour là. On apporta la même industrie à surmonter les mêmes difficultez : & après quelque retardement , les trois corps arriverent à la Ville presque en même-tems. On gagna facilement le bout des rues , où les maisons étoient ruinées ; parce que les ennemis ne les défendirent que foiblement , résolus de se raquitter lorsqu'on en viendroit aux terrasses : mais les Espagnols n'emploierent ce premier jour , qu'à faire des logemens , en se retranchant chacun dans son poste , dans les ruines des maisons ; & établissant sa sûreté par de bons corps-de-gardes , & des sentinelles avancées.

Cette conduite jetta l'épouvante & le trouble dans l'esprit des Mexicains ; elle defarma les mesures qu'ils avoient prises pour charger les Espagnols en leur retraite ; & elle precipita les remedes nécessaires à un mal si pressant. Les Nobles & les Ministres accoururent au Palais de Guatimozin , & l'obligèrent par leurs prieres , à se retirer à l'endroit le plus éloigné du
peril.

peril. On continua les assemblées, où il se forma divers avis, foibles ou courageux, selon les divers mouvemens que le cœur inspiroit à l'esprit. Les uns vouloient qu'on cherchât à l'heure-même les moïens de mettre en sûreté la personne de l'Empereur, en le transportant à un lieu moins exposé. Les autres alloient à fortifier cette partie de la Ville qui servoit de retraite à la Cour du Prince: & quelques-uns opinoient à déloger par force les Espagnols, des postes qu'ils avoient saisis. Guatimozin entra par inclination dans l'avis le plus genereux; & rejetant celui qui conseilloit d'abandonner la Place, il prit la resolution de mourir avec ses Sujets, & commanda que tout le monde se tint prêt au point du jour, à fondre avec toutes les forces qui restoit, sur les quartiers des ennemis. Ils assemblerent donc toutes leurs troupes, & ils les partagerent; à dessein de les employer à l'entiere défaite des ennemis. Les Mexicains animez par leurs Chefs, parurent un peu après le lever du Soleil, à la vûe de tous les quartiers, où l'avis de leur mouvement étoit déjà arrivé. L'artillerie qui battoit sur toutes les avenues, en fit d'abord un si grand carnage, qu'ils n'oserent exécuter les ordres de leur Empereur; & ils furent bien-tôt desabusez de la creance qu'ils avoient, que cette entreprise pût réussir. Ainsi, sans en venir de plus près à l'attaque, ils commencerent à fuir, en feignant de se retirer: & ce mouvement, qui laissoit beaucoup de champ libre à la tête de leurs troupes, donna lieu aux Espagnols de s'avancer, jusques à en venir aux coups de main; & sans autre fatigue que celle de pousser les ennemis qui fuïoient, ils les rompirent, & se logerent plus commodément pour la nuit qui suivit cette rencontre.

De plus grandes difficultez suivirent cet heureux succez; parce qu'on fut obligé d'avancer pied à pied, en ruinant les maisons, & de battre les remparts & combler les tranchées qu'ils avoient tirées au travers des rues. On s'efforça d'abreger le tems en toutes ces factions; en sorte qu'au bout de quatre jours, les trois Commandans se trouverent à la vûe de la place de Tlateluco, par les differens chemins qui y conduisoient, comme des lignes à leur centre.

Alvarado fut le premier qui y mit le pied. Les ennemis qu'il poursuivoit essaierent d'y former quelques bataillons ; mais il ne leur en donna pas le loisir : & ce mouvement n'est pas aisé à des gens qui fuient. Ainsi à la première charge ils quitterent le champ de bataille , & se retirèrent en désordre aux rues qui étoient de l'autre côté de la place. On voïoit assez près de ce lieu , un grand Temple d'Idoles , dont les tours & les degrez étoient occupés par les ennemis. Alvarado qui n'en vouloit point laisser derrière soy , y envoya quelques Compagnies pour les attaquer , & se saisir de ce poste ; ce qu'elles firent sans difficulté , parce que ceux qui le défendoient meditoient déjà leur retraite , à l'exemple des autres. Ainsi ce Capitaine mit tout son gros en bataille dans la place , afin de faire un logement ; & ordonna en même-tems , qu'on fît de la fumée au haut du Temple , pour avertir les autres Capitaines de l'endroit où il se trouvoit , ou pour s'attirer par cette démonstration , des applaudissemens de sa diligence.

La troupe qu'Olid conduisoit , commandée par le General en personne , arriva peu de tems après à la place , & la foule des Mexicains qui fuïoient devant eux , vint se jeter dans le bataillon qu'Alvarado avoit formé à tout autre dessein. Presque tous ces fuïards y perirent ; étant batus de tous côtez ; & la même chose arriva à ceux qui étoient poussés par les troupes de Sandoval , qui se rendit bien-tôt après au même lieu.

Les Mexicains retirez dans les rues qui conduisoient aux autres places de leur Ville , voïant les forces des Espagnols unies , coururent avec empressement , pour défendre la personne de l'Empereur ; s'imaginant qu'on alloit l'attaquer : ce qui donna lieu au General de faire ses logemens sans obstacle. Il laissa quelques troupes dans les rues qui étoient derrière la place , afin de pourvoir à la sûreté de son armée de ce côté-là ; & il ordonna aux Capitaines des brigantins & des canots , de courir incessamment d'une digue à l'autre , & de l'avertir , s'il se presentoit quelque chose de considérable.

On fut obligé d'abord à débarrasser la place , des corps

morts des Mexicains ; à quoy on emploïa quelques Compagnies des Alliez , qui les jetterent dans les ruës où l'eau étoit la plus haute. On mit à leur tête des Commandans Espagnols ; afin d'empêcher qu'ils ne se dérobaient avec leur miserable charge , pour en faire ces abominables festins de chair humaine , qui étoient la dernière fête de leurs victoires. Néanmoins, avec toutes ces précautions il fut impossible d'arracher entièrement la racine de ce mal ; mais on en bannit au moins l'excez ; & la dissimulation en couvrit la tolérance.

On vid venir cette même nuit diverses troupes de Païsans à demi-morts , qui venoient vendre leur liberté pour leur subsistance : & quoyqu'il y eût lieu de croire qu'on les avoit chassés comme des bouches inutiles, faute de vivres , ils firent tant de pitié , que le General , qui se promettoit de la force de ses armes ce qu'il n'esperoit plus de la longueur d'un siege , ordonna qu'on leur fournît des rafraîchissemens , afin qu'ils eussent la force d'aller chercher leur vie hors de la Ville.

Au point du jour , on vid les ruës dont les Mexicains étoient encore les maîtres , pleines de leurs Soldats , qui venoient seulement à dessein de couvrir les fortifications qu'ils vouloient faire , pour défendre leur dernière retraite. Le General voyant qu'ils ne l'attaquoient pas , suspendit aussi le dessein formé de donner un dernier assaut ; parce qu'il souhaitoit remettre sur pied le traité de paix , puisqu'il paroïssoit vrai-semblable qu'ils entreroient en capitulation , au moins quand ils connoïtroient que son intention n'étoit pas de les détruire , en leur offrant encore quelque parti lorsque les forces étoient unies , & qu'il étoit maître de la meilleure partie de la Ville. Il donna cette commission à trois ou quatre prisonniers des plus qualifiés , avec quelque esperance qu'elle avoit fait quelque effet , lorsqu'il vid retirer les troupes disposées à la défense des ruës.

L'endroit que Guatimozin occupoit avec sa Noblesse , ses Ministres & le reste de ses Soldats , faisoit un angle fort spacieux , dont la plus grande partie étoit entourée des eaux du lac ; & l'autre peu éloignée de Tlateluco , se trouvoit fortifiée par toutes les avenues , d'une espece de circonvallation

de grosses planches garnies de fascines, qui touchoient de part & d'autre aux maisons, & au-devant un fossé plein d'eau & tres-profond, qu'ils avoient fait presque tout entier à la main, aiant coupé les rues en terre-ferme, afin de recevoir les eaux qui couroient au long des quais. Le jour suivant, Cortez suivi de la plus grande partie des Espagnols, s'avança jusques aux endroits que les ennemis avoient abandonnez, & rencontra leurs fortifications, dont toute la ligne étoit couronnée d'une multitude presque innombrable de Peuple; mais avec quelques marques de paix, qui se reduisoient à retenir le son de leurs instrumens de guerre, & le bruit de leurs cris. Il fit deux ou trois autres fois le même mouvement, en s'approchant avec les Espagnols, sans attaquer, ni provoquer les ennemis: & on reconnut qu'ils avoient le même ordre, parce qu'ils baissoient leurs armes, & donnoient à connoître par leur silence & par leur repos, que les traitez qui produisoient cette espece de trêve, ne leur étoient pas desagréable.

On remarqua en même-tems, les efforts qu'ils faisoient de cacher la nécessité qu'ils enduroient, & de marquer avec ostentation, que s'ils souhaitoient la paix, ce n'étoit pas faute de valeur. Ils mangeoient publiquement sur leurs terrasses, d'où ils jettoient au Peuple quelques tourteaux de maiz; afin qu'on crût qu'ils avoient des vivres de reste: & de tems en tems, on voïoit sortir quelques Capitaines, qui venoient défier au combat singulier les plus braves des Espagnols. Mais leurs instances duroient peu; & ils retournoient bien-tôt, aussi contens de leur bravoure, qu'ils l'auroient été de la victoire. Un de ces braves s'approcha un jour du quartier du General. L'Indien paroïssoit être un des principaux, à sa parure; & ses armes étoient une épée & un bouclier de quelque Espagnol qu'ils avoient sacrifié. Il repeta plusieurs fois son défi, avec une extrême arrogance; en sorte que Cortez fatigué de ses cris & de ses gestes, luy fit dire par son Truchement: *Que s'il vouloit amener dix autres Soldats avec soy, on permettroit que cet Espagnol les combattit tous ensemble.* En disant cela, le General luy monroit le Page qui portoit son bouclier. Le Mexicain sentit bien ce trait de mépris: néanmoins, sans en témoigner rien, il revint à défier avec plus d'insolence. Le Page, nommé Jean Nugnez de Marcado, pouvoit avoir seize

ou dix-sept ans. Il crut que ce combat le regardoit; puisqu'il étoit désigné pour le faire & il se déroba si adroitement d'auprès du General, sans qu'on s'en apperçût pour le retenir, qu'ayant passé le fossé comme il put, il chargea le Mexicain, qui l'attendoit en bonne posture. Nugnez para son coup du bouclier, & luy porta de même tems une estocade, avec tant de force & de courage, qu'il le jetta mort à ses pieds. Cette action fut célébrée de tous les Espagnols par de grands applaudissemens, & ne s'attira pas moins d'admiration de la part des ennemis. Le Page revint aux pieds de son Maître, avec l'épée & le bouclier du vaincu: & Cortez extrêmement satisfait de voir tant de valeur en une si grande jeunesse, l'embrassa plusieurs fois, & luy ceignit de sa main l'épée qu'il avoit gagnée; luy confirmant ainsi le titre qu'il avoit acquis par son courage, & qui luy donna une estime au-dessus de son âge, entre les plus braves Soldats de l'armée.

Pendant les trois ou quatre jours que cette suspension d'armes dura, le Conseil de Guatimozin s'assembla plusieurs fois, pour délibérer sur les propositions de Cortez. La plus grande partie des avis alloit, à entrer en quelque traité, par la considération de l'extrême misère où ils se trouvoient réduits. Quelques autres concluoient à la guerre, réglant leurs avis sur l'inclination que l'Empereur témoignoit pour ce parti: & ces infames Sacrificateurs, dont les conseils étoient des commandemens de la part de leurs Idoles, fortifierent la dernière opinion; mêlant les promesses de la victoire, avec quelques menaces misterieuses prononcées en manieres d'Oracles, qui échaufferent les esprits, en leur communiquant la fureur dont ils étoient animez. Ainsi tout le Conseil résolut de reprendre les armes; & Guatimozin se rendit à cet avis, donnant à son obstination le titre d'obéissance: néanmoins il ordonna, avant que de rompre la trêve, que toutes les pirogues & les canots se rendissent à une espèce de port que le lac formoit en cet endroit là; afin de se préparer une retraite, en cas qu'on se vît poussé à la dernière extrémité.

Cet ordre fut exécuté; & une multitude effroyable de toutes sortes d'embarcations entra dans ce port, sans être remplis d'autres personnes, que des rameurs. Les Capitaines Espa-

gnols qui étoient sur le lac, informèrent aussi-tôt le General de ce nouvel incident; & il devina aisément que les Mexicains prenoient ces mesures, afin de sauver la personne de leur Prince. Il dépêcha aussi-tôt Sandoval, en qualité de Capitaine General de tous les brigantins, avec ordre d'assiéger le port, & de prendre sur son compte tout ce qui arriveroit en cet endroit. Il mit alors ses troupes en mouvement, pour s'approcher des fortifications des ennemis, & hâter les résolutions de la paix, par les menaces de la guerre. Ils avoient déjà reçu l'ordre de se mettre en défense; & avant que l'avant-garde des Espagnols s'approchât, leurs cris annoncèrent la rupture du traité. Les Mexicains se préparèrent au combat, avec beaucoup de hardiesse, mais ils reconnurent bien-tôt l'égarement de leur orgueil, par le débris que les premiers coups de la batterie firent de leurs foibles remparts. Ils ne virent plus que le péril qui les menaçoit; & selon ce qui parut, ils en donnerent avis à Guatimozin: parce qu'ils ne furent pas long-tems sans montrer quelques drapeaux blancs, repetant plusieurs fois le nom de *Paix*.

On leur fit entendre par les Truchemens, que ceux qui avoient quelque chose à proposer de la part de leur Prince, pouvoient s'approcher. Sur cette assurance, trois ou quatre Mexicains en habit de Ministres, se presenterent de l'autre côté du fossé; & après avoir fait, suivant leur coûtume, de profondes humiliations, avec une gravité affectée, ils dirent à Cortez: *Que la Majesté Souveraine du puissant Guatimozin leur Seigneur, les avoit nommez pour traiter de la paix; & qu'Elle les avoit envoiez, afin qu'après avoir écouté ce que le Capitaine des Espagnols leur proposeroit, ils revinssent l'informer des articles de la capitulation.* Le General répondit: *Que la paix étoit l'unique but de ses armes; & qu'encore qu'il fût alors en état de donner la loy à ceux qui étoient si long-tems à connoître la raison, il faisoit encore cette ouverture, afin de reprendre le traité qu'on avoit rompu; mais que des affaires de cette qualité s'ajustoiennent difficilement, par la voie d'un tiers; & qu'ainsi il étoit nécessaire que leur Prince se laissât voir, au moins qu'il s'approchât, accompagné de ses Ministres & de ses Conseillers, afin de les consulter sur le champ, s'il se presentoit quelque difficulté. Qu'il n'avoit point d'autre dessein, que d'accepter tous les partis qui ne blesseroient point l'autorité souveraine de son Prince;*

Et qu'à cette fin il engageoit sa parole (qu'il confirma par un serment) non-seulement de faire cesser les actes d'hostilité ; mais d'employer pour le service de l'Empereur de Mexique , toute l'attention nécessaire à procurer la seureté de sa personne , & le respect qui luy étoit dû.

Les Envoiez se retirerent avec cette réponse, fort satisfaits en apparence, & revinrent le même jour, assûrer que leur Prince viendrait le lendemain, avec ses Ministres & ses Officiers ; afin de prendre luy-même, communication des articles du traité de paix. Leur dessein étoit d'entretenir cette negociation, sous divers pretextes, jusques à ce que tous leurs bâtimens fussent prêts, pour assûrer la retraite de l'Empereur, qu'ils avoient résoluë. Ainsi les mêmes Envoiez revinrent à l'heure designée, donner avis que Guatimozin ne pouvoit venir que le jour suivant, à cause d'un accident qui luy étoit arrivé. On remit après cela l'entrevûë, sous pretexte d'ajuster quelques formalitez sur la sceance, & les autres ceremonies. Enfin quatre jours se passerent en ces pourparlers ; & Cortez ne découvrit l'artifice, que plus tard qu'on ne devoit attendre d'un esprit aussi éclairé : mais il étoit si persuadé qu'ils souhai-toient la paix, en se fondant sur l'état auquel ils étoient, qu'il avoit déjà pris des mesures d'éclat & d'ostentation pour recevoir Guatimozin ; & lorsqu'il apprit ce qui se passoit sur le lac, il eut quelque honte secrète, d'avoir soutenu sa bonne foi contre tant de remises, & il ne put s'empêcher d'éclater par quelques menaces contre son ennemi ; faisant servir sa colere à cacher sa confusion, & trouvant apparament quelque difference entre l'aveu d'une offense qu'on nous a faite, & celui d'une tromperie dont nous avons été surpris.



CHAPITRE XXV.

Les Mexicains font un effort pour se retirer par la voie du lac. Grand combat de leurs canots contre les brigantins, à dessein de faciliter la retraite de Guatimozin. Il est enfin pris, & la Ville se rend à Cortez.

AU point du jour marqué par Cortez, pour son entrevûe avec Guatimozin, Sandoval reconnut que les Mexicains s'embarquoient à la hâte, sur les canots qui étoient dans le port. Il en avertit aussi-tôt le General, & assembla ses brigantins séparés en differens postes; afin de pouvoir se servir de leur artillerie. En ce moment, les canots des ennemis se mirent à la rame. Ils portoient toute la Noblesse Mexicaine, & presque tous les principaux Chefs qui commandoient leurs troupes; parce qu'ils s'étoient déterminés à faire un furieux effort contre les brigantins, & à soutenir le combat à toutes risques, jusques à ce que la personne de l'Empereur fût mise en sûreté, durant cette diversion des forces ennemies: après quoy chacun devoit prendre différentes routes pour le suivre. C'est ainsi qu'ils l'exécuterent, en attaquant les brigantins avec tant de vigueur, que sans s'étonner du fracas que les boulets firent à l'abord, ils s'approcherent jusques à la portée de la pique & de l'épée. Pendant qu'ils combattoient ainsi d'une extrême fureur, Sandoval remarqua que six ou sept pirogues s'échapoient à force de rames, par l'endroit le plus éloigné: & il ordonna au Capitaine Garcias d'Holguin, de leur donner la chasse avec son brigantin, & de tâcher de les prendre, en les endommageant le moins qu'il luy seroit possible.

Il confia cet emploi à Holguin, tant parce qu'il connoissoit sa valeur & son activité, qu'à cause de la legereté de son brigantin, qui consistoit peut-être en la force des Rameurs, ou parce que sa construction le rendoit plus coulant; ce qui importe beaucoup en cette sorte de bâtimens. Ce Capitaine, sans employer d'autre tems que celui qu'il falloit pour revirer, & donner

125
fi
na
er
en
e-
s:
on
ce
nt
ns
&
le
la
ir
f-
s,
ie
x
e
it
re
s
il
1,
x
ii
a
1
s
t
à
r





Retraite de Guatimozin pris par Holguin.

ner un moment d'haleine aux Rameurs, les poussa ensuite si vigoureusement par sa diligence, qu'en peu de tems il gagna assez d'avantage pour tourner la prouë, & se laisser tomber sur la pirogue qui étoit à la tête des autres, & paroissoit en avoir le commandement. Elles s'arrêtèrent toutes en même-tems, & haussèrent les rames quand elles se virent investies; & les Mexicains qui étoient sur la premiere, crièrent qu'on ne tirât pas, parce que la personne de l'Empereur étoit sur ce vaisseau; ce qui fut entendu par des Espagnols, qui sçavoient déjà quelques mots de la langue de Mexique. Les Indiens baissèrent encore les armes, afin qu'on les comprît mieux, & accompagnèrent leurs prieres de toutes les démonstrations de gens qui se soumettent. En ce moment le brigantin aborda la pirogue; & Holguin, avec quelques Espagnols, se jetta sur les prisonniers. Guatimozin s'avança le premier; & reconnoissant le Capitaine, à la déference qu'on luy rendoit: *Je suis, luy dit-il, votre prisonnier; & j'irai où vous voudrez: Je vous prie seulement de faire quelque attention à l'honneur de l'Imperatrice & des femmes de sa suite.* Aussi-tôt il passa dans le brigantin, & donna la main à sa femme, pour l'aider à monter, avec une si grande presence d'esprit, que connoissant qu'Holguin étoit en peine de ce que les autres pirogues feroient, il luy dit: *Ne vous inquiétez point de ces gens de ma suite, ils viendront tous mourir aux pieds de leur Prince.* En effet, au premier signe qu'il fit, ils laisserent tomber leurs armes, & suivirent le brigantin, comme prisonniers par devoir.

Cependant Sandoval combattoit contre les canots des ennemis; & on connut bien à leur resistance, la qualité de ceux qui les remplissoient, & le courage de cette Noblesse, qui avoit pris à tâche de répandre tout son sang, pour faciliter la liberté de son Prince. Neanmoins le combat cessa bien-tôt, quand ils reçurent la nouvelle de sa prison: & passant en un instant, de la surprise au desespoir, les cris de guerre se tournerent en pleurs, & en lamentations d'un bruit encore plus confus. Non-seulement ils se rendoient avec peu ou point de resistance; mais encore plusieurs Nobles s'empresserent à passer dans les brigantins, afin de suivre la fortune de leur Prince.

Garcias d'Holguin arriva en ce moment, après avoir en-

voïé un canot à toutes rames , porter cet avis à Cortez ; & sans s'approcher de trop près du brigantin de Sandoval , il luy fit part comme en passant , de cet heureux succez : après quoy , voïant ce Commandant fort disposé à se charger d'un prisonnier de cette importance , il suivit sa route ; de peur que cette inclination de Sandoval ne devînt un ordre precis , & que la repugnance qu'il avoit d'y obeïr , ne se tournât en crime.

On continuoit dans la Ville à attaquer les tranchées ; & les Mexicains qui s'étoient offerts à les défendre , afin de faire une diversion de ce côté-là , combattirent avec une constance & une hardiesse surprenantes , jusques à ce qu'ayant appris par leurs sentinelles , le débris des pirogues qui escortoient Guatimozin , ils se retirèrent confusément ; sans néanmoins paroître lâches , mais seulement étonnez.

On connut bien-tôt la raison de ce mouvement , lorsque l'avis que le canot dépêché par Holguin arriva. Le General leva les yeux au Ciel , comme vers la source de tout son bonheur ; & manda aussi-tôt à tous les Commandans des attaques , de se maintenir à la vûe des remparts , sans s'engager plus avant , jusques à nouvel ordre. En même-tems , il envoya deux Compagnies d'Espagnols à la descente , avec ordre de s'assurer de la personne de Guatimozin ; & sortit assez loin hors de son logis , pour le recevoir : ce qu'il fit avec beaucoup de civilité & de reverences , ces démonstrations exterieures tenant lieu de paroles. Guatimozin répondit de la même maniere , en produisant la reconnoissance , pour couvrir son dépit.

Lorsqu'ils furent à la porte du logis , toute la suite de l'Empereur s'arrêta ; & ce Prince entra le premier , avec l'Impératrice , affectant de rémoigner qu'il ne refusoit pas d'entrer en prison. Il s'assit aussi-tôt , avec sa femme ; & un moment après il se leva , pour faire asseoir le General ; se possédant si bien en ces commencemens , que reconnoissant les Truchemens , au poste qu'ils occupoient , il commença la conversation , en disant à Cortez : *Qu'attendez vous , genereux Capitaine , pour m'ôter la vie avec ce poignard que vous avez au côté ? Des prisonniers de ma sorte , ne servent que d'embaras aux vainqueurs. Sortez-en promptement ; & que j'aie le bonheur de mourir par vos mains , puisque je n'ai pas obtenu celui de mourir pour ma Patrie.*

En cet endroit toute sa constance l'abandonna ; & les pleurs qui étouffoient sa voix , & forçoient la résistance de ses yeux , expliquèrent le reste. L'Imperatrice les laissa couler avec moins de reserve ; & Cortez fut obligé de faire violence à sa tendresse , & à la compassion que ce triste spectacle luy caufoit. Il laissa quelque tems à la douleur de ces affligez , & répondit enfin à l'Empereur : *Qu'il n'étoit pas son prisonnier ; & que sa Grandeur n'étoit pas tombée dans une pareille disgrâce , indigne d'Elle : mais qu'il étoit prisonnier d'un Prince si puissant , qu'il ne reconnoissoit point de Supérieur en ce monde ; & si bon , que Guatimozin ne pouvoit pas seulement esperer sa liberté , de la royale clemence de ce grand Prince , mais encore l'Empire de ses ancêtres , augmenté du glorieux titre de son amitié. Qu'en attendant le tems qu'il faisoit pour recevoir ses ordres sur ce sujet , il seroit servi & respecté par les Espagnols , de maniere qu'il ne trouveroit point de difference entre leur obeissance , & celle de ses Sujets.* Il voulut passer de là , à quelques motifs de consolation , fondez sur l'exemple des Souverains tombez en de semblables disgrâces ; mais la douleur de Guatimozin étoit encore trop tendre , pour souffrir des remèdes : & le General apprehenda de le mortifier sans le résoudre ; parce qu'on n'a point encore trouvé de consolation pour les Rois dépossédez , & qu'il étoit difficile de rencontrer de la résignation , en un esprit qui manquoit de la véritable connoissance de Dieu.

Guatimozin étoit un jeune homme d'environ vingt-quatre ans , & si brave , qu'en cet âge , il avoit acquis par ses exploits & par plusieurs victoires , tous les honneurs qui élevoient les Nobles au rang d'où on tiroit les Empereurs. Sa taille étoit fort bien proportionnée ; haute sans foiblesse , & robuste sans difformité. On voïoit sur son teint une blancheur si éloignée de la couleur bazannée des Indiens , qu'il paroïssoit comme Etranger entre ceux de sa Nation. Ses traits n'avoient rien de desagréable : ils marquoient néanmoins beaucoup de fierté ; & en effet , ce Prince avoit tant d'inclination à s'attirer l'estime & le respect , qu'il conservoit toute sa majesté au milieu de son affliction. L'Imperatrice étoit du même âge que son mari. Elle attiroit les yeux par la grace & la vivacité de ses manieres : & son visage , moins delicat qu'il ne convient à une Dame , avoit néanmoins à l'abord quelque air de beauté , qu'il ne soutenoit pas ;

mais le respect sauvoit ce que l'agrément n'avoit pû conserver. Elle étoit niece du grand Motezuma, ou, selon quelques Auteurs, sa fille : & lorsque Cortez l'eût appris, il luy renouvelles offres de son service ; se tenant encore plus étroitement obligé à rendre à la personne de cette Princesse, la veneration qu'il conservoit à la memoire de l'Empereur. Cependant il se sentoit pressé de retourner à son armée, afin d'achever de soumettre cette partie de la Ville que les ennemis tenoient encore ; ce qui l'obligea à finir la conversation, en prenant congé fort civilement, de ses deux prisonniers, qu'il mit entre les mains de Sandoval, avec une bonne garde. Avant que le General fût parti, on vint l'avertir que Guatimozin le demandoit, à dessein de luy faire quelque priere en faveur de ses Sujets. Ce Prince le conjura avec beaucoup d'ardeur : *Qu'il ne souffrit point qu'on les maltraitât, ni qu'on leur fit aucune injure ; puisqu'il suffisoit pour les obliger à se rendre, qu'ils sçussent que leur Empereur étoit pris.* Il avoit le jugement si libre, qu'il penetra la raison qui obligeoit Cortez à se retirer : & ce soin, digne veritablement d'une ame Roïale, trouva place entre des déplaisirs si touchans. Quoy que le General luy eût promis toute sorte de bon traitement en faveur de ses Sujets, il souhaita néanmoins qu'un de ses Ministres l'accompagnât : ordonnant par ce Ministre, aux Soldats & au reste de ses Vassaux, d'obeïr au Capitaine des Espagnols ; puis qu'il n'étoit pas juste qu'ils irritassent un homme qui tenoit leur Prince en son pouvoir, ni de refuser de se conformer aux ordres de leurs Dieux.

L'armée étoit encore au même poste où le General l'avoit laissée, sans qu'il fût arrivé aucun mouvement considerable ; parce que les ennemis, qui s'étoient retirez avec tout l'étonnement où la nouvelle de la prise de leur Empereur les avoit jettez, se trouverent alors sans vigueur pour se défendre, & sans esprit pour dresser des articles d'une capitulation. Le Ministre de Guatimozin entra dans leurs quartiers : & à peine leur eût-il déclaré les ordres dont il étoit porteur, qu'ils s'y soumirent, en protestant de leur obeïssance.

On arrêta, par l'interposition du même Ministre, qu'ils sortiroient sans armes & sans bagage ; ce qu'ils executerent avec tant d'empressement, que leur sortie n'occupa que fort peu de tems. Le nombre de leurs gens de guerre, après tant de pertes,

surprit les Espagnols. Le General eut grand soin qu'on ne leur fît aucun mauvais traitement ; & ses ordres étoient si respectez, que l'on n'entendit pas même une seule parole injurieuse entre les Nations alliées, qui avoient tant d'horreur pour les Mexicains. Après cela, l'armée entra en bataille, pour reconnoître de tous côtez cette partie de la Ville, où on ne trouva que des objets funestes d'une misere horrible à la vûë, & qui inspiroit de tristes reflexions : des invalides, des malades qui n'avoient pû suivre les autres, & quelques blessez qui demandoient la mort, accusant la pitié de leurs vainqueurs. Mais rien ne parut si effroyable aux Espagnols, que certaines cours & maisons desertes, où ils avoient entassé les cadavres des hommes de consideration qui étoient morts dans les combats ; à dessein de célébrer leurs funerailles en un autre tems. Il en sortoit une odeur si insupportable, qu'on craignoit même de respirer ; & véritablement, il s'en falloit peu que l'air n'en fût empesté : ce qui fit hâter la resolution de la retraite. Le General aiant donc distribué des quartiers dans la Ville, à Sandoval & à Alvarado, loin d'un lieu dont la contagion étoit si dangereuse, & donné tous les ordres qui luy parurent necessaires, se retira avec ses prisonniers à Cuyoacan ; menant avec soy les troupes conduites par Christophle d'Olid, pendant qu'on nettoïoit la Ville de toutes ces horreurs. Il y retourna quelques jours après, afin de délibérer sur l'ordre & la forme que l'on devoit donner à la nouvelle conquête, pour l'établir & la maintenir sûrement ; enfin à ranger toutes les mesures, & épuiser les reflexions qui rouloient déjà dans l'imagination, comme des suites d'un bonheur si surprenant.

La prison de Guatimozin & la reddition entiere de Mexique, arriverent le treizième jour du mois d'Août de l'année mil cinq cens vingt-un, jour & Fête de saint Hipolyte, dont pour reverer la memoire, cette Ville celebre la Fête sous le titre de Patron. Le siege dura quatre-vingt-treize jours : & dans ses divers incidens, heureux ou malheureux, on doit également admirer le jugement, la constance & la valeur de Cortez, le courage infatigable des Espagnols, & encore l'union & l'obeïssance des Nations alliées ; accordant aux Mexicains, la gloire d'avoir poussé la défense de leur Patrie & celle de leur Prince, jusques aux derniers efforts de valeur & de patience.

630 HISTOIRE DE LA CONQUESTE, &c.

Après la prise de Guatimozin & la conquête de la Ville capitale de ce grand Empire, les Princes tributaires furent les premiers à venir rendre leurs hommages & leurs soumissions. Les Caciques voisins suivirent bien-tôt cet exemple: ce que les uns donnerent à la reputation des Espagnols; & les autres, à la terreur des armes qu'on leur fit sentir. C'est ainsi qu'on forma en peu de tems cette vaste Monarchie, qui a mérité le nom de Nouvelle Espagne; le grand Empereur Charles-Quint ne devant pas moins à Hernan Cortez, qu'une Couronne digne de son auguste front: Admirable conquête, & Capitaine très-illustre entre ceux que des siècles entiers ne produisent qu'avec peine, & dont on voit si peu d'exemples dans l'Histoire.

FIN.



T A B L E

DES CHOSES LES PLUS REMARQUABLES contenuës dans cet Ouvrage.

A.

A *Chapts & ventes.* Maniere d'acheter & de vendre, dont ufoient les Mexicains, 275. Leurs lieux de commerce. *ibid.*
Adrien Florent Cardinal, vient en Espagne de la part de Charles-Quint, 9. Divers raisonnemens des Politiques, sur le Gouvernement de cet Envoïé, & du Cardinal Ximenez, *ibid.* & *seq.* On remet à Adrien & au Conseil des Prelats & des Ministres, la Requête de Cortez, 204. Il s'intresse fort pour ce General, 512. Il est élu Pape. 516
Aigle d'une grandeur & d'une voracité extraordinaire dans le Mexique. 280
Alonse d'Avila envoïé par Cortez à l'Isle de Saint Domingue. 509
Alonse de Grado va pour Lieutenant de Sandoval à Vera-Cruz. 332.
Alonse Hernandez Portocarrero porte à la Cour d'Espagne les dépêches de Cortez. 146
Alonse de Mendoza vient député par Cortez en Espagne. 508
Amador de Larix, Tresorier du

Roi, propose Cortez pour l'expédition de la Nouvelle Espagne, 31.
Ambassades. Maniere de les faire chez les Indiens, 161. Reception des Zempoales envoïez par Cortez à Tlascala, *ibid.* & *seq.* Ambassade de Motezuma à Cortez, 133. Autre Ambassade du même Prince à ce General, 214. Des Ambassadeurs de Mexique viennent à Tlascala. 477
Andalousie affligée de guerre civile. 12.
André de Duero donne à connoître que Cortez est tres-propre pour la conquête de la Nouvelle Espagne, 31. Luy dresse un Brevet fort honorable pour cette Commission, 33. Il s'embarque avec Narvaez, 362. Avec lequel il rompt mal-à-propos, 506. Il parle en Cour, en presence des Ministres deputez par l'Empereur, en faveur de Velasquez. 519
Animaux venimeux nourris, selon quelques-uns, dans un des Palais de Motezuma. 280
Années. Comment comptées par les Mexicains. 299
Antoine d'Alaminos Pilote Major, dépêché en Espagne avec les En-

TABLE DES CHOSES

voiez de Cortez, 147. Il informe l'Empereur de tout ce qui regarde le Nouveau Monde. 203

Armes. Quelles étoient les armes offensives & défensives dont se servoient les Indiens. 70. & 71. Ce qu'on doit entendre par ces armes défensives, que les Espagnols nomment *Escapiles*, & qui furent inventées par Cortez. 41

Armées. Nombre des Soldats qui composoient celle de Cortez, 525. & *seq.* Maniere qu'observoient les Indiens de la Nouvelle Espagne, tant à ranger leurs armées, qu'à combattre, 70. & 71.

Aragon. Ce Roïaume est dans de grands troubles, au sujet du Gouvernement. 12

Astrologues. Miseres ordinaires à ces sortes de Devins, 455. & 456

B.

B *Anderas*, ou *Bannieres*. Riviere de ce nom dans la Nouvelle Espagne, 23. Pourquoi ainsi nommée, *ibid.* Ce qui arriva à Jean de Grijalva, quand il y vint, *ibid.*

Barthelemi de las Casas, Evêque de Chiapa, écrit mal-à-propos contre les Espagnols des Indes, & sans aucun fondement. 410

Barthelemi Leonard d'Argensola a écrit avec peu d'exactitude l'Histoire de l'Amerique Septentrionale, ou de la Nouvelle Espagne. 5

Barthelemi d'Olmedo tâche à persuader aux Ambassadeurs de Motezuma les articles de nôtre Foi, 106. Il s'oppose au dessein qu'avoit Cortez, de planter des

Croix en chaque Bourg où passeroit l'armée, 154. Et à celui encore de faire abatre les Idoles dans Tlascala, 218. Il porte les dépêches de Cortez à Narvaez, 368. Tâche de reconcilier ces deux hommes, 370. & 371. Maltraité ensuite par Narvaez, 372. Il revient enfin à Mexique, avec la réponse de sa Commission, 375. Renvoie une seconde fois à Narvaez, pour traiter une paix solide, 384. Exhorte & anime les gens de Cortez contre Narvaez, 393. Veut persuader à Motezuma, mais en vain, de recevoir le Baptême à l'article de la mort, 430. Assiste Magiscatzin à la mort, & luy fait recevoir le Baptême, 497.

Bataille fameuse, donnée par les Espagnols à Tabasco, 70. & *seq.* Autres Batailles données par Xicotencal contre les Espagnols, 185. 191. & 192. Bataille gagnée par Cortez dans la vallée d'Otumba, 467. & 468.

Boissons dont usoient les Mexicains. 289

Benoist Martin negocie en Cour le titre d'Adelantado, en faveur de Diego Velasquez, 145. Etant à Seville, il se plaint de Cortez & de ses Envoiez. 201

Bernard Diaz del Castillo a écrit l'Histoire de la Nouvelle Espagne avec beaucoup de passion, 6. Il s'y plaint fort d'Hernan Cortez, *ibid.* & 353. Il étoit bon Soldat, 66. Il se vante d'avoir conseillé à Cortez, de faire échouer tous ses vaisseaux sur la côte, 150. Et ne veut pas avoier le fait merveilleux que fit Alvarado, d'un fossé tres-

large

LES PLUS REMARQUABLES.

large, 453. Il veut encore que Cortez ne se trouva point aux batailles de Guacachula & Yzucan, 496. Il avance que Cortez avoit mandié la faveur de ses gens, afin qu'ils écrivissent à l'Empereur pour luy, 509. Il va à l'assaut d'un Fort situé sur la montagne de Suchimilco, 571. Et donne du secours à Cortez, combattant contre les Indiens à Quatlavaca. 577

Botello Astrologue: Ses predictions, 447. Il meurt en fuyant de Mexique. 455

Boufons entretenus par Motezuma, 281. & pour quel sujet. 289

Brigantins. Cortez en fait construire deux, afin que Motezuma les voie, 332. & ensuite douze autres, pour parvenir à la conquête de Mexique, 500. On les met à l'eau, 589. Deux de ces bâtimens sortent d'un combat, fort maltraitez, 604. Celuy de Garcia de Holguin prend l'Empereur Guatimozin. 625

C.

Cacumazin Roi de Tezcucoco conspire contre les Espagnols, 338. Discours qu'il fait aux Conjurez, 339. Il est pris, & conduit à Mexique. 343

Calendrier des Mexicains, pour compter leurs années & leurs mois. 299

Canots. Description de ces sortes de bateaux. 20

Capistlan. Description de cette Ville, 567. Grand carnage qui arriva à la prise de cette place, 568.

Capitaines. Il importe beaucoup

qu'ils soient heureux. 536

Charles V. Prince d'Espagne, tient sa Cour pendant sa jeunesse en Flandre, 8. Les affaires de la Castille reviennent en meilleur état à l'arrivée de ce Prince, 15. Et celles des Indes se ressentent aussi de son bon Gouvernement, *ibid.* Les Allemans l'appellent, pour être leur Empereur, 202. Il donne audience aux Envoyez de Cortez, 203. Il hazarde beaucoup, en abandonnant la Castille, 204. Ce Prince empêche qu'on ne vende comme esclaves, les Indiens qu'on avoit pris dans le combat, 488. Il revient en Espagne; & son retour appaise les troubles, 517. Ordonne une assemblée de quelques Ministres, pour terminer les differens qui étoient entre Cortez & Velasquez, 518. Et il honore celuy-là, du titre de Gouverneur & Capitaine General de tous les Païs qu'il avoit conquis, 522. Il reprend, & blâme Velasquez & François de Garay, sur leur procédé contre Cortez. 522

Catalogne. Troubles de cette Province, causez par la brutalité des Bandits. 13

Ceremonies. On ne doit point blâmer les Princes qui les observent religieusement. 287

Chalco. Embusches que Motezuma avoit dressées aux Espagnols sur cette montagne, 244. La Province de ce nom demande du secours à Cortez contre les Mexicains, 546. Ses Habitans contractent amitié avec ceux de Tlascala, 548.

Chansons. Maniere de chanter des Mexicains. 290

TABLE DES CHOSES

Châteaux ou tours de bois, qu'on menoit aisément sur des roües, construits par Cortez. 419

Chechimecal Chef des Tlascalteques, accompagne les brigantins de Cortez, 552. Etant persuadé de son courage, il refuse d'attendre le reste de l'armée, qui le suivait; mais il se rend enfin à obéir les ordres de Cortez, *ibid.* Il dispute avec Sandoval, le commandement de l'avant-garde. 554

Cheval. Les Espagnols furent un jour obligés, dans les Indes, de se servir de la chair d'un cheval mort, pour leur nourriture, 463.

Les *Chinantèques* viennent au secours de Cortez. 599

Cholula, Ville où il y avoit quatre cens Temples, 222. Les Habitans de ce lieu envoient des Ambassadeurs à Cortez, 228. Et ils le prient de ne souffrir pas que les Tlascalteques logent chez eux, *ibid.* Description de cette Ville, 230. Ils travaillent à tromper ce General; mais ils sont découverts, 232. & punis de leur trahison, 237. Cortez prie les Caciques de faire revenir dans leur Ville ceux qui en étoient sortis, 239. Ceux de Cholula se font amis avec les Tlascalteques, par l'entremise de ce General, 240.

Christophe d'Olid va avec une armée, au secours de Guacachula, 491. Il se défie du secours que luy amene le Cacique de Guacacingo, 492. Il se rend au siege de Mexique, par la chaussée de Cuyoacan, 591. Rompt l'aqueduc & les tuyaux qui portent l'eau

douce à Mexique, 592. Et gagne le dernier fossé de la chaussée. 597

Christophe d'Olea donne du secours à Cortez dans un danger pressant. 580

Clemence, vertu fort recommandable dans les Capitaines. 549

Cochenille. Elle abonde beaucoup dans la Nouvelle Espagne, 213

Communautés de Castille. Elles se trouvent dans de grands mouvemens, attendu la sortie de l'Empereur, 514. Insolence des mutins dans cette occasion, *ibid.* Le tout s'appaise, à la nouvelle qu'on reçut que ce Prince seroit bien-tôt de retour. 515

Confiance. Il est dangereux d'en avoir trop à la guerre, 383. Inconveniens qui l'accompagnent ordinairement. 449

Conseil de Ministres assemblez par Charles - Quint, pour entendre les differens qui étoient entre Cortez & Velasquez, 518. Ce Conseil juge en faveur de Cortez, 519. Divers jugemens sur les raisons qu'apportoient l'un & l'autre pour avoir justice, 520. & 521.

Conspiration du Roi de Tezcucou contre les Espagnols, 339. Autre conspiration de Villafagna, contre Cortez & tous ses Conseillers. 584

Contributions. Voyez *Tributs.*

Couronnement des Rois du Mexique, & les ceremonies observées dans cette occasion. 301

Cortez. Voyez *Hernan Cortez.*

Couriers exercez avec beaucoup de soin chez les Indiens, & disposez d'espace en espace, pour avoir promptement des nouvelles. 91

LES PLUS REMARQUABLES.

Costumes du Mexique, en quoy semblables à celles des Chrétiens, 304. & seq. Ces Peuples en avoient encore d'autres, qui n'étoient pas plus horribles que celles des anciens Payens. 306

Coxumel. On découvre l'Isle de ce nom, 18. Et on y abat les Idoles. 54

Crimes punis severement chez les Indiens. 295

Croix. F. Barthelemi d'Olmedo veut empêcher qu'on ne dresse point de Croix parmi les Infidèles, 154. On en arbore une à Tlascala, qui y est conservée par un miracle évident 226. & 227.

D.

Danses des Mexicains, appelées *Mitotes*, 290. Danses sur la corde, fort frequentes dans les Indes. 474

Demoiselles. Maniere dont les Mexicains faisoient élever les filles de qualité. 296

Demon. Cet esprit malin fait tous ses efforts, pour mettre Motezuma en colere contre les Espagnols, 101. & seq. 224. 245. & 355. Il parle aux Magiciens envoyez par Motezuma contre les Espagnols, 246. Il s'apparoît souvent à ce Prince, dans sa Maison de *Deuil*, 284. Et tâche d'imiter les ceremonies des Chrétiens, pour mieux tromper les Idolâtres. 304

Descriptions particulieres de l'Empire Mexicain, 9. & seq. Des Villes de Zempoala, 122. De Quia-bislan, 125. De Zocothlan, 155. De la Province de Tlascala, 159. & 160. De la Ville de même nom, 212. Du Volcan de Popocatepec, 219. & seq. De la Ville

de Cholula, 230. De celle de Tezcucuo, 251. du Palais de Motezuma, 266. De la Ville de Mexique, 272. De la grande place de la même Ville, qu'on appelloit ordinairement Tlateluco, 274. De son principal Temple, 275. & seq. De l'armée des Mexicains près d'Otumba, 465. De la Ville de Capistlan, 567. Du Bourg de Quatlavaca, 576. Du Jardin enfin, & du Palais du Cacique de Guastepeque. 575

Deseipoir. On doit tenir cette furie pour un grand manque de cœur, & une lâcheté parfaite. 428

Destin. Comment doit-on prendre ce mot, pour luy donner une bonne signification. 31

Diego d'Ordaz prétend d'être le Gouverneur en l'absence de Cortez, 40. Il va à Iucatan par ordre Cortez, pour en retirer quelques prisonniers Espagnols, 52. Il monte jusques au sommet d'une affreuse montagne, pour reconnoître le Volcan de Popocatepec, 219. Il va ensuite reconnoître la Ville de Mexique, & l'armée ennemie qui y étoit; & court grand risque de sa vie, 41; & seq. Cortez ne dédaigne pas, dans une occasion dangereuse, de faire ce qu'Ordaz fit en se retirant du mauvais pas de Mexique, 417. Il est envoyé en Espagne par ce General, qui luy confie ses dépêches. 508

Diego Velasquez Gouverneur de l'Isle de Cuba, 16. Il est fort surpris, de ce que Grijalva n'avoit fait aucun établissement dans des endroits où il avoit été fort bien reçu, 28. L'accusé de lâcheté, *ib.* Il cherche à faire de nouvelles

TABLE DES CHOSES

découvertes, 29. Et nomme Cortez pour Chef de cette expedition, 33. Méchant présage d'un fol, touchant ce choix, 34. Il se repent d'avoir donné cette Commission à Cortez, & entre en jalousie contre luy, 37. Et fait tout son possible pour luy ôter le Commandement de la flotte, 38. Il obtient le titre d'*Adelantado* de l'Isle Cuba, & de tous les Païs qu'il avoit découverts, 145. Il fait tous ses efforts pour empêcher que les Envoyez de Cortez n'ail-
lent en Espagne, 200. L'Evêque de Burgos entre beaucoup dans ses interets, & le protege ouvertement à la Cour, 204. Il envoie une armée pour détruire Cortez, & en confie la conduite à Narvaez, 359. Instruction qu'il donne à Narvaez Chef de cette armée, 360. Il luy envoie un vaisseau pour le renforcer, 498. Et luy écrit que si Cortez n'est pas mort, il le prenne, & le luy envoie avec bonne escorte, 499. L'Empereur desapprouve les violences & le procedé de Velasquez, 522. Sa mort, 521.
Diego Velasquez le jeune a un démêlé avec Jean Velasquez de Leon, sur quelques paroles lâches contre Cortez, 385. Il est fait prisonnier de guerre à Vera-Cruz, 398.
Dieu. Creance des Mexicains touchant la Divinité, 302.
Digressions. Elles sont quelque-fois permises aux Historiens; ce qu'on prouve par des exemples, 523.
Discours d'Hernan Cortez à ses Soldats, étant à Cozumel, 49. Autre du même, en renonçant au titre de Capitaine General, qui

luy avoit été donné par Velasquez, 115. Réponse qu'il fit aux Ambassadeurs de Motezuma, étant à Vera-Cruz, 134. & 135. Autre Discours qu'il fit aux mêmes Ambassadeurs de Motezuma, à Cholula, 235. Celuy qu'il fit à ses Soldats, pour appaiser leur mutinerie, 181. Réponse qu'il fit à Motezuma, après le Discours que cet Empereur luy tint dans le tems qu'il étoit allé luy rendre visite, 226. & seq. Discours qu'il fit à ses troupes, touchant la prison de Motezuma, 312. & seq. Autre Discours qu'il leur fit, pour les animer contre Narvaez, 391. Réponse qu'il fit à Motezuma, qui le pressoit de se retirer de Mexique, 424. Discours à ses troupes, les animant à entrer une seconde fois dans cette Ville, 529. Discours qu'il fit aux Vassaux du nouveau Roi de Tezcucó, 539. Celuy enfin qu'il fit aux prisonniers à Chalco, pour les porter à traiter la paix entre luy & les Mexicains, 549. & 550.
Discours de Motezuma à Cortez, lorsque cet Empereur vint le visiter la premiere fois, 260. & seq. Aux principaux de ses Etats, pour les induire à reconnoître le Roi d'Espagne pour leur Souverain, 348. & 349. A ses Vassaux, pour les empêcher de faire la guerre aux Espagnols, 426. & 427.
Discours du Roi de Tezcucó, à ceux qui avoient conspiré contre Motezuma, 339.
Discours des Ambassadeurs de Cortez, au Senat de Tlascala, 162.
Discours des Ambassadeurs de Motezuma, fait à Cortez dans Vera-Cruz, 133. Autre des mêmes

LES PLUS REMARQUABLES.

- Ambassadeurs à Cortez, pour tâcher de le desunir avec les Tlascalteques. 206
- Discours* de Magiscatzin en faveur des Espagnols, adressé au Senat de Tlascala. 193. & 164
- Discours* fait par Xicotencal le jeune au Senat de Tlascala, contre les Espagnols, 165. & *seq.* Autre *Discours* du même à Cortez, pour en obtenir la paix avec sa Republique, 195. & *seq.* *Discours* à quelques Conjurez, qu'il avoit soulevés contre Cortez, 480.
- Discours* de Xicotencal le vieux, demandant la paix pour son País. 280
- Discours* d'un vieillard de Tezcuco, touchant la tyrannie de Cacumazin. 538
- Dissimulation.* Elle est un vice très-honteux, quand elle se rencontre dans la personne des Rois. 351

E.

- E**mbûches que Motezuma dressa aux Espagnols à Cholula, 224. & 225. Autres embûches du même Prince, à la montagne de Chalco, 243. & *seq.* Troisièmes embûches dressées à Cortez dans Iztacpalapa, 543. Elles sont non-seulement utiles, mais justes, quand on les emploie pour une juste défense. 545
- Empire.* L'étendue & la grandeur de l'Empire Mexicain. 96
- Entendement.* Cette faculté est sujette dans les hommes, à diverses erreurs. 306
- Envoyez de Cortez.* Leur voyage en Espagne, 200. Ils arrivent à Seville, 201. De-là ils vont à Tor-

- desillas, où ils sont très-bien reçus de l'Empereur, 202. & 203. Leur embarras, & leur séjour à la Cour, 204. & 205. Autres Envoyez de Cortez en Espagne, 508. Leur arrivée à Seville, 513. Ils se retirent à Medellin, ennuyés des longueurs de la Cour, *ibid.* L'Empereur remet leur affaire entre les mains du Cardinal Adrien, 512. Ils refusent d'avoir pour Juge l'Evêque de Burgos, 515. On compose exprès une assemblée de Ministres, pour les entendre, 518. Et ils sont enfin dépêchés favorablement. 520
- Erudition.* Il est fort difficile d'accorder la variété avec l'érudition, quand on se mêle d'écrire l'Histoire. 408
- Espagne.* Etat où se trouvoit cette Monarchie en l'année mil cinq cents dix-sept, 7. Raison pour laquelle on a donné à l'Amerique Septentrionale le nom de Nouvelle Espagne. 19
- Espagnols.* Leur inquiétude, dans l'apprehension d'être obligés de retourner à l'Isle de Cuba, 110. & 111. Ils vont à Quiabisslan, & passent par Zempoala, 119. Ils y sont reverez comme des Dieux par les Indiens, 130. & 131. Quelques-uns d'entr'eux font une brigue contre Cortez, 147. Bien que la Ville de Tlascala leur fût amie, ils ne quittoient néanmoins jamais leurs armes, quand ils y séjournoient, 214. & 215. Ils se moquent des Idoles que Motezuma leur montre dans le plus grand des Temples de Mexique, 270. Ils aiment pourtant, & respectent tout ensemble Motezuma; & pourquoy, 329. Deux

TABLE DES CHOSES

Soldats Espagnols travestis en Indiens, entrent dans le quartier de Narvaez, & en apportent des nouvelles à Cortez, 382. Quelques Espagnols allant à Mexique avec l'armée de Cortez, & marchant par des routes égarées, souffrent beaucoup de faim & de soif, 404. Valeur des Espagnols, dans la retraite qu'ils firent de Mexique, 451. Ils mangent dans la nécessité la chair d'un cheval mort, 463. Ceux d'entr'eux qui ayant abandonné Narvaez, avoient suivi Cortez, se retirent à Cuba. 504
Etendart. Description de l'Etendart Royal des Mexicains, 465. Cortez gagne cet Etendart dans une fameuse bataille. 467
Exploit militaire. Il importe beaucoup de commencer la guerre par quelque Exploit qui donne de la réputation aux armées. 62

F.

F*Elicité*. Elle a coutume de troubler la raison. 28
D. Ferdinand le Catholique. Sa mort, & ce qui la suivit, 8. Son application aux affaires qui concernoient les Indes. 14
D. Ferdinand Infant de Castille. Son mécontentement, de ce que le Roi Ferdinand ne luy laisse pas le Gouvernement de la Monarchie Espagnole. 9
Fêtes. Différentes sortes de divertissemens, avec lesquels les Mexicains celebrent leurs Fêtes, 290.
Foires. Richesse des Foires de Mexique. 274
Fontaines d'eau douce qui couloient

dans la Ville de Mexique, 283.
 Christophle d'Olid & Pierre d'Alvarado en rompent les canaux, 592. Autre Fontaine, où les Espagnols se rafraîchirent en entrant dans la Province de Tlascala. 470
Fortifications dont se servoient les Indiens pour leur défense. 64
Fortune. Comment est-ce que les Anciens entendoient ce nom *Fortune*, 338. Comment on doit l'entendre à présent. 536
François Ferdinand de Cordoue va de la part de Diego Velasquez à la conquête d'Iucatan: il y est défait, & y meurt. 18
François Alvarez Chico est envoyé par Cortez à l'Isle de Saint Domingue. 509
François Verdugo ne trempe point dans la conspiration qu'avoit tramé Villafagna contre Cortez, 585.
François de Garay tâche d'entrer dans la Nouvelle Espagne, par la voie de Panuco, 152. Ses troupes l'abandonnent, & se rangent sous les enseignes de Cortez, 504. L'Empereur n'approuve pas son procédé, & luy défend de rien attenter sur la Nouvelle Espagne, 522.
François de Gusman pris prisonnier par les ennemis, avec plus de quarante Espagnols, & par eux sacrifié tous ensemble à leurs Idoles. 609
François Lopez de Gomara est le premier qui a écrit l'Histoire de la Nouvelle Espagne; mais il l'a fait sans discernement, & sans exactitude. 5
François de Lugo court un très-grand danger, donnant dans une

LES PLUS REMARQUABLES.

embuscade d'Indiens, 67. Il reçoit ordre de Cortez, de faire mettre à terre les vaisseaux de Narvaez, & l'exécute, 402. Il va mener du secours à ceux de la Province de Chalco & d'Otumba, 546. Et bat les Mexicains, qui avoient dessein de maltraiter ces deux Provinces. 548

François de Montexo va reconnoître la côte d'Ulúa, 94. Il est envoyé à la Cour d'Espagne, pour porter les dépêches de Cortez, 147. Accusé mal à propos, d'avoir manqué de fidélité à ce General, 201. Il est mal reçu à la Cour; mais il est enfin écouté favorablement de l'Empereur, 511.

François de Saucedo arrive à Vera-Cruz, avec un secours pour Cortez. 145

François de Morla perd le gouvernail de son vaisseau, & court un grand risque, entre l'Isle de Cuba & Cozumel. 47

D. *François Ximenez de Cisneros*, Cardinal & Archevêque de Tolède, prend toute l'autorité du Gouvernement de l'Espagne, 8. Ses bonnes & mauvaises qualités, *ibid.* Divers discours sur son Gouvernement, & celui du Cardinal Adrien Florent, 9. & 10. Il s'unit étroitement avec celui-ci, pour un tems, & ensuite ils se divisent, 10. Il fait prendre les armes aux Villes, *ibid.* Et il envoie quatre Religieux de l'Ordre de saint Jérôme, pour Gouverneurs dans les Païs nouvellement découverts dans les Indes, 15.

G.

Garciás d'Holguin donne la chasse à quelques pirogues qui fuyoient de Mexique, 624. Prend prisonnier l'Empereur Guatimozin sur sa pirogue, 625. Il ne veut pas remettre cet illustre prisonnier entre les mains de Sandoval, qui le souhaitoit ainsi, & le conduit luy-même à Cortez, 626.

Garcilasse Inga a écrit avec beaucoup d'exactitude, & d'un stile fort poli, l'Histoire du Perou, 5.

Gaspard de Garnica Domestique de Velasquez, arrive à la Havane, avec des ordres contre Cortez, 42.

Gonzale Guerrero se marie à une Indienne, & se fait de la Religion de sa femme. 59. & 60

Gonzale de Sandoval est fait Gouverneur de la Ville de Vera-Cruz, 332. Il se saisit des Envoyez de Narvaez, & les fait traduire à Mexique, 364. Laisse Vera-Cruz, & va avec sa troupe & quelques Soldats de Narvaez, joindre Cortez, 382. Il mene du secours à ceux de la Province de Chalco, 546. Il contribue de son côté à faire une bonne paix, entre ceux de cette Province & les Tlascalteques, 549. Il va escorter les brigantins qu'on amenoit de Tlascala, 551. Venge, en passant à Zulepeque, la mort de quelques Espagnols qu'on avoit tuez dans cette Ville, 552. & 553. Cortez luy donne le Gouvernement de Tezcucuo, & le charge de faire avancer la construction des bri-

TABLE DES CHOSES

gantins, 555. Va une seconde fois secourir la Province de Chalco, 564. Se saisit de la Place de Guastepeque, 566. Il revient à Tezcuco, pour y avoir soin de ce qui appartient à la guerre, 570. Il se rend au siege de Mexique, par Iztacpalapa, 591. Il se trouve assiégé luy-même, dans un poste que les Mexicains avoient abandonné, 599. Il reçoit ordre de Cortez, d'assiéger avec tous les brigantins le port de Mexique, 612. Il combat contre tous les canots des Mexicains, qui vouloient sauver la personne de leur Empereur, 624. Et donne la commission à Garcias d'Holguin, de donner la chasse à quelques pirogues qui portoient Guatimozin, *ibid.*

Grands de Castille. Ils se plaignent du Gouvernement du Cardinal François Ximenez de Cisneros, 11

Griffon. Motezuma avoit pour armes un de ces animaux, 267. Doute des Auteurs, s'il y en a jamais eu de veritables. *ibid.*

Guacachula. Cette Province demande du secours à Cortez, contre les Mexicains. 491

Guastepeque. Sandoval se saisit de cette Ville, 566. Son Cacique loge fort commodément l'armée de Cortez, 574. Description du jardin de ce Cacique. 575

Guatimozin. Les Mexicains l'élisent Empereur, 490. Son application aux choses qui concernent la guerre, *ibid.* Il fait son possible pour ôter aux Espagnols la communication de Tlascala & de Vera-Cruz, 564. Il assemble ses Ministres & ses Officiers, pour

les porter à recevoir les propositions de paix que Cortez luy fait, 505. & 506. Il fait accroire ensuite, que Cortez est mort; & à quelle fin, 612. & 613. Et donne à entendre aux Peuples, que les Dieux luy avoient annoncé que la guerre finiroit dans huit jours, 612. Il se retire au quartier le plus fort & le plus éloigné des ennemis, dans le tems qu'il est assiégé dans Mexique, 616. Il prend ensuite la resolution de se battre, pour avoir le tems de se sauver, 621. Il se rend prisonnier à Garcias d'Holguin; & on rapporte les paroles qu'il luy dit en se remettant entre ses mains, 625. La maniere dont il se comporta, étant arrivé en presence de Cortez, 626. Son portrait, & celui de l'Imperatrice sa femme, 627. & 628.

Guacocingo. Cette Province envoie une armée au secours des Espagnols. 492

Guerison presque miraculeuse de toutes sortes de plaies, operée par un simple Soldat Espagnol, 610. & 611.

Guerre. Les Mexicains faisoient un cas particulier de l'art militaire, 297. Le succès de la Guerre dépend de Dieu; & c'est par là qu'il châtie quelque-fois, ou qu'il punit les Princes. 468

H.

Hernan Cortez Son país & son extraction, 31. Son portrait, 32. Il s'en va aux Indes, portant des lettres de recommandation pour Nicolas d'Obando, Grand Commandeur de l'Ordre d'Alcantara,

LES PLUS REMARQUABLES.

tara, *ibid.* Et ensuite à l'Isle de Cuba, *ibid.* Diego Velasquez le choisit pour Chef de son armée, 33. Ses ennemis tâchent de le détruire, 34. Il s'embarque sous le bon plaisir de Velasquez, *ibid.* Velasquez commence à entrer en défiance de Cortez, & veut luy ôter le Commandement de l'armée, 38. Cortez s'embarque pour la Havane, 39. Son navire court un grand danger ; & il fait travailler avec une extrême diligence pour le sauver, 40. C'est avec justice qu'il ne veut point reconnoître Velasquez pour son Supérieur, 43. Nombre des vaisseaux qui composent son armée, 46. Il distribue en partie son armée sur chaque vaisseau, *ibid.* Il part pour l'Isle de Cozumel, & y arrive, 47. & 48. Il fait la revue de ses Soldats, & les encourage, 49. & 50. Abat les Idoles dans cette Isle, 54. Tire heureusement un prisonnier Espagnol des mains des Indiens, qui l'avoient détenu long-tems à Iucatan, 58. Il mouille à la riviere de Grijalva, & entre dans la Province de Tabasco, 61. Il est si attentif dans un combat, qu'il perd un foulier dans un marais, sans s'en appercevoir, 64. Sa flotte arrive à Saint Jean d'Ulúa, 80. Cette arrivée vient aux oreilles de Motezuma, qui dépêche du monde vers Cortez, *ibid.* Celuy-cy donne toute sa confiance & son amitié à Doña Marina, 81. & 82. Il débarque ses gens, 82. Teutilé General des armées de Motezuma, luy envoie du monde pour travailler, & des vivres pour se rafraîchir, 83. Il fait faire l'exercice à ses Soldats, afin qu'on donnât à entendre à Motezuma la

valeur & l'adresse des Espagnols, 88. & 89. Il envoie un présent à cet Empereur, 90. Qui luy en envoie un autre, *ibid.* Autre présent du même Prince à ce General, 106. Il a dessein de s'établir à Quiabiflan, 105. & 114. Où ensuite il fonde la Ville de Vera-Cruz, 114. Il refuse de se servir de l'autorité que Velasquez luy avoit donnée, & se fait déclarer General des troupes par le Conseil de Vera-Cruz, 115. & seq. Il passe par terre à Zempoala, pour aller à Quiabiflan, 120. Present que luy fit le Cacique de la Province de Zempoala, 121. Et la maniere dont il le reçut, 122. & 123. Ce Cacique informe Cortez de la tyrannie de Motezuma 123. Le Cacique de Quiabiflan, accompagné de celuy de Zempoala, visite Cortez, 126. Celuy-cy se saisit de six Ministres de Motezuma, 128. Le Ministre de Zempoala engage par finesse Cortez à venger la querelle de ses Sujets contre ceux de la Ville de Zimpazingo, 137. & seq. Il fait mettre en pieces les Idoles de Zempoala, 143. Et il y fait bâtir un Autel dédié à la sainte Vierge, 144. Il revient à Vera-Cruz, & dépêche des Commissaires en Espagne, 145. & 146. Il fait briser tous les vaisseaux, & pourquoy, 149. Il se resout d'aller à Mexique par la voie de Tlascala, 159. Il envoie six des principaux de Zempoala, pour Ambassadeurs vers le Senat de Tlascala, 161. Il défait une armée de Tlascalteques, 171. & 173. Il repousse vigoureusement les mêmes Peuples, qui osèrent l'attaquer de nuit dans son quartier, & en fait une grande boucherie, 185. & 186. il entre

M m m m

TABLE DES CHOSES

dans Tlascala, 210. Partant de Tlascala, il pretend d'aller à Mexique par le chemin de Cholula, 223. Son entrée dans la Ville de Cholula, 230. Il découvre que Motezuma y avoit dressé des embûches contre luy, 232. 233. Maniere dont il s'avisa, pour pouvoir châtier cette Ville, 234. Et il la punit de sa trahison, 236. & 237. Il rend la paix à cette Ville, & s'en va du côté de Mexique, 239. & 240. Il découvre de nouvelles embûches que Motezuma luy avoit dressées sur la montagne de Chalco, 243. 244. Loge son armée à Iztacpalapa, 254. Et arrive enfin à la vûe de Mexique, 256. Motezuma luy vient au devant, 257. Et le visite dans son logement, 260. Cortez luy rend sa visite, & l'entretient des mysteres de nôtre Religion, 266. & seq. Il reçoit avis de Vera-Cruz, que Qualpopoca General de Motezuma étoit entré à main armée dans ces quartiers, 308. Il propose de se rendre maître de la personne de Motezuma, 311. La maniere dont il exécuta ce dessein, 314. & seq. Il fait mettre les fers aux mains à cet Empereur, 325. Fait exécuter Qualpopoca & ses complices, 325. & seq. Il ôte luy-même les fers à ce Prince, 327. Il passe dans l'esprit des Mexicains pour le Favori de leur Empereur, 331. Il s'informe des limites & de l'étendue de l'Empire Mexicain, 334. Il se rend garant à ces Peuples, d'une pluie miraculeuse, 336. Le Roi de Tezcucó conspire contre Cortez & son armée, 338. Motezuma veut se débarrasser de Cortez, & ce par un artifice que cet Espagnol ne connoissoit pas,

346. Et ce General cherche à différer son départ, sous pretexte de faire construire des vaisseaux, 354. Il apprend des nouvelles de l'armée que Diego Velasquez envoyoit contre luy, 357. Et envoie le Pere Barthelemi d'Olmedo, avec des lettres pour Narvaez, 368. Il prend la resolution de se mettre en campagne, pour s'opposer aux desseins de Narvaez, 375. André de Duero vient visiter Cortez de la part de Narvaez, & l'avertit d'une embuscade qu'on luy dressé, 385. & seq. Surquoy il déclare la guerre à ce Commandant, 387. Il pretend attaquer Narvaez dans son quartier, 390. & seq. Il l'y bat, & le prend prisonnier, 395. & 396. Et les gens de celui-cy s'enrolent avec Cortez, 397. Il apprend que ceux de Mexique se sont revoltez contre luy, 403. Il va dans cette Ville, & y entre sans resistance, 406. Il fait une sortie sur ces mutins qui l'attaquoient, 417. Et une autre ensuite, 420. Il est blessé à une main, 421. Il reçoit un grand chagrin, d'apprendre que Motezuma avoit été blessé, voulant appaiser ces seditieux, 427. & seq. Il envoie le corps de cet Empereur mort dans la Ville, 431. Se saisit d'un Temple que ses ennemis avoient occupé, 437. Il s'engage trop avant dans le combat, 440. Il prend la resolution de se retirer de Mexique pendant la nuit, 446. Il permet à ses Soldats d'emporter tout ce qu'il leur plairoit, de l'or & de l'argent qu'ils

LES PLUS REMARQUABLES.

avoient ramassé, 449. Il perd beaucoup de ses Soldats dans cette retraite, 452. Se saisit en se retirant, d'un Temple, & s'y met à l'abri de ses ennemis, 458. Il combat contre une armée tres-nombreuse dans la vallée d'Otumba, 466. Prend l'Etendart Royal, & remporte la victoire, 467. Il entre à Tlascala comme en triomphe, 473. Il se trouve en grand danger, à cause de la blessure qu'il avoit reçûe, 474. Il appaise la mutinerie des Soldats de Narvaez, qui s'opposoient à ses desseins, 482. & 483. Il défait les Mexicains à Tepeaca, 486. Et ensuite à Guacachula, 494. Il se resout à faire de nouveaux brigantins, pour retourner à Mexique, 500. Il prend le deuil en entrant à Tlascala, attendu la mort de Magiscarzin, 501. Il envoie d'autres Deputez en Espagne, 507. Ce que firent en cette Cour, tant ceux cy, que les premiers qu'il y avoit envoyez, 517. & seq. Nombre des Soldats qui accompagnoient Cortez à la conquête de Mexique, 526. Il s'en va droit à cette Ville, 529. Et se rend maître en passant, de celle de Tezcuco, 535. Il offre la paix à l'Empereur du Mexique, 550. Va reconnoître luy-même le pais qui est autour du lac & de la Ville de Mexique, 555. donne bataille aux Mexicains près d'Ialcotlan, 557. Il passe avec son armée à Tacuba, 559. Danger qu'il courut sur une chaussée près de cette Ville, 561, & 562. Difficultez qu'il ren-

contre pour entrer à Suchimilco, 571. & seq. Autre difficulté sur le même sujet, qu'il surmonte pourtant, 577. & 578. Il se rend le maître de cette Ville, & se void exposé à un grand danger, 578. & 579. Antoine de Villafagna conspire contre la vie de Cortez, 583. & seq. Et il est puni, 586. Cortez fait tuer Xicotencal, qui avoit envie de deserter, 588. Il separe son armée en trois corps, 590. Il entre dans le lac de Mexique, avec ses brigantins, 592. Il met en desordre les canots des Mexicains, 594. Il envoie du secours à Christophle d'Olid, 595. & 596. Et passe luy-même à Iztacpalapa, pour secourir Gonzale de Sandoval, 599. Il fait passer Sandoval à Tepeaquilla, 600. Separe ses brigantins en trois esquadres, & les poste en trois differentes attaques, 601. Dresse une embuscade aux pirogues des Mexicains, 604. Il fait de nouveau proposer la paix à Guatimozin, 605. Il suspend pour un jour les attaques de la Place, & pourquoy, 610. Moyen dont il se servit pour remettre ses Alliez dans leur devoir, & leur ôter toute sorte d'apprehension, 613. Il forme le dessein d'entrer dans Mexique par trois endroits differens, & l'exécute, 615. & 616. Ses gens se rendent les maîtres de la Place de Tlateluco, & s'y postent, 617. & 618. Il fait encore un effort pour arriver à la paix, 619. Donne le Commandement de tous les brigantins à Sandoval, pour avoir

TABLE DES CHOSES

soin du lac, 622. Il se trompe, croyant que Guatimozin souhaite la paix, 623. La maniere dont il reçut Guatimozin quand il fut pris, & qu'il vint en sa presence, 626. & seq. Il entre dans Mexique, 629. Et se retire avec ses prisonniers à Cuyoacan. 629

D. Hernan nouveau Roi de Tezcucuo, reçoit solennellement le Baptême, & prend le nom d'Hernan, 541. Cortez le laisse dans Tezcucuo, pour avoir soin de ce qui concerne le civil. 570

Historiens. On les compare aux Architectes, 2. Et aux Peintres, 442. Ils ne doivent pas obmettre les actions qui meritent d'être blâmées, non plus que celles qui sont louables, 44. Ils tombent fort souvent dans des libertez qu'on doit apprehender, 83. Les Historiens qui ne sont pas Espagnols, parlent mal de la guerre des Indes, 241. Et ils attribuent aux Espagnols beaucoup de cruautéz dans la conquête de ce País. 409

S. Hipolyte. La Ville de Mexique fut prise le jour de la Fête de ce Saint. 629

I.

S. Jaques. Quelques Auteurs ont écrit que ce Saint avoit combattu pour les Espagnols à Tabasco, 74. Et ensuite à la bataille d'Otumba. 468

Jardins. Description de celui du Cacique d'Iztacpalapa, 255. Et de celui du Cacique de Guastepeque. 575

Idole. Celle de Cozumel donne le nom à cette Isle, 53. On l'abat, 54. Et celles de Zempoala, 143. Il n'est pourtant pas vrai-semblable qu'on abatit celles de Mexique dans le tems que le rapporte Diaz, 335. Le Demon en prend la figure, pour parler aux Magiciens de Mexique, 246. La principale Idole de cette Ville passoit pour le Dieu de la guerre, 275.

Jean Millan, quoyque fort ignorant, se pique d'être un sçavant Astrologue, & trompe Velasquez. 37

Jean d'Arguello, natif de la Ville de Leon, meurt en combattant contre les Indiens, 310.

Jean Catalan guerit presque miraculeusement toutes les plaies, 610. & 611.

Jean Diaz ne se trouve point embarrassé dans la conjuration de ceux qui veulent abandonner Cortez. 148

Jean Dominguez, Soldat fort adroit à dresser les chevaux, meurt dans un combat pour ceux de Chalco & de Thamanalco, 565.

Jean d'Escalante établi Gouverneur de Vera-Cruz par Cortez, 150. Il combat Qualpopoca General de Motezuma, qui chagrinait les Alliez des Espagnols, 309. Et le défait, *ibid.* Il est blessé dans cette bataille, & meurt. 310

Jean de Grijalva entre par la riviere dans la Province de Tabasco, 19. Et fait dire à ces Peuples, qu'il y entroit sans

LES PLUS REMARQUABLES.

- dessein de leur nuire, 20. De là il passe jusques à la riviere, à laquelle il donna le nom de *Banderas*, ou *Bannieres*, 23. Et là il apprend les premieres nouvelles de Motezuma, 25. Il descend dans l'Isle nommée des *Sacrifices*, *ibid.* Il touche en passant, la côte de Panuco, & reconnoît la riviere des *Canos*, ou des *Canots*, 26. & 27. Ses vaisseaux sont en danger de perir, de sorte qu'il prend la resolution de se retirer, 27. & 28. Il est accusé de lâcheté par Velasquez, 28.
- Jean Juste* est massacré à Zulepeque par les Indiens, 552. & 553.
- Jean Nugnez de Mercado* tué en duel un Indien, qui avoit osé défier le plus brave des Espagnols. 621
- Jean Portillo* meurt dans une embuscade que les Indiens avoient dressée sur le lac de Mexique, 604.
- Jean Rodriguez de Fonseca*, Evêque de Burgos, soutient ouvertement Diego Velasquez contre Cortez, 204. Les informations faites par cet Evêque contre Cortez, sont fort préjudiciables à celui-cy, 512. De sorte que ses Envoyez furent obligez à le recuser pour Juge dans cette affaire. 516
- Jean de Salamanque* met entre les mains de Cortez l'Etendart Royal de Mexique. 467
- Jean de Torres* Soldat de Cortez, & déjà fort âgé, veut demeurer seul entre les Indiens, pour avoir soin d'une image de la Sainte Vierge, qu'on avoit dressée à Zempoala. 144
- Jean Velasquez de Leon*. Cortez luy donne son amitié, 44. Il l'envoie vers Narvaez, pour traiter d'accommodement, 384. Il tire l'épée contre Diego Velasquez le Jeune, & pourquoy, 385. Il meurt dans la retraite que fait Cortez de la Ville de Mexique. 455
- S. *Jean d'Ulúa*. Jean de Grijalva découvre ce Pais, 25. Raïson par laquelle on l'a ainsi nommé, *ibid.* & seq. Cortez y arrive avec sa flotte. 562
- Jean Volante* rapporte le Drapeau que les Mexicains luy avoient enlevé dans un combat, 561. & 562.
- Jeanne* Reine de Castille se retire à Tordefillas, à cause qu'elle avoit l'imagination blessée, 8.
- Ferôme d'Aguilar*, qui servit d'Interprete à Cortez, vient heureusement à Cozumel, 58. Il entendoit fort bien le langage de Iucatan, 57. Mais il n'entendoit point celui de Saint Jean d'Ulúa, 81. Il rendit pourtant beaucoup de services à Cortez, avec Doña Marina, en luy expliquant les langues de ces Pais. *ibid.*
- Indes*. Raïson pour laquelle on donna le nom d'*Indes Occidentales* à l'Amerique, 14. Plusieurs personnes se trompent lourdement, dans la croyance qu'ils ont de pouvoir faire leur fortune dans ces Pais éloignez, 524.
- Indiens*. Ces Peuples changent leur
- M m m m iij.

TABLE DES CHOSES

or, pour des bagatelles de peu de valeur, 24. Leurs fortifications, 64. Leur maniere de combattre, 70. & 297. Leur façon de bâtir, 83. Ils ne sçavoient pas l'art d'écrire, & ne se servoient que de figures pour se faire entendre, 88. Leur raisonnement & la forme de leur Gouvernement nous fait connoître qu'ils ne sont pas bêtes, 209. Avant que les Espagnols les eussent subjugués, ils connoissoient l'immortalité de l'ame, 220. Ils n'étoient pas si faciles à domter qu'on pourroit se l'imaginer. 545

Fugemens. Maniere dont les Mexicains usoient en jugeant les procez. 294

Ixtacpalapa. Cortez loge dans cette Ville, 254. Le Palais & le Jardin du Cacique de cette Place, 255. Cortez s'en saisit par force, 543. Il est obligé de s'en retirer, à cause d'une inondation que les Habitans avoient procurée. *ibid.*

L.

L*ac de Mexique.* Sa description, 272. Surprise des Espagnols, en voyant la beauté de ce lac & des bâtimens qui étoient autour. 252

D. Laurent Magiscatzin se fait baptiser, & appeller *Laurent*, 502.

Lezcan Soldat Espagnol, meurt dans un combat. 414

Livres Mexicains. Maniere dont ils étoient faits, & qu'on pouvoit les entendre. 88. & 120

Louis Marin s'enrôle sous Cor-

tez. 145
Luc Vasquez d'Aillon, Juge de l'Audience Royale, envoyé à Velasquez, pour l'obliger à desarmer, 360. & 361. Il s'embarque sur la flotte du même Velasquez, & à quel dessein, 361. & 362. Il est arrêté honteusement par Narvaez, & traduit à l'Isle de Cuba. 372

M.

M*agiscatzin* harangue devant le Senat de Tlascala en faveur des Espagnols, 163. & 164. Il se plaint à Cortez de la part du Senat de Tlascala, de la défiance qu'il montrait dans une Ville amie, 214. Doutes de Magiscatzin touchant la Religion, 216. Il loge Cortez, 473. Sa maladie, son Baptême, & sa mort, 497. Son fils prend, après la mort de son pere, le Gouvernement du principal quartier de son País, 502.

Maisons de plaisance qu'avoit Motezuma à Mexique, & leur description, 279. Autre Maison, où il tenoit ses oiseaux & son équipage de chasse, *ib.* Logement pour ses bêtes sauvages, 280. Autre appartement, pour les Boufons, Bâteleurs & Joueurs de Gobelers, 281. Maisons où on forgeoit & où on gardoit les armes de ce Prince, *ibid.* Autres Maisons encore qu'il avoit hors de la Ville, pour s'y divertir, 284. Son Palais qu'on appelloit de *Tristesse*, & sa description. 283

Maiz. Comment les Mexicains

LES PLUS REMARQUABLES.

faisoient leur pain de ce grain,

77.

Marchandises. Leur prix devient excessif dans les Indes. 524

D. Marina. On la presente à Cortez dans la Ville de Tabasco, 77. Elle fut tres-utile à Cortez pour la connoissance du langage des Indiens, 81. Le lieu de sa naissance, son éducation, & la maniere dont elle vint à Tabasco, *ibid.* Hernan Cortez en eut un fils, 82. Elle découvre la trahison de Cholula, 232. Elle reduit Motezuma au point que le souhaitoit Cortez, 318. Et tâche de luy persuader de se faire Chrétien. 430

Martin Cortez pere d'Hernan Cortez part pour la Cour d'Espagne, avec les Envoyez de son fils, 202. Embarras qui les retiennent à la Cour, sans pouvoir faire expedier son affaire, 203. & *seq.* Il y retourne avec les quatre Envoyez de la Nouvelle Espagne, 115. L'Empereur l'honore de beaucoup de marques de sa bien-veillance, 521.

Martin Cortez, fils d'Hernan Cortez & de Marine. 82

Martin Lopez facilite la construction des brigantins de Cortez. 500

Mécontentement des Castillans, 203.

Des Soldats de Cortez, 108.

Autre chagrin des mêmes à Tlascala, 181. Ceux qui avoient abandonné Narvaez ne font pas plus contens de Cortez, 482. Autre mécontentement de quelques Soldats, qui les porte jusques à conspirer

contre la vie de ce General, 583.

Medecine. Usage qu'en faisoient les Mexicains. 475

Mesures dont se servoient les Mexicains. 275

Melchior, Truchement de Cortez, donne des avis contre son Maître; & ensuite ils le sacrifient à leurs Idoles, 66. & 67.

Meza & *Montan* se hazardent sur le Volcan, pour en tirer du soufre pour faire de la poudre, dont l'armée manquoit, 501.

Mexicains. Leur maniere d'écrire, 120. Ils sont en peine de quelle façon ils recevront les Espagnols, 247. Leur maniere de sacrifier les hommes, 277. Leur adresse à poursuivre & à prendre les animaux les plus farouches, 284. Leurs Fêtes, leurs danses, & leur agilité, 290. & *seq.* Leur façon de joier à la pelotte, 291. Leurs contributions excessives, 292. Leurs vertus morales, 294. Education qu'ils donnoient à la Jeunesse, 295. Leurs armées, & la maniere de les ranger, 297. Leur Calendrier, 299. Ceremonies qu'ils observoient dans le Couronnement de leurs Rois, 301. Leur creance sur l'immortalité de l'ame, 303. Leurs mariages & leurs funerailles, *ibid.* & *seq.* Ils se font un point d'honneur de la chasteté de leurs femmes, 304. Ceremonies qu'ils gardoient touchant les enfans nouveaux-nez, *ibid.* La prison de leur Empereur les afflige sensiblement,

TABLE DES CHOSES

319. Ils s'imaginent ensuite que Cortez est le Favori de Motezuma, 331. Ils se plaignent de ce que leur Prince se rend Vassal du Roi d'Espagne, 349. Ils prennent les armes contre les Espagnols, 408. Ils attaquent leur quartier, & y mettent le feu, 417. Ils reviennent à l'attaque, 425. Ils maltraitent Motezuma, & le blessent, 427. & seq. Ils font les funérailles de ce Prince, 431. Ils élisent Quatlavaca pour leur Empereur, 436. Et quelque-temps après, Guatimozin, 490. Ils se retranchent dans un Temple, & s'y défendent, 437. Deux Mexicains tentent de précipiter Cortez du haut de ce Temple, & de se jeter avec luy en-bas, 418. & 419. L'armée de ces Peuples massacre par mégarde les deux fils de Motezuma, 456. Elle se divise en plusieurs corps, pour occuper plus facilement la vallée d'Otumba, 464. Et est mise en déroute par les Espagnols, 467. La manière dont ils défendent les chaufées du lac de Mexique, 603. Ils mettent en usage divers stratagèmes, pour défendre leur Ville, 692. Ils sacrifient les Espagnols qu'ils prennent en vie, 611. Leur effort pour cacher la nécessité où ils étoient pendant le Siege de Mexique, 620. Quelques-uns d'entre-eux invitent les Espagnols à un combat particulier, *ibid.* Leur douleur quand ils apprirent que leur Empereur avoit été fait prisonnier, 625. Ils sortent enfin de Me-

xique sans armes & sans bagage. 628

Mexique. Les frontieres & l'étendue de son Empire, 96. Cortez y arrive, 259. Description de cette Ville, 272. Et celle de son Temple principal, 275. & seq. Misères qu'on souffroit dans cette Place, lorsqu'elle fut prise, 629.

Michel Diaz d'Anz, Cavalier Aragonnois. 505

Miracles. On ne doit pas trop facilement y ajouter foy. 180

Motezuma se trouble, à l'occasion de l'arrivée des Espagnols, 95. Artifices dont il servit pour devenir Souverain, 97. Il renvoie de sa Maison tous ses Officiers, & ne se fait servir que par des Nobles, 98. & 285. Prodiges & signes vus au Ciel, & qui épouventerent cet Empereur, 100. & seq. Résolution qu'il prend contre les Espagnols, 104. & 132. Il fait tous ses efforts pour rompre la paix entre Cortez & ceux de Tlascala, 206. & seq. Il assemble ses Magiciens, & leur ordonne de se servir de leur art, pour éloigner les Espagnols, 245. Il vient à la rencontre de Cortez, 256. & 257. Son âge, sa taille, & ses ornemens, 257. Il vient visiter Cortez dans son appartement, 260. Il bannit de sa table les plats de chair humaine, 269. Et permet l'exercice de la Religion Chrétienne dans sa Capitale, 271. Son inclination pour la chasse, 279. & 284. Son Arcenal particulier, 281. Ses Jardins, & les herbes medicinales

LES PLUS REMARQUABLES.

dicinales dont il les ornoit, 282. Il a communication avec le Demon, dans son Palais appelé de *Tristesse*, 284. Il invente plusieurs ceremonies nouvelles, 285. Nombre de femmes qu'il entretenoit chez luy comme Maîtresses, & de celles qui y avoient le nom de Femme & d'Impératrice, 286. Sa façon de donner les Audiences, 287. Sa table, & comme il y est servi, 288. Raisons dont il autorisoit l'entretien des bouffons qu'il nourrissoit chez soy, 289. Raisons qu'il apportoit pour couvrir sa tyrannie, 292. Divers Tribunaux établis dans ses Etats, 293. & *seq.* Il institue des Ordres militaires, pour récompenser la valeur de ses Soldats, 298. Il se laisse prendre à Cortez, 315. Etant dans sa prison, il se comporte fort bien avec les Espagnols, 321. & 323. Et tout prisonnier qu'il est, il se fâche qu'on fasse des indecences en sa présence, 322. On luy met des menottes, 325. Cortez luy donne permission de sortir de la prison, pour visiter ses Temples, 330. Il fait faire une Carte de tous ses Etats, 334. Il fait saisir par artifice le Roi de Tezcuco, 343. Il répond avec adresse à l'Ambassadeur de Cortez, 346. Il propose à sa Noblesse de se rendre Vassaux du Roi d'Espagne, 348. Richesses qui furent données au Roi d'Espagne, en vertu de cette reconnoissance, 352. Ce Prince presse Cortez de sortir de ses Etats, 354. Et l'entretient de la discorde qui reugnoit entre luy & Narvaez, 376.

Il garde religieusement la parole qu'il avoit donnée à Cortez, même dans le tems que celui-ci est absent, 406. Il tâche d'apaiser ses Sujets armez contre les Espagnols, 426. & 427. Il est blessé à la tête par ces mutins, 428. Et meurt obstiné dans sa superstition, 430. Son portrait, 433. & *seq.* Ses enfans, & leurs descendans. 435

Musique. Divers instrumens de Musique, & différentes chansons dont se servoient les Mexicains, 289. & 290.

N.

D. *Nicolas d'Obando*, Grand Commandeur de l'Ordre d'Alcantara, protege Cortez dans l'Isle de Saint Domingue. 32
Noblesse Mexicaine. Motezuma l'introduit dans son Palais pour le servir, 98. & 285. Ses contributions, 293. Son éducation, 295. Son examen avant que d'aller à la guerre, 296. Elle reconnoît le Roi d'Espagne pour son Souverain. 348
Nôtre-Dame combat en faveur des Espagnols. 309

O.

O. *R.* Bien que commun aux Indes, il y est pourtant beaucoup estimé. 293
Ordres militaires instituez par Motezuma, pour récompenser la Noblesse de ses Etats. 298
Orphevres de Mexique fort habiles dans leur art. 274
Otomies, Peuples barbares, qui bornoient l'Empire Mexicain du

Nnnn

TABLE DES CHOSES

côté du Nord, 96. Leur façon de vivre, *ibid.* Ils servent Cortez dans son armée. 614
Otumba. Insigne bataille donnée dans la vallée de ce nom, 466.
 & 467. La Province demande du secours à Cortez contre les Mexicains. 546

P.

P *Amphile de Narvaez* va pour Chef de l'armée destinée contre Cortez, 360. Il arrive à Vera-Cruz, & veut traiter avec Sandoval, afin qu'il luy remette cette Place, 362. Il passe à Zempoala, & pille les effets de Cortez dans la Maison du Cacique, 369. Maniere dont il reçut le Pere Barthelemi d'Olmedo, 370. Il fait enlever Luc Vasquez d'Aillon, & le fait conduire à Cuba, 372. Il n'est pas possible que ce Commandant ait eu correspondance avec Motezuma, 373. & 374. Ses gens inclinent fort à faire une bonne paix avec Cortez, 385. Il prepare une embuscade à Cortez, dont celui-ci est averti, 387. Il se met en campagne; & il est obligé de rentrer dans son quartier, à cause du mauvais tems, 389. Sa negligence dans son quartier, 394. & 395. Il court au combat, & y perd un œil, 396. Paroles qu'il dit à Cortez dans sa prison, 398. Il est envoyé prisonnier à Vera-Cruz. *ibid.*

Paroles. Elles ont assez de force pour obliger les Rois. 402

Passions humaines. Elles croissent dans les hommes à mesure que leur pouvoir augmente. 359

Peintres Mexicains. Ils copient l'armée de Cortez, pour la faire voir à leur Empereur, 88. Leur habileté en cet art. *ibid.*

Peintures que firent les Mexicains, de l'attaque que donnerent les Espagnols à un de leurs Temples, 441. Ces Peuples étoient si adroits en cet art, qu'ils se servoient quelque-fois de plumes de différentes couleurs pour représenter les objets au naturel. 92

Pelote. Jeu auquel les Indiens s'adonnent fort. 291

Peuple. Le Peuple n'est ordinairement qu'un monstre à plusieurs têtes. 415

Pierre d'Alvarado excuse fort foiblement Grijalva auprès de Diego Velasquez, 28. Il entre, sans en avoir reçu l'ordre, dans l'Isle de Cozumel, 48. Donne du secours près de Tabasco, à François de Lugo, 67. Cortez le laisse à Mexique pour son Lieutenant, 378. Il attaque les Mexicains, le jour qu'ils celebrent une Fête, & Cortez l'en blâme, 412. Il avouë luy-même qu'il avoit manqué, 413. Saut prodigieux que fit ce Commandant, se retirant de Mexique, 455. Il reçoit ordre de Cortez d'attaquer Mexique par la chaussée de Tacuba, 590. Ce qu'il fit étant sur la chaussée de cette Capitale, 600. Il arrive le premier à la place de Tlateluco. 618

Pierre de Barba loge Cortez arrivant à la Havane, 40. Il reçoit ordre de Velasquez, de déposséder Cortez, & de se saisir de sa personne, 42. Refuse d'exécuter cet ordre, & passe du côté de Cortez, 45. Il com-

LES PLUS REMARQUABLES.

mande ensuite un vaisseau chargé de munitions de guerre & de bouche que Velasquez envoie à Narvaez, 498. Il est pris avec son vaisseau par Pierre Cavaliero, & mis entre les mains de Cortez, 499. Il court grand risque sur la montagne de Suchimilco, 572. Il meurt dans une embuscade que les Mexicains avoient dressée avec leurs pirogues. 604

Pierre Cavallero, Capitaine de la côte de Saint Jean d'Ulúa, prend prisonnier Pierre de Barba, 499. Et peu après se saisit de Rodrigue Moreion. 500

Pierre Moron combat vaillamment à l'entrée que firent les Espagnols dans Tlascala, & y perd un œil. 172

Pierre Sanchez Farfan creve un œil à Narvaez, avec un coup de pique. 397

Pilpatoté, Gouverneur de la Province de Tabasco pour Motezuma, vient visiter Cortez. 85

Pirogues. Embuscade dressée aux Espagnols avec ces sortes de bateaux, 602. & seq. Les Mexicains en mettent plusieurs sur leur lac, pour servir à la retraite de leur Empereur. 621

Plumes. On en trouve à Mexique quantité de diverses couleurs, & ces Peuples s'en servent pour peindre, 92. Et pour cet effet on les tire fort adroitement aux oiseaux qui en sont ornez. 279

Poterie de Mexique : sa délicatesse, 274.

Poudre. Cortez en fit faire avec du soufre tiré du Volcan de Popocatepec. 501

Predictions. Celles des fols sont

quelque-fois véritables, 34. Neanmoins on doit les mépriser. *ibid.*

Prêtres. Ceux des Idoles ne veulent point que les Indiens vivent en paix avec les Espagnols. 606

Prodiges & signes du Ciel, qu'on vid à Mexique. 100. & seq.

Q.

Quatlavaca, General de Motezuma, fait la guerre aux Espagnols de Vera-Cruz, 308. Cet Empereur l'envoie prendre prisonnier, 318. On le fait mourir comme criminel de leze-Majesté, 324.

Quatlavaca, Bourg tres-peuplé dans la Nouvelle Espagne : sa description, 576. Le Cacique & les principaux Habitans de ce lieu se rendent. 577

Quetlavaca élu Empereur du Mexique, 436. Son peu d'habileté au Gouvernement, & sa mort, 490.

Quiabistan, Bourg de la Nouvelle Espagne, 105. Sa description. 125

Quitlavaca, Bourg situé sur le lac de Mexique, dont le Cacique donne de bons avis à Cortez. 252

R.

Rachat. Pourquoi l'on donne ce nom à l'échange de l'or que firent les Indiens, pour des bagatelles qui leur furent portées d'Espagne. 24

Religieux de l'Ordre de saint Jérôme. Quatre Religieux de cet Ordre sont envoyés avec le titre de *Visiteurs*, dans les Isles de l'Amérique, que les Espagnols avoient

Nnnn ij

TABLE DES CHOSES

conquises. 15
Riviere de Grijalva. Cortez y vient
 aborder, 60. Et trouve de la re-
 sistance quand il veut mettre pied
 à terre. *ibid.*
Rodrigue Rangel demeure à Vera-
 Cruz, comme Lieutenant de San-
 doval. 404
Rois. Les Rois doivent garder in-
 violablement leur parole à leurs
 Vassaux. 402

S.

Salvatierra, Capitaine sous Nar-
 vaez, & grand ennemi de Cor-
 tez, 383. Il est prisonnier à Vera-
 Cruz. 398
Segura de la Frontera. Fondation
 de cette Ville dans la Province
 de Tepeaca. 488
Semaines. Elles étoient de treize
 jours chez les Mexicains. 299
Sicile. Troubles de ce Royaume,
 13.
Siecles. Maniere dont les Mexi-
 cains comptoient leurs Siecles,
 & les ceremonies qu'ils faisoient
 quand leurs Siecles finissoient,
 299. & 300.
Soldats. Ils doivent obeir aveuglé-
 ment aux ordres de leurs Com-
 mandans, sans raisonner, 6. Puis-
 que leur raisonnement jette quel-
 que-fois une armée dans de
 grands inconveniens, 554. Les
 nouveaux croient ordinairement
 avoir de la valeur, & cela sans
 aucun fondement, 556. Ceux qui
 ne vont pas volontiers à la guer-
 re, sont ordinairement inutiles
 dans les armées. 506
Succes. Ceux qui commandent dans
 les armées doivent tirer de bon-
 nes leçons des mauvais succez. 615

Superieurs. Ils doivent d'ordinaire
 marcher sur les traces de leurs
 predecesseurs. 417

T.

Tabac. Quand & comment en
 usoit Motezuma. 289
Tabasco, Province. Jean de Gri-
 jalva y entre, 20. Réponse re-
 marquable que luy firent les Ha-
 bitans de ce Pais, 21. Leur Caci-
 que presente, selon quelques-
 uns, à ce Commandant, des ar-
 mes completes d'or fin, 22. Cor-
 tez se rend maître de la Ville
 principale, 66. Le Cacique de-
 mande la paix, 75. Et fait pre-
 sent au General de vingt Indiens,
 entre lesquels étoit Marine. 77
Tacite. Les Historiens se trompent
 bien souvent, en voulant imiter
 cet Auteur. 44
Tacuba. Resistance que les Habi-
 tans de ce Pais firent aux Espa-
 gnols, 559. & seq. L'entrée que
 fit Alvarado par la chaussée de
 cette Ville. 590
Tamenes. On appelloit ainsi les
 Porte-faix des Indiens. 125
Taureau de Mexique: Sa descrip-
 tion. 280
Tepeaca. Cette Province conspire
 contre celle de Tlascala, 476.
 Elle resiste à Cortez, qui vou-
 loit attacher ses Habitans à son
 service, 484. Elle est reduite
 à l'obeissance de ce General,
 486. & seq. Et on y bâtit la Ville
 nommée *Segura de la Frontera*,
 487. & seq.
Tenité, General de Motezuma, rend
 visite à Cortez, 85. Il revient le
 voir, & luy apporte la réponse
 de ce Prince, 106. Il se retire

LES PLUS REMARQUABLES

avec chagrin. 107

Texcoco. Son Roi vient voir Cortez de la part de Motezuma, 250. Description de cette Ville, 251. & 252. Cortez la choisit pour faire une Place d'armes, 525. Son Roi conspire contre les Espagnols, 338. Il dépêche ensuite une Ambassade à Cortez, à dessein de le tromper, 533. & 534. Il échappe à Cortez, & se va joindre à l'armée des Mexicains, 535. La Noblesse de cette Ville se soumet à ce General, 537. Le cousin du Roi fugitif porte la parole pour eux, 537. & 538. Et Cortez lui donne l'investiture de ce Royaume, 539. Ce jeune Prince reçoit le Baptême, & sert beaucoup à Cortez pour entrer dans Mexique, 541. & 542.

Tlascala. Description de cette Province, de la Ville de ce nom, & son Gouvernement, 159. 160. & 212. Le Senat de cette Ville prend la resolution de faire la guerre aux Espagnols, 166. Description d'une muraille tres-forte, qui défendoit l'entrée de ce Pais, 168. Cette Ville est honorée de plusieurs Privileges par les Espagnols, 211. Ses incommoditez, 213. & 214. Les Mexicains envoient des Ambassadeurs à cette Republique, 477. Et le Senat leur répond en faveur de Cortez, 479. Plusieurs conversions se font dans cette Ville, 502. & 503.

Tlascalteques. Ils viennent en corps, pour demander la paix à Cortez, 208. Accueil qu'ils

furent à Cortez, quand il entra dans leur Ville, 310. Ils se soumettent à l'obeissance du Roi d'Espagne, 217. Ils font amitié avec ceux de Cholula, par l'entremise de ce General, 240. Secours qu'ils donnerent à Cortez au siege de Mexique, 405. Ces Peuples s'estimoient heureux de mourir à la guerre, 473. Leur consternation, quand ils apprirent le danger que couroit Cortez, à cause de sa blessure, 474. Le remede qu'ils apportent à ce mal, & la maniere dont ils se servoient pour se guerir, 475. Leur fidelité remarquable, 481. Ils se reconcilient avec ceux de Chalco. 548

Tlatelulco. On appelloit de ce nom la grande Place de Mexique, 274. Les Foires qu'on y faisoit, & la quantité des marchandises qu'on y vendoit, *ibid.* & *seq.*

Toiles de coton. Les Mexicains les travailloient avec beaucoup de delicatesse. 274

Totonagues, Peuples barbares des montagnes de Zempoala, s'unifesoient avec Cortez. 614

Tributs. Ceux que Motezuma imposoit à son Peuple étoient insupportables, 292. Et sa Noblesse n'en étoit pas exemte, 293. Il enlevoit encore les belles filles, comme un tribut dû à l'Empereur. 286

V.

V*Alence.* Troubles du Royaume de ce nom, causez par les Bandits. 13

Nnnn iij

TABLE DES CHOSES

Valeur. Elle a cela de propre, qu'elle se fait admirer par ceux-là mêmes qu'on a vaincus. 399
Vera-Cruz. Sa fondation, 114. & 131. Elle s'appelloit encore *Villa-Ricca*, & pour quel sujet, 114. Sa situation, & la forme de Ville que luy donna Cortez, 132. Le Tribunal de cette Ville écrit à l'Empereur en faveur de Cortez. 509
Verité. Elle court souvent risque de souffrir quelque alteration dans les Histoires. 2
Volcan de Popocatepec, 219. Diego d'Ordaz va sur la montagne pour le reconnoître de près, 220. Description de ce goufre, *ibid.* & *seq.* Cortez en fait tirer du soufre pour en faire de la poudre. 501

X.

X*icotencal le Vieux* vient de la part de sa Republique, demander la paix à Cortez, 208. Il luy rend visite à Gualipar, 471. Loge chez soy Pierre d'Alvarado, 473. Il condamne ouvertement le procedé de son fils, 481. Il se fait baptizer, 502. & 503.
Xicotencal le Jeune. Discours qu'il fit en plein Senat de Tlascala contre les Espagnols, 165. Il se met en campagne avec une armée contre eux, 170. Il s'imagina d'avoir gagné une bataille, pour avoir coupé la tête à la cavale de Pierre de Moron, 173. Il est défait une seconde & une troisième fois, *ibid.* & 178. Il prend la resolution d'investir pendant la nuit le quar-

tier des Espagnols, 185. & *seq.* Il refuse d'obeir aux ordres du Senat, 188. Il est obligé de quitter le bâton de General, 190. Sa Republique l'envoie à Cortez, pour traiter de la paix, 195. Il mene du secours à Cortez, à la guerre de Cholula, 239. Son air farouche & trop fier, 471. Il fait une conjuration contre les Espagnols, 480. Il est condamné par le Senat, à cause de cette conspiration, 481. Il se reconcilie avec Cortez, qui intercede pour luy, *ibid.* Il sert Cortez dans la guerre de Tepeaca, 489. Il va ensuite au siege de Mexique, & fait passer ses Soldats en revûe, 526. Il fait deserter plusieurs de ses Soldats de l'armée de Cortez, & se retire, 587. Cortez le fait tuer, 588. Et il n'est pas vrai-semblable qu'il ait été pendu à la vûe des Tlascalteques. *ibid.*

Y.

Y*ucatan.* Ce que fit François Fernandez de Cordoue dans cette Province, 16. Jean de Grijalva y entre, 17. & *seq.* Jérôme d'Aguilar Interprete de Cortez, s'enfuit heureusement de ce Pais. 58
Tzucan. Hernan Cortez prend cette Ville sur les Mexicains, 494.

Z.

Z*empoala.* Hernan Cortez arrive dans cette Province, 112.

LES PLUS REMARQUABLES.

Description du Bourg de ce nom, 122. Le Cacique le visite, 123. Il trompe Cortez, en luy faisant prendre les armes contre ceux de Zimpazingo, 136. Cortez fait abatre les Idoles de Zempoala, 143. Et à leur place il fait bâtir un Autel à l'honneur de la tres-Sainte Vierge, 144. Méfiance entre ceux de Zempoala & Narvaez, 369.

Zimpacingo. Les Espagnols entrent à main armée dans cette

Province, pour satisfaire ceux de Zempoala. 136

Zocotlan. Description de la Ville principale de cette Province, 155. Son Cacique va voir Cortez, & luy exagere la grandeur & la puissance de Motezuma, 156. Divers jugemens qu'il fit touchant les Espagnols. 158

Zulepeque. Lieu ou quelques Espagnols furent massacrez, 552. On trouve dans ce lieu leurs têtes sechées au feu & à la fumée. 553.

FIN.

Fautes à corriger.

Page 72. ligne dernière, du moment, lisez au moment. Pag. 79. lig. dern. ressentir, lis. sentir. Pag. 128. lig. 20. lis. une. Pag. 133. lig. dern. s'accorder, lis. s'accommoder. Pag. 136. lig. 25. prêt, lis. prêts. Pag. 137. lig. 5. escadrons, lis. escadres. Pag. 141. lig. 27. n'étoit, lis. n'étant. Pag. 142. lig. 36. les, lis. ses. Pag. 152. lig. 33. demandèrent, lis. demandoient. Pag. 157. lig. 30. dehors, lis. hors. Pag. 159. lig. 10. defaire, lis. faire. Pag. 209. lig. 20. des, lis. de. Pag. 215. lig. 17. fatigue, lis. pratique. Pag. 222. lig. 8. effacez du tems. Idem lig. 33. aux, lis. les. Pag. 226. lig. première, occasion, lis. une occasion. Pag. 230. lig. 6. dans une, lis. d'une. Pag. 243. Quajocingo, lis. Guacocingo. Pag. 245. lig. 13. resolutions, lis. irresolutions. Pag. 247. lig. 10. reveille, lis. recueille. Pag. 250. lig. 35. qu'ils sentoient, lis. qu'il sentoit. Pag. 252. lig. 29. qu'elle, lis. qu'il. Pag. 269. lig. 27. quelques violences, lis. quelque violence. Pag. 270. lig. luy, lis. leur. Pag. 284. lig. dern. guerre, lis. la guerre. Pag. 290. lig. 25. Mitoles, lis. Mitotes. Id. lig. 32. entrée, lis. entré. Pag. 291. lig. 20. un, lis. en. Pag. 304. lig. 22. plus, lis. moins. Pag. 311. lig. 10. à, lis. en. Pag. 314. lig. 27. paroît, lis. paroîtroit. Pag. 318. lig. 7. ôtez &. Pag. 323. lig. 8. delaissoit, lis. laissoit. Pag. 326. lig. 35. la personne, lisez l'appartement. Pag. 328. lig. 3. entendre, lis. s'entendre. Pag. 338. lig. 31. rang, lis. sang. Pag. 341. lig. 3. corival, lis. rival. Pag. 367. lig. 4. leur, lis. en leur. Pag. 371. lig. 14. lis. avant que. Ibid. lig. 19. près, lis. auprès. Pag. 384. lig. 18. de prendre, lis. à prendre. Pag. 395. lig. 13. esperances, lis. apparences. Pag. 396. lig. 7. effacez &. Pag. 400. lig. 30. lis. & fait qu'on. Pag. 403. lig. 11 Panuce, lis. Panuco. Pag. 417. lig. 37. effacez peu. Pag. 424. lig. 3. dirigé, lis. digéré. Pag. 432. lig. 21. semblable, lis. vrai-semblable. Pag. 450. lig. 37. intraitable, lis. incroïable. Pag. 460. lig. 24. de mettre, lis. de se mettre. Pag. 512. lig. 12. souhaitoit, soutenoit. Pag. 523. lig. 10. celles qu'ils ont, lisez celles qui sont.

Avertissement.

Il faut prendre la peine de corriger ces fautes, avant que de s'engager à la lecture de l'Ouvrage.

B691

-S687hd1

1R-812E

(CR)



